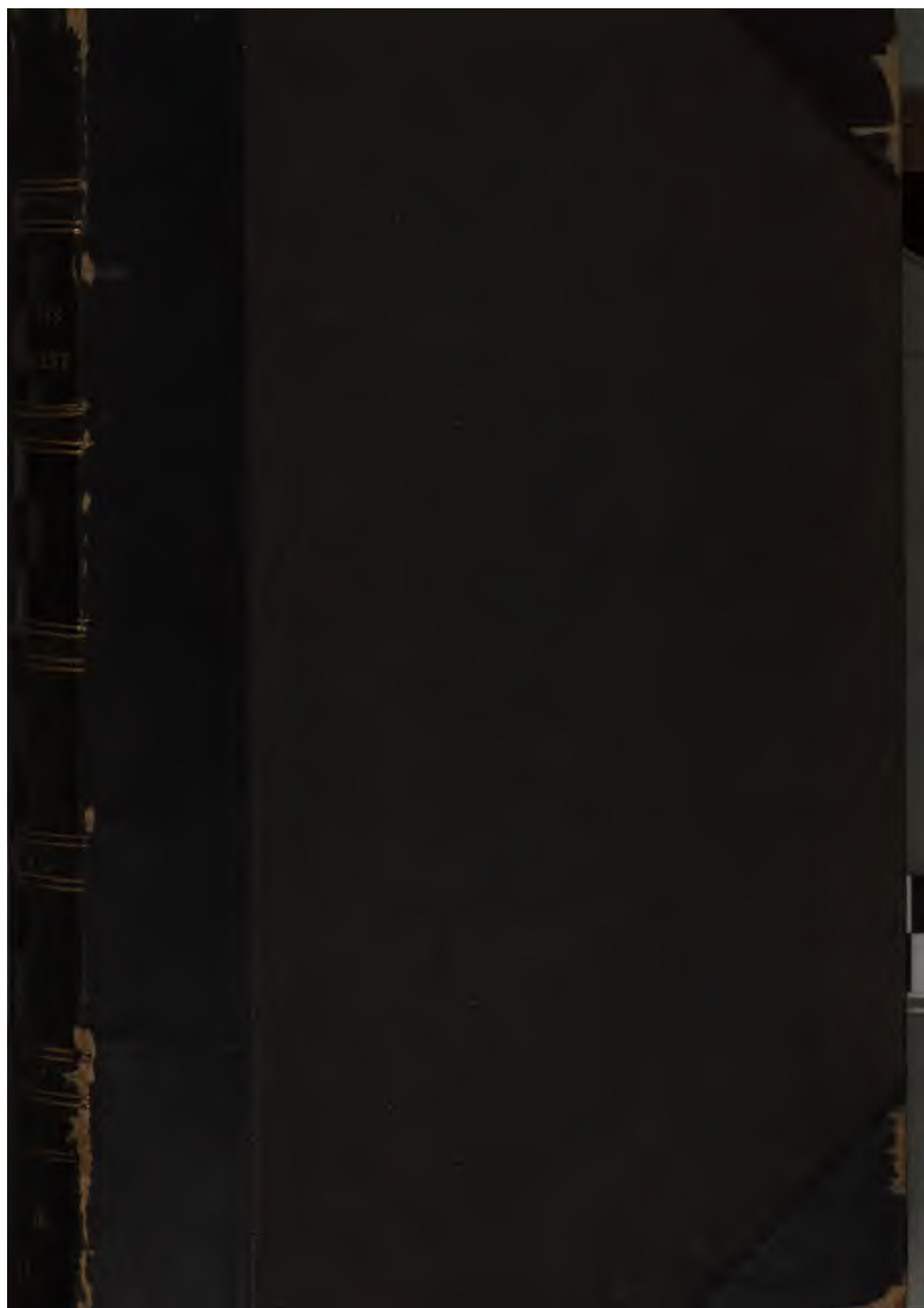
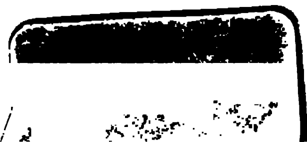



600108097V



LES

VIES DES PÈRES

DES DÉSERTS D'ORIENT



Arras, typ. Rousseau-Leroy, rue Saint-Maurice, 26.

LES

VIES DES PÈRES

DES DÉSERTS D'ORIENT

LEUR DOCTRINE SPIRITUELLE ET LEUR DISCIPLINE MONASTIQUE

NOUVELLE ÉDITION

D'APRÈS

LE R. P. MICHEL-ANGE MARIN

DE L'ORDRE DES MINIMES

AVEC UNE INTRODUCTION, DES NOTES ET DES ÉCLAIRCISSEMENTS HISTORIQUES

Par M. Eugène VEUILLOT

Ornée de 60 gravures par M. Céroni

TOME II





PARIS
LIBRAIRIE DE LOUIS VIVÈS, ÉDITEUR
9, RUE DELAMBRE, 9

1863

Tome II.



Imp. Ch. Chardon ainé, Paris.

NOTE

SUR LA SITUATION GÉNÉRALE DE L'ÉGLISE

DANS LA PREMIÈRE MOITIÉ DU Ve SIÈCLE.

Plusieurs des Pères des déserts dont nous parlerons dès ce volume ont prolongé leur existence assez avant dans le cinquième siècle. Pour faire mieux saisir quelques-uns des faits que nous rapporterons, nous rappellerons sommairement quelle était alors la situation générale de l'Église.

Saint Jean Chrysostome, élevé au siége de Constantinople en 398, eut bientôt à lutter pour la défense de l'Église. L'empereur Arcade, cédant aux conseils de sa femme Eudoxie et du patriarche Théophile d'Alexandrie, prit parti contre le saint patriarche, dont la droiture et la fermeté soulevaient de nombreuses colères. M. l'abbé J.-E. Darras résume ainsi les faits qui précédèrent le premier exil « du plus éloquent et du plus zélé des pontifes de l'Église d'Orient : »

« L'ardeur avec laquelle le patriarche de Constantinople poursuivait dans sa province la réforme du clergé et la répression de tous les abus, lui avait fait un grand nombre d'ennemis. Dans un concile qu'il rassembla à Éphèse, il fit déposer six évêques simoniaques, convaincus d'avoir acheté l'ordination à prix d'argent, de leur métropolitain (403). Il déposa aussi l'évêque de Nicomédie, Géronce, qui s'était fait ordonner par Pallade de Césarée (Cappadoce), en récompense d'un emploi considérable à la cour,

qu'il avait obtenu pour un parent de ce métropolitain. Une affaire plus grave encore, dans laquelle saint Chrysostome intervint avec sa droiture habituelle, lui suscita de nouveaux embarras. Théophile, patriarche d'Alexandrie, irrité contre les moines de Scété, qui avaient donné asile à un prêtre qu'il avait chassé de son Église, réunit un concile où, sans les avoir appelés, il les fit condamner sous prétexte d'origénisme. »

Après avoir fait condamner les moines, Théophile les persécuta. Nous ne reviendrons pas sur les détails de cette persécution. Nos lecteurs savent combien elle fut violente ; ils savent aussi que les moines se réfugièrent à Constantinople où ils obtinrent la protection de saint Jean Chrysostome et furent poursuivis par Théophile. Ce dernier eut facilement l'appui de l'impératrice, et un conciliabule tenu dans le bourg de Chêne, près de Chalcédoine, déposa le patriarche de Constantinople (403). Il fut jeté, la nuit, dans un vaisseau qui le transporta sur les côtes d'Asie. Cette fois son exil ne fut que d'un jour. Eudoxie, effrayée d'un tremblement de terre et des clameurs du peuple, rappela le Saint. Mais deux mois après il était exilé de nouveau.

Le pape, Innocent Ier, défendit Chrysostome contre la cour d'Orient ; mais il ne put lui faire rendre justice. Saint Jean Chrysostome mourut en exil en prononçant ces paroles d'action de grâces : « Dieu soit loué de tout ! » Les évêques d'Occident se joignirent au Pape pour soutenir le patriarche de Constantinople.

« Cependant, dit Bossuet, Arcade mourut (408), et crut l'Orient si dépourvu de bons sujets, qu'il mit son fils Théodose, âgé de huit ans, sous la tutelle d'Isdegerde, roi de Perse. Mais Pulchérie, sœur du jeune empereur, se trouva capable des grandes affaires. L'empire de Théodose se soutint par la prudence et par la piété de cette princesse. »

L'Occident était alors très-troublé. Cet empire, que gouvernait Honorius, semblait proche de sa ruine. Les Goths, encore païens,

ravageaient l'Italie; les Vandales, nation arienne, occupaient une partie de la Gaule et s'étendaient en Espagne. Il y eut de nombreux martyrs dans tous les pays envahis par ces hordes moitié idolâtres et moitié hérétiques. Les évêques de Reims, de Langres, de Besançon, moururent pour la foi. Alaric prit Rome (410). Le pouvoir des barbares se consolida en Espagne; mais la foi du peuple ne s'altéra pas sous cette domination redoutable. C'est alors aussi que les Bourguignons occupèrent le pays qui a conservé leur nom et que les Francs commencèrent d'organiser leur pouvoir.

« En ces temps, dit encore Bossuet (411-413), Célestin et Pélage nièrent le péché originel et la grâce par laquelle nous sommes chrétiens. Malgré leurs dissimulations, les conciles d'Afrique les condamnèrent (416). Les papes, saint Innocent et saint Zozime, que le pape saint Célestin suivit depuis, autorisèrent la condamnation et l'étendirent partout l'univers. Saint Augustin confondit ces dangereux hérétiques, et éclaira toute l'Église par ses admirables écrits. Le même Père, secondé de saint Prosper, son disciple, ferma la bouche aux semi-pélagiens, qui attribuaient le commencement de la justification et de la foi aux seules forces du libre arbitre. Un siècle si malheureux à l'empire et où il s'éleva tant d'hérésies ne laissa pas d'être heureux au christianisme. Nul trouble ne l'ébranla, nulle hérésie ne le corrompit. L'Église, féconde en grands hommes, confondit toutes les erreurs. »

La première moitié du cinquième siècle vit encore naître deux hérésies formidables et qui désolèrent longtemps l'Église. Nestorius, patriarche de Constantinople, divisa la personne de Jésus-Christ (429); et vingt ans après Eutychès en confondit les deux natures. Saint Cyrille, patriarche d'Alexandrie, s'opposa à Nestorius, qui fut condamné par le pape saint Célestin, et déposé, en exécution de cette sentence, par le concile d'Éphèse (431). Le pape saint Léon le Grand réfuta et condamna Eutychès. Le con-

cile de Chalcédoine (451), que saint Léon présidait par ses légats, anathématisa l'erreur de cet hérésiarque.

Nous n'entrerons pas ici dans d'autres détails sur ces deux hérésies dont nous aurons plus d'une fois à parler dans les volumes suivants; car elles eurent de longs retentissements au Désert.

LES VIES
DES
PÈRES DES DÉSERTS

TROISIÈME PARTIE

SOLITAIRES DE PHERME

DES SOLITAIRES DE PHERME [1].

Il y avait une montagne en Égypte appelée Pherme qui confinait la vaste solitude de Scété; elle était habitée par cinq cents moines, entre lesquels un nommé Paul était distingué par l'éminence de sa piété. Il y a eu deux solitaires du même nom qui ont demeuré dans le désert de Scété et qu'il faut distinguer de celui dont nous parlons. Celui-ci, contre l'usage ordinaire des solitaires, et par une voie particulière qu'on doit présumer venir de Dieu, puisque sa vertu était universellement reconnue, celui-ci, dis-je, ne travaillait point; mais aussi il ne recevait rien de personne que ce qu'il lui fallait pour vivre durant un jour. Toute son occupation était de prier. Il faisait chaque jour trois cents oraisons réglées, et portait pour cela sur lui trois cents petites pierres, dont il mettait une à part à chaque oraison qu'il faisait.

[1] *Vit. PP.*, Cotelier, Tillemont.

Bulteau remarque que ç'a été peut-être sur cet exemple que l'on a inventé le chapelet.

Sozomène a cru que ce Paul était supérieur des solitaires qui habitaient cette montagne; mais Tillemont juge que c'est une faute. Cet homme d'oraison craignit pourtant dans une occasion de ne pas prier assez, et fut trouver saint Macaire d'Alexandrie pour lui découvrir sa peine. « Mon Père, lui dit-il d'abord, je suis extrêmement affligé. » Et le Saint lui en ayant demandé le sujet, il lui parla ainsi : « Il y a dans un village une fille qui sert Dieu depuis trente ans, dont plusieurs m'ont rapporté qu'elle ne mange que le samedi et le dimanche, et qu'elle fait chaque jour sept cents oraisons; ce qui m'oblige à me condamner moi-même de ce qu'étant un homme et ayant beaucoup plus de force qu'elle, je n'ai pu jusqu'ici faire que trois cents oraisons par jour. »

Saint Macaire lui répondit : « Voici la soixantième année que je n'en fais que cent par jour, et que je travaille de mes mains pour me nourrir, et pour m'acquitter de ce que je dois envers mes frères, sans que néanmoins ma conscience m'accuse d'être négligent; que si la vôtre vous reproche quelque chose, encore que vous fassiez trois cents oraisons par jour, il est visible, ou que vous ne priez pas avec assez de pureté, ou que vous pouvez en faire davantage. »

L'abbé Théodore fut plus célèbre encore que Paul dont nous venons de parler. Il se retira d'abord au désert de Scété, où les démons éprouvèrent, d'une manière bien humiliante pour des esprits superbes, la force de ses oraisons. Deux de ces malins esprits approchèrent un jour de sa cellule, apparemment sous des figures sensibles, dans le dessein d'y entrer et de lui causer du trouble; mais ce parfait solitaire s'adressa au Seigneur, et aussitôt ces esprits fantastiques se trouvèrent si bien liés à la porte qu'ils n'en purent bouger. Un troisième survint, et se croyant plus puissant que les autres, fit des efforts pour entrer; mais il se trouva aussitôt lié comme eux. Leur ressource fut de s'avouer

vaincus et de conjurer Théodore de leur rendre la liberté; il le fit en leur disant seulement : Allez-vous-en; et ils se retirèrent aussitôt couverts de honte et de confusion.

Une si grande puissance contre les esprits de ténèbres prouve à quel degré de vertu il était arrivé, et quelle était la ferveur de ses oraisons. Son mérite le distingua si fort parmi les saints habitants de ce désert, qu'ils le choisirent pour le présenter à l'évêque et le faire ordonner diacre. Il fut forcé de se rendre; mais son humilité était telle qu'il ne put jamais se résoudre à en exercer les fonctions. Il s'enfuit en divers lieux pour éviter un ministère dont il se croyait indigne; et comme on le ramenait toujours pour l'y obliger, il conjura les frères de lui donner quelques jours de temps pour demander au Seigneur qu'il lui fît connaître sa volonté. Dieu, dont les voies sont impénétrables dans la conduite de ses Saints, et qui voulait faire connaître aux hommes par l'exemple de celui-ci, combien le ministère des autels est grand et redoutable, lui fit voir dans son oraison une colonne de feu qui s'élevait de la terre jusqu'au ciel, et il entendit une voix qui lui dit : « Si tu peux devenir comme cette colonne, va et exerce le diaconat. » Cette vision le confirma davantage dans les bas sentiments qu'il avait de lui-même, et le dimanche d'après, s'étant rendu à l'église avec les autres, comme ils le pressèrent de nouveau d'exercer son ordre, ou tout au moins de tenir le calice, il les conjura de ne pas l'y forcer, ce qui l'obligerait de se retirer ailleurs. Ainsi ils furent contraints de le laisser en paix.

Nous ne savons pas si d'autres choses qu'on rapporte de lui sont arrivées, du moins en partie, lorsqu'il était encore à Scété; mais il est certain qu'il ne quitta cette solitude que quand les Barbares vinrent la ravager. Il se retira alors au mont de Pherme, où il demeura jusqu'à une extrême vieillesse, et apparemment jusqu'à la mort; car on ne dit pas qu'il ait abandonné depuis cette montagne.

Dieu l'y plaça comme un flambeau allumé qu'on pouvait découvrir de bien loin ; et on recourait à lui de tous côtés pour recevoir ses instructions, ou des paroles de consolation dans les peines d'esprit et les différentes tentations. Son humilité en souffrait toujours, et il ne tenait pas à lui qu'il ne vécût dans l'oubli des hommes et dans un continuel silence ; car il égalait en cela le grand Arsène, et la différence qu'on faisait de l'un à l'autre, c'est qu'Arsène fuyait ceux qui venaient lui parler, et que Théodore les recevait avec bonté ; mais son cœur, attiré au silence, souffrait alors autant de violence que si on l'eût percé d'un coup de couteau. Aussi évitait-il autant que saint Arsène de répondre, quand il pouvait comprendre qu'on venait moins pour s'instruire que pour discourir vainement ou par pure curiosité. Il y avait, en effet, quelques solitaires dans ce temps-là, qui, oubliant l'esprit de retraite que leur état demandait, allaient de cellule en cellule sous prétexte de s'édifier par de pieux entretiens, et au lieu d'en profiter ils répétaient ensuite partout ce qu'ils en avaient retenu, pour se l'approprier et passer pour des hommes spirituels.

Il s'en présenta un de ceux-là à la cellule de Théodore, qui resta trois jours avec lui, le priant de lui donner quelque avis salutaire. Le saint abbé le retint tout ce temps-là avec charité, mais il ne lui dit rien : de sorte qu'après ces trois jours ce frère se retira fort mécontent. Son disciple lui demanda la cause de son silence, et il lui répondit qu'il l'avait ainsi traité parce qu'il le connaissait pour un homme qui trafiquait, pour ainsi parler, de ce qu'il entendait dire de bon aux autres, et qui l'allait débiter ensuite ailleurs pour s'en faire honneur.

On remarquait en lui principalement trois grandes vertus dans lesqelles il excellait : la pauvreté volontaire, la mortification, et l'éloignement des créatures, ou l'amour de la retraite et du silence. On peut comprendre quel était son dégagement et son amour pour la pauvreté par un cas assez singulier qui lui

arriva. Trois voleurs entrèrent dans sa cellule, et tandis que deux le tenaient, le troisième enlevait ses petits meubles. Il ne se défendit pas, quoiqu'il fût fort robuste; mais voyant qu'après avoir saisi ses livres, ils voulaient encore emporter le léviton ou la robe de lin dont il se servait pour être décemment à l'église aux sacrés mystères, il les pria au moins de le lui laisser. Sur le refus qu'ils en firent, il se débarrassa tout à coup avec force de ceux qui le tenaient et les renversa par terre; ce qui les saisit de frayeur. Cependant il les rassura aussitôt en leur disant avec douceur : « Faisons quatre portions de tout ce que j'ai; vous en prendrez trois pour vous que je vous permets d'emporter, et laissez-moi la quatrième, qui est le léviton. Ce qu'ils firent. Ainsi il leur abandonna généreusement tout le reste.

Ce saint homme chérissait si fort la pauvreté, qu'il faisait gloire de la pratiquer, et ne rougissait point de paraître pauvre aux yeux des hommes. Un ancien religieux racontait de lui, que l'étant allé voir sur le soir, il le trouva sans capuce sur la tête avec une robe si déchirée qu'on pouvait voir sa poitrine à découvert. Tandis qu'il lui parlait, un séculier de distinction frappa à sa porte, et lui ayant ouvert dans ce pauvre équipage, il s'assit avec lui et l'entretint pour tout le temps qu'il en avait besoin. Le religieux voulut alors lui jeter une pièce de drap sur les épaules pour le couvrir, mais il étendit le bras et la laissa tomber. Quand le séculier se fut retiré, ce religieux lui dit : « Pourquoi, mon Père, en avez-vous agi de la sorte? Cet homme est venu pour profiter de vos avis, et peut-être l'aurez-vous mal édifié de paraître ainsi devant lui. » — « Hélas, mon Père, lui répondit-il, que me dites-vous là! est-ce que nous en sommes encore à avoir des considérations humaines? J'ai rempli auprès de lui le devoir que la charité exigeait de moi, après quoi il s'est retiré. Il peut mettre à profit ce que je lui ai dit, s'il le veut, et s'il s'est scandalisé de mon mauvais habit, il n'a pas dû le faire. Quant à moi, je suis en usage de me présenter avec l'habit que je porte bon ou mauvais, quand

on vient me voir. » Et il dit en même temps à son disciple : « Je vous en prie, lorsque quelqu'un viendra pour me parler, ne vous servez pas des compliments qu'on fait ordinairement parmi les hommes ; mais si dans ce temps-là je prends mon repas, dites-le-lui, et si je dors, dites-le-lui aussi. »

Il avait trois volumes très-bons, soit qu'il les eût acquis depuis que les voleurs l'avaient dépouillé, comme nous l'avons dit, soit qu'il les eût eus longtemps auparavant. Mais il y était si peu attaché qu'il les prêtait sans peine aux autres frères. Il lui vint pourtant quelque scrupule d'avoir de si beaux livres, et il consulta l'abbé Macaire pour savoir de lui s'il les garderait pour sa consolation et celle des frères, ou s'il ne ferait pas mieux de les vendre et d'en distribuer l'argent aux pauvres. L'abbé Macaire lui répondit qu'à la vérité c'était une bonne œuvre de s'appliquer à la lecture de ces livres et de les faire servir aussi à l'usage des autres religieux ; mais qu'il était encore plus parfait de ne rien posséder. Il suivit aussitôt ce conseil, et alla tout de suite vendre ces livres et en donner aux nécessiteux le prix qu'il en avait reçu.

Il était si mortifié et si charitable en même temps, qu'étant tombé malade dans ses vieux jours, comme des frères lui apportaient des choses bonnes à manger, à mesure que le premier qui lui en avait présenté s'était retiré, il s'en privait pour les donner à d'autres, et faisait ainsi de tout ce qu'on lui portait, se contentant pour son repas de ce qui lui était offert par le dernier qui le venait voir. Il regardait la vie présente comme un temps destiné à souffrir et à se mortifier, et non pas à rechercher ses aises. Et il disait : « Plusieurs cherchent à prendre du repos avant que Dieu veuille leur en donner. »

Un solitaire du désert des Cellules se trouvant agité de divers troubles intérieurs, vint le trouver et lui découvrir son état. Il lui donna pour avis de ne pas rester seul, mais de s'entretenir dans des sentiments d'humilité et de mépris de lui-même, et d'entrer dans un monastère pour y vivre avec d'autres dans la dépendance.

Il obéit ; mais ayant demeuré quelque temps en communauté, il vint de nouveau se plaindre à lui de ne pouvoir trouver de repos avec les autres. Le Saint, après l'avoir écouté avec attention, lui répondit : « Vous ne pouvez, dites-vous, trouver de repos, soit que vous demeuriez seul ou avec les autres ; mais pourquoi donc avez-vous embrassé la vie monastique, sinon pour souffrir et vous faire violence ? Dites-moi, je vous prie, combien y a-t-il de temps que vous portez l'habit religieux ? » — « Il y a huit ans, répondit le solitaire. » — « Il y a soixante-dix ans que je le porte, répliqua le vieillard, et je n'ai pas passé un jour en repos, et vous voulez en avoir, vous qui n'avez que huit ans de religion ? » Cette réponse toucha ce frère, qui se retira dans la résolution d'embrasser les souffrances avec plus de patience qu'il n'avait fait jusqu'alors.

Avant que son grand âge et ses infirmités l'eussent obligé de modérer un peu ses austérités, il passait plusieurs jours sans prendre un morceau de pain. Un solitaire lui demanda un jour s'il trouvait à propos qu'il fît la même abstinence. « Vous feriez bien, lui répondit-il. » — « Je veux donc, ajouta le solitaire, porter mes épis au moulin pour les mettre en farine. » — « Si vous allez pour cela au moulin, répliqua le vieillard, autant vaut-il que ce soit pour du pain, le reste est inutile. »

Son zèle pour les moindres usages des anciens souffrait lorsqu'il voyait qu'on s'en écartait. Il se trouva dans une assemblée de frères, où mangeant avec eux, il s'aperçut que quelques-uns buvaient sans dire auparavant, selon la coutume des solitaires : Pardonnez-moi, mon père ; et il leur dit : « Les religieux ont perdu l'usage de dire, Pardonnez-moi, qui est une de leurs plus respectables pratiques. »

Son attrait, comme nous avons dit, était pour le silence de sa cellule ; il en faisait ses délices, et il disait à ce sujet que celui qui a goûté les douceurs de la cellule, fuyait volontiers les hommes sans pourtant mépriser personne. Il n'en sortait qu'avec grande peine ; et l'abbé Joseph, auquel il était étroitement uni

par les liens d'une amitié chrétienne, étant tombé malade dangereusement, et l'ayant fait avertir vers le milieu de la semaine qu'il mourrait bientôt, il lui envoya dire qu'il irait chez lui le samedi, s'il vivait jusqu'alors (c'était le jour que les solitaires se rendaient à l'église); mais que s'il mourait avant ce temps-là, ils se verraient dans l'éternité.

Son cœur gémissait souvent d'être obligé de se rendre aux besoins de la vie; et il disait en soupirant : Tant que je ne pourrai me séparer de ces misères, je sens qu'elles feront un obstacle à ma perfection. La vue aussi des dangers auxquels notre âme est exposée sur la terre l'affligeait quelquefois à un tel point, qu'un religieux s'étant plaint à lui dans la crainte de se perdre, et le priant de lui donner un avis salutaire, il lui dit d'un ton de douleur : « Hélas, mon fils ! je crains aussi, tout comme vous, de me perdre; et que voulez-vous que je vous dise ? »

Quoiqu'il estimât beaucoup le travail des mains, si recommandé par les anciens aux solitaires, il voulait qu'on le fît sans avidité et sans attache ; mais simplement comme une occupation passagère, à laquelle on devait toujours préférer le soin de l'âme. Il en conférait un jour avec un solitaire nommé Jean, et se plaignait du relâchement qui s'était introduit sur ce point si essentiel parmi quelques moines du désert de Scété. Lorsque je demeurais autrefois dans ce désert, disait-il, notre principal ouvrage était de prendre soin de notre âme, et l'ouvrage des mains n'était regardé que comme un accessoire. Aujourd'hui c'est tout le contraire : l'ouvrage des mains est devenu le principal, et celui de l'âme n'est plus regardé que comme l'accessoire. »

Un frère qui se trouvait présent le pria de lui dire quel était cet ouvrage de l'âme auquel on préférait celui du corps, et dans quel cas on y manquait; et il le lui expliqua ainsi : « Ce que Dieu nous commande doit être regardé comme l'ouvrage de l'âme, et nous devons toujours le préférer à ces ouvrages qui ne sont

que pour notre avantage temporel, et qui pour cela ne doivent être regardés que comme un accessoire. » Le frère le pria de le lui faire un peu mieux comprendre ; et le saint vieillard lui répliqua : « Vous apprenez, par exemple, que je suis malade, et au lieu de venir me visiter, comme la charité vous y oblige, vous dites en vous-même : Quitterai-je donc mon ouvrage pour faire cette visite ? Non, je le finirai, après quoi j'irai voir le malade. Ensuite il vous survient quelque autre occupation, et non-seulement vous avez différé de me venir visiter, mais même vous n'êtes pas venu. De même un frère vous prie de l'aller aider à quelque chose, et vous dites encore en vous-même : Quitterai-je donc mon ouvrage, pour aller travailler avec ce frère ? Or, dans ces deux cas, si vous ne quittez pas votre travail pour visiter un malade, ou pour prêter secours à ce frère, vous ne faites pas l'ouvrage de l'âme qui est celui que Dieu vous commande, et vous faites de l'ouvrage des mains comme le principal, tandis qu'il ne doit être que l'accessoire. »

Un autre frère vint lui dire : Je voudrais, mon Père, accomplir parfaitement ce que Dieu nous commande ; à quoi il répondit : « L'abbé Théonas s'était proposé à peu près la même chose, et voici ce qu'il fit. Étant allé à la boulangerie et ayant fait cuire son pain, comme il l'eut mis dans ses corbeilles, il se présenta quelques pauvres qui lui en demandèrent, et aussitôt il le leur distribua. D'autres survinrent après ceux-ci, et n'ayant plus de pain à leur présenter, il leur donna ses corbeilles et son habit ; de sorte qu'il retourna dans sa cellule n'ayant plus que le petit manteau dont les solitaires couvrent leurs épaules, et qu'il mit autour de son corps ; et après avoir fait un acte si généreux de charité, il se reprochait encore de n'avoir pas parfaitement accompli ce qu'il croyait que Dieu demandait de lui. »

Son disciple racontait de lui cet acte de charité et de désintéressement. Un homme vint à la cellule et nous présenta des oignons, si nous voulions en acheter. J'en remplis un vase, et le

vieillard me dit de les mettre ailleurs, de remplir ce vase de blé et de le donner à cet homme. Nous en avions deux monceaux dont l'un était émondé et l'autre ne l'était pas, et je le remplis de celui-ci. Quand le vieillard s'en aperçut, il jeta sur moi un regard d'indignation et de tristesse, qui me déconcerta si fort, que je laissai tomber le vase qui se brisa. Je me mis aussitôt à genoux, et je demandai pardon de ma faute. Mais il me dit : « Levez-vous, c'est moi qui suis coupable de vous avoir chargé de ce soin ; » et étant entré où était le blé émondé, il en remplit son sein, le donna à cet homme, et les oignons aussi.

Il ne s'étonnait point des fautes des autres, étant convaincu de la grandeur de la fragilité humaine. Il fit là-dessus cette leçon de charité à un ancien qui vint lui rapporter qu'un frère avait abandonné son état pour retourner dans le monde. « Vous êtes étonné de cela ? lui dit-il ; notre faiblesse est si grande que vous devez vous étonner plutôt quand un frère a échappé aux artifices des ennemis de son âme. »

C'est dans ce même esprit de compassion pour les fautes d'autrui qu'il disait à un solitaire : « Si vous êtes lié d'amitié avec quelqu'un et qu'il ait le malheur de tomber dans un crime contre la pureté, ne l'abandonnez pas, et tendez-lui la main charitablement pour l'aider à se relever de sa chute ; mais s'il tombe dans l'hérésie, et qu'après l'avoir exhorté à quitter son erreur, vous voyez qu'il s'obstine à la soutenir, séparez-vous-en, de peur qu'il ne vous entraîne avec lui dans l'abîme. »

Cette belle leçon mérite qu'on y fasse bien attention. Les péchés des sens sont grands ; mais ils sont si odieux par eux-mêmes que ceux qui en sont infectés font quelquefois plus d'horreur qu'ils ne sont contagieux. Il n'en est pas de même des péchés de l'esprit, tel surtout qu'est celui de l'hérésie ; il frappe quelquefois moins parce qu'il est moins grossier, mais il est encore plus à craindre, et les saints pleins de compassion pour les autres pécheurs, ont toujours recommandé de fuir les héré-

tiques, d'autant plus pernicieux qu'ils le paraissent moins, et qui viennent quelquefois à nous sous la peau d'une brebis par des apparences de piété, tandis qu'ils sont des loups ravissants par leur orgueil, et le poison de leur détestable doctrine.

Le saint abbé Théodore montrait en cela qu'il craignait plus les hérétiques que les serpents ; car il avait obtenu du Seigneur la grâce d'être intrépide par la confiance qu'il avait en sa divine protection, et il répondit à un solitaire qui lui demandait s'il ne serait pas effrayé s'il se trouvait en quelque grand danger : Quand le ciel et la terre se mêleraient ensemble, Théodore ne craindrait point. Il parlait ainsi par le sentiment d'une foi vive. Sur quoi on raconte qu'étant allé avec son disciple pour puiser de l'eau au lac, celui-ci y arriva le premier, comme plus jeune, et aperçut un serpent. Il en avertit de loin le vieillard, qui lui cria de lui mettre le pied sur la tête et de l'écraser ; mais le disciple épouvanté recula au lieu de le faire. Alors le saint abbé vint droit au serpent, et l'animal l'apercevant, s'alla cacher dans le fond du désert, comme s'il avait eu honte de se voir vaincu par son intrépidité.

Il ne voulait pas que les jeunes solitaires parlassent des choses dont ils n'avaient pas encore assez d'expérience, si ce n'était pour s'instruire. Et il dit à un frère qui voulut entrer en discours avec lui sur certains ouvrages qu'il n'avait jamais entrepris et dont il affectait de parler comme s'il s'y fût bien entendu : « Mon frère, vous n'êtes pas encore monté sur le vaisseau, vous n'y avez pas même mis votre petit bagage, et vous voulez être déjà arrivé au lieu où vous projetez d'aller ? Vous pourrez parler comme vous faites, quand vous aurez un peu plus d'expérience que vous n'en avez à présent. »

Il parvint à une grande vieillesse, quoiqu'il eût passé sa vie dans les combats contre les esprits de ténèbres, et dans de grandes austérités. Il demeura plus de soixante et dix ans dans la solitude ; et à la fin de ses jours Dieu l'éprouva par une longue

maladie. Nous ne savons rien des circonstances de sa mort, ni en quel temps elle arriva. Il était moins ancien que saint Macaire qu'il alla consulter, et que l'abbé Théonas dont il citait l'exemple dans une rencontre; et il fleurissait à Pherme avec le solitaire Paul en 387, selon la chronologie de Bulteau.

DU DÉSERT DE SCÉTÉ ET DE SAINT MACAIRE D'ÉGYPTE [1].

Le désert de Scété, qu'on a regardé comme étant hors de l'Égypte, et que quelques auteurs croient être le même que la Libye, était éloigné de Nitrie d'une journée et demie et trente lieues ou environ d'Alexandrie, du côté du midi. C'est une très-vaste solitude, où l'on ne pouvait pénétrer sans un grand danger de s'égarer, parce qu'il n'y avait aucun sentier qui y conduisît, et qu'on ne se guidait en y allant, qu'en observant le cours des astres; ce que peu de gens étaient en état de faire. Il n'y avait dans ce lieu aucune consolation pour les sens. On y trouvait même rarement de l'eau ; et lorsqu'on en rencontrait, elle était de mauvaise odeur, sentant comme le bitume; mais le goût n'en était pas aussi désagréable que l'odeur. L'endroit qui pouvait être le moins affreux, était un marécage; mais s'il présentait quelque commodité, il était plein de moucherons et de cousins dont l'aiguillon était très-fort. Ce fut dans ce terrible désert que l'esprit de retraite et de pénitence conduisit un grand nombre de solitaires, qui, ayant mis toutes leurs espérances dans le ciel, ne regardaient la terre que comme un exil, et s'y privaient volontairement, pour parvenir au royaume céleste, de toutes les satisfactions de ce monde. Le nombre de ceux qui s'y

[1] *Vit. PP.*, les Bollandistes, Cotelier, Socrate, Pallade.

rassemblèrent devint dans la suite si grand, qu'il y fallut bâtir quatre églises en différents endroits pour contenir tous les moines, et afin qu'ils fussent plus à portée de s'y rendre aux jours d'assemblée. Encore y en avait-il plusieurs qui n'y pouvaient venir que de bien loin, l'amour de la retraite les portant à s'avancer dans ce désert le plus qu'ils pouvaient parce qu'ils voulaient vivre séparés des créatures pour goûter avec plus de liberté les douceurs de la contemplation.

Cependant ce qui avait rassemblé tant de Saints dans ce désert, en occasionna la destruction dans la suite. A mesure que les premiers solitaires qui s'y retirèrent se rendirent célèbres par leur sainteté, leur réputation en attira quantité d'autres, qui dégénérant peu à peu de la ferveur des premiers, cherchèrent des commodités, et se relâchèrent par là des austérités des anciens. Enfin le relâchement augmentant, à mesure que les commodités y étaient plus recherchées, cela fit croire aux Maziques, nation errante et cruelle, et qui n'en était pas fort éloignée, qu'il y avait du butin à faire chez ces pauvres évangéliques. Ils y entrèrent, amorcés par cet espoir, ils ravagèrent les cellules, ils massacrèrent quantité de moines, et obligèrent les autres à chercher leur sûreté au voisinage des villes. Ces irruptions arrivèrent plus d'une fois. Jusqu'à ce qu'enfin cette solitude stérile en fruits, mais si féconde en vertu et en sainteté, ne fut presque plus que comme un champ en friche, et qu'on a abandonné.

Cette désolation de Scété avait été prédite par les principaux Pères qui l'habitaient au commencement, et à qui Dieu avait communiqué de grands dons pour la conduite des autres et des lumières surnaturelles sur l'avenir. Saint Macaire, dont nous allons écrire la vie, avait dit : « Quand vous verrez une cellule bâtie auprès du marais, croyez que la désolation de Scété est proche. Quand vous verrez qu'on plantera des arbres, comptez qu'elle est à la porte. Enfin, quand vous y verrez des enfants, prenez vos peaux de mouton, et sauvez-vous. » Il y avait aussi un vieillard

fort pieux, qui avait coutume, lorsqu'on voulait bâtir une nouvelle cellule, d'y aller pour aider à la bâtir, et il s'y portait avec tant de joie et d'empressement, qu'il ne se retirait point qu'elle ne fût achevée. Mais, un jour, étant venu à l'endroit où l'on en voulait bâtir une, il parut extrêmement triste. Les frères lui en demandèrent le sujet, et il leur répondit : « Ah ! mes enfants, ce lieu-ci va bientôt être désolé. J'ai vu le feu s'allumer en Scété, et les frères l'ont éteint avec leurs feuilles de palmier. Il s'est allumé une seconde fois, et on l'a éteint de la même manière. Enfin il s'est allumé pour la troisième fois, et alors la flamme s'est répandue partout le désert sans qu'on ait pu l'éteindre. C'est ce qui m'afflige comme vous voyez. » Enfin quelques Pères de Scété étant un jour assemblés, et parlant de ce qui pourrait arriver dans la suite, voyant apparemment que le relâchement commençait à s'introduire, et qu'on dégénérait de la ferveur des anciens, un d'eux, nommé Cyrion ou Isquirion, dit : « Nous tâchons pour le présent d'accomplir ce que Dieu demande de nous, ceux qui nous succéderont ne l'accompliront qu'à demi, et ils seront suivis d'autres qui, pour la plupart, s'en écarteront ; mais ceux qui demeureront fidèles parmi ces derniers, étant éprouvés par la tentation, seront meilleurs que nous et que nos Pères. »

On voit, par tout ce que nous venons de dire, que le désert de Scété fut d'abord habité par les plus célèbres et les plus respectables solitaires qui fussent dans ces contrées. Cassien dit qu'il s'y rassemblait tout ce qu'il y avait de plus saint entre les moines. Rufin assure qu'ils pratiquaient une perfection éminente ; et l'auteur du sixième livre des Pères ajoute qu'aucun religieux qui n'avait pas bien à cœur sa perfection, ne pouvait demeurer longtemps dans un désert si dénué des consolations humaines.

Ce fut donc à mesure qu'ils cherchèrent ces consolations terrestres, dans un lieu que Dieu avait consacré à la pénitence, et qu'ils se relâchèrent de la sainte rigueur des anciens, qu'ils attirèrent les Maziques dans leur solitude; ce qui fit dire à saint

Arsène, que comme le grand nombre d'habitants avait perdu Rome lorsqu'elle fut ravagée dans le même temps, ainsi la multitude de moines avait perdu Scété. *Le monde,* dit-il en pleurant, *a perdu Rome, et les moines Scété.* Les anciens reprochaient trois défauts principaux à ceux qui vinrent après eux, et qui causèrent le relâchement. Le premier fut sur le travail; car les uns le négligèrent par paresse, et les autres en firent leur occupation principale par avarice. Le second fut une affectation dans les habits, dont ils changèrent la simplicité et la pauvreté, et dans lesquels ils introduisirent une forme plus mondaine que monastique, autant qu'un habit de pénitence en pouvait recevoir. Le troisième fut la recherche des commodités de la vie. On voulut planter des arbres, avoir des possessions sur la terre, on s'y attacha, et on se détacha d'autant de ses devoirs. Il faut ajouter à cela la trop grande facilité à recevoir des enfants sous prétexte de les élever, ou à les admettre trop tôt dans la religion; car leur âge ne leur permettant pas de soutenir toutes les austérités, on fut obligé d'user de beaucoup de ménagement; ce qui se répandit insensiblement sur ceux qui auraient pu remplir les devoirs monastiques sans user des mêmes dispenses. Nous remarquons ceci pour montrer comment les plus belles institutions viennent à se perdre. L'oisiveté, l'avidité, la vanité, l'immortification, l'esprit du monde détruisirent celle de Scété. Il en sera de même de toutes les congrégations et de tous les ordres, dès que ces défauts y deviendront communs.

Cependant les prédictions des anciens sur les solitaires de Scété furent accomplies à la lettre. Cette solitude fut ravagée par deux fois et se repeupla deux fois; mais ce ne fut pas par des moines aussi parfaits que les premiers. Pourtant du temps de Jean Mosch il y avait encore des religieux éminents en sainteté, comme nous le dirons en son lieu, ce qui répond à la prédiction de cet ancien, qui disait que ceux qui dans le troisième temps demeureraient fidèles, étant plus éprouvés par la tentation, à cause du mauvais

exemple des religieux tout à fait relâchés, seraient encore plus parfaits que leurs pères. Mais c'est assez parler du désert de Scété. Il faut venir à saint Macaire.

Il naquit dans la Haute-Égypte au commencement du quatrième siècle, c'est-à-dire, l'an 300. Nous pouvons présumer par une faute qu'il commit dans son enfance, qu'il la passa avec beaucoup d'innocence de mœurs ; car menant paître des bœufs avec d'autres enfants de son âge, ceux-ci volèrent des figues, et il en mangea une qu'ils avaient laissé tomber en fuyant. Il pleurait depuis avec une vive componction, toutes les fois qu'il la rappelait à son souvenir; ce qui fait voir qu'il n'en avait point de plus considérable à se reprocher. Aussi dès qu'il fut un peu plus avancé en âge, il abandonna tont à fait le monde pour se dérober à sa contagion et servir Jésus-Christ avec plus de sûreté, et imitant les commencements de saint Antoine, dont l'éminente vertu faisait beaucoup de bruit, il se retira dans une cellule auprès d'un village pour s'y exercer dans la pratique de la vie ascétique. L'ardeur avec laquelle il s'y porta, fit qu'il s'avança en peu de temps dans la perfection monastique. On le considéra dès lors, non pas seulement comme un jeune homme qui donnait de grandes espérances pour l'avenir ; mais comme un religieux très-expérimenté, et dont les essais dans le combat spirituel étaient presque les efforts des solitaires parfaits. Nous pouvons appeler ceci sa première retraite du monde.

Ce que nous apprenons de ses historiens, montre qu'il était parvenu à un détachement entier, et à une patience héroïque, et Dieu l'honora dès lors de ses faveurs les plus signalées. On en jugera par les deux traits que nous allons rapporter. Étant sorti de sa cellule, il y trouva au retour un homme qui en enlevait tous les petits meubles et les mettait sur un chameau. Bien loin d'en témoigner le moindre chagrin, il se présenta à lui comme s'il eût été un étranger, et l'aida même à charger sa bête. Mais quand ensuite le voleur voulut lui donner un coup de fouet pour la faire

aller, il ne put point la faire lever ; car on sait que les chameaux se baissent pour recevoir leur charge.

Alors Macaire entrant dans la cellule et y ayant trouvé une petite bêche, dont le voleur ne s'était pas aperçu, il la lui présenta en lui disant : Voilà, mon frère, ce que votre animal attendait, et le mit avec le reste ; après quoi il donna un coup de pied au chameau et lui dit de se lever.

L'animal, qui n'avait pas obéi à son maître, se rendit à la voix du Saint. Il marcha quelque espace de chemin, durant lequel le Saint conduisit le voleur, disant en lui-même avec beaucoup de tranquillité : « Nous n'avons rien apporté en ce monde et nous n'en saurions rien emporter. Dieu me l'avait donné, Dieu me l'ôte ; il n'est arrivé que ce qui lui a plû ; que son saint nom soit béni. » Cependant le chameau ne marcha pas longtemps. Il se rassit de nouveau lorsqu'il fut arrivé à une certaine distance, et il fut impossible de le faire avancer, jusqu'à ce que le voleur l'eût déchargé et eût rendu au Saint tout ce qu'il lui avait pris.

Une autre circonstance montra combien il avait fait dès lors de progrès dans la patience. Il fut accusé par une fille du village voisin de sa cellule d'une faute dont elle ne voulait pas désigner le véritable auteur. Les parents de cette fille vinrent prendre le Saint, lui pendirent au cou des pots de terre, des anses de cruches et d'autres choses semblables, et le menèrent dans tout le village, le battant jusqu'à lui faire rendre l'âme et lui adressant toutes sortes d'injures. Macaire ne disait rien, il consentit même à subir les conditions qu'on lui imposait comme s'il avait été coupable ; mais bientôt la fille dut avouer son mensonge, et tout le village vint pour faire réparation au Saint. C'est alors qu'il se sauva dans le désert de Scété.

Macaire avait environ trente ans lorsqu'il se retira à Scété ; il en vécut encore soixante dans les travaux de la mortification religieuse. On croit que saint Macaire d'Alexandrie avait déjà bâti un monastère dans ce désert. Cependant quelques historiens

ont considéré saint Macaire d'Égypte comme l'instituteur des solitaires dans ce lieu, et regardé l'autre Macaire comme le chef des religieux des Cellules. Ils étaient contemporains et ont pu commencer leur œuvre à peu près en même temps.

Notre Saint étant donc établi au désert de Scété, s'appliqua avec d'autant plus d'ardeur aux rudes travaux de la vie monastique, qu'étant dans l'impétuosité de sa jeunesse, il se sentait plus de force pour les soutenir. Il s'éleva par là à un très-haut degré de discrétion et de sagesse; en sorte qu'on l'appelait le jeune vieillard, ayant avancé dans la vertu au-dessus de son âge. Sa grande réputation attirait déjà grand nombre de solitaires dans son désert, lorsque pour profiter davantage, tant pour lui-même que pour eux, il alla voir saint Antoine, dont la montagne était à quinze journées de là. Le Saint l'entendant frapper à sa porte, l'ouvrit, et lui demanda qui il était. Il répondit qu'il était Macaire; et aussitôt le saint vieillard, qui voulait éprouver sa vertu, ferma sa porte et le laissa attendre dehors. Macaire resta jusqu'à ce que saint Antoine, voyant sa patience, lui ouvrit de nouveau, l'embrassa avec amitié, et lui dit qu'il désirait beaucoup de le voir, ayant appris sa manière de vivre. Et comme il s'aperçut qu'il était fatigué, il exerça envers lui tous les devoirs de l'hospitalité.

Sur le soir, saint Antoine s'occupa à tremper des feuilles de palmier dont il faisait ses nattes, et saint Macaire le pria de lui en donner pour tremper aussi; ce qu'il fit même, comme étant plus jeune, en plus grande quantité que lui. Ensuite ils s'assirent et s'entretinrent de ce qui regarde le salut en travaillant à leurs nattes, qu'ils descendaient par une fenêtre dans la caverne où saint Antoine demeurait ordinairement. Ce Saint y étant entré le lendemain, s'aperçut de la quantité de nattes que Macaire avait faites, et lui baisant les mains, il lui dit : « Voilà des mains où il y a bien de la vertu. »

A son retour à Scété, soit que ce fût dans le même voyage, ou

dans quelqu'autre qu'il fit, ce que ses Actes n'expliquent pas, les solitaires vinrent au-devant de lui, et il leur dit qu'il avait vu saint Antoine, et qu'il lui avait dit qu'ils n'avaient point d'église pour célébrer le saint sacrifice. Ils ne lui demandèrent pas d'abord ce que le Saint lui avait répondu, mais on se jeta sur d'autres sujets, et lui ne crut pas devoir leur en dire davantage. Sur quoi son historien fait, d'après un ancien, cette belle remarque. « C'était une pratique de ces saints, que quand ils voyaient que leurs disciples ne leur proposaient pas des questions sur des choses utiles à leur âme, ils tâchaient d'en faire naître l'occasion dans leurs entretiens. Que si on ne les pressait pas d'en dire davantage, ils en demeuraient là, de peur qu'on ne dît qu'ils parlaient sans être interrogés, et qu'on ne les accusât de parler sans nécessité. »

Pour entrer plus dans le détail de ses austérités, il avoua lui-même à Évagre, qui fut son disciple pendant quelque temps, qu'il avait passé vingt ans entiers sans manger, ni boire, ni dormir autant qu'il aurait voulu. « Car, ajoutait-il, je ne mangeais qu'une certaine quantité de pain que je pesais; je mesurais mon eau, et m'appuyant seulement contre la muraille, je prenais comme à la dérobée le peu de sommeil dont je ne pouvais me passer. » Sa règle ordinaire était de ne manger qu'une fois la semaine. Il voulait que ses disciples s'accoutumassent à une grande mortification; et le même Évagre racontait que se trouvant en sa compagnie à l'heure de midi, comme il se sentit brûlé de la soif, il lui demanda la permission de boire de l'eau; mais il lui répondit : « Contentez-vous, mon fils, d'être à l'ombre; car à l'heure que nous y sommes, il y a beaucoup de personnes qui, voyageant, ou sur la terre, ou sur la mer, sont privés du soulagement que vous avez. » Ils s'entretinrent là-dessus de la mortification, et le Saint pour l'encourager lui rapporta de lui-même ce que nous venons de dire.

Pallade dit au sujet de son abstinence, qu'il est inutile d'en

parler ; parce que bien qu'elle fût très-grande, elle ne le distinguait pas beaucoup des autres solitaires ; car, dit-il, les moines les moins austères, et qui sont plus proche des lieux habités, ne sont pas sujets à la gourmandise, et ce vice est encore bien plus inconnu parmi ceux qui sont dans le fond du désert, tant pour la rareté de toutes choses, que pour le zèle divin qui les enflamme et les anime à se surpasser les uns les autres par les différentes austérités qu'ils pratiquent.

Saint Macaire chérissait si fort la mortification et la privation de toutes les commodités de la vie, que deux solitaires l'étant venus visiter, ne trouvèrent dans sa cellule que de l'eau puante. Ils en furent touchés, et s'offrirent de le mener à un village pour rétablir ses forces usées. Comme ils le pressèrent pour cela, il leur dit : « Mes frères, savez-vous l'endroit où est le moulin d'un tel homme de ce village ? » Ils lui dirent qu'oui. « Et moi aussi je le sais, leur dit-il : mais savez-vous aussi où est son champ du côté du fleuve ? » — « Oui, mon père, » répondirent-ils encore. « Et moi aussi je le sais. » Il leur disait ceci pour leur montrer que s'il avait voulu chercher ses commodités, il était connu dans le village où ils voulaient le mener : « Mais, conclut-il, je vous remercie de vos offres obligeantes ; je sais pourvoir à mes besoins. »

Il se louait pour la moisson comme faisaient les solitaires de Nitrie, et portait lui-même de Scété aux lieux habités les corbeilles qu'il avait faites. Il se trouva une fois si abattu sous son fardeau, que ne pouvant plus aller en avant, et se trouvant encore éloigné de la rivière, il s'assit à terre et s'adressa à Dieu, en lui disant avec une confiance filiale, comme un enfant qui parle à son père : « Seigneur, vous savez que je n'en puis plus ; » et aussitôt il se trouva sur le bord du fleuve.

Une autre preuve encore de sa grande mortification est, que quand on l'obligeait de prendre quelque soulagement, il tâchait de s'en dédommager par quelqu'autre genre de pénitence. Ainsi

on dit de lui que quand il mangeait avec les solitaires et qu'il s'y rencontrait du vin, il buvait ce qu'on lui présentait, et passait ensuite autant de jours sans boire d'eau qu'il avait bu de coups de vin. Les solitaires qui ignoraient sa coutume étaient bien aises de lui en présenter, croyant par là de soutenir ses forces; et il était plus aise d'en recevoir pour avoir ensuite occasion de se mortifier davantage : mais son disciple s'en étant aperçu, en instruisit les frères, qui n'osèrent plus lui en offrir.

Il paraissait assez sur son visage exténué quelle était la rigueur de son abstinence. Cela venait aussi de la crainte de Dieu dont il était pénétré. Ce qui lui fit dire à des solitaires qui lui demandaient pourquoi il était si défait et si faible : « Si vous mettez du bois sur des sarments allumés, il se consume avec eux; de même, lorsque l'âme est consumée en quelque façon par la crainte de Dieu, le corps doit l'être également. »

Plus ce grand Saint affaiblissait son corps par ses austérités, plus aussi son esprit avait de vigueur et de force pour s'élever à Dieu. Pallade dit de lui qu'il était sans cesse comme ravi hors de lui-même, et qu'il s'entretenait plus souvent avec Dieu qu'il ne pensait à ce qui se passe sous le ciel. Il avait quarante ans lorsqu'il fut élevé à la dignité du sacerdoce. Les Grecs dans leurs *Ménées* disent qu'il y fut contraint par les pressantes instances que lui en fit l'évêque, qui ne voulut pas que cette lampe demeurât cachée sous le boisseau, et qui espérait se sanctifier lui-même en lui imposant les mains. La sainteté de ce nouveau caractère pénétra si fort son cœur, que pour tâcher d'y répondre davantage, il se dévoua à des austérités toutes nouvelles. Dieu aussi lui donna dès lors le pouvoir de commander aux démons, la grâce de guérir des maladies et l'esprit de prophétie. Nous en donnerons les preuves après avoir dit quelque chose de son amour pour la retraite et le silence, et de sa charité envers le prochain.

Comme sa réputation lui attirait beaucoup de visites, il trouva

moyen de s'en débarrasser en creusant avec beaucoup de peine un chemin sous terre depuis sa cellule jusqu'à une caverne qui en était éloignée de la moitié d'un stade. Ainsi il se dérobait à la vue du monde, lorsqu'il en était trop importuné, en se sauvant par ce chemin dans cette caverne, qui était fort profonde, sans qu'on pût savoir où il était. Un de ses disciples disait depuis, qu'en y allant il avait coutume de faire vingt-quatre oraisons, et autant en revenant.

Il recommandait le silence aux solitaires comme une des vertus la plus essentielle à leur état. Un jour qu'il avait renvoyé l'assemblée des frères, après la célébration du saint sacrifice à l'église qu'on avait bâtie dans Scété depuis son voyage chez saint Antoine, il leur dit : « Fuyez, mes frères. » — « Mais où pouvons-nous fuir ? lui demanda un d'entre eux. Y a-t-il quelque lieu plus reculé que ce désert ? » Alors mettant le doigt sur sa bouche : « C'est là, dit-il, qu'il faut s'enfuir ; » et en même temps il se retira dans sa cellule, ferma la porte et demeura seul.

Pour les prémunir contre les ennuis de la solitude, et les encourager à la garder fidèlement, il leur citait un exemple qui tendait à leur prouver que le démon la redoutait extrêmement. « Une mère, leur disait-il, amena à ma cellule son enfant possédé du démon. Quand cet enfant fut arrivé, il ne voulait pas rester, et disait à sa mère : Levez-vous et allons nous-en. Et comme elle lui dit qu'elle ne pouvait pas marcher : Eh bien, lui répondit-il, je vous porterai moi-même. En quoi j'admirai l'adresse malicieuse du démon, qui tâchait de le chasser d'ici. »

Cassien rapporte de lui une parabole fort ingénieuse dont il se servit pour détourner un religieux d'abandonner sa retraite sous prétexte d'aller travailler dans les villes au salut du prochain ; car c'était là une tentation dont le démon se servait souvent pour dégoûter les moines de leur solitude. « Il y avait dans une ville, dit l'abbé Macaire à ce religieux, un très-habile barbier qui ne recevait que trois sols de chacun de ceux à qui il

faisait le poil ; mais le faisant à un très-grand nombre de personnes, il ne laissait pas, après avoir pris pour son entretien, d'épargner tous les jours cent sols. Tandis qu'il faisait ce gain régulièrement, il apprit que, dans une ville fort éloignée, on ne donnait pas moins d'un teston pour se faire raser : Hélas, dit-il alors, pourquoi perdre ici mon temps ? J'ai bien de la peine pour trois sols, et je puis m'enrichir dans cette ville. Il ne délibéra pas davantage, et vendant ce qu'il avait pour s'équiper, il arriva à cette ville où il se promettait un si grand gain. Il trouva que ce qu'on lui en avait dit était vrai. Il recevait autant de testons qu'il rasait de personnes, et se voyant le soir avec beaucoup d'argent, il alla fort content au marché pour acheter de quoi se nourrir ; mais tout y était à un si haut prix, que pour avoir précisément ce qu'il fallait pour vivre, il dépensa tout ce qu'il avait gagné, sans qu'il lui restât même un sol.

« Quand il eut remarqué durant quelque temps que c'était toujours la même chose, et que ce grand gain, bien loin de lui donner moyen d'amasser quelque chose, ne suffisait pas même pour la dépense de chaque jour, il rentra en lui-même, et dit : Il faut que je retourne dans mon ancienne ville, et que j'aille rechercher ce petit gain d'autrefois, qui ne laissait pas, après avoir retiré de quoi vivre, de me donner encore moyen d'amasser de quoi me soutenir un jour dans ma vieillesse : quelque petit que fût le gain, néanmoins ce qui m'en restait, et qui s'augmentait tous les jours, n'était pas petit. Je vois par expérience que j'ai plus gagné là sou à sou, qu'ici avec mes quarts d'écus ; puisque bien loin d'y pouvoir épargner quelque chose, j'y puis à peine vivre chaque jour.

« Il faut de même, ajoutait saint Macaire, préférer ce peu de fruit que nous nous amassons continuellement dans la solitude, qui n'est jamais interrompu, ni des embarras du monde, ni des mouvements de la vaine gloire, ni des soins de la nourriture de chaque jour. *Puisque le juste trouve plus de contentement dans*

le peu qu'il a, que dans toutes les richesses des pécheurs ; il vaut mieux se contenter de ce gain, quoique petit, que d'en désirer un plus grand; puisque quand même on l'aurait acquis par l'heureuse conversion de beaucoup de personnes, on le dissiperait par la nécessité de converser avec le monde, et par des distractions et des inquiétudes continuelles. »

L'historien Socrate comparant la vertu de saint Macaire d'Égypte et de saint Macaire d'Alexandrie, dit qu'elle était égale dans l'un et dans l'autre, et que la seule différence qu'on y remarquait, est que celui d'Égypte était grave, au lieu que l'autre était gai et agréable dans la conversation, ce qui était plus propre à attirer les jeunes gens à la solitude. Mais si la charité de celui d'Égypte était plus sérieuse, elle n'était pas moins douce et bienfaisante, puisqu'on disait de lui qu'il était comme un Dieu sur la terre; car comme Dieu couvre tout le monde par sa protection et supporte les péchés des hommes, ce Saint couvrait de même les péchés et les défauts de ses frères. Il les voyait comme s'il ne les eût point vus, et il écoutait ce qu'on lui en disait comme s'il ne l'eût point entendu.

On trouve dans le *Recueil des Pères* un acte de douceur qui montre d'une part quelle était sa charité, et qui prouve également l'humilité de saint Macaire d'Alexandrie. Il arriva que deux solitaires de Scété furent accusés d'avoir commis une faute considérable, pour laquelle saint Macaire d'Alexandrie les sépara des autres frères et les excommunia. Cette rigueur les déconcerta si fort, qu'ils prirent le dessein de quitter leur état et de retourner dans le monde. D'autres solitaires en vinrent donner avis à saint Macaire d'Égypte, qui répondit que celui qui les avait ainsi séparés des frères s'en était séparé lui-même. Macaire d'Alexandrie ayant appris ceci, se retira de douleur auprès du marais, où notre Saint étant venu, il l'y trouva percé de cousins; de sorte que touché de compassion, il lui dit : « Vous avez excommunié ces frères, et voilà qu'ils sont sur le point de retourner au siècle; et

vous au contraire vous vous êtes enfoncé davantage dans cette solitude, ainsi qu'on voit une vierge chaste se tenir plus renfermée dans sa retraite.

« Sachez pourtant qu'avant que d'oser condamner ces frères, je les ai fait appeler et ils m'ont assuré qu'ils étaient innocents de la faute dont on les a accusés. Prenez donc garde de ne pas vous laisser tromper une autre fois par le démon ; car vous n'avez pas été vous-même témoin de leur faute.

« Demandez pardon de la vôtre en vous humiliant profondément. » Alors saint Macaire d'Alexandrie lui dit : « Je vous prie, si vous le voulez bien, de me prescrire la pénitence que je dois faire. » Notre Saint, qui ne l'avait excommunié que parce qu'il l'aimait, et qu'il voulait le faire rentrer plus tôt en lui-même, voyant son humble docilité, lui dit : « Vous passerez trois semaines à ne manger qu'une fois en huit jours. » Et il ne lui donna pas en ceci une pénitence extraordinaire ; mais il se contenta de lui faire appliquer pendant ce temps-là pour sa faute, le jeûne qu'il pratiquait ordinairement ; car saint Macaire d'Alexandrie ne mangeait qu'une fois la semaine.

On rapporte encore dans le même Recueil, un trait de douceur qui gagna à Jésus-Christ un prêtre des idoles et plusieurs païens avec lui ; et il se servit de cet exemple pour apprendre aux autres solitaires que quelquefois des paroles insolentes et pleines d'orgueil font que les bons deviennent méchants, au lieu que des paroles humbles et douces, changent les méchants et les rendent bons. Il allait de Scété à la montagne de Nitrie, accompagné de son disciple, à qui il dit d'aller devant. Sur quoi on doit observer que c'était assez l'usage des solitaires, lorsqu'ils allaient deux ou trois ensemble, de s'écarter un peu les uns des autres, pour s'empêcher de discourir vainement et pour mieux se conserver en la présence de Dieu.

Ce disciple donc l'ayant devancé d'un assez long espace de chemin, rencontra un prêtre idolâtre qui portait un gros bâton à

la main, et qui courait comme on faisait dans les bacchanales. Son zèle peu discret le porta à lui crier : « Où cours-tu ainsi, démon? » L'idolâtre, irrité de cette apostrophe, vint à lui, et le battit si rudement qu'il le laissa à demi mort, après quoi il recommença à courir. Lorsqu'il fut auprès de saint Macaire, le Saint lui dit avec douceur : « Bonjour, bonjour ; je vois que vous prenez beaucoup de peine et vous devez être bien fatigué. » L'idolâtre, étonné de sa salutation, s'approcha de lui, et lui dit : « Qu'avez-vous trouvé de bon en moi pour me saluer comme vous faites ? » — « Je l'ai fait, lui répondit le Saint, parce que j'ai vu que vous étiez épuisé de fatigue et que vous ne preniez pas garde que cela ne vous servait de rien. » L'idolâtre lui répliqua : « Je suis touché de votre salutation, et je comprends que vous êtes un homme de Dieu. Il n'en est pas de même de ce méchant solitaire que je viens de rencontrer. Il s'est avisé de me dire des injures, mais je les lui ai fait payer chèrement ; car je l'ai laissé à demi mort. » Le Saint comprit aussitôt qu'il parlait de son disciple ; et l'idolâtre se jetant à ses pieds et les embrassant, lui dit, par un effet de la grâce qui avait changé son cœur dans ce moment : « Je ne vous quitterai point que vous ne m'ayez fait moine. » Ils s'en allèrent ensemble au lieu où était son disciple tout meurtri de coups, et ils le portèrent à l'église de la montagne de Nitrie, parce qu'il ne pouvait pas marcher. Les frères de Nitrie furent étrangement surpris de le voir arriver avec ce prêtre idolâtre. Ils lui donnèrent l'habit monastique sur le récit qu'il leur fit de sa conversion et de sa bonne vocation, et plusieurs païens embrassèrent à son exemple la foi chrétienne.

Il ne dédaignait pas d'apprendre la manière de pratiquer la vertu de ceux-mêmes qui étaient bien après lui dans la solitude ; et il obligea, un jour, un jeune solitaire appelé Zacharie, de lui dire quel était le devoir d'un moine. Zacharie étonné lui dit : « Hélas ! mon Père, vous me demandez cela à moi ? » — « Oui, mon fils, lui répondit-il, Dieu veut que je l'apprenne de vous. » Alors

le jeune solitaire lui dit : « Il me paraît, mon Père, que celui-là est véritablement moine, qui se fait violence en tout. »

On rapporte aussi de lui cet acte généreux de charité. Étant venu dans la cellule d'un ermite qui était malade, et qui n'avait quoi que ce soit, il lui demanda ce qu'il souhaitait de manger. Le frère lui dit qu'il eût bien voulu avoir quelque petit gâteau. Il courut aussitôt à Alexandrie pour lui en apporter, et il en revint avec tant de diligence, quoiqu'il n'y eût pas moins de trente lieues à faire, comme nous l'avons dit au commencement de ce chapitre, qu'on le regarda comme un miracle.

Il agissait envers les frères avec tant de candeur et de simplicité, que quelques-uns lui en firent des reproches dans une rencontre ; mais il leur répondit : « J'ai demandé instamment cette grâce à Dieu pendant douze ans ; pourquoi voudriez-vous m'y faire renoncer ? »

Nous avons dit que Dieu lui avait donné le pouvoir sur les esprits malins ; son histoire nous en fournit plus d'un exemple. Il les chassait des corps des possédés ; il dissipait leurs prestiges ; il les forçait à lui déclarer les tentations dont ils attaquaient les solitaires ; il en était redouté, et il ne les craignait point.

Pallade raconte qu'une femme lui amena son fils possédé du démon, conduit par deux hommes qui le tenaient lié chacun de son côté. L'esprit malin qui en avait pris possession, le rendait si vorace, qu'il mangeait par jour jusqu'à trois boisseaux de pain, et buvait à proportion et quand sa mère n'avait pas de quoi fournir à sa faim, il se remplissait des choses les plus sales ; mais ce qu'il y avait encore de plus particulier, c'est que tout ce qu'il mangeait se résolvait en fumée qu'on voyait sortir de son estomac. Sa mère désolée, supplia le Saint de le guérir par ses prières, ce qu'il fit. Ensuite il lui demanda combien elle voulait que son fils mangeât par jour ; à quoi elle répondit qu'elle désirait qu'il ne mangeât que dix livres. C'est trop, répliqua le Saint ; et il pria de nouveau pour lui, ajoutant à sa prière un jeûne de sept jours,

après quoi il le régla à manger trois livres de pain par jour et à les gagner par son travail.

Le même saint regardant un soir vers le chemin qui conduisait du lieu de sa retraite à la solitude où demeuraient les autres frères, le démon lui apparut sous la figure d'un homme couvert d'un habit de lin, mais percé de trous, et dans chaque trou il y avait une fiole. Il lui demanda où il allait et ce que signifiaient toutes ces fioles. « Je vais, lui répondit le fantôme, réveiller les frères, et je leur porte ces portions différentes, afin que si quelqu'un ne veut pas de l'une, je puisse lui en présenter une autre qui lui plaise ; » après quoi il s'en alla. Mais le saint vieillard ne bougea pas de l'endroit, et attendit, en continuant de regarder sur le chemin, s'il paraîtrait de nouveau. Il revint en effet, et le Saint l'obligea de lui dire s'il avait séduit quelque solitaire. « Tous vos moines sont intraitables, lui dit le démon, ils ne me témoignent que de la dureté ; il n'y en a pas un qui veuille me suivre. » — « Quoi, dit le Saint, tu n'as donc pas un seul ami ? » — « Il y en a pourtant un, ajouta le démon, qui me croit, et dès qu'il me voit il se tourne comme le vent. » — « Comment appelles-tu celui-là ? » lui demanda le saint. — « C'est Théopempte, » dit le démon ; et il disparut aussitôt.

Saint Macaire ne différa pas d'aller chez les solitaires, qui, apprenant sa venue, vinrent au-devant de lui avec des branches de palmier, et préparèrent chacun leurs cellules pour recevoir sa visite. Mais sans s'arrêter beaucoup avec eux, il demanda Théopempte, et alla loger dans sa cellule. Il en fut reçu avec de grandes démonstrations de respect et de joie, comme étant le père commun des solitaires ; et quand ils furent seuls, le Saint lui dit : « Eh bien, mon frère, comment êtes-vous ? » — « Fort bien, mon père, par le moyen de vos prières, » dit Théopempte. — « Mais vos pensées, ajouta le Saint, ne vous font-elles pas de peine ? » Théopempte, n'osant avouer la vérité, lui dit que non. « Pour moi, répliqua le Saint, qui ai déjà passé tant d'années

dans cette vie austère, et que, comme vous le voyez, tout le monde honore, je ne vous dissimulerai pas que je suis souvent tourmenté par mes pensées. Théopempte, encouragé par l'humble aveu du Saint, lui répliqua : « Hélas, mon père, il faut que je vous confesse que j'en ai aussi qui me font bien de la peine. » Le Saint le voyant disposé par ses paroles à lui manifester l'état de son âme, ajouta qu'il était lui-même tenté par différentes passions ; et Théopempte lui déclara enfin tout ce qu'il désirait d'apprendre de sa bouche. Il sut aussi qu'il ne jeûnait que jusqu'à trois heures, et il lui donna ces règles : Jeûnez jusqu'au soir, occupez-vous beaucoup au travail, méditez toujours quelque passage de l'Évangile, ou de quelqu'autre livre de l'Écriture, et quand le démon vous mettra quelque mauvaise pensée dans l'esprit, regardez toujours en haut par la prière, et jamais en bas, et Dieu viendra bientôt à votre secours. » Après qu'il l'eut ainsi instruit de ce qu'il devait faire, il retourna dans sa solitude.

Quelque temps après, le démon lui apparut comme la première fois, et lui répéta qu'il allait réveiller les frères. Il revint ensuite après avoir rôdé autour de leurs cellules pour les tenter, et saint Macaire lui demanda comment ils étaient. » Ils sont, répondit le malin esprit, tous plus durs et plus sauvages ; mais ce qui est pis, c'est que celui qui m'obéissait auparavant est à présent tout renversé et tout changé, je ne sais pourquoi ; non-seulement il refuse de m'écouter, mais il est plus intraitable que les autres, bien loin d'être mon ami comme auparavant. »

Saint Dorothée se sert de cet exemple pour prouver que personne ne doit se confier à sa propre prudence. « Le démon, dit-il, qui ne cherche que notre perte, regarde comme ses amis ceux qui se conduisent par leur propre esprit, parce qu'ils coopèrent par là à ses desseins, et se tendent avec lui des piéges à eux-mêmes. Je n'ai guère connu, ajoute-t-il, d'autre cause des chutes de quelques moines que celle-ci. C'est pourquoi quand vous en verrez quelqu'un qui s'éloigne de son état et tombe dans des

fautes considérables, comprenez que ce mal lui arrive parce qu'il a voulu être lui-même son guide. Il n'y a rien en effet de plus dangereux et de plus pernicieux que de suivre son propre esprit et de se conduire par ses propres lumières. »

L'intrépidité de saint Macaire vis-à-vis des esprits malins était admirable. Elle prouve la grandeur de sa foi et de sa confiance en Jésus-Christ, qui a triomphé de l'enfer, et a lié par sa passion le prince des ténèbres. Il vint une fois à Terenut, et se trouvant surpris par la nuit, il entra dans un sépulcre pour y dormir. Il y avait là plusieurs cadavres de païens, et il en prit un pour lui servir de chevet, comme s'il eût été une botte de joncs. Les démons, piqués de voir son assurance, voulurent lui faire peur. Ils feignirent d'appeler le mort sur lequel il reposait sa tête, lui disant : « Une telle, venez avec nous au bain. » Et un autre démon, faisant comme si ce mort répondait de dessous le Saint, dit : « Je ne puis y aller, parce que j'ai un étranger sur moi. » Mais saint Macaire, bien loin de s'effrayer, donna de grands coups de poing à ce corps, en lui disant : « Lève-toi si tu peux. » Alors les démons jetèrent un grand cri, en disant: « Tu as vaincu »; et ils s'enfuirent pleins de confusion.

Une autre fois qu'il revenait de grand matin à sa cellule, chargé de feuilles de palmier qu'il avait été quérir au marais, le diable lui apparut, tenant en la main une faux extrêmement tranchante, dont il s'efforça de le frapper ; mais Dieu lui en ayant ôté le pouvoir, il s'écria : « O Macaire, tu me fais souffrir une violence extrême, voyant que je ne puis te nuire et que la force m'en est ôtée, bien que j'accomplisse plus parfaitement que toi les choses que tu fais ; car si tu jeûnes quelquefois, je ne mange jamais ; et si tu veilles quelquefois, jamais le sommeil ne me ferme les paupières. Il n'y a qu'une chose en laquelle je confesse que tu me surmontes. » Sur cela le Saint lui demanda ce que c'était ; il lui répondit : « C'est ton humilité ; c'est cette vertu qui fait que je ne puis rien contre toi. » Le Saint, à ces mots, étendit les mains pour prier, et le démon s'évanouit.

Ce n'était pas sans raison que cet esprit d'orgueil redoutait si fort l'humilité de Macaire; car ce grand Saint, à qui Dieu avait donné tant d'empire sur lui, qui pratiquait de si grandes austérités, et qui éclatait au milieu des solitaires par ses dons surnaturels et par son éminente vertu, était si éloigné de rechercher les louanges des hommes, et avait une si basse idée de lui-même, que d'une part il se dérobait autant qu'il pouvait aux yeux de ses frères, et il n'employait le don de miracles que Dieu lui avait communiqué, qu'autant qu'il y était forcé par la compassion et la charité, ou que la gloire de Dieu y était intéressée ; et d'ailleurs, il se regardait comme le plus grand pécheur, et il vivait dans une sainte frayeur des jugements de Dieu ; ce qui lui fit avouer en une rencontre à des solitaires, que ce n'était pas tant ses jeûnes qui rendaient son corps si sec et si atténué, que la crainte de Dieu dont il était pénétré.

Tillemont dit : « Que l'humilité de ce Saint a sans doute dérobé aux hommes une grande partie des merveilles que Dieu a faites par son moyen ; et nous ignorons même plusieurs de celles qu'elle n'a pu leur cacher ; car les historiens protestent qu'ils n'ont pas écrit toutes celles qu'ils savaient, y en ayant une si grande quantité qu'il eût fallu des livres exprès. »

Dieu l'avait aussi favorisé du don de prophétie. Nous avons vu au commencement de ce chapitre celle qu'il fit de la décadence de l'état monastique dans le désert de Scété, et qui ne fut que trop justifiée par l'événement. Il avait deux disciples, dont l'un demeurait dans une cellule séparée, et l'autre, nommé Jean, était auprès de lui pour le servir dans son grand âge, ou pour rendre à ceux qui le venaient voir les devoirs de l'hospitalité. Le Seigneur l'éclairant sur les sentiments intérieurs de celui-ci, il lui parla en ces termes pour le porter à se corriger : « Écoutez-moi, mon frère Jean, et recevez avec docilité un avis que je veux vous donner, et qui vous sera d'une grande utilité, si vous voulez en profiter. Vous êtes tenté, et c'est par le démon de l'avarice ;

car je l'ai vu. Si vous recevez bien l'avertissement que je vous fais, vous accomplirez avec perfection l'œuvre de Dieu en ce lieu-ci. Vous deviendrez célèbre, et les jugements de Dieu n'approcheront point de vous ; au contraire, si vous ne vous rendez pas à ma remontrance, vous tomberez enfin dans la maladie de Giezi, dont vous avez déjà contracté le péché. »

Le disciple, au lieu de mettre à profit cet avis salutaire, ne pensa pas à s'amender, et ce qui lui avait été prédit arriva ; car le Saint étant mort, Jean fut fait prêtre après lui ; mais le démon, qui avait aveuglé Judas par l'avarice, l'aveugla également jusqu'à faire qu'il s'appropriait ce qui appartenait aux pauvres, et enfin quinze ou vingt ans après la mort de saint Macaire il se trouva si couvert de la lèpre qu'on nomme *éléphantiasis,* qu'on ne trouvait pas en tout son corps la largeur d'un doigt qui n'en fût gâté.

La même charité qui le portait à user du pouvoir qu'il avait reçu de Dieu de faire des miracles, faisait aussi que dans l'occasion il tâchait qu'ils profitassent à l'âme de ceux qu'il secourait par ce moyen, à mesure qu'il les soulageait de leurs maux. On lui amena une jeune fille dont le bas du ventre était tellement pourri que les vers en sortaient, et la puanteur de la plaie faisait que personne n'osait en approcher. Le Saint la voyant fut touché de pitié, et lui dit : « Prenez courage, ma fille, Dieu vous a envoyé ces maux, non pour vous faire mourir, mais pour sauver votre âme. Prenez garde seulement que vous n'usiez pas de la santé du corps qu'il va vous donner, pour vous exposer au danger de perdre cette âme. » Il pria ensuite pendant sept jours et répandit sur elle de l'huile qu'il avait bénie, en invoquant le nom du Seigneur, et elle se trouva parfaitement guérie. Mais pour empêcher qu'elle n'abusât de sa guérison, elle fut privée de toute beauté.

Voici des merveilles plus surprenantes, mais dont on ne doit pas être étonné dans un saint que Dieu avait donné pour faire éclater la grandeur de sa souveraine puissance.

Un homme ayant été accusé d'un meurtre, dont il était pourtant innocent, s'enfuit dans sa cellule de peur d'être arrêté et puni comme coupable. Mais ceux qui le poursuivaient y arrivèrent bientôt après, protestant au Saint que s'ils n'emmenaient ce meurtrier pour en faire faire justice, ils étaient eux-mêmes en danger. L'accusé protestait qu'il était innocent, et la contestation fort vive de part et d'autre ne finissait point. Le Saint voyant qu'en les laissant disputer davantage il n'avancerait rien, demanda où l'on avait enterré le mort, et s'y rendit avec ceux qui voulaient emmener l'homme qu'ils accusaient. Là il mit les genoux en terre et invoqua le nom de Jésus-Christ, après quoi il dit aux assistants : « Le Seigneur fera connaître maintenant si cet homme que vous accusez est coupable ou non. » Alors élevant la voix il appela le mort par son nom, et lui dit : « Je vous conjure par Jésus-Christ de déclarer si c'est cet homme qu'on accuse qui vous a ôté la vie? » A quoi le mort répondit du fond du sépulcre d'une voix intelligible, que ce n'était pas lui qui l'avait tué. Tous ceux qui étaient présents, épouvantés d'un si grand miracle, se jetèrent à ses pieds et le prièrent de demander au mort qui était donc l'auteur de ce meurtre; mais le Saint leur répondit : « C'est ce que je n'ai garde de faire. Il me suffit d'avoir montré l'innocence de l'accusé, sans faire connaître le coupable, qui peut-être se repentira de sa faute, en fera pénitence et sauvera son âme. »

L'abbé Sisoès racontait de lui une autre merveille à peu près semblable. Lorsque, disait cet abbé, j'étais en Scété avec l'abbé Macaire, nous nous en allâmes sept de compagnie pour scier des blés : il y avait dans le champ où nous travaillions, une pauvre veuve qui glanait après nous, et pleurait continuellement. Le saint vieillard en demanda le sujet au maître du champ, qui lui dit que le mari de cette femme avait un dépôt, et qu'étant mort subitement sans lui dire où il l'avait mis, celui à qui il appartenait voulait l'avoir elle et ses enfants pour esclaves. Alors l'abbé

confirma par des prodiges, il eut aussi le bonheur de la défendre en souffrant courageusement la persécution. Il partagea avec saint Macaire d'Alexandrie et d'autres Pères de ces déserts, la gloire d'être relégué dans une île déserte par l'impiété de Luce, que les ariens avaient placé sur la chaire de saint Marc, dont il était si indigne, et qui parmi ceux de sa secte était un des plus déchaînés contre la divinité de Jésus-Christ. Ce que nous en avons dit au long dans un chapitre précédent nous dispense de nous étendre davantage ici sur cet endroit de sa vie, qui le combla de mérites devant Dieu, et qui fait tant d'honneur à l'église catholique.

Enfin cet homme si célèbre par ses prodiges, comme dit Gennade, et qui ne l'était pas moins par ses héroïques vertus, étant à la fin de sa course, les anciens de la montagne de Nitrie lui députèrent des frères pour le prier de les venir voir encore une fois avant qu'il quittât la terre, parce qu'il était trop difficile qu'ils allassent tous à Scété. Sa charité ne put se refuser à leur invitation. Il se rendit auprès d'eux, et tous s'étant rangés autour de lui, les anciens le prièrent de dire quelques paroles d'instruction à tous les frères assemblés. Il ne leur fit pas un long discours, mais il leur dit ces paroles si touchantes et qui montraient qu'il avait conservé jusqu'à la fin de sa vie un sentiment intime de crainte de Dieu dans son cœur. « Pleurons, leur dit-il, mes frères, et que nos larmes ne tarissent point, avant que nous allions en ce lieu, où celles que nous répandrons, si nous n'avons pleuré en cette vie, bien loin d'éteindre le feu qui nous brûlera, ne serviront plutôt qu'à l'enflammer. » Les frères furent si touchés de componction en entendant parler ainsi un homme si saint et en même temps si humble, qu'ils se mirent tous à pleurer, se prosternèrent contre terre et dirent : « Vous qui êtes notre père, nous vous conjurons de prier pour nous. »

Il y a apparence qu'il ne vécut pas longtemps après cette visite. Nous avons dit qu'il entreprit, étant encore jeune, de mener



Imp. Ch. Chardon aîné. Paris. Ceroni direx.

Saint-Macaire d'Egypte.

la vie ascétique à l'imitation de saint Antoine, auprès d'un village. Il se retira ensuite à l'âge de trente ans au désert de Scété, où il vécut soixante ans ; ainsi il mourut l'an de Jésus-Christ 390, étant âgé de quatre-vingt-dix ans. Pallade dit qu'il n'y avait qu'un an qu'il était mort, lorsqu'il vint dans le désert se mettre sous la conduite de saint Macaire d'Alexandrie.

Comme il avait été l'instituteur de l'ordre monastique dans ce désert, on peut dire que tous ses habitants ont été ses disciples et ses enfants. Évagre fut de ce nombre, mais il ne sut pas l'imiter dans la pureté de sa foi. Il adopta les erreurs d'Origène et nous ne saurions le placer dans ce recueil parmi tant de saints personnages.

DOCTRINE SPIRITUELLE DE SAINT MACAIRE D'ÉGYPTE.

Des frères demandèrent à saint Macaire en quelle manière ils devaient prier ; il leur répondit : « Il n'est pas besoin d'user pour cela de quantité de paroles ; mais étendez seulement les mains vers le ciel, et dites : « Seigneur, ayez pitié de moi, et faites-moi miséricorde en la manière qu'il vous plaira, et par les moyens que vous voyez convenir aux besoins de mon âme. » Et lorsque nous nous sentons pressés par la tentation, adressons-lui aussi notre prière en lui disant : « Assistez-moi, mon Dieu ; » car comme il sait ce qui nous est nécessaire, il ne manquera pas de venir à notre secours. »

Cassien ayant parlé dans son cinquième livre des *Institutions*, de l'intempérance de la bouche, le termine par cette belle sentence de notre Saint : « Le bienheureux abbé Macaire disait qu'un solitaire devait autant s'appliquer au jeûne que s'il était assuré d'avoir encore cent ans à vivre ; mais qu'il devait autant

mépriser les passions de son âme, oublier les injures, et renoncer à l'envie et à cette mauvaise tristesse que s'il devait mourir tous les jours.

« Cette première pensée, disait-il, rendra le solitaire et sage et prudent, et lui fera garder une sévère uniformité dans son abstinence, sans lui permettre de se relâcher sous prétexte de l'infirmité de son corps. Mais cet autre objet de sa mort prochaine lui inspirera une magnanimité chrétienne, qui non-seulement lui fera mépriser tout ce qui paraît de plus heureux en ce monde, mais qui le rendra encore ferme et inébranlable dans tous les maux, parce qu'il les regardera comme légers et de nulle importance, et qu'il aura toujours son cœur et ses yeux attachés au lieu où il croit à tous moments qu'il doit bientôt être appelé.

Dans un entretien avec un solitaire, le Saint lui demanda d'où venait que le souvenir du mal que les hommes nous ont fait, nous fait perdre le souvenir de Dieu, et qu'il n'en était pas de même à l'égard des démons ? Comme le solitaire lui répondit qu'il ne le pouvait pas comprendre, et qu'il le priait de résoudre lui-même cette question, le saint vieillard lui dit : « C'est que la colère que nous avons contre les démons est dans l'ordre de la nature, au lieu que celle que nous avons contre les hommes est contraire à cet ordre. Ainsi cette dernière nous fait perdre aisément le souvenir de Dieu, et l'autre, au contraire, est sans
Vit. PP. l. 7, c. 37, n. 4. trouble ; car nous savons que Dieu, au commencement, n'a rien créé que de bon ; mais le diable ensuite a semé le mal : et c'est de là qu'est venue la perte d'une infinité de personnes. »

Il ajouta ensuite : « Un moine est coupable, si ayant reçu quelque tort d'un de ses frères, il ne va pas le trouver le premier avec un cœur purgé par la charité ; car comme la Sunamite n'eût pas mérité de recevoir chez elle le prophète Elisée, si elle eût eu quelque attache ou quelque aversion pour personne ; de même l'âme ne mérite pas de recevoir en elle le Saint-Esprit, si elle n'est pure et dégagée des troubles du siècle ; car la colère

qu'on laisse vieillir aveugle les yeux du cœur et empêche l'âme de prier. »

On cite la même sentence plus brièvement énoncée dans le *Recueil des paroles remarquables des Pères des déserts :* « Si nous nous souvenons des maux que les hommes nous font, nous nous ôtons le pouvoir de nous souvenir de Dieu ; mais autant que nous nous souviendrons de la persécution que le démon nous fait, rien ne nous pourra tirer de la présence de Dieu. » Col. t. I. 540.

Un jeune frère vint le prier de l'instruire des devoirs de la vie solitaire, et le Saint lui dit : « Allez à un sépulcre, et dites aux morts que vous y trouverez beaucoup d'injures. » Il y alla, et non-seulement il leur dit des injures, mais encore il leur fit des outrages jusqu'à leur jeter des pierres ; après quoi il retourna au Saint, qui lui demanda si les morts ne lui avaient rien dit : Ils ne m'ont pas dit un mot, lui répondit-il. Retournez-y demain, répliqua le Saint, et donnez-leur des bénédictions et des louanges : à quoi il obéit, les appelant des apôtres, des saints, des hommes justes. Il revient ensuite voir le Saint, et lui dit que les morts lui avaient aussi peu répondu que la première fois : « Prenez exemple sur eux, lui dit le saint vieillard ; considérez qu'ils n'ont été touchés ni de vos injures, ni de vos louanges, et tâchez de mourir comme eux ; en sorte que quelque mauvais traitement qu'on vos fasse, vous ne vous irritiez jamais, et quelque marque d'estime ou quelque louange qu'on vous donne, vous ne vous enfliez pas de vanité ; c'est ainsi que vous pourrez vous sanctifier. »

Il dit aussi à un autre frère : « Si vous recevez les mépris comme les louanges, la pauvreté comme les richesses, la nécessité comme l'abondance, le péché ne vous fera pas mourir ; car il ne saurait arriver que celui qui a une véritable foi, et qui rend à Dieu le culte qu'il lui doit en l'accompagnant des œuvres, tombe dans les vices et les illusions du démon. »

Il recommandait que quand on était obligé de corriger les

autres on ne se laissât pas emporter à la colère : « Si en voulant reprendre votre frère, disait-il, vous vous mettez vous-même en colère, vous ne faites que satisfaire votre passion, au lieu d'exercer la charité. Et convient-il de vous perdre en sauvant les autres ? »

Paphnuce son disciple lui ayant demandé un jour quelque instruction, il lui répondit : « Ne faites tort à personne ; ne jugez personne ; observez bien cette règle, vous serez sauvé. »

L'abbé Isaïe l'ayant aussi prié de lui donner quelque avis salutaire, il ne lui répondit que ce mot : « Fuyez les hommes. » — « Et qu'est-ce que fuir les hommes, lui demanda Isaïe ? » — « C'est, répondit-il, demeurer dans votre cellule et y pleurer vos péchés. » Il dit à peu près [1] la même chose à l'abbé Aïo, en ajoutant seulement de haïr l'inclination que les hommes ont à parler, et que c'était le moyen de se sanctifier.

Un anachorète vint se plaindre à lui de ce que tous les jours, dès neuf heures du matin, il sentait dans sa cellule une faim étrange, quoique dans le monastère où il demeurait auparavant il n'eût point de peine à passer quelquefois les semaines entières sans manger, et il lui répondit : « N'en soyez pas surpris, mon fils, c'est que dans le désert vous n'avez personne qui soit témoin de vos jeûnes, et qui vous soutienne et vous nourrisse de ses louanges, au lieu que la vaine gloire était votre nourriture dans le monastère, et le plaisir d'être signalé entre les autres par votre abstinence, vous valait autant qu'un repas. »

Cet homme de Dieu savait mettre à profit, tant pour son instruction que pour celle de ses frères, des choses auxquelles tout autre n'aurait peut-être pas fait attention. Étant en Égypte, il entendit un enfant qui disait à sa mère : « Je hais ce riche qui m'aime, et j'aime ce pauvre qui me hait. » Il parut d'abord étonné de cette parole et il l'admira. Les frères qui l'accom-

[1] Tillemont a cru que l'abbé Isaïe est le même que cet abbé Aïo. Cotelier les distingue. *Till.* t. VIII, p. 585. *Cot.* t. I, p. 540 et 519.

pagnaient lui en demandèrent le sujet. « Cet enfant nous marque ce que nous faisons ; car Dieu qui est infiniment riche nous aime, et bien loin d'user de retour envers lui, nous refusons même de lui obéir. Le démon au contraire est pauvre, et il nous donne continuellement des marques de sa haine, cependant nous aimons tout ce qu'il nous suggère pour nous pervertir. »

Il gémissait beaucoup sur le relâchement qui commençait à s'introduire parmi quelques solitaires, parce qu'il y découvrait la cause de la désolation future du désert de Scété, que Dieu lui avait fait connaître devoir arriver dans un temps qui n'était pas bien éloigné. C'est pour cela que saint Pœmen lui ayant demandé en versant beaucoup de larmes, qu'il lui apprît comment il pourrait opérer son salut ; il lui répondit avec douleur : « Vous cherchez ce qui ne se trouve plus parmi les moines. »

Nous avons aussi de lui une belle réponse qu'il fit, avec saint Macaire d'Alexandrie, à des officiers sur la vanité des grandeurs de ce monde. Allant un jour avec saint Macaire d'Alexandrie visiter un solitaire, ils montèrent pour cela dans un grand bateau, qui servait à passer le Nil, et ils s'y rencontrèrent avec deux colonels de grande considération, et qui avaient un riche et nombreux équipage. Ces personnages voyant au bout du bateau les deux Saints couchés par terre, pauvrement vêtus et préparés à toute sorte d'événements, s'entretenaient ensemble du bonheur de ce genre de vie, qui à l'extérieur ne présentait pourtant rien que de méprisable. Enfin l'un d'eux leur adressant la parole, dit : « Vous êtes heureux de vous jouer du monde comme vous faites, n'y prétendant autre chose qu'un habit pauvre et une nourriture très-simple. » — « Vous parlez presque comme un prophète, lui dit saint Macaire d'Alexandrie, en nous appelant heureux, puisque c'est là la signification du nom de Macaire que nous portons. Mais si vous avez raison de dire que ceux qui se consacrent comme nous avons fait, au service de Dieu, se jouent du monde, nous avons au contraire grand sujet de vous plaindre de

ce que le monde se joue de vous. » Ces paroles touchèrent si fort un de ces colonels, qu'étant arrivé chez lui il distribua une partie de ses biens aux pauvres, abandonna le reste, et ayant changé d'habit, il suivit la voix de Dieu qui l'appelait intérieurement, et se hâta d'aller trouver des solitaires pour vivre avec eux.

C'est de ce grand Saint que nous avons appris aussi quelques histoires édifiantes qu'il rapportait aux autres solitaires, comme témoin oculaire, pour les encourager dans les travaux de la vie religieuse.

Il fut obligé de se rendre à la montagne de Nitrie pour assister au sacrifice de saint Pambon. Lorsqu'il y fut, les anciens le prièrent de dire aux frères quelque parole pour leur instruction. Il leur répondit : « Je ne mérite pas de porter le nom de moine; mais j'en ai vu qui l'étaient véritablement. Comme j'étais en Scété dans ma cellule, il me venait sans cesse en pensée d'aller plus avant dans le désert, pour y considérer ce que je découvrirais. La crainte que ce ne fût là une illusion du démon, fit que je résistai à cette pensée pendant cinq ans. Enfin après ce temps-là je me déterminai à la suivre. Je m'avançai donc dans le désert jusqu'à un endroit où il y a un étang avec une île au milieu. Ce fut là que je vis aborder beaucoup de bêtes sauvages, parmi lesquelles je vis aussi deux hommes nus. Je fus effrayé de les voir, croyant que ce pouvait être des esprits ; mais eux s'apercevant de ma peur, me rassurèrent, en me disant : Ne craignez rien, nous sommes des hommes comme vous. Alors je leur demandai d'où ils étaient et ce qui les avait amenés dans ce lieu ; et ils me répondirent : Qu'ils avaient demeuré auparavant dans un monastère, et qu'ils en étaient sortis d'un commun accord pour venir dans ce désert, où ils étaient depuis quarante ans [1]. Que l'un d'eux était d'Égypte et l'autre de la Libye.

[1] Tillemont ne marque que dix ans. C'est peut être une faute d'impression. Car le texte de Rosweide et celui de Cotelier marquent positivement quarante ans. *Till.* t. 8, p. 586.

« Ils me demandèrent ensuite comment allait le monde, si le Nil débordait comme de coutume, et si la terre était également fertile. Je satisfis à leur demande, et je les priai à mon tour de me dire ce que je devais faire pour devenir un vrai solitaire. Ils me dirent qu'on ne saurait l'être parfaitement sans renoncer entièrement à tout ce qui est du monde. Je leur représentai là-dessus que j'étais faible, et que je ne pouvais pas imiter leur genre de vie. Ils répliquèrent que si je ne pouvais pas faire comme eux, je devais du moins demeurer dans ma cellule et y pleurer mes péchés. Enfin, je voulus savoir d'eux si dans l'hiver ils ne sentaient pas l'extrême rigueur du froid, n'étant point vêtus, et si dans l'été les ardeurs du soleil ne les brûlaient point : et ils me répondirent que Dieu leur faisait la grâce de les garantir de ces deux incommodités. »

Après que saint Macaire eut raconté ceci aux frères de Nitrie, il conclut par ces paroles : « Vous voyez par là, mes frères, que je suis bien éloigné d'être un vrai solitaire, et que j'en ai vu qui l'étaient véritablement. Dispensez-moi de vous en dire davantage.» Parmi les lettres de saint Ephrem, on en trouve une où cette histoire est rapportée ; et l'auteur y admire la grande humilité de saint Macaire, qui, ayant été élevé à une perfection si éminente, croyait encore très-sincèrement qu'il y avait des choses au-dessus de sa vertu et de ses forces.

Dieu qui voulait le confirmer toujours plus dans cette humilité, qui est la base des plus grandes vertus, fit à son égard ce qu'il avait fait aussi envers saint Antoine, lui manifestant le mérite de quelques personnes qui s'étaient élevées dans le monde à une très-haute piété. Ce Saint étant en oraison entendit une voix qui lui dit : « Macaire, tu n'es pas encore arrivé au degré de vertus de deux femmes qui demeurent ensemble dans une telle ville la plus proche d'ici. » Sur-le-champ il prit son bâton de palmier, et alla frapper à la porte de leur maison. Elles le reçurent avec les marques de satisfaction que la visite d'un si saint personnage

pouvait leur causer, et s'étant assis, il leur dit : « Comme c'est uniquement pour vous que j'ai entrepris ce voyage, afin de savoir le bien que vous pratiquez, je vous prie de m'en informer. » Elles voulurent d'abord lui faire entendre qu'il n'y avait rien d'extraordinaire dans leur conduite ; mais il continua à les presser de lui faire savoir comment elles vivaient ; de sorte que, contraintes par ses instances, elles lui dirent : « Nous ne sommes pas liées ensemble par la parenté, mais nous avons épousé deux frères, et depuis quinze ans que nous sommes mariées, nous avons demeuré toutes les deux ensemble sans nous dire aucune parole qui fût licencieuse, ni avoir la moindre contestation, vivant dans une grande union. Nous nous étions accordées d'obtenir de nos maris de nous laisser retirer dans une communauté de vierges religieuses, et nous n'avons rien oublié pour cela ; mais n'ayant pas voulu y consentir, nous nous sommes promises l'une à l'autre en la présence de Dieu, de ne dire jamais une parole séculière tant que nous vivrions. »

Saint Macaire, à ces paroles, s'écria : « O qu'il est vrai qu'il n'y a point dans Dieu d'acception pour personne ! Il ne regarde point si l'on est vierge ou mariée ; si c'est un moine ou un séculier, il considère seulement la disposition du cœur, et il communique à tous son esprit de vie. »

L'abbé Vitime rapportait que saint Macaire avait appris aux frères l'histoire de deux jeunes solitaires, dont les progrès dans la vertu furent si rapides, que le récit qu'il leur en faisait était très-propre à les animer à la perfection. « Étant, disait ce Saint, assis dans le désert de Scété, je vis paraître deux étrangers, dont l'un, quoique jeune, était plus âgé que l'autre, qui n'avait pas encore de barbe. Ils s'avancèrent vers moi, et me demandèrent où était la cellule de l'abbé Macaire. Je les interrogeai sur ce qu'ils désiraient, et ils me dirent qu'en ayant entendu parler, ainsi que de la vertu qu'on pratiquait au désert de Scété, ils étaient venus expressément pour le voir. Je leur dis que j'étais

Macaire, et aussitôt s'inclinant profondément, ils me prièrent de souffrir qu'ils demeurassent avec moi. Mais les voyant si délicats et élevés dans l'abondance, je leur représentai que cela ne pouvait pas se faire. « Si nous ne le pouvons pas, me dit alors le plus âgé, nous serons donc obligés de nous retirer dans quelqu'autre solitude? » Cependant je pensai en moi-même que si je les renvoyais ainsi, ils pourraient s'en scandaliser, et je crus qu'il valait mieux qu'ils commençassent à s'éprouver, afin que s'ils ne pouvaient pas soutenir les travaux de notre état, ils se retirassent de leur propre mouvement.

« Je leur dis donc de se bâtir une cellule. Ils me prièrent aussitôt de leur dire où je trouvais à propos qu'ils la bâtissent; et sortant avec eux, je leur montrai une roche fort dure, et je leur dis : « Taillez une place dans ce rocher, allez quérir du bois dans le marais pour la couvrir, et vous y logez. Je pensai toujours que, rebutés d'un si pénible travail, ils se retireraient sans l'entreprendre. Mais ils s'y résolurent, et me demandèrent en même temps à quel ouvrage je trouvais à propos qu'ils s'exerçassent. Je leur répondis que c'était à faire des corbeilles, qu'ils donneraient aux gardiens de l'église pour les vendre et leur apporter du pain du prix qu'ils en retireraient. Et pour leur montrer à faire ces corbeilles, je pris quelques feuilles de palmier que j'avais apportées du marais, et je fis en leur présence une natte, leur montrant comment il fallait coudre ces nattes ensemble, après quoi je me retirai.

« Ils exécutèrent avec beaucoup de patience tout ce que je leur avais prescrit, et passèrent trois ans entiers sans me venir voir. J'en étais étonné, et je disais dans mon âme : « Que font donc ces solitaires, que je ne les vois pas? Ceux qui sont plus éloignés viennent prendre des avis et me découvrir leurs pensées, et ceux-ci qui sont plus près, ne paraissent point, et ne vont pas même consulter les autres anciens? Je les vois seulement à l'église, où ils participent aux saints mystères dans un grand recueillement.

« J'eus recours à Dieu, afin qu'il m'éclairât sur leur conduite, et je jeûnai pour cela toute la semaine, après quoi j'allai à leur cellule ponr voir quelle règle ils gardaient. Dès que j'eus frappé à la porte, ils m'ouvrirent, me saluèrent avec respect et sans dire une parole. Je commençai par la prière, après quoi je m'assis. L'aîné fit alors signe au plus jeune de sortir, et s'assit aussi, continuant à faire son ouvrage et gardant le silence. A l'heure de none, il fit un peu de bruit, et le plus jeune parut aussitôt, portant quelque chose qu'il avait fait cuire pour manger, et le plus âgé lui ayant fait un autre signe, il porta une petite table sur laquelle il mit trois pains, et demeura debout sans dire mot; et je dis alors : Levez-vous et mangeons. » Ainsi nous mangeâmes et nous bûmes ensemble. »

« Lorsque le soir fut venu, ils me demandèrent si je m'en retournerais, et je leur dis que non, et que je passerais la nuit avec eux. Alors ils mirent une natte pour moi au coin de leur cellule, et une autre pour eux à un autre coin, et ayant ôté leur ceinture et leur habit de dessus, ils se mirent sur leur natte comme pour dormir. Après que je vis qu'ils furent couchés, j'adressai ma prière à Dieu, afin qu'il lui plût de me faire connaître leur manière de vivre; et je vis aussitôt comme si le dessus de la cellule s'était ouvert, et une grande lumière, comme en plein midi, remplit toute la cellule. J'étais le seul qui vît cette lumière, car eux ne la voyaient pas.

« Tandis que je croyais qu'ils dormaient, et qu'ils le croyaient aussi de moi, je m'aperçus que le plus grand poussa un peu l'autre, et aussitôt ils se levèrent, prirent leur ceinture et se mirent en oraison en étendant les mains vers le ciel. Je les considérai attentivement sans qu'ils pussent le connaître, et je vis que les démons venaient, ainsi que des mouches, pour se mettre sur la bouche ou sur les yeux du plus jeune; mais un ange tenant un glaive de feu les en empêchait et les chassait; mais quant à l'autre, ils ne pouvaient pas même approcher de lui.

« Ils passèrent ainsi en oraison jusqu'au point du jour, qu'ils se jetèrent tous deux sur leur natte. Je me levai comme si je ne faisais que de m'éveiller, et ils en firent de même. Le plus âgé me dit : « Aurez-vous agréable, mon Père, que nous récitions douze psaumes ? » Je lui répondis qu'oui ; et le plus jeune en chanta cinq, joignant à chacun six versets, avec un *Alleluia* [1], et je vis qu'à chaque verset qu'il disait, il sortait de sa bouche comme une flamme qui s'élevait vers le ciel. De même, lorsque l'autre chantait à son tour, je voyais comme une chaîne de feu qui allait depuis sa bouche jusqu'au ciel. Je récitai aussi par mémoire quelques prières, et tout étant fini, je pris congé d'eux en leur disant de prier pour moi ; sur quoi ils se jetèrent à mes pieds et me congédièrent sans rompre leur silence. Je compris par ce que j'avais vu en eux, que le plus grand était parfait dans la crainte de Dieu, et que les démons faisaient encore la guerre au plus jeune. Peu de jours après le plus âgé s'endormit du sommeil des justes, et l'autre ne lui survécut que de trois jours. »

Telle était la relation que saint Macaire faisait de ces deux jeunes solitaires, qui, selon qu'il y paraît, étaient frères. Et quand quelques-uns des Pères du désert le venaient voir, il se faisait un plaisir de les mener à leur cellule, en disant : « Venez voir la chapelle de deux jeunes martyrs. »

Bulteau après avoir parlé de sainte Synclétique, dont nous donnerons les Actes en son lieu, avertit qu'il ne faut pas la confondre avec sainte Apollinaire Synclétique, qui prit un habit de moine, se retira au désert de Scété, et y servit Dieu sous la conduite de Macaire.

Apollinaire était fille du préfet Anthime et petite-fille de l'empereur de ce nom. Elle fut surnommée Synclétique, c'est-à-dire, *sénatrice* et *patrice,* à cause de la dignité de son père. Toutes ses

[1] C'est ce que nous appelons aujourd'hui les Antiennes.

inclinations dès son bas âge se portèrent à la piété, fréquentant volontiers les églises, et vaquant avec dévotion à la prière et à l'oraison mentale, ce qui fut un grand sujet de consolation pour ses parents, qui étaient fort pieux. Cela n'empêcha pas qu'ils ne pensassent à l'établir dans le monde, et ils lui proposèrent un parti convenable lorsqu'elle fut en âge de se marier; mais elle les pria instamment de la mettre plutôt dans un monastère de vierges, leur protestant qu'elle ne pouvait se résoudre à avoir un autre époux que Jésus-Christ. Ils ne s'opposèrent pas à sa vocation, bien qu'ils n'eussent qu'une autre enfant, une fille, et qu'elle fût possédée du démon. Apollinaire visita la Terre-Sainte. Après qu'elle eut satisfait sa dévotion dans tous les endroits que Jésus-Christ avait consacrés par sa présence durant sa vie mortelle, elle voulut aller en Égypte au tombeau de saint Mène, célèbre martyr chez les Grecs, et se rendit pour cela à Alexandrie, où le gouverneur de la province la reçut avec tous les honneurs dus à sa qualité. Elle s'y exerça dans les actes de religion et de charité qu'elle avait pratiqués en Palestine, visita les églises et les monastères, et répandit partout des aumônes avec une sainte profusion. Portant ensuite ses pieux desseins plus loin, selon le plan qu'elle avait formé dans son âme, elle pria le trésorier de l'église de saint Mène de lui avoir une litière pour la conduire au désert de Scété, dont elle témoigna souhaiter beaucoup de voir les solitaires, qui étaient en grande réputation de sainteté. Cependant elle avait profité de son séjour dans Alexandrie pour se procurer en secret, par le moyen d'une femme, des habits de moine qu'elle eut grand soin de cacher parmi ses hardes, sans qu'on pût s'en apercevoir.

Le trésorier lui procura la litière avec un bon guide pour la conduire; ainsi elle se mit en chemin pour ce désert si célèbre, et ne mena avec elle qu'un eunuque, laissant à Alexandrie ce qui lui restait du nombreux cortége que ses parents lui avaient donné, comme elle en avait aussi congédié une partie en quittant

la Palestine. Ils arrivèrent auprès d'un marais, dont nous avons parlé dans la description du désert de Scété, et s'arrêtèrent à une fontaine qu'on a appelée depuis la fontaine d'Apollinaire.

La nuit tombait, et son guide avec l'eunuque s'étant endormis, elle éleva son cœur à Dieu par une oraison fervente, pour lui demander la force d'exécuter son dessein ; et profitant des ténèbres et du sommeil de ses gens, elle se dépouilla de ses habits, qu'elle laissa au même endroit, se revêtit des habits de moine qu'elle avait apportés, et alla se cacher dans un endroit voisin du marais, où elle jugea probablement qu'on ne penserait pas à la chercher.

Il n'est pas aisé d'exprimer quel fut l'étonnement de l'eunuque et du guide, lorsqu'étant éveillés ils ne la virent plus. Ils retournèrent à Alexandrie pour en faire leur rapport au gouverneur, qui en écrivit au préfet Anthyme, ce qui lui causa, et à son épouse, la douleur qu'on peut présumer de la tendresse qu'ils avaient pour leur fille. Mais la religion vint à leur secours, et les rassura enfin sur son sort, comprenant que Dieu avait eu quelque dessein sur elle qu'ils ne pouvaient pénétrer, et qui était selon l'ordre de sa divine volonté.

Cependant Synclétique passa quelques années dans cette solitude, où Dieu seul et ses anges furent les témoins de sa pénitence et de ses combats. Ses habits s'usèrent ; il ne lui resta que des lambeaux, qui, ne la pouvant couvrir entièrement, laissaient une partie de son corps exposé aux impressions du froid et du soleil, et surtout aux piqûres des cousins, dont nous avons déjà dit que les aiguillons étaient extrêmement forts ; de sorte que sa peau n'eut plus aucune apparence de celle d'une fille de sa naissance, et ne parut que comme couverte d'une écaille rude et toute brûlée.

Dieu ne voulut pas qu'elle demeurât plus longtemps cachée ; mais il lui fit connaître, pendant le sommeil, qu'elle devait quitter cette solitude, pour aller dans un monastère du désert de Scété,

et y vivre dans l'obéissance ; et il lui changea son nom en celui de Dorothée, qui signifie *don de Dieu.*

Synclétique obéit fidèlement, et se mit en chemin dès que le jour parut. Saint Macaire fut le premier solitaire qu'elle rencontra sur ses pas. Elle se prosterna aussitôt à ses pieds pour recevoir sa bénédiction, le pria de lui dire son nom, et apprenant qu'il était Macaire, elle le supplia de la recevoir au nombre des frères. Le saint vieillard ne comprit pas qu'elle était une fille. Il l'admit au nombre des frères sous le nom de Dorothée.

Elle se distingua bientôt par sa fidélité aux exercices réguliers et par les marques éclatantes qu'elle donna de la vertu qu'elle avait déjà acquise dans sa première solitude. On la voyait surtout à l'église au temps des sacrés mystères, dans un respect et un recueillement angélique et qui était capable d'inspirer aux autres des sentiments d'une fervente dévotion. Elle gardait aussi une retraite très-étroite dans sa cellule, tout occupée de Dieu dans le silence, et du travail que saint Macaire lui avait appris, qui était de faire des nattes.

Le démon ne manqua pas, pour la traverser dans son dessein de demeurer cachée au monde, de lui livrer des assauts furieux et de l'attaquer par différentes tentations très-violentes. Mais Dieu, à qui elle recourait continuellement, la tenait sous sa divine protection, et ne permit point qu'on connût jamais son sexe dans le monastère, excepté après sa mort. Il voulut pourtant manifester sa vertu par plusieurs guérisons miraculeuses, qu'il accorda à ses prières et à sa charité.

Enfin l'esprit de ténèbres, ne pouvant la vaincre, se servit de sa sœur pour tâcher de l'obliger à découvrir son secret et la forcer par là de sortir du monastère. Nous avons dit que cette fille était possédée du démon depuis sa jeunesse. Il la tourmenta donc un jour plus qu'à l'ordinaire, et cria par sa bouche qu'il ne la laisserait point qu'on ne l'eût portée au désert de Scété. Ses

parents affligés l'y firent conduire incessamment en toute sûreté ; et saint Macaire, à qui Dieu révéla sa prochaine arrivée et le sujet qui l'amenait, fut au-devant d'elle pour la recevoir avec l'honneur qui était dû à sa condition, et la remit à sa sœur Synclétique, dont Dieu ne lui avait point manifesté le secret dans cette révélation et qu'il ne connaissait que sous le nom de l'abbé Dorothée. Il lui ordonna de prier pour elle afin d'obtenir de Dieu sa délivrance. Mais l'humble Synclétique, qui ne se croyait pas digne de l'entreprendre, par préférence à tant de saints solitaires auxquels elle se croyait très-inférieure en vertu, s'humilia profondément devant le Saint, le conjurant de n'exiger pas d'elle ce miracle, et de lui laisser pleurer ses péchés, qu'elle assurait être en grand nombre.

Saint Macaire lui dit qu'à la vérité il y avait d'autres Pères dans le désert à qui Dieu avait accordé le don de faire des miracles ; mais que celui-ci lui était réservé. Alors Synclétique également soumise, comme elle était humble, répondit : *Que la volonté de Dieu soit faite;* et conduisant la possédée à sa cellule, pria pour elle et obtint sa guérison. Elle la conduisit ensuite à l'église, où, se jetant aux pieds de tous les Pères, elle leur dit qu'elle n'était qu'un pécheur, bien loin de s'attribuer le miracle que Dieu venait de faire par ses prières. Saint Macaire rendit la possédée aux gens qui l'avaient conduite, et ils la ramenèrent à son père, qui fut au comble de la joie pour sa délivrance.

Le démon voulant traverser cette joie si légitime suscita des embûches à la Sainte, c'est-à-dire au prétendu frère Dorothée ; mais ses efforts tournèrent à sa confusion.

Peu de temps après ces événements, sainte Synclétique eut une révélation qui lui fit comprendre que sa mort était proche. Elle fit appeler saint Macaire en particulier et le supplia qu'après sa mort on ensevelît son corps sans le laver selon l'usage ; mais on n'exécuta pas sa volonté, et les frères en lui rendant ce dernier devoir de charité, ayant reconnu qu'elle était une fille,

s'écrièrent comme d'un commun accord : « Gloire vous soit rendue, ô Seigneur Jésus, qui avez tant de trésors cachés. »

Saint Macaire, à qui Dieu avait révélé tant d'autres mystères, fut étonné qu'il ne lui eût pas découvert celui-ci. Un ange lui apparut la nuit suivante, et lui raconta la vie et le nom de la Sainte, dont on ensevelit les sacrées dépouilles auprès de sa cellule et à l'orient de l'église. C'est là en substance ce que Métaphraste nous a appris de sainte Synclétique. Bollandus l'a inséré parmi les *Actes des Saints* du mois de janvier, et témoigne qu'il est étonné qu'on ne trouve point la vie de cette Sainte parmi celles des Pères des déserts, quoiqu'il en soit fait une mention honorable dans le *Martyrologe* romain au cinquième de janvier, et dans le *Ménologe* des Grecs, au quatrième. Nous l'avons insérée ici à la suite de saint Macaire, comme l'ayant reçue dans sa solitude, et ayant été son père spirituel.

L'ABBÉ ISAIE ET SES AVIS SPIRITUELS.

Nous avons dans le Recueil de saint Benoît d'Aniane, une règle contenant des avis aux jeunes religieux, sous le nom de l'abbé Isaïe. Il n'est pas aisé de savoir quel il était et où il demeurait. Il faut le distinguer d'Isaïe, solitaire de Nitrie et frère de Paëse, dont nous avons parlé ailleurs. Il est aussi plus ancien qu'un autre Isaïe qui consulta saint Pemen sur la manière de combattre les tentations, et qu'un autre encore dont il est parlé dans les sentences de l'abbé Achille. Quant au lieu de son séjour ordinaire, Bulteau croit qu'il demeura en Égypte ou en Thébaïde. Il le met
Till. t. 7, p. 80. pourtant avec les solitaires de Scété ; et c'est aussi l'avis de Tillemont. Ainsi nous l'y supposerons plutôt que partout ailleurs.

Nous ne savons de cet abbé Isaïe que ce qui est rapporté dans le recueil de Cotelier. Il est certain que Dieu lui avait donné un

talent et un attrait particuliers pour former les jeunes solitaires dans l'esprit de leur état. Il disait, en premier lieu, qu'il n'y avait rien de plus utile pour les novices que de les exercer dans l'humiliation : « Car, ajoutait-il, comme on voit croître un arbre qu'on arrose régulièrement tous les jours, ainsi on voit croître en vertu un novice qu'on prend soin d'humilier, et qui le souffre avec patience. » Il disait aussi, pour les animer à l'obéissance : « Souvenez-vous, mes frères, que la première teinture qu'on reçoit ne s'efface jamais, comme il paraît dans l'écarlate. » Et il ajoutait : « Les novices qui plient aisément sous le joug de l'obéissance, sont comme les branches encore tendres d'un jeune arbre qu'on plie comme l'on veut. » Enfin parlant des jeunes religieux qui passent trop légèrement d'un monastère à l'autre, il les comparait à un animal à qui on a mis la muselière et qui s'agite en tous sens.

Il était fort austère dans son manger, et un jour qu'il avait appelé chez lui un frère, à qui il lava les pieds et prépara quelques lentilles ; comme ce frère lui dit qu'elles n'étaient pas assez cuites, il lui répondit qu'il suffisait à un religieux qu'elles eussent été seulement présentées au feu, pour les regarder comme un mets délicieux.

On lui demanda ce que c'était que l'avarice, la détraction, l'envie, la colère. Il répondit que l'avarice est un défaut de confiance en Dieu, comme s'il ne prenait aucun soin de nous ; que c'est désespérer des promesses de Dieu ; que c'est rechercher à se mettre au large sur la terre. Il disait de la détraction et de l'envie, que c'est ne point connaître la gloire qu'on doit à Dieu. Il disait enfin de la colère, que c'est une dispute, un mensonge, une ignorance. Quoique ce ne soit pas là les véritables définitions de ces vices, on voit qu'il les expliquait par leurs principes et leurs effets.

Il disait aussi que quelquefois Dieu voulant faire miséricorde à une âme qui résistait au mouvement de sa grâce pour suivre sa volonté, il permettait qu'elle se trouvât dans l'état qu'elle haïssait

le plus, afin que cela l'obligeât de revenir à lui et de le servir avec plus de fidélité.

Il voulut une fois apprendre aux frères par la démarche qu'il fit en leur présence auprès d'un laboureur, ce qu'ils devaient attendre de Dieu s'ils n'étaient pas fidèles à son service. Il se présenta donc à ce laboureur à l'aire où était son blé, et le pria de lui en donner sa portion. « Mais, mon Père, lui dit cet homme, êtes-vous venu moissonner? » — « Non », répondit Isaïe. « Comment donc voulez-vous retirer une portion de mon blé tandis que vous n'avez pas moissonné? » — « Il est donc vrai, réplique l'abbé, que si l'on ne moissonne pas, on ne retire rien? » — « Oui sans doute », dit le laboureur. Là-dessus il se retira et vint trouver les frères qui avaient observé à quelque distance ce qu'il venait de faire. Lorsqu'il les eut joints, ils le prièrent de leur dire pourquoi il avait fait cette demande à cet homme. « Je l'ai faite, leur répondit-il, afin que vous apprissiez, par cet exemple, que comme ce laboureur ne donne rien à ceux qui n'ont pas travaillé pour lui, Dieu également ne récompensera point ceux qui n'auront rien fait pour son service. »

Il rapportait aussi que dans une agape qu'on donnait à des moines à Péluse, le prêtre de l'église où ils étaient s'apercevant que quelques-uns d'entre eux s'entretenaient ensemble avec plus de liberté qu'il ne convenait dans un lieu saint, leur dit : « Gardez le silence, mes frères, et imitez un solitaire qui est parmi vous, qui mange et boit comme vous, et dont pourtant je vois que la prière s'élève devant Dieu comme une flamme. »

On attribue plusieurs homélies à un abbé Isaïe, que Bellarmin assure être fort utiles à ceux qui aspirent à la perfection ; mais il ne sait pas en quel temps il vivait. Nous nous contenterons de donner ici ses avis spirituels, qu'on trouve dans la Collection de saint Benoît d'Aniane. Il les a dressés comme s'il parlait à un seul.

Cod. reg., [illegible]g. 7. Mon très-cher frère, puisque vous avez eu le bonheur de vous retirer du monde pour vous dévouer entièrement au service de

Dieu, embrassez les exercices de la pénitence pour obtenir le pardon de vos péchés, et rendez-vous fidèle aux devoirs de l'état que vous avez choisi. N'écoutez point les pensées que le démon pourrait vous mettre dans l'esprit pour vous en détourner, surtout s'il veut vous jeter dans des sentiments de tristesse et de découragement, en vous faisant croire que vos péchés ne vous sont point pardonnés; mais appliquez-vous à mettre en pratique les avis suivants.

1° Observez de ne point vous trouver à table avec les femmes, de n'avoir point de familiarité avec les enfants; et quand vous quitterez votre habit, ne jetez jamais les yeux sur votre corps.

2° Si on vous presse dans quelque rencontre de boire du vin, n'en prenez jamais plus en tout que trois petites tasses, et que la complaisance ne vous porte point à en boire davantage.

3° Ne soyez pas lâche et négligent dans la prière, de peur que l'ennemi de votre âme ne l'emporte sur vous; mais rendez-vous attentif au sens des psaumes; car en méditant sur ces divins cantiques, vous trouverez des forces pour éviter le péché.

4° Aimez le travail et la peine, pour mieux dompter vos passions. Ne présumez en rien de vous-même, et excitez-vous dans de saints gémissements en pensant à vos péchés.

5° Gardez-vous bien de déguiser jamais la vérité; car le mensonge bannit la crainte du Seigneur de notre cœur, et ne parlez pas du bien que vous aurez fait, de peur que le démon de la vanité ne vous le ravisse.

6° Découvrez les maladies spirituelles de votre âme à vos supérieurs, afin de trouver dans leurs salutaires conseils les remèdes propres pour les guérir.

7° Loin de négliger le travail des mains, portez-vous-y sans écouter la paresse. Dieu bénira votre fidélité en ce point en pénétrant votre cœur d'une crainte salutaire.

8° Si vous voyez votre frère tomber dans quelque faute, ne le méprisez pas pour cela dans votre cœur; car vous pouvez, tout

comme lui, tomber entre les mains des ennemis de votre salut.

9° Ne contestez avec personne pour soutenir votre sentiment ; car vous tomberez dans beaucoup d'autres fautes.

10° Aimez à pratiquer l'humilité et n'adhérez pas facilement à votre propre sens. Accoutumez-vous à dire : Pardonnez-moi, j'ai manqué ; et vous acquierrez la grande vertu d'humilité.

11° Lorsque vous serez seul dans votre cellule, occupez-vous ou à prier, ou à méditer les psaumes, ou au travail des mains.

12° Considérez-vous dans ce monde comme si vous n'aviez à vivre que le jour présent ; cela sera un puissant moyen pour vous détourner du péché.

13° Combattez la gourmandise, de peur qu'en suivant l'avidité qu'elle inspire, vous ne retombiez dans vos premières habitudes. Appliquez-vous au travail avec ferveur ; repassez dans votre esprit les sacrés cantiques de David : voilà le véritable moyen de vous conserver dans la paix du cœur.

14° Excitez-vous dans vos oraisons à des sentiments d'une sainte componction par vos larmes et vos gémissements intérieurs ; par là vous attirerez sur vous la miséricorde du Seigneur, qui vous dépouillera du vieil homme et vous revêtira de l'homme nouveau.

15° Soyez persuadé que le travail, la pauvreté volontaire, le détachement du monde, la souffrance et le silence sont autant de vertus qui produisent en nous l'humilité, et que l'humilité nous obtient de Dieu le pardon de nos fautes. Or, si vous voulez savoir ce que c'est que l'humilité, elle consiste à se reconnaître sincèrement pécheur, à ne point abonder dans son sens, à combattre courageusement les inclinations vicieuses, à tenir toujours les yeux en terre par une religieuse modestie, à souffrir patiemment les injures et la fatigue du travail, à avoir les honneurs et le repos en aversion, à être toujours prêt à dire la coulpe et demander pardon ; et par cette humilité vous serez plus fort que tous les ennemis de votre âme, et vous les mettrez en fuite.

16° Conservez-vous dans la componction ; mais quand les frères viendront vous visiter, recevez-les avec des démonstrations d'une joie religieuse : elle n'éteindra pas en vous la crainte du Seigneur, au contraire elle vous y confirmera.

17° Quand vous serez obligé d'aller dehors avec d'autres frères, tenez-vous un peu à l'écart pour mieux garder le silence. Ne laissez pas égarer vos yeux de côté ni d'autre ; mais entretenez-vous dans de saintes pensées, ou en méditant sur les psaumes, ou en faisant quelque prière. Quand vous entrerez dans quelque maison, ne vous présentez pas d'abord à ceux qui y sont avec des manières trop ouvertes ; tenez-vous dans une modestie et une retenue religieuse, et ne vous jetez pas avidement sur ce qu'on vous offrira, si l'on vous présente quelque chose ; mais faites-vous plutôt presser d'y toucher.

18° Ne dormez point dans un même lit avec un autre ; et avant que de vous coucher, ne manquez pas de faire une longue prière, quoique vous soyez fatigué du chemin.

19° Ne souffrez point qu'on fasse sur votre corps aucune onction avec de l'huile, si ce n'est dans le cas d'une maladie considérable.

20° Quand vous serez à table avec les frères, ne mangez pas avec sensualité et pour satisfaire votre goût ; ne portez la main qu'à ce qui est devant vous ; arrangez vos jambes modestement ; ne jetez pas vos regards sur ce que les autres mangent, et en buvant de l'eau, ne le faites pas avec avidité ni avec bruit.

21° Si étant assis avec les frères vous êtes obligé de cracher, levez-vous et faites-le à l'écart. Ne vous allongez pas non plus en vous étendant sur les autres comme pour vous délasser, et ne bâillez pas indécemment.

22° Ne faites pas des éclats de rire ; cela montrerait que vous êtes peu touché de la crainte du Seigneur.

23° Ne désirez jamais ce que les autres ont ; et lorsque vous transcrirez des livres, ne vous piquez pas d'y mettre des ornements, ce qui montrerait trop d'affectation de votre part.

24° Quand vous ferez quelque faute, bien loin de la cacher par un mensonge, n'ayez pas honte de l'avouer ; mettez-vous à genoux, dites votre coulpe, demandez pardon et on vous pardonnera sans peine.

25° Si quelqu'un vous reproche une faute dont vous n'êtes pas coupable, ne vous en irritez pas ; mais plutôt humiliez-vous et dites-lui : Je vous prie de me pardonner, et je vous promets de me corriger.

26° Ne vous dispensez pas par mauvaise honte de recourir à votre père spirituel pour recevoir ses avis dans vos difficultés.

27° Si un frère vient frapper à la porte de votre cellule tandis que vous êtes occupé à travailler, quittez aussitôt votre ouvrage pour lui répondre, et préférez sa satisfaction à la vôtre.

28° Ne vous amusez pas à parler ou à écouter ce que les autres disent, quand il n'y a point de nécessité.

29° Lorsque votre supérieur vous enverra hors du monastère, priez-le avant que de sortir de vous dire comment vous devez vous conduire. Exécutez fidèlement ce qu'il vous prescrira. Veillez sur vos yeux et sur vos oreilles ; et cette vigilance vous empêchera de pécher par la langue.

30° Si vous demeurez dans la même cellule avec un autre frère, regardez-vous à son égard comme étranger, sans vous y attacher par une affection naturelle. Ne prenez pas la liberté de le commander ; ne vous regardez pas comme étant au-dessus de lui ; n'agissez pas envers lui avec trop de familiarité. S'il exige de vous de faire quelque chose que vous ne voudriez pas, faites le sacrifice de votre volonté, de peur qu'en lui résistant vous ne le contristiez et que cela altère entre vous et lui la charité, et soyez persuadé que celui-là est plus grand devant Dieu, qui se rend plus petit en obéissant.

31° Si le frère qui demeure avec vous dit de préparer ce qu'il faut pour manger, demandez-lui d'abord ce qu'il désire ; et s'il le laisse à votre choix, préparez ce que vous aurez, dans la crainte du Seigneur.

Quand vous vous éveillerez pour vous lever, commencez
prière et l'oraison mentale avant toute autre chose, après
ippliquez-vous au travail, et faites-le de bon cœur.

Allez avec allégresse et affection de cœur au-devant de
qui vient vous voir; saluez-le avec affabilité, de peur que
s le receviez autrement, il ne se retirât avec tristesse et
itiment. Cependant ne vous répandez pas d'abord avec lui
roles inutiles; mais invitez-le à prier ensemble, ensuite
le asseoir, demandez-lui comment il se porte, et présentez-
livre pour lire; mais s'il était fatigué du chemin, lavez-lui
eds et faites-le reposer. Si c'est un frère qui veuille entrer
vous dans des discours inutiles, dites-lui modestement :
nnez-moi, mon frère, je suis faible, et les entretiens inutiles
iraient. Si vous vous apercevez que ses habits sont déchirés,
nmodez-les-lui, ou s'ils sont sales, lavez-les. Voilà comme il
gir avec ceux qui viennent nous faire visite. Mais si c'est
gabond qui vienne vous voir, et si vous êtes alors avec de
religieux, ne l'introduisez pas auprès d'eux; mais seulement
lui la charité, et renvoyez-le. Si un pauvre se présente à
ne le contristez pas en lui refusant l'aumône, donnez-lui ce
Providence vous aura envoyé.

Si un frère a mis quelque chose en dépôt dans votre cel-
n'ayez pas la curiosité de l'examiner qu'il ne soit pré-

Si quelque frère vous laisse dans sa cellule et sort pour
ie affaire, ne vous amusez pas à regarder ce qu'il y a;
priez ce frère, avant qu'il s'en aille, de vous donner de
ige afin que vous vous occupiez pendant qu'il sera absent,
s exactement tout ce qu'il vous aura prescrit.

Ne priez pas avec lâcheté et avec négligence; au lieu de
à Dieu, vous vous rendriez coupable. Tenez-vous alors en
sence avec une crainte respectueuse. Ne vous appuyez pas
le mur; mais soutenez-vous sur vos deux pieds également.

Rejetez les pensées inutiles et toute sollicitude pour les choses corporelles, afin que votre prière soit reçue de Dieu.

37° Soyez également attentif à Dieu quand vous assisterez au sacrifice de la messe. Veillez sur vos pensées et sur vos sens. Tenez-vous dans un sentiment de respect et d'adoration devant le Seigneur, et rendez-vous digne par là de participer à son corps adorable et à son précieux sang, et d'en recevoir la guérison des maux de votre âme.

38° Tandis que vous êtes jeune ne portez que des habits usés, et faites-en toujours de même jusqu'à ce que le grand âge vous oblige d'en porter de meilleurs par nécessité.

39° Quand vous serez en chemin avec quelqu'un plus ancien que vous, ne marchez pas devant lui. Si étant assis avec un plus ancien que vous, il se lève pour parler à d'autres, ne restez pas assis ; mais tenez-vous debout avec lui jusqu'à ce qu'il vous ordonne de vous asseoir de nouveau.

40° Lorsque vous entrerez dans une ville ou dans un village, tenez toujours vos yeux baissés, de peur que quand vous retournerez à votre cellule, les objets que vous auriez vus ne vous revinssent à l'esprit pour vous être un sujet de tentation.

41° Ne dormez point dans un endroit où vous avez lieu de craindre d'être exposé à de mauvaises pensées. Ne regardez point non plus en face les personnes de différent sexe ; ni même leurs habits, si vous pouvez.

42° Si vous voyagez avec un vieillard, ne souffrez pas qu'il porte rien ; mais chargez-vous vous-même de le porter. Si vous êtes plusieurs jeunes frères, et qu'il y ait beaucoup de choses à porter, chargez-vous chacun d'une partie. S'il n'y a que peu de chose, portez-le chacun à votre tour et pour un temps égal ; mais celui qui sera chargé ou qui sera plus faible, doit marcher toujours le premier, afin que s'il a besoin de se reposer, les autres s'arrêtent avec lui.

43° Lorsque vous consulterez un ancien sur ce qui se passe

dans votre intérieur, faites-le avec simplicité et ouverture de cœur, comme étant persuadé qu'il ne trahira pas votre confiance, en manquant au secret qu'il doit garder. Mais en vous adressant à quelque Père pour prendre conseil, ayez moins d'égard, pour le choix, à la grandeur de l'âge qu'à ses lumières, à sa piété et à l'expérience qu'il a des choses spirituelles.

44° Priez longtemps dans la nuit, afin que le Seigneur dissipe les ténèbres de votre esprit par sa divine lumière. Pensez alors à vos péchés pour en bien comprendre l'énormité et la laideur, et priez le Seigneur qu'il purifie votre âme, et il vous en accordera la grâce.

45° Si quelqu'un vient vous entretenir contre le prochain en jugeant mal de ses actions, quand même il aurait droit de juger des vôtres, excusez-vous de l'écouter, et dites-lui avec humilité : Pardonnez-moi, mon frère, je suis un pécheur et je suis plus faible que les autres. Je me sens atteint des mêmes défauts, et j'ai de la peine de me les entendre reprocher dans la personne de mon prochain.

46° Préférez toujours les autres frères à vous; et si quelqu'un en leur présence vous témoigne de l'estime, dites-leur que c'est en leur considération qu'il vous traite avec honneur.

47° Ne vous rendez pas difficile à prêter aux autres frères ce qu'ils vous demandent; mais rendez-vous aussitôt à leur désir.

48° Ne rappelez pas inutilement dans votre esprit le souvenir de ceux que vous avez quittés en renonçant au monde pour l'amour de Dieu; mais occupez-vous plutôt de la pensée de la mort et du jugement, et considérez qu'aucun d'eux ne pourra vous être alors d'aucun secours.

49° Si lorsque vous êtes assis dans votre cellule, le mal que quelqu'un vous a fait vous vient à l'esprit, levez-vous aussitôt, et au lieu de vous arrêter à cette pensée, priez Dieu de tout votre cœur qu'il lui pardonne l'offense qu'il vous a faite, et par là vous

étoufferez dans votre âme le ressentiment que cette pensée pourrait y exciter.

50° Prenez garde de n'approcher jamais de la Communion avec le cœur ulcéré contre votre prochain ; et si vous savez que quelqu'un soit fâché contre vous, allez vous réconcilier avec lui en lui demandant pardon, comme Notre-Seigneur l'a recommandé.

51° Si vous avez souffert dans la nuit quelque illusion, donnez-vous bien de garde d'en repasser les images dans le jour, de peur qu'elles n'entraînent votre cœur par quelque mauvaise délectation ; mais humiliez-vous devant Dieu, qui connaît quelle est la fragilité humaine et qui aura pitié de vous.

52° Ne vous appuyez pas sur vos œuvres, quand même vous feriez des jeûnes fort rigoureux ou des oraisons presque continuelles, comme si vous méritiez par là de gagner le ciel ; mais confiez-vous plutôt en la bonté de Dieu, qui, considérant votre mortification, aura compassion de vous et vous aidera dans votre faiblesse.

53° Ne vous laissez pas aller à l'abattement et à la tristesse quand Dieu vous enverra quelque maladie ; regardez-la plutôt comme un bienfait de sa miséricorde pour l'utilité de votre âme, et rendez-lui-en des actions de grâces.

54° Lorsque vous serez dans votre cellule, soyez réglé pour le repas, de façon que vous le fassiez toujours à la même heure et que vous preniez la même quantité de nourriture. Ne variez jamais là-dessus, et donnez au corps autant qu'il en faut, afin que vous puissiez prier et servir Dieu. Si lorsque vous serez dehors on vous présente à manger quelque chose de plus délicat que de coutume, ne vous en rassasiez pas, afin que vous puissiez plus promptement retourner dans votre cellule.

55° S'il vous vient quelquefois dans l'esprit d'entreprendre des austérités et des travaux qui sont au-dessus de vos forces, c'est là un artifice du démon, qui n'a d'autre vue en vous l'in-

spirant, que de vous occuper inutilement de projets que vous ne pourrez jamais exécuter, afin par là de vous décourager et de vous mieux séduire. N'écoutez point ces suggestions; car les inspirations des malins esprits sont ordinairement sans règle et sans mesure ; elles tendent à l'indiscrétion et au désordre.

56° Mangez une fois le jour ; mais ne vous rassasiez pas entièrement. Donnez au corps selon son besoin, et ayez égard à la faiblesse de la nature.

57° Employez la moitié de la nuit à l'oraison et donnez l'autre moitié au repos du corps ; ne vous couchez jamais que vous n'ayez fait au moins deux heures d'oraison ou de prière ; après quoi rendez au corps le repos dont il a besoin. S'il a de la peine ensuite à se lever lorsqu'il faut reprendre l'oraison et que la paresse le tente, dites-lui : Veux-tu, ô mon corps, prendre du repos pour si peu de temps, et ensuite endurer les tourments de l'autre vie ? Il vaut bien mieux souffrir ici un petit travail, et mériter par là de jouir du repos éternel en la compagnie des saints ? Cette considération vous attirera le secours de Dieu et vous portera à secouer la paresse.

58° Si vous aviez un esclave en embrassant la vie monastique, donnez-lui la liberté ; mais s'il veut être moine, ne lui permettez pas d'habiter avec vous.

59° Lorsque vous irez vendre vos ouvrages, ne contestez pas sur le prix comme font les séculiers. Faites-en de même quand vous achèterez. Moins vous posséderez en ce monde, plus vous approcherez de Dieu.

60° Si quelque frère dépose un vase dans votre cellule, et que vous ayez besoin de vous en servir, ne le faites qu'avec sa permission.

61° Si lorsque vous irez faire quelque achat pour vos ouvrages, un frère vous prie d'en faire quelqu'un aussi pour lui, rendez-lui cet office de charité. Et si vous êtes en la compagnie d'autres frères, faites sa commission en leur présence.

62° Lorsqu'on vous aura prêté quelque chose, rendez-le aussitôt que vous n'en aurez plus besoin, et n'attendez pas qu'on vous le demande. Si par hasard il y avait quelque chose de cassé, réparez-le aussitôt; lorsque vous aurez prêté quelque chose à un frère, ne la demandez pas quand vous verrez qu'il n'est pas en état de vous la rendre; surtout si vous n'en avez pas absolument besoin.

63° Il peut arriver que vous étant absenté de cette cellule pour quelque temps et par nécessité, un frère la voyant vide vienne l'occuper. Dans ce cas, lorsque vous y retournerez, ne l'obligez pas à déloger; mais cédez-la-lui de bon cœur et cherchez-en une autre pour vous, de peur qu'en l'obligeant de s'en retirer, Dieu ne s'irrite contre vous; mais s'il se retire de son propre gré, vous n'aurez pas à vous reprocher d'avoir manqué de charité; et de plus s'il y a quelque meuble dans la cellule que ce frère désire d'emporter, faites-lui-en le don gracieusement.

64° Si vous venez à changer de cellule, n'emportez aucun meuble de celle que vous quittez, cédez-la avec tout ce qu'elle contient à quelque frère pauvre, et Dieu aura soin de vous dédommager, quelque part que vous alliez.

65° Il n'est rien qui réjouisse plus le démon, que de cacher ses pensées à son père spirituel. Tenez cette vérité pour maxime constante, et ne vous flattez jamais de parvenir à la perfection de nos anciens Pères, si vous n'imitez leurs travaux.

66° Bannissez de votre cœur toute affection des richesses de ce monde. Elle est comme un poison qui infecte et corrompt tout le fruit qu'un moine peut retirer des exercices de son état.

67° Ne vous lassez pas au temps de la tentation, quelque longue qu'elle soit; mais persévérez dans le saint combat contre elle, et prosterné devant Dieu avec humilité, dites-lui : « Venez, Seigneur, à mon secours, car je suis trop faible pour soutenir de

moi-même un si violent combat ; » et vous éprouverez que Dieu vous donnera des forces pour la surmonter, surtout si vous faites cette prière avec foi et de tout votre cœur. Si vous avez le bonheur de triompher de la tentation, ne vous en glorifiez pas et n'en concevez pas en vous-même une confiance présomptueuse, comme si vous n'aviez plus rien à craindre : au contraire, soyez sur vos gardes plus que jamais ; car le démon, en se retirant, machinera de nouveaux efforts contre vous.

68° Lorsque vous adresserez vos prières à Dieu, ne dites pas : Seigneur, détournez cela de moi, ou accordez-moi cela ; mais dites-lui plutôt : Vous savez, mon Seigneur et mon Dieu, ce qui me convient davantage pour le bien de mon âme ; aidez-moi par votre grâce ; ne permettez pas que je vous offense et que je périsse dans mon péché : considérez combien je suis faible, étant un pécheur comme je suis : ne m'abandonnez pas à la fureur de mes ennemis, puisque j'ai mis en vous mon recours et ma confiance. Délivrez-moi, vous qui êtes ma force et l'unique appui de mon espérance. Vous êtes tout-puissant ; vous méritez toute gloire ; votre bonté est sans mesure, et nous vous devons des actions de grâces et une reconnaissance éternelle. Ainsi soit-il.

Cette règle contient des maximes si sages, si pieuses et si édifiantes, que nous n'avons pas cru devoir nous contenter d'en donner un abrégé ; tous les points en étant aussi utiles que précieux. Elle peut servir non-seulement aux novices, mais encore à ceux qui sont plus avancés en âge, et, de plus, bon nombre de ses préceptes conviendraient aux gens qui vivent dans le monde.

L'ABBÉ SÉRAPION ET L'ABBÉ SÉRÈNE [1].

Il y a plusieurs Sérapion. Celui-ci est appelé Sérapion du désert de Scété. L'abbé Moïse a rapporté de lui un trait fort instruc-

[1] Cassien, Cotelier.

tif, qui prouve combien ceux qui commencent à pratiquer la vertu doivent avoir soin de manifester leurs défauts et leurs tentations à leur père spirituel. Il disait que Sérapion était en coutume de le rapporter lui-même à ses jeunes élèves pour les instruire d'un point si important.

« Lorsque j'étais encore enfant, disait l'abbé Sérapion, et que je demeurais avec l'abbé Théonas, le démon m'avait engagé par ses artifices dans cette mauvaise coutume, qu'après avoir pris mon repas avec lui après l'heure de none, je dérobais tous les jours un petit pain, que je mangeais le soir en cachette. Quoique je fisse ce larcin volontairement, et que, satisfaisant ainsi ma sensualité, je me confirmasse de plus en plus dans cette habitude de gourmandise, cela n'empêchait pas qu'après cette satisfaction passagère, revenant à moi, je ne fusse plus tourmenté du mal que j'avais fait en prenant ce pain, que je n'avais eu de plaisir en le mangeant. Je gémissais ainsi sous la tyrannie du démon, et ne pouvant me délivrer de cette malheureuse nécessité, je rougissais de découvrir mon larcin à ce saint vieillard.

« Mais il arriva un jour, par une conduite particulière de Dieu, qui me voulait tirer de cette longue servitude, que quelques solitaires vinrent dans la cellule de mon abbé dans le dessein de s'édifier de ses instructions. Lorsqu'après être sorti de table on commença de s'entretenir de quelques discours de piété, et que le saint vieillard répondait à toutes les questions qu'on lui faisait, il tomba insensiblement sur la gourmandise, et dit d'étranges choses de ce vice. Il parla aussi avec étendue de l'empire qu'avaient sur nous les mauvaises pensées, lorsque nous les cachions, et représenta vivement la violence qu'elles exerçaient sur nous tant que nous les tenions dans le silence.

« Ce discours si animé fut pour moi comme une flèche de feu qui me pénétra, et les remords de ma conscience qui se joignaient à la véhémence de ses paroles, me faisant croire que ce n'était que pour moi qu'il parlait de la sorte, et que sans doute Dieu lui

avait découvert le secret de mon cœur, je me laissai d'abord aller aux soupirs, que j'étouffais dans moi-même le mieux que je pouvais; mais la douleur et la componction s'augmentant, elle se répandit au-dehors par des sanglots et par des larmes excessives.

« Je tirai de mon sein, qui avait tant de fois recélé ce larcin, le petit pain que, selon ma coutume ordinaire, j'avais dérobé pour manger le soir; je le fis voir à ces solitaires; je leur déclarai comment j'en mangeais autant en cachette; je me jetai par terre; je demandai pardon; je répandis une grande abondance de larmes, et je conjurai ces témoins de ma faute de prier Dieu pour moi, et de lui demander qu'il me délivrât de cette dure captivité dans laquelle je gémissais depuis tant de temps.

« Mon vénérable abbé me voyant en cet état, me dit : « Courage, mon fils, ayez confiance en Dieu, vous n'avez pas besoin de mes paroles; la confession que vous venez de faire de votre faute vous a déjà délivré de la servitude dont vous gémissez. Vous avez triomphé aujourd'hui de cet ennemi qui vous tenait assujetti depuis tant de temps. Cette confession le tient aujourd'hui plus abattu sous vos pieds, que votre silence ne vous avait abattu sous lui. Vous étonnez-vous qu'il vous ait dominé si longtemps, puisque ni vous ni personne ne s'opposait à lui? Le Sage ne dit-il pas, *que parce qu'on se porte aisément au mal sans y résister et y contredire, le cœur des enfants des hommes est rempli d'iniquité.* Mais maintenant que cet esprit de malice se voit découvert, il ne vous pourra plus inquiéter à l'avenir, et ce serpent infernal n'osera plus se chercher une retraite dans votre cœur après que, par votre confession salutaire, vous l'avez tiré de ses ténèbres pour l'exposer à la lumière de Jésus-Christ. »

Eccle
soc. LXX

« A peine ce sage vieillard eut-il achevé de parler, qu'une lampe allumée sortit de mon sein, qui remplit tellement la cellule où nous étions d'une odeur de soufre, que sa puanteur insupportable nous permit à peine d'y demeurer davantage. Ce saint vieillard reprenant la parole : « Mon fils, me dit-il, vous voyez

de vos yeux la vérité de ce que je viens de vous dire, et que votre humble confession a chassé visiblement de votre cœur cet ennemi, qui excite et nourrit en nous toutes nos passions ; et sa fuite manifeste vous doit être un gage que ce tyran que vous venez de découvrir n'aura plus à l'avenir aucune puissance sur vous. »

« Ce que le saint vieillard me prédit m'arriva. La confession que je fis alors de ma faute arrêta tellement cette domination que le diable exerçait sur moi, qu'il n'a pas même tenté depuis de m'en rappeler la mémoire, et je n'ai jamais, depuis ce temps, senti le moindre désir d'un larcin semblable. »

On voit par cet exemple, combien l'humble aveu de ses fautes et la manifestation des illusions du démon à ceux qui sont chargés du soin de notre âme, déconcerte les esprits des ténèbres qui nous tendent des piéges. Autant le tentateur gagne à nous faire cacher nos péchés, autant aussi l'humble déclaration que nous en faisons, malgré la honte que notre orgueil en souffre, sert à nous en obtenir la délivrance et le pardon. Dieu s'incline par sa miséricorde vers l'âme qui avoue sa faute avec une sincère humilité, et lui donne le baiser paternel de la réconciliation, et cela doit encourager puissamment les âmes chargées même des plus grands crimes, à les confesser aux ministres de Jésus-Christ sans écouter la mauvaise honte que le démon leur a ôtée en les commettant, et qu'il leur redonne ensuite pour les empêcher de les déclarer et d'en obtenir par là la rémission.

L'action généreuse que fit le jeune Sérapion fut suivie de bénédictions et de grâces, comme elle avait été récompensée par un miracle visible, et par la délivrance de la tentation : cela nous fait justement présumer qu'il fit dès lors des progrès considérables dans la vertu, puisque nous le voyons dans la suite au rang des plus spirituels des Pères de Scété, si renommés par leur sainteté.

Il paraît qu'on doit rapporter à l'abbé Sérapion, dont nous

parlons ici, ce qui se trouve sous ce nom dans la dix-huitième conférence de Cassien et dans le recueil de Cotelier. Le premier, faisant parler l'abbé Piammon, qui recommandait beaucoup de pratiquer les vertus d'humilité et de patience dans la sincérité et la vérité, et non pas, comme quelques-uns, par des inclinations profondes, par des gestes affectés, et par une fausse humilité de paroles, lui fait raconter ce trait d'histoire de l'abbé Sérapion.

« Un solitaire qui témoignait une profonde humilité, vint un jour à lui ; et le bon vieillard l'invitant, selon la coutume, à offrir ensemble leur prière à Dieu, cet homme lui répondit qu'il ne pouvait pas le faire, parce qu'il avait commis tant de péchés, qu'il était même indigne de respirer l'air commun à tous les hommes ; et n'osant pas s'asseoir sur le même siége de ce bon vieillard, il se tenait assis sur la terre. Il fit encore plus de résistance lorsque l'abbé Sérapion lui voulut laver les pieds. Enfin, après qu'ils furent sortis de table, Sérapion se trouvant engagé de lui parler, selon la coutume, il commença à l'avertir avec toute la douceur possible, de n'être plus oisif, ni vagabond à l'avenir : qu'il était jeune, fort et robuste, et qu'il devait prendre garde principalement alors à garder plus la stabilité, et à ne pas courir si légèrement de lieu en lieu. Il l'exhorta d'aimer mieux demeurer dans sa cellule pour y vivre plutôt de son travail que de la libéralité d'autrui ; que saint Paul même, pour ne pas tomber dans ce mal, quoique la prédication de l'Évangile où il s'appliquait avec tant d'ardeur, ne lui rendît ce devoir que trop juste, avait néanmoins passé les jours et les nuits à travailler pour gagner de quoi vivre.

« Ce pauvre religieux fut si saisi de douleur et de tristesse, qu'il ne put s'empêcher de faire paraître sur son visage l'amertume qui était cachée dans son cœur. Eh ! mon fils, lui dit ce sage vieillard, vous disiez tout à l'heure que vous aviez fait tous les crimes imaginables, et vous n'avez pas craint de passer ici par cet aveu pour un homme de mauvaise vie ; et d'où vient donc

qu'un simple avertissement que je vous donne, qui n'a rien d'offensant, qui devrait même vous édifier et vous être une marque de mon affection, vous irrite de telle sorte, qu'il vous est impossible de cacher votre indignation et de ne la pas faire paraître sur votre visage? Attendiez-vous, lorsque vous vous humiliez
Prov. 18, 17. Cot. LXX. tantôt, que je vous dise cette parole : *Le Juste commence son discours par s'accuser lui-même?* »

Cotelier qui rapporte ce fait, ajoute que ce religieux, rentrant au dedans de lui-même, demanda pardon au vénérable vieillard, et se retira en mettant depuis son avis à profit.

Le même abbé reprit avec bien plus de force un autre solitaire, selon le besoin qu'il jugeait qu'il en avait; et c'est ainsi que les anciens Pères des déserts employaient la fermeté comme la douceur selon les occurrences, n'ayant en vue que la gloire de Dieu et le bien des âmes, sans qu'aucune considération humaine les portât à une lâche condescendance, quand la fermeté était nécessaire, ni qu'ils missent de l'humeur où ils ne devaient employer qu'une douce persuasion. C'est ainsi que Sérapion agit envers ce solitaire qui lui demandait une parole d'édification. Ce religieux avait fait amas de quantité de livres, et là-dessus Sérapion lui répondit : « Que voulez-vous donc que je vous dise, vous qui avez pris le bien des veuves et des orphelins, et qui l'avez employé à ces livres ? »

Il donnait cet excellent avis au sujet du respect et de la modestie qu'on doit avoir lorsqu'on prie Dieu. « Le solitaire qui prie, disait-il, doit continuellement regarder Dieu avec la même attention et le même respect que les officiers qui sont devant l'empereur, et qui n'oseraient pas seulement tourner les yeux d'un côté ou d'un autre : tant qu'il sera dans cette respectueuse attention, l'ennemi ne le saurait épouvanter. »

Enfin, on dit de lui une histoire fort singulière, et qui montre que le zèle du salut des âmes a porté quelquefois les saints à employer des moyens extraordinaires, qui pourtant ne peuvent pas

servir de règle à tout le monde. Passant un jour par un village d'Égypte et y voyant une femme de mauvaise conduite, il lui dit qu'il viendrait la voir. Il vint, en effet, et dès qu'il fut entré il se mit à prier.

Il commença à réciter le Psautier, faisant à chaque psaume une oraison pour elle, et suppliant Dieu de la convertir. Il fut bientôt exaucé. Cette femme comprit qu'il était venu pour la sauver. Elle se mit toute tremblante à prier elle-même auprès de lui. Le Saint récita ainsi tout le Psautier, après quoi la femme tomba abattue par terre. Il ne laissa pas de continuer; commença saint Paul, et en récita beaucoup de choses. Quand il eut enfin terminé sa prière, la femme, touchée de componction, se jeta à ses pieds et le supplia de la mettre en un lieu où elle pût servir Dieu.

Il la mena en un monastère de vierges, et la mettant entre les mains de l'abbesse, il lui dit de ne point lui prescrire de règle comme aux autres sœurs, mais de la laisser faire ce qu'elle voudrait. Au bout de quelques jours, elle se résolut de ne manger que de deux jours l'un, un peu après que de trois, et ensuite que de quatre. Enfin l'esprit de pénitence croissant toujours en elle, elle dit à la supérieure : Puisque j'ai extrêmement offensé Dieu par mes péchés, faites-moi la charité de m'enfermer dans une cellule et d'en boucher la porte, sans y laisser qu'un trou par lequel vous me ferez donner un peu de pain et de quoi travailler. On lui accorda ce qu'elle demandait, et elle passa ainsi le reste de sa vie d'une manière qui lui rendit tout à fait agréable à Dieu.

C'est là tout ce que les monuments monastiques nous apprennent de l'abbé Sérapion. Mais, au sujet de cet abbé, il y eut dans le même désert de Scété un autre solitaire du même nom, dont le récit que fait Cassien montre qu'il était très-différent de celui-là, et des autres Sérapion dont nous avons déjà parlé. Nous placerons ici ce que Cassien nous en a appris, et cela ser-

vira à nous convainere que les vertus qu'on admire quelquefois avec étonnement dans certaines personnes, ne sont pas toujours des preuves de la vérité de leurs sentiments en matière de dogme, et que s'ils ne se perdent pas par la dépravation des mœurs, ils peuvent bien se perdre par l'obstination de leur esprit dans les erreurs qu'ils soutiennent.

L'hérésie grossière des Anthropomorphites, c'est-à-dire de ceux qui croient que Dieu a un corps, s'était glissée parmi les moines du désert de Scété. Cette erreur était un reste de l'idolâtrie, dont plusieurs qui l'avaient abandonnée pour embrasser le christianisme, avaient conservé quelques préjugés, tel qu'était celui de se représenter le vrai Dieu, non pas comme une substance simple, pure et sans bornes, mais de la manière que les païens se représentaient leurs fausses divinités, avec une tête et des membres comme nous. Accoutumés qu'ils étaient auparavant à adorer les démons sous des figures humaines, ils ne savaient se représenter Dieu dans leurs prières, autrement que sous une forme sensible. Il leur semblait que tout leur échappait, et que leurs prières n'étaient bonnes qu'autant qu'ils arrêtaient leur imagination à un objet corporel, comme s'ils l'avaient eu devant les yeux. Ce qui les confirmait davantage dans cette erreur ridicule, c'était encore l'interprétation qu'ils donnaient à l'endroit de la Genèse, où Dieu dit : *Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance.* Leur simplicité et leur prévention leur faisaient prendre ces paroles à la lettre, et ils regardaient comme un dogme établi dans l'Écriture ce qu'elle condamne en tant d'endroits.

« Parmi ces solitaires ainsi trompés, il y en avait un, nommé Sérapion, consommé, dit Cassien, dans toute sorte de vertus, et recommandable par l'austérité de sa vie. Son ignorance en ce point de doctrine, ajoute-t-il, nuisait beaucoup à tous ses frères ; et plus il les surpassait par le mérite de ses grandes vertus et par l'autorité de sa vieillesse, plus aussi son erreur leur était dangereuse. »

Il était de la congrégation du prêtre Paphnuce, et ce saint prêtre avait fait inutilement des efforts pour le faire entrer dans le chemin de la vraie foi. Mais il regardait le sentiment de son abbé comme une opinion nouvelle et contraire à la tradition. Dans ces entrefaites, Photin, diacre et homme très-savant, arriva de Cappadoce dans ce désert pour voir les solitaires. Paphnuce le pria de lui dire, en présence de tous les frères, comment les Églises d'Orient entendaient cet endroit de la Genèse : *Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance.* Photin répondit, sans hésiter, que tous les Évêques de ce pays n'entendaient point cela à la lettre, ni d'une manière grossière, et rapporta beaucoup d'endroits de l'Écriture, pour prouver que cela ne se devait pas entendre ainsi.

Enfin, il montra si clairement combien il était indigne de la majesté invisible de Dieu, si auguste et si incompréhensible, de la borner par quelque chose qui eût la forme et la ressemblance de l'homme, et dit des raisons si fortes là-dessus, que le bon vieillard Sérapion s'y rendit et reconnut la vérité catholique.

L'abbé Paphnuce ressentit à ce changement une joie extrême, ainsi que tous les solitaires de ce désert.

Cependant Sérapion, qui avait coutume de se représenter Dieu dans son oraison sous une figure humaine, ce qui arrêtait plus aisément son imagination, ne sachant plus à quoi se fixer, parce qu'un pur esprit ne présente point d'image sensible, se trouva fort embarrassé : il ne savait comment s'y prendre pour s'occuper de Dieu, et pénétré de douleur, il s'abandonna tout à coup aux soupirs et aux larmes, se jeta par terre, et cria, en soupirant à haute voix : « Hélas, que je suis misérable, ils m'ont enlevé mon Dieu ! je ne sais plus maintenant à quoi je dois m'attacher, ou qui je dois adorer, ou à qui je puis m'adresser. »

« Cet accident, dit Cassien, nous toucha beaucoup, et nous porta, Germain et moi, à aller trouver l'abbé Isaac à qui nous dîmes : « En vérité, mon Père, nous avons été épouvantés de Coll. 10, c. 3.

l'erreur grossière de l'abbé Sérapion, et nous avons presque désespéré de nous-mêmes, voyant qu'un homme si saint, après cinquante années d'une si grande retraite et d'une vie si austère, non-seulement ait perdu tant de travaux par son erreur, mais qu'il soit même tombé dans un si grand danger de son salut. » Et l'abbé Isaac nous répondit : « Il ne faut pas s'étonner qu'un homme fort simple, qui n'a jamais été instruit de la nature de Dieu, ait été trompé en ce point par son ignorance et par la longue habitude de son ancienne erreur. Car, pour vous dire mon sentiment, l'abbé Sérapion n'a pas été poussé, comme vous le croyez, par l'artifice de l'ennemi dans cette nouvelle illusion. Il n'a fait que demeurer dans son erreur d'autrefois, et dans cette première ignorance du paganisme, où les hommes, accoutumés à adorer les démons revêtus de la figure des hommes, font passer cette erreur dans le christianisme, et pensent qu'il faut adorer la majesté incompréhensible de Dieu sous quelque forme sensible dont ils croient qu'il est revêtu. » Ces paroles de l'abbé Isaac montrent clairement que ce Sérapion avait été idolâtre et s'était converti depuis à la foi chrétienne. Ce qui prouve qu'il ne pouvait être le même que celui qui avait été élevé, étant encore enfant, par l'abbé Théonas.

Cassien fait encore parler dans ses conférences l'abbé Sérène, et dit qu'entre tous ces grands solitaires qui habitaient dans le désert de Scété, il n'y en avait guère pour qui il eût tant de vénération que pour ce saint abbé. « C'était, ajoute-t-il, un homme d'une sainteté extraordinaire et d'une continence admirable, qui tenait son âme, selon que son nom le marquait, dans une tranquillité et une sérénité toute divine. Outre toutes les vertus qui le faisaient remarquer dans ses actions, dans ses mœurs et même sur son visage, il avait de plus le don d'une pureté angélique. » Car ce grand homme offrant à Dieu jour et nuit de très-ardentes prières, accompagnées de veilles et de jeûnes pour obtenir la chasteté du corps et de l'âme, Dieu lui accorda cette grâce pré-

cieuse, et il vit durant la nuit un ange qui lui dit : « Sachez que vous avez aujourd'hui obtenu de Dieu la pureté parfaite que vous lui avez demandée avec une foi sincère. »

Le désir de profiter des instructions de l'abbé Sérène porta Cassien et Germain à l'aller voir. C'était dans le temps du carême. Le vénérable vieillard les reçut avec cette paix et cette sérénité qui faisait son principal caractère. Il leur fit diverses questions sur leur disposition intérieure, sur la qualité des pensées qui les occupaient ordinairement, et leur demanda enfin si leur long séjour dans le désert avait déjà contribué à la pureté de leur âme ; car nous avons vu dans plus d'un endroit que c'est ce que les solitaires avaient principalement en vue dans les exercices laborieux de la vie monastique.

Cassien et Germain s'humilièrent beaucoup sur cette demande. Ils lui avouèrent qu'ils avaient l'âme si légère, qu'ils ne pouvaient se rendre là-dessus le témoignage favorable d'avoir profité de leur retraite. « Hélas ! mon Père, lui dirent-ils, cette longue suite d'années de retraite qui devrait nous avoir déjà établis dans la perfection, ne nous a servi jusqu'ici qu'à nous faire voir ce que nous pouvons être, sans nous rendre ce que nous aurions tant souhaité de devenir. Nous reconnaissons que nous n'y avons pas acquis cet affermissement dans la vertu que nous avions désiré avec tant d'ardeur ; mais seulement un accroissement de confusion et de honte, par le peu de progrès que nous avons fait. »

Ils se plaignirent à lui de ce que leur âme se laissait insensiblement tomber dans la dissipation, et qu'elle se trouvait de jour en jour agitée par mille distractions et très-faible pour résister aux passions qui la tenaient comme captive, ce qui les décourageait beaucoup. « Notre esprit, disaient-ils, à tout moment nous échappe de telle sorte, que lorsque nous le voulons rappeler par le mouvement de la crainte de Dieu, ou l'appliquer à contempler sa grandeur, il s'enfuit de nouveau comme auparavant, sans que nous puissions le fixer dans cette mobilité continuelle. »

Ceci donna occasion à l'abbé Sérène de les entretenir de la mobilité de l'âme, et il leur fit voir que plus notre esprit était volage et inconstant, plus aussi il était important de veiller sur nos pensées, pour n'en avoir que de bonnes. « L'esprit de l'homme, leur dit-il, agit sans cesse. Il est étrangement mobile.
Sap. 9. C'est ce qui est marqué dans le livre de la Sagesse : *La demeure terrestre appesantit l'âme malgré la vivacité de ses pensées.* Il est donc vrai que de sa nature elle ne peut pas demeurer oisive ; et que si on ne règle pas ses mouvements, en donnant de l'occupation à son activité par des objets qui la retiennent et qui l'arrêtent, il faut nécessairement que sa légèreté naturelle l'emporte et la fasse courir d'objet en objet, jusqu'à ce qu'une longue habitude lui fasse connaître par expérience quels sont les sujets qu'elle doit préparer à sa mémoire, afin qu'elle s'en occupe sans se lasser, et que cette occupation l'accoutume à se fixer davantage. C'est ainsi qu'elle pourra se mettre au-dessus des tentations dont son ennemi la trouble, et demeurer dans cet état stable qu'elle désire avec tant d'ardeur.

« Nous devons donc, continue-t-il, travailler sans cesse à ré-
Prov. 19, 20. LXX. gler notre esprit ; car la *bonne pensée,* dit le Sage, *s'approche de ceux qui la connaissent, et l'homme prudent la trouvera.....* Vous voyez donc que quand l'homme travaille avec le secours de
Psal. 18. Dieu, *il dispose des degrés,* comme dit David, *pour monter à Lui.* C'est-à-dire, qu'il nourrit des pensées saintes qui le font monter à Dieu, et que lorsqu'il se relâche, il descend et retombe dans les pensées basses de la terre et de la chair. »

L'état d'une âme, dit-il encore, que la grâce a élevée à cette perfection, est admirablement figuré par le Centenier de l'Évan-
Matth. 8. gile, qui disait : *J'ai des soldats sous moi ; je dis à l'un : Allez, et il va ; à l'autre : Venez, et il vient ; et à mon serviteur : Faites cela, et il le fait.* « Si nous travaillons donc à combattre et à vaincre les vices, à éteindre les passions et les mouvements de la chair, à soumettre à l'empire de l'esprit cette foule de pensées

qui l'assiégent et l'inquiètent sans cesse, et à repousser loin de notre cœur, par la force de la croix de Jésus-Christ, ces troupes de puissances ennemies qui nous font une guerre si cruelle, nous recevrons de Dieu, pour récompense de nos victoires, la grâce d'être élevés au rang de ce centenier de l'Évangile, qui est la figure des vrais chrétiens..... Nous recevrons de lui la puissance de commander à nos pensées. Nous ne nous laisserons point emporter malgré nous à celles que nous ne voulons pas suivre, et nous nous attacherons avec fermeté à celles où nous trouverons notre repos et la joie de notre cœur. Nous dirons aux mauvaises : Allez, et elles s'en iront. Nous dirons aux bonnes : Venez, et elles viendront ; et nous commanderons à notre serviteur, c'est-à-dire à notre corps, de garder toutes les lois de la pureté, et il nous obéira et s'assujettira à servir l'esprit en toutes choses. »

L'abbé Sérène montre après cela quels sont les moyens que nous devons employer pour combattre les pensées contraires à la pureté du cœur. Saint Paul nous les fournit, quand il nous dit de prendre *le bouclier de la foi, la cuirasse de la charité, le casque de l'espérance et l'épée de l'esprit, qui est la parole de Dieu.* Ephes. 6; Thess 5; Hebr. 4.

« Nous ne devons pas nous laisser aller, dans le combat pénible, à une défiance et un découragement pernicieux, qui nous fasse quitter nos exercices, comme nous étant inutiles, puisque le Sage a dit : *Plus on travaille, plus on s'enrichit ;* car il n'y a point de vertu dont on puisse acquérir la perfection sans un grand travail. Il faut donc faire de grandes violences et souffrir de pénibles travaux, pour devenir un homme parfait. » Prov. 31 sec. LXX.

L'abbé Germain lui représenta là-dessus combien il est difficile d'arrêter la légèreté de l'esprit, puisqu'outre cette mobilité naturelle de l'âme, elle était encore inquiétée par tant d'ennemis. Mais l'abbé Sérène lui fit voir par plusieurs passages de l'Écriture, que nous ne devons pas nous étonner du grand nombre de démons qui nous attaquent, puisque la force de Dieu qui nous assiste est bien plus grande que toute la force des esprits malins.

Là-dessus ce saint abbé entra dans une longue discussion de la manière dont les démons tentent les hommes, et qu'il serait trop long de rapporter ici ; mais il fait une remarque qui mérite d'être rapportée.

Nous voyons, dit-il, et par notre expérience et par le rapport de nos anciens, que les démons n'ont pas aujourd'hui la même force qu'ils avaient autrefois dans le premier établissement des anachorètes, lorsqu'il n'y avait encore que peu de solitaires dans le désert ; car ils étaient alors si furieux, qu'il n'y avait que très-peu de personnes, et très-avancées en âge et en vertu, qui pussent supporter les maux qu'ils leurs faisaient dans la solitude. Dans les monastères mêmes, où l'on demeurait huit ou dix ensemble, ils faisaient tant de désordres et de violences, et attaquaient si souvent les religieux d'une manière toute visible, qu'ils n'osaient dormir tous ensemble durant la nuit ; mais lorsque les uns prenaient un peu de sommeil, les autres continuaient la veille sans discontinuer ou la prière, ou la lecture, ou le chant des psaumes. Et lorsque la nécessité de la nature forçait ceux-ci à se reposer, ils allaient auparavant réveiller les autres, afin qu'ils fissent à leur tour la garde et la sentinelle contre ces ennemis qui ne dormaient point.

« Il paraît par là que cette assurance dans laquelle vivent aujourd'hui dans le désert, non-seulement les vieillards comme nous, qui peuvent mieux se soutenir à cause de leur expérience ; mais les plus jeunes solitaires, ne vient, ce me semble, que de deux raisons : ou nous la devons attribuer à la grâce et à la vertu de la croix, qui a pénétré jusqu'au fond des déserts les plus reculés, et qui, se répandant partout, tient comme captive la malice de l'ennemi ; ou peut-être même à notre négligence, qui rend les démons plus lents à nous attaquer, et qui fait qu'ils dédaignent de faire contre nous les mêmes efforts qu'ils faisaient contre ces généreux athlètes de Jésus-Christ, croyant que cessant ainsi de nous combattre, et nous donnant lieu par là de

nous relâcher, et de nous tenir moins sur nos gardes, ils pourront nous surprendre et nous vaincre bien plus aisément. »

Après que l'abbé Sérène eut fait là-dessus un long discours, il renvoya au lendemain l'explication que l'abbé Germain le pria de leur donner de ces paroles de saint Paul : *Nous n'avons pas à combattre contre la chair et le sang; mais contre les principautés et les puissances, contre les princes de ce monde et de ces ténèbres, etc.* Il l'engagea à prendre avec Cassien un peu de repos, en attendant que le lendemain, qui était le saint jour du dimanche, et qu'ils devaient solenniser selon leur coutume, ils pussent, au retour de l'église, conférer ensemble, sur ce que Dieu, leur dit-il, nous aura pu donner pour notre commune instruction. »

Cassien commence ensuite le récit de la conférence qu'il eut le lendemain avec l'abbé Sérène, par celui du petit repas qu'il leur donna, et qui montre quelle était la frugalité de ces bons solitaires, même dans les occasions où la charité envers les hôtes agissait avec plus de distinction et d'innocente joie.

« Après nous être acquittés, dit-il, de ce que demandait de nous la sainteté du dimanche, ceux qui s'étaient assemblés dans l'église s'étant retirés, nous retournâmes dans la cellule du saint vieillard Sérène, qui nous y traita magnifiquement ; car, au lieu d' eau salée dont il se servait ordinairement en y mêlant une goutte d'huile, il se servit ce jour-là de saumure et versa un peu plus d'huile qu'il n'avait accoutumé. Le dessein de ces solitaires n'est pas de trouver quelque plaisir dans cette goutte d'huile, puisqu'ils la peuvent à peine sentir lorsqu'ils mangent ; mais d'éviter par là la vanité et l'orgueil qui se glissent insensiblement dans les austérités extraordinaires..... Il nous donna outre cela, trois olives frites dans le sel, une corbeille où il y avait quelques pois chiches fricassés, qui sont pour eux comme leur pâtisserie. Nous n'en prîmes chacun que cinq avec deux prunes et une figue, parce que ce serait comme un crime dans ce désert

de passer ce nombre. » Tel fut le repas que l'abbé Sérène donna à Cassien, et qu'il appelle magnifique.

Quand ils furent sortis de table, Cassien et Germain le prièrent de se souvenir qu'il leur avait promis de leur expliquer ce que dit saint Paul : *Que nous avons à combattre contre les puissances des ténèbres,* et ce fut là le sujet de la seconde conférence, où il les entretint des principautés et des puissances invisibles de l'enfer. Il parla de la chute des anges rebelles. Il dit qu'il y a parmi eux des principautés et des puissances, parce qu'il y en a aussi qui commandent et ont comme du pouvoir sur les autres ; qu'ils se font pourtant la guerre entre eux comme ils la font aux hommes ; que nous avons chacun un bon ange comme il est évident par plusieurs endroits de l'Écriture ; mais que nous en avons aussi un mauvais qui s'attache particulièrement à nous tenter, comme il paraît par l'exemple de Job. Qu'encore que le démon qui nous trompe soit beaucoup plus puni que nous qu'il séduit, puisqu'après avoir fait tomber Adam, il fut lui-même terrassé par la malédiction que Dieu lui donna, nous ne laissons pas néanmoins d'être punis comme le fut Adam, pour nous être laissés surprendre. « C'est pourquoi, dit-il, il faut extrêmement prendre garde de ne pas se laisser aller aux mauvais conseils, parce qu'encore que la principale punition en retombe sur l'auteur, celui néanmoins qui y consent ne sera pas exempt de la peine, comme il ne l'est pas de la faute. »

Le même abbé Sérène, parlant des inclinations différentes qui sont dans les démons, dont les uns se contentent d'effrayer les hommes par des terreurs paniques, les autres, plus cruels, tourmentent impitoyablement les corps des possédés, d'autres remplissent leur cœur d'une vanité ridicule, et d'autres leur inspirent non-seulement le mensonge, mais les portent encore au blasphème, dit qu'il avait été lui-même témoin de cela, et qu'il avait ouï de ses propres oreilles le démon confesser qu'il s'était servi de la bouche d'Arius et d'Eunomius pour publier par eux les impiétés et les sacriléges de leur hérésie.

Tome II.



Imp. E. Chardon ainé Paris.

L'Abbé Rödthon.

L'ABBÉ AGATHON [1].

Ce religieux habita plusieurs solitudes ; c'est néanmoins à Scété qu'il résida principalement et il a toujours été regardé comme un des principaux Pères de ce désert, qu'il édifia par l'éclat de ses vertus et de sa doctrine vers le milieu du quatrième siècle.

Nous ignorons le nom de celui qui l'éleva dans les pratiques de la vie monastique ; mais il paraît que les premières dans lesquelles il s'exerça, furent l'obéissance aveugle et le silence. Il tint pendant trois ans un caillou dans la bouche pour s'accoutumer à se taire, ou comme un signe qu'il avait toujours présent de ne parler que quand il était plus nécessaire que de ne rien dire. Il acquit par cette pratique une si grande discrétion dans ses paroles, que saint Pémen parlant de lui avec quelques solitaires et lui ayant donné le titre d'abbé, qu'on ne donnait qu'aux anciens par respect, Vit
comme ils lui en témoignèrent leur surprise, il leur répondit que 5, ib 40.
sa bouche lui avait acquis ce titre.

De si heureux commencements furent suivis d'un progrès merveilleux. Ceux qui ont recueilli les actions et les paroles remar- Col
quables des Pères des déserts, lui donnent ce juste éloge, qu'il était doué d'une sagesse éminente, qu'il était infatigable dans les travaux, et qu'il était également sobre dans le manger et modeste dans ses habits. Mais c'est aussi un effet de sa sagesse d'user en tout de cette discrétion que saint Antoine le Grand recommandait tant, et qu'il considérait comme une vertu essentielle. C'est ce qui faisait qu'il ne travaillait pas au-dessus de ses forces, ni avec cet empressement qui préoccupe l'esprit et lui ôte la liberté de se conserver dans le recueillement, et que dans ses habits il

[1] *Vit. PP.*, Cotelier.

n'avait rien de singulier, en sorte qu'on ne pouvait dire qu'ils fussent ni trop bons ni trop méchants.

Son esprit de discernement et de sagesse lui acquit des disciples, et attira souvent d'autres solitaires à sa cellule pour recevoir ses avis dans leurs difficultés. Il avait grand soin que ses disciples lui rendissent compte de leur conduite. Il en avait deux entre les autres qui vivaient dans des cellules séparées en anachorètes, et il les visitait de temps en temps pour savoir de quoi ils s'occupaient, et s'ils faisaient des progrès dans les vertus de leur état. Un jour, étant allé les voir, il demanda à l'un comment il s'était conduit, et celui-ci lui répondit entre autres choses : « Mon Père, je garde le jeûne jusqu'au soir, après quoi je mange deux petits pains. » — « Cela n'est pas fort pénible, lui dit-il, cependant vous faites fort bien. » Il fut ensuite à l'autre, à qui il fit la même demande ; et celui-ci lui répondit : « Mon Père, je ne prends rien de deux jours, après quoi je mange mes deux petits pains cuits sous la cendre. » — « Voilà qui est austère, lui dit-il, et vous avez deux combats à soutenir, l'un de garder le jeûne pendant deux jours, et l'autre d'être après cela affamé et de ne pas vous rassasier. »

Il ne voulait pourtant pas qu'un religieux fît consister son principal devoir dans les exercices qui matent la chair ; mais il voulait qu'il y joignît les vertus intérieures, en sorte qu'il veillât sur son cœur à mesure qu'il affligeait le corps par la mortification extérieure. On lui demanda dans une rencontre quel était le plus agréable à Dieu, ou le travail corporel, ou la vigilance sur soi-même ; et il fit cette belle réponse : « L'homme ressemble à un arbre, dont les feuilles se rapportent au travail du corps et les fruits aux soins qu'on doit avoir de veiller sur son intérieur.
Matt. 3. Ainsi puisqu'il est écrit *que tout arbre qui ne portera point de bon fruit sera coupé et jeté au feu*, nous avons besoin principalement de veiller sur nous-mêmes, afin de porter de bons fruits spirituels, ce qui n'empêche pas que nous n'ayons aussi besoin

du travail, comme les feuilles servent aux arbres pour les orner et pour les couvrir. »

Il disait aussi sur le même sujet, qu'un religieux doit veiller si attentivement sur sa conscience, qu'il la conserve dans une grande pureté, sans qu'elle puisse lui rien reprocher. Et il ajoutait aussi, qu'il fallait qu'il fût fidèle à observer les commandements de Dieu, sans quoi il ne parviendrait jamais à acquérir même une seule vertu. Enfin il voulait qu'à toutes les heures on pensât au jugement que Dieu doit porter un jour sur toutes nos actions. Pour lui il avouait qu'il s'examinait de si près, surtout pour ce qui concernait la charité, qu'il n'eût jamais osé se coucher avec le moindre ressentiment contre personne, ou sans s'être réconcilié autant qu'il aurait pu, s'il avait su que quelqu'un eût été indisposé contre lui.

Quoiqu'il pratiquât toutes les vertus, on peut dire qu'il excellait surtout en douceur, en droiture, en charité et en dégagement des choses de la terre. Sa douceur paraissait dans la conduite qu'il gardait à l'égard de ses disciples. Il ne savait les corriger qu'avec bonté et affabilité.

L'abbé Daniel racontait que dans le nombre des jeunes solitaires qu'il conduisait, il y en avait un appelé Alexandre, qu'il chérissait à cause de sa docilité et de son exactitude dans l'observance des exercices monastiques. Or il arriva qu'étant tous occupés à laver au fleuve la robe de lin qu'ils portaient, Alexandre parut aux autres travailler avec moins d'ardeur, et ils dirent à l'abbé Agathon qu'il ne faisait rien. Il l'en reprit, et Alexandre en témoigna de la peine; mais le saint abbé lui dit ensuite en particulier : « Ne vous affligez, pas, mon fils, j'ai vu que vous travailliez bien ; mais j'ai cru pourtant devoir vous répondre devant les autres, afin d'adoucir leur esprit par votre obéissance. »

On était si persuadé de sa douceur et de sa modération, que quelques frères, sur la réputation qu'il en avait, voulurent la mettre à l'épreuve par eux-mêmes. Ils vinrent donc le trouver

et ils lui dirent : « Mon père, plusieurs des frères se scandalisent de ce que vous êtes un homme vain, et que vous donnez tant de liberté à votre langue, que non content de mépriser les autres, vous osez encore en dire du mal ; et ce qui est pire, c'est qu'étant sujet à de méchants vices, vous voulez ne pas paraître seul à manquer à votre devoir. A quoi il répondit : « Vous avez raison, mes frères, et je ne puis disconvenir de tout ce que vous me dites ; » et aussitôt se prosternant devant eux, il ajouta : « Je vous conjure, mes frères, de redoubler vos prières pour ce misérable qui a offensé Jésus-Christ par tant de péchés, afin qu'il daigne me les pardonner. » — « Mais, poursuivirent les frères, nous ne devons pas vous dissimuler qu'on dit aussi que vous êtes hérétique. » A ces mots, il répondit : « Quoique je sois coupable de plusieurs grands péchés, je vous assure que je suis exempt de celui-là, et Dieu me garde de tomber jamais dans un tel malheur. »

Alors ces religieux admirant d'une part la douceur avec laquelle il avait souffert leurs reproches, et curieux en même temps d'apprendre de lui pourquoi il avait témoigné de l'horreur d'être soupçonné d'hérésie, ils se jetèrent à ses pieds, et le conjurèrent avec les plus vives instances de leur en dire la raison ; ce qu'il fit de cette sorte : « J'ai supporté vos premiers reproches, parce que l'humilité m'y a obligé, afin que vous me reconnaissiez pour un grand pécheur ; car nous savons que la pratique de l'humilité est un des plus grands moyens que nous ayons pour sauver notre âme. Nous voyons en effet que Notre-Seigneur Jésus-Christ nous en a donné l'exemple, en souffrant avec une admirable patience toutes sortes d'affronts et d'injures de la part des Juifs. Il a également souffert que de faux témoins déposassent contre lui leurs calomnies, et enfin il a enduré de même le supplice de la croix. C'est pourquoi l'apôtre saint Pierre dit qu'il a souffert pour nous, afin qu'en nous donnant un si bel exemple de patience, nous marchions sur ses traces. Il faut donc souffrir à son imitation avec une humble patience tout ce qu'on dit contre nous. Mais

quant à l'accusation du crime d'hérésie, je vous avoue que je n'ai pu l'entendre sans en avoir horreur, parce que l'hérésie sépare du Dieu vivant et véritable celui qui en est infecté, et l'unit à Lucifer et à ses malheureux anges ; et étant ainsi séparé de Jésus-Christ, il n'a plus de Dieu à qui il puisse demander pardon de ses péchés. » Ces frères l'ayant entendu parler ainsi, admirèrent sa discrétion, et en profitèrent comme d'une instruction très-utile et très-salutaire.

Il avait tant d'horreur de la colère, qu'il disait que, quand même il verrait ressusciter un mort par un religieux qui serait sujet à s'abandonner au péché de colère, il ne croirait pas pour cela qu'il fût agréable à Dieu.

Sa douceur et son humilité ne l'empêchèrent pas de parler avec fermeté dans une rencontre où il crut que la justice et la charité l'y obligeaient. Les solitaires de Scété s'assemblaient quelquefois pour des affaires importantes, et l'abbé Agathon n'étant pas encore du nombre des anciens, arriva à une de ces assemblées quand on avait fini. On lui apprit ce qui y avait été résolu, et il dit hautement qu'on s'était trompé. Cela les étonna, et quelqu'un lui demanda qui il était pour parler ainsi ; à quoi il répondit avec la même force : « Je suis un des enfants des hommes, et vous devez vous souvenir qu'il est écrit : *Si la justice est vraiment dans vos paroles, jugez donc, ô enfants des hommes, selon l'équité*. Psal. 57, 1.

Étant malade dans la même cellule avec un autre ancien solitaire, un frère leur faisait la lecture de l'Écriture sainte, et étant venu à cet endroit de la Genèse, où Jacob dit à ses enfants : *Voilà que Joseph n'est plus, ainsi que Siméon, et vous voulez encore emmener Benjamin avec vous ? Vous voulez donc dans ma vieillesse me faire mourir d'affliction ?* L'ancien, entendant ces paroles, dit : « O père Jacob, n'en aviez-vous pas assez des dix autres enfants ? » Agathon l'entendant parler de la sorte, lui dit : « Cessez, bon vieux, de parler de la sorte. Est-ce à vous Gen. 42, 38.

à blâmer ce que Dieu approuve? » Il disait aussi dans une autre rencontre : « Quand j'aurais quelqu'un auprès de moi qui me fût encore plus cher, je m'en séparerais sur-le-champ s'il m'était une occasion de relâchement. »

C'était par cette droiture qu'il ne souffrait jamais impunément qu'on portât le moindre préjudice à qui que ce fût. Il vint un jour un frère pour le prier de le recevoir au nombre de ses disciples ; ce qu'il lui promit. Comme il revint quelque temps après pour demeurer auprès de lui, il trouva sur son chemin un peu de nitre, et le prit. Agathon voyant ce nitre lui demanda où il l'avait eu ; et le frère lui dit qu'il l'avait trouvé dans le chemin : « Vous voulez, lui répondit le saint abbé, venir demeurer avec moi et vous avez pris ce qui ne vous appartenait pas? » Et il ne voulut pas le retenir davantage qu'il n'eût reporté ce nitre à l'endroit où il l'avait trouvé.

Une autre fois, allant par les champs avec ses disciples, l'un d'eux trouva dans le chemin une petite botte de pois chiches encore verts, et lui demanda la permission de la prendre. L'abbé le regardant d'un air d'étonnement, lui dit : « Est-ce vous qui l'avez mise là? Pourquoi donc voulez-vous prendre ce que vous n'y avez pas mis? »

Que dirons-nous de la compassion qu'il avait des maux des autres, et quelle était alors la tendresse de sa charité? Il avoua un jour à un frère que quand il voyait un lépreux, il souhaitait, si la chose était possible, de changer son corps avec lui pour le délivrer de son mal, et le souffrir en sa place. Étant allé à la ville pour vendre ses ouvrages, il trouva au milieu de la place un pauvre étranger malade et couché par terre, sans que personne l'assistât. Il en fut touché de compassion, et aussitôt il loua une chambre, où il se mit avec lui, le secourut et le soigna de ce qu'il gagnait par son travail, et ne le quitta point pendant quatre mois que dura sa maladie; après quoi le voyant guéri, il le laissa et retourna dans sa cellule.

autre fois il trouva sur son chemin un infirme, qui le pria porter à la ville, ce qu'il fit ; et à mesure qu'il vendait l'un de ses ouvrages, l'infirme le priait de lui acheter tantôt teau, tantôt quelqu'autre chose dont il disait avoir besoin ; il faisait avec la même charité. Enfin comme il retournait olitude, cet homme le pria de le rapporter au même endroit l'avait pris ; ce qu'il fit encore avec la même docilité. Mais l'il y fut, l'infirme lui dit : « Vous êtes béni de Dieu, ô on, dans le ciel et sur la terre ; » et en même temps il dis- Cela fit juger avec fondement que c'était un ange que avait envoyé pour éprouver sa charité.

tait toujours prêt à prendre les peines sur soi pour soulager itres, et à donner ce qu'il avait quand il croyait que les le désiraient, ou en avaient besoin. Ainsi quand il fallait l'eau, il était le premier à se saisir de la rame ; quand ne frère le venait voir, il s'empressait aussitôt de dresser ème la table ; et si quelqu'un témoignait estimer quelque qu'il avait dans sa cellule, il le lui présentait et l'obligeait epter.

onnait pour règle à ses disciples de n'avoir jamais rien ne donnassent sans peine à un autre s'il le leur demandait. itait encore : « Donnez à celui qui vous demande, et ne jamais celui qui veut emprunter de vous. »

tait autant par détachement que par charité, qu'il pratiquait e nous venons de dire ; et ce détachement était une des qu'il recommandait principalement à ses disciples. Il leur lans une occasion, l'exemple d'un solitaire, qui mérite bien rapporté comme très-édifiant. Nous le plaçons ici à la suite avis très-important qu'il donna aussi à un frère qui vint lui ider comment il devait se conduire dans une communauté voulait entrer.

ci comment on l'a rapporté dans le *Recueil des Sen- des Pères*. L'abbé Pierre, qui avait été disciple d'un autre

abbé nommé Lot, disait : « Je me trouvai un jour dans la cellule de l'abbé Agathon, lorsqu'un frère y vint, et lui dit : « Mon Père, j'ai dessein de demeurer avec des religieux dans un monastère, je vous prie de me dire comment je dois m'y comporter. » A quoi Agathon répondit : « Vivez-y comme le premier jour que vous y entrerez; c'est-à-dire, avec la même retenue, et sans vous donner la liberté de parler et de vous mêler de ce qui ne vous regarde pas, et vous passerez en repos le temps du pèlerinage de cette vie. » L'abbé Macaire qui était présent lui demanda ce que pouvait faire cette liberté; et l'abbé Agathon répondit : « Elle est comme un soleil brûlant que personne ne peut souffrir, et qui gâte tous les fruits des arbres. » — « Mais, répliqua Macaire, est-il bien possible que cette liberté puisse produire de si mauvais effets? » — « Oui sans doute, dit Agathon, je ne connais point de passion plus dangereuse que celle-là. Elle est la mère de toutes les autres; et un religieux qui veut avoir soin de son âme, ne doit jamais faire paraître de la hardiesse, quand même il serait seul dans sa cellule. Je vous dirai à ce propos que j'ai connu un religieux qui vivait dans une telle retenue et un si grand dégagement, qu'ayant demeuré longtemps dans une cellule, il ne s'était pas aperçu d'un petit lit qu'il y avait, et il en serait sorti sans le savoir si un autre ne le lui avait pas dit; et voilà ce qu'on peut appeler avec vérité travailler à son salut, et bien combattre contre soi-même et contre le démon. »

Nous pouvons rapporter au même propos cette belle sentence: « Si vous demeurez avec quelqu'un, soyez comme une colonne de pierre, qui ne se met point en colère lorsqu'on la maltraite, et qui ne s'élève point lorsqu'on lui donne des louanges. »

Il s'occupait à faire des cribles et des paniers ; et on disait de lui et de l'abbé Amon, que quand ils vendaient leurs ouvrages, ils disaient en un mot le prix auquel ils les avaient taxés, après quoi ils recevaient en silence le prix qu'on leur en donnait, sans même le compter. Ils achetaient aussi sans marchander les choses

dont ils avaient besoin, donnant sans dire mot le prix qu'on leur demandait. « Car, disait l'abbé Agathon, à quoi bon disputer soit qu'on vende soit qu'on achète ? Et pourquoi exposer par là les autres à se fâcher et peut-être à jurer? Si je gagne un peu plus en contestant, ne faudra-t-il pas que je fasse l'aumône de ce que j'aurai de reste ? Mais Dieu ne demande pas de moi cette aumône ; il n'aime pas que je lui fasse des sacrifices en exposant les autres à pécher. » — « Voilà qui est bon, lui répartit un frère ; mais le pain, d'où viendra-t-il dans dans votre cellule ? » — « Le pain dans la cellule, répondit-il, n'est pas ce qu'il y a de plus important. »

Un séculier lui présenta de l'argent pour le besoin qu'il croyait qu'il en avait ; mais il refusa de le recevoir, disant que le travail de ses mains lui suffisait pour son entretien. Le séculier insista, le pressant de le prendre au moins pour le distribuer aux autres ; sur quoi il lui répondit : « J'aurais doublement honte, et de recevoir un argent dont je n'ai pas besoin, et de m'exposer à être tenté de vanité en donnant aux autres un bien qui n'est pas à moi. »

Ce grand homme avait son cœur si bien fixé au ciel par ses désirs, qu'il ne tenait à rien sur la terre ; c'est pour cela qu'il changeait sans peine de lieu, sans même emporter avec lui ni meubles ni provisions. Après avoir travaillé longtemps avec ses disciples à bâtir une cellule, y ayant aperçu, dès la première semaine, une chose qui ne lui plaisait pas, peut-être qu'elle était contraire aux vues qu'il avait d'une pauvreté parfaite, il dit à ses disciples : « Levez-vous et sortons d'ici. » Ceux-ci, fort étonnés de cette résolution, lui dirent : « Pourquoi avez-vous voulu employer tant de temps à la bâtir, si vous aviez résolu de la quitter sitôt ; ne craignez-vous pas qu'on en soit scandalisé, et qu'on dise : Voyez ces inconstants, ils s'en vont encore ; ils ne sauraient durer nulle part. » Comme il les vit si tristes et si abattus, il leur dit : « S'il y a des gens qui se scandalisent de notre chan-

gement, il n'en manquera pas d'autres qui en jugeront tout autrement, et qui diront, fort édifiés : Voilà des hommes bienheureux qui quittent leur demeure pour suivre la volonté de Dieu, sans se soucier de ce qu'ils ont. Cependant, ajouta-t-il, vous êtes libres de me suivre ou de rester ; quant à moi, je m'en vas. » Alors ils se jetèrent à ses pieds, et le prièrent de permettre qu'ils s'en allassent avec lui.

Sa vigilance sur lui-même le rendait extrêmement attentif à rejeter de son esprit tout mauvais jugement contre le prochain; et lorsqu'il voyait quelque chose qui le portait à condamner quelqu'un tout aussitôt il rentrait en lui-même et se disait : « Voudrais-tu faire ce que tu condamnes? » C'est ainsi qu'en tournant ses réflexions sur lui-même, il les détournait de son prochain.

Nous apprenons de lui, au sujet de l'oraison, une belle instruction, et qui est très-propre à consoler les âmes pieuses qui s'affligent quelquefois avec trop d'inquiétude des distractions qu'elles souffrent malgré elles dans la prière. Quelques solitaires s'entretenant avec lui, le prièrent de leur dire laquelle des vertus était la plus difficile à pratiquer : « Pardonnez-moi, mes frères, leur répondit-il ; mais il me paraît que c'est l'oraison. Car quand nous voulons prier Dieu, les démons font tous leurs efforts pour nous interrompre par des distractions, étant persuadés qu'il n'est rien de si puissant que la prière à Dieu pour les empêcher de nous nuire. Aussi en persévérant dans les autres exercices de la vie religieuse nous y trouvons quelque repos ; mais quant à l'oraison, nous y aurons toujours à combattre jusqu'à la fin de la vie. »

Un solitaire lui demanda quelque moyen pour se délivrer des mauvaises pensées, il lui donna celui-ci : « Allez, présentez-vous devant Dieu avec votre impuissance, en lui en faisant l'humble aveu, et vous serez soulagé. »

Quoique ce que nous venons de dire de cet excellent solitaire

soit très-propre à nous servir d'instruction, on peut dire que sa bienheureuse mort nous en fournit une des plus édifiantes. Les auteurs de l'histoire monastique en rapportent les circonstances fort brièvement ; mais leurs relations nous font admirer en lui une sainte frayeur, qui était une suite des salutaires réflexions de toute sa vie sur la sévérité des jugements de Dieu, une humble défiance de ses propres œuvres, un abandon plein de confiance en la miséricorde du Seigneur, et enfin une mort qu'on peut appeler un trépas amoureux par la douceur et la joie en Dieu dont il fut accompagné.

L'ABBÉ ISIDORE, PRÊTRE ET SOLITAIRE [1].

L'abbé Isidore eut la gloire d'être relégué dans une île d'Égypte avec les deux saints Macaire et saint Pambon pour la défense de la divinité de Jésus-Christ. Il était du nombre de ceux qu'on qualifie du titre de disciples de saint Antoine, d'hommes célèbres dont la conversation était plus avec les anges qu'avec les hommes, de chefs des solitaires et de lumières des déserts. Saint Jérôme le met parmi les plus illustres Pères du désert de Nitrie. Il fut de ceux qui prononcèrent la terrible sentence que nous avons rapportée contre un moine chez qui on trouva une somme d'argent après sa mort. Il passa ensuite dans le désert de Scété dont il desservit la principale église.

Il s'appliqua dès les premières années de son engagement dans l'état monastique, à garder sa cellule, et à acquérir la sainte habitude de tenir son esprit uni à Dieu par l'oraison. Il ne se fixait pas à réciter un certain nombre de psaumes; mais on pouvait

[1] Saint Jérôme, Cassien, Tillemont, Cotelier.

dire de lui qu'il ne faisait autre chose le jour et la nuit. Cela n'empêchait pas qu'il ne travaillât aussi beaucoup des mains; ainsi il unissait la prière au travail, et il sanctifiait son travail par la prière.

Il ne se ralentit jamais dans cet exercice; et bien qu'il fût avancé en âge, il ne cessait pas même de travailler lorsque la nuit était venue. Les frères le priaient quelquefois d'avoir quelque égard pour sa santé, et de prendre un peu de repos; mais il leur répondait : « Après ce que Jésus-Christ a fait en venant dans le monde, quand on brûlerait Isidore et qu'on jetterait ses cendres au vent, il ne serait pas encore acquitté de ce qu'il doit de reconnaissance à un si bon maître. »

Saint Pœmen, qui rapportait ceci de lui, ajoutait que le démon le tentait tantôt de vanité et tantôt de découragement. Il lui mettait quelquefois dans l'esprit cette pensée : « Tu es assurément un grand homme; » et alors il se disait à lui-même : « Suis-je comparable à l'abbé Antoine? Plût à Dieu que je fusse au moins comme l'abbé Pambon, et les autres Pères de la solitude qui ont eu le bonheur d'être agréables à Dieu par leur piété. » Cette humble réflexion dissipait aussitôt la tentation et rendait le calme à son âme. D'autres fois le démon, pour le décourager, lui faisait entendre qu'après avoir beaucoup travaillé, il n'en serait pas moins perdu dans l'autre vie; mais il le repoussait, en lui disant : « Quand même j'aurais le malheur de tomber dans l'enfer, tu y seras pourtant sous mes pieds. »

Il avait pris grand soin, dès le commencement, d'étouffer dans son cœur les premiers sentiments de colère ou d'impatience; et on remarque que depuis quarante ans il avait bien éprouvé quelquefois les mouvements de la concupiscence et les suggestions du péché; mais que par la grâce du Seigneur il n'avait jamais consenti ni à aucun désir de la chair, ni à aucun sentiment de colère. Il était si attentif à en éviter l'occasion, qu'étant allé un jour au marché pour vendre les paniers qu'il avait faits, comme il

sentit s'élever dans son cœur quelque émotion de colère, il laissa ses paniers à la place et se retira.

Il avoua à quelques frères que c'était par le soin qu'il avait pris de réprimer cette passion depuis qu'il était moine, que Dieu l'avait rendu si redoutable aux malins esprits. En effet, ils le craignaient si fort, que quand on lui amenait des possédés pour être délivrés par ses prières, ils se trouvaient guéris avant même qu'ils eussent touché le seuil de sa porte.

Il avait acquis par cette sainte violence une si grande douceur, que les esprits les plus rétifs ne pouvaient lui résister; et quand il y avait dans un monastère, ou auprès d'un ancien, quelque frère qui était lâche, fainéant, indocile ou querelleur, même jusqu'à dire des injures, et qu'on voulait pour cela le renvoyer, il disait qu'on le lui amenât, et il faisait si bien par sa douceur et sa patience, qu'il le guérissait enfin de ses défauts.

Il eut le bonheur de faire revenir un bon vieillard, appelé Sérapion, de l'erreur des antropomorphites dans laquelle il s'était engagé par ignorance, ce qui réussit très-bien encore pour d'autres frères que l'exemple de ce vieillard y retenait.

Les solitaires s'adressaient à lui dans leurs différentes tentations et leurs difficultés, non-seulement à cause de sa dignité de prêtre, mais encore pour sa grande expérience dans les choses spirituelles, pour le pouvoir que Dieu lui avait donné contre les démons, et pour l'éminence de sa piété. Nous verrons dans la Vie de l'abbé Moïse, de quelle utilité lui furent ses avis dans les violentes tentations dont il était agité, et comment il en fut enfin délivré par ses prières. Pallade, qui le rapporte, ne l'appelle pas autrement que le grand Isidore.

Il savait pourtant parler avec force quand il jugeait que cela était nécessaire pour ranimer la ferveur des solitaires. « Ne sommes-nous pas venus en ce lieu, mes frères, leur disait-il un jour, pour y souffrir des travaux et des peines ? Cependant nous ne souffrons rien. Si cela doit continuer de même, je prendrai

ma peau de mouton, et je chercherai un lieu où j'aie quelque chose à souffrir pour l'avantage de mon âme. »

Voici encore quelques avis qu'il leur donnait : « La prudence des saints, disait-il, consiste à connaître la volonté de Dieu ; car l'homme étant fait à l'image et ressemblance de Dieu, il se met au-dessus de tout par sa soumission et son obéissance à cette divine volonté. Au contraire, la plus dangereuse de toutes les tentations, est de suivre ses pensées et son cœur par préférence à ce que Dieu a ordonné. La mauvaise satisfaction qu'on y trouve se change bientôt en amertume, et on a le regret d'avoir ignoré le véritable bien et de s'être éloigné de la voie des Saints dans laquelle on devait marcher. Travaillons donc à présent qu'il en est temps, ne nous épargnons pas, puisque c'est en souffrant que nous opérons notre salut, selon cette parole de Jésus-Christ :
Luc, 21, 19. *Vous posséderez votre âme par votre patience.* »

Il recommandait aussi beaucoup la mortification et le détachement des biens du monde. « Si vous désirez, dit-il à un solitaire, posséder le royaume des cieux, méprisez les richesses de la terre et vous aurez les divines récompenses ; car on ne saurait allier la fidélité à Dieu avec l'amour des biens et des plaisirs terrestres. — Si vous voulez arriver au salut, disait-il encore, pratiquez les œuvres qui vous y conduisent. Quand vous jeûnez, prenez garde d'en tirer un sujet de vanité ; et si vous vous apercevez que cette vanité l'emporte dans votre cœur sur la pureté d'intention que vous devez avoir en jeûnant, ne jeûnez pas et rompez l'abstinence. Il vaut bien mieux manger de la chair (quand d'ailleurs cela n'est pas défendu par le précepte), que d'être vain et orgueilleux. »

Un frère vint lui demander conseil au sujet de pensées contre la pureté ; il lui répondit : « Il ne faut pas s'étonner que ces pensées viennent quelquefois occuper et troubler notre imagination. Le tout est que si elles nous causent quelque peine dans le chemin de la vertu, elles ne nous surmontent pas en arrachant

n funeste consentement. Ce que doit faire un homme sage dans e cas, c'est de tâcher d'éloigner de lui ces pensées et de recourir ussitôt à la prière. »

« Il faudrait être semblable aux bêtes, disait-il une autre fois ur le même sujet, pour n'avoir point de pensées. Mais comme 'ennemi de notre âme fait de son côté ce qui est propre à sa maice, en nous sollicitant au mal par ses suggestions, il faut que le notre côté nous fassions ce que nous devons. Ayons recours à a prière, et l'ennemi se retirera. C'est en pensant à Dieu qu'on emporte la victoire. La persévérance dans le bien fait notre riomphe. Combattons, et nous serons couronnés. »

Il donnait cet excellent avis aux jeunes solitaires : « Aimez eux qui sont chargés de votre conduite comme vos pères, et raignez-les comme vos maîtres ; en sorte que l'amour ne dégénère pas en familiarité et n'éteigne pas la crainte, et que la rainte aussi n'étouffe pas dans votre âme les sentiments d'amour ue vous devez avoir pour eux. »

Il regardait comme un vice capital à un solitaire, de boire rop facilement du vin, et il disait souvent aux frères : « Prenez arde de ne vous laisser jamais aller à ce défaut si honteux ; ous tomberiez bientôt dans celui de l'incontinence, comme il arriva à Lot, dont vous n'ignorez pas l'histoire. »

Il gardait la retraite autant qu'il pouvait, disant qu'il imitait n cela les animaux sauvages, qui trouvent leur sûreté dans leurs anières ; et il ne le faisait pas seulement pour sa propre utilité, nais aussi pour l'inspirer, par son exemple, aux autres solitaires.

Un jour il y en eut un qui vint le prier à dîner ; mais il s'en xcusa en lui disant : « Adam ayant voulu manger du fruit qui ui était interdit, fut chassé du paradis terrestre. » — « Mais, lui it le frère, vous craignez bien de sortir de votre cellule ? » — « Oui, mon fils, lui répondit le vieillard, je le crains assurément ; ar il est écrit que le démon est *comme un lion rugissant qui* I Pet., v. 8
ne cherche qu'une proie pour la dévorer. »

On peut juger combien il était mortifié dans ses sens par ce trait de sa vie. Théophile ayant été fait évêque d'Alexandrie, il alla le visiter. A son retour, les solitaires de Scété lui demandèrent des nouvelles de la ville ; mais il leur répondit qu'il n'avait vu que le patriarche. « Comment, mon Père, lui répliquèrent-ils, cette grande ville a donc été abîmée ? » — « Ce n'est pas cela, leur répondit-il, mais j'ai pensé que je devais retenir mes yeux ; ainsi je n'ai vu absolument personne autre que le prélat. Ils furent saisis d'étonnement de sa mortification, et apprirent par là à ne pas se laisser aller inconsidérément à la curiosité, et à tenir leurs yeux dans la modestie religieuse.

Théophile fut fait évêque en 385, et l'on croit que l'abbé Isidore mourut peu d'années après, puisque Pallade, qui parle de lui au sujet de l'abbé Moïse, ne dit pas qu'il l'ait vu à Scété, où il vint en 391. C'est la conjecture de Tillemont, qui croit aussi que c'est lui que presque tous les Martyrologes joignent le 15 janvier avec saint Macaire, quoique quelques-uns le rapportent à d'autres du même nom et du même temps, et qui étaient également célèbres.

PAPHNUCE CÉPHALE [1].

Nous avons dit ailleurs que le nom de Paphnuce fut fort commun en Égypte. Pallade parle d'un solitaire de ce nom, que nous plaçons à Nitrie et à Scété, quoiqu'il se soit quelquefois rencontré avec d'autres au désert des Cellules et à celui de Scété. Tillemont semble douter s'il ne fut pas le même que Paphnuce surnommé Bubale ; mais il paraît, par les Actes de celui-ci, qu'ils n'eurent rien de commun que le nom.

[1] Pallade, Cotelier, Tillemont.

Paphnuce Céphale tint un rang distingué parmi les anciens de Nitrie et de Scété. On le voit au niveau des célèbres Macaires et du grand Sérapion, et ce fut conjointement avec eux qu'il composa une règle pour les solitaires, qu'on trouve dans le Recueil de saint Benoît d'Aniane. Il fut contemporain de saint Antoine, et était dès lors fort avancé dans la piété et éclairé dans les choses spirituelles. Nous avons vu dans la vie de ce Saint, qu'un solitaire ayant fait quelque faute dans son monastère, ses confrères vinrent la lui reprocher trop aigrement devant lui. Paphnuce, qui se trouvait présent, jugea par la chaleur de leur zèle, qu'ils excédaient dans la correction, et leur fit comprendre par une parabole, qu'ils étaient plus propres à jeter le coupable dans le désespoir, qu'à le relever de sa faute; sur quoi saint Antoine le regardant, dit : « Voilà un homme qui juge des choses selon la vérité, et qui est capable de sauver les âmes. »

Pallade fait son éloge en ces termes : « C'était un homme admirable et à qui Dieu, par une grâce particulière, avait donné à un si haut point l'intelligence des saintes Écritures, qu'encore qu'il ne les eût jamais lues, il n'y avait rien ni dans l'Ancien ni dans le Nouveau Testament, dont il ne donnât l'explication. Mais il était si modeste qu'il cachait autant qu'il pouvait ce don d'intelligence et de prophétie dont Dieu le favorisait; et l'on dit que, durant quatre-vingts ans entiers, il n'a jamais eu deux tuniques en même temps. »

Il fut du nombre de ceux que l'empereur Valens, fauteur de l'arianisme, relégua pour la confession de la divinité de Jésus-Christ, à Diocésarée en Palestine [1]. Entre les saints Pères que

[1] Cette ville, où naquirent Joachim et Anne, père et mère de la sainte Vierge, s'appelait Sephoris; elle reçut d'Hérode Antipas, le nom de Diocésarée. Elle était située entre Nazareth et Cana, et fut la capitale de la Judée. Elle fut saccagée par les Romains en 353, et relevée au temps des Croisades, puis ruinée par Saladin. C'est aujourd'hui un village de quelques centaines d'habitants ; on l'appelle Safouri ou Sefouri.

Mélanie l'Ancienne trouva à Nitrie lorsqu'elle vint visiter ce désert, il fut aussi un des principaux qu'elle y vit [1].

L'abbé Matoës racontait de lui, que trois anciens lui vinrent demander un jour quelque parole d'édification et qu'il leur dit : « Aimez le travail et la peine plus que le repos ; l'humiliation plus que la gloire, et plus à donner qu'à recevoir. » Pallade dit aussi que s'étant rencontrés lui, Evagre et Albin, chez Crone, où se trouvèrent Paphnuce et Jacques le Boîteux, ils les prièrent de leur dire quelles étaient les causes de la chute des solitaires, dont quelques-uns s'étaient laissé tromper par le démon et étaient tombés dans de grands péchés ; et que ces trois saints personnages, mais particulièrement Paphnuce, qui était un homme très-éclairé, leur firent là-dessus un long discours, qu'il rapporte, et dont voici le précis.

« Toutes les choses qui arrivent viennent ou par la volonté de Dieu, ou par sa permission. Celles qui précipitent les hommes dans le malheur, arrivent par sa permission. Or cette permission est une suite de leur mauvaise conduite ou de leur infidélité. Comme celui qui vit dans la piété et n'a que de bonnes pensées,

[1] Nous avons déjà nommé cette femme illustre que plusieurs dictionnaires de biographie et d'histoire désignent comme sainte, mais que l'Eglise n'a pas canonisée. Mélanie l'Ancienne fut une des femmes les plus remarquables des premiers siècles chrétiens. Fille ou nièce du consul Marcellin et alliée à saint Félix de Nole, elle resta veuve à vingt-trois ans et mena dès lors une vie sévère et ascétique. Elle visita les religieux du désert et leur donna d'abondantes aumônes lorsque les monastères furent ravagés par les ariens ; elle se rendit ensuite à Jérusalem et elle y fit bâtir un couvent où elle vécut vingt-cinq ans avec les religieuses qu'elle y avait réunies. Elle revint à Rome où elle fut reçue avec pompe et vénération, puis elle retourna à Jérusalem où elle mourut vers l'année 408. Elle ne demeura pas tout à fait exempte du soupçon d'avoir montré du penchant pour les erreurs d'Origène ; mais dès que le Pape eut parlé elle se soumit. Les louanges que lui donnent saint Augustin et saint Paulin font assez voir qu'elle termina sa noble vie dans les sentiments les plus orthodoxes.

Sainte Mélanie, qu'on appelle aussi Mélanie *la Jeune*, était fille d'Urbain, fils unique de Mélanie l'*Ancienne*.

ne tombe pas dans de mauvaises actions, et ne se laisse pas tromper par le démon ; ainsi nous voyons tomber dans ce malheur ceux qui, par de mauvaises fins, telles que sont celles de plaire aux hommes, ou de se satisfaire eux-mêmes par des pensées de vanité, semblent embrasser la vertu ; Dieu le permettant ainsi pour leur propre utilité, afin que connaissant par là leur misère, ils changent, ou leurs intentions, ou leurs actions, et se corrigent.

« Il y a dans la plupart des âmes quelques qualités particulières et remarquables, comme dans les unes la bonté de l'esprit, et dans les autres une certaine disposition à s'exercer dans la vertu. Mais lorsque dans ce qu'on fait on n'a pas le bon dessein de bien faire, ceux qui agissent de la sorte ne rapportent pas à Dieu ce qu'ils font, mais l'attribuent à leur libre arbitre, à leur suffisance et à leur esprit, Dieu permet qu'ils tombent dans des vices humiliants, et se voyant dans cet état, la confusion qu'ils en ont vient en quelque façon à leur secours, et fait qu'insensiblement ils bannissent de leur cœur la malheureuse vanité qu'ils avaient conçue de cette fausse vertu qui paraissait être en eux. Ainsi ne se confiant plus en eux-mêmes, mais en Dieu seul, de la libéralité duquel procèdent généralement tous les biens, ils confessent ne les tenir que de sa pure bonté.

« Quand un homme s'enfle d'orgueil ; quand il tire vanité de son bon esprit, et qu'au lieu de l'attribuer à Dieu il l'attribue ou à son naturel, ou à son travail, alors Dieu retire de lui l'ange de sa Providence, qui préside sur ces sortes de grâces, par la retraite duquel celui qui se flattait ainsi de la bonté de son esprit, étant facilement surmonté par le démon, tombe par sa présomption dans le dérèglement, d'où il arrive que cette tempérance et cette vertu, qui paraissaient auparavant en lui, et qui donnaient du poids et de l'autorité à ses discours, venant à cesser, on n'y ajoute plus de foi, et tous les gens de bien évitent d'écouter la doctrine de semblables bouches, comme venant d'une source empoisonnée, selon ce qui est porté dans l'Écriture : *Le Seigneur a dit au pécheur :* Psal. 49.

Pourquoi racontes-tu mes jugements, et as-tu la hardiesse de proférer avec tes lèvres impures les paroles de mon alliance?

« C'est pour cela que David demande à Dieu de lui donner trois choses : la bonté, la conduite et la connaissance ; car la connaissance est inutile sans la bonté, et si celui qui est tombé dans les fautes que j'ai dites, se corrige de son orgueil et embrasse l'humilité, apprenant à se connaître, ne se préférant plus à personne et rendant grâces à Dieu, il rentre dans cette heureuse connaissance qui est appuyée du témoignage des bonnes œuvres. »

Paphnuce montrait par ce discours, que les chutes de la plupart des solitaires qui étaient tombés dans de grandes fautes, venaient de leur orgueil secret, d'une vaine présomption sur leurs propres forces, d'une vaine complaisance qu'ils prenaient en leurs travaux et leurs austérités, ou dans les vertus qu'ils avaient acquises, se les appropriant par un retour d'amour-propre, au lieu de les attribuer à la grâce de Dieu et de lui en rapporter toute la gloire, et que c'était pour confondre leur vanité qu'il permettait leur chute, usant pourtant encore en cela de miséricorde envers eux, en ce que ainsi humiliés par la honte de leurs fautes, ils ouvraient les yeux sur leur propre faiblesse, et entraient dans les voies sûres de l'humilité chrétienne et de la pénitence, et n'osaient plus s'attribuer, par une folle présomption, ce qu'ils ne tenaient que de la libérale bonté de Dieu.

Paphnuce, et ceux qui étaient avec lui, leur dirent encore, à Pallade, à Evagre et à Albin : « Lorsque vous voyez un homme qui, étant déréglé dans ses mœurs, est éloquent et persuasif, souvenez-vous du discours que l'Écriture sainte nous rapporte que le démon eut avec Jésus-Christ, et de ce qui est dit dans la Genèse : *Le serpent était le plus prudent de tous les animaux de la terre,* et sa prudence néanmoins ne lui apporta que du dommage, à cause qu'elle n'était pas accompagnée des autres vertus; car celui qui est bon et fidèle, doit avoir dans l'âme des sentiments conformes à la volonté de Dieu, et parler selon ce qu'il

croit, et agir selon qu'il parle; puisque si ses actions ne s'accordent pas avec ses paroles, elles seront semblables, ainsi que Job nous l'apprend, à du pain sans sel qu'on ne mange point, ou qui incommode lorsqu'on en mange. Et comment pourrait-on trouver quelque goût en des discours vains et inutiles, qui ne sont point accompagnés du témoignage des bonnes œuvres? »

Ces paroles du grand Paphnuce peuvent servir de leçon à ceux qui parlent bien aux autres de la vertu, sans se mettre beaucoup en peine de la pratiquer, et qui en prêchant l'Évangile, le combattent par leurs mœurs. Elles nous prémunissent encore contre l'éloquence artificieuse des hérétiques, à qui le démon prête son esprit pour séduire plus aisément les peuples.

Il y a dans le *Recueil des Vies des Pères* quelques traits d'histoire qu'on attribue à un Paphnuce, sans marquer si c'est celui dont nous venons de parler, ou Paphnuce Bubale de Scété. Il est dit de lui, que se rencontrant dans la campagne avec des voleurs qui buvaient, leur chef, qui le reconnut et qui savait qu'il n'usait point de vin, en remplit un grand verre et le lui présentant d'une main, il tenait de l'autre un poignard dont il menaça de le percer s'il ne buvait ce verre de vin. Paphnuce crut comprendre, par une lumière intérieure, que Dieu avait des desseins de conversion sur ce voleur; il prit le verre et le but. Il ne se trompa pas, le voleur lui dit : « Pardonnez-moi, mon Père, si je vous ai fait de la peine; » mais il lui répondit : « J'espère qu'au lieu de ce verre de vin Dieu vous fera miséricorde en ce monde et en l'autre. » — « Et moi, lui répliqua le voleur, j'ai cette confiance en Dieu, que dès ce moment je ne ferai plus tort à personne. » Ainsi sa condescendance gagna à Dieu ce chef de voleurs, et avec lui toute sa troupe.

Il racontait aussi lui-même, que passant un jour auprès d'un bourg, il vit des gens qui faisaient quelque mauvaise action, et qu'il se mit à prier pour ses propres péchés. Aussitôt un ange lui apparut tenant une épée à la main, et lui dit : « Paphnuce,

cette épée est pour frapper ceux qui jugent leurs frères; mais parce que vous n'êtes pas tombé dans ce cas, et que vous vous êtes humilié comme si vous aviez été coupable du crime de ces gens, votre nom est écrit dans le livre de vie. »

Le saint abbé Pœmen rapportait qu'il avait ouï dire à l'abbé Paphnuce, que, quand il était jeune, il allait visiter les anciens régulièrement deux fois le mois, quoiqu'il en fût éloigné de quatre ou cinq lieues, et qu'il leur découvrait toutes ses pensées; et ils ne lui donnaient jamais que cet avis : « En quelque endroit que vous alliez, regardez-vous toujours comme le dernier de tous, et vous trouverez le repos de votre âme. »

PAPHNUCE BUBALE, PRÊTRE ET SOLITAIRE [1].

Ce Paphnuce fut surnommé Bubale ou Buffle, à cause de son grand amour pour la solitude, le buffle aimant le désert. Il était fort jeune lorsqu'il s'engagea dans la vie monastique. Il y fut déterminé principalement par les exhortations de saint Antoine et par l'exemple de ses vertus. Cassien, qui eut le bonheur de l'entretenir dans son voyage à Scété, a rapporté de lui des choses admirables.

Après s'être enrichi de science et de toutes sortes de vertus dans le monastère où il était d'abord entré ; après avoir pratiqué dans la dernière perfection tous les exercices des religieux, et tous les saints règlements que les plus anciens des Pères ont établis, son zèle et le désir de s'avancer de plus en plus dans la vertu lui fit chercher le fond d'un désert.

Avant qu'il se retirât entièrement, Dieu voulut éprouver sa

[1] Cassien.

patience d'une manière très-sensible; et par sa fidélité à soutenir cette épreuve, il s'acquit une réputation dans l'esprit de ses frères qui l'éleva autant à leurs yeux que la calomnie l'avait d'abord humilié. Nous en rapporterons l'histoire au long comme Cassien nous l'a donnée ; elle fait trop d'honneur à la vertu de Paphnuce pour en abréger le récit. C'est de l'abbé Piammon que Cassien l'avait apprise.

« Le saint abbé Paphnuce éclatait de telle sorte par sa vertu, dès sa première jeunesse, que les plus grands hommes de ce temps-là admiraient sa gravité et son courage, et l'égalaient aux plus vertueux et aux plus anciens d'entre eux, entre lesquels ils lui donnèrent place. L'envie qui anima autrefois les frères de Joseph, brûla de ce même feu le cœur d'un de nos solitaires. Il résolut de le décrier et de ternir l'éclat de sa réputation par quelque flétrissure honteuse, et s'avisa dans ce dessein de cette malice. Il prit l'occasion un jour de dimanche, lorsque Paphnuce était hors de sa cellule pour aller à la messe, d'y entrer lui-même en secret. Il y porta son livre, qu'il cacha adroitement sous une espèce de natte qu'il avait coutume de faire de feuilles de palmier, et s'assurant du succès de cette fourberie qu'il avait si malicieusement concertée, il s'en alla à l'église avec les autres, comme s'il eût eu la conscience la plus pure et la plus innocente du monde.

« Après que les saints mystères eurent été achevés avec la solennité accoutumée, ce calomniateur porta sa plainte en présence de tous les frères au saint abbé Isidore, qui était avant Paphnuce le prêtre de ce désert. Il assura devant tout le monde qu'on était venu le voler dans sa cellule, et qu'on lui avait emporté son livre. Cette plainte jeta la surprise et l'étonnement dans l'esprit de tous les frères, et principalement de ce saint prêtre. Ils demeurèrent en suspens de ce qu'ils avaient à faire ou à résoudre, ou qui on pouvait soupçonner dans cette rencontre. Et comme tout le monde était dans le trouble et l'incertitude de la nouveauté

d'un si grand crime, ce malheureux délateur insista opiniâtrément, et conjura Isidore de retenir tous les frères dans l'église, pendant qu'on enverrait quelques-uns d'entre eux fouiller les cellules des autres. Le prêtre Isidore députa pour cela trois des plus anciens solitaires, qui allèrent de rang en rang dans toutes les cellules renverser jusqu'aux lits, et chercher dans tous les meubles. On vint en son rang à la cellule de Paphnuce, où l'on trouva enfin, parmi ses nattes de palmier, le livre dont on était en peine, et que celui même qui le demandait y avait caché. Ces bons vieillards retournent aussitôt à l'église ; ils montrent en présence de tous le livre qu'ils rapportaient, et nomment la cellule où il avait été trouvé.

« Paphnuce ne fit point paraître de surprise en cette rencontre ; et quoique sa conscience le mît en sûreté, néanmoins il voulut bien se reconnaître coupable de ce crime. Il se soumit à la satisfaction qu'on en voudrait tirer, et demanda très-humblement qu'on le reçût à la pénitence. Il voulut par cette conduite épargner sa modestie et sa pudeur, de peur qu'en niant ce larcin on ne le crût encore coupable de mensonge, puisque personne ne pouvait en cela penser autre chose, que ce que l'on avait vu de ses yeux. Il sort donc promptement de l'église, ayant l'esprit non pas abattu, mais plein de confiance en Dieu qui sait tout. Il lui offrit ses prières avec une grande abondance de larmes. Il redoubla ses jeûnes, qu'il prolongeait jusqu'au troisième jour. Il s'humiliait profondément devant tout le monde. Il passa presque deux semaines de la sorte, pendant lesquelles il se tenait dans une si grande contrition d'esprit et de corps, qu'il ne venait de grand matin à l'église les jours mêmes du samedi et du dimanche, que pour se prosterner à la porte de l'église et demander miséricorde, et non pour recevoir la Communion avec les autres. Mais Dieu, qui connaît tout, et qui est témoin de ce qui se passe dans le fond des cœurs, fit bientôt connaître la vérité, et ne permit pas plus longtemps que cette innocente victime, ou se

urmentât si cruellement elle-même, ou fût diffamée si injuste-ent par tout le monde. Il fit éclater sa justice contre ce mal-ureux, qui avait été l'auteur d'un si grand crime, qui s'était volé n livre à lui-même pour en rendre un autre coupable, et pour rnir la pureté de sa vertu par une si noire calomnie; et il fit nnaître devant tout le monde le péché qu'il avait fait en secret, ır le diable même qui le lui avait fait commettre.

« Car ayant été en même temps possédé par un démon très-uel, cet esprit de malice fut contraint de découvrir cet ouvrage : ténèbres et de mensonge, et il fut le témoin et l'accusateur du ême crime dont il avait été l'inventeur. Cet esprit impur l'attaqua violemment et le tourmenta avec tant d'opiniâtreté, qu'il ne put re chassé par les prières des plus saints solitaires de ce désert, qui Dieu avait donné, pour récompense de leur piété, le pouvoir : commander aux diables. Le saint prêtre Isidore même ne put en en cette rencontre, lui qui avait reçu une si grande grâce e Dieu pour chasser les démons du corps des possédés, que les lus furieux n'attendaient pas même pour en sortir qu'ils fussent ır le pas de sa cellule. Jésus-Christ réservait cette gloire au une Paphnuce; et ne voulut guérir cet imposteur, que par les rières de celui qu'il avait noirci par ses calomnies. On vit cet ıvieux et ce cruel solitaire invoquer à haute voix le nom de elui qu'il avait voulu décrier par ses médisances, et le conjurer e lui pardonner sa faute et de lui procurer la fin de sa peine.

« Ce fut là, conclut l'abbé Piamon, en racontant ceci à Cassien t à Germain, comme le premier essai de la haute vertu de aphnuce, qui, ayant paru si admirable dans sa jeunesse, s'aug-ıenta encore de plus en plus par la suite de ses actions et par ı maturité de son âge. »

Comme il ne respirait que Dieu, lors même qu'il était encore lans le monastère au milieu de ses frères, il voulut, par sa re-raite dans le désert, se mettre en état de jouir plus intimement le lui, et de n'en être à l'avenir séparé par la compagnie et la

familiarité d'aucun homme. Il signala encore sa ferveur extraordinaire dans cette solitude, et il y surpassa autant par son ardeur et par le désir de cette continuelle application à Dieu, les autres anachorètes de ce désert, qu'il avait déjà surpassé ses frères dans le monastère.

Il fuyait pour n'être vu de personne; il allait pour cela dans les lieux de ces déserts les plus écartés, les plus perdus, les plus inaccessibles. Il s'y tenait longtemps caché, afin que les anachorètes même eussent peine à le rencontrer. On croit qu'il avait tous les jours la consolation de jouir de la compagnie des anges dans sa retraite; et l'admiration d'une vertu si rare et si extraordinaire, lui fit donner le nom d'un animal qui se plaît extraordinairement dans la solitude.

Par cette conduite si rare et si dégagée de tout, Paphnuce se rendit également parfait dans les vertus propres aux cénobites, et dans celles qui semblaient particulières aux anachorètes. Ce ne fut pas sans soutenir de grands combats qu'il parvint à cette haute perfection; car le démon l'attaqua par des tentations violentes; mais, fortifié par la grâce du Seigneur, il eut toujours la gloire d'en triompher. Il s'était exercé pour cela pendant plusieurs années dans une pénitence fort austère; et ne sentant plus enfin ces tentations, il crut d'en être délivré entièrement. Dieu, qui lui avait déjà communiqué le don des miracles, voulut lui apprendre, par l'entremise d'un ange, que c'en était un plus grand de parvenir à une entière pureté de cœur et de corps, et qu'il était préférable à la puissance de chasser les démons des énergumènes et de pénétrer dans l'avenir.

L'abbé Nestoros raconta ainsi à Cassien et à Germain cette apparition : « Le saint homme Paphnuce, dit-il, ayant passé beaucoup d'années dans une austérité si rigoureuse, qu'il se trouvait entièrement dégagé des piéges de la concupiscence, parce qu'il avait toujours le dessus dans les attaques du démon, qui lui avaient longtemps fait beaucoup de peine, il arriva que

quelques solitaires vinrent le voir, et que voulant leur préparer à manger, la flamme sortit du four avec impétuosité et lui brûla la main. Cet accident lui causa une grande tristesse, et il dit en lui-même : « Je ne puis donc résister à la violence du feu, quoique j'aie repoussé celle du démon, qui est bien plus grande ? »

Comme il repassait cette pensée dans son esprit, et d'autres semblables, il s'assoupit d'ennui et de tristesse ; et dans cet assoupissement un ange se fit voir à lui, et lui dit : « Pourquoi vous affligez-vous de ce que le feu de la terre vous tourmente encore, puisque la concupiscence qui réside dans votre chair n'y est pas tout à fait détruite ? Tant qu'il en restera quelque racine dans votre cœur, ce feu matériel pourra agir sur vous. » Paphnuce, revenu de son assoupissement, dit : « Je ne m'étonne plus que Dieu m'ayant rendu victorieux des démons, je sois contraint néanmoins de céder au feu matériel que je croyais moins violent et moins fort que ces esprits. Il faut une plus grande vertu et une grâce plus sublime pour éteindre dans soi tous les mouvements de la chair que pour repousser les attaques du démon, et pour les chasser même par la vertu de Jésus-Christ des corps qu'ils possèdent. »

Quoique l'abbé Paphnuce ne cherchât qu'à se cacher, et que tout son attrait fût de vivre seul avec Dieu, ce souverain dispensateur des grâces lui en avait communiqué avec abondance pour l'utilité de ses frères ; et il n'eût pas été juste qu'il les eût conservées pour lui seul. Ainsi il fut ordonné prêtre et chargé de la principale église de Scété après le grand Isidore, à qui il succéda dans les fonctions du sacré ministère. Il ne se montra pas moins parfait dans l'exercice de bon ordre, qu'il l'avait paru étant simple religieux. Il enseigna, autant par son exemple que par ses exhortations, et remplit les devoirs du sacerdoce entièrement, sans se relâcher de ceux de son état de moine.

Il avait quatre-vingt-dix ans quand Cassien vint le voir à Scété ; et cet auteur remarque qu'à cet âge il n'avait point quitté la cel-

lule où il était entré jeune ; et quoiqu'elle fût à deux lieues de l'église, il n'en avait pas voulu prendre une plus proche. Cependant il était obligé par là de faire ce long chemin pour y venir le samedi et le dimanche, ce qui ne pouvait être à son âge que très-pénible. Mais ce qui prouve encore plus son esprit de mortification et son amour pour la pénitence, c'est que, retournant ensuite à sa cellule, après avoir rempli ses fonctions, il rapportait sur ses épaules une cruche d'eau pour sa provision de la semaine, sans vouloir souffrir que les jeunes solitaires le soulageassent d'un si pénible travail.

Cassien remarque encore qu'il avait été souvent favorisé du don de prophétie. Mais il ajoute qu'ayant choisi l'abbé Daniel pour lui succéder dans son ministère, et l'ayant pour cela fait ordonner prêtre, Dieu ne lui manifesta pas ses desseins dans cette occasion, et il eut la douleur de voir mourir ce disciple, qu'il chérissait particulièrement à cause de sa grande piété et de sa profonde humilité.

Si celui-là lui donna beaucoup de consolation par sa piété, il en eut un autre qui l'affligea extrêmement par sa désertion, jusqu'à ce qu'il revint enfin à résipiscence. Ce méchant élève d'un si grand maître, bien loin de profiter de ses avis et de ses corrections, prêta son cœur au démon de l'incontinence ; et enfin s'en laissant entièrement dominer, il abandonna la solitude et se retira dans le monde, où il se maria. Il était réduit à une extrême misère, lorsque Paphnuce étant allé par occasion à la ville où il demeurait, le rencontra sur ses pas sans le connaître ; mais l'autre le reconnaissant l'aborda, et lui dit qui il était. Le bon vieillard gémit en le voyant dans un état si déplorable pour son âme et pour son corps, et l'exhorta à reprendre celui qu'il avait si lâchement abandonné. « Y a-t-il quelque espérance pour moi ? » lui dit ce malheureux. — « Oui, » lui répondit le vieillard. Aussitôt il le suivit et devint depuis un fort bon religieux.

Cassien demeura au désert de Scété sous Paphnuce sur la fin du IVe siècle. Il lui attribue la troisième de ses conférences, dans laquelle il le fait parler sur le triple renoncement d'un solitaire. « Le désir, dit-il, que nous sentions de voir un si grand homme, et de recevoir ses saintes instructions, nous pressant de plus en plus, nous l'allâmes trouver dans sa cellule sur la fin du jour; et nous ayant reçus, il se tint quelque temps dans le silence et dans le recueillement, après quoi il loua beaucoup la résolution que nous témoignions de renoncer pour l'amour de Jésus-Christ à notre pays, et de nous conformer à la vie très-austère des habitants de cette solitude. Nous interrompîmes son discours, pour lui dire que nous avions pris la liberté de le venir voir pour recevoir de lui quelques saints avis, sachant combien il était éclairé dans sa vie parfaite, et nous le conjurâmes de nous dire plutôt ce qui nous pouvait porter à une humilité sincère et à la componction du cœur, que ce qui ne pouvait servir qu'à nourrir la vanité et la complaisance, dont nous lui avouâmes que nous étions quelquefois tentés dans le secret de nos cellules.

« Alors il entra en discours, et nous dit qu'on pouvait distinguer dans la vie solitaire trois sortes de vocations, et en même temps trois sortes de renoncements qui sont nécessaires à un religieux, en quelque manière que Dieu l'appelle.

« Ensuite il s'étendit sur les trois vocations, et après sur le triple renoncement. Il dit que la première vocation est lorsque Dieu nous appelle immédiatement par lui-même; que par ses inspirations divines il nous touche le cœur, et que nous trouvant dans un profond assoupissement, il nous réveille tout d'un coup, nous fait aimer notre salut, nous inspire le désir et l'amour de la vie éternelle, nous exhorte de suivre Dieu, et nous y pousse par une componction salutaire. C'est de cette manière que Dieu appela à lui le grand Antoine; car ayant entendu cette parole de l'Évangile : *Si vous voulez être parfait, vendez ce que vous avez,* Matth.
donnez-le aux pauvres, venez ensuite après moi et me suivez,

il en fut percé jusqu'au cœur, et crut que ce commandement de Dieu s'adressait particulièrement à lui.

« La seconde vocation se fait par l'entremise des hommes, lorsque l'exemple des Saints ou leurs instructions nous touchent et nous enflamment du désir de notre salut. Et c'est, ajouta-t-il, de cette voie que je reconnais que la grâce de Dieu s'est voulu servir pour m'appeler à lui, m'ayant si fort touché autrefois par les vertus et par les paroles de ce grand Saint dont nous venons de parler, que j'embrassai ensuite la profession religieuse et me sacrifiai à la vie qu'il avait choisie.

« La troisième vocation est celle qu'on peut dire être mêlée d'une espèce de nécessité ou de violence, comme il arrive lorsqu'au milieu des richesses et des plaisirs du monde, qui occupent tout notre cœur, nous nous trouvons surpris et accablés tout d'un coup de quelque accident funeste, et qu'ainsi étant frappés, ou par un grand péril qui nous menace, ou par la perte de notre bien, ou par la mort des personnes qui nous sont les plus chères, nous sommes forcés en quelque sorte par l'adversité de nous jeter entre les bras de Dieu, que nous avions méprisé dans notre prospérité. »

L'abbé Paphnuce donnait ainsi les règles sur lesquelles on pouvait reconnaître les vocations en distinguant les diverses manières dont Dieu appelle à la religion. Mais il ajouta une instruction qui est digne de remarque; c'est qu'il arrive quelquefois que ceux qui sont appelés à Dieu de la plus noble manière, dégénèrent ensuite, tandis que les autres réussissent mieux. Ce qui doit servir à encourager ceux-ci, et à inspirer une humble crainte et une sainte défiance d'eux-mêmes aux autres.

« Quoique de ces trois différentes sortes de vocations, dit-il, les deux premières paraissent avoir un principe et une origine plus pure et plus parfaite, il y a quelquefois des personnes, qui, n'ayant été appelées au servir de Dieu que par ce troisième degré de vocation, qui est le plus imparfait, se sont ensuite élevés au

plus haut point de perfection, et ont acquis une si grande ferveur d'esprit et de piété, qu'ils ont égalé par leur vertu ceux qui avaient été appelés plus parfaitement. Nous en avons vu au contraire qui, de ce haut degré de vocation, sont tombés dans la tiédeur et ont mal fini leur course, qu'ils avaient commencée si saintement. »

Après avoir parlé de ces trois vocations, l'abbé Paphnuce vint au triple renoncement du solitaire, et dit qu'il y a trois choses auxquelles le solitaire doit renoncer; savoir : aux biens, à lui-même et à toutes les choses visibles. « Dieu nous apprend à faire ces trois sortes de renoncements par ce qu'il dit d'abord à Abraham. *Sortez*, lui dit-il, *de votre terre, de votre parenté et de la maison de votre père*. *Sortez de votre terre*, c'est-à-dire, quittez les biens de ce monde et toutes les richesses de la terre. *Sortez de votre parenté*, c'est-à-dire, sortez de votre vie ordinaire, et de ces inclinations mauvaises et vicieuses qui, s'attachant à nous par notre naissance, et par la corruption de la chair et du sang, se sont comme naturalisées, et sont devenues comme une même chose avec nous-mêmes. *Sortez de la maison de votre père*, c'est-à-dire, perdez la mémoire de toutes les choses de ce monde et de tout ce qui se présente à vos yeux. Gen. 1

« Nous avons, ajoute-t-il, deux pères, un auquel il faut renoncer; l'autre qu'il faut aimer et qu'il faut suivre. David les marque tous les deux dans un même endroit de ses *Psaumes* lorsqu'il dit : *Écoutez, ma fille, et voyez et abaissez votre oreille. Oubliez votre peuple et la maison de votre père*. Celui qui dit : *Écoutez, ma fille*, montre indubitablement qu'il est le père de celle à qui il parle, il ne laisse pas néanmoins d'appeler celui dont il veut qu'elle oublie la maison, le père de sa propre fille. Cela se fait, selon saint Paul, *lorsque mourant aux éléments de ce monde, nous ne considérons plus les choses qui se voient, mais seulement les invisibles; car les choses visibles sont temporelles, et les invisibles sont éternelles*. Psal. Coloss II Cor.

« Les trois livres de Salomon, continue Paphnuce, ont du rapport à ces trois sortes de renoncement; car les *Proverbes* nous apprennent à sortir de la terre et à renoncer à tous les déréglements et à tous les vices; l'*Ecclésiaste* nous apprend à renoncer à tout ce qui est sur la terre, en nous disant que ce qui se passe sous le soleil n'est que vanité; le *Cantique des Cantiques*, élevant l'âme au-dessus de tout ce qui est visible, l'unit à Dieu par la méditation continuelle de sa parole, et par la contemplation des choses du ciel.

« Mais il nous serait peu utile d'avoir parfaitement accompli, par une foi vive et humble, le premier renoncement, si nous n'accomplissions le second avec la même vigilance et avec la même ardeur. C'est ainsi que nous pourrons passer ensuite au troisième, en ne pensant plus qu'au ciel.... Alors nous pouvons dire avec l'Apôtre : *Nous sommes citoyens du ciel, d'où nous attendons Jésus-Christ notre Sauveur, qui réformera le corps de notre bassesse et le rendra conforme à son corps glorieux.*

« Nous arriverons à ce troisième renoncement, lorsque notre esprit n'étant plus appesanti par la contagion de ce corps animal et terrestre, et étant purifié des affections de la terre, il s'élèvera au ciel par la continuelle méditation des choses divines, et se trouvera tellement absorbé par sa présence, qu'il n'ait plus d'oreille pour écouter, ni d'yeux pour voir, et qu'il ne soit pas même frappé des objets grands et sensibles.

« On ne reconnaît cette vérité que lorsqu'on l'éprouve, et qu'on a, par la miséricorde de Dieu, les yeux du cœur tellement détachés des choses présentes, qu'on les regarde, non comme devant passer, mais comme déjà passées...

« C'est pourquoi, mes enfants, si nous désirons véritablement arriver à la perfection, nous devons, après avoir quitté de corps nos parents, nos biens, les richesses et les plaisirs de la terre, renoncer aussi de cœur et de volonté à toutes les choses visibles, sans avoir jamais le moindre retour sur ce que nous avons quitté...

« Il faut aussi éviter la condamnation de ces ingrats, qui, après avoir goûté dans le désert la manne céleste, désirèrent encore les viandes corrompues des vices... Car ceux qui, après avoir renoncé au monde, retournent encore à leurs anciennes affections et à leurs premiers désirs, crient comme le peuple hébreu, par leurs actions et par leurs paroles : Hélas ! que nous étions heureux en Égypte !... Le renoncement extérieur au monde, et cette sortie d'Égypte que nous faisons de corps ne nous servira de rien, si nous ne l'accompagnons du renoncement du cœur.... Ceux qui s'acquittent mal de ce second renoncement, se rendent encore plus incapables du troisième, qui est plus parfait.... Et que me sert en effet d'avoir, dans la ferveur de ma conversion, quitté mes biens, qui ne sont de soi ni bons ni mauvais, mais indifférents, si je n'ai pas soin en même temps de m'appauvrir et de vider mon cœur des vices qui y règnent, et qui y forment un trésor d'iniquité, pour parvenir à cette divine charité qui est patiente, qui est douce, qui n'a point de jalousie, qui n'est point enflée d'orgueil, qui ne s'aigrit point, ne fait rien mal à propos, qui ne cherche point ses intérêts, etc... Hâtons-nous donc d'appauvrir notre homme intérieur, et de le faire renoncer à ces richesses malheureuses de vices et de péchés qu'il s'est amassées dans sa première vie, et qui sont en une manière particulière, les richesses de l'âme, qui la suivent après la mort pour la perdre, si nous ne les retranchons dès cette vie.

« Comme les vertus que nous avons acquises ici, et la charité qui en est la mère, comblent de gloire dans le ciel celui qui les a aimées sur la terre ; de même les vices noircissent en quelque sorte et défigurent l'âme qui les a aimés, et la font passer de cette laideur et de cette difformité qu'ils lui causent, à une misère qui n'a point de fin. L'âme n'est belle ou difforme qu'à proportion qu'elle est ornée de vertus, ou souillée de vices. Les vertus, d'une part, lui donnent tant d'éclat et la rendent si pure et si belle, que le Prophète ne craint pas de lui dire en cet état :

11. *Le Roi aimera votre beauté;* et les vices de l'autre la rendent si noire et si horrible, qu'étant touchée de componction, et ne se pouvant plus souffrir elle-même dans sa laideur et dans sa misère,
37. elle s'écrie : *Mes plaies sont remplies de corruption et de pourriture, et je me les suis faites moi-même par ma folie.*

« Ainsi, conclut l'abbé Paphnuce, le premier renoncement s'applique à des richesses qui nous sont étrangères, et il ne suffit pas pour nous établir dans la perfection. Il faut qu'il serve de degré pour monter au second, où nous commençons à renoncer aux richesses malheureuses des vices qui nous appartiennent véritablement par la corruption de notre nature; et nous trouvant établis dans ce second dégré par le bannissement de nos vices, nous passerons au troisième qui élèvera notre esprit au ciel, lui faisant voir comme un néant et comme une vanité qui doit bientôt passer, tout ce qui est dans ce monde temporel et visible. C'est dans cet heureux état qu'il nous sera dit comme à Abraham :
12. *Venez dans la terre que je vous montrerai.*

« Mais cette terre ne s'acquiert point par les efforts ni par l'industrie de l'homme; car notre salut dépend de Dieu, et dans son commencement par la vocation divine, *Sortez,* dit-il, *de votre terre*, et dans sa plus haute perfection, qui consiste dans cette pureté que Dieu promet par ces paroles qui suivent : *Venez dans la terre que je vous montrerai.* »

L'ABBÉ DANIEL [1].

L'abbé Daniel était cité parmi les plus saints religieux du désert de Scété. Paphnuce Bubale considérant son humilité extraordinaire et ses autres vertus, le préféra à beaucoup d'autres

[1] Cassien.

plus âgés que lui, pour l'élever au ministère du diaconat. Et ce saint homme Paphnuce était tellement rempli de joie en considérant les vertus de Daniel, qu'il désirait avec ardeur de l'égaler à lui par l'ordre du sacerdoce, croyant qu'il lui était déjà égal en grâce et en mérite.

Il ne put souffrir de le voir demeurer plus longtemps dans un degré et dans un ministère inférieur au sien, et souhaitant de laisser en sa personne un successeur très-digne de remplir sa place, il l'éleva pendant sa vie même à l'ordre de la prêtrise. Mais Daniel ne put encore en cette rencontre oublier sa profonde humilité : il ne voulut exercer aucune fonction de ce ministère plus élevé, où on l'avait établi, tant que Paphnuce vécut ; et lorsque son saint abbé offrait à Dieu sur les autels des hosties spirituelles, il lui servait de diacre, et demeura toujours ferme dans ce degré.

Mais le saint homme Paphnuce, comme nous l'avons dit dans sa Vie, fut trompé dans son attente ; car il vit mourir avant lui celui qu'il regardait comme devant être son successeur.

Cassien dit qu'il alla trouver un jour l'abbé Daniel avec son fidèle compagnon l'abbé Germain, jour apprendre de lui d'où venait que quand ils étaient dans leurs cellules, ils sentaient quelquefois une si grande ferveur, une joie si ineffable, des lumières et des connaissances si saintes et si abondantes, et que d'autres fois ils se trouvaient, sans aucune cause apparente, si plongés dans une profonde mélancolie, que non-seulement leur esprit devenait tout sec et stérile, mais que leur cellule leur était insupportable, leurs lectures sans goût, leurs prières sans attention, leur esprit sans application et tout égaré, sans que leurs soupirs et leurs efforts pussent rappeler leur âme dans son assiette ordinaire.

Ce fut cette interrogation qui donna lieu à l'abbé Daniel de leur parler de la guerre de la chair contre l'esprit. « Nos pères, leur répondit-il, nous ont appris trois raisons de ces sécheresses

de l'âme ; car elles viennent ou de notre négligence, lorsqu'ayant donné lieu par notre faute à quelque tiédeur, nous tombons dans l'indifférence et dans le relâchement, et dans une paresse qui fait que nous étant remplis de pensées mauvaises, nous rendons la terre de notre cœur fertile en épines et en ronces, qui privent l'âme des fruits spirituels, et l'empêchent de s'appliquer à l'oraison. Ou bien elles viennent par les attaques du démon, lorsqu'étant quelquefois appliqués sérieusement au bien, cet esprit de malice se glisse artificieusement dans notre âme et fait que nous quittons nos meilleures résolutions, ou insensiblement et sans nous en apercevoir, ou par un ennui qui nous en sépare malgré nous.

D'autres fois ces sécheresses viennent de la conduite de Dieu; et il le fait pour deux raisons. L'une, afin que par cette privation, la vue que nous avons alors de notre faiblesse nous empêche de nous enfler de vanité pour les affections qu'il nous avait données en nous visitant de sa grâce, et que l'expérience que nous faisons de ce que nous sommes dans cette espèce d'abandonnement nous fasse connaître que nous ne pouvons rentrer dans notre premier état de joie par nos soupirs et notre travail, mais que ne le tenant que de la grâce de Dieu, nous devons encore le lui demander et ne l'attendre que de sa miséricorde.

« L'autre raison est, que Dieu veut par là éprouver notre fidélité, notre persévérance et la fermeté de nos désirs. Il veut nous faire connaître à nous-mêmes avec quelle ardeur et quelle persévérance dans l'oraison nous devons lui redemander la présence de son esprit, afin qu'ayant appris par notre expérience combien il en coûte de travail pour acquérir cette joie si pure, nous tâchions avec plus de soin et de vigilance, de la conserver dans nous, parce qu'on est d'ordinaire plus négligent à garder ce qu'on croit plus aisé à recouvrer. »

L'abbé Daniel parle ensuite du besoin que nous avons de la grâce, et dit : « Qu'elle nous visite, quelque indignes que nous

soyons d'elle ; qu'elle nous réveille de notre assoupissement, nous éclaire dans notre aveuglement, nous reprend et nous châtie doucement, et se répand dans notre cœur afin que le mouvement et la componction salutaire qu'elle y cause, nous fasse sortir de la langueur et de l'assoupissement où nous étions. »

Il montre après cela l'utilité que nous pouvons retirer des aridités et des sécheresses, et de cette espèce d'abandonnement dont Dieu éprouve quelquefois ses serviteurs. « David, dit-il, a reconnu lui-même qu'il lui était si utile, qu'il n'a pas voulu demander à Dieu qu'il ne l'abandonnât jamais en aucune sorte, ce qu'il savait n'être avantageux ni à lui-même, ni à tout autre, quelque parfait qu'il pût être ; mais il le prie seulement de tempérer son absence, lorsqu'il lui dit : *Seigneur, ne m'abandonnez* Psal. 11
pas entièrement. Je sais que vous le faites souvent pour le bien de vos élus, afin de les éprouver ; car le démon ne peut avoir prise sur eux pour les tenter, si vous ne vous en retirez un peu... Mais la grâce que je vous demande est que vous ne vous retiriez pas tout à fait de moi ; car autant cet abandonnement passager que vous me faites souffrir pour éprouver la fidélité de mes désirs, me peut être avantageux, autant cet abandonnement entier dont vous pourriez punir mes péchés, me serait dangereux et mortel. »

Nous voyons, ajoute-t-il, dans le *Livre des Juges,* une figure de cette vérité, dans la manière dont Dieu extermina ces peuples ennemis d'Israël, et qui étaient la figure de nos ennemis invisibles. Il en réserva quelques-uns *pour servir,* dit le texte sacré, Jud. 3.
d'instruction à son peuple, afin qu'ayant des ennemis il s'aguerrît et s'accoutumât à combattre..... Et pour reconnaître s'il obéirait aux lois qu'il avait données à ses pères par son serviteur Moïse, ou s'il ne le ferait pas.

« Dieu donc réserva ces guerres à son peuple, non parce qu'il portait envie à son repos, ou qu'il eût quelque mauvaise volonté contre lui, mais parce qu'il savait qu'elles lui seraient utiles, afin

qu'étant toujours attaqué par ces nations et se voyant toujours en péril, il comprît qu'il ne pouvait jamais se passer du secours de Dieu, et que demeurant ferme dans la méditation de sa loi et l'invocation de son nom, il ne s'abandonnât point à une lâche oisiveté, et ne quittât jamais ni l'usage de la guerre, ni l'exercice de la vertu ; car il arrive souvent que la prospérité fait tomber ceux que l'adversité n'avait pu vaincre. »

Telles sont les instructions que l'abbé Daniel donnait sur les états de privation qu'éprouvent quelquefois les âmes saintes, et les tentations dont Dieu permet que nous soyons attaqués. On voit qu'autant l'intention de l'ennemi de notre âme est de la perdre par ses artifices, autant aussi Dieu, qui permet que nous soyons tentés, le permet pour exciter notre vigilance, nous faire sentir le besoin que nous avons de son secours, nous obliger à recourir à lui, et nous encourager à combattre. Ainsi la privation nous fait sentir notre propre misère et nous humilie, ce qui est un très-grand bien pour nous, et la tentation nous rend vigilants, nous oblige à prier, nous aguerrit, ce qui n'est pas un moindre bien.

La suite de la conférence de l'abbé Daniel tend également à prouver le fruit que nous pouvons retirer des tentations par la nécessité où nous nous trouvons de veiller et de combattre, à mesure que nous sommes tentés davantage, et que nous sommes nous-mêmes comme le théâtre d'une guerre continuelle entre la chair et l'esprit. Il explique là-dessus dans quelques chapitres de
lat. 5. suite ce que dit saint Paul, que *la chair désire contre l'esprit et l'esprit contre la chair,* et conclut tout ce qu'il a dit sur ces paroles par cette belle instruction :

« Vous voyez donc, mes enfants, que si ces tentations ne nous réveillaient quelquefois, nous ne travaillerions pas sérieusement à nous animer de ferveur pour acquérir la perfection, et nous ne serions pas exacts à pratiquer la vertu de la mortification et de la tempérance. Mais comme nous avons un ennemi dans notre

rps qui nous humilie et nous attaque sans cesse, cette guerre us rend plus vigilants pour nous fortifier dans l'esprit, et pour guérir de ces affections intérieures et spirituelles qui l'affaiissent et qui le corrompent. » Or ces affections sont principaleent la paresse et l'orgueil.

Mais nous ne saurions omettre ce que dit ce grand solitaire dans tte même conférence contre l'état de tiédeur. L'abbé Germain pria de lui dire quelle différence il y avait entre l'homme charnel l'homme animal ; et il lui répondit que l'apôtre saint Paul disguait trois différents états de l'âme. Le premier est l'état de omme charnel, le second celui de l'homme animal, et le troiame celui de l'homme spirituel. « Après donc, continue-t-il, ie nous avons été séparés du siècle et délivrés de ses désordres, us devons tâcher de passer aussitôt, par une heureuse violence, plus relevé de ces trois états, qui est le spirituel ; de peur l'en nous flattant de ce renoncement extérieur, ou de ce dégament des vices grossiers, et croyant par là être montés au plus ut de la perfection, nous ne devenions, par cette fausse perasion, lâches et négligents à nous purifier des autres passions ii nous restent. Car nous devons craindre que demeurant comme ns un milieu entre l'état charnel et l'état spirituel, nous ne us élevions jamais jusqu'à ce dernier, parce que nous croirions e le premier nous suffirait, et que la séparation extérieure des aisirs et des personnes du monde, jointe à cette vie exempte vices grossiers, suffirait pour nous rendre parfaits. Ainsi nous rions réduits à cet état de tiédeur, qui est le plus détestable tous, et il ne nous resterait plus que d'être vomis de la bouche Dieu, comme il nous en menace lui-même : *Que n'êtes-vous ut à fait ou chaud ou froid,* dit-il ; *mais parce que vous êtes ède, je vous vomirai de ma bouche.*

I Cor. 2, 3

Apoc. 3.

« Sur quoi vous devez remarquer que, comme nous avons incomparablement plus d'horreur d'une viande qui sort de notre stomac, que de celle qui n'y est jamais entrée, ainsi les per-

sonnes que Dieu, après les avoir reçues dans les entrailles de sa charité, revomit comme une viande qu'on rejette avec des soulèvements, tombent dans un état pire, par la difficulté qu'elles ont de revenir sincèrement à lui.

« Ce n'est donc pas sans sujet que ces personnes passent pour les pires de tous ; car un homme du monde, un homme charnel ou païen peut plus aisément se convertir à Dieu et devenir ensuite parfait, que celui qui, ayant fait profession de la vie solitaire et religieuse, sans en accomplir les devoirs, a laissé éteindre en lui le feu de sa première ferveur. Au moins le premier a cet avantage, que ces vices grossiers le peuvent humilier et le toucher de componction, et que l'horreur qu'il a de son état le remplit ensuite de zèle et le fait courir à la plus haute perfection.

« C'est ce qui ne se trouve pas dans celui qui abuse du nom de religieux et de solitaire, et qui, après des commencements lâches, ne peut plus rentrer dans la ferveur que demande sa profession, parce que sa paresse est comme une fièvre lente qui réduit son âme dans une telle langueur, qu'il ne voit par lui-même rien de plus qu'il ne veut, et qu'il ne veut recevoir ni les avis ni les instructions des autres.

« Il dit dans son cœur, comme il est marqué dans l'Apocalypse : *Je suis riche; j'ai toutes choses en abondance; je ne manque de rien : et tu es misérable et digne de compassion;* Dieu dit ensuite : *Tu es pauvre, tu es aveugle, tu es nu.* Il est en cela pire qu'un homme du monde ; parce qu'il ne sait pas qu'il est misérable, qu'il ne voit pas son aveuglement, et qu'il ne rougit pas de sa nudité. Il ne croit pas avoir besoin de réforme, ni des avis des autres ; il ferme par là l'entrée de son cœur aux remontrances qui pourraient le redresser, et il ne comprend pas même que le nom de religieux qu'il porte est ce qui redouble son mal, parce que la bonne opinion qu'on a de lui dans le monde, comme d'un serviteur de Dieu, attire sur lui un jugement de Dieu plus sévère et une plus grande punition. »

Apoc. 3.

Tome II.



Imp. Ch. Chardon ainé, Paris. Gravé Brun.

Moïse l'Éthiopien.

Enfin l'abbé Daniel prononce contre les religieux tièdes, cette terrible sentence, dont la vérité est fondée sur l'expérience qu'en avaient faite les anciens de la solitude. « Nous avons vu souvent dans nos déserts, dit-il, que des païens et des hommes du monde, de froids et chauds qu'ils étaient auparavant, sont devenus fervents et vraiment spirituels ; mais nous n'avons pas vu ceux qui étaient dans cet état tiède et animal devenir parfaits. »

SAINT MOISE L'ETHIOPIEN [1].

Nous ne pouvons mieux commencer la vie de saint Moïse que par la pieuse remarque que fait un de ses historiens, Bollandus. Personne, dit-il, n'est exclu du royaume des cieux ; qu'il soit d'une vile condition comme les esclaves, ou d'un naturel féroce comme les Scythes, ou noir comme les Ethiopiens, ou enfin insigne pécheur, tous y sont introduits, pourvu qu'ils s'en rendent dignes par la sainteté de la vie, ou par une sincère pénitence. C'est ce qui paraît admirablement dans saint Moïse, qui fut esclave, qui fut plus cruel qu'un Scythe, qui était éthiopien, qui fut chargé de péchés, et qui devint un célèbre pénitent [1].

Son histoire est d'autant plus utile et édifiante, qu'elle peut servir de modèle d'une parfaite conversion aux plus grands pécheurs, ou les rendre inexcusables lorsqu'ils refusent de se convertir, sous prétexte de l'énormité de leurs crimes, de la violence des tentations et de la force de leurs mauvaises habitudes. Saint

[1] Pallade, Cassien, Sozomène, les Bollandistes, Tillemont, Cotelier.

[2] Les anciens appelaient Ethiopiens les habitants des contrées les plus méridionales du monde connu, et dans un sens plus restreint, les peuples de la partie de l'Arabie, située le long de la mer Rouge et de la partie de l'Afrique qui s'étend au sud de l'Egypte, depuis les cataractes du Nil jusqu'au cap Delgado. Il est probable que saint Moïse était de cette dernière contrée.

Moïse eut tout cela à vaincre, et il le surmonta par la grâce du Seigneur.

Nous venons de dire qu'il était éthiopien, noir par conséquent comme les gens de ce pays brûlé [1] ; d'une taille très-avantageuse, et si robuste qu'il était en état de se défaire lui seul de quatre hommes, comme nous le verrons dans le cours de son histoire. Il avait la conscience encore plus noire que le corps. Il fut d'abord esclave d'un riche bourgeois : d'autres disent d'un magistrat; et bien loin de remplir auprès de lui les devoirs d'un bon domestique, il ne montrait qu'une malheureuse inclination à toute sorte de vices, et se conduisait comme le plus méchant de tous les hommes. La colère de son maître, et même les châtiments ne servaient, ce semble, qu'à le rendre plus mauvais. Enfin son maître, lassé de ne pouvoir rien gagner sur son naturel indocile, le chassa absolument de sa maison.

Le parti qu'il prit en sortant de chez lui, montre combien ses inclinations étaient corrompues. Il se fit chef d'une bande de voleurs et exerça mille brigandages. Sa force et sa férocité lui servirent à accumuler des crimes qui répandirent partout la terreur avec la haine de son nom. Un seul trait suffira pour faire comprendre combien en effet il était redouté et redoutable. Un berger l'avait empêché, soit par le bruit que firent ses chiens, ou par quelque signe qu'il fit lui-même, d'exécuter un mauvais dessein. Il entra là-dessus dans une telle fureur, qu'il le chercha partout pour le tuer. Il sut qu'il était au delà du Nil, et quoique le fleuve fût débordé et qu'il eût plus de mille pas de large, il mit ses habits sur sa tête, son épée entre ses dents, et le traversa à la nage. Le berger, qui le vit passer, comprit que c'était à lui qu'il en voulait, et courut se cacher dans une caverne. Moïse ne le trouvant pas se vengea sur son troupeau. Il tua quatre de ses meilleurs béliers, les attacha et repassa le fleuve à la nage en les

[1] La diversité des peuples désignés par le même nom d'*Ethiopien* provenait du sens même de ce nom, qui signifie, en grec, *homme au visage brûlé*.

traînant après soi. Il se rendit de là à un village, où, après les avoir écorchés et en avoir mangé le meilleur, il vendit les peaux pour acheter du vin, dont il se gorgea, et retourna auprès des compagnons de ses brigandages, qui étaient assemblés à cinquante milles de là.

Il menait ainsi une vie horrible sous tous les rapports, lorsque Dieu lui toucha le cœur par sa grâce et en fit un parfait pénitent. On ne sait pas à quelle occasion ce changement si admirable se fit en lui. Les auteurs le rapportent différemment. Pallade dit que ce fut pour un mauvais cas qui lui arriva, sans dire quel était ce cas. Cassien dit qu'étant poursuivi pour un meurtre qu'il avait commis, il se réfugia dans un monastère, et que l'heureuse nécessité où il se trouva de se cacher pour éviter le supplice, lui donna occasion de rendre enfin sa retraite volontaire, et de se convertir sincèrement. Mais dans un autre endroit de la *Vie des Pères*, il est dit que ce fut après qu'il eut entendu parler un homme de bien sur l'état des bons et des méchants après cette vie, sur la terrible séparation que Dieu en fera au jugement, sur les horribles tourments dont il punira éternellement ceux qui ont vécu et sont morts dans le crime, et la gloire ineffable qu'il réserve aux justes en la compagnie des saints anges; et il est dit qu'il en fut si pénétré, qu'il se mit à pousser des sanglots, des gémissements et à répandre quantité de larmes, et qu'il se rendit à un monastère pour y faire pénitence.

Il est difficile de concilier ces opinions; mais de quelque façon que sa conversion soit arrivée, il est certain qu'elle fut sincère. Il se rendit au monastère avec un habit déchiré, le cœur pénétré de componction, le visage couvert de larmes, et se présenta aux religieux dans une humble contenance, témoignant un vif regret de ses crimes. Mais les religieux, frappés de frayeur de le voir à cause de sa mauvaise réputation, lui témoignèrent d'abord plus de peine de le recevoir qu'ils ne lui inspirèrent de con- Boll. ibid
fiance. Il se présenta pourtant au supérieur et lui fit publique- p. 120.

ment la confession de ses péchés, entrant non-seulement dans le détail de ses actions criminelles, mais encore de ses plus secrètes pensées, et manifestant ainsi tout ce qu'il avait dans sa conscience, parce qu'il n'était aucun crime dont il ne désirât de se purifier par la pénitence.

Il pria donc avec instance qu'on le mît dans la voie du salut et qu'on lui en accordât le précieux gage en le revêtant de l'habit monastique; et il se tint pour cela plusieurs jours à la porte du monastère, selon l'usage de ceux qui demandaient d'être reçus. Enfin, le supérieur reconnaissant par ses larmes et sa persévérance que son changement était sincère, et admirant dans ce pénitent si contrit, la grandeur de la miséricorde du Seigneur, l'embrassa tendrement, le revêtit de l'habit religieux, et en l'admettant au nombre des frères, lui donna les avis qu'il jugea à propos pour la conduite qu'il devait garder.

Il en profita si bien, qu'il parut en peu de temps aussi formé aux vertus religieuses que s'il s'y fût exercé depuis plusieurs années. Il pouvait avoir alors vingt-cinq ou trente ans. Il était exact à tous les devoirs réguliers, aux jeûnes, aux veilles, aux prières ; il s'acquittait avec joie de tout ce qu'on lui commandait pour le service du monastère. Il ne se nourrissait que de pain et d'eau, et quelquefois même il était trois ou quatre jours sans rien prendre. Il passait les nuits entières sans dormir. Il excellait en humilité et en componction, gémissant sans cesse et versant des torrents de larmes.

Enfin sa pénitence fut même si édifiante, qu'un homme, appelé Clémon, qui avait été le compagnon de son libertinage dès sa plus tendre jeunesse, voulut être l'imitateur de sa conversion, et s'engagea au service de Jésus-Christ.

Il faut le suivre à présent dans le désert de Scété et de Calame, où le grand saint Macaire gouvernait les solitaires, et montrer quels furent les combats qu'il y soutint contre les démons, et quelles vertus il y pratiqua. Ce fut apparemment dans

ces commencements que lui arriva ce que rapporte Pallade dans son *Histoire Lausiaque*. Nous avons remarqué qu'il était grand et extrêmement robuste, et alors ses austérités n'avaient pas encore diminué ses forces. Quatre voleurs qui ne le connaissaient point vinrent se jeter sur lui dans sa cellule, où il se trouvait seul ; il les saisit tous quatre, les lia, dit Pallade, comme une botte de paille, et les porta ainsi sur ses épaules jusqu'à l'église, où, ayant trouvé les solitaires assemblés, il leur dit : « Ces hommes sont venus m'attaquer ; mais comme il ne m'est pas permis de faire mal à personne, ordonnez ce que vous voulez que j'en fasse. » On peut présumer aisément l'étonnement des solitaires ; mais celui des voleurs qui se trouvèrent ainsi liés dut être bien plus grand. Ils confessèrent leur faute devant Dieu ; et ayant appris que celui qui les avait liés de la sorte était Moïse, ils dirent en eux-mêmes : « Si cet homme, qui avait une si grande force et qui était un si fameux voleur, a renoncé à tout et vit à présent dans une si grande crainte de Dieu, pourquoi différons-nous davantage de penser à notre salut ? » Ainsi touchés de repentir, à son exemple, ils renoncèrent à leur brigandage, quittèrent le monde, et devinrent d'excellents solitaires.

Sa première demeure, après qu'il se fut exercé dans le monastère aux pratiques de l'obéissance, fut dans le désert de Scété sous la direction de saint Macaire. Il se proposait d'y vivre dans une grande retraite ; mais les frères l'y venaient visiter souvent et interrompaient son repos. Il alla s'en plaindre à saint Macaire, et ce Saint, qui comprit qu'il n'oserait pas refuser ceux qui demandaient à le voir, lui conseilla de se retirer dans un endroit plus reculé du désert qu'on appelait Petra. C'était un rocher placé dans le désert de Calame, appelé aussi de Porphyrion, qui faisait partie du désert de Scété et était à sept ou huit journées des lieux habités.

En y allant, son esprit fut agité par la crainte de manquer d'eau ; car il fallait que ce fût un rocher tout à fait aride. Mais

Dieu l'encouragea par une voix qu'il lui fit entendre, et qui lui dit d'aller et de ne se mettre en souci de rien. En effet, la Providence pourvut à ses besoins comme elle le lui avait promis. Des frères vinrent le voir, et il n'avait qu'une petite cruche d'eau qu'il employa à leur faire cuire des lentilles. Dans cette extrémité, il sortait de temps en temps de sa cellule, priant Dieu et se plaignant à lui amoureusement de ce qu'après l'avoir établi dans ce désert, il ne lui fournissait pas l'eau nécessaire pour soulager la soif de ses serviteurs; et en même temps un nuage couvrit le rocher et versa une pluie qui remplit d'eau tous les réservoirs qu'il avait faits.

Il trouva dans cette solitude le repos qu'il cherchait, du moins du côté des hommes; car sa cellule étant si éloignée de celles des autres, ils y venaient bien plus rarement; mais à leur défaut les démons lui déclarèrent une cruelle guerre par les tentations dont il fut attaqué. Peut-être que ces combats qu'il eut à soutenir commencèrent avant qu'il vînt à Petra; mais comme il n'y fut pas si longtemps que dans ce dernier endroit, nous présumons plutôt que ce dernier désert en fut le principal théâtre. Dieu a accoutumé de nourrir du lait de sa grâce ceux qui entrent nouvellement dans son service. Il leur fait goûter les douceurs de la piété, et les conduit comme des enfants encore faibles, et qu'il faut gagner par la suavité de la dévotion. Souvent dans cet état on ne sent point l'effort des passions et on est porté, pour ainsi dire, sur les ailes de la grâce; mais les épreuves viennent bientôt, et ces passions qui paraissaient amorties se réveillent avec fureur, et servent à ceux qui, avant leur conversion, avaient eu le malheur de les suivre, de moyen de pénitence par les attaques qu'ils en souffrent et les efforts qu'ils sont obligés de faire pour leur résister.

L'excellent pénitent dont nous parlons en fit l'épreuve. Les démons tâchèrent de réveiller en lui, dit Pallade, les plus mauvaises passions, et ils le tentèrent si vivement, que peu s'en fallut,

comme il le racontait lui-même dans la suite, qu'il ne renonçât à sa résolution. Dans cette extrémité il alla trouver le grand Isidore, prêtre dans le désert de Scété et célèbre par la sainteté de sa vie et la sagesse de ses conseils. Ce serviteur de Dieu tâcha de le consoler, et lui dit de ne pas s'étonner de cette tentation, que ne faisant presque que commencer à quitter ses mauvaises habitudes, elles le portaient encore à rechercher les choses qu'il avait suivies auparavant. Qu'il en était de ces habitudes, comme d'un chien qui a coutume d'aller ronger des os dans une boucherie, il y revient toujours tant qu'il a le moyen d'y entrer : mais que si on ne lui donne plus rien, et si même on ferme la boucherie, alors, dit-il, il n'y revient plus, et va chercher ailleurs à contenter sa faim. Ainsi, ajouta-t-il, si vous continuez à vous exercer dans la continence en mortifiant la chair, en réprimant la gourmandise, qui est la nourriture de l'impureté, le démon qui vous tente ne trouvant plus, pour ainsi dire, en vous de quoi se nourrir, se lassera enfin et vous abandonnera.

Moïse, fortifié et consolé par cette salutaire instruction, se renferma dans sa cellule et s'appliqua à mater son corps par différentes austérités, surtout par le jeûne, ne mangeant autre chose par jour que douze onces de pain, travaillant beaucoup et faisant cinquante oraisons.

Mais le temps de la délivrance de sa tentation n'était pas encore arrivé ; Dieu, qui voulait accroître toujours plus ses mérites en accumulant ses victoires, permit que, quoi qu'il fît pour abattre son corps, il ne laissa pas de se révolter contre l'esprit, particulièrement dans son sommeil. Cela l'obligea encore de recourir au conseil des autres, et il en parla à un ancien du désert, qui passait pour un religieux d'une vertu très-éprouvée. Tillemont soupçonne que ce pouvait être le célèbre abbé Sylvain, qu'on dit lui avoir donné beaucoup d'instructions sur d'autres matières. « Que dois-je faire, lui dit-il, mon Père ? Mes songes répandent des ténèbres dans mon esprit, et cette ancienne habitude que

j'avais au mal, fait que mon âme s'y plaît. » Ce n'est pas, remarquent fort bien les continuateurs de Bollandus, que ce fût en lui une complaisance volontaire, puisque cela ne se peut allier avec toutes les précautions qu'il prenait pour s'en délivrer, employant des jeûnes, des prières, ou d'autres pratiques laborieuses. Il sentait donc ce mauvais plaisir malgré lui, et ce sentiment qui était dans lui n'était pas de lui, parce que sa volonté n'y avait aucune part.

Ainsi ce saint homme lui répondit : « Cela vient de ce que vous ne détournez pas assez votre esprit de ces imaginations. » Et en effet, il arrive quelquefois que les âmes qui ont la crainte du Seigneur, en réfléchissant sur ces sortes de tentations par l'horreur ou la peine qu'elles en ont, les excitent davantage, et il est bien plus sûr alors pour elles de détourner leur esprit de ces images odieuses, que de s'en laisser préoccuper dans le trouble qu'elles leur causent. « Croyez-moi, ajouta ce Saint, accoutumez-vous à veiller; priez avec attention, et vous verrez que la tentation cessera. »

Il retourna dans sa cellule bien résolu de mettre encore cet avis à profit, et il le suivit avec tant de rigueur, qu'il passait toutes les nuits debout au milieu de sa cellule, sans seulement fermer l'œil, priant continuellement, et ne se mettant pas même à genoux pour prier, de peur que son corps, par ce changement de situation, n'en reçût du soulagement, et que le démon n'en prît occasion de le tenter. Il fit cela pendant six ans ; et cependant avec tant de veilles, de jeûnes, de prières et de travaux, il ne fut pas encore délivré de ce démon opiniâtre qui l'obsédait.

Il en fut même tenté une fois avec tant de violence, que ne sachant presque à quoi se résoudre, il sortit de sa cellule et fut encore trouver le grand Isidore. Celui-ci le consola du mieux qu'il put, se servant pour cela de plusieurs passages des saintes Écritures, et tâcha de le porter à retourner en paix dans sa cellule. Mais Moïse redoutant les tentations qu'il y souffrait, lui dit qu'il n'avait

plus le courage d'y aller. Alors Isidore le fit monter au haut de sa maison et lui dit de regarder vers l'Occident. Il y regarda, et vit un grand nombre de démons tous en trouble et en émeute, comme des gens qui se hâtent d'aller au combat. Il lui dit ensuite de regarder vers l'Orient, et il y vit une multitude innombrable d'esprits célestes pleins de majesté et plus éclatants que le soleil. Isidore lui dit : « Ceux que vous avez vus vers l'Occident sont ceux qui attaquent les serviteurs de Dieu, et ceux que vous avez vus à l'Orient sont ceux que Dieu envoie pour les défendre. Reconnaissez donc que, comme disait le prophète Élisée, nous en avons plus pour nous que contre nous ; et que saint Jean avait raison de dire, que celui qui est en nous est plus grand que celui qui est dans le monde. »

Moïse, ainsi rassuré et fortifié par ces paroles et par cette vision, retourna dans sa cellule, bénissant le Seigneur de son infinie bonté. Il rentra avec un nouveau courage dans le combat, et s'avisa même d'un nouveau genre d'austérités, qui fut un des plus laborieux qu'il pût entreprendre. Ce fut d'aller toutes les nuits aux cellules des anachorètes, qui, par la caducité de leur âge et de leurs grandes austérités, n'avaient pas la force d'aller quérir l'eau dont ils avaient besoin. Il prenait donc toutes les cruches sans qu'ils le sussent, et les allait remplir, tantôt à un demi-mille, tantôt à deux milles et tantôt à cinq milles (ce qui faisait deux lieues), selon que les cellules étaient plus ou moins éloignées.

Cette industrieuse charité qui le dévouait à une si grande fatigue, anima de fureur contre lui le démon, qui ne se contenta pas alors de l'attaquer dans l'imagination ; mais tandis qu'il était penché sur le puits pour emplir une de ces cruches, il lui donna sur les reins un si rude coup de massue, qu'il tomba comme mort sur la place, sans connaissance, sans sentiment, sans même qu'il pût savoir qui l'avait frappé.

Il passa ainsi le reste de la nuit, et un solitaire qui vint le

lendemain pour puiser de l'eau, le trouva comme s'il eût été sur le point d'expirer. Il courut aussitôt en donner avis au prêtre Isidore, qui y vint accompagné de quelques autres frères, le porta à l'église, où il fut malade un an entier, ayant bien de la peine à reprendre ses forces.

Lorsqu'elles furent revenues, Isidore lui dit : « Cessez, mon frère, d'irriter les démons contre vous et de leur insulter par des rigueurs excessives. Il faut user de modération dans le courage même qu'on témoigne contre eux (peut-être, fait remarquer Tillemont, lui disait-il cela pour le tenter) ; » mais le Saint lui répondit : « Je ne cesserai de le combattre, qu'il ne cesse lui-même de me tourmenter par ses illusions dans mes songes. » Isidore voyant la fermeté de sa bonne résolution, ajouta : « Au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ tous vos songes cesseront dès ce moment. Ayez bon courage et ne craignez pas de vous approcher de la sainte Eucharistie. « Les continuateurs de Bollandus ont fort judicieusement remarqué à ce sujet que la recommandation qu'Isidore fait à notre Saint, ne suppose pas qu'il ne participât point auparavant à la sainte Communion ; car il n'y a nulle apparence qu'il fût resté sans communier les six années que dura la tentation. Mais il est à croire que par un saint respect, et une crainte fondée sur la conviction de son indignité, qu'il sentait davantage par les violentes tentations dont il était agité, il n'osait s'en approcher aussi souvent que le faisaient les autres solitaires.

Depuis ce temps-là, Moïse jouit dans sa cellule de la paix de l'âme, après laquelle il soupirait depuis si longtemps, et deux ou trois mois après que saint Isidore lui eut dit ce que nous venons de rapporter, l'ayant vu de nouveau, il lui demanda s'il n'était plus tourmenté par le démon ; à quoi il répondit : « Depuis l'heure que vous avez prié Jésus-Christ pour moi, il ne m'est plus rien arrivé de semblable. »

Dieu, qui purifiait la vertu de Moïse par ces tentations, le punit aussi pour son amendement dans une rencontre d'une façon bien

humiliante. Cassien le rapporte en ces termes : « Moïse, qui demeurait au désert de Scété et Calame, était un homme incomparable et d'une vertu singulière ; mais ayant dit une parole un peu aigre à l'abbé Macaire, et s'étant échauffé contre lui pour défendre une opinion dont il était prévenu, il fut livré à un démon horrible ; mais Dieu fit voir par une prompte guérison, et par celui dont il se servit pour la procurer, qu'il ne l'avait frappé que dans sa miséricorde, afin d'effacer aussitôt la tache que cette faute, qui ne dura qu'un moment, aurait pu imprimer dans son âme ; car le saint abbé Macaire se prosternant en terre et priant Dieu pour lui, il l'écouta aussitôt, et chassa sur l'heure, de Moïse, cet esprit qui le tourmentait. »

Tels furent les combats que ce Saint eut à soutenir ; telles furent les tentations humiliantes qu'il eut à vaincre : ce qui servit à l'établir solidement dans les plus éminentes vertus, et lui attira ces dons célestes dont son âme fut enrichie. Il eut depuis ses victoires, un si grand empire sur les esprits malins, qu'il en était la terreur, au rapport de Sozomène, et qu'il les méprisait autant, dit Pallade, que nous faisons peu de cas des mouches en hiver. Aussi lorsqu'ils lui apparaissaient, comme cela arrivait souvent, ils lui faisaient mille imprécations, et ils étaient forcés d'avouer qu'il les avait vaincus. « Nous ne pouvons plus rien contre toi, lui disaient-ils ; car quand nous voulons te jeter dans le désespoir, tu te relèves, et quand nous voulons te tenter de vanité, tu t'humilies de telle sorte qu'aucun de nous ne peut approcher de toi. »

Cette conduite du Saint, dont les démons, de leur propre aveu, étaient déconcertés, peut servir de modèle aux personnes qu'ils tentent, tantôt de découragement et tantôt de présomption ; elle nous apprend comment nous devons opposer la considération de la bonté de Dieu à la tentation de découragement, et comment nous devons combattre celle de la vanité en nous humiliant profondément par la vue de nos fautes et de notre fragilité.

Si saint Moïse ne se laissa jamais abattre par le souvenir de ses premiers déréglements, recourant sans cesse à la miséricorde de Dieu, il s'en faut bien aussi qu'il se repût de sentiments de vanité pour la grâce que Dieu lui avait faite de lui pardonner ses crimes, et pour celles qu'il continuait à lui faire ; car il fut élevé à une haute contemplation, et il reçut le don de prophétie, comme nous le dirons bientôt. Mais il était si humble, qu'à quelque épreuve qu'on le mît on le trouva toujours prêt à s'humilier davantage ; et il préférait passer pour un insensé, que d'être exposé aux marques d'estime qu'on voulait donner à sa réputation et à son mérite.

Les progrès admirables qu'il avait faits dans les vertus religieuses, joints aux dons extraordinaires dont Dieu l'avait favorisé, lui firent mériter un rang parmi les plus illustres Pères de la solitude. Il fut élevé au sacerdoce et fait prêtre des solitaires de Scété par le patriarche d'Alexandrie. Apparemment, dit Tillemont, par Théophile qui fut fait évêque en 385. Lorsque l'archevêque l'eut ordonné clerc et revêtu des habits blancs, il lui dit, faisant allusion sans doute par ce contraste à la noirceur de son corps : « Moïse, vous voilà devenu tout blanc. » A quoi il répondit : « Je le suis, mon Père, véritablement au dehors, Dieu veuille que je le sois aussi au dedans. » Le même patriarche, voulanté prouver son humilité, ordonna aux ecclésiastiques que quand il viendrait à l'autel ils le chassassent, et le suivissent ensuite sans faire semblant de rien, pour voir ce qu'il dirait. Ils exécutèrent cet ordre quand il arriva, et lui dirent impoliment : « Sortez d'ici, Éthiopien. » Il sortit aussitôt ; et en le suivant ils entendirent qu'il se disait à lui-même : « Tu n'as que ce que tu mérites ; car tu n'es pas un homme, et tu as eu la témérité de te mêler parmi les hommes. »

On tint aussi une assemblée en Scété, et les anciens voulant éprouver également sa vertu, dirent tout haut, à mesure qu'il s'y présenta : « Pourquoi cet Éthiopien s'avise-t-il de venir avec

nous ? » Il ne dit pas un mot ; et comme on lui demanda après l'assemblée s'il n'avait pas été troublé de ce qu'on lui avait dit, il répondit par ce verset du psaume : *J'ai été troublé et je me suis tu.* Psal. 67, 5 Le gouverneur de la province avait ouï parler de lui si avantageusement, qu'il vint à Scété pour le voir. Quelqu'un l'avertit de sa prochaine arrivée, et aussitôt il sortit de sa cellule pour s'aller cacher dans le marais. Précisément, il rencontra le gouverneur sur son chemin, qui, ne le connaissant pas, lui demanda où était la cellule de l'abbé Moïse. A quoi il répondit : Vit. SS. Bo p. 221. « Eh! comment vous amusez-vous à le chercher ? C'est un insensé. » Le gouverneur fut étonné de cette réponse, alla à l'église de Scété et le rapporta aux ecclésiastiques, qui furent très-fâchés qu'on eût ainsi décrié l'abbé Moïse, dont la vertu méritait tant de vénération. Ils dirent au gouverneur : « Mais comment était fait celui qui vous a parlé si mal d'un si saint homme ? » — « C'est, leur répondit-il, un vieillard qui est grand et noir, et qui porte des habits vieux. » Ils reconnurent à ces indices que c'était lui, et dirent aussitôt : « C'est l'abbé Moïse lui-même qui vous a parlé de la sorte, parce qu'il a voulu éviter votre visite. » Le gouverneur s'en retourna très-édifié de son humilité, qui lui faisait fuir avec tant de soin les visites honorables.

C'est le propre des âmes humbles d'être charitables, et de compatir aux faiblesses des autres. L'abbé Moïse en donna plus d'une preuve par la charité avec laquelle il recevait ceux qui avaient recours à lui. Nous verrons dans la *Vie de saint Arsène* ce qui fut révélé à un ancien sur la conduite si différente de ces deux Saints, quoique chacun fût animé par un principe de charité. Saint Arsène, appelé de Dieu au repos de la contemplation, ne recevait pas facilement des visites, et gardait souvent un profond silence quand on le venait voir. Saint Moïse, au contraire, recevait ses hôtes avec de grands témoignages extérieurs de charité, et s'entretenait sans peine avec eux des choses de Dieu. Il

server les règlements de nos pères, je vous promets, par la confiance que j'ai en Dieu, que les barbares ne viendront point dans ce désert (c'étaient les Maziques, nation cruelle, située au voisinage de ce désert) ; mais si nous ne les observons pas, ce lieu-ci sera désolé. Or il arriva que quelques frères se trouvant un jour à conférer avec lui dans sa cellule, il leur dit : « Les barbares viendront aujourd'hui en Scété ; allez et sauvez-vous par la fuite. » — « Et vous, mon Père, lui dirent-ils, ne vous enfuirez-vous pas aussi ? » Et il leur répondit : « Il y a longtemps que j'attends ce jour-ci pour vérifier ce que mon Seigneur Jésus-Christ a dit : *Tous ceux qui prennent l'épée mourront par l'épée.* » Les autres frères lui dirent : « Nous ne nous enfuirons pas non plus, et nous mourrons avec vous ; » et il leur répondit : « Je n'en suis pas la cause, et chacun de vous peut voir ce qu'il a à faire. » Or ces frères qui lui parlaient ainsi étaient au nombre de sept. Et dans ce moment ils virent les barbares qui approchaient et qui entrèrent tout de suite dans la cellule, où ils les tuèrent tous, hormis un qui, par la fragilité humaine, fut saisi de frayeur, et se cacha derrière des nattes de palmier ; et là il vit sept couronnes venir du ciel et descendre sur la tête de Moïse et des six autres qui avaient été tués avec lui. »

Telle est la relation du martyre de saint Moïse et de ses six compagnons. Si on doit l'entendre de celui dont nous avons parlé, ainsi qu'il paraît par l'application qu'il se fait des paroles de Jésus-Christ : *Tous ceux qui prennent l'épée périront par l'épée,* en quoi on reconnaît assez un pénitent autrefois chef de voleurs ; si c'est, dis-je, de celui-là qu'on doit l'entendre, pourquoi Pallade aurait-il omis une si belle circonstance de sa mort qui lui fait tant d'honneur ? Pouvait-il l'ignorer, lui qui parle de son sacerdoce, de son âge et du nombre de ses disciples ? C'est là un de ces problèmes dans l'histoire qu'on ne peut bien résoudre [1].

[1] Tillemont a vu dans Moïse le martyr, Moïse l'Ethiopien. Les Bollandistes restent dans le doute et se bornent à dire que c'est *peut-être* le même. Ce n'est pas à nous à trancher la question.

DOCTRINE SPIRITUELLE DE SAINT MOISE L'ÉTHIOPIEN ET SES DISCIPLES [1].

1° L'abbé Moïse disait : « Les passions dont nous sommes agités viennent de quatre causes : de l'abondance du boire et du manger, de l'excès du sommeil, de l'oisiveté et des railleries, et enfin de la vanité dans les habits. »

2° Il disait encore : « Un moine doit observer quatre choses sur toutes les autres : se taire, garder les commandements de Dieu, s'humilier, souffrir l'incommodité de la pauvreté. Il faut encore, ajoutait-il, qu'un moine pleure continuellement, ne perde jamais le souvenir de ses péchés, et se mette sans cesse la mort devant les yeux. Nos regards et la trop grande confiance en nous-mêmes sont des ennemis qui viennent souvent nous combattre. »

3° Il répondit à un frère qui lui demandait quelque bon avis : « Allez, tenez-vous dans votre cellule, elle vous peut apprendre tout ce que vous devez faire si vous la gardez fidèlement ; car comme un poisson meurt aussitôt qu'on le retire de l'eau, ainsi le religieux se perd lorsqu'il aime à s'arrêter hors de sa cellule. »

4° « Celui qui fuit les hommes, disait-il dans une occasion, est semblable à un raisin mûr ; et celui qui se mêle dans leur compagnie, est comme une grappe verte. » Un frère lui dit : « Je vois toujours devant moi une chose (apparemment un état de

[1] Il n'est point sûr que les instructions et sentences données dans les *Vies des Pères* et dans le *Recueil de Cotelier*, comme étant de Moïse, soient toutes de saint Moïse l'Éthiopien. Néanmoins nous les laissons sous son nom comme on

perfection) à laquelle pourtant je ne puis parvenir. » — « Vous n'y arriverez jamais en effet, lui répondit-il, que vous ne soyez mort comme ceux qui sont déjà enterrés. » On lui demanda encore qui était celui qui était véritablement mort aux hommes ; et il répondit que c'était celui qui se considère comme enseveli depuis trois ans.

Vit. PP. app. n. 558. 5° Voici encore une de ses plus belles instructions : « La privation des choses de la terre, ou la pauvreté volontaire, la tribulation supportée avec patience et la discrétion, sont les moyens par lesquels les moines peuvent arriver à la perfection. La pauvreté volontaire est marquée par Noë. La patience dans les maux par Job, et la discrétion par Daniel. » Cette sentence est attribuée aussi à saint Pemen.

Cot. t. 1, p. 605.

Cot. t. 1, p. 585. 6° « Nous devons être tellement morts aux hommes, que nous ne portions jamais de jugement contre personne. Tâchons aussi de nous conduire de telle sorte, qu'avant que nous sortions de ce corps mortel, nous n'ayons fait mal à qui que ce soit. »

7° « Dieu n'exaucera point nos prières, si nous ne nous reconnaissons pécheurs, et nous ne le serons qu'autant que nous considérerons nos fautes, et non pas celles des autres. »

8° « Si nous voulons profiter dans la vertu, faisons en sorte que nos actions s'accordent avec nos prières. Or cet accord consiste à éviter de retomber dans les fautes dont nous demandons pardon à Dieu ; car quand l'homme quitte la mauvaise volonté, Dieu exauce bientôt sa prière, et lui accorde le pardon. Dans les tentations et les combats que nous livrent les ennemis de notre salut, nous n'avons pas de meilleur moyen, pour attirer le secours de Dieu et trouver le repos de notre âme, que de répandre notre cœur avec nos larmes devant sa divine bonté. »

9° Un frère qui était entré en conférence avec lui pour lui demander des avis, lui dit : « Un serviteur est tombé dans quelque faute pour laquelle son maître le châtie ; comment doit-il se comporter et que doit-il faire ? » A quoi il répondit : « Si ce serviteur

est bon d'ailleurs, il doit s'humilier devant son maître et avouer qu'il a manqué. » — « Rien de plus? » demanda le frère. — « Non, répondit Moïse; car dès qu'il avoue sa faute et qu'il convient qu'il a failli, son maître est bientôt apaisé, et lui pardonne. »

10° « Attachons-nous, ajouta-t-il, à ne juger jamais les autres. Considérons que quand Dieu frappa tous les premiers nés de l'Égypte, il n'y avait pas de maison où on n'eût un mort à pleurer. Ainsi en considérant nos propres péchés, nous n'aurons garde de faire attention à ceux des autres; car ce serait une folie dans un homme qui ayant un mort chez soi, en sortirait pour aller pleurer sur le mort d'une autre maison.

« Soyons comme morts à l'égard des autres en ne voyant que nos fautes, sans nous arrêter à examiner si celui-ci est bon, et si celui-là est méchant. Ne faisons mal à personne. N'ayons pas même de mauvaise volonté contre personne. Ne méprisons pas ceux qui pèchent. A la vérité il ne faut pas consentir à leur méchanceté, ni participer à leur maligne joie; mais ne nous engageons pas même dans la discussion de leur mauvaise conduite, et disons plutôt en nous-mêmes : Dieu connaît ce que chacun porte dans son cœur. N'écoutons pas la médisance, et pourtant ayons pitié de celui qui médit, au lieu de le haïr. Voilà ce qu'on peut appeler ne pas juger. Ne vous livrez à aucun sentiment d'aversion contre personne; ne prenez pas non plus part aux contestations des autres, c'est le moyen d'avoir la paix. Enfin consolez-vous par cette grande vérité : le travail ne dure pas longtemps, et le repos sera éternel. »

Nous avons dit, d'après Pallade, que saint Moïse avait laissé en mourant soixante-quinze disciples. Il pouvait en avoir eu davantage dans le cours de sa vie qui moururent avant lui; cela ne fait rien à son histoire. Le nombre de ceux qu'il laissa après sa mort fut plus que suffisant pour lui avoir acquis le titre d'abbé, comme il lui est donné dans les *Vies des Pères*. Ses disciples ne furent pas seulement les témoins de ses vertus; ils en furent aussi

les imitateurs et les héritiers. On remarque principalement entre les autres Carion et son fils Zacharie, si pourtant ils l'ont été, comme le croit Tillemont, et non pas d'un autre Moïse ; ce qui n'est pas tout à fait certain. Carion était marié, et il quitta son épouse après en avoir eu un fils et une fille, qu'il lui laissa encore jeunes. On ne sait pas la cause d'une conduite si extraordinaire ; mais il est à présumer que ce fut d'un commun consentement, comme on en peut juger par la fin. Cependant, l'Égypte fut affligée d'une grande famine quelque temps après sa retraite, et alors sa femme vint le trouver avec ses deux enfants, et lui représenta la difficulté qu'elle avait de les nourrir, parce que tout le monde manquait de pain. Carion lui dit de les lui laisser, et il les prit en effet ; mais la fille voulut retourner auprès de sa mère, et le garçon resta auprès de lui. Alors Carion dit à sa femme : « Nos enfants se sont trop bien partagés euxmêmes : prenez donc la fille avec vous, et je retiens Zacharie avec moi. »

Zacharie devint tout jeune encore un fervent religieux. Pour mettre fin à de très-méchants soupçons que rien n'autorisait, il s'imposa une très-dure pénitence ; ce qui fit dire au saint prêtre Isidore qu'il s'était égalé aux anges.

Dieu lui communiqua dès lors ses lumières et ses grâces avec abondance, et se fit sentir à son cœur, surtout dans l'oraison, par les attraits d'un amour très-ardent. Il en parla à son père, qui, quoiqu'excellent religieux, n'était pas éclairé sur ces voies intérieures, et n'avait pas reçu la grâce pour en décider. Ainsi quand Zacharie lui en eut parlé, Carion craignit que ce ne fût un artifice dont le démon se servait pour tromper son fils, et soit dans la vue de l'humilier, soit pour le détourner d'un attrait qu'il prenait pour une illusion, il crut user de l'autorité de père, et le battit assez rudement.

Cependant Zacharie continuant à ressentir cette ferveur extraordinaire dans son cœur, alla secrètement dans la nuit, con-

ulter l'abbé saint Pemen, qui lui assura que ce n'était pas une llusion, mais une opération de Dieu. Il lui donna pourtant pour onseil d'aller voir un autre ancien qu'il lui nomma, pour savoir e qu'il en penserait. Celui-ci n'attendit pas que Zacharie lui uvrît le discours sur la disposition où il se trouvait ; mais avant nême qu'il lui parlât, il lui expliqua tout ce qui se passait en lui, t lui confirma, comme saint Pemen, que c'était une œuvre de Dieu. « Cependant, ajouta-t-il, retournez à votre père et faites ce u'il vous ordonnera. »

Carion reconnut enfin la vertu de son fils, et il disait de lui : Cot. p 510
« Je fais plus d'austérités que Zacharie, mais je ne suis pas parenu encore à la perfection de son humilité et de son recueillement, u de son silence. » Il ne paraît pas que Zacharie l'ait quitté avant a mort, et ce ne fut sans doute qu'après, qu'il se rangea sous la onduite de l'abbé Moïse. Celui-ci étant allé un jour puiser de 'eau, le trouva en prière sur le bord de la fontaine, et vit par un igne sensible, l'esprit de Dieu qui se reposait sur lui. Cela lui nspira des sentiments d'une grande vénération pour lui, et il le egarda moins comme son disciple que comme son maître.

Il lui dit dans une occasion : « Apprenez-moi, mon fils, ce que e dois faire. » Sur quoi l'humble disciple se jeta à ses pieds en ui disant : « Eh quoi, mon Père, vous me demandez une instruction ? » — « Oui, mon fils, lui répondit le saint vieillard, parce que ai vu le Saint-Esprit descendre sur vous, et c'est ce qui m'a porté vous prier de me dire ce qu'il faut que je fasse. » Alors Zacharie, ressé plutôt par obéissance que dans l'intention d'instruire celui u'il croyait l'être plus que lui, ôta son capuce, le jeta à terre, le oula aux pieds et dit à l'abbé Moïse : « Si l'on n'est disposé à tre foulé de la même manière, on ne saurait être véritablement moine. »

L'abbé Macaire lui fit aussi la même demande, et il lui répondit 'abord comme à l'abbé Moïse : « Eh quoi, mon Père, vous m'interrogez comme si j'étais votre maître ? » Mais Macaire lui dit :

« Je me sens poussé intérieurement à vous consulter pour savoir ce que c'est qu'être moine. » Et il lui répondit : « Il me paraît, mon Père, qu'on ne l'est dans la vérité, qu'autant qu'on se fait violence en toutes choses. »

L'abbé Pasteur racontait de lui qu'étant près de mourir, Moïse lui demanda ce qu'il voyait (apparemment qu'il comprenait par quelque signe extérieur qu'il avait fait, que Dieu le favorisait dans ce moment d'une vision céleste), il lui répondit : « Mon Père, ne croyez-vous pas qu'il soit encore mieux de se taire ? » Alors Moïse, qui aimait l'humilité, puisqu'il la pratiquait lui-même si parfaitement, lui dit : « Vous pensez bien, mon fils ; demeurez dans le silence. » Il rendit son âme au Seigneur dans ces admirables dispositions de piété ; et au moment où cela arriva, l'abbé Isidore, soit qu'il fût présent ou que Dieu le lui fît connaître, levant les yeux au ciel, s'écria : « Réjouissez-vous, mon fils Zacharie, puisque les portes du royaume des cieux vous sont ouvertes ! »

Quoique nous ne sachions pas combien d'années il vécut, il est prouvé pourtant que sa mort arriva avant celle de saint Moïse, de saint Pemen et de saint Isidore. Il devait être encore jeune, puisque ces Saints l'appelaient leur fils ; mais il paraît, par le peu qui nous a été conservé de ses Actes, qu'il avait fait de grands progrès dans les vertus religieuses et dans la vie intérieure ; que son oraison était éminente ; qu'il avait été favorisé de grands dons célestes et qu'il avait l'esprit de Dieu.

DE MOISE LE LIBYEN ET D'UN AUTRE MOISE [1].

Moïse le Libyen entra fort jeune dans un monastère de Nitrie, où il se forma aux vertus religieuses. Il était extrêmement doux,

[1] Cassien, Gazæus, Tillemont, Bulteau.

très-charitable, et avait reçu de Dieu le don de guérir les malades par la force de ses prières. Il passa du désert de Nitrie dans celui de Scété.

Les anciens récits paraissent l'avoir plus d'une fois confondu avec Moïse l'Éthiopien et avec un autre Moïse également considéré dans le désert. Nous n'entrerons pas dans les savantes discussions engagées sur ce point et qui n'ont pas abouti. Les faits et les paroles n'étant pas contestés, le reste est, en réalité, de peu d'importance.

Cassien parlant soit de ce dernier Moïse, soit de Moïse le Libyen, dit qu'il était le plus grand de tous les saints habitants du désert de Scété. Il paraît, par les deux conférences qu'il en rapporte, qu'il excellait dans la connaissance des vertus et des devoirs de la vie religieuse, et que la pratique répondait en lui à ses lumières. Nous allons donner ici le précis de ces deux conférences ; elles nous instruiront de sa doctrine spirituelle, et des maximes des solitaires de ce désert.

PREMIÈRE CONFÉRENCE

Sur le but qu'un solitaire doit se proposer dans son état.

La solitude de Scété, dit Cassien, est le désert où se rassemblait tout ce qu'il y avait de plus saint entre les solitaires, et l'abbé Moïse était, entre ces hommes célèbres, celui qui rendait la plus agréable odeur par l'excellence de sa vie et de sa contemplation. Le désir que j'eus d'être fortifié par ses sages instructions me porta à l'aller trouver ; et le saint abbé Germain, dont je ne me séparais jamais, voulut y venir avec moi. Étant donc arrivés à la cellule de ce saint abbé, nous tâchâmes de l'engager, par nos prières et nos larmes, à nous dire quelque parole d'édification. Nous savions bien qu'il ne pouvait se résoudre à parler de la perfection qu'à ceux qui la désiraient sincèrement, de peur

qu'en découvrant les secrets de la vie parfaite à ceux qui ne la recherchent qu'avec lâcheté, il ne parût trahir la vérité, ou n'en parler que par vanité et par une secrète complaisance ; mais nous lui fîmes tant d'instances, qu'enfin il se rendit à nos prières, et parla ainsi :

« Chaque art et chaque profession a son but particulier et une fin qui lui est propre, et que celui qui veut y exceller se propose toujours. Il souffre pour cela tous les travaux, tous les périls, toutes les pertes auxquelles il est exposé, et il le souffre non-seulement avec patience, mais avec joie. Voyez un laboureur ; son but en cultivant son champ, est de le rendre bien net, bien aplani, sans qu'il y ait de ronces, ou d'autres mauvaises herbes ; et pour cela il le travaille et il endure avec courage les plus violentes ardeurs de l'été, et toute la rigueur de l'hiver. La fin qu'il se propose, est de recueillir une grande abondance de grains, pour subsister doucement et même pour s'enrichir. C'est dans cette vue qu'il n'hésite pas de confier le blé de ses greniers à la terre, sentant fort bien qu'il sera dédommagé de cette perte présente par la récolte abondante qu'il se promet.

« Nous voyons de même que ceux qui commercent, s'exposent à de longues et périlleuses navigations, animés dans ces dangers par le gain qu'ils espèrent, et que ceux qui font profession des armes, brûlant d'ambition, sont insensibles aux travaux des longs voyages, s'exilent volontairement de leur patrie pour acquérir des charges et de l'honneur. C'est là la fin qu'ils se proposent ; et ces récompenses qu'ils espèrent leur font surmonter toutes les difficultés de la guerre, qu'ils regardent comme l'unique voie pour y parvenir.

« Notre profession a donc aussi son but et sa fin particulière, pour laquelle nous souffrons de bon cœur les travaux qui s'y rencontrent. C'est cette fin qui nous empêche de nous lasser dans la continuation de nos jeûnes, qui nous fait trouver du plaisir dans la fatigue de nos veilles, qui nous ôte le dégoût dans l'as-

siduité de la lecture et de la méditation de la parole de Dieu, qui adoucit le travail sans relâche dans lequel nous passons la vie ; cette pauvreté, ce dénûment, cette privation de toutes choses et l'horreur de cette vaste et affreuse solitude.

« C'est cette même fin qui vous a fait renoncer si généreusement à vos parents, à votre patrie, aux délices du monde, et qui vous a fait traverser tant de pays pour venir chercher des gens faits comme nous, rustiques, grossiers, ignorants, et qui passent leur vie dans ces déserts sombres et sauvages. Je vous prie donc de me dire quel est le but où vous tendez, et la fin qui vous fait endurer tant de fatigues ? »

Nous lui répondîmes, dit Cassien, que c'était le désir et l'espérance du royaume des cieux. « Vous dites fort bien, nous répliqua-t-il, que c'est la fin que vous vous êtes proposée ; mais il faut savoir outre cela quel est le but, ou, pour mieux m'exprimer, le moyen que vous voulez employer pour arriver à cette fin. » Nous lui avouâmes notre ignorance, et il poursuivit ainsi : « Je viens de vous montrer qu'en chaque profession il y a d'abord un but auquel on s'arrête continuellement, et que si on ne s'y arrête pas, on ne parvient jamais à la fin. Cette fin donc que nous nous proposons dans la vie religieuse est le royaume des cieux ; mais si nous n'avons un but, nos efforts seront inutiles, nos fatigues infructueuses, et nous ferons comme un voyageur qui, marchant sans avoir de route certaine, a toujours la peine de marcher, et n'a jamais la consolation d'arriver au lieu qu'il désire. Notre fin est le royaume des cieux, cela est vrai ; mais notre but pour y arriver est la pureté de cœur, sans laquelle nous n'y saurions parvenir. Il faut donc que nous arrêtions toutes nos pensées vers ce but, et que nous y ramenions aussitôt notre esprit, lorsqu'il s'en détourne, le faisant servir de règle dans tout ce que nous faisons, et rectifiant par lui toutes nos actions, lorsqu'elles n'y sont pas conformes. Ceci paraîtra encore plus clair par la comparaison de ceux qui se servent de l'arc et des flèches. Pour si-

gnaler leur habileté, ils ont pour but un petit écusson, où sont dépeints les prix qu'on promet à ceux qui réussissent, et ils font tous leurs efforts pour l'atteindre avec leurs dards. Mais si cet écusson leur est caché, ou s'ils n'y attachent pas fixement leur vue, il ne leur reste plus de point fixe, et ils consument inutilement leurs forces à frapper l'air de leurs flèches, sans pouvoir discerner s'ils ont atteint ou manqué le but. »

n. 6. Appliquez ceci à notre profession. Saint Paul dit: *Ayons pour fruit la sanctification de nos âmes.* Voilà notre but, qui est la pureté de cœur. *Et pour fin la vie éternelle.* Voilà notre fin. Et parlant ailleurs sur le même sujet, il s'explique plus clairement
lip. 3. en disant : *J'oublie ce qui est derrière moi, et m'avançant vers ce qui est devant moi, je cours sans relâche au bout de la carrière.* Il faut donc embrasser de toutes nos forces ce qui nous peut acquérir la pureté de cœur, et rejeter comme pernicieux tout ce qui peut nous en éloigner.

« C'est par le défaut de cette application, que des personnes qui avaient quitté de grands biens dans le monde, laissent souiller dans la religion leur cœur par de petites choses. Ils s'y attachent jusqu'à se mettre en colère pour une aiguille qu'on leur ôte, une plume, un canif, une écritoire. Ils sont si jaloux d'un livre de piété, qu'ils ne peuvent souffrir que les autres le lisent ou le touchent; ils tombent dans l'impatience quand ils auraient pu pratiquer la charité, et après avoir donné tous leurs biens aux pauvres pour l'amour de Jésus-Christ, ils retiennent leurs premières affections dans des choses de néant. Saint Paul prévoyait
r. 13, 3. ce malheur lorsqu'il disait : *Quand je distribuerais tout mon bien pour nourrir les pauvres, et quand je livrerais mon corps aux flammes, tout cela ne me servirait de rien si je n'avais pas la charité.*

« Vous voyez par là qu'on ne devient pas tout à coup parfait pour avoir renoncé aux richesses et aux honneurs, si l'on n'est animé dans ses actions par cette charité dont parle l'Apôtre et qui

consiste dans la pureté de cœur. Nous devons donc rapporter tous nos désirs et toutes nos actions à cette pureté de cœur. C'est pour y parvenir que nous recherchons la solitude, que nous pratiquons les vertus, afin que par ces exercices, rendant notre cœur comme invulnérable à toutes les passions, nous le conservions dans la pureté, et nous montions par ces différents degrés à une charité parfaite. C'est par la même raison que lorsque nous sommes empêchés de continuer nos exercices pour quelque occasion raisonnable et nécessaire, nous ne devons pas nous laisser aller à la tristesse, ni à l'impatience, puisque ce que nous devions faire et que nous sommes obligés d'interrompre, n'était que pour combattre les passions et purifier notre cœur. On perd plus par un moment de colère, qu'on ne pourrait gagner par un jeûne. Il faut donc rapporter nos jeûnes, nos veilles, notre retraite et autres semblables pratiques, au but principal de la pureté de cœur, qui est la charité, et non pas blesser cette principale vertu pour conserver ces pratiques qui n'en sont qu'un accessoire. Et si nous conservons la charité, nous ne perdrons rien de la privation de ces pratiques, quand la nécessité nous les fait omettre.

« Mais pour mettre ceci dans un plus grand jour, votre principal soin et le dessein continuel de votre cœur doit être de vous attacher invariablement à Dieu, et d'arrêter fixement votre esprit dans les choses divines. Tout ce qui ne tend pas là ne tient que le second ou le dernier rang, et peut même être dangereux. Nous avons, en effet, dans l'histoire des deux sœurs Marthe et Marie, dont il est parlé dans l'Évangile, une excellente figure de ces deux choses; je veux dire d'une âme toujours appliquée à Dieu, et des actions qui peuvent la détourner de ce saint exercice. Marthe était occupée à un ministère très-saint, puisqu'elle travaillait pour le service de Jésus-Christ et de ses disciples. Marie sa sœur, au contraire, attentive à la doctrine du Sauveur, se tenait à ses pieds et les parfumait du parfum précieux d'une sincère confession. Le Sauveur la préféra à sa sœur, et quoique celle-ci voulût

la porter à une occupation très-louable, le Sauveur lui dit que
, 10. *Marie avait choisi la meilleure part qui ne lui serait point ôtée.* Il établit par là la principale piété dans la contemplation de Dieu, et ne donne aux autres vertus que le second rang, quelque nécessaires et utiles qu'elles soient; et lorsqu'il dit de Marie que *sa part ne lui sera point ôtée,* il fait voir qu'on pourra ôter l'autre à Marthe, puisque ce ministère extérieur qui se fait par le corps, ne subsistera pas toujours avec l'homme, au lieu que l'occupation de Marie durera éternellement. »

L'abbé Germain prit la parole, et demanda comment on pouvait dire que les œuvres extérieures de la charité passeront, puisque ce sont celles que Jésus-Christ promet de récompenser à son jugement.

L'abbé Moïse répondit : « Je ne vous ai pas dit, mes enfants, que la récompense des bonnes œuvres nous serait ôtée, puisque
t. 10. Jésus-Christ dit que celui *qui donnera seulement un verre d'eau froide, ne perdra pas sa récompense;* mais j'ai dit seulement que ce sera l'action même qui nous sera ôtée. La raison en est évidente. A présent les nécessités du corps, les révoltes de la chair, l'inégalité des conditions qui se trouve entre les hommes, où il y en a de riches et de pauvres, tout cela nous oblige à des macérations, à la purification de nos cœurs, à des œuvres de charité, etc. Et saint Paul le déclare en plus d'un endroit; mais ces œuvres cesseront dans le ciel, où cette nécessité ne subsistant plus, on se séparera de cette multitude d'actions extérieures pour se réunir tout en Dieu seul, où on employera toutes ses pensées, toutes ses affections pour l'aimer et le contempler par une éternelle pureté de cœur.

C'est cette bienheureuse occupation à laquelle aspirent sans cesse, et à laquelle se sont dévoués dès cette vie, ceux qui ont renoncé à tout pour n'avoir plus d'autre soin que de s'appliquer à la méditation des divines Écritures et de purifier leur cœur. Seriez-vous étonnés de ceci après que saint Paul nous assure

que non-seulement ces œuvres extérieures, mais même les dons les plus excellents du Saint-Esprit, passeront, et qu'il n'y a que la charité qui ne passera jamais. *Les prophéties,* dit-il, *seront* I Cor.
anéanties, les langues cesseront, la science sera détruite, mais la charité ne périra point. Elle sera alors bien plus sublime, plus élevée, et régnant au-dessus de la corruption et de la défaillance, l'incorruptibilité dans laquelle elle sera établie la rendra encore plus ardente et plus intimement unie à Dieu. »

Mais, dit l'abbé Germain, qui peut être toujours si attaché à la contemplation dans une chair si faible, et comment une âme partagée par différents soins sur la terre, peut-elle être toujours appliquée à Dieu qu'elle ne peut ni voir ni comprendre ?

L'abbé Moïse répondit : « L'homme environné d'infirmités sur la terre, ne doit pas prétendre d'y être inséparablement uni à Dieu par la contemplation. Tout ce qu'il peut faire est de savoir à quoi son esprit doit toujours tendre, et quel objet il doit se proposer pour y être toujours appliqué. Il doit se réjouir et se consoler dans son âme, lorsqu'il y pense. Il doit gémir et s'affliger lorsqu'il s'en éloigne par de vaines distractions, et alors il doit rappeler son cœur de son égarement, et redresser ses pensées pour les porter à ce divin objet.

« Après que le démon a été chassé du cœur et que le péché n'y règne plus, Dieu vient y établir son royaume, selon ce qu'il dit dans l'Évangile : *Le royaume de Dieu est au dedans de* Luc. 1
vous. Il ne peut y avoir en effet, au dedans de nous, que deux choses : la connaissance ou l'ignorance de la vérité, et l'amour des vices ou des vertus. C'est par ces deux choses que nous établissons en nous le royaume de Jésus-Christ, ou du démon.

Chacun doit donc reconnaître maintenant qu'il appartiendra infailliblement un jour à celui des deux royaumes qu'il aura choisi pour son partage, et auquel il se sera assujetti. Nous serons éternellement les sujets de ce roi que nous avons choisi sur la terre. Or on entre dans le royaume du diable par le péché, et

dans celui de Dieu par la pratique des vertus, par la pureté du cœur, et par une science spirituelle et divine. Le royaume de Dieu apporte nécessairement avec lui une vie éternelle. Le royaume du diable entraîne avec lui cette mort et cet enfer, dans lequel celui qui y tombe ne peut plus louer Dieu.

« Pour ce qui est de la contemplation de Dieu, on ne connaît pas seulement Dieu par la vue et l'admiration de son essence incompréhensible, ce qui est encore voilé pour nous, et caché dans l'espérance des promesses qu'on nous a faites. Mais on le connaît ici-bas par la grandeur et l'excellence de ses œuvres, par la considération de la justice, et par cette providence et cette sagesse qu'il fait reluire sans cesse dans le gouvernement du monde. Ainsi nous nous élevons à lui en contemplant avec un esprit pur, la conduite qu'il a tenue de siècle en siècle sur chacun des saints qu'il a fait naître dans son Église ; en admirant avec une sainte frayeur cette puissance souveraine avec laquelle il gouverne, il ordonne, il règle tout ; cette science infinie et cet œil pénétrant qui perce jusqu'au fond des cœurs sans que rien se puisse dérober à sa lumière ; en nous représentant avec étonnement qu'il connaît le nombre des grains de sable et les flots de la mer ; en admirant que chaque goutte de pluie, chaque jour, chaque heure, tout le passé, tout l'avenir subsiste devant lui et est présent à sa connaissance.

« Mais ce qui doit nous toucher davantage, c'est quand nous repassons dans notre esprit cette douceur et cette patience infatigable avec laquelle il souffre ce nombre infini de crimes qui se commettent tous les jours devant ses yeux ; lorsque nous faisons réflexion à l'état saint auquel il nous a appelés par sa pure miséricorde ; enfin lorsque nous voyons avec un transport de joie et d'admiration, combien, après nous avoir choisis pour être du nombre de ses enfants, il nous a fait naître d'ouvertures et d'occasions favorables pour nous sauver.

L'abbé Germain dit : « Comment, mon Père, l'esprit de

l'homme peut-il se dégager de cette foule de pensées inutiles qui viennent l'accabler malgré lui, et qui se glissent dans son cœur sans que presque il s'en aperçoive? »

L'abbé Moïse répondit : « Je suis d'accord avec vous, mes enfants, qu'il est impossible que l'esprit ne soit pas attaqué de ces pensées; mais on peut, avec la grâce de Dieu, les chasser et les rejeter lorsqu'on s'y applique avec soin. Nous ne pouvons pas les empêcher de naître dans nous ; mais nous pouvons, avec le secours du Seigneur, les rejeter ou les recevoir, selon qu'elles seront bonnes ou mauvaises. Nous pouvons, par cette vigilance, procurer que notre cœur s'élève vers le ciel, ou par notre négligence, qu'il soit appesanti vers la terre. Voilà pourquoi nous nous appliquons si souvent à la lecture et à la méditation de la sainte Écriture, nous chantons des psaumes, nous veillons, nous jeûnons, nous prions, nous faisons tout cela afin que notre âme étant plus pure, ne goûte pas les choses de la terre et s'élève à Dieu. Que si, par notre négligence, nous interrompons ces exercices, alors notre esprit, se laissant aller à la pente naturelle qu'il a vers la chair, se livre aux passions et s'expose à tomber dans tous les vices.

« Comprenez mieux ceci par une comparaison familière. Quand on veut faire tourner la meule d'un moulin, on resserre les eaux, afin que coulant avec plus de violence, elles communiquent leur mouvement à la meule. Il n'est donc pas possible alors que cette meule cesse d'agir tant que l'eau lui communique son agitation ; mais il dépend du maître du moulin d'occuper son action sur de bon ou de mauvais grain. Il en est de même de notre âme ; tant que dans cette vie elle sera tentée et comme inondée du torrent des passions, elle sera agitée d'une foule de pensées ; mais c'est à nous à veiller et à observer quelles sont celles à qui nous voulons donner entrée. Si nous nous occupons des divines Écritures ; si nous nous élevons vers le ciel par nos pieux désirs ; si nous en formons continuellement pour notre

avancement dans la perfection, les pensées qui s'élèveront de ces exercices seront bonnes. Si, au contraire, nous nous laissons aller à la négligence, à des entretiens inutiles, à des soins du monde, à des empressements superflus, il en naîtra des pensées mauvaises et dangereuses, et la parole de Jésus-Christ se vérifiera en
tt. 6. nous : *Où sera le trésor de vos actions et de vos pensées, là se trouvera votre cœur.*

« Nos pensées viennent de trois principes ; de Dieu, du démon ou de nous-mêmes. Elles viennent de Dieu, lorsqu'il daigne nous éclairer par l'infusion de son Saint-Esprit, qu'il nous excite à nous avancer dans la vertu, et qu'il nous inspire une salutaire componction de nos fautes. Elles viennent du démon, lorsqu'il tâche de nous surmonter par le plaisir des vices, ou quand, par ses artifices, il nous propose le mal sous les apparences du bien. Elles viennent de nous-mêmes, lorsque, par un effet naturel de notre esprit, nous nous souvenons des choses que nous avons faites ou que nous avons ouïes ; et c'est de ces pensées que
l. 93. David disait : *Le Seigneur connaît les pensées des hommes et sait qu'elles sont vaines.*

« Nous devons donc toujours avoir dans l'esprit ces trois principes, et examiner avec un sage discernement les pensées qui sortent de notre cœur, en découvrir la source et la cause, pour nous conduire selon que nous en avons reconnu l'auteur. Soyons à cet égard comme ces changeurs dont parle Jésus-Christ, qui savent si bien discerner l'or véritable de celui qui ne l'est pas. Ils ne se laissent pas éblouir par une fausse pièce qui couvre un fond d'airain par une surface d'or. Ils discernent non-seulement les monnaies marquées de l'image des tyrans, mais encore celles qui, portant le caractère du roi légitime, sont pourtant contrefaites et falsifiées ; et enfin, la balance à la main, ils voient si elles sont de poids.

« Toutes ces circonspections que ces personnes apportent servent à nous instruire. Nous devons examiner si ce qui se glisse

lans nos cœurs, ou si quelque dogme qu'on nous inspire, vient lu Saint-Esprit et non pas de la superstition ou de la vanité des ›hilosophes ; car nous savons qu'il y en a eu souvent, qui, après ıvoir fait profession de la vie solitaire, se sont laissés surprendre ›ar ces personnages. Leur éloquence et l'agrément de leurs ›aroles a été comme une surface d'or qui couvrait une fausse ›ièce et un fond d'airain. Un faux sens qu'on attache aussi au ›lus pur or de l'Écriture, peut nous tromper par le prix de la natière à laquelle on l'attache. Le séducteur tâche encore de ›ous surprendre en nous donnant de fausses pièces de monnaie ; 'est-à-dire, lorsqu'il nous porte à des exercices de piété que os supérieurs ne reconnaissent point, ou qui n'ont jamais eu ours, pour ainsi dire, dans la conduite de nos sages prédécesseurs. Il nous cache adroitement la fin malheureuse qu'il a dans e qu'il nous inspire. Il nous propose la vertu pour nous faire omber dans le vice. Il nous pousse à des jeûnes excessifs et à ontre-temps ; à des veilles démesurées ; à de longues prières n des temps incommodes ; à la lecture lorsqu'il faut faire autre hose ; à des visites de charité, pour nous faire sortir du secret e notre monastère et du repos de notre solitude ; à prendre soin e quelques femmes de piété, pour nous engager comme dans es filets dans une multitude de soins et d'inquiétudes ; à entrer ans le sacerdoce sous prétexte de gagner les âmes à Dieu : et uoique ce qu'il nous propose soit manifestement contraire à otre salut et à notre profession, il le déguise sous une apparence de charité et de dévotion, et trompe ceux qui ne savent as discerner ses artifices.

« Le moyen de n'être pas trompé est d'examiner toutes nos ctions au poids du sanctuaire ; c'est-à-dire, de voir si elles ortent la marque des vrais Pères de l'Église et de la tradition anonique et universelle. Il faut considérer aussi que quelque tile et même nécessaire que puisse d'abord paraître ce qu'on ous inspire, si néanmoins il est contraire à notre profession, s'il

tend à ruiner peu à peu le corps de ces actions saintes auxquelles nos anciennes résolutions nous engagent, il nous sera plus avantageux de le rejeter.

« Nous imiterons encore les habiles changeurs qui considèrent le poids des monnaies, si nous pesons nos pensées exactement dans la balance de notre cœur, pour voir si ce qu'elles nous inspirent n'a rien de trop singulier, si le motif n'en est pas défectueux, et si le mérite de notre action n'est pas diminué par quelque atteinte de vaine gloire. Mettons nos actions dans la balance, examinons-les au poids du sanctuaire ; c'est-à-dire, selon les règles publiques et générales des Prophètes et des Apôtres. Enfin veillons sur les plus secrètes dispositions de notre cœur, et considérons avec attention tout ce qui y entre, et si le dragon infernal ne trouve pas le moyen de s'y glisser en secret. C'est ainsi qu'en remuant ce cœur comme une terre avec la charrue mystérieuse de la vérité évangélique, c'est-à-dire, par le souvenir continuel de la croix de Jésus-Christ, nous découvrirons dans notre âme la retraite où les vices, comme des serpents capables de la tuer par leur haleine empoisonnée, sont cachés, et que nous les exterminerons. »

SECONDE CONFÉRENCE.

Sur la Discrétion.

Cassien termine la reproduction de sa première conférence avec l'abbé Moïse, par la promesse que ce saint abbé lui fit et à l'abbé Germain, de les entretenir sur la vertu de discrétion. Mais, leur dit le bienheureux vieillard, en vous parlant de cette vertu, je dois vous l'enseigner par mon exemple, et la pratiquer avec vous en finissant notre entretien, de peur de blesser par mes actions une vertu que je veux révéler par mes paroles. « Ainsi,

dit Cassien, il nous exhorta de fermer un moment les yeux et de faire un petit sommeil sur les mêmes nattes où nous étions lorsqu'il nous parlait. Il nous donna pour appuyer notre tête une sorte de chevet dont ils se servent. Ce sont des roseaux ajustés par petites bottes longues et menues, qui sont de pied en pied liées fort doucement. Elles servent aussi de petits siéges fort bas ; lorsque les solitaires s'assemblent, ils trouvent ce meuble fort commode, parce qu'il est facile à manier et à transporter, qu'on le fait sans peine et sans dépense, puisqu'il croît de ces roseaux en abondance sur le bord du Nil, et qu'il est permis à tout le monde d'en aller couper pour son usage. »

Le lendemain à la pointe du jour, Cassien et Germain conju- Coll. 2, c.
rèrent le vieillard de s'acquitter de sa promesse ; et il leur fit, sur la discrétion, l'excellent discours dont nous allons donner l'abrégé. Il en montre d'abord la nécessité et les avantages : ce qu'il confirme par le témoignage des Écritures et des Saints, et par plusieurs exemples qu'il rapporte. Il montre ensuite comment on doit la rechercher et la pratiquer.

« La discrétion, dit-il, n'est pas une médiocre vertu. Elle est un don de Dieu ; et si le solitaire ne s'applique pas avec soin à l'acquérir, il se trouvera bientôt comme dans une nuit sombre, et sera exposé à faire de grandes chutes. Plusieurs anciens étant assemblés auprès du grand saint Antoine, comme on y parlait du moyen le plus nécessaire pour n'être pas surpris par les artifices du démon et pour arriver à la plus haute perfection par un chemin droit et assuré ; après que chacun eut dit son sentiment, saint Antoine décida que c'était la discrétion ; car plusieurs solitaires ayant possédé de grandes vertus, le défaut de la seule discrétion a fait que leur pitié s'est démentie et qu'elle n'a pu persévérer jusqu'à la fin. Cette vertu est appelée par Jésus-Christ, Matt. 6.
l'œil et la lampe du corps, parce qu'en effet elle fait un sage discernement de nos pensées et de nos actions, pour connaître ce qu'il faut éviter et ce qu'il faut faire. Elle est le conseil que le

divines Écritures nous recommandent de consulter. Elle est cette
ibr. 5. nourriture solide dont parle saint Paul. En un mot, c'est elle qui peut uniquement conduire un solitaire à Dieu sans égarement, qui soutient toutes les vertus et qui les préserve de tous les périls.

« Saül et Achab péchèrent contre cette vertu. Le premier en se persuadant faussement que Dieu agréerait ses sacrifices plus que l'obéissance qu'il devait aux ordres de Samuel ; le second en sauvant par une compassion déplacée, la vie au roi de Syrie, contre l'ordre que Dieu avait donné de le mettre à mort.

« Un solitaire appelé Héron ayant voulu s'obstiner à faire des jeûnes excessifs, fut enfin trompé par le démon, qui lui fit croire qu'il était parvenu à une si haute perfection, qu'il n'avait plus besoin des avis des hommes, et qu'il n'était plus obligé de leur obéir, Dieu seul devant être son guide. Il fut ainsi trompé et il demeura si inflexible dans son erreur, qu'il ne la reconnut pas même à la mort. Deux autres solitaires, par un défaut de discrétion, voulurent aller dans la solitude la plus reculée du désert où demeurait saint Antoine, résolus d'y demeurer sans y prendre d'autre nourriture que celle qu'il plairait à Dieu de leur envoyer; mais comme la faim les surprit bientôt et qu'ils se traînaient presque mourants, des Maziques qui les aperçurent en furent touchés de compassion, malgré leur cruauté naturelle, et leur offrirent quelques pains. L'un d'eux, devenu plus sage, en prit avec joie et action de grâces et se préserva de la mort ; mais l'autre, méprisant avec opiniâtreté cette nourriture qui lui venait de la main des hommes, aima mieux mourir de faim que de l'accepter.

« Un autre solitaire que le démon trompa pendant quelque temps par des prestiges, se laissa si fort abuser, que cet esprit de ténèbres, déguisé sous la forme d'un ange de lumière, lui ayant proposé de sacrifier son fils qui demeurait avec lui dans le même monastère, bien loin d'ouvrir les yeux par la vertu de dis-

crétion sur ce commandement énorme, préparait déjà le couteau et il l'aurait exécuté, si son fils qui s'en aperçut ne se fût enfui tout étonné de sa cellule, se doutant que son père avait quelque dessein contre sa vie.

« Un autre enfin, par défaut de cette même vertu, fut tellement trompé par les rêveries et les fausses révélations du démon, que cet esprit malin le fit tomber malheureusement dans le judaïsme et le porta à se circoncire. Aucun donc de ces solitaires, conclut l'abbé Moïse, ne se serait laissé séduire, s'il avait pris soin d'acquérir la vertu de discrétion ; et je vous ai rapporté ces accidents pour vous faire comprendre combien il est dangereux pour un solitaire de n'avoir pas cette vertu. »

Vous nous avez parfaitement bien montré, mon père, lui dit l'abbé Germain, que la discrétion est la source et la racine de toutes les vertus. Nous souhaitons maintenant d'apprendre le moyen de l'acquérir et de discerner celle qui est la véritable d'avec la fausse ; celle qui vient de Dieu d'avec celle qui vient du démon.

« La véritable discrétion, répondit l'abbé Moïse, ne s'acquiert que par une véritable humilité, et la première preuve de cette humilité est la fidélité à laisser le discernement de toutes nos actions, et même de toutes nos pensées, à la sagesse de nos supérieurs, et de renoncer à notre propre lumière pour suivre la leur en toutes choses. Cette conduite non-seulement apprendra à un jeune solitaire à marcher droit dans le véritable sentier de la discrétion ; mais elle le défendra de tous les artifices de son ennemi. Jamais on ne pourra être séduit tant qu'on suivra pour sa conduite, non les règles de son jugement particulier, mais les exemples des anciens ; et toute l'adresse d'un ennemi si dangereux ne pourra jamais surprendre la simplicité et l'ignorance de celui qui ne rougit point de découvrir ses pensées à ses supérieurs, au lieu de les retenir dans son cœur par une mauvaise honte, et qui les reçoit ou les rejette selon leur avis. »

L'abbé Moïse appuya ceci par l'histoire de l'abbé Sérapion qui
5. étant jeune encore fut délivré sur-le-champ d'une tentation de gourmandise en l'annonçant à son supérieur. Nous la rapporterons au long en parlant de ce solitaire.

Mais, mon père, dit l'abbé Germain, il arrive quelquefois des inconvénients qui donnent lieu à cette honte dangereuse, qui nous porte à cacher nos pensées. Ce qui nous confirme plus dans cette retenue, est ce qui arriva à un solitaire de Syrie, qui était réputé pour un des principaux de ce désert. Un autre solitaire lui ayant une fois découvert fort simplement ce qui se passait dans son cœur, ce père, dans une rencontre, s'étant mis en colère contre lui, lui reprocha dans son émotion toutes les fautes qu'il lui avait humblement découvertes.

« Ne vous en étonnez pas, répondit l'abbé Moïse ; comme les jeunes solitaires ne sont pas tous dans une égale ferveur, les anciens aussi ne se trouvent pas tous dans un même degré de discrétion et de sagesse. Nous ne devons pas suivre l'exemple et écouter les avis de tous ceux indifféremment qui ne sont recommandables que par le nombre de leurs années. Il faut réserver cette déférence à ceux que nous saurons certainement avoir été bien réglés dans leur jeunesse et dans toute la suite de leur vie, et s'être conduits selon les maximes et la tradition de ceux qui les avaient précédés, et non par l'imagination présomptueuse de leur esprit propre ; car on n'en trouve que trop, ce qui est déplorable, qui, vieillissant dans la tiédeur et le relâchement où ils se sont accoutumés dès leur jeunesse, se veulent acquérir de l'autorité sur les autres, non par la maturité de leurs mœurs, mais par la grandeur de leur âge.

Dieu nous a marqué à dessein dans les Écritures, des exemples qui prouvent combien il importe que les jeunes gens qui entrent dans son service s'adressent aux anciens pour être formés. Il avait choisi Samuel pour être un grand prophète, et il le soumit à Héli. Jésus-Christ appelant lui-même saint Paul et descendant du ciel

pour lui parler, l'adresse à Ananie pour apprendre de lui ce qu'il doit faire ; et ce même Apôtre assure qu'il était allé à Jérusalem dans le seul dessein de conférer avec les autres Apôtres. Tout cela nous apprend que Dieu ne découvre la voie de la perfection à aucun de ceux qui, ayant de sages supérieurs pour s'en instruire, rejettent leurs avis et méprisent leur conduite, sans respecter cet oracle si important de l'Écriture : *Interrogez votre père et il vous instruira ; vos anciens, et ils vous diront ce que vous avez à faire.* Deut.

La discrétion seule peut nous empêcher de tomber dans deux extrémités vicieuses. Les jeûnes excessifs font le même mal que la gourmandise, et les veilles immodérées sont aussi dangereuses que le trop dormir ; parce que l'abstinence indiscrète affaiblissant le corps, le réduit ensuite dans la nécessité de prendre plus de nourriture que de coutume pour le réparer, et que les veilles extraordinaires ont enfin renversé ceux que le sommeil n'avait pu vaincre. J'en ai fait moi-même l'expérience, et j'ai reconnu que les jeûnes excessifs m'ont jeté dans un plus grand danger que n'eût pu faire le combat qu'il m'eût fallu soutenir contre la paresse et la gourmandise. »

Quel est donc, mon Père, dit l'abbé Germain, ce milieu si juste de la tempérance par lequel il faut marcher pour éviter ces deux extrémités si dangereuses ?

Cette question, répondit l'abbé Moïse, a souvent été agitée par nos Pères, et après un mûr examen, ils ont préféré aux autres ceux qui se contentent de pain sec, et trouvé que la mesure la plus équitable qu'on pouvait garder, était de se contenter par jour de deux de ces petits pains dont ils se servent, et qui peuvent peser à peine une livre.

L'abbé Cassien et l'abbé Germain lui représentèrent qu'il leur paraissait que c'était peut-être trop ; car, dirent-ils, nous aurions de la peine à manger un de ces petits pains tout entier.

« Si vous voulez bien comprendre, répondit l'abbé Moïse, ce que c'est que de se contenter du régime que je viens de vous pro-

poser, éprouvez-le pendant un certain temps, sans faire le dimanche des repas qui vous soutiennent davantage, vous verrez que non-seulement il n'y aura rien de trop dans cette mesure, mais encore que vous ne sauriez rien en retrancher sans vous incommoder.

« Enfin la règle générale est de proportionner la nourriture à ses forces, et de faire en sorte qu'on ait encore faim en sortant de table. C'est le moyen de conserver l'âme et le corps dans un même état, sans l'épuiser par le jeûne, ni l'appesantir par l'excès du manger. »

Mais, dit l'abbé Germain, comment garder inviolablement cette règle? Il arrive quelquefois que, lorsque l'heure de se mettre à table est venue, il survient tout à coup des frères à qui l'on est obligé de donner à dîner, ne faut-il pas ajouter quelque chose en leur faveur, ou faut-il manquer au devoir de l'humanité?

« L'abstinence et la charité, répondit l'abbé Moïse, sont deux vertus qui doivent nous être également chères. Il faut garder avec circonspection la même mesure dans vos repas pour l'amour de la tempérance et de la pureté; mais il faut aussi témoigner de la charité envers nos frères, et leur rendre tous les devoirs de l'humanité chrétienne et religieuse.

« Pour ne blesser aucun de nos devoirs, il serait bon de se contenter à l'heure de none de prendre un de ces petits pains que la règle nous prescrit, et de réserver l'autre à vêpres, afin que s'il survient quelqu'un de nos frères, nous puissions le manger à table avec eux, sans ajouter à notre nourriture ordinaire; et si personne ne vient nous voir, nous pourrons manger sans regret ce pain que nous aurons réservé. »

C'est ainsi, dit Cassien, que finit l'entretien que l'abbé Moïse eut avec nous. Il nous renvoya ensuite pleins de joie, après nous avoir traités par ces deux festins spirituels et magnifiques.



Imp. F. Chardon aîné Paris.

L'Abbé Isaac.

DE L'ABBÉ ISAAC [1].

Comme il y a eu plusieurs solitaires du nom d'Isaac, nous ne saurions déterminer quel est celui que Cassien fait parler dans sa neuvième et dixième conférence. Son commentateur dit qu'il demeurait dans le désert de Scété ; mais nous avons vu ailleurs qu'il y en a eu plusieurs de ce nom dans cette solitude. Bulteau dit que c'est peut-être celui qui s'enfuit pour n'être pas ordonné prêtre, et qui, comme nous l'avons remarqué, après avoir été successivement disciple de Crone à Nitrie, et de Théodore au mont de Pherme, passa au désert de Scété. Tillemont croit que c'est plutôt Isaac, disciple de saint Macaire d'Alexandrie, dont nous avons parlé à la suite de sa Vie.

Quel que soit cet Isaac, il nous suffira de dire qu'il fut solitaire de Scété, et de donner l'analyse des deux conférences où Cassien le fait parler et qui roulent sur la prière. Les belles instructions qu'elles contiennent nous donneront une juste idée des grandes lumières de ce solitaire dans les voies de l'oraison.

Tout ce qu'il dit dans ces conférences peut se réduire : 1° aux dispositions que nous devons apporter à la prière ; 2° aux différentes sortes d'oraisons ; 3° aux sentiments intérieurs que nous y devons avoir ; 4° aux moyens de rendre notre prière continuelle ; 5° à la manière dont nous devons réciter les psaumes.

1° Il y a deux sortes de dispositions que nous devons apporter à la prière, si nous voulons la rendre parfaite et nous élever toujours plus à une oraison éminente. L'une, qu'on doit regarder comme éloignée et qui doit être habituelle dans nous ; l'autre, qu'on peut considérer comme prochaine, et qu'il faut apporter à

[1] Cassien.

la prière, si nous voulons la faire avec attention et en recueillir les véritables fruits.

« Toute la fin d'un solitaire, dit l'abbé Isaac, et sa plus haute perfection tend à n'interrompre jamais son oraison, et à posséder, autant que le peut la faiblesse d'un homme sur la terre, une tranquillité immobile dans l'âme, et une inviolable pureté de cœur. Nous tâchons de nous procurer ce bien précieux par les travaux du corps et la contrition de l'esprit; et comme l'édifice des vertus ne s'élève que pour monter à la perfection de la prière, de même les parties de cet édifice ne se lieront et ne se soutiendront bien, si la prière n'y concourt. Ainsi la prière stable et continuelle ne peut s'acquérir sans ces vertus; et ces vertus, qui en sont comme le fondement, ne peuvent acquérir sans la prière leur dernière perfection.

« Pour prier donc avec toute la ferveur et la pureté que l'on doit, il faut d'abord retrancher tous les soins de la chair; bannir toute sorte d'affaires; ne point s'embarrasser l'esprit du nouveau; ne point occuper sa mémoire des choses passées; fuir de parler beaucoup; éviter les médisances, les paroles de railleries et de bouffonneries; déraciner les moindres rejetons de la colère et de la tristesse; retrancher la concupiscence de la chair et de l'avarice; et, après avoir purgé la place de son cœur de ces vices grossiers, en la nettoyant par l'innocence et la simplicité, il y faut jeter le fondement inébranlable d'une humilité profonde, qui puisse soutenir un édifice que nous méditons d'élever jusqu'au ciel.

« Il faut ensuite établir sur ce fondement les autres vertus, et empêcher l'esprit de se dissiper dans des pensées volages et égarées, afin de l'accoutumer peu à peu à s'élever à la contemplation de Dieu et à la méditation des choses célestes; car il arrive ordinairement que tout ce que nous avons dans l'esprit avant l'heure de l'oraison nous revient dans la mémoire lorsque nous prions. C'est pourquoi nous devons nous mettre, avant la prière, dans la même disposition où nous souhaitons de nous trouver en

priant. L'état où l'on est alors n'est qu'une suite de celui qui a précédé, et nous retrouvons au milieu de nos prosternements et de nos profondes inclinations, les images des actions que nous avons faites, et des paroles que nous avons dites. »

Cette doctrine de l'abbé Isaac nous apprend donc qu'on ne saurait aspirer à un grand don d'oraison, si l'on n'a soin auparavant de travailler à purifier son cœur, non-seulement des vices grossiers et des affections dépravées, mais encore de l'attache aux objets dissipants et aux frivoles civilités du monde ; et que plus on en épure son cœur, plus on se dispose à acquérir l'esprit d'oraison. Il faut, comme ont dit depuis les auteurs mystiques, passer par la vie purgative. Il y faut joindre aussi l'illuminative, c'est-à-dire la pratique des vertus et des exercices de piété, et, comme on a pu le remarquer dans les paroles de l'abbé Isaac, il faut s'établir solidement dans une humilité sincère et profonde, et élever sur ce fondement solide l'édifice des autres vertus, pour parvenir à la vie unitive, et à cette oraison sublime qui élève l'âme jusqu'au ciel par les divines communications qu'elle y reçoit.

Le même abbé nous fait encore entendre avec quel soin nous devons préparer nos cœurs avant la prière pour la faire avec attention, ce que nous appelons la préparation prochaine, prenant soin de nous recueillir, sans quoi *nous retrouvons*, comme il dit avec raison et comme l'expérience ne nous l'apprend que trop, *nous retrouvons*, dis-je, *au milieu de nos profondes inclinations, les images des actions que nous avons faites, et des paroles que nous avons dites ;* le démon, par ses suggestions, ou l'attachement de notre cœur à ces objets inutiles, nous les représentant alors plus vivement.

« Notre âme, poursuit l'abbé Isaac, se peut comparer à une plume très-légère, qui n'étant point mouillée, s'élève au ciel par sa légèreté, soutenue du moindre souffle de l'air ; mais s'il arrive qu'elle soit trempée dans l'eau, elle en est appesantie, et

bien loin de s'élever, le poids de cette humidité la fait tomber à terre. Ainsi tant que le vice n'appesantit pas notre âme, sa pureté, soutenue du souffle du Saint-Esprit, l'élève à la contemplation de Dieu, et lui fait quitter la terre pour ne vivre plus que dans le ciel et dans la méditation des choses invisibles ; ce que Notre-Seigneur nous apprend dans l'Évangile quand il dit :
21. *Prenez garde que vos cœurs ne s'appesantissent point par la gourmandise, par l'excès du vin, par les soins de ce monde.* »

Sur quoi nous devons observer, poursuit l'abbé Isaac, que Notre-Seigneur joignant le retranchement des soins du monde avec celui de l'intempérance de la table, nous fait entendre qu'on peut, sans excès de vin, tomber dans une autre ivresse non moins dangereuse, des vaines sollicitudes du monde, qui submerge et accable l'esprit et le cœur : ivresse sur laquelle le commun des hommes s'aveugle quelquefois si fort, que plusieurs même d'entre les religieux et les solitaires, ce qu'on ne saurait dire sans rougir, en sont malheureusement atteints sans presque qu'ils y fassent attention.

« En effet, pour nous apprendre que quoique séparés de corps par notre état de tout ce qui se passe dans le siècle, nous pouvons tomber dans cette ivresse des soins dangereux du monde, il ne faut que considérer que les anciens Pères de la solitude ont jugé que pour nous en éloigner, il fallait établir pour règle, que tout ce qui passerait les nécessités de la vie, devait être compté entre les soins et les embarras du siècle.

« Par exemple, si un sou que nous gagnerions par notre travail, pouvant nous suffire pour chaque jour, nous voulons travailler davantage pour en gagner deux ou trois. Si deux tuniques nous suffisant, l'une pour le jour, l'autre pour la nuit, nous voulons en avoir trois ou quatre. Si une ou deux cellules nous suffisant aussi, nous cherchons à être plus au large et à orner notre logement plus que notre profession ne demande, nous montrons par là que les passions qui règnent dans le monde sont encore vivantes dans notre cœur. »

L'abbé Isaac confirme ce qu'il vient de dire par la vision d'un aint solitaire, qui montre que le démon nous porte quelquefois à agir au dehors pour nous embarrasser de divers soins inutiles, et qui nuisent extrêmement à l'âme. « Un des plus sages d'entre es anciens, dit-il, allant dans le désert, passa auprès de la celule d'un solitaire qui, frappé de la maladie dont nous parlons, s'occupait tout le jour à faire et à refaire des logements inutiles. Il vit de loin ce pauvre religieux qui cassait des rochers avec un gros marteau, et auprès de lui il aperçut un Éthiopien qui mettait ses mains entre les siennes pour frapper de grands coups, et qui l'encourageait et l'excitait à ce travail avec des torches de eu dont il l'échauffait. Il ne lui donnait même aucun relâche; ar quand ce pauvre solitaire, épuisé de fatigue, voulait cesser le travailler, il s'opposait à ce repos, et le pressait de reprendre e marteau et de ne point s'arrêter de casser des roches qu'il n'eût chevé son ouvrage.

« Le saint vieillard, touché de compassion de voir ce solitaire éduit par le démon qui lui inspirait cette sollicitude, s'approcha le lui et lui dit, après le salut ordinaire : « A quoi vous occupez-ous, mon frère ? » — « Il y a longtemps, mon Père, lui répondit e solitaire, que nous nous occupons ici pour casser une roche qui est bien dure, et nous n'en avons presque pu venir à bout. » — « Vous avez raison, répliqua le vieillard, de dire : Nous n'avons presque pu casser cette roche, car vous n'étiez pas seul pour la casser ; un autre, que vous ne voyiez pas, y a travaillé avec vous, et il ne vous y a pas tant aidé qu'il vous y a poussé, et comme forcé avec une extrême violence. »

De cet exemple, l'abbé Isaac conclut qu'il ne suffit pas de ne point faire ce qui est visiblement mauvais, et qui nous ferait condamner par toutes les personnes spirituelles, et même par les gens du monde; mais qu'il faut rejeter aussi ce qui nous préoccupe trop, quoiqu'il se couvre dans notre esprit d'un spécieux prétexte. « Car en vérité, ajoute-t-il, ces petites niaiseries qui

semblent si légères, et où les personnes de notre profession se laissent aller si aisément, n'occupent et n'appesantissent pas moins nos esprits que ces grandes choses qui sont proportionnées aux personnes du monde, dont ils sont possédés et comme enivrés. Ces bagatelles empêchent le religieux d'avoir l'esprit libre et dégagé de la terre pour ne plus penser qu'à Dieu et soupirer toujours vers lui, comme il le doit par sa profession de solitaire. »

2° Après que l'abbé Isaac eut parlé de ces dispositions à l'oraison, même la plus éminente, il expliqua les différentes sortes de prières dont parle saint Paul écrivant à Timothée, lorsqu'il lui
I Tim 2. dit : *Je souhaite qu'en premier lieu on fasse à Dieu des supplications, des oraisons, des demandes et des actions de grâces.* « Les supplications, poursuit l'abbé Isaac, nous les faisons en implorant la miséricorde de Dieu pour nos péchés, lorsque touchés d'une vive componction, soit de nos fautes passées, soit de celles que nous commettons tous les jours, nous lui en demandons pardon. Les oraisons sont des vœux, des promesses, des protestations que nous faisons à Dieu, comme quand nous lui vouons une inviolable chasteté, que nous lui promettons d'avoir une patience constante dans nos peines, que nous formons la résolution devant lui de combattre la colère, la tristesse, le relâchement et la paresse, qui nous empêchent d'accomplir nos promesses, etc. Les demandes, nous les offrons à Dieu tant pour nous que pour les autres, en le priant dans la ferveur de notre esprit, pour nos amis, pour la paix et le salut de tout le monde, pour la prospérité de tous les hommes, des rois et de ceux qui sont dans les charges et les dignités de la terre.

« On met enfin, ajoute l'abbé Isaac, on met au quatrième rang les actions de grâces que nous rendons à Dieu dans une joie ineffable, lorsque nous nous souvenons des biens qu'il nous a faits autrefois, ou que nous considérons ceux qu'il nous fait actuellement, ou que nous prévoyons ceux qu'il prépare et qu'il réserve

à ceux qui l'aiment. L'âme en cet état sent d'ordinaire une grande effusion de cœur dans ses prières, lorsque regardant avec des yeux très-purs ce que la bonté de Dieu nous réserve un jour dans cette heureuse félicité des Saints, elle se sent pressée de lui en rendre avec un transport de joie, de très-humbles actions de grâces. »

« L'abbé Isaac fait sur ces quatre sortes de prières, une observation très-importante, et qui condamnait dès lors, par avance, la doctrine des faux mystiques. Il remarque : 1° Que ces quatre sortes de prières en produisent chacune beaucoup d'autres qui sortent de leur abondance, et comme de leur plénitude. 2° Que quoique ces quatre sortes de prières soient utiles et nécessaires à chaque personne en particulier, pour remplir son cœur par la diversité des vives affections qu'elles produisent, il semble que la supplication regarde plus particulièrement ceux qui commencent à servir Dieu; que l'oraison est plus pour ceux qui ont fait quelque progrès dans la piété; que les demandes conviennent à ceux qui ont déjà accompli les promesses qu'ils ont faites au Seigneur; et que l'action de grâces est plus propre à ceux qui, ayant arraché de leur cœur les épines que produisent les remords de la conscience, par la purification de leurs péchés, s'occupent avec un esprit paisible, à contempler les miséricordes du Seigneur et les grâces qu'ils en ont reçues.

« L'âme néanmoins, ajoute-t-il (et ceci doit être bien remarqué), quoiqu'elle soit dans ce haut degré, ne laisse pas d'entrer dans les autres sortes d'oraisons. Elle va de l'une à l'autre, et les parcourt toutes comme un feu léger qui vole de tous côtés. Elle se répand alors dans l'ardeur de son zèle si pur et si brûlant, en des prières ineffables qu'elle offre à Dieu, et que le Saint-Esprit, qui prie en nous avec des gémissements secrets, forme dans nous sans que nous le sachions, et les fait monter jusqu'au trône de Dieu. Elle conçoit tant de choses à la fois dans ce moment, et diversifie tellement ses prières, qu'il lui est impossible en un

autre temps, je ne dis pas de les exprimer par ses paroles, mais de les repasser en son souvenir.

« C'est ce qui fait que dans quelque degré de ces quatre sortes d'oraisons qu'on se trouve, il arrive quelquefois qu'on est tout transporté dans sa prière, et que même dans la première, qui est comme la plus basse, où l'on s'occupe des jugements de Dieu, et où l'on est pénétré de la crainte de sa colère, on ne laisse pas d'avoir dans de certains moments, le cœur si vivement touché de componction, qu'on n'est pas moins touché de ferveur que l'est celui qui a le cœur pur, se répand en actions de grâces, et qu'on commence, selon la parole de Jésus-Christ à aimer davantage, parce qu'on comprend qu'il nous a été remis davantage. »

Après que l'abbé Isaac eut parlé de ces quatre sortes d'oraisons, il en vint à celle que Notre-Seigneur nous a apprise, et que nous appelons pour cela l'*Oraison Dominicale*. « Il y a, dit-il, une autre oraison beaucoup plus sublime et plus élevée que celles dont nous venons de parler. Elle se forme par la contemplation de Dieu seul, et par l'ardeur d'une charité si embrasée, que l'âme étant comme fondue et abîmée dans l'amour qu'elle a pour Dieu, et se jetant dans son sein pour s'y plonger et pour s'y perdre, elle lui parle avec une familiarité toute divine, et s'entretient librement avec lui comme avec son père. L'oraison que Jésus-Christ nous a prescrite, nous marque dès le premier mot, que nous devons tendre à cet état.

« *Notre Père,* dit-il. Lors donc que nous confessons que Dieu, le Seigneur de l'univers, est notre Père, nous déclarons que nous sommes passés de la condition des esclaves à celle des enfants adoptifs de Dieu. Nous ajoutons ensuite : *Qui êtes dans les cieux,* afin que nous souvenant que la vie présente n'étant qu'un exil, et cette terre où nous vivons, une terre étrangère qui nous sépare de notre père, nous en dégagions notre cœur, et nous portions nos désirs à cette bienheureuse patrie où demeure notre père. »

Dans cet état sublime d'enfants de Dieu, nous nous sentirons enflammés de ce désir si pieux dont brûlent ses véritables enfants, qui est de ne chercher que la gloire et l'honneur de leur père en lui disant : *Que votre nom soit sanctifié.* Ainsi nous témoignons que nos vœux et notre joie sont de voir que notre père soit honoré, et nous imitons Jésus-Christ qui a dit *que celui qui parle de lui-même cherche sa propre gloire, et que celui qui cherche la gloire de celui qui l'a envoyé est véritable, et il n'y a point d'injustice en lui.* Joan. 7.

« La seconde demande, poursuit l'abbé Isaac, que l'âme fait par l'Oraison Dominicale, est *que le royaume de son Père arrive bientôt;* ce qui s'entend en deux manières. 1° Du royaume par lequel Jésus-Christ règne tous les jours dans ses saints ; car avant la conversion du pécheur, le démon qui habite en lui, remplit son cœur de l'infection des vices ; mais Jésus-Christ en y entrant y répand la bonne odeur des vertus, et fait que la chasteté s'y rend victorieuse de l'impureté, la modération de la fureur, l'humilité de la présomption et de l'orgueil. 2° Ces mêmes paroles peuvent s'entendre de l'avénement de Jésus-Christ à la fin du monde, et de ce royaume qu'il doit donner alors à ses véritables enfants. L'âme fidèle ne perd point de vue ce royaume dans cette vie, et son désir et son attente lui font dire sans cesse : *Que votre royaume arrive.* L'impie au contraire n'ose former ce souhait, parce qu'il craint de voir le tribunal de ce grand juge, lorsqu'il sait que par sa sentence il doit recevoir la peine de ses crimes.

« La troisième demande est : *Que votre volonté soit faite dans la terre comme au ciel.* On ne peut porter sa prière plus haut, que de souhaiter que la terre mérite par là d'être égalée au ciel, puisque c'est autant que si l'on demandait que les hommes soient semblables aux anges, et que comme ces bienheureux esprits accomplissent dans le ciel toutes les volontés de Dieu, les hommes en fassent de même sur la terre. On peut aussi entendre ces pa-

I Tim. 2. roles dans le sens que saint Paul dit, que *Dieu veut que tous les hommes soient sauvés ;* et c'est comme si l'on disait : Que tous ceux, ô Père saint, qui sont sur la terre, soient comme ceux qui sont dans le ciel, sauvés par la connaissance de votre saint nom.

« Nous disons ensuite : *Donnez-nous aujourd'hui notre pain céleste*, qu'un autre évangéliste appelle *notre pain de chaque jour. Céleste ;* ce qui montre la dignité de la substance et le distingue de toutes les créatures par l'excellence de sa grandeur et de sa sainteté. *De chaque jour;* parce que sans lui nous ne pouvons recevoir, ni entretenir un seul jour la vie de l'âme.

« *Remettez-nous nos dettes comme nous les remettons à ceux qui nous doivent.* C'est en cette demande qu'éclate admirablement la bonté incompréhensible de Dieu, qui nous donne en ceci non-seulement un modèle de prière, mais encore un merveilleux règlement de nos mœurs. Il nous ouvre encore par là l'entrée de sa miséricorde, en nous fournissant le moyen de nous rendre ses jugements favorables. Il met entre nos mains le pouvoir de fléchir et de tempérer sa sentence, et de le forcer en quelque sorte à nous pardonner nos offenses par le pardon que nous accordons aux autres.

« Mais, poursuit l'abbé Isaac, il se trouve des personnes qui passent cet endroit du *Pater,* lorsque tout le peuple le dit à haute voix dans l'église, de peur de se condamner plutôt eux-mêmes par ces paroles, que de s'excuser, sans considérer qu'on n'impose point par ces frivoles subtilités à ce souverain Juge, qui a voulu marquer dans les paroles mêmes de ceux qui le prient, la manière dont il les doit juger un jour. Car comme il désire de n'être point obligé d'user envers eux d'une sévérité inflexible, il leur a voulu tracer par avance le modèle de ses jugements, afin que nous jugions nos frères comme nous souhaitons qu'il nous juge ; parce que celui qui ne fait pas miséricorde sera jugé sans miséricorde.

« *Ne vous laissez point tomber dans la tentation.* Ce qui ne si-

gnifie pas que Dieu ne permette pas que nous soyons tentés ; car comment notre patience et notre fermeté pourra-t-elle être éprouvée ? Mais cela veut dire, qu'il ne souffre pas que la tentation nous abatte. Job, Abraham, Joseph, ont été tentés, mais ils ne sont point tombés dans la tentation, parce qu'ils n'ont point consenti au démon qui les tentait.

« Enfin notre prière se termine par ces mots : *Mais délivrez-nous du mal ;* c'est-à-dire, ne permettez pas que le démon nous tente au delà de nos forces ; mais en permettant qu'il nous tente, faites-nous sortir de sa tentation par une heureuse victoire sur elle.

« Cette prière, que Jésus-Christ nous a enseignée et prescrite, poursuit l'abbé Isaac, élève quelquefois ceux qui se la rendent familière, à cette oraison sublime d'actions de grâces dont nous avons parlé auparavant ; oraison toute de feu, connue et éprouvée de peu de personnes, et qu'on peut appeler ineffable, parce qu'elle est au-dessus de l'esprit et du sentiment des hommes. Elle ne se forme ni par le son de la voix, ni par le mouvement de la langue ; mais l'âme seule, éclairée par la lumière du Saint-Esprit, s'explique par une effusion et une multiplication de mouvements et d'affections, qui sortent de son cœur comme d'une source abondante.

« C'est cette oraison si sublime que Jésus-Christ nous a tracée, lorsqu'il priait dans un profond silence, comme il fit au jardin dans son agonie. Mais qui pourrait rapporter les différentes espèces et les différentes causes de ces componctions ineffables qui enflamment l'âme et lui font former des prières si ardentes et si pures ? Tantôt c'est un verset de quelque psaume qui nous met tout à coup dans le mouvement d'une prière toute de feu ; tantôt c'est la voix d'un de nos frères, qui est tout ensemble nette et édifiante, et qui nous réveille de l'assoupissement où nous étions ; tantôt c'est la psalmodie grave et modeste ; tantôt ce sont les entretiens spirituels d'un homme de Dieu, la mort d'un de nos

frères, le souvenir de notre tiédeur passée et qui excite nos regrets.

« Cette même componction, renfermée en tant de manières, ou formée par tant de différentes causes dans le fond du cœur, en sort aussi et s'échappe quelquefois au dehors par les transports d'une allégresse toute sainte, qui nous fait pousser des cris que nous ne pouvons retenir, et qui fait passer jusqu'aux cellules plus voisines, les impressions dont nous sommes pénétrés ; et d'autres fois, au contraire, toute notre âme s'abîme dans un profond silence, l'admiration de ce que nous sentons nous étouffant la voix, et l'esprit retenant les sens en suspens, et n'ayant plus que les soupirs libres pour porter à Dieu la ferveur de ses désirs. Enfin on se sent d'autres fois percés d'une douleur si vive de componction, qu'il faut qu'elle s'évapore par une grande effusion de larmes.

« Mais, continue l'abbé Isaac, ces larmes ne viennent pas toujours d'un même mouvement. On pleure par la componction dont le cœur est percé par le souvenir de ses péchés. On pleure dans la vue des biens à venir, et dans le désir de cette gloire éternelle que nous attendons. On pleure lorsque sans aucun remords de ses péchés, la pensée du jugement terrible de Dieu et des tourments de l'enfer nous saisit de frayeur. On pleure quelquefois, non pour ses propres offenses, mais pour les crimes et l'endurcissement des autres.

« Ces larmes saintes sont différentes de ces larmes forcées que les cœurs endurcis tirent à peine de la sécheresse de leurs yeux. Celles-ci pourtant ne sont pas infructueuses ; car c'est par un bon désir qu'on tâche de se les procurer. Elles sont bonnes à ceux qui ne sont pas encore purifiés de leurs vices ; mais ceux qui ont déjà goûté la vertu et qui en ont l'amour imprimé dans le cœur, doivent moins se mettre en peine pour ces larmes sensibles qui coulent au dehors, puisque quand même on les ferait par ses efforts couler avec abondance, elles n'ont aucune pro-

portion avec cette effusion de larmes que Dieu nous donne quand il lui plaît. Il peut même arriver que ceux qui prieront avec ces affectations et ces efforts, ne feront que se distraire et s'abattre l'esprit, au lieu de le retenir dans l'élévation où il doit s'arrêter en la présence du Seigneur. »

3° L'abbé Isaac parle après cela des marques que nous pouvons avoir que Dieu a exaucé nos prières. « 1° Lorsque nous n'avons été troublés par aucune défiance ni aucun doute; mais que nous avons ressenti au contraire, par une sainte confiance, que Dieu nous a écoutés favorablement. 2° Quelquefois l'union et le consentement de deux personnes qui prient, est un moyen, comme dit Jésus-Christ, d'être exaucé. 3° L'assiduité dans la prière, que Jésus-Christ appelle *importunité* à cause de sa persévérance infatigable, est aussi exaucée. 4° L'Ecclésiastique nous dit que les aumônes font que Dieu écoute notre prière. Il en est de même, selon Isaïe, de la réformation des mœurs accompagnée des œuvres de miséricorde. L'excès enfin de nos afflictions, selon le Prophète royal, représenté au Seigneur avec foi, le force en quelque sorte, par sa bonté infinie, à nous écouter. »

Matth. 18
Luc. 11.
Eccles. 29
Isai. 58.
Psal. 119

Enfin l'abbé Isaac termine cette première conférence sur la prière, par une excellente explication de cet endroit de l'Évangile : *Quand vous priez, entrez dans votre chambre, et fermant la porte, priez-y votre Père.* « Nous prions, dit-il, *dans le secret de notre chambre*, lorsque, bannissant de notre cœur le tumulte et le bruit de nos pensées, nous l'ouvrons à Dieu pour le prier dans un silence profond et dans une familiarité toute sainte. *Nous fermons la porte de notre chambre*, lorsqu'ayant la bouche fermée, nous offrons sans bruit et sans paroles nos prières à Dieu, qui regarde, non la langue, mais le cœur. *Nous prions en secret*, lorsqu'avec toute l'application de notre esprit et de notre cœur, nous découvrons nos demandes à Dieu seul, sans que les démons mêmes puissent reconnaître ce que nous lui demandons. Nous devons donc prier dans un profond silence, non-seulement afin

Matth. 6.

que nous n'incommodions pas, par nos cris et par nos paroles, nos frères lorsqu'ils prient; mais afin même de cacher la fin et l'intention de notre prière à nos ennemis invisibles, qui nous tendent plus de piéges au temps de la prière que dans les autres. »

Il donne ensuite pour dernier avis, de s'accoutumer à faire des prières courtes, mais fréquentes, de peur que si elles sont plus longues, le démon ne trouve le temps de jeter des pensées et des distractions dans le cœur; et il appelle ces prières courtes, mais ardentes : « Une oblation salutaire, une offrande pure, un sacrifice de justice et de louange, une hostie véritable et grasse, selon
Psal. 4. l'expression du Prophète, l'holocauste intérieur, et la moelle même des os qui s'offre à Dieu avec un cœur contrit et humilié. »

Après que l'abbé Isaac eut donné à Cassien et à Germain ces salutaires instructions sur la prière dans sa première conférence, ils se retirèrent pour célébrer l'office de vêpres et prendre ensuite un peu de repos durant la nuit; mais le lendemain à la pointe du jour, ils le conjurèrent de les entretenir encore une fois sur la même matière; ce qui fit le sujet d'une seconde conférence, qui est la dixième dans l'ordre que Cassien a gardé dans son ouvrage. Nous n'entrerons pas dans le détail de tout ce qu'y dit l'abbé Isaac; mais nous nous arrêterons seulement à une excellente méthode qu'il y propose pour faciliter la prière continuelle, pour bien réciter les Psaumes, et pour recueillir notre esprit, et en arrêter l'inconstance et la légèreté en priant.

L'abbé Germain lui avait demandé quelque maxime pour rendre la prière continuelle, et il lui répondit qu'il fallait pour cela s'accoutumer à méditer en soi-même, en bannissant du cœur toutes les vaines pensées qui le pourraient embarrasser. « Mais, ajoute-t-il, l'objet que vous devez continuellement vous proposer pour vous tenir toujours dans le souvenir de Dieu, est ce verset du psaume : *Mon Dieu, venez à mon aide, hâtez-vous, Seigneur, de me secourir.* Ce n'est pas sans grande raison que ce verset a été

choisi particulièrement de toute l'Écriture sainte ; car il est propre pour marquer toutes les affections et les différentes dispositions dont notre âme est susceptible ; et il convient admirablement à tous les états et à toutes les tentations auxquelles nous sommes exposés en cette vie. On y voit l'invocation de Dieu contre toutes sortes de danger ; l'humilité d'une sincère confession ; la vigilance que produit une frayeur et une crainte continuelle ; la considération de notre fragilité ; l'espérance exaucée, et une confiance toute chrétienne en la bonté de Dieu, toujours prêt à nous secourir.

« Ce verset est un mur invincible ; et pour me servir des termes de l'Écriture, une cuirasse et un bouclier impénétrables pour ceux qui sont tourmentés des démons. Si l'on est dans la paresse, dans la tristesse et l'ennui, ou accablé de chagrin, ce verset nous fait comprendre que Celui que nous invoquons ne s'éloigne jamais de ceux qui le prient avec confiance. Si nous sommes dans la joie, il nous avertit de ne pas nous enfler d'un bonheur que Dieu seul peut nous conserver, comme c'est lui seul qui nous le donne.

« Que je sois attaqué par la gourmandise, ou par les révoltes de la chair, ou accablé par la tentation du sommeil, ou tourmenté d'insomnies que le démon me procurera pour me lasser et m'abattre ; si la colère m'enflamme, si l'avarice me dévore, si la tristesse me consterne, si la mauvaise humeur me fait perdre cette douceur que j'aimais tant ; que ferai-je dans tous ces différents états pour m'empêcher de succomber, sinon de crier : *O mon Dieu ! venez à mon aide, hâtez-vous de me secourir ?*

« Tantôt c'est la vaine gloire et l'orgueil qui tâchent de m'élever ; tantôt j'ai de la peine à me soutenir dans les sentiments de la simplicité et de l'humilité chrétienne ; tantôt, quand je veux prier, les distractions m'assiégent de tous côtés ; tantôt mon cœur sec et stérile ne sait former aucun mouvement de Dieu : comment sortir d'un état si triste ? Ma ressource et ma force est de dire à Dieu : *Venez à mon aide, hâtez-vous de me secourir.*

« Nous devons donc toujours avoir ces paroles dans la bouche et dans le cœur, soit afin que l'adversité ne nous abatte pas, et que la prospérité ne nous enfle point. Accoutumons-nous à les prononcer et à les méditer, soit que nous travaillions, que nous soyons dans nos exercices, ou en voyage. Que le sommeil nous ferme les yeux dans la considération de ces paroles saintes; qu'elles soient notre première occupation à notre réveil; qu'elles nous fassent, en sortant du lit, mettre les genoux en terre, et nous conduisent ensuite d'action en action dans le cours de la journée; qu'à toute heure et en tout temps ce verset nous accompagne partout. »

De ce moyen que l'abbé Isaac propose à Cassien et à Germain pour leur rendre facile la prière continuelle, il passe à une excellente manière de bien réciter les Psaumes, et qui est d'une grande instruction, surtout pour les personnes qui chantent l'office divin. « C'est de les réciter, non pas seulement comme ayant été composés par le Prophète, mais comme si on les composait soi-même, et qu'on offrît à Dieu sa propre prière, ou qu'au moins nous crussions que ces Psaumes sont faits exprès pour nous en particulier, et que nous reconnussions que toutes les vérités qui y sont renfermées, n'ont pas seulement été accomplies en David, mais qu'elles s'accomplissent encore et se vérifient tous les jours en notre propre personne.

« Car, poursuit-il, nous comprenons tout autrement l'Écriture sainte, et nous pénétrons, pour ainsi dire, jusque dans ce qu'elle renferme de plus intérieur et de plus secret, lorsque notre propre expérience, non-seulement connaît, mais prévient même ce qu'elle dit : en passant ainsi dans le même mouvement et la même impression qui a fait composer autrefois un psaume, nous en redevenons comme les auteurs; nous le prévenons plutôt que nous ne le suivons; nous comprenons ce qu'il dit plutôt par le cœur que par l'esprit. »

Enfin l'abbé Isaac donne pour dernier avis, que les moyens

pour bien arrêter la dissipation et l'inconstance de notre esprit, sont principalement la veille, la méditation et la prière. « Car, dit-il, l'assiduité et l'application continuelle à ces trois exercices, établissent bientôt notre esprit dans une fermeté presque inébranlable. Il faut néanmoins, poursuit-il, y joindre le travail des mains, en ne le destinant pas à notre avarice, mais aux sacrés usages qu'en doit faire le monastère ; afin que retranchant ainsi tous les soins de la vie, nous rappelions toute notre attention à l'accomplissement de cette parole de saint Paul : *Priez sans relâche.* »

SAINT PEMEN ET SES FRÈRES [1].

« Il n'y a point, dit Tillemont, de nom plus célèbre dans l'histoire des *Pères des déserts* que celui de Pemen ou Pasteur. » Les Grecs lui donnent des éloges sans fin dans leurs *Ménées*. Ils l'appellent concitoyen des anges, chef des solitaires et prince du désert. Ils le comparent à un soleil qui brille par ses prodiges, sur toute la terre. Ils le nomment thaumaturge. Ils disent qu'il était une lampe de discrétion, qu'il réunit en soi toutes les vertus, et qu'il fut comme le miroir de la Divinité par la sainteté de sa vie.

Chapitre I.

Pemen était Égyptien, et pouvait avoir quinze ans lorsqu'il abandonna le siècle. Mais il avait dès lors un si merveilleux talent de persuader l'amour de la vertu, que ses frères, touchés de ses pieuses invitations, le suivirent dans sa résolution, et se rendirent solitaires avec lui. Ils étaient au nombre de six, dont l'un, plus âgé que lui, s'appelait Anub, Nuph ou Nub ; et un autre se nommait Payse ou Paëse.

[1] Les Bollandistes, Tillemont, Cotelier.

S'il est vrai, comme on le croit, que Pemen fut le second de ses frères, les autres devaient être bien jeunes ; et cela paraît par quelques actions de puérilité qu'ils firent entre eux dans le commencement, comme nous le remarquerons bientôt. Ces exemples de jeunes enfants qui embrassaient alors la vie religieuse ne sont pas rares. On en élevait plusieurs dans différents monastères, et on les exerçait dans la mortification selon la portée de leur âge; on les formait dans l'obéissance et dans les autres vertus, et on en faisait par là, dans la suite, des religieux d'autant plus excellents, qu'on avait tâché de les conserver dans l'innocence.

Saint Pemen s'exerça dès lors dans les plus rudes pratiques de la vie monastique; car il passait quelquefois deux jours sans manger, et à mesure qu'il crût en âge, il poussa ce jeûne rigoureux jusqu'à quatre et cinq jours, même jusqu'à la semaine entière. Il ne buvait point de vin, et il disait qu'un moine devait s'abstenir d'en boire. Il ne mangeait jamais non plus de viande, quand même il se trouvait dans des occasions où d'autres en mangeaient. Il n'y avait que la charité qui le forçât à aller manger chez les autres solitaires, et il ne s'y rendait qu'à regret et en versant des larmes. Il le faisait pourtant quelquefois pour ne pas les contrister par un refus. Dans la suite, il modéra ses jeûnes, et mangea une fois dans le jour, mais fort sobrement, ne se rassasiant jamais, et sortant du repas avec la faim. Il disait là-dessus que les premiers Pères de la solitude avaient approuvé qu'on fût plusieurs jours de suite sans rien prendre ; mais qu'ils avaient trouvé ensuite qu'il convenait mieux de faire un petit repas chaque jour ; et que cette conduite, quoique plus douce, pouvait être regardée comme une voie royale qui menait droit au salut.

Il était également fidèle aux autres pratiques laborieuses de son état ; aux veilles, aux longues prières, qu'il accompagnait souvent de beaucoup de larmes, et au travail manuel. Il usait

pourtant en tout de discrétion ; car, disait-il, on ne nous a pas appris à tuer le corps, mais à tuer les passions.

Il s'instruisait auprès des anciens, des voies de la perfection, et tâchait de mettre à profit les avis qu'il en recevait. Il alla un jour visiter un vieillard qui demeurait fort loin de lui, pour le consulter sur trois points. Mais, quand il y fut, il oublia un de ces points, et ne s'en ressouvint que, lorsqu'étant de retour à sa cellule, il prit la clef pour l'ouvrir. Aussitôt, sans entrer dans sa cellule, il retourna chez ce vieillard, qui lui dit tout étonné : « Vous revenez bien vite, mon frère ? » Pemen lui en rendit la raison ; et le vieillard admirant sa ferveur lui dit, en faisant allusion à son nom qui signifie pasteur : « Voilà un véritable pasteur du troupeau de Jésus-Christ ; » et il ajouta, par un présage que la suite vérifia : « Votre nom sera célèbre dans toute l'Égypte. »

Il passa quelque temps au monastère de l'abbé Joseph de Panepho, qui était vers Héraclée la Basse, dans l'intention de se former toujours plus dans les vertus ; et cet abbé lui ordonna, un vendredi, dès le matin, de monter sur un grand sycomore et de manger du fruit. Cet ordre lui parut extraordinaire, parce que les solitaires étaient en coutume de jeûner le vendredi. D'une part, il craignait de désobéir, et de l'autre il n'osait rompre le jeûne ; mais il se détermina pour ce dernier parti. L'abbé Joseph lui demanda ensuite ce qu'il avait fait ; et Pemen lui avoua que son ordre l'avait mis en souci, désirant d'observer le jeûne des solitaires et craignant pourtant de manquer à ce qu'il lui avait prescrit, parce qu'il présumait bien qu'il avait de justes raisons. Alors l'abbé Joseph lui dit : « Nous en usons ainsi envers les nouveaux solitaires, pour éprouver leur obéissance. Nous leur commandons des choses qui paraissent déraisonnables, et quand nous voyons qu'ils s'y soumettent docilement, nous changeons de méthode. »

Il faut remarquer ici que ce jeûne des solitaires n'était pas d'obligation pour eux, mais de pieuse pratique seulement, et que

le supérieur pouvait dispenser un solitaire pour des raisons que celui-ci ne devait pas examiner pour la perfection de son obéissance ; car s'il eût été question d'enfreindre un précepte, ni le supérieur ne l'aurait pu ordonner, ni l'inférieur n'aurait dû obéir.

9. § 5. Saint Pemen apprit de ce même abbé Joseph, cette importante maxime : que s'il voulait être un véritable moine et goûter le repos de son état, il s'accoutumât à ne juger jamais personne et à se convaincre de son néant.

Le désir qu'il avait de s'instruire, le mit ainsi en relation, dès les premières années de son engagement dans la vie solitaire, avec les plus célèbres Pères des déserts, et les avis qu'il en recevait et que son histoire nous a conservés, peuvent autant nous être utiles qu'ils le furent à lui, et que ceux qu'il donna ensuite aux autres, nous le sont encore, et le furent dans son temps à ceux qui le consultaient. On y voit aussi qu'il pratiquait ce qu'il recommandait tant depuis aux jeunes solitaires, de ne pas se conduire par eux-mêmes, mais bien plutôt par les maximes des anciens.

PP., l. 4. Nous avons dans le *Recueil des Pères* sept points que l'abbé Moïse donna à saint Pemen pour lui servir de règle de conduite. Ils consistent principalement à ne s'attacher à personne et à se regarder comme mort même à ses amis ; à s'abstenir par une exacte mortification de tout ce qui peut déplaire à Dieu ; à se regarder comme pécheur quand on se présente devant Dieu pour prier ; à joindre la pratique de la vertu à l'oraison, afin que Dieu la reçoive favorablement ; à employer les jeûnes et les veilles comme des moyens efficaces d'entretenir l'âme dans des sentiments d'humiliation ; à recourir à la bonté de Dieu dans le temps de la tentation, et à tout espérer de la miséricorde lorsqu'après avoir péché on revient à lui par l'humble aveu de sa faute et une sincère contrition.

Tandis que saint Pemen s'intruisait ainsi auprès des anciens, il était quelquefois consulté, quoiqu'il fût encore jeune, comme

nous l'avons remarqué en parlant du solitaire Zacharie, disciple de saint Moïse. Mais son humilité ne lui permettait pas de décider absolument sur les difficultés qu'on lui proposait, et après avoir dit son sentiment avec modestie, il renvoyait à quelqu'un plus ancien que lui ceux qui lui demandaient son avis.

Il les envoyait aussi quelquefois à Anub son frère aîné, et il avait tant de déférence pour lui, qu'il ne parlait jamais lorsqu'il était présent. Anub ne lui cédait pourtant pas en humilité. Il honorait son frère autant qu'il en était respecté, et il le consultait quelquefois avec tant d'humilité, que saint Pemen ne pouvait se dispenser de lui répondre.

Tandis qu'il demeurait à Scété avec ses frères, les Maziques, dont nous avons parlé dans la vie de saint Moïse, y firent une irruption et massacrèrent impitoyablement plusieurs de ces saints solitaires. Cela les obligea à quitter ce désert, et ils se retirèrent d'abord à un endroit appelé Terenuth dans un vieux temple des idoles qu'ils y trouvèrent. Là ils consultèrent entre eux à quel endroit d'Égypte ils pourraient se retirer pour être plus en sûreté et vaquer en paix aux exercices de la vie monastique; Anub, comme l'aîné, dit à saint Pemen : « Je vous prie, par charité, que nous passions toute cette semaine, sans nous visiter et sans nous parler. » Pemen le promit pour lui et pour les autres, et cela s'exécuta fidèlement. Durant ce temps, Pemen observa que son frère Anub jetait tous les matins des pierres à la tête d'une statue qui était dans le temple, et que le soir il lui disait : « Pardonnez-moi l'injure que je vous ai faite. »

Le samedi suivant s'étant rassemblés, Pemen, lui dit : « Comment, mon Père (car il l'appelait ainsi par respect, quoiqu'il fût son frère), comment vous qui êtes aussi religieux et plein de foi, avez-vous fléchi les genoux devant une idole pour lui demander pardon, après que le matin vous lui aviez jeté des pierres? » — « Je l'ai fait, répondit Anub, pour votre instruction et celle de nos frères; car je vous prie de me dire, si lorsque j'ai jeté des

pierres à cette statue elle s'est mise en colère, ou si elle a dit une seule parole; et si lorsque je lui ai demandé pardon elle a donné quelque signe de vaine complaisance, ou m'a dit qu'elle ne me pardonnait pas ? » — « Non, certes, répartit Pemen. » — « Nous sommes ici sept frères, répliqua Anub, si vous désirez que nous demeurions ensemble, il faut, qu'à l'exemple de cette statue, aucun ne se fâche quand on lui fera ou qu'on lui dira quelque chose de désobligeant, et qu'il ne se laisse pas non plus emporter par la vanité quand on lui demandera pardon. Que si vous n'êtes pas dans cette disposition, il y a quatre portes dans ce temple, chacun peut choisir celle qu'il voudra pour en sortir et aller demeurer où il trouvera bon. » A ces paroles ils se prosternèrent tous à terre devant Anub, et lui dirent d'une commune voix : « Nous ferons comme vous le souhaitez, et nous vous obéirons aveuglément. »

Il racontait ceci dans la suite aux autres solitaires, et il ajoutait : « Nous avons donc demeuré ensemble tant que la mort ne nous a pas séparés, vivant dans une grande union, et en goûtant les fruits, par la paix dont nous jouissions. Nous pratiquions la règle qu'Anub nous avait donnée. Nous travaillions de concert. Anub avait établi un de nous pour être l'économe. Celui-ci avait soin de notre entretien. Nous mangions sans discernement ce qu'il faisait mettre sur la table, et aucun de nous n'aurait osé dire : « Donnez-moi quelqu'autre chose ; ni, Je ne puis manger de ceci. » Outre ce que nous venons de marquer, leurs exercices du jour et de la nuit étaient distribués de cette sorte : Des douze heures de la nuit ils en employaient quatre à dormir, quatre à travailler et quatre à chanter des Psaumes. Dans le jour ils travaillaient jusqu'à l'heure de sexte, lisaient jusqu'à none, et ramassaient ensuite des herbes pour leur nourriture. Anub était droit dans toute sa conduite, et allait à Dieu dans la sincérité de son cœur. Il n'était pas moins sincère envers les hommes, et il disait dans une rencontre, non pas par esprit de vanité, mais par droiture de cœur, qu'il ne se souvenait pas d'avoir dit un mensonge.

C'était par cet amour de la vérité, que quand il lui semblait e son frère Pemen ne décidait pas avec assez de justesse les cas 'on lui proposait, il l'en avertissait aussitôt. Sur quoi l'on raprtait qu'un solitaire, étant venu voir saint Pemen, lui dit qu'il ccupait à cultiver une terre; mais qu'il en employait les fruits les œuvres de charité. A quoi le saint répondit que cela était n. Le solitaire, fort satisfait de cette réponse, qu'il trouvait on ses désirs, se retira plein de joie et augmenta même ses mônes.

Mais Anub trouvant que saint Pemen ne lui avait pas donné un n conseil, n'en pénétrant pas d'abord la raison, lui dit : « Comnt avez-vous osé répondre ainsi à ce frère? Ne craignez-vous s que Dieu ne vous en fasse rendre compte un jour? » Saint men ne répondit rien. Mais deux jours après, il parla à ce soire en présence d'Anub, et lui demanda si ce n'était pas de ı frère le laïque qu'il lui avait parlé il y avait peu, ou si c'était lui-même; à quoi le solitaire ayant répondu que c'était de -même, il lui répliqua : « Si c'est de vous, je vous dois dire e ce n'est pas l'état d'un moine de cultiver une terre comme us faites. »

Cette décision attrista beaucoup le solitaire, qui lui représenta 'il ne savait faire autre chose, et qu'il ne voyait point qu'il y t grand mal en cultivant une terre qui lui appartenait. Anub yant l'effet que son sentiment trop rigide avait produit sur l'esit de ce frère, rentra en lui-même et comprit qu'il avait tort. Et and ils se furent retirés, il se jeta aux pieds de son frère et i en demanda pardon; sur quoi saint Pemen lui dit : « Je vais bien, quand ce solitaire me demanda mon avis, que ce l'il faisait n'était pas conforme à la vie d'un moine : mais je i avais répondu selon la portée de son esprit, et pour l'encouger à augmenter du moins ses charités, au lieu que maintent il s'en est allé tout abattu, et n'en fera pourtant pas moins l'auparavant.

Nous avons dit que le Saint avait un frère fort jeune appelé Paëse. Quoiqu'il se fût joint à lui avec les autres pour vivre en solitaire, il ne laissa pas d'exercer beaucoup leur patience par ses puérilités : elles furent à un tel point qu'il s'attacha d'amitié avec un solitaire qui demeurait dans une autre cellule, ce qui ne pouvait que le détourner de ses devoirs. Saint Pemen en vit les conséquences et tâcha de rompre cette liaison ; mais, comme il ne pouvait y réussir, il alla trouver un solitaire appelé Ammonas pour lui faire part de sa peine. Celui-ci, au lieu de le consoler, lui dit : « Eh quoi ! Pemen, vous vivez encore ? retournez dans votre cellule, et persuadez-vous qu'il y a un an que vous êtes enterré. »

Il profita de cette leçon ; mais dans ces commencements il la prit trop à la lettre ; car le jeune Paëse dans une rencontre étant entré en contestation avec un autre de ses frères, presque aussi jeune que lui, et l'ayant même frappé dans sa vivacité, Pemen se souvenant de ce qu'Ammonas lui avait dit, les laissa faire et ne leur dit pas un mot pour les réprimer. Dans ces entrefaites, Anub parut, et voyant ses deux frères dans cette émotion, il dit à Pemen pourquoi il restait ainsi tranquille sans songer à les mettre d'accord ? Pemen lui répondit qu'ils le seraient bientôt, parce qu'ils étaient frères. Mais comment, repartit Anub, pouvez-vous dire qu'ils vont s'accorder, en voyant qu'ils en sont venus jusqu'à se battre ? Vous devez, mon frère, répliqua Pemen, me considérer comme si je n'étais pas ici.

Enfin le plus jeune de ses frères, c'était apparemment ce Paëse, lui donnait, par ses vivacités d'enfant, tant de peine, qu'il pensa, avec un autre de ses frères, avec qui il se trouvait alors, les autres étant ailleurs, de le laisser quelque temps seul. Dans cette intention, il sortit de sa cellule avec son autre frère, en lui disant : « Cet enfant ne nous laisse pas vivre en paix, quittons-le et allons-nous-en. » Ils partirent tout de suite ; mais celui-ci leur courut après à mesure qu'il vit qu'ils se retiraient, et se je-

tant à leurs pieds, il leur demanda pardon de ses écarts, et protesta qu'il les suivrait partout où ils iraient. Pemen en fut touché, il dit à son autre frère : « Retournons-nous-en, ce qn'il a fait de mal vient moins de sa malice que de la tentation du démon. » Ainsi ils s'en retournèrent ensemble.

Nous ne devons pas douter que ce jeune Paëse n'ait été dans la suite un très-bon religieux, puisque, comme on l'a vu plus haut, saint Pemen assurait dans sa vieillesse, tant de lui que de ses autres frères, qu'ils vécurent sous la règle d'Anub dans une concorde et une paix parfaite, jusqu'à la fin de leur vie. Le même Saint racontait qu'un solitaire consulta l'abbé Paëse, qui pouvait bien être celui dont nous parlons, sur ce qu'il devait faire pour sortir de l'insensibilité de cœur où il se trouvait, et qu'il lui conseilla de se joindre à quelqu'un qui fût pénétré de la crainte de Dieu, et qu'il apprendrait par son exemple à le craindre aussi.

Saint Pemen et ses frères ne restèrent pas longtemps à Terenuth ; et nous ne savons pas si de là ils allèrent en Égypte, ou s'ils retournèrent au désert de Scété jusqu'à la seconde irruption qu'y firent les Maziques, durant laquelle saint Arsène, qui se trouvait dans le même désert, fut obligé d'en sortir vers l'an 430, selon la remarque de Tillemont. Rufin dit avoir vu saint Pemen au monastère de Pispir où saint Antoine venait souvent. Mais nous ne pouvons pas savoir dans quel temps il y alla. Il n'est pas étonnant que le désir qu'il avait de s'instruire des devoirs de la vie religieuse auprès de ceux qui en étaient regardés comme les plus excellents maîtres, l'eût porté à aller d'Égypte à Pispir prendre des leçons du grand Antoine, qui était regardé comme l'oracle du désert. Il apprit de lui une belle maxime, que c'est une grande vertu à un homme d'avoir toujours son péché comme pesant sur sa tête en la présence de Dieu, et de s'attendre à être tenté jusqu'à la fin de sa vie.

Le danger qu'il y avait de rester à Scété, exposé aux incur-

Cot. t. 1, p. 609. sions des barbares, fit que saint Pemen se retira enfin au désert voisin de la ville de Diolque [1], qui était peuplé de solitaires, et où il y avait plusieurs monastères. Passant un jour avec son frère Anub auprès de quelques tombeaux, ils virent une femme qui se déchirait de douleur, et ils apprirent d'un homme qu'ils rencontrèrent un peu plus avant, qu'elle avait perdu son mari, son fils et son frère. Alors saint Pemen se tournant vers Anub lui dit : « Cette femme qui s'afflige ainsi et qui ne pense qu'aux pertes qu'elle a faites, peut bien nous servir de modèle ; car si on ne mortifie la chair et si on ne possède pas le don de cette tristesse continuelle, on ne saurait être véritablement moine. »

Il arriva, lorsqu'il était dans ces quartiers, qu'à Peluse, ville peu éloignée de Diolque, le prêtre chargé apparemment des solitaires des environs, apprit que quelques-uns d'entre eux venaient souvent dans la ville, prenaient les bains, et témoignaient peu de soin de leur âme. Là-dessus ce prêtre, poussé par un zèle outré, vint à l'assemblée des solitaires, et ôta l'habit à onze d'entre eux. Mais ayant ensuite réfléchi sur ce qu'il avait fait, il en eut du remords et vint consulter saint Pemen. Le Saint lui demanda s'il était lui-même dépouillé du vieil homme. Il lui avoua que non. « Vous êtes donc comme eux, lui répliqua le Saint, et sujet comme eux au péché, quoique ce ne soit peut-être pas autant qu'eux. » Le prêtre sentit tout le sens de cette réponse. Il fit assembler les solitaires, demanda pardon à ceux qu'il avait dépouillés de l'habit monastique et le leur rendit.

Quoiqu'il y eût dans le vaste désert du voisinage de Diolque de saints solitaires, comme nous le verrons plus loin en parlant des voyages de Cassien, et que la discipline fleurît dans plusieurs monastères, il s'y trouvait pourtant quelques moines négligents et qui n'édifiaient pas les frères de saint Pemen, à quoi il faut

[1] Cette ville, qui a disparu, était au N.-E. de l'Égypte, près de la Méditerranée ; elle appartenait au même *nôme* ou gouvernement que Péluse qui existe encore.

ajouter le bruit que faisaient les enfants qu'on élevait dans ces maisons religieuses et qu'on ne contenait pas avec assez de soin. Tout cela faisait de la peine aux frères du Saint, qui ne pouvaient surtout s'accoutumer aux cris de ces enfants. Ils lui proposèrent donc de quitter ce lieu et de se retirer dans quelque autre où ils eussent plus de tranquillité. Saint Pemen ne savait pas résister; mais il se contenta de leur dire : « Eh quoi ! c'est donc à cause de la voix des anges que vous voulez quitter ce lieu-ci ?

Il y avait aussi dans ces quartiers un vieillard fort célèbre, pour qui on avait une grande vénération avant que saint Pemen y vînt avec ses frères; mais quand il fut arrivé, beaucoup de personnes quittèrent le vieillard pour s'adresser à lui. Celui-ci en conçut de la jalousie et la témoigna. Saint Pemen ne put l'apprendre sans en être affligé, et dit à ses frères : « Que ferons-nous? Les gens de ce pays nous donnent de l'inquiétude en quittant ce vieillard et en venant nous chercher, nous qui ne sommes rien. Cherchons un moyen entre nous de calmer son esprit et de gagner son cœur. Si vous le trouvez bon, apprêtons quelque chose et portons-le dans sa cellule avec un peu de vin, et nous irons manger chez lui; sans doute que nous lui ôterons par là son mécontentement. » Ils se rendirent donc ainsi à sa cellule et frappèrent à la porte. Le disciple du vieillard leur demanda qui ils étaient. Ils lui répondirent que c'était Pemen qui venait prier son abbé de lui donner sa bénédiction. Le disciple rendit cette parole au vieillard, qui leur fit dire de s'en aller, et qu'il n'avait pas le loisir de leur parler. Ils ne se retirèrent pourtant pas; mais ils répondirent qu'ils resteraient ainsi à la porte, quoique exposés aux plus vives ardeurs du soleil, jusqu'à ce qu'ils eussent mérité de leur abbé de recevoir sa bénédiction. Leur humilité et leur patience toucha le cœur du vieillard; il eut du regret de les recevoir si mal, et leur ayant ouvert ils mangèrent ensemble. Durant le repas il leur dit : « Je vous assure que quelque bien qu'on m'ait dit de vous, j'éprouve aujourd'hui par mes propres yeux, qu'il y en a

cent fois plus à dire ; » et depuis ce temps-là il devint leur ami intime.

Du reste, saint Pemen était si éloigné d'avoir voulu s'attirer l'estime des gens de ce pays, au préjudice de celle qu'on avait auparavant pour ce vieillard, qu'on disait de lui qu'il n'osait jamais donner son avis sur une chose, quand quelque abbé plus ancien que lui l'avait déjà donné. Il se contentait d'applaudir par respect à celui de l'ancien.

Il fallait apparemment que ses parents ne fussent pas très-éloignés de l'endroit où il demeurait ; car ils avaient quelquefois tenté de l'y venir voir ; mais il s'en défendit toujours, et on trouverait peut-être qu'il y a eu de l'excès dans sa conduite, si l'on ne savait que les Saints ont eu sur la perfection religieuse, des lumières qui ne sont pas communes. Sa mère déjà fort âgée, ayant appris qu'il était venu de Scété avec ses frères, et pressée d'un désir extrême de les voir, s'était souvent rendue à l'endroit où ils habitaient ; mais ils avaient si bien pris leurs mesures qu'elle ne pouvait jamais les rencontrer. Enfin une fois elle prit tellement les siennes, qu'elle fut à leur rencontre lorsqu'ils venaient à l'église ; mais dès qu'ils la virent, ils retournèrent à leur cellule et fermèrent la porte sur eux. Elle les suivit, et trouvant la porte fermée, elle se mit à pleurer et à les appeler avec des cris et des lamentations, en leur disant : « Ne me refusez pas, mes enfants, la consolation de vous voir. » Anub, touché de ses larmes, alla trouver Pemen, et lui dit : « Que ferons-nous ? voilà notre mère qui pleure à la porte. » Pemen y alla, et tenant toujours la porte fermée, lui dit : « Pourquoi, ma mère, venez-vous pleurer ainsi ? » Elle reconnut sa voix, et s'efforçant davantage, elle s'écria : « Eh ! mes enfants, je veux vous voir ; quel mal trouvez-vous à me donner cette consolation ? Ne suis-je pas votre mère ? N'êtes-vous pas mes enfants que j'ai nourris du lait de mes mamelles ? Je suis déjà vieille, et d'abord que j'ai entendu votre voix, je me suis sentie doublement émue de tendresse. » — « Ma mère, repartit

Pemen, qu'aimez-vous mieux, ou de nous voir ici en passant, ou de nous voir dans l'autre vie? » — « Mais suis-je bien assurée, répliqua sa mère, de vous voir dans la vie future, si je n'ai pas cette satisfaction dans celle-ci? » — « Oui, sans doute, dit Pemen, si vous voulez à présent faire à Dieu le sacrifice de la consolation que vous désirez tant. » Cette assurance la calma entièrement, et elle se retira en disant avec un grand contentement : « Puisque je suis assurée de vous voir dans le ciel, je veux me priver de vous voir sur la terre. »

Dieu fit voir par un miracle combien il agréait ce détachement dans son serviteur. L'abbé Joseph avec quelques solitaires l'étant venu voir, un séculier de ses parents prit cette occasion pour lui amener un enfant qu'il avait, à qui le démon avait tellement contrefait le visage, qu'il l'avait tourné derrière le dos. Il n'osa s'adresser directement à ce Saint; mais il se contenta de se tenir à la porte de la cellule et de pleurer en tenant cet enfant. Un des solitaires l'entendit pleurer, et sortit pour lui en demander le sujet : « Je suis, répondit cet homme, parent de l'abbé Pemen, et j'ai amené cet enfant que vous voyez, afin qu'il le guérisse : mais je n'ose le lui présenter, parce que je sais qu'il ne voit pas ses parents, et que s'il savait que je suis ici, il me ferait dire de me retirer. Je vous conjure donc, mon Père, d'avoir pitié de moi, et de lui présenter mon enfant afin qu'il prie pour sa guérison. » Ce religieux le prit; mais connaissant l'humilité de saint Pemen, il eut l'adresse de ne pas le lui présenter d'abord. Il pria tous les autres Pères qui se trouvaient présents, l'un après l'autre, en commençant par le plus jeune, de prier pour la guérison de cet enfant, et de faire sur lui le signe de la croix : ce que tous ayant fait, il le présenta enfin à Pemen. Il se défendit d'abord de le faire, et ne voulut pas même regarder l'enfant; mais pressé par les instances des autres, il se leva enfin en poussant un soupir, et fit cette courte prière à Dieu : « Seigneur, guérissez votre créature, et délivrez-la de la domination de l'en-

nemi. » Il fit ensuite le signe de la croix sur lui, et l'enfant fut guéri sur-le-champ, et remis entre les mains de son père.

Pendant le séjour qu'il fit en Égypte, le nouveau gouverneur de la province étant arrivé, apprit bientôt en quelle réputation de sainteté il était dans ce pays, et souhaitant de le voir, il envoya savoir de lui s'il le recevrait. Le Saint en fut affligé, disant en lui-même : « Si des personnes de ce rang viennent me rendre cet honneur, il ne faut pas douter que grand nombre d'autres personnes ne fassent la même chose, et le peuple même se rendra ici en foule. Je perdrai donc ainsi la tranquillité de ma solitude; et ce qui est encore plus dangereux pour moi, le démon de la vaine gloire me tendra des piéges, et je risque de perdre la grâce de l'humilité que j'ai tâché de conserver depuis mon enfance, par le secours du Seigneur et avec un grand travail. Sur cette considération il se détermina à refuser cette visite, et en fit faire ses excuses au gouverneur.

Ce seigneur n'en fut pas offensé; mais il en eut de la peine, et dit à un de ses officiers, qu'il ne pouvait attribuer ce refus qu'à ses propres péchés, qui le rendaient indigne de voir cet homme de Dieu. Il n'en perdit pourtant pas l'envie; mais voulant y réussir à quelque prix que ce fût, il imagina de faire mettre en prison le fils unique de la sœur du Saint, et lui fit mander que son neveu était tombé dans une faute qu'il ne pouvait laisser impunie; mais qu'il l'élargirait s'il venait demander sa grâce. Sa sœur, qui sut ce que le gouverneur lui avait fait dire, courut aussitôt à sa cellule pour le conjurer de se rendre auprès de lui; et comme il refusa de la voir, elle s'emporta, dans l'excès de sa douleur, jusqu'à lui dire des paroles dures. Le gouverneur le sut et se contenta d'une lettre de sa part; sur quoi saint Pemen, pressé de la faire, lui écrivit en ces termes : *Je prie votre grandeur de faire examiner soigneusement la cause de mon neveu. S'il a commis un crime qui mérite la mort, qu'il souffre ce supplice, afin qu'en étant puni en ce monde, il évite*

les peines éternelles de l'enfer. Que s'il n'a pas mérité la mort, ordonnez de lui ce qui est conforme à l'autorité des lois. Le juge admira cette conduite du Saint et relâcha le prisonnier.

Le gouverneur de la province, peut-être le même dont nous venons de parler, vint au lieu où il demeurait, et les habitants le conjurèrent de profiter de cette occasion pour lui demander la grâce d'un homme de son pays qu'il avait fait arrêter. Saint Pemen comprit que, s'il se rendait à leurs instances, il allait être sans cesse importuné pour demander des grâces à ce gouverneur qui l'avait en grande vénération, ce qui ne pouvait que troubler le repos de sa solitude. Il dit donc à ceux qui l'étaient venus prier de lui donner trois jours; pendant ce temps-là il adressa à Dieu cette prière : « Seigneur, faites que ce juge ne m'accorde point la grâce qu'on veut que je lui demande ; parce que si je l'obtenais, ces gens-ci viendraient continuellement me détourner dans ma retraite. » Il alla ensuite parler au gouverneur, qui lui dit : « Vous ne savez pas sans doute, mon Père, que celui pour qui vous vous employez est un voleur? » Le Saint eut beaucoup de joie de ce refus, et retourna dans sa cellule très-satisfait que Dieu eût exaucé la prière qu'il lui avait faite.

Il paraît bien que le motif qui le détermina dans cette occasion était pur et très-agréable à Dieu, puisqu'il en fut écouté favorablement ; mais d'ailleurs quand il trouvait que la douceur pouvait être blessée, même envers ceux qui par leurs mauvaises actions méritaient moins qu'on n'en usât à leur égard, il jugeait qu'il ne convenait pas à des solitaires de s'éloigner des règles de cette vertu. C'est ce qu'il fit paraître dans le cas que nous allons rapporter. Un ermite, qui demeurait au mont d'Athribi, dans la Basse-Égypte, fut attaqué par des voleurs et cria au secours. Les solitaires voisins accoururent, saisirent les voleurs, qui furent conduits au juge et mis en prison par son ordre. Mais ces frères ayant du regret de cette punition, vinrent consulter saint Pemen, qui écrivit à l'ermite d'Athribi en ces termes : *Examinez bien*

pour quelle raison ces voleurs ont été livrés au juge, et vous verrez que vous vous êtes livré vous-même à l'émotion de votre cœur. Cet avis produisit l'effet qu'il souhaitait ; le frère rentrant en lui-même, sortit de sa cellule, ce qu'il n'avait pas fait depuis plusieurs années, vint à la ville, et obtint par ses sollicitations et par l'autorité que la réputation de ses vertus lui avait acquise, l'élargissement des prisonniers.

On trouve dans le *Recueil des Actes de saint Pemen* et dans les instructions qu'il donnait aux autres, de si beaux sentiments de douceur et d'humilité, qu'on peut dire que ces vertus faisaient son principal caractère. Il arriva qu'un frère fit une faute dans un monastère, qui parut trop considérable au supérieur pour en décider par lui-même, ce qui le détermina à consulter un anachorète du voisinage pour savoir de lui ce qu'il devait faire : et cet anachorète, quoique saint homme d'ailleurs, se livrant trop à son zèle, lui dit de le chasser du monastère ; ce qui fut exécuté. Ce frère, ainsi chassé, se retira dans une caverne, d'autres disent qu'il se mit dans un fossé, et se livra, en pleurant amèrement, à toute sa douleur. Dans ce temps-là des solitaires qui venaient voir saint Pemen, passèrent, et entendant pleurer le frère lui demandèrent le sujet de ses larmes. Ils voulurent lui persuader d'aller trouver l'anachorète qui l'avait fait chasser ; mais ils ne purent le gagner sur son esprit, et il leur dit qu'il était déterminé à se laisser mourir là.

Ces solitaires ne pouvant rien avancer vinrent à saint Pemen et lui rapportèrent l'état de ce frère. Le Saint, touché de compassion, les pria d'y retourner et de le lui amener : ce qu'ils firent. Dès qu'il l'aperçut dans cet abattement, il se leva, s'avança vers lui, l'embrassa tendrement, tâcha de le consoler, et le pria de manger. Cependant il envoya quelqu'un à l'anachorète, et lui fit dire ceci de sa part : « Il y a bien des années que j'ai ouï parler de vous et que je désire de vous voir ; mais ma paresse, aussi bien que la vôtre, a empêché que cela ne se soit fait.

Maintenant que la Providence a voulu qu'il s'en présentât une occasion favorable, je vous prie de vouloir bien vous donner la peine de venir jusqu'ici. »

L'anachorète n'était pas en usage de quitter sa cellule ; il n'en était point sorti depuis plusieurs années, et il ne doutait pas que le Saint ne le sût. Il crut donc qu'il ne pouvait lui faire cette prière sans en avoir eu une inspiration particulière de Dieu, et il se rendit auprès de lui. Le Saint le reçut avec de grands témoignages de joie ; et après le salut ordinaire, s'étant assis, il lui dit : « Il y avait deux personnes qui avaient chacun un mort chez eux, et néanmoins l'un d'eux quitta le sien pour aller pleurer celui de son voisin. » L'anachorète comprit aussitôt ce qu'il voulait lui faire entendre par cette parabole. Il eut du regret du conseil trop vigoureux qu'il avait donné, et s'écria : « Pemen est en haut, en haut dans le ciel, et moi je suis en bas, en bas sur la terre ! »

Un solitaire lui dit un jour : « Mon Père, quand quelque frère Miscell. p. 1
vient me voir, si j'ai appris qu'il soit tombé dans une faute considérable, je lui refuse l'entrée de ma cellule ; au contraire, si je sais qu'il est un bon religieux, je le reçois avec joie. » A quoi il Vit. P. 3, n. 140
répondit : « Si vous faites du bien à celui qui est bon, faites-en au double à l'autre, parce qu'il est malade. » Sur quoi il lui raconta cette histoire. Il y avait proche un monastère un anachorète appelé Timothée ; le supérieur ayant appris qu'un des frères était extrêmement tenté, fut trouver cet anachorète pour avoir là-dessus son avis, et celui-ci lui conseilla de le mettre dehors. Mais à peine cela fut-il exécuté, que Timothée se trouva livré à la même tentation ; et elle fut si violente, qu'il était en danger d'y succomber. Dans cette extrémité il s'humilia devant Dieu, et dit en versant des larmes : « Seigneur, je suis un pécheur, ayez pitié de moi et pardonnez-moi mes péchés ; » et il entendit une voix qui lui dit : « Sachez, Timothée, que cette tentation ne vous a attaqué que parce que vous n'avez pas eu compassion de ce frère, qui était tenté comme vous l'êtes à présent. »

Il y avait dans cet endroit un jeune frère qui était tourmenté depuis quelque temps de pensées de blasphème, qu'il n'osait déclarer à personne. Il allait bien trouver les solitaires les plus illustres de ce désert, mais quand il était devant eux, la honte lui fermait la bouche. Il était aussi venu voir plusieurs fois saint Pemen, qui comprenait qu'il souffrait quelque tentation secrète, dont il ne lui parlait pas. Enfin, un jour il le prévint lui-même par ces paroles : « Il y a longtemps, mon fils, que vous venez me voir, et je comprends que c'est pour me dire vos peines : cependant, vous repartez toujours en les gardant dans votre âme. Je vous en prie, ne me les cachez pas, et déchargez-en votre cœur. » Alors ce jeune solitaire lui avoua tout ce qui se passait dans son esprit, et à mesure qu'il en fit l'aveu, il se sentit soulagé. Le Saint le consola beaucoup, et lui donna pour avis que quand le démon reviendrait lui mettre ces pensées dans l'esprit, il lui dît hardiment : « Que ton blasphème retombe sur toi, pour moi je n'y veux point prendre part, et mon âme le déteste. » Or, ajouta-t-il, il arrive ordinairement que quand l'âme a horreur de ces pensées, elles ne durent pas longtemps. Ce frère ayant reçu cet avis, en fut très-consolé, et retourna tranquille dans sa cellule.

Un autre solitaire vint aussi le trouver, et lui dit : « Mon Père, j'ai commis une grande faute, et j'ai résolu d'en faire pénitence durant trois ans. » — « C'est beaucoup, » lui répondit-il. — « Mais, répliqua le solitaire, voulez-vous que je ne la fasse que pendant un an ? » — « C'est encore beaucoup, » lui dit-il. Ils n'étaient pas seuls, et les autres frères qui étaient présents lui dirent : « Combien donc voulez-vous qu'il y emploie de temps, quarante jours ? » Il répondit : « C'est encore beaucoup ; car je pense que si un homme se repent de tout son cœur et ne retombe plus dans son péché, Dieu se contentera même d'une pénitence de trois jours. »

Il tenait pour maxime qu'il ne fallait pas reprendre aigrement le pécheur quand il avoue sa faute ; parce qu'autrement, disait-il,

vous combattez, au lieu qu'en lui recommandant de prendre garde de ne plus pécher, vous fortifiez son esprit et lui donnez le courage de faire pénitence.

Dieu fit voir par un miracle de sa grâce, qu'il était conduit par son esprit dans sa charité si compatissante envers les pécheurs. Il y avait dans son voisinage un solitaire scandaleux, et le Saint dans une occasion où il savait qu'il était dans un cas très-fâcheux, lui envoya, par un de ses plus jeunes frères, un peu de vin dans une bouteille, sans que ni lui, ni aucun autre en sût la raison. Ce solitaire fut si frappé de sa douceur, qu'il le vint trouver peu de jours après pour faire pénitence de son scandale.

Chapitre II.

Nous avons déjà donné bien des exemples de la douceur de saint Pemen; il ne faut cependant pas croire qu'elle allât jusqu'à flatter lâchement le pécheur. Il exigeait d'eux qu'ils fissent pénitence à proportion de leurs fautes, et qu'ils s'éloignassent absolument de l'occasion du péché. Ainsi un solitaire qui se trouvait dans ce cas, lui étant venu dire qu'il souffrait une violente tentation, il lui répondit qu'il devait quitter le lieu où il demeurait, et s'en éloigner d'autant de chemin qu'il en pourrait faire en trois jours et trois nuits, et outre cela jeûner pendant un an entier. « Mais, mon Père, lui dit ce solitaire, si je venais à mourir avant la fin de l'année, que deviendrais-je ? » — « J'espère, lui répondit-il, que si vous mouriez dans la résolution d'accomplir cette pénitence, ou quelqu'autre, Dieu vous fera miséricorde. »

Un autre frère vint aussi le consulter pour savoir s'il devait demeurer plus longtemps avec son abbé, voyant manifestement que, bien loin de profiter sous sa conduite, il risquait de perdre son âme. Le Saint voyait bien qu'il disait vrai ; mais il était étonné qu'il lui demandât son avis sur une chose si évidente par elle-

même. Il lui dit pourtant : « Demeurez-y si vous voulez. » Le frère y demeura encore quelque temps, après quoi il revint le voir pour lui faire la même plainte ; et il ne voulut pas encore lui dire de le quitter. Enfin il revint une troisième fois, et alors saint Pemen lui répondit : « Ne demeurez plus avec cet abbé, et vous voilà sauvé. » Il ajouta ensuite : « On doit découvrir ses pensées aux anciens dans des cas qui souffrent quelque doute, afin qu'ils jugent s'il y a du bien ou du mal ; mais dans les choses où l'on voit manifestement du péché et qu'on perd son âme, on n'a pas besoin de demander leur conseil, il faut quitter aussitôt l'occasion. »

C'était par un effet de sa douceur et de sa charité compatissante sur les besoins spirituels de ses frères, qu'il était toujours prêt à leur donner audience, et dans quelque temps que ce fût. Les solitaires étaient en coutume pendant la sainte quarantaine de garder un silence plus rigoureux ; il n'y était pas moins exact que les autres : mais dès qu'il s'agissait du bien de l'âme de son
IP. l. 13, § 5. prochain, il savait que le silence n'en souffrait point. Ainsi un solitaire l'étant venu trouver la seconde semaine du carême pour lui découvrir ce qui se passait dans son cœur ; après le lui avoir manifesté et reçu ses avis avec beaucoup de consolation, lui dit avant de se retirer : « Peu s'en est fallu, mon Père, que je ne vous sois pas venu voir, parce que je craignais que, dans ce temps-ci, vous ne voulussiez pas m'ouvrir votre porte ; » et il lui répondit : « Je ne sais pas fermer cette porte de bois, mais je fais ce que je puis pour tenir fermée celle de ma langue. »

Lib. 10, Ce Saint agissait dans cette rencontre sur un principe de discrétion et de vérité admirable, et qu'il donnait aux autres pour règle de conduite. « Car, disait-il, il y a des gens qui n'ouvrent pas la bouche, et dont le cœur s'arrête à condamner intérieurement les autres, et on peut dire d'eux qu'ils parlent sans cesse. Il y en a d'autres qui parlent du matin au soir, et qui sont pourtant censés avoir gardé le silence ; parce qu'en effet ils n'ont rien dit que d'utile aux autres. »

Il condamnait également le zèle trop aigre et trop importun qui relève les moindres fautes sans commisération pour la fragilité humaine, et celui qui porte à juger et à condamner trop légèrement le prochain. Quelques anciens lui dirent : « Mon Père, quand nous voyons des frères sommeiller au temps de la prière, ne devons-nous pas les secouer pour les tenir éveillés? » Et il leur répondit : « Quand je vois un frère ainsi accablé de sommeil, je voudrais faire pencher sa tête sur mes genoux pour l'y faire reposer. »

D'autres lui demandèrent dans une autre rencontre, si lorsqu'ils voyaient un frère tomber dans quelque faute, ils ne devaient pas le reprendre; et il leur dit : « Pour moi, si je suis contraint de passer par l'endroit où il est et que je le voie pécher, je passe outre et je ne le reprends pas. Vous savez qu'il est écrit : *Rendez témoignage de ce que vos yeux ont vu.* Ainsi vous ne devez pas vous déclarer témoin de quelque chose, que vous ne l'ayez, s'il faut ainsi dire, touchée de vos mains. » Prov. 25.

Un autre frère ayant appris d'un solitaire, placé à son voisinage, des choses peu édifiantes, résolut de quitter ce lieu, et vint consulter le Saint, qui lui répondit d'abord, qu'il ne devait pas croire aisément le mal qu'on lui avait dit, et qu'on ne lui avait pas rapporté la vérité. « Pardonnez-moi, dit le frère, je l'ai appris d'une personne très-fidèle. » — « Cette personne, répliqua le Saint, ne peut être fidèle ; car si elle l'était, elle ne vous aurait pas dit pareilles choses. Vous savez qu'il est marqué dans l'Écriture, que le bruit des crimes de Sodome s'élevant jusqu'au ciel, Dieu dit qu'il voulait descendre et voir de ses propres yeux avant que de punir. Dieu n'avait pas besoin de descendre pour cela, puisqu'il est présent partout et qu'il voit tout ; c'était pour nous apprendre à ne pas croire aisément les bruits qui courent au préjudice du prochain. » — « Eh bien, dit le frère, j'ai vu de mes propres yeux ce que je vous dis. » Alors le Saint prenant une paille qui était à terre, la lui montra et lui dit : « Qu'est-ce que ceci? » — « C'est

une paille, » répondit le frère. « Fort bien, » dit le Saint; et levant ensuite les yeux en haut, il lui dit : « Que voyez-vous là ? » — « J'y vois, dit le frère, une poutre. » — « Songez donc, répliqua le Saint, que vos péchés sont comme cette poutre, et que ceux du solitaire dont vous voulez me parler, sont comme cette paille. » Le frère ne manqua pas de redire à plusieurs autres cette réponse si charitable et si discrète de saint Pemen. Elle parvint aux oreilles de l'abbé Sisoès, qui s'écria dans un sentiment d'admiration : « O abbé Pemen ! comment pourrai-je relever assez votre gloire ? Vos paroles sont comme une pierre précieuse, non moins agréables qu'éclatantes. »

On voit par là que son cœur, plein de charité, était beaucoup plus porté à excuser les fautes du prochain qu'à les relever : aussi était-il ennemi des médisants et ne souffrait-il pas qu'ils exhalassent impunément leur venin devant lui. Des hérétiques s'avisèrent de le venir voir, et se mirent à parler contre le patriarche d'Alexandrie, disant même qu'il n'avait été ordonné que par des prêtres. Mais au lieu d'écouter leur discours, il appela un de ses frères, lui dit de leur donner à manger et de les congédier en paix.

Ce trait de la vie de saint Pemen montre la malice commune à tous les hérétiques, et la conduite qu'on doit garder avec eux. Ennemis de toute autorité, même la plus sacrée, ils veulent donner du crédit à leurs erreurs en décriant la conduite de ceux qui ont reçu de Jésus-Christ l'autorité de les juger et de les condamner, et n'épargnent pas même l'imposture et la calomnie, comme on voit que firent ceux-ci à l'égard du patriarche d'Alexandrie, qu'ils voulaient faire passer pour un prélat sans caractère, comme n'ayant été ordonné que par des prêtres ; ce que personne n'avait dit de saint Cyrille, ni même de Dioscore, dont ils parlaient. Mais le plus sûr est d'agir avec eux comme fit saint Pemen. Il faut fermer l'oreille à leurs discours, et les renvoyer sans audience.

On lit dans le *Recueil des Sentences des Pères*, un exemple qui

ient à propos, et qui montre combien il est avantageux, même ux plus grands pécheurs, de conserver la foi, comme la porte ui peut les ramener à Dieu. « Un abbé appelé Timothée, qui tait honoré du sacré caractère de prêtre, faisait quelquefois des isites à saint Pemen. Il le consulta un jour au sujet d'une femme ui vivait en Égypte dans un grand dérèglement ; mais qui donnait ux pauvres tout ce qu'elle avait. Le Saint lui dit : « Soyez assuré u'elle ne persévérera pas dans ses désordres, puisqu'il reste en-ore en elle un fruit de la foi. » La mère de Timothée vint le voir, t il apprit d'elle que cette femme continuait toujours dans sa nauvaise vie et dans ses aumônes. Il le rapporta au Saint, qui 'assura de nouveau qu'elle changerait. Au bout de quelque temps a mère de Timothée retourna, et lui dit que cette femme voulait enir avec elle pour lui demander ses prières. Il en avertit le aint, qui lui conseilla d'aller lui-même la trouver. Il le fit, 'entretint, et la toucha tellement par la parole de Dieu, que ette créature, pénétrée de contrition et fondant en larmes, lui lit : « Voilà qui est fait ; je renonce dès à présent au péché, et e veux me donner entièrement à Dieu. » Elle entra ensuite dans n monastère, où elle mena une très-sainte vie.

Entre les vertus qui ont éclaté dans notre Saint, on a surtout dmiré sa profonde humilité. Il se prêtait avec charité aux besoins le tous les frères, et le faisait avec tant de sagesse, de douceur t de discrétion, que sa réputation, fondée sur l'expérience que lusieurs avaient faite de la solidité de ses instructions, attirait es solitaires de toute part auprès de lui : ceux mêmes qui étaient egardés comme les plus spirituels et les colonnes du désert se aisaient honneur de lui demander des avis, ou de lui envoyer urs disciples pour éclaircir leurs doutes ; et cependant ces arques d'estime et d'une confiance universelle, ne tentaient oint son cœur de vaine complaisance, et ne diminuaient point en i la conviction de son néant, dont il était vivement pénétré ; ussi ne se piquait-il pas d'étaler dans ses entretiens une spiri-

tualité sublime, ni de briller par des discours d'une grande érudition sur les saintes Écritures; mais il s'attachait à ce qui pouvait être utile à ceux qui lui demandaient conseil, sans mêler rien d'inutile dans ses paroles, se proposant par un zèle également humble et charitable, non sa propre gloire, ni de flatter la vaine curiosité des hommes, mais la gloire de Dieu et leur avantage spirituel.

On raconte qu'un solitaire de son voisinage alla dans un autre désert, où il trouva un anachorète fort célèbre et qui recevait tout le monde avec charité. Dans l'entretien qu'il eut avec lui, il lui parla des vertus de saint Pemen, ce qui lui fit souhaiter de le connaître. Ce solitaire étant ensuite retourné dans sa cellule, l'anachorète, qui lui avait demandé le lieu de sa demeure, vint l'y voir quelque temps après, et en fut accueilli avec de grandes démonstrations de cordialité; mais il lui demanda, par la charité qu'il avait pour lui, de le mener à la cellule de saint Pemen. Il l'y conduisit aussitôt, et prévint le Saint sur la réputation de cet anachorète. Saint Pemen le reçut avec joie. Ils s'embrassèrent et s'assirent pour s'entretenir des choses de Dieu.

L'anachorète commença alors à parler sur les divines Écritures des matières les plus relevées et les plus spirituelles ; mais à ce discours saint Pemen tourna la tête et ne répondit rien. Il en fut étonné et se retira tout triste, disant à celui qui l'avait conduit : « C'est donc bien inutilement que j'ai pris la peine de venir de si loin pour voir un homme qui n'a pas même voulu me parler ? » Celui-ci l'alla rapporter à saint Pemen, en lui représentant de nouveau que ce religieux était en grande vénération dans le pays d'où il venait, et qu'il était étonnant qu'il n'eût pas daigné lui répondre. Le Saint lui dit alors : « Ce solitaire est un homme du ciel et ne parle que des choses célestes ; pour moi, je suis tout terrestre et je ne saurais parler que des choses de la terre. S'il était entré en discours avec moi sur la manière de combattre les passions et les tentations, je lui eusse répondu;

nais quant à ces choses si spirituelles et si sublimes, j'avoue que j'y suis très-ignorant. »

Le frère redit ceci à l'anachorète qui, touché de l'humilité du Saint, le vint retrouver et lui dit : « Que dois-je faire, mon Père, pour combattre les passions qui dominent dans mon âme? » A ces mots, saint Pemen lui répondit : « Soyez à présent le bien venu, mon Père, j'ouvrirai ma bouche pour la remplir des biens que vous voudrez y verser. » L'anachorète plus édifié encore de cette parole, entra en discours sur ce sujet, et retira beaucoup de profit de l'entretien qu'il eut avec lui. Enfin, l'ayant quitté, il dit : « Voilà certainement la voie qu'on doit suivre. » Ainsi il retourna à son pays en rendant grâces à Dieu qui lui avait procuré de connaître un si saint homme.

L'abbé Ammun, étant encore jeune, vint le consulter, et lui dit : « Lorsque je vais chez un solitaire voisin, ou qu'il vient chez moi, nous craignons toujours qu'il ne se glisse dans nos entretiens quelque chose qui ne convienne pas à notre état ; » et il lui répondit : « Vous avez raison de le craindre, car les jeunes gens ont besoin de veiller sur eux-mêmes. » — « Mais, mon Père, lui dit Ammun, comment se comportaient les anciens? « Ceux qui avaient fait un véritable progrès et étaient solidement établis dans le bien, répondit le Saint, n'avaient rien de séculier dans l'esprit dont ils pussent s'entretenir. » — « De quoi donc, ajouta Ammun, trouvez-vous à propos que nous discourions? Est-ce des saintes Écritures, ou des sentences des anciens ? » — « Si vous êtes obligé de parler, dit saint Pemen, il vaut mieux que ce soit de ce que les anciens ont dit que des Écritures, car il y a du danger à en parler. »

Ce Saint ne blâmait pas par là absolument ceux qui, dans leurs conversations, s'entretiennent des vérités révélées dans les saintes Écritures ; mais il craignait avec raison, qu'en le faisant, surtout les jeunes, ce ne fût par ostentation et pour paraître habile, ou qu'en traitant des matières trop élevées, on ne s'arrêtât

trop à des spéculations, au lieu de s'appliquer à la pratique des vertus.

Cet abbé Ammun était solitaire de Nitrie, désert peu éloigné de celui de Scété, et il faut le distinguer de saint Ammon de Nitrie, et d'un autre Ammon ou Ammonas, ami de saint Antoine. Celui dont nous parlons était célèbre par son abstinence. On raconte à son sujet un miracle que Dieu fit en faveur d'un solitaire de Scété qui l'était venu consulter sur un emploi que son supérieur lui avait confié, et qui l'obligeait d'aller à la ville, où il craignait d'être trop exposé à des occasions dangereuses. Ammun lui donna pour conseil que, lorsqu'il se trouverait dans quelque tentation, et que le démon voudrait l'y faire succomber, il élevât son cœur à Dieu et lui adressât cette courte prière : « O Dieu des vertus ! délivrez-moi par les prières de mon supérieur, du danger où je me trouve. » Il ne fut pas longtemps sans en avoir besoin ; car étant allé à une maison pour quelque affaire qui concernait son emploi, il y fut provoqué à mal faire. Alors il éleva sa voix vers Dieu, et lui adressa la prière que l'abbé Ammun lui avait apprise ; et aussitôt il se trouva transporté au chemin de Scété. Nous avons rapporté ce miracle, pour montrer combien Dieu protége l'obéissance, quand on est fidèle à la pratiquer.

Revenons à saint Pemen. C'était par un effet de son humilité qu'il employait souvent le témoignage des autres anciens, pour appuyer les avis qu'il donnait dans plusieurs occasions. C'est ce qui nous a procuré les sentences de quelques Pères, que nous ignorerions peut-être s'il ne nous les avait conservées.

Un frère lui demanda s'il était bon de prier. Il lui dit cette sentence de saint Antoine le Grand, prise du prophète Isaïe :
Isai. 40, 1. *Exhortez, mon peuple, dit le Seigneur, et priez.* Il rapportait aussi cette autre sentence du même Saint : « L'homme ne saurait mieux se fortifier dans le bien qu'en se reconnaissant pécheur quand il se présente devant Dieu, et en s'attendant à la tentation jusqu'à la fin de sa vie. »

Il rapportait de saint Isidore, prêtre de Scété, cette courte et vive exhortation aux frères : « Ne sommes-nous pas venus ici pour travailller et souffrir? et cependant nous ne le faisons point. Quant à moi je suis déterminé, si cela continue, à quitter ce lieu et à m'en aller dans un autre, où trouvant à mener une vie plus laborieuse, je trouverai le repos de mon âme. » Il disait aussi du même, qu'aucun solitaire ne l'égalait dans la basse idée de lui-même, et que quand le démon voulait lui suggérer des pensées de vanité sur sa vertu, il se disait à lui-même : « Suis-je comparable à Antoine et à l'abbé Pambon, ou à tant d'autres Pères qui ont servi Dieu avec tant de fidélité dans le désert? » Que si le démon voulait lui inspirer des pensées de découragement, en lui faisant entendre qu'avec toutes ses bonnes œuvres il ne serait pas moins damné, il répondait : « Eh bien, si j'ai le malheur d'aller en enfer, je te trouverai toujours au-dessous de moi.

Un frère lui demanda un jour si l'on pouvait compter sur quelqu'une de ses actions comme étant entièrement bonne ; et il lui répondit par cette parole remarquable de l'abbé Jean le Nain : « Je souhaiterais d'acquérir quelque degré seulement de chaque vertu. » Un autre frère se plaignait à lui de la peine extrême qu'il avait de rendre compte aux anciens de ses pensées ; et il lui rapporta là-dessus cette autre sentence de Jean le Nain : « L'ennemi de notre âme ne se réjouit jamais tant, que quand il a gagné sur un solitaire de ne pas manifester ses pensées à ses supérieurs. » Il racontait du même Jean le Nain, pour montrer en lui un modèle de douceur et de charité, que quand quelque solitaire s'adressait à lui, il observait à son égard ce que le saint Apôtre dit de la charité, qu'elle est patiente et bienfaisante.

Il disait de l'abbé Pambon, qu'un frère lui ayant demandé s'il était à propos de louer le prochain, il avait répondu qu'il était encore mieux de garder le silence. Il disait du même, que saint Antoine, parlant de lui, avait assuré que la crainte du Seigneur avait attiré le Saint-Esprit dans son cœur et qu'on admirait en

lui trois pratiques extérieures toutes saintes : son jeûne rigoureux, son silence et son assiduité au travail des mains.

Il rapportait qu'un solitaire qui demeurait avec d'autres frères, ayant consulté l'abbé Bessarion sur la règle qu'il devait garder, il lui donna pour grande maxime de se taire et de ne présumer jamais de lui-même. Il disait aussi de l'abbé Pior, qu'il pensait chaque jour qu'il ne faisait que de commencer.

On raconte que quand les anciens s'assemblaient auprès de lui, si en discourant des vertus des anciens solitaires ils venaient à nommer l'abbé Sisoès, il disait aussitôt : « Ne parlons pas de ce grand homme, il serait trop difficile d'exprimer l'éminence de ses vertus. »

Parlant un jour du solitaire Agathon qui était encore jeune, il lui donna le titre d'abbé. Ceux qui étaient présents lui dirent : « Pourquoi l'appelez-vous abbé, puisqu'il est si jeune. » A quoi il répondit : « La discrétion de sa langue lui a mérité ce titre. »

Il disait de l'abbé Alone, qu'un frère lui ayant demandé ce que c'était que de se mépriser soi-même par une véritable humilité, il répondit que c'était se mettre au-dessous des animaux privés de raison, parce que du moins ceux-ci n'ont pas eu le malheur de commettre des péchés qui les exposent à être condamnés au jugement de Dieu. Il rapportait de lui aussi cette sentence : « Si un
Matth. 12. 37. homme fait attention à ces paroles de l'Écriture : « *Vous serez justifié ou condamné sur vos paroles,* il préférera de se taire plutôt que de parler. » Il disait encore du même, que la dissipation est la source de nos fautes.

Enfin il racontait que, se trouvant à manger avec quelques anciens, l'abbé Alone les servait, et que ces anciens commencèrent à le louer beaucoup; mais qu'il ne leur répondit pas un mot. Après le repas un d'entre eux le prit à part, et lui demanda pourquoi il avait gardé le silence tandis qu'on le louait tant. Sur quoi il dit ces belles paroles : « Si je leur avais répondu, j'aurais paru consentir à ce qu'ils disaient en ma faveur. »

On rapporte de l'abbé Alone trois belles sentences. 1° Si un religieux ne dit pas en lui-même : « Il n'y a que Dieu et moi dans le monde, il ne pourra jouir du véritable repos de l'âme. 2° Je ne pourrai élever l'édifice de ma perfection qu'autant que je me détruirai moi-même. 3° Si vous voulez bien faire, il n'est point de moment dans le jour, depuis le matin jusqu'au soir, où nous ne puissions nous élever jusqu'à Dieu. »

Il disait aussi avoir appris ce bon mot de l'abbé Ammon : « Un solitaire peut avoir demeuré cent ans dans sa cellule, sans pourtant avoir appris dans tout ce temps-là comment il y doit rester. »

Il racontait qu'un jour un frère allant consulter l'abbé Simon, lui dit : « Mon Père, il m'arrive que quand je sors de ma cellule, si je trouve un frère qui se dissipe, je me dissipe avec lui ; je ris aussi avec un autre si je le vois rire, et cela est cause que, quand je rentre dans ma cellule, mon esprit n'y peut demeurer tranquille. » A quoi l'abbé Simon répondit : « Vous voulez rire en sortant de votre cellule avec ceux qui rient, et causer inutilement avec ceux qui causent, et vous trouver ensuite en y rentrant comme avant que vous en fussiez sorti ? » — « Comment dois-je donc me comporter ? » demanda le frère. « Le voici, répondit l'abbé Simon : Soit que vous soyez dans votre cellule, ou que vous en sortiez, veillez également sur vos sens et conservez-vous dans le recueillement. »

Cet abbé Simon était un homme de grande réputation, mais aussi humble qu'il était estimé. On dit de lui que le gouverneur de la province eut envie de le voir et qu'il vint pour cela dans sa solitude. On le prévint sur cette visite, et on lui dit de se préparer pour cela. Je vais le faire, dit-il ; et comme il comprit que ce seigneur allait venir, il se couvrit d'un vieux haillon, prit un morceau de pain et de fromage, se tint à la porte de sa cellule et se mit à manger. Le gouverneur approchant et le voyant dans cet état, le prit pour un insensé, et se retira. De quoi cet humble serviteur de Dieu fut très-satisfait.

Saint Pemen étant encore jeune, s'entretenait un jour avec un solitaire nommé Pierre, qui avait été disciple de l'abbé Lot, et lui parlant de ses dispositions, il lui dit : « Lorsque je suis seul dans ma cellule, mon âme est en paix ; mais lorsque quelque frère vient me voir et m'entretient des nouvelles de dehors, mon âme est dans le trouble. » Là-dessus Pierre lui dit : « L'abbé Lot me disait quelquefois : Votre clef a ouvert ma porte. » — « Que voulait-il vous faire entendre par là ? » demanda Pemen. « C'est, répondit Pierre, que si quelqu'un vous vient voir, vous l'interrogez aussitôt sur l'état de sa santé ; vous voulez savoir d'où il vient, ce que font les autres frères, s'il en a été bien reçu ou non, et autres choses semblables, qui sont comme une clef qui ouvre la bouche à ce frère, et lui sont occasion de vous dire bien des choses que vous ne voudriez pas entendre. » — « Cela est vrai, dit Pemen ; mais que dire quand on vous vient voir ? » Alors Pierre lui répondit : « La componction vous instruit de bien des choses ; mais quand on ne l'a pas, on cesse de veiller sur soi et on tombe dans des fautes. » — « Je sens à la vérité cette componction, avoua Pemen, tant que je suis seul dans ma cellule ; mais si j'en sors ou si l'on vient me voir, je ne sais plus l'entretenir dans mon âme. » — « C'est, lui dit Pierre, qu'elle n'y a pas jeté de profondes racines, et que vous n'en avez formé que quelques actes de temps en temps. Il faut bien distinguer l'habitude qu'on a contractée d'une vertu, des actes qu'on fait quelquefois pour l'acquérir. Tant qu'on n'a pas acquis l'habitude, les actes qu'on en fait sont comme ces esclaves dont il est parlé dans l'Écriture, que les Juifs ne pouvaient garder que six ans et qu'ils devaient renvoyer libres à la septième année. Ces actes, dis-je, sont passagers, et on manque facilement ; mais quand l'habitude est bien enracinée, il en est d'elle comme de ces mêmes esclaves, qui s'étant mariés dans la maison de leur maître et y ayant des enfants, n'en veulent plus sortir et ne demandent plus leur liberté. Ainsi, dis-je, l'habitude prise rend la vertu solide et constante

dans nous; et il en est encore de ceci comme des enfants illégitimes, qui abandonnent facilement la maison de leur père, au lieu que les véritables enfants ne pensent pas à la quitter. »

Un séculier, homme de bien et d'une conduite fort régulière, vint voir saint Pemen pour s'édifier auprès de lui. Il s'y rencontra quelques frères qui y étaient venus pour la même fin; mais le Saint, toujours plus porté par son humilité à profiter des bonnes instructions des autres qu'à en donner lui-même, quoique la charité l'y obligeât fréquemment, pria ce séculier de dire un mot d'édification à la compagnie. Il s'en excusa d'abord beaucoup, alléguant pour raison qu'il était venu pour s'instruire et non pas pour instruire les autres. Mais le Saint le pressa davantage, et étant forcé de se rendre, il dit : « Je ne suis qu'un homme du monde appliqué au négoce, qui achète à moindre prix et qui revend avec profit; je ne saurais discourir avec vous des saintes Écritures, ne les ayant point lues; mais je vous dirai seulement une parabole. Il y avait un homme qui désirait extrêmement de voir l'empereur, et il pria un de ses amis d'y aller avec lui. Celui-ci lui dit : « Je vous accompagnerai seulement jusqu'au milieu du chemin. » Y étant arrivé, il trouva un autre ami, qu'il pria de le mener à l'empereur; et celui-ci lui dit : « Oui, mais je ne vous conduirai que jusqu'à son palais. » Y étant arrivé, il pria un troisième ami qu'il y rencontra, de l'introduire auprès de l'empereur; et celui-ci lui répondit : « Je le veux bien; c'est moi qui vous ferai entrer dans le palais et qui vous ferai parler au prince. »

Les frères le prièrent de leur expliquer le sens de cette parabole; et il leur dit : « Le premier ami est la pénitence, qui nous met dans la voie du salut. Le second est la chasteté, qui nous élève à un état céleste et nous approche du ciel. Le troisième est l'aumône, qui nous fait paraître avec confiance devant Dieu le souverain maître du monde. » Les frères furent fort édifiés de ce discours, et y trouvèrent un fond d'instruction propre à nourrir le cœur.

Quelques solitaires demandèrent à saint Pemen, pourquoi l'abbé Nesteros avait tant d'indulgence pour son disciple, qu'il souffrait tout de lui? Il répondit : « Si j'avais été à sa place, je lui aurais mis encore un oreiller sous sa tête. » Son frère Anub qui était présent lui dit : « Auriez-vous pu justifier devant Dieu une pareille condescendance ? » J'aurais dit au Seigneur, répondit Pemen : « Vous m'avez commandé d'ôter la poutre de mon œil avant que de songer à ôter la paille de l'œil d'un autre. »

Le peu que nous savons de cet abbé Nesteros est si précieux, qu'on nous permettra de le rapporter ici, quoique l'histoire de saint Pemen en soit interrompue. Nous reviendrons ensuite à ce Saint. Il faut le distinguer d'un Nesteros plus ancien, ami de saint Antoine, et anachorète près de Panephyse, et qui fut surnommé le Grand. Celui dont nous parlons à présent est appelé le Cénobite par Cotelier. Il fut élevé jeune dans un monastère, où il fit des progrès rapides dans la vertu. On rapporte principalement de lui, que, quand il arrivait quelque trouble dans la communauté par un effet de la fragilité humaine, il s'imposait un profond silence, et ne se mêlait de rien. Saint Pemen l'ayant appris par relation, voulut savoir comment il était parvenu à cet état, et pria son supérieur de le lui envoyer. Il ne put pas le faire aussitôt, parce qu'étant encore jeune il ne pouvait le laisser sortir seul du monastère. Mais quelque temps après l'économe l'ayant prié de lui permettre d'aller voir le Saint pour le consulter sur des peines intérieures qu'il avait, l'abbé lui dit d'y mener aussi Nesteros. Après que l'économe eut parlé de sa conscience à saint Pemen, ce Saint prit Nesteros à part et l'interrogea pour savoir comment il avait acquis la vertu de silence, surtout quand il se passait quelque petit trouble parmi les frères. Nesteros faisait difficulté de le lui dire, parce qu'il était fort humble; mais pressé par le Saint, il lui répondit enfin, qu'en entrant dans la congrégation il s'était dit à lui-même : « Il faut que je me mette dans l'esprit que moi et un âne sommes la même chose. Or un âne ne se plaint

point quand on le bat; il ne répond point quelque injure qu'on lui dise. Je dois donc faire la même chose. »

Saint Pemen fut si édifié de cette réponse, qu'il disait depuis de lui, qu'on pouvait le comparer au serpent d'airain dressé par Moïse, parce qu'il était rempli de vertus, et qu'en gardant le silence il guérissait les plaies de ses frères.

On doit attribuer à cet abbé Nesteros une sentence que Cotelier a rapportée sous le titre du grand Nesteros, auquel elle ne saurait convenir, comme remarque Tillemont, puisqu'il est parlé de saint Arsène comme s'il était déjà mort, ce qui ne peut-être appliqué au grand Nesteros, plus ancien que celui dont nous parlons. Il disait donc que les solitaires devaient examiner deux fois le jour, le matin et le soir; premièrement ce qu'ils avaient fait pour plaire à Dieu, et en second lieu s'ils avaient eu le malheur de lui déplaire, et en quoi; et qu'ils devaient constamment conserver toute leur vie cette sainte pratique. Car, disait-il, l'abbé Arsène l'a toujours observée fidèlement. Veillez soigneusement sur vous-même, ajoutait-il, pour vous conserver devant Dieu dans une grande pureté de cœur, en évitant les moindres fautes. Quand vous priez, représentez-vous que Dieu est présent et que vous lui êtes aussi présent, comme si vous étiez seul à seul avec lui. Ne soyez pas vous-même votre règle, comme si vous vouliez vous conduire par votre propre esprit. Ne jugez personne. Il est monstrueux dans un moine de jurer, de proférer un mensonge, une imprécation, d'injurier quelqu'un ou d'en faire des railleries; et il doit si fort redouter la vanité, qu'il considère comme un grand préjudice qu'on lui porte, les louanges qu'on lui donne, ou les honneurs qu'on lui rend.

Saint Pemen était quelquefois consulté par l'abbé Sarmate, solitaire différent de celui dont nous avons parlé dans la Vie de saint Antoine. Par son conseil il faisait souvent une retraite de quarante jours, passant ce temps dans un silence et un recueillement plus particulier. Le Saint lui demanda un jour ce qu'il croyait avoir gagné par cet exercice. Sarmate lui dit qu'il avait

obtenu la grâce de vaincre facilement le sommeil. Ce fervent solitaire disait dans une rencontre, qu'il préférait un homme qui avait commis un péché, mais qui le reconnaissait et en faisait pénitence, à celui qui n'ayant pas péché comme l'autre, se croirait juste et innocent. On trouve encore d'autres avis de ce Sarmate dans le *Recueil des Pères*. Il y est rapporté qu'un frère lui dit un jour : « Il me vient souvent dans l'esprit de vivre dans l'oisiveté et de ne faire que manger, boire et dormir. » Et il lui répondit : « Mangez quand vous avez faim, buvez quand vous avez soif, et dormez quand vous avez sommeil. » Ce frère étonné de cette réponse, qui était plus ironique que sérieuse, la répéta à un ancien qui l'était venu voir, et celui-ci lui en découvrit le véritable sens, en lui faisant comprendre que le Saint n'avait prétendu lui conseiller autre chose que de prendre ces soulagements quand la nécessité de soutenir le corps l'y obligeait. Un autre frère dit au même abbé Sarmate : « Il me vient souvent la pensée de sortir de ma cellule et d'aller voir les autres frères. » — « Ne l'écoutez pas cette pensée, lui répondit-il ; mais lorsqu'elle vous viendra encore tenter, dites à votre esprit : « Je vous avais écouté auparavant en bien d'autres choses, quant à celle-ci je ne puis plus vous écouter. »

Saint Pemen voulant apprendre à un frère comment on doit pratiquer l'humilité, lui disait que quand on était arrivé à cette pureté de cœur à laquelle toutes choses sont pures, selon l'expression de saint Paul, alors on se voyait au-dessous de toutes les créatures. « Mais comment puis-je, lui dit ce frère, me croire au-dessous d'un homicide ? » — « C'est, répondit Pemen, qu'un homme véritablement pur en voyant un autre qui commet un meurtre, dit en lui-même : Cet homme n'a tué qu'un homme, et moi je me donne tous les jours la mort par les péchés que je commets. »

C'était une industrie de son humilité de cacher autant qu'il pouvait sa mortification et ses autres pratiques de piété. L'abbé

Daniel, qui avait été disciple de saint Arsène, racontait qu'il fut voir un jour notre Saint avec d'autres solitaires, et qu'après avoir pris le repas ensemble il les pria de s'aller un peu reposer. Les autres le firent, disait Daniel; quant à moi, comme je voulais lui parler en particulier, j'attendis qu'il se fût retiré dans sa cellule tandis que les autres étaient couchés. Mais lorsque je voulus l'aller voir, je remarquai qu'au moment qu'il m'entendit approcher, il se mit sur sa couche dans la posture d'un homme qui dort. Ce qu'il faisait pour mieux cacher ses saintes pratiques.

Un solitaire qui demeurait hors des murs de son bourg, avait été plusieurs années sans y mettre le pied, et se citait pour exemple à d'autres frères en leur reprochant qu'ils y allaient trop souvent. Cela fut rapporté à saint Pemen, qui répondit : « Si j'avais été à sa place, j'y serais entré dans la nuit et j'en aurais parcouru les rues, afin d'empêcher mon cœur de se complaire en lui-même de n'y être pas allé. »

Quoiqu'il cachât soigneusement ses pieuses pratiques, il se gardait pourtant bien de rien faire qui pût scandaliser les autres. Cela parut dans l'occasion que nous allons rapporter. Un séculier, serviteur de Jésus-Christ, reçut chez lui quelques solitaires, du nombre desquels était saint Pemen, et les retint à manger. On leur servit de la viande, et tous en mangèrent, excepté lui : on s'en étonna d'autant plus que, connaissant son discernement, on aurait cru qu'il ne se serait pas rendu singulier. Après le repas on lui en demanda la raison, et on lui dit : « Eh quoi ! vous êtes l'abbé Pemen et vous en avez agi ainsi ? » Il leur répondit : « Pardonnez-moi, mes pères, vous avez mangé de la viande, et personne n'en a été scandalisé. Mais vous n'ignorez pas qu'il y a beaucoup de frères qui s'adressent à moi ; s'ils savaient que j'eusse mangé de la viande, ils pourraient trouver étrange avec raison, que je leur conseillasse de n'en point manger, et cela leur ferait tort. » Tous admirèrent alors sa prudence, et applaudirent à sa conduite.

Nous pouvons mettre au rang de ses principales vertus son dégagement des biens de la terre et son désintéressement. Il ne trouvait pas qu'il convînt à un solitaire de contester dans la vente de ses ouvrages, avec ceux qui les achetaient. Un frère qui allait au marché vendre les siens, lui demanda comment il devait se comporter, et il lui dit : « Gardez-vous bien de les vendre plus qu'ils ne valent ; et si quelqu'un se présente pour les avoir à moins, aimez celui qui vous fait violence et vendez-les lui sans peine. » Quant à lui, il ne voulait ni gagner, ni faire perdre les autres ; et il regardait comme un profit pour son âme, le gain que les autres faisaient en achetant ses ouvrages.

Voici un trait de son histoire qui prouve combien il était désintéressé. Il s'occupait ordinairement avec ses frères à faire des corbeilles ; mais comme il n'avait pas des cordes pour les achever, ni de l'argent pour en acheter, il ne pouvait pas les vendre. Un solitaire de sa connaissance le sachant, avertit un marchand, homme de bien, du besoin où il était, et ce marchand vint aussitôt prendre ces corbeilles imparfaites, feignant d'en avoir besoin pour son trafic. Le solitaire qui lui en avait procuré la vente, vint le voir quelque temps après, et lui dit ce qu'il avait fait en sa faveur. Pemen en eut un vif regret parce qu'il s'était fait une loi de ne rien recevoir de personne de peur d'être à charge à quelqu'un. Il dit à ce solitaire : « Je vous conjure, mon Père, de louer un chameau et de me rapporter ces corbeilles. Je ne puis me résoudre à recevoir un plaisir aux dépens de mon prochain. » Le frère le voyant dans cette peine, rapporta les corbeille, que Pemen reçut avec autant de joie que tout autre en aurait eu d'avoir trouvé un trésor.

Il refusa, dans une rencontre, de décider sur ce qu'un solitaire devait faire d'une succession qui lui était échue, et qui le venait consulter là-dessus. Après avoir demandé trois jours pour penser à ce qu'il lui devait conseiller, il lui répondit : « Je ne sais, mon frère, que vous dire. Si je vous conseille de la donner à l'Église,

on y fera des festins ; si je vous dis de la donner à vos parents, Dieu ne vous en tiendra pas compte ; si je vous exhorte à la donner aux pauvres, vous négligerez de le faire. Disposez-en comme il vous plaira ; quant à moi je n'en veux pas répondre. »

Ce grand Saint ne se rendait jamais à l'église, qu'il ne se fût préparé auparavant à y paraître devant Jésus-Christ avec une grande pureté de cœur. Il examinait pour cela toutes ses pensées et ses affections, et employait une heure entière à s'examiner ainsi. Il entrait quelquefois dans un si profond recueillement en méditant sur les mystères de notre religion, que s'élevant au-dessus des sens, il arrivait au ravissement.

L'abbé Joseph racontait avoir appris de l'abbé Isaac, qu'étant un jour assis auprès de lui, il s'aperçut tout à coup qu'il était en extase. Comme il était son intime ami, après qu'il fut revenu à lui, il se jeta à ses pieds, et le conjura de lui dire où son esprit avait été dans ce temps-là. Le Saint ne lui répondit qu'après qu'il l'en eut beaucoup pressé ; et enfin il lui dit : « J'étais en esprit sur le Calvaire avec la sainte Mère de Dieu, qui pleurait au pied de la Croix ; et je vous avoue que je voudrais passer toute ma vie à pleurer de même. »

Il y a apparence qu'il fut présent à la mort de saint Arsène ; car il est dit dans le *Recueil des paroles remarquables des Pères des déserts,* que saint Pemen, voyant qu'il avait rendu l'âme, s'écria en versant beaucoup de larmes : « Que vous êtes heureux, ô Arsène, de vous être tant pleuré en ce monde ! Ceux qui ne le font point, pleureront dans l'éternité. Il faut ou verser des larmes volontaires en ce monde, ou s'attendre à en répandre dans le désespoir au milieu des tourments éternels.

Le grand Arsène faisait un si grand cas de sa vertu, qu'il rapportait quelquefois ses sentences comme des oracles, pour servir d'instruction aux frères. Un d'entre eux vint un jour lui dire : « Mon père, je veux souvent méditer sur ce que j'ai lu des saintes Écritures ; mais mon cœur n'en est pas touché de com-

ponction, parce que je n'en pénètre pas bien le sens, ce qui m'afflige beaucoup. » Là-dessus saint Arsène lui répondit : « Ne laissez pourtant pas, mon fils, de continuer à méditer sur ces divines paroles ; car j'ai appris de l'abbé Pemen, et de quelques autres saints Pères, que comme ceux qui conjurent les serpents n'entendent pas les paroles qu'ils prononcent pour cela, et que néanmoins les serpents en ressentent les effets : ainsi quoique nous ne concevions pas toujours le sens des divines Écritures, les démons le comprennent fort bien, et en connaissant la puissance, ils en sont épouvantés, et ils nous quittent, ne pouvant résister à la force des paroles que le Saint-Esprit a proférées par la bouche de ses serviteurs les prophètes et les apôtres. »

Nous placerons ici l'histoire édifiante d'un anachorète de Constantinople, que saint Pemen racontait aux frères comme assez récente alors, pour leur servir d'exemple d'humilité, et les porter à fuir l'estime et les louanges des hommes. Dans un des faubourgs de Constantinople qu'on appelle le septième, disait-il, où les empereurs avaient coutume, en sortant de la ville, de se rendre pour prendre quelque délassement, il y avait un solitaire qui gardait une exacte retraite dans sa petite cellule. L'empereur Théodose, l'ayant su, voulut le voir, et défendit aux gens de sa suite d'approcher de la cellule. Il s'avança tout seul, ôta son diadème pour n'être pas connu, et frappant à la porte, le solitaire lui ouvrit et ne le reconnut point. Après avoir fait la prière selon la coutume, ils s'assirent, et l'empereur lui demanda comment vivaient les solitaires d'Égypte ? « Ils prient tous pour votre prospérité, lui répondit-il, parlant plutôt par une inspiration secrète, que par aucun soupçon qu'il eût de sa dignité. » Cependant Théodose jetant les yeux de tous côtés dans la cellule, n'y vit que quelques pains secs dans une corbeille, et lui dit : « Mon père, donnez-moi votre bénédiction, et puis nous mangerons un peu. » Aussitôt le solitaire prit de l'eau, y mit un peu de sel, et y trempa des morceaux de pain, dont ils mangèrent ensemble, après quoi,

il lui présenta de l'eau dont il but. Alors Théodose lui demanda s'il ne le connaissait point, et il lui avoua que non. « Je suis l'empereur, lui répliqua-t-il, je suis venu par dévotion pour vous voir. » A ces paroles le solitaire se jeta à ses pieds pour lui marquer son respect, et Théodose lui dit : « Vous êtes bienheureux, vous autres solitaires ! vous êtes délivrés des occupations du siècle ; vous menez une vie douce et tranquille ; vous n'avez d'autre soin que du salut de vos âmes, et vous ne travaillez que pour le ciel. Moi, au contraire, qui suis né dans la pourpre impériale, et qui suis assis sur le trône, je puis dire avec vérité que je ne me suis jamais mis à table sans avoir l'esprit préoccupé de mille soins. » Il lui donna ensuite beaucoup de marques d'estime de sa vertu, et se retira.

La même nuit ce serviteur de Dieu faisant réflexion sur cette honorable visite, dit en lui-même : « Je ne saurais demeurer davantage ici ; car, quand on saura que l'empereur m'a fait l'honneur de me venir voir, non-seulement plusieurs d'entre le peuple, mais même les grands seigneurs de la cour et les sénateurs viendront ici et m'honoreront comme un homme de Dieu. A la vérité, cela ne saurait leur nuire, puisqu'ils le feront dans la vue de Dieu. Mais quant à moi, j'ai tout lieu de craindre que le démon ne s'en serve pour me séduire, en m'inspirant du plaisir pour leurs louanges et de la complaisance pour le bien qu'ils diront de moi. Ainsi je perdrai la vertu d'humilité, en me repaissant du plaisir des louanges des hommes. » Après ces considérations, il n'attendit pas que le jour fût venu, mais il sortit de sa cellule et se retira en Égypte dans le désert, pour y vivre avec les autres solitaires. Voilà, mes très-chers frères, ajoutait saint Pemen, avec quel soin ce serviteur de Dieu fut attentif à se conserver dans l'humilité, pour ne point perdre le fruit de ses travaux, et pour obtenir de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans le ciel, la récompense de ses œuvres. »

Il serait à souhaiter que les historiens nous eussent appris le

temps et les circonstances de la mort de saint Pemen ; mais ils nous l'ont laissé ignorer. Tillemont croit qu'il y a eu deux Pemen, l'un plus ancien que l'autre, sans quoi celui dont nous parlons aurait vécu trop de temps. Mais les continuateurs de Bollandus ont prouvé dans un système chronologique qu'ils ont donné pour fixer le temps de sa mort, qu'il peut avoir vécu cent dix ans. Ce qui nous oblige d'abandonner l'opinion de Tillemont, puisqu'il n'est pas sans exemple que les solitaires aient poussé leur vie si loin. Le nom de saint Pemen se trouve dans le *Martyrologe romain,* au 27 d'août. Les Grecs en font le grand office le même jour, et lui donnent de grands éloges, comme nous l'avons déjà remarqué.

DOCTRINE SPIRITUELLE DE SAINT PEMEN [1].

Nous avons donné dans la Vie de saint Pemen une partie des instructions édifiantes qu'il donnait aux solitaires; mais le récit de ses actions aurait été interrompu si nous y avions inséré toutes celles que les auteurs de l'*Histoire monastique* nous ont conservées. Nous recueillons ici les principales qui formeront comme un corps de doctrine spirituelle, et qui nous feront encore mieux comprendre l'éminence de ses lumières, la grandeur de sa sagesse et la piété de ses sentiments.

Il paraît bien que c'était Dieu qui parlait par sa bouche puisqu'il lui fit part dans une rencontre du don des langues et de prophétie. Un solitaire nommé Jean étant venu de Syrie pour le consulter sur l'endurcissement du cœur, racontait dans la suite à d'autres frères que, n'entendant pas l'égyptien qui était la langue du Saint, et ne parlant que le grec que le Saint n'entendait pas,

[1] Cassien, Cotelier, les Bollandistes.



Imp. Ch. Chardon aîné Paris.

Saint Pemen.

fut fort embarrassé de lui proposer ses difficultés, n'y ayant
rsonne auprès de lui qui pût lui servir d'interprète. Enfin saint
men voyant son embarras et la peine qu'il en avait, se mit à
re en langue grecque, qu'il n'avait jamais parlée : « L'eau est
olle et la pierre est dure. Cependant l'eau tombant d'un vase
utte à goutte sur la pierre, la perce peu à peu. Il en est de
ême de la parole de Dieu ; bien qu'elle soit molle en quelque
çon par sa douceur, et que notre cœur soit dur par son insen-
bilité, si l'on a soin d'écouter souvent cette divine parole, elle
ıvre enfin le cœur, malgré sa dureté, pour y faire entrer la
ainte du Seigneur. »

On a pu reconnaître dans ce que nous avons dit de ses vertus,
u'il s'était rempli auprès de Dieu des vérités qu'il enseignait aux
utres ; et qu'on pouvait le comparer à un bassin qui ne donne
ue de son abondance. Aussi disait-il que celui qui enseigne aux
utres ce qu'il ne pratique pas lui-même, est semblable à une
ntaine qui donne de l'eau pour désaltérer, ou pour laver, et qui
e se décharge pas elle-même du mauvais limon qu'elle a au fond
e ses eaux.

Il disait encore qu'on doit appliquer son cœur à pratiquer ce que
langue prescrit aux autres de faire. Car, ajoutait-il, il y a des
ommes qui sont parfaits en paroles, et très-imparfaits dans la
ratique. Il disait aussi : « Qu'un homme sensé et qui n'est pas
ujet à suivre ses passions, peut donner des leçons aux autres ;
ais que s'il est autrement, on pourra le comparer à celui qui
étruirait sa maison pour bâtir celle d'autrui. »

On trouve dans le *Recueil des Sentences* trois courtes règles de
onduite, dont la première convient à tout le monde, la seconde
ux personnes qui vivent en communauté et la troisième à un so-
itaire. Un frère lui demanda comment il devait se comporter pour
ivre saintement ; et il lui répondit : « Voyez ce qui est rapporté
u prophète Daniel : Ses ennemis, qui étaient aussi les ennemis
le Dieu, ne purent trouver contre lui aucun sujet d'accusation,

excepté dans le culte légitime qu'il rendait à Dieu. » Un autre frère, lui dit : « Mon Père, je voudrais entrer dans un monastère et m'y consacrer pour toujours au service de Dieu. » — « Vous voulez, lui répondit le Saint, vivre dans un monastère ? Mais sachez que vous ne serez jamais un véritable cénobite, si vous ne vous proposez de vous détacher de toute vaine sollicitude, de garder le silence, et de ne pas vous approprier même le moindre meuble. »

Il disait dans une autre occasion : « Ceux qui vivent en communauté doivent être fidèles à trois choses : à être bien humbles, à se soumettre docilement aux lois de l'obéissance, à se porter avec ardeur et fidélité aux emplois qu'on leur confie. »

Un autre frère lui demanda s'il était mieux de demeurer seul, ou de vivre en communauté ; il répondit : « Si vous avez de bas sentiments de vous-même et si vous êtes toujours prêt à vous condamner, vous pouvez demeurer partout ; mais si vous avez des sentiments de présomption, et voulez vous élever et vous louer, vous ne sauriez être bien nulle part. Quelque bonne qualité que nous ayons, ou quelque bien que nous fassions, nous ne devons jamais y prendre une vaine complaisance, sans quoi nous en perdons tout le mérite. »

Un solitaire lui rendant compte de ses pensées, il lui répondit : « Le moine qui réprime la gourmandise par le jeûne, qui met un frein à sa langue par le silence, qui ne perd pas son temps à rouler et à se dissiper, peut espérer avec confiance qu'il ne mourra pas éternellement, mais il jouira dans le ciel de la vie éternelle. »

Un autre solitaire lui demanda comment il devait se comporter dans sa cellule ; et il lui répondit : « Quant à la conduite extérieure, vous devez travailler des mains, manger une fois par jour, vous tenir dans le silence, faire votre oraison : voilà pour ce qui est des exercices extérieurs ; mais pour profiter encore plus dans la vie intérieure, conservez-vous dans une grande égalité d'es-

prit en quelque endroit que vous soyez, rendez-vous assidu aux heures de l'office et à tous les exercices particuliers. Si après vous être acquitté du travail que l'obéissance vous prescrit, il vous reste encore du temps dont vous puissiez disposer, retirez-vous à l'oratoire, et là délassez votre âme auprès de Dieu. Enfin, pour dernière et principale instruction que je vous recommande, associez-vous toujours avec ceux qui sont bons religieux, et ne vous liez point d'une amitié particulière avec ceux qui ne le sont pas. »

Saint Antoine avait dit que la discrétion était la vertu qui nous conduisait plus sûrement à la perfection. Saint Pemen la recommandait dans le même sens que le grand Antoine. Il disait qu'il fallait regarder comme une illusion du démon ce qui nous portait à des excès. Quoiqu'il recommandât beaucoup le jeûne et la mortification du corps, il voulait pourtant qu'on usât de modération, quand même ce ne serait que pour éviter les piéges de la vaine gloire; et étant consulté sur la règle qu'on devait observer là-dessus, il répondit: « Je voudrais qu'un moine mangeât une fois du jour, sans pourtant se rassasier; car il est à craindre qu'il ne se glisse de la vanité dans les jeûnes qu'on pousse jusqu'à ne pas manger de deux ou trois jours. Nos Pères ont bien examiné ceci, et après avoir éprouvé l'un et l'autre, ils ont trouvé qu'il était mieux de faire un petit repas par jour, en sorte qu'on se nourrisse frugalement et qu'on souffre en même temps la peine du jeûne. » Il mettait la discrétion au nombre des moyens les plus sûrs dans la voie du salut. La retenue, la vigilance sur soi-même, et la discrétion, disait-il, sont les trois guides que l'âme doit suivre fidèlement. Il avouait que cette vertu n'était pas si commune qu'on le pensait; et il disait à ce propos: « On trouve dans ceux qui nous ont devancés dans la vie monastique, grand nombre de solitaires qui se sont exercés dans les plus grands travaux de la pénitence; mais on compte comme un à un ceux qui ont excellé dans le sage discernement de la vertu de discrétion. »

Saint Pemen avait reçu de Dieu le don de consoler et de fortifier

ses frères dans les tentations. Il disait là-dessus des choses admirables; c'est pour cela que ceux qui en étaient importunés, recouraient à lui de toute part. Il disait qu'on reconnaissait le véritable moine dans les tentations. Il faut, ajoutait-il, qu'il soit toujours vigilant sur lui-même contre le tentateur, à peu près comme un garde de l'empereur se tient auprès de sa personne, tout prêt à le défendre s'il était attaqué. Il disait un jour à son frère Anub, au sujet des mauvaises pensées dont on est quelquefois impor-
. 10, 15. tuné : « Voyez ce que dit le prophète Isaïe : La cognée pourra-t-elle se glorifier sans celui qui s'en sert pour couper ? Ainsi n'écoutez pas les tentations et elles cesseront; car elles ne peuvent rien sans votre consentement. »

Un solitaire vint le voir fort alarmé étant agité de différentes pensées, qui, à ce qu'il disait, le mettaient en danger d'offenser Dieu. Le Saint le mena au grand air et lui dit de découvrir son sein et d'y retenir le vent. « Mais cela est impossible, lui dit ce religieux. » — « Si vous ne le pouvez pas, ajouta le Saint, vous ne pouvez pas non plus empêcher que ces pensées ne vous viennent dans l'esprit; mais ce que vous pouvez et ce que vous devez faire, c'est de leur résister. »

Un autre frère vint se plaindre à lui de ce que le démon tâchait de corrompre tous les actes de charité qu'il faisait envers son prochain, en le tentant de vaine gloire ; car, disait-il, je ne saurais donner la moindre chose, non pas même un morceau de pain, qu'il ne me vienne dans l'esprit que je le fais pour plaire aux hommes. « Que cela ne vous empêche pas, lui répondit le Saint, de continuer à exercer la charité, quand même il arriverait qu'il s'y mêlât quelque considération humaine, ce qu'il faut pourtant éviter; et il lui ajouta cette parabole : Deux laboureurs ayant chacun leur champ à cultiver, un d'eux y sema du grain, mais il en recueillit peu, encore était-il mêlé d'ivraie; l'autre abandonna son champ sans y rien semer, et par conséquent il n'y recueillit rien. Je vous prie de me dire lequel des deux aura de

quoi vivre au cas qu'il survienne une famine? » — « Ce sera sans doute, dit ce frère, celui qui a semé ; bien qu'il n'ait recueilli que du mauvais grain et en petite quantité, il servira du moins à le nourrir. » — « Faisons donc ainsi, répliqua le Saint; semons toujours de bonnes œuvres, quoique notre fragilité y mêle souvent des défauts; car si nous ne faisons rien du tout, notre âme périra entièrement. »

Il y avait encore un solitaire qui vint le trouver, et lui dit : « Je suis tourmenté par des tentations violentes et importunes; j'ai été trouver l'abbé Ibistion qui ne m'a dit autre chose, sinon que je devais empêcher qu'elles résidassent un moment dans mon esprit. » — « L'abbé Ibistion, répondit Pemen, tient au ciel ; ses actions sont celles d'un ange; mais vous et moi nous sommes encore tout charnels et sujets à la tentation. Cependant, ayons confiance que si nous savons mater la chair par le jeûne, retenir notre langue et nous regarder comme des étrangers en ce monde, nous ne périrons point. »

Pour peu qu'on me fasse de la peine, lui disait un autre frère, me voilà dans la langueur, mon cœur en est tout abattu. A quoi il répondit : « Voyez, mon fils, comment Joseph, tout jeune qu'il était, car il n'avait que dix-sept ans, souffrit pourtant la tribulation avec tant de patience, qu'il mérita que Dieu l'élevât ensuite autant qu'il avait été humilié. Voyez aussi comment Job a soutenu les maux avec patience ; ses terribles épreuves ne l'ont pas empêché de se tenir toujours attaché à Dieu. »

Un autre solitaire se plaignait encore à lui d'être sujet aux tentations contre la pureté et contre la douceur chrétienne, se sentant agité par des mouvements de colère. A quoi il répondit : « David disait qu'il frappait le lion et qu'il étouffait l'ours, pour nous apprendre qu'il faut réprimer la colère en s'efforçant de modérer son humeur ; mais qu'il fallait étouffer en quelque façon l'incontinence en l'accablant par le travail. »

Il recommandait de ne pas s'ennuyer de la durée de la tenta-

tion, et il voulait qu'on la soutînt avec patience, dût-elle durer 6. 34. longtemps. Il appliquait à ce sujet ces paroles de l'Évangile : *Ne soyez pas en sollicitude du lendemain.* Car, disait-il, au lieu de se laisser abattre en pensant en soi-même combien durera encore la tentation, il faut dire plutôt chaque jour : « Aujourd'hui je serai attaqué, et par conséquent je dois reprendre un nouveau courage. »

Un autre frère lui dit un jour : « Mon Père, que dois-je faire, me trouvant souvent dans de grands troubles intérieurs ? » Il lui répondit : « Gémissons et pleurons aux pieds de Dieu, en implorant sa bonté paternelle dans le trouble dont notre âme est agitée, jusqu'à ce qu'il nous fasse sentir sa miséricorde en nous rendant la paix. » Il donna le même conseil à un autre frère qui se plaignait à lui de mauvaises pensées. « Représentez-vous, lui répondit-il, un homme qui a du feu à sa gauche et une coupe pleine d'eau à sa droite. Si le feu vient à s'allumer, il se sert de l'eau de la coupe pour l'éteindre. Ce feu représente la tentation du démon, et l'eau le recours que nous devons avoir à Dieu en nous prosternant humblement devant lui pour implorer sa protection. »

Il disait qu'il y a des tentations qu'on ne peut guère surmonter que par le jeûne. « Quand David combattait contre un lion, disait-il, il le prenait à la gorge et l'étouffait. Si nous savons donc nous rendre maître de notre bouche et du ventre, nous triompherons aisément du lion invisible, qui est le démon. » Il recommandait aussi de fuir les occasions. « Si un frère, disait-il, se trouve dans une occasion prochaine et ne veut pas la quitter, je le compare à un homme qui aurait un champ qu'il laisserait dévorer par les chenilles. » Il disait aussi, premièrement fuyez ; en second lieu, je vous le redis : fuyez ; en troisième lieu, soyez comme une épée à deux tranchants.

« Dès qu'il s'agissait des tentations d'impureté et de la médisance, disait-il encore, ce sont des choses si odieuses, qu'il vaut

mieux ne pas s'en entretenir et ne pas même y faire attention ; car si on s'arrête à examiner comment elles se passent dans notre âme, cela ne servira pas à les chasser. Le meilleur parti est de les repousser avec sévérité ; on en sera plus tôt délivré et on trouvera le repos.

Il recommandait beaucoup la patience dans la tentation, et l'abbé Joseph rapportait de lui cette sentence : « Si l'on enferme un serpent ou un scorpion dans un vase qu'on ait soin de bien boucher, il faut qu'avec le temps l'animal meure. Il en est de même des tentations que le démon excite en nous ; si on garde la patience on aura la consolation de les voir cesser. »

L'humilité a toujours été regardée par les Saints comme le fondement et la preuve de toutes les vertus. Saint Pemen disait qu'elle est aussi nécessaire à l'âme que la respiration est nécessaire au corps. Pour faire comprendre combien cette vertu est rare, il disait que les hommes portent leur méchanceté cachée derrière eux. Il faisait peu de cas des vertus d'un solitaire, s'il manquait d'humilité ; et parlant d'un monastère où il ne la voyait pas assez pratiquer, il disait en soupirant : « Toutes les vertus sont entrées dans cette maison à l'exception d'une, sans laquelle pourtant on ne sera jamais bien. » Et comme on lui demanda quelle était cette vertu : « C'est, répondit-il, celle de se reprendre soi-même, ce qui est la même chose que l'humilité. » Il assurait que cette vertu était la source de la paix de l'âme ; car, disait-il à un frère, si vous avez une basse idée de vous-même, soyez certain que vous aurez du repos dans quelque endroit que vous vous trouviez.

C'était par le même principe, que donnant des avis à un solitaire, il lui disait : « Ne croyez pas vous suffire à vous-même, mais attachez-vous à quelqu'un qui soit réellement bon, et dont par conséquent la liaison vous sera utile. »

Quelques solitaires étant entrés en conférence avec lui, un d'entre eux se mit à louer un autre frère qui était absent, en

disant de lui qu'il était très-bon, et surtout qu'il avait le mal en horreur. Saint Pemen lui demanda ce qu'il entendait par avoir le mal en horreur. Le frère qui ne s'attendait pas à cette question, ne sut que répondre, et le pria de l'expliquer lui-même. Alors le Saint dit : « Celui-là est censé avoir véritablement le mal en horreur, qui en conçoit pour ses propres fautes, et qui ne sait dire que du bien des autres. »

Un jour un frère lui dit : « Comment est-ce, mon Père, que je puis éviter de parler de mon prochain ? » Et il lui répondit : « C'est si vous êtes assez humble pour vous reprocher vos propres défauts. Imaginez-vous pour cela que vous et votre prochain êtes comme deux tableaux. Si en considérant celui qui vous représente vous n'y trouvez que des défauts, vous trouverez indubitablement que celui de votre prochain est respectable en comparaison du vôtre. Si au contraire le vôtre vous paraît bon, vous trouverez laid celui de votre prochain. Ainsi vous vous garderez bien de médire de qui que ce soit, si vous pensez plutôt à vous reprendre vous-même. »

C'était encore pour mieux se conserver dans l'humilité qu'il pensait qu'il convenait mieux de montrer aux autres ce qu'ils devaient faire en le pratiquant soi-même, que de les reprendre
t. 1, p. ou de leur donner des ordres. Un religieux lui dit un jour : « Mon Père, je ne demeure pas seul, mais je vis avec d'autres frères ; me conseillez-vous de leur prescrire ce qu'ils doivent faire ? » — « Non, répondit-il, faites-le plutôt vous-même, et s'ils ont bonne envie de l'exécuter, ils verront en vous ce qu'ils ont à pratiquer. » — « Mais, repartit le religieux, ils m'ont souvent témoigné qu'ils souhaitaient que je le leur prescrivisse. » — « Je ne suis pas de ce sentiment, repartit le Saint ; je pense qu'il est mieux que vous leur serviez de modèle, que si vous vous érigiez en législateur. »

La patience et la douceur sont les filles de l'humilité, au lieu que la haine et la jalousie la combattent et la détruisent ; aussi

détestait-il autant ces vices qu'il recommandait ces vertus. Il disait un jour à un solitaire : « Ne demeurez pas dans un endroit où vous vous apercevrez que quelques frères auront conçu de la jalousie contre vous ; car vous n'y saurez faire le moindre progrès dans la vertu. » Il disait qu'un véritable moine ne savait ni contester, ni rendre le mal pour le mal, ni se mettre en colère. Un frère lui fit un jour cette question : « Qu'est-ce, mon Père, que se mettre en colère mal à propos contre son prochain ? » A quoi il répondit : « Quelque injure qu'un autre frère vous dise, si vous vous irritez pour cela contre lui, c'est mal à propos, quand même il porterait la méchanceté jusqu'à vous arracher l'œil droit, ou à vous couper la main droite. Je vous le répète, si vous vous mettez en colère contre lui, c'est mal à propos ; mais s'il veut vous séparer de Dieu, c'est toute autre chose ; dans ce cas vous pouvez vous animer d'une juste colère. »

Un autre solitaire lui demanda comment il fallait entendre ces paroles de l'Écriture : *Ne rendez point le mal pour le mal.* Il lui répondit : « Cela a quatre degrés : 1° Le ressentiment du cœur ; 2° le regard ou l'air qu'on prend ; 3° la parole ; 4° l'action. Si vous réprimez le mouvement du cœur, vous contiendrez aussi le regard, et votre émotion ne paraîtra pas sur le visage. Que si vous paraissez ému, retenez votre langue. Mais s'il vous échappe enfin de dire une parole, arrêtez-vous d'abord, sans quoi vous viendrez bientôt à rendre le mal pour le mal. »

L'abbé Bitimius vint le consulter sur ce cas : « Si quelqu'un a conçu de l'inimitié contre moi, et qu'il persévère dans son aversion, quoique j'aie tâché de l'adoucir en lui demandant pardon, comment dois-je me comporter ? » Il lui répondit : « Prenez deux frères avec vous, et en leur présence allez encore vous jeter humblement à ses pieds et demandez-lui pardon. S'il refuse de vous l'accorder, allez-y une seconde fois accompagné de cinq frères ; s'il résiste encore, amenez avec vous le prêtre, et faites comme auparavant ; si malgré cela il ne se rend pas, priez Dieu qu'il touche son cœur, et soyez tranquille.

Parlant un jour de ces paroles de l'Évangile : *On ne peut avoir une plus grande charité que de donner son âme pour son prochain,* il disait : Si un frère à qui on dit quelque chose de fâcheux, se fait violence pour ne rien dire, tandis qu'il pourrait répliquer sur le même ton ; ou si ayant reçu quelque mauvais service, il souffre en patience au lieu de rendre la pareille, on peut dire de lui qu'il donne son âme pour son prochain. Il disait sur le même sujet : « On ne réprime pas la malice par la malice ; mais si quelqu'un vous fait du mal, faites-lui du bien et vous corrigerez ainsi sa méchanceté. »

Ce grand Saint recommandait beaucoup de combattre la paresse et l'oisiveté, et de ne pas rechercher ses commodités. Il exigeait d'un moine qu'il menât une vie laborieuse, mortifiée,
22, 36. pénitente. Nous lisons dans l'Évangile, disait-il, *que celui qui a une robe doit la vendre et en acheter une épée,* pour nous faire entendre qu'il ne faut pas chercher son repos et ses aises ; mais qu'il faut embrasser la mortification et marcher par la voie étroite. La paresse, disait-il à un frère qui l'interrogeait sur cela, est un vice capital ; je n'en connais point de pire ; et si on parvient à en bien comprendre la laideur, on obtiendra, au lieu du repos funeste qu'elle procure, la véritable paix de l'âme. Il ajoutait que ce vice doit être regardé par un religieux comme une abomination devant Dieu. La pauvreté volontaire, le travail, le jeûne, sont le partage du solitaire, disait-il aussi ; s'il s'y rend fidèle, Dieu habitera dans lui. Il disait encore, que comme la fumée chasse les abeilles de leur ruche, ainsi la paresse bannit la crainte de Dieu du cœur du solitaire.

Le supérieur d'un monastère lui demanda comment il pourrait acquérir la crainte de Dieu. Le Saint savait apparemment qu'on n'était pas assez mortifié dans sa communauté, ainsi il lui répondit : « Comment pourrions-nous jamais nous flatter d'obtenir ce précieux don, tandis que nous nous remplissons l'estomac de fromage, et que notre ventre est devenu un tonneau de viande salée ? »

Il disait dans une autre rencontre : « Si Nabuzardan, chef de cuisine du roi d'Assyrie, n'était pas venu à Jérusalem, le temple n'aurait pas été brûlé. De même, si nous ne nous livrions pas aux désirs de la gourmandise, jamais l'ennemi ne prévaudrait contre nous. »

Il y a trois choses, disait-il, dont nous ne saurions nous passer : la nourriture, le vêtement et le dormir. Mais nous pouvons retrancher sur ces trois choses ce qui est superflu et nous réduire au nécessaire. Un frère lui dit qu'il mangeait beaucoup de légumes ; mais il lui répondit qu'il devait se contenter d'en manger un peu avec son pain ; et il ajouta, de ne pas recourir à ses parents pour les choses dont il avait besoin, lui voulant faire entendre par là qu'il devait plutôt travailler pour avoir son nécessaire.

On rapporte aussi de lui cette belle sentence : « Si un religieux a véritablement en horreur la sensualité et la vaine gloire, il se trouvera affranchi de la servitude du monde. Enfin, il disait que le vrai moyen de surmonter tout ce qui est pénible, c'est de ne point s'en plaindre et de le souffrir en silence. »

Il ne voulait pas que le moine se contentât des pratiques extérieures de mortification et de pénitence, si elles n'étaient pas l'effet de la contrition sincère du cœur. C'est pour cela qu'il insistait beaucoup sur l'aveu de ses péchés, sur l'humiliation devant Dieu, sur les larmes de componction, et c'était là une de ses principales recommandations. Un frère lui ayant demandé quelque mot d'édification, il lui dit que les anciens prescrivaient à ceux qui commençaient dans la vie religieuse, de s'exciter à la contrition et de pleurer leurs péchés. Aussi, ajoutait-il, si une âme s'humilie devant Dieu en lui faisant l'aveu de ses fautes, il est indubitable que Dieu l'aimera dans sa miséricorde.

Un autre frère lui demanda aussi ce qu'il devait faire, ayant commis beaucoup de péchés ; et il lui répondit : « Celui qui veut se purifier de ses péchés, doit le faire par les larmes,

et celui qui veut acquérir les vertus doit également pleurer; car, ajoutait-il, la componction est la voie du salut que l'Écriture et les Pères nous ont montrée, en nous disant souvent: Pleurez. Ils n'en ont point reconnu d'autre. Il ne suffirait pourtant pas de pleurer ses péchés pour remplir toutes les conditions d'une véritable contrition. Le regret des fautes qu'on a commises n'en est qu'une partie. Il y faut joindre la seconde, qui consiste dans le ferme propos de ne plus pécher. » C'est dans ce sens qu'un frère lui ayant demandé ce que c'était que faire pénitence de ses péchés, il répondit : « C'est de ne plus y retomber. Car, ajoutait-il, on dit des justes, qu'ils sont immaculés ou sans tache, parce qu'ils ont abandonné le péché et ont été justifiés. »

Un autre solitaire le pria aussi de lui prescrire la conduite qu'il devait tenir, et il lui dit : « Vous savez qu'il est rapporté dans l'Écriture, qu'Abraham étant entré dans la terre promise, y acheta un sépulcre pour y être enseveli, et qu'en l'achetant, il posséda un terrain en propriété. » — « Mais, demanda le solitaire, que voulez-vous me faire entendre par là ? » — « Un sépulcre, répondit-il, est un lieu de tristesse et de pleurs. »

Un autre solitaire lui demandant aussi un avis, il ne lui ré-
37, 19. pondit que par ces paroles du Prophète royal : *Je confesserai mon iniquité, et je méditerai sur le péché que j'ai commis.*

Un autre encore lui demandant une règle de conduite, il lui dit : « Quand Dieu nous appellera, de quoi serons-nous plus en sollicitude ? » Le frère répondit : « Ce sera de nos péchés. » — « Donc, répliqua le Saint, ce que nous avons à faire de mieux, c'est de nous retirer dans notre cellule et d'y rappeler en repos avec contrition le souvenir de nos péchés, et soyons assurés que Dieu sera toujours avec nous. »

Enfin, parlant des effets de la componction, il disait qu'elle nous procurait un double avantage ; l'un de nous faire avancer dans le bien, l'autre de nous y soutenir.

Il regardait l'obéissance et le renoncement à sa propre volonté, comme un instrument efficace de l'âme pour arriver à la perfection, et il disait que le solitaire avançait dans la vertu selon qu'il se défiait plus de lui-même, qu'il recourait à Dieu dans la peine avec une humilité plus profonde, et qu'il jetait derrière soi sa volonté propre ; car, ajoutait-il, notre volonté propre est comme un mur d'airain que nous mettons entre Dieu et nous, ou comme une pierre qui nous en repousse. Abandonnons donc notre volonté, et nous pourrons dire avec le Prophète : *Le mur ne m'arrêtera pas, je le franchirai pour aller à Dieu.* Psal. 17, 30

Il disait un jour à un solitaire : « Ne suivez jamais votre volonté ; mais soumettez-la humblement à celle de votre frère. On rapporte de lui que, quoiqu'il eût une grande répugnance d'aller manger hors de sa cellule dans celle des autres, cependant pour ne pas contrister ses frères et pour mieux rompre sa volonté, il s'y rendait quelquefois, quoique la violence qu'il se faisait lui fit verser des larmes ; et on ajoute qu'il immolait sa propre volonté pour suivre celle des autres, autant par un esprit de sacrifice que par charité.

Un solitaire nommé Abraham, disciple de l'abbé Agathon, lui dit un jour : « D'où vient, mon Père, que les démons m'obsèdent tant par des tentations ? » — « Les démons vous obsèdent, lui dit le Saint ; croyez-moi, ils ne combattent pas contre nous tant que nous suivons nos volontés : ce sont plutôt ces volontés qui font contre nous la fonction des démons, et nous obsèdent pour leur obéir. Si vous voulez savoir qui sont ceux avec qui les démons sont véritablement entrés en guerre, ce sont Moïse et ses semblables. »

On trouve aussi dans le *Recueil de ses Sentences*, qu'il recommandait beaucoup la pratique de la charité, non-seulement l'intérieure, qui consiste à ne point jnger mal de son prochain et à avoir pour lui des sentiments d'une affection pure, mais encore l'extérieure, en lui rendant tous les bons offices qu'on pouvait.

L'abbé Joseph lui demandait un jour comment il pourrait devenir un véritable solitaire ; et il lui répondit : « Vous ne goûterez point les avantages de votre état et la paix qu'on y goûte, et vous n'aurez point la récompense de l'autre vie, si vous n'avez de bas sentiments de vous-même, en vous disant : Hélas ! qui suis-je? Ajoutez à cela la grande règle de charité, qui est de ne jamais juger mal du prochain. »

Un autre frère lui dit : « Mon Père, quand je vois tomber un frère dans quelque faute, convient-il que je n'en parle pas ? » — « Oui, sans doute, lui répondit-il ; car si nous couvrons par le silence les fautes des autres, Dieu aussi couvrira les nôtres ; et si nous les divulguons, Dieu manifestera aussi les nôtres. » Un autre lui dit aussi : « Mon Père, quand je suis seul dans ma cellule je me trouve dans l'ennui, ou dans une crainte qui m'abat. » Il lui répondit : « Tenez pour maxime de ne condamner, ni de ne mépriser personne. Évitez toute contestation et tout propos contre le prochain ; et vous verrez qu'en récompense de votre charité, Dieu vous fera la grâce de goûter le repos et la tranquillité de votre solitude. »

On trouve quelquefois des solitaires, disait-il encore, qui sont dans leur cellule, observant un grand silence ; mais si dans ce temps-là ils s'occupent en eux-mêmes de la conduite des autres et les condamnent dans leur cœur, on peut dire d'eux qu'ils ont parlé tout le jour. Un frère lui demanda un jour ce que c'était que la foi pratique, et il lui dit : « C'est vivre dans l'humilité et exercer la miséricorde envers les autres. » Nous avons besoin, disait-il aussi, de trois choses : de la crainte de Dieu, de prier souvent et d'exercer la charité envers le prochain.

Un frère lui dit qu'il avait trouvé un endroit propre pour favoriser le goût qu'il avait pour la retraite, et où il pouvait jouir d'un grand repos : « Demeurez, lui répondit-il, où vous ne ferez de la peine à personne. » Supposons, disait-il aussi, que trois solitaires s'accordent pour demeurer ensemble, que l'un d'eux

s'applique beaucoup à la contemplation et au repos de la vie intérieure, que le second soit malade habituellement et porte son mal avec soumission et action de grâces à Dieu, et que le troisième le serve avec pureté d'intention ; je vous assure que, quoiqu'ils diffèrent dans leurs pratiques, on peut les regarder comme ne faisant qu'une même action et d'un mérite égal.

Un frère lui dit dans une occasion : « Je vous prie, mon Père, de me dire si, ayant prêté une petite somme d'argent à un autre solitaire, vous trouvez bon que je la lui demande. » — « Faites-le une fois seulement, lui répondit-il. » — « Mais, repartit le frère, comment ensuite pourrai-je débarrasser mon esprit de la pensée qui m'en viendra, s'il ne me la rend pas ? » — « Ne vous en laissez pas préoccuper ; et quand même cette pensée inonderait votre esprit, ne vous rendez pas importun à ce solitaire.

Un autre lui dit aussi dans une autre rencontre : « Je me trouvai dans le besoin il y a quelque temps, et je priai un frère de me prêter quelque peu d'argent : il ne me le prêta pas ; mais sa charité le porta à me le donner en aumône. Si à présent je me trouve en état de le lui rendre, dois-je le faire, ou le distribuer en aumône à d'autres ? » — « Il faut plutôt le lui rendre, dit le Saint, parce qu'il lui appartient. » — « Et s'il refuse de le recevoir, ajouta le frère, et qu'il me dise d'en faire la charité à quelqu'un, que dois-je faire ? » — « Je vous le répète, répondit le Saint, cet argent est à lui ; au lieu qu'il serait à vous, si, sans le lui avoir demandé, il vous l'avait donné de son propre mouvement. Mais enfin, soit que vous demandiez à un frère ou à un séculier, s'il refuse de le recevoir quand vous le lui rendrez, voici ce qui vous reste à faire : Distribuez-le en aumône en son nom, et après l'avoir averti. »

Il exigeait d'un vrai solitaire qu'il gardât la modestie des yeux, qu'il veillât sur lui-même et qu'il se conservât dans le recueillement. Détournez vos yeux, disait-il un jour à son frère Anub, avec le Prophète royal, détournez vos yeux, afin qu'ils ne voient point

la vanité; car la liberté des sens donne la mort à l'âme. Il disait fort souvent aux autres solitaires : « Souvenez-vous, mes frères, que rien ne nous est si nécessaire comme de veiller continuellement sur nous. » Dégageons-nous, disait-il aussi, des objets sensibles; car celui qui s'y arrête, est semblable à un homme qui se trouverait au bord d'un étang fort profond, et que son ennemi pourrait facilement pousser dedans et le noyer. Au contraire celui qui ne fuit pas l'attrait des sens, est comme un homme qui se trouverait bien loin de cet étang; en sorte que quand même l'ennemi voudrait l'y entraîner pour le noyer, avant qu'il eût pu en venir à bout, Dieu serait venu à son secours.

Nous voyons, disait-il à un frère qui était venu s'instruire auprès de lui, que quand on met un vase plein d'eau sur le feu, et qu'il est échauffé par la flamme, aucune mouche ni aucun autre insecte n'ose en approcher ; au contraire, quand il est refroidi, les mouches y viennent en foule. Ainsi quand nous nous appliquons avec ferveur aux choses spirituelles et aux exercices de la vie intérieure, le démon n'ose approcher de nous, et ne saurait nuire à notre âme.

Il ne voulait pas qu'on se laissât aller à de vains désirs, ni même à une trop grande sollicitude pour les besoins de la vie. Rejetez loin de vous, disait-il à un solitaire qui lui demandait son avis là-dessus, tous ces frivoles désirs qui naissent dans le cœur. N'y faites pas même attention un instant, bien loin de vous en occuper. Si vous êtes obligé de vous occuper dans votre esprit de quelque chose qui vous soit nécessaire, faites-le autant qu'il le faut. Je consens que vous y reveniez une seconde fois s'il en est besoin; mais si la pensée vient une troisième fois, regardez-la comme vaine et ne l'écoutez plus.

Un frère lui demanda quelque avis pour bien se conduire dans le lieu de sa demeure; il lui répondit: « Comportez-vous-y avec la même discrétion que ferait un étranger. Ne prétendez jamais que votre sentiment prévale sur celui des autres ; en observant ceci vous serez en paix.

Voici les règles qu'il donnait sur le silence. Un frère lui demanda s'il était plus à propos de parler que de se taire : il répondit : « Celui qui parle pour l'amour de Dieu, fait bien ; et celui qui se tait pour l'amour de Dieu, fait bien aussi. Si vous mettez un frein à votre langue, dit-il à un autre, vous serez partout en repos. Quelque peine qui vous survienne, dit-il aussi, si vous savez vous taire vous l'avez vaincue. » Un frère lui dit : « Quand je vois quelque chose, dois-je d'abord le rapporter ? » Il lui répondit : Vous savez ce que dit l'Écriture : *Celui qui répond avant que d'avoir écouté, est un insensé et se fait mépriser.* Prov. 18. Ainsi, lorsqu'on vous interroge, répondez, à la bonne heure ; autrement, gardez le silence.

Il recommandait la sincérité et la simplicité religieuse ; et il appelait des hypocrites ceux qui s'avisaient de donner des leçons de vertu aux autres, dont ils n'avaient pas eux-mêmes profité.

Nous apprenons par une de ses sentences, que les solitaires répandus dans le désert de Scété, se rendaient régulièrement le dimanche à l'église pour y participer aux sacrés mystères, et qu'ils s'y portaient avec un saint empressement et une grande ferveur. Il est écrit, disait-il : « *Comme le cerf désire une source* Psal. 40. *d'eau vive pour se désaltérer, ainsi mon âme soupire, ô mon Dieu ! après vous.* » De même donc, ajoutait-il, que les cerfs en avalant des serpents dans le désert sentent après le feu que leur cause le venin, et courent aux eaux pour se rafraîchir ; ainsi les solitaires étant souvent dans le cours de la semaine tentés par la malice du démon, vont le dimanche à l'église pour recevoir le corps et le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui les soulage des peines amères que les démons s'efforcent de leur causer par les différentes tentations dont ils les tourmentent.

Enfin il disait que de même qu'un homme qui veut bâtir une maison, rassemble les différents matériaux dont il a besoin, le religieux qui veut élever l'édifice de sa perfection doit aussi prendre quelque chose de chaque vertu.

le crime. Mais un saint, éclairé d'en haut d'une lumière peu commune, qui concevait les pertes que nous avons faites par le péché d'origine, et les risques que nous courons en péchant, comme nous faisons si souvent ; un saint qui voyait dans cette céleste lumière, la grandeur des biens du ciel que nous risquons de perdre, et les tourments horribles de l'enfer où nous pouvons tomber si facilement, gémissait, soupirait, versait des larmes, se plaignait amèrement de notre misère ; et nous ne saurions qu'admirer cette sagesse céleste qui lui découvrait ces grandes vérités avec tant de clarté, qui les lui faisait sentir avec tant de force, et qui le portait à ce dégagement de la vie, à cette pénitence si austère, à ces larmes si abondantes, et à ce mépris souverain des choses de ce monde et de lui-même, pourvu qu'il arrivât heureusement au port de l'éternité.

Il ne faut pas s'étonner après cela si la pénitence qu'il entreprit fut si grande. L'esprit de Dieu qui élevait son cœur à des sentiments si héroïques de détachement, à mesure qu'il illustrait son esprit de ses célestes lumières, ne le portait pas moins aux plus grandes austérités.

En effet, il passa quarante jours et quarante nuits de suite debout et sans dormir, parmi les épines, et fut aussi quarante ans sans dormir sur le côté, ne le faisant qu'assis ou debout. Mais ce qui prouve qu'en ceci il n'agissait que par l'esprit de Dieu, c'est que d'ailleurs sa vie était si exempte de défauts, comme dit Pallade, que quand même il aurait été un ange du ciel, il n'aurait pas vécu plus parfaitement sur la terre. La discrétion de ses conseils montre encore que sa sagesse ne lui pouvait venir que de Dieu. Car un frère qui demeurait en communauté lui ayant demandé quelle conduite il devait tenir, il lui dit de s'appliquer beaucoup à garder le silence et de ne pas se mesurer sur ce que faisaient les principaux des Pères ; voulant sans doute lui faire entendre que Dieu ne demandait pas de tous les mêmes austérités, ni la même conduite.

Toujours animé du même esprit, il portait sa charité envers le prochain au même degré d'héroïsme, que son dégagement des choses de la terre. Il n'avait pour tout bien qu'une tunique, qu'un petit manteau, avec un livre des Évangiles qu'il portait ordinairement sous le bras, soit pour connaître par là, dit Pallade, s'il obéissait fidèlement à la voix de Dieu, soit qu'il voulût toujours avoir avec soi la règle qu'il se proposait d'accomplir continuellement. Or il arriva qu'étant entré dans un village il trouva au milieu de la place le corps mort d'un pauvre qui était nu, et aussitôt il quitta son petit manteau et l'en couvrit. Étant ensuite allé plus avant, et ayant rencontré un pauvre qui était aussi sans habit, il se mit à délibérer dans son esprit sur ce qu'il devait faire ; car, disait-il, comment ayant renoncé au monde, resterais-je vêtu de ma robe, tandis que mon frère périrait de froid ? N'aurais-je pas à me reprocher sa mort, si je le laissais sans secours ? Mais si je m'en dépouille pour lui en donner la moitié, ni lui ni moi n'en pourrons profiter, une moitié ne nous suffisant ni à l'un ni à l'autre. Et quel mal d'ailleurs pourra-t-il m'arriver si dans l'exercice de la charité, je vais au delà de ce que Dieu me commande ?

Il parlait ainsi dans son âme, et en même temps, pressé par sa charité, il appela avec joie ce pauvre sous un porche, se dépouilla de la tunique qui lui restait pour l'en revêtir, et demeura ainsi nu. Il s'assit en se couvrant des mains et en croisant les genoux, n'ayant plus que le livre de l'Évangile, dont la céleste parole enrichit ceux qui la pratiquent.

La providence de Celui de qui cette divine parole procède, fit que l'intendant de la justice vint à passer par là, le reconnut et demanda à un de ceux qui l'accompagnaient si ce n'était pas là le bon père Bessarion. Il lui répondit qu'oui ; et aussitôt descendant de cheval il lui dit : « Qui vous a donc ainsi dépouillé, mon Père ? » C'est celui-ci, lui répartit le Saint, en lui montrant le saint Évangile. L'officier lui mit son manteau sur les épaules, et

le serviteur de Jésus-Christ craignant qu'il ne lui donnât des louanges pour l'action qu'il avait faite, s'éloigna aussitôt de lui, ne voulant d'autre récompense que celle que Dieu réserve aux œuvres faites pour sa gloire.

Ayant encore rencontré un pauvre sur son passage, il ne voulut pas le laisser sans lui donner ce qui lui restait ; c'était le livre de l'Évangile. Il courut à la place, où il le vendit, et fit, du prix qu'il en retira, la charité au pauvre.

Peu de jours après, l'abbé Dulas, qui était alors son disciple, lui demanda ce qu'il avait fait de ce livre ; et le Saint lui répondit d'un air riant : « Ne vous fâchez pas, mon frère, puisque je l'ai vendu pour avoir plus de confiance d'obtenir la gloire du ciel, et pour obéir aux paroles de Jésus-Christ, qui me dit sans cesse dans ce livre : *Vendez ce que vous avez et donnez-le aux pauvres.* »

Pallade, qui rapporte ce que nous venons de dire, ajoute qu'il a fait plusieurs autres aumônes qui montraient en lui une grande vertu. Nous pouvons mettre au nombre de ses actions admirables les prodiges qu'on raconte de lui, et dont son disciple Dulas fut témoin oculaire. Voici comme il le racontait : « Marchant un jour le long de la mer, je me sentis tellement altéré que je fus contraint de lui dire : « Mon Père, je n'en puis plus de soif. » Il se mit en prière, après quoi il me dit : « Buvez de l'eau de la mer ; » je le fis, et je trouvai qu'elle était changée en eau douce. J'en pris encore pour en remplir une bouteille, et s'en étant aperçu il m'en demanda la raison. Je lui répondis : « Pardonnez-moi, mon Père, c'est afin d'en boire au cas que j'aie encore soif. » Mais il me dit : « Le Dieu qui est ici est également partout. »

Le Saint, après avoir été plusieurs années toujours exposé à l'air, fut enfin obligé de prendre une cellule. Son disciple Dulas rapporte encore, que s'y étant rendu auprès de lui, il le trouva qu'il priait debout, les mains étendues vers le ciel. C'était une manière de prier fort usitée parmi les solitaires. « Il persévéra ainsi

dans cette situation pendant quatorze jours, dit son disciple, après quoi il m'appela et me dit de le suivre. Nous nous en allâmes dans le désert, où me trouvant fort altéré, je le lui dis. Il s'éloigna de moi d'un jet de pierre ; et après avoir fait sa prière, il revint à moi m'apportant sa peau de brebis pleine d'eau. Nous continuâmes notre chemin, et nous passâmes devant une caverne, où nous trouvâmes un solitaire assis qui faisait une natte. Il ne leva pas les yeux pour nous regarder, il ne nous salua point, et ne nous dit pas un mot ; ce que l'abbé Bessarion voyant, il me dit : « Allons-nous-en, ce frère n'agrée pas que nous soyons ici, ou Dieu ne lui a pas inspiré d'entrer en conversation avec nous. » Nous reprîmes donc notre voyage, et nous allâmes trouver l'abbé Jean qui demeurait près de Lique. » (C'est saint Jean de Latopolis, qui fut si célèbre par le don de prophétie dont Dieu l'avait favorisé).

« Comme nous y fûmes arrivés, nous le saluâmes, nous fîmes la prière, après quoi les deux abbés s'étant assis, ils s'entretinrent ensemble d'une vision qu'ils avaient eue, et là-dessus l'abbé Bessarion dit : « Il est arrêté que les temples des idoles seront détruits. » En effet, ils furent démolis en 389, ce qui fait voir que le Saint fleurissait dans ce temps-là, et devait être déjà fort avancé en âge.

Vit. PP. l. 5, lib. 12, §

« A notre retour, poursuit Dulas, nous repassâmes devant la caverne où nous avions trouvé le solitaire dont j'ai parlé, et l'abbé Bessarion me dit : « Entrons, voyons si ce frère y est et si Dieu lui aura inspiré de nous dire un mot d'édification. » Nous entrâmes, et nous trouvâmes qu'il était mort. Sur cela il me dit : « Venez, mon frère, donnons la sépulture à son corps ; assurément Dieu nous a envoyés pour cela. » Mais quand nous voulûmes l'accommoder pour le mettre en terre, nous reconnûmes que c'était une femme. Alors l'abbé s'écria : « Voyez comment les femmes combattent courageusement contre les démons dans le désert, tandis que nous vivons si lâchement dans les villes ? » Nous rendîmes

Cot. p. 40.

gloire au Seigneur, qui se rend le protecteur de ceux qui l'aiment, et nous nous retirâmes ainsi. »

L'abbé Dulas racontait encore que le Saint ayant eu besoin de passer une rivière appelée Chisoroas, et n'y ayant point de bateau, il se mit en prière, et après il la passa à pied, comme si c'eût été un chemin battu. Son disciple se prosterna devant lui, et le conjura de lui dire comment il sentait ses pieds lorsqu'il était sur l'eau, et il lui répondit qu'il sentait l'eau jusqu'à la cheville, et qu'au dessous elle était solide.

Ces merveilles et plusieurs autres qu'il a faites, lui ont fait donner le nom de Thaumaturge par les Grecs, et les grands hommes du désert qui sont venus après lui, l'ont regardé comme un homme de prodiges. Car un solitaire nommé Élie, devant qui on louait la vertu de l'abbé Agathon, dit qu'il était bon pour son temps; mais que quant à ceux qui étaient plus anciens, il en avait vu un à Scété qui pouvait faire arrêter le soleil comme Josué. Il l'entendait de saint Bessarion dont son disciple Dulas le rapporte.

Ce don si éminent de faire des miracles n'affaiblissait point en lui les sentiments d'humilité dont il était rempli. Il fallait pour obtenir de lui quelque prodige qui éclatât devant les autres, qu'on usât de surprise; car sa modestie se fût alarmée si on lui en avait demandé quelqu'un. C'est ainsi qu'on s'y prit dans l'église de Scété, pour délivrer un séculier possédé du malin esprit. Il y avait été amené afin d'obtenir sa délivrance par les prières des frères; mais Dieu n'avait pas jugé à propos de les exaucer. Il le réservait à la prière du Saint, et il inspira aux ecclésiastiques qui desservaient l'église de le lui proposer. Que ferons-nous, disaient-ils entre eux, personne apparemment n'est capable de chasser le démon du corps de cet homme que l'abbé Bessarion. Mais si nous l'en prions, il ne voudra pas même venir à l'église; le meilleur parti est d'attendre qu'il y vienne. Comme il s'y rend toujours de grand matin et avant tous les autres, nous ferons asseoir le possédé à sa place comme s'il dormait, et lorsqu'il

entrera, nous nous lèverons pour prier, et nous lui dirons qu'il réveille le possédé. Tout fut exécuté sur ce plan. A mesure que saint Bessarion fut entré, on se mit en devoir de faire la prière, et un des clercs lui dit : « Mon Père, éveillez ce frère qui dort. » Le Saint dit donc au possédé : « Levez-vous et allez-vous-en ; » et à cette seule parole le démon le quitta, et il se trouva délivré.

Cet innocent artifice réussit de la même manière en faveur d'un enfant paralytique. Son père le mit à la porte de la cellule du Saint et s'en alla. L'enfant se mit à pleurer ; et le Saint l'ayant entendu, sortit de sa cellule ; et ignorant son mal, lui dit de s'en aller chercher son père : ce qu'il fit aussitôt. On raconte la même merveille de saint Macaire.

Son humilité parut bien encore dans cette charité par laquelle il avait tant de compassion des fautes de ses frères, dans la conviction où il était qu'il n'était pas moins faible qu'eux. Sur quoi l'on raconte qu'un solitaire s'étant rendu coupable d'une faute, pour laquelle le prêtre de Scété l'avait voulu séparer des autres et chasser de l'église ; à mesure qu'il lui dit d'en sortir, le Saint se leva et sortit avec lui, en disant : « Je suis aussi un pécheur. »

Saint Bessarion eut entre autres disciples, comme nous avons vu, l'abbé Dulas, qui tint un rang distingué parmi les Pères du désert. Il recommandait principalement l'abstinence et la paix de l'âme, comme de puissants secours contre les ennemis du salut. Il disait aussi qu'il fallait retrancher du cœur les affections inutiles, parce qu'elles sont une source de tentations à l'esprit et qu'elles troublent le repos de l'âme.

LE VÉNÉRABLE JEAN LE NAIN [1].

Quand le grand saint Arsène se présenta à l'église des solitaires de Scété pour être reçu parmi eux, comme nous le dirons

[1] Sulpice-Sévère, saint Nil, les Bollandistes, Bulteau, Cotelier.

bientôt, on ne trouva personne dans ce désert qui fût plus capable de le former aux devoirs de la vie monastique que le vénérable Jean le Nain, ainsi appelé à cause de la petitesse de son corps. Il paraît par là en quelle estime il était parmi les religieux ; et il l'avait acquise autant par la profondeur de son humilité et par son recueillement intérieur, que par l'expérience qu'on avait faite de son discernement dans les choses spirituelles. On ne nous a point appris quelle était sa condition et sa patrie ; nous savons seulement qu'il avait un frère plus âgé que lui, avec lequel il vint au désert. Ils se présentèrent ensemble à un vieillard de Thébaïde, et qui avait établi sa demeure à Scété. C'était un homme sévère, et la discipline qu'il faisait observer à ses disciples était très-rigoureuse.

Il exigeait pour première disposition de ceux qui venaient à son monastère, de renoncer à leur propre volonté, et ce n'était qu'à cette condition qu'ils y étaient reçus. Il ne manqua donc pas de les interroger sur ce point essentiel ; et sur la promesse qu'ils lui firent de se soumettre aveuglément à tout ce qu'il leur prescrirait, il se chargea de leur conduite. Les épreuves suivirent de près cette première leçon. Le vieillard prenant un bâton sec depuis longtemps, qu'il trouva sous sa main, l'enfonça dans la terre et ordonna à Jean le Nain de l'arroser tous les jours jusqu'à ce qu'il portât des fruits. L'ordre était d'autant plus difficile à exécuter, que l'eau était à deux milles de là, et il était obligé de partir le soir pour en prendre et n'en pouvait revenir que le matin. Il persévéra deux ans dans ce pénible travail sans qu'il y eût apparence que le bâton reverdît. Enfin, à la troisième année, Dieu bénit sensiblement son obéissance par un prodige. Le bâton, contre toute espérance, poussa des feuilles et produisit des fruits, que son supérieur porta à l'église des solitaires et leur présenta en leur disant : *Goûtez, mes frères, de ce fruit ; c'est un fruit d'obéissance.*

Sulp. dial. I, c. 13. Postumien, qui avait été en Égypte en 402, certifiait à Sul-

pice Sévère d'avoir vu lui-même cet arbre vert dans la cour du monastère. On dit qu'il y a encore en Égypte un monastère dédié à notre saint solitaire, où l'on montre un arbre qu'on croit être le même, et qu'on appelle pour cela l'*arbre d'obéissance ;* ce qui serait un nouveau miracle. Les anciens Pères de la solitude exerçaient souvent leurs disciples à cette vertu d'obéissance par des pratiques à peu près semblables ; et il ne manque pas d'exemples de la même nature dans leurs Actes, qui nous montrent que le principal fondement qu'ils établissaient pour la vie monastique, était celui d'une entière dépendance des supérieurs, et d'une soumission aveugle à leurs ordres.

On peut comprendre les progrès que fit Jean le Nain dans cette vertu, par celui qu'il fit dans les autres, principalement dans l'humilité et la vie intérieure. Il paraît combien il goûtait les douceurs du recueillement par ce qu'il proposa dans une rencontre à son frère. « Je voudrais bien, lui dit-il, être comme les anges, qui n'ont aucune sollicitude, qui ne sont point obligés au travail, et qui ne s'occupent qu'à louer et servir Dieu. » Ce désir était pieux, et montrait dans le B. Jean un grand goût pour l'oraison ; mais l'exécution n'est pas pour cette vie, et son défaut d'expérience lui fit éprouver alors que tout ce qui paraît saint et élevé, comme a dit un saint homme, n'est pas toujours bon à suivre, et qu'il faut user de discernement et de discrétion.

Jean le Nain, pénétré de ce désir, quitta son habit et alla dans le désert, se promettant d'y vivre de cette vie angélique qu'il avait en vue ; mais après avoir passé ainsi une semaine, il reconnut son illusion, et retourna à la cellule de son frère. Celui-ci l'entendant frapper à sa porte, lui demanda de dedans qui il était : « Je suis, répondit-il, votre frère Jean. » — « Jean, répondit son frère, n'est plus maintenant un homme comme nous ; il est devenu un ange. » Et quoiqu'il continuât à frapper et à le prier de lui ouvrir, il le laissa passer toute la nuit à sa porte. Enfin il l'ouvrit quand le jour parut, et lui dit : « Si vous êtes

un ange vous pourriez bien entrer dans la cellule sans m'en demander la permission ; et si vous êtes un homme, comprenez que vous avez besoin de travailler pour vivre. » Jean, instruit par son expérience et par ce charitable avis, s'humilia devant son frère, avoua sa faute et le pria de la lui pardonner. Ceci montre que Jean était alors encore jeune et peu expérimenté dans les voies de Dieu ; mais il était humble, et il savait convenir de son erreur quand il s'était trompé ; ce qui est une grande avance dans un homme encore nouveau dans la vie spirituelle.

Nous ne savons point combien de temps il demeura sous la conduite de son Père spirituel, parce que nous n'avons pas une histoire suivie de sa vie. Mais les mémoires qu'on nous a conservés de ses actions et des avis qu'il donnait dans la suite aux autres solitaires, montrent qu'il était entré courageusement dans un grand combat contre lui-même, et qu'il avait beaucoup travaillé à vaincre ses passions. L'abbé Pemen rapportait de lui qu'il avait prié Dieu de l'en délivrer, et qu'en effet il avait obtenu cette grâce ; en sorte qu'il n'en était pas troublé, et qu'il se trouvait par là dans un grand repos. Il en parla à un ancien du désert, et lui avoua qu'il jouissait d'une grande paix sans avoir rien à combattre. Le vieillard lui conseilla de ne pas se fier tout à fait à cet état de tranquillité, qui n'est point permanent dans cette vie, et lui donna pour avis de demander au Seigneur qu'il s'élevât en lui quelque guerre, et qu'il souffrît comme auparavant quelque peine et quelque humiliation. « Car, lui dit-il, c'est en combattant que l'âme fait plus de progrès. » Il le fit, et pria le Seigneur de lui envoyer ce qui lui serait plus utile. Sa prière fut exaucée. Les tentations revinrent, il rentra dans le combat contre ses passions ; et depuis ce temps-là il ne demanda plus d'être délivré de leurs assauts, mais seulement la force pour les soutenir courageusement.

Il attaquait principalement ses passions par le jeûne ; et il disait à ce propos, que comme un roi qui veut se rendre maître

d'une ville ennemie commence par lui couper l'eau et les vivres, afin de la reduire par la famine; ainsi celui qui veut se rendre maître de ses passions, doit s'accoutumer à souffrir la faim par le jeûne, et que c'est le moyen d'amortir la force des passions qui troublent la paix de l'âme. Pour mieux autoriser cette sainte pratique, il rapportait l'exemple de ceux qui l'avaient précédé dans le désert de Scété, qui ne vivaient que de pain et de sel, et il assurait que cette voie étroite menait droit à la vie; au contraire celui qui ne s'applique pas à cette rigoureuse abstinence, donne bientôt dans le piège du démon et devient le jouet des passions, quelques progrès qu'il croie avoir faits dans la vie spirituelle. « Car, disait-il, quelque fort que soit le lion, l'avidité de manger le fait tomber dans le piége, et l'y rend le jouet des hommes. »

Il disait aussi qu'un solitaire qui se remplissait de viandes et s'exposait à des occasions dangereuses à la pureté, avait déjà perdu cette vertu devant Dieu. Il voulait qu'on s'accoutumât à une vie rude et pénible; et comme on lui demandait un jour ce que c'était qu'un moine, il répondit que c'était un homme de travail, ou le travail même, parce qu'il devait s'exercer à souffrir toutes sortes de travaux. Un frère lui ayant demandé à quoi pouvaient servir les veilles et les jeûnes; il répondit qu'ils servaient à humilier l'âme, et que Dieu la voyant ainsi abattue, en avait compassion et la secourait.

On peut conclure aisément par ce qui lui arriva dans une rencontre, qu'en donnant la nourriture à son corps, il nourrissait aussi son âme de saintes pensées. Plusieurs solitaires dont il était du nombre, mangeaient un jour ensemble un repas qu'on leur avait donné par charité. Le hasard fit qu'il s'aperçût que l'un d'eux riait. Il en fut touché, et dit en versant des larmes : « Quel sujet ce frère peut-il avoir de rire, tandis que nous en avons tant de pleurer, quand ce ne serait que de manger, comme nous faisons ici, le fruit du travail et de la charité des autres? »

Il s'appliqua aussi beaucoup à combattre la colère et à acquérir une grande douceur : c'est ce qui lui fit supporter ensuite les injures avec tant de patience dans les occasions que la Providence lui ménagea, pour mériter par cette vertu. Le moyen qu'il employa d'abord pour y réussir, outre celui de la mortification et de la pénitence, fut de se retirer aussitôt qu'il se sentait ému, de peur qu'en répondant, il ne donnât prise au démon de la colère, ou ne s'échappât en quelque parole d'impatience. C'est ainsi qu'il se conduisit un jour qu'il était sur le chemin de Scété, et travaillait ses nattes. Un homme qu'il rencontra sur ses pas s'avisa de lui tenir des discours disgracieux dans l'intention de l'émouvoir à la colère. Jean craignit en effet d'y tomber, et laissant là son ouvrage, il s'enfuit. Il en faisait de même lorsqu'il voyait des religieux entrer ensemble en contestation. Le cas lui arriva, lorsqu'il moissonnait avec d'autres frères. Il s'aperçut qu'un d'entre eux était en colère contre un autre, et quitta sur-le-champ son ouvrage et se retira.

Par le soin qu'il prit ainsi à combattre cette passion, il parvint, avec le secours de la grâce, à acquérir la vertu contraire ; et il excella si fort en douceur, que bien loin de se ressentir des injures, il n'y opposait que le silence, ou s'humiliait encore plus qu'on n'aurait voulu l'abaisser. Il était un jour assis à la porte de l'église de Scété : plusieurs frères s'étaient rangés autour de lui, soit pour lui découvrir leurs pensées, soit pour lui demander des avis. Il survint dans ce temps-là un vieillard qui en fut piqué de jalousie, et qui lui reprocha de se tenir là comme une courtisane, qui s'est parée dans la vue de plaire aux jeunes gens. Bien loin de s'offenser d'une comparaison si odieuse, il lui répondit qu'il avait raison, qu'il ne disait que trop vrai, et que sans doute Dieu le lui avait fait connaître. Une réponse si humble ne guérit pas le cœur ulcéré de ce vieillard jaloux : au contraire, il insista, en lui disant qu'il avait l'esprit rempli de venin. Mais Jean s'humiliant toujours plus, lui répondit doucement : « Cela

n'est que trop véritable, mon Père, encore ne voyez-vous que le dehors; car si vous voyiez le dedans, vous pourriez bien en dire davantage. »

Il avait alors des disciples, et un d'eux lui ayant demandé à ce sujet s'il n'avait pas été troublé de ce que ce vieillard lui avait dit, il avoua qu'il avait été aussi peu ému au dedans qu'il l'avait paru au dehors.

Pour montrer aux autres solitaires avec quelle patience on doit souffrir les injures, il leur rapportait l'histoire d'un philosophe, si pourtant ce n'était pas plutôt une parabole, et disait qu'ayant sous sa tutelle un jeune homme que son père, aussi philosophe, lui avait confié en mourant, ce jeune homme commit une faute considérable pour laquelle il fut obligé de le chasser de sa maison ; mais celui-ci en ayant conçu un grand regret, et étant revenu lui demander pardon, le philosophe lui répondit, qu'il ne lui accorderait qu'après qu'il aurait passé trois ans à aider ceux qui étaient condamnés aux mines et qui portaient des marbres à la rivière. Il se soumit à cette peine, et revint à son tuteur au bout de ce temps. Mais il lui dit qu'il fallait passer encore trois ans à souffrir toutes sortes d'injures, et même à donner de l'argent à ceux qui lui en diraient. Le jeune homme s'y soumit de nouveau, et rentra ainsi en grâce auprès de son tuteur, qui le conduisit à Athènes pour apprendre la philosophie. Il trouva à la porte de cette ville un vieux philosophe qui disait des injures à tous ceux qui y entraient, et qui ne l'épargna pas plus que les autres ; mais le jeune homme se prit à rire, et dit au philosophe, qui en parut étonné : « Il y a trois ans que je donne de l'argent à ceux qui m'insultent comme vous faites, êtes-vous surpris que je rie présentement qu'il ne m'en coûte rien ? » A quoi le vieillard répliqua : « Entrez, car vous le méritez bien. » Il concluait de cet exemple, que la patience dans les injures nous ouvre la porte du ciel : « Car, ajoutait-il, les anciens Pères ne sont entrés dans la cité de Dieu pour y goûter les joies célestes, qu'en s'humiliant

Il s'appliqua aussi beaucoup à combattre la
une grande douceur : c'est ce qui lui fit
injures avec tant de patience dans les occ
lui ménagea, pour mériter par cette v
ploya d'abord pour y réussir, outr
de la pénitence, fut de se retirer
de peur qu'en répondant, il n
colère, ou ne s'échappât en c
ainsi qu'il se conduisit un jo
et travaillait ses nattes. Ur
s'avisa de lui tenir des d ... il l'a
l'émouvoir à la colère. ...nda parc
laissant là son ouvrage ... instruit. »
voyait des religieux ... it acquis de gran
arriva, lorsqu'il m ... dant elles ne servait
qu'un d'entre eux ... lui-même et à le poi
champ son ouvr ... vaincu dans son désert de

Par le soin d ... ait acquis la confiance de
avec le secou ... umières ; ce qui faisait qu'on
excella si fo ... comme du bout du doigt, tant il
injures, il ... aveuglément à ses avis.
qu'on n'a ... it par là cette vérité qu'il disait
l'église d ... Christ nous a apprise lui-même : C
soit pou ... N'honorons, lui disait-il, que Dieu
avis. I ... us honorera. En effet, Dieu le glorif
de ja ... ères, qu'il avait une très-basse estim
tisa ... it toujours prêt à s'humilier. Ses Actes
Bie ... jet qu'un ancien d'un très-grand mérit
p ... llule pendant qu'il dormait, trouva un a
... ui fit qu'il se retira aussitôt.

Pour mieux faire sentir aux autres combien
... es humbles, et qu'il se plaît quelquefois, mê

et en souffrant beaucoup d'humiliations et d'injures ; et en effet, l'humilité et la crainte de Dieu sont les principales vertus. »

Si ce saint solitaire souffrait patiemment les injures, il ne soutenait pas de même les applaudissements. Quelqu'un le louant beaucoup sur l'ouvrage qu'il faisait, il ne lui répondit point. Comme il y revint une seconde fois, il garda encore le silence ; enfin, voyant qu'il recommençait à le louer, il l'arrêta par ces paroles : « Depuis que vous êtes venu ici, vous en avez chassé Dieu. »

Se croyant un jour seul à l'église, il donna l'essor à son cœur, et poussa quelque soupir ; bientôt après il s'aperçut qu'il y avait un frère derrière lui, et croyant qu'il l'avait entendu soupirer, il se jeta à ses pieds et lui demanda pardon, en lui disant : « Vous voyez combien je suis peu instruit. »

On ne peut douter qu'il n'eût acquis de grandes lumières dans les voies spirituelles ; cependant elles ne servaient qu'à lui donner une plus basse idée de lui-même et à le porter à s'humilier. Aussi on était si convaincu dans son désert de sa sincère humilité, qu'elle lui avait acquis la confiance de tous les solitaires autant que ses lumières ; ce qui faisait qu'on a dit de lui, qu'il les conduisait comme du bout du doigt, tant ils étaient portés à se soumettre aveuglément à ses avis.

Il éprouvait par là cette vérité qu'il disait à son disciple, et que Jésus-Christ nous a apprise lui-même : *Celui qui s'humilie sera élevé.* N'honorons, lui disait-il, que Dieu seul, et tout le monde nous honorera. En effet, Dieu le glorifia autant aux yeux de ses frères, qu'il avait une très-basse estime de lui-même et qu'il était toujours prêt à s'humilier. Ses Actes nous apprennent à ce sujet qu'un ancien d'un très-grand mérite étant entré dans sa cellule pendant qu'il dormait, trouva un ange auprès de lui ; ce qui fit qu'il se retira aussitôt.

Pour mieux faire sentir aux autres combien Dieu chérissait les âmes humbles, et qu'il se plaît quelquefois, même dès cette vie, à

les élever aux yeux des autres, il leur rapportait ce trait d'histoire. Il y avait, disait-il, un vieillard fort connu et fort estimé de toute la ville, mais à qui les louanges étaient à charge, et qui pour cela se tenait toujours enfermé. On vint l'avertir qu'un saint homme de sa connaissance était très-mal, et il crut devoir aller le visiter avant qu'il mourût ; mais il différa jusqu'au soir, de peur que s'il y avait été en plein jour il n'eût été suivi d'un grand nombre de personnes qui désiraient de le voir. Comme il fuyait ainsi la gloire des hommes, Dieu voulut le glorifier à leurs yeux. Il envoya deux anges qui l'accompagnèrent et l'éclairèrent avec des flambeaux ; de sorte qu'au lieu qu'il avait expressément choisi la nuit pour n'être aperçu de personne, toute la ville accourut pour voir ce prodige.

Jean le Nain partageait tout son temps entre le recueillement intérieur et la charité envers ses frères. Nous avons dit que tous les solitaires venaient à lui avec une entière confiance pour recevoir ses avis selon leurs besoins ; mais en les leur donnant, il avait soin de se remplir lui-même auprès de Dieu de ses lumières célestes, et ainsi rempli dans l'élévation de son oraison, il était à l'égard de ses frères, dans les salutaires intructions qu'il leur donnait, comme un bassin qui ne répand au dehors que de son abondance. Premièrement, il ne souffrait pas qu'on vînt l'entretenir inutilement, et surtout des affaires du monde. Que si quelqu'un lui ouvrait là-dessus le discours, il le détournait aussitôt sur les choses de Dieu. Des frères vinrent dans sa cellule dans l'intention d'éprouver par eux-mêmes ce qu'on leur avait dit là-dessus de sa vertu. Mon Père, lui dirent-ils, nous avons de grandes grâces à rendre à Dieu de la pluie abondante qu'il nous a donnée cette année. Voilà que les palmiers pousseront bien, et les frères qui s'occupent à faire des nattes pourront aisément faire leur provision pour leurs ouvrages. Mais au lieu de répondre directement, il leur dit : « La même chose arrive quand le Saint-Esprit descend dans les cœurs ; ils reverdissent, s'il faut

ainsi dire, ils sont renouvelés, ils produisent comme de nouvelles feuilles par la crainte du Seigneur. »

En second lieu, lorsqu'il avait été obligé de rester quelque-temps hors de sa cellule, soit pour la moisson, soit pour aller voir quelqu'un des anciens du désert, il était en usage de vaquer plus qu'à l'ordinaire à l'oraison et au chant des psaumes, jusqu'à ce qu'il sentît qu'il avait repris ce recueillement qu'il goûtait dans sa cellule, et que les images de ce qu'il avait vu ou entendu se fussent dissipées de son esprit. Il arriva que quelques frères entrèrent en contestation dans l'église de Scété. Jean s'y trouvait, et aussitôt, selon sa coutume, il sortit et se retira dans sa cellule; mais on s'aperçut qu'avant que d'y entrer il en fit trois fois le tour. On lui en demanda la raison, et il répondit que comme ses oreilles étaient pleines des paroles fâcheuses qu'il avait entendues, il leur avait voulu donner le temps de s'en purifier, afin d'entrer dans sa cellule avec un esprit tranquille.

En troisième lieu, il tâchait de tenir son esprit toujours élevé en Dieu, et ne souffrait pas qu'il s'arrêtât à réfléchir aux choses de ce monde ; et il parvint insensiblement à un si grand dégagement, qu'il ne faisait pas quelquefois attention à ses ouvrages extérieurs, ou à ce qui se passait autour de lui, si fort il était intérieurement occupé de Dieu. Ce fut dans une de ces abstractions, qu'ayant un jour fait des nattes pour deux corbeilles, il les mit toutes dans une seule, et ne s'en aperçut que quand il l'eut presque achevée.

Entre les moyens qu'il proposait pour combattre les passions et les tentations, il recommandait de ne pas les écouter, mais de se recueillir en soi-même, et de s'encourager à combattre par la considération de la gloire céleste, et surtout de recourir sans cesse à Jésus-Christ par la prière. Il tâchait de le pratiquer lui-même, et disait qu'il était comme un homme assis au pied d'un grand arbre, qui se trouvant attaqué par différentes bêtes et

sentant qu'il en serait dévoré, monte sur l'arbre et se met en sûreté. Ainsi, disait-il, je me tiens assis dans ma cellule, j'y veille sur moi pour me garantir des piéges du démon; mais quand je me sens trop faible, j'ai recours à Dieu et je me sauve de l'ennemi par la prière.

Il recommandait aussi beaucoup de garder la retraite, de veiller sur soi-même et de se conserver dans le souvenir de Dieu, et il disait que cette pratique était la sûreté du moine.

Saint Nil rapporte aussi de lui que, dans le temps qu'il priait, le démon, pour le distraire, prit la forme d'un serpent, s'entortilla autour de lui et lui vomit son écume sur le visage; mais que ce prestige ne le détourna pas d'un moment de son entretien avec Dieu.

Ces exemples de ce grand contemplatif ne doivent pas être pris tellement à la lettre, qu'on veuille s'en autoriser pour se mal acquitter des devoirs extérieurs, sous prétexte d'être uni à Dieu. On y peut remarquer que ces cas étaient rares en lui, qu'il ne s'agissait que de simples occupations, qui n'avaient point de rapport avec des devoirs d'état ou d'obéissance; car ce serait une illusion, si quelqu'un dans la religion ou dans quelqu'autre état, sous prétexte de penser à Dieu, s'acquittait mal des œuvres extérieures auxquelles il est obligé de vaquer.

Son amour pour Dieu faisait que quelquefois il en parlait avec une ardeur qu'on pourrait appeler intarissable. Un solitaire l'étant venu voir sur le soir, ne comptait pas de rester longtemps avec lui parce qu'il était pressé; mais à mesure qu'ils furent entrés en conférence sur les choses de Dieu, Jean parla avec tant de zèle, qu'ils passèrent toute la nuit dans cet entretien sans s'en apercevoir. Comme il voulut l'accompagner hors de sa cellule lorsqu'il fut jour, ils s'arrêtèrent encore à parler de Dieu, et le discours dura jusqu'à midi; de sorte qu'il fut obligé de le ramener dans sa cellule pour le faire manger, après quoi il le congédia. Cot. p. 478.

Il est temps de parler de sa charité, qui a éclaté merveilleusement par ses actions et par les saints avis qu'il était toujours prêt à donner à ses frères, sans qu'il se rebutât jamais du fréquent recours qu'ils avaient à lui. Elle parut surtout dans une occasion où il était en danger de périr par la faute d'un frère.

Il fut obligé d'aller avec quelques solitaires de Scété à un endroit un peu éloigné, et c'était durant la nuit. Un d'entre eux, qui s'était chargé de leur servir de guide, s'égara et les mit même en danger de la vie, s'ils eussent continué de le suivre. On le dit tout bas au Saint; et il répondit qu'il n'en fallait pas faire semblant, de peur que leur guide n'en eût trop de regret et de confusion; mais qu'ils n'avaient qu'à dire qu'ils voulaient s'arrêter, et passer le reste de la nuit à l'endroit où ils étaient pour prendre un peu de repos : ce qu'ils firent. Ainsi le jour étant venu, ils prirent le bon chemin et épargnèrent à celui qui les conduisait, la honte de voir qu'on s'était aperçu de sa faute.

Un bon vieillard fort simple, quoique d'ailleurs assez exact dans les travaux du corps, avait le défaut de ne rien retenir des instructions que les autres lui donnaient dans les pratiques spirituelles. Il vint donc à lui et le pria de lui donner quelque avis afin de s'en corriger. Il les lui donna charitablement; mais à peine ce vieillard fut retourné dans sa cellule, qu'il oublia tout ce qu'il lui avait dit. Il y revint encore plusieurs fois, mais ce fut toujours sans fruit, comme à la première. Enfin, l'ayant rencontré quelque temps après, il lui dit : « Mon Père, j'ai oublié de nouveau ce que vous aviez eu la charité de me dire, et je n'ai plus osé vous importuner davantage. » Jean le Nain lui dit : « Allumez une lampe : » ce qu'il fit. « Apportez aussi, ajouta-t-il, d'autres lampes et allumez-les avec celle-là; » il le fit encore. « Voyez-vous, lui dit-il après cela, que la clarté de cette première lampe ait été diminuée pour avoir servi à allumer les autres? » « Non, » répondit le vieillard. « Eh bien, poursuivit le Saint, Jean ne souffrirait aucune peine quand tous les solitaires de Scété

viendraient à lui, et rien ne l'empêchera de s'acquitter de ce devoir de charité, comme Dieu l'y oblige. Vous pouvez donc venir à lui sans peine, toutes les fois que vous le désirerez. Dieu bénit la patience de l'un et de l'autre. » Le bon vieillard ne se rebutant pas de demander instruction, et le Saint de la donner, ce premier eut enfin le bonheur de retenir les bons avis qu'il en reçut.

La conversion d'une fille, qui avait eu le malheur de quitter la bonne voie, fut un des fruits de sa charité. L'histoire en est édifiante et très-propre à inspirer aux plus grands pécheurs de la confiance en la miséricorde du Seigneur, lorsqu'ils reviennent sincèrement à lui. Cette fille s'appelait Paësie. Elle avait perdu, étant jeune, son père et sa mère ; et voulant employer son bien en de bonnes œuvres, elle avait fait de sa maison un hospice pour les solitaires de Scété, qui venaient en ces quartiers apparemment pour y vendre les ouvrages des frères. Mais comme elle crut que cette charité lui était trop dispendieuse, ne faisant pas attention au trésor qu'elle se préparait par là dans le ciel, elle s'en dégoûta et il ne manqua pas de gens qui la confirmèrent dans ce changement. Ils allèrent bientôt plus loin par leurs mauvais conseils : ils la dégoûtèrent entièrement de la vertu, et enfin elle s'abandonna à une conduite coupable.

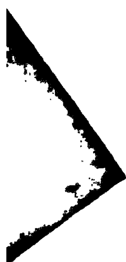
Ce ne fut qu'avec une grande douleur que les solitaires de Scété apprirent sa chute ; et ils employèrent tous les moyens que leur charité leur inspira pour la faire revenir à une vie chrétienne. Enfin, ils s'adressèrent à Jean le Nain, et le prièrent de l'aller voir pour tâcher, par le don de sagesse que Dieu avait mis en lui, de la ramener à Jésus-Christ. Il s'y rendit : mais comme il se fut présenté à sa porte, les serviteurs lui en refusèrent l'entrée, en lui reprochant avec insulte que les solitaires avaient ruiné leur maîtresse. Il ne se rebuta pourtant pas ; mais il persista à prier qu'on lui permît de lui parler, et qu'elle n'aurait aucun sujet de s'en repentir. Là-dessus on le conduisit dans sa

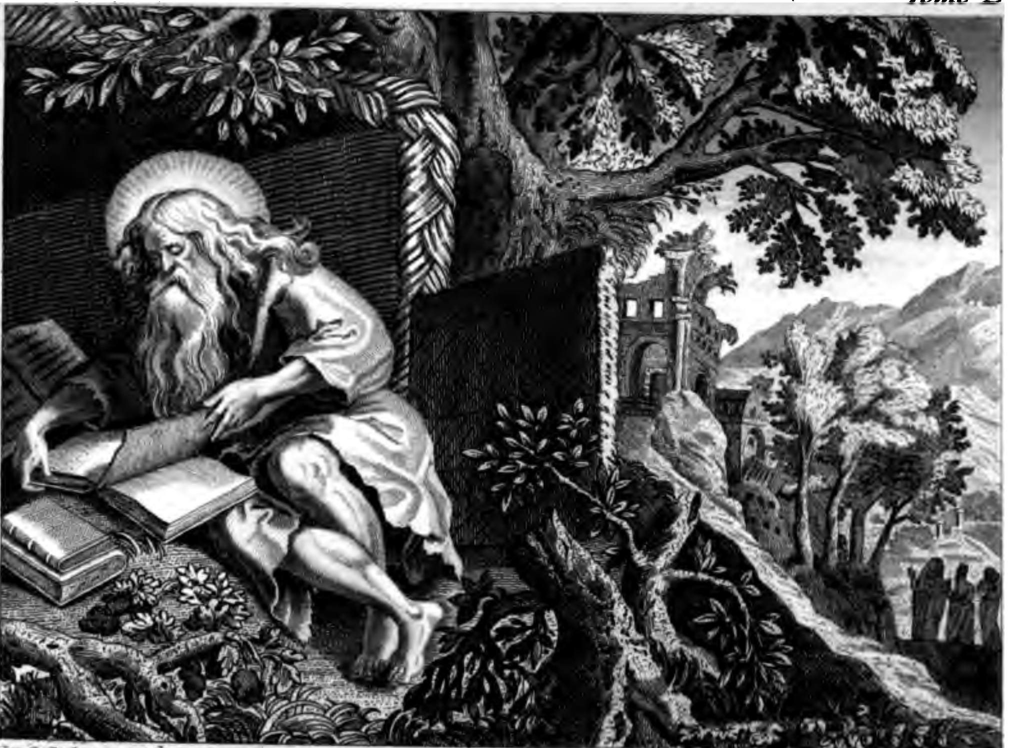
chambre. Il s'assit auprès d'elle et lui d· ...éré de la ferveur de
plaindre de Jésus-Christ pour l'avoir ... désert.
mières paroles la frappèrent, et ...ers le prochain comme une
son cœur. Le Saint laissant ag... il disait là-dessus que comme
moments et répandit beau... e maison de haut en bas, et qu'il
pourquoi il pleurait. « El... e fondement, ainsi fallait-il se bien
rais-je pas, voyant ce ...vers le prochain; car c'est à lui que se
joué de vous? » A ce ...ndements de Jésus-Christ.
de son péché, lu... tement ceux qui aiment à révéler les fautes
pour moi? » — ... lieu de penser à se corriger eux-mêmes. Il les
moi donc o... une personne qui étant dépouillée de tous ses habits,
il se leve... de sa nudité, en mépriserait une autre parce qu'elle
sans r... couverte de haillons. Il disait aussi sur le même sujet, que
ave... quitter un léger fardeau pour en prendre un plus pesant,
c'était lorsqu'au lieu de se reprendre soi-même, on osait se justifier et
condamner les autres.

Un solitaire vint le consulter sur ce qu'un autre le priait souvent de venir l'aider à son travail; que d'une part il craignait, en le lui refusant de manquer à la charité, et de l'autre il éprouvait qu'il manquait de forces et qu'il succombait à la fatigue. Jean lui répondit qu'il faisait bien d'y aller, s'il pouvait dire comme Caleb, qu'il entrait et sortait en même état : mais que s'il ne le pouvait pas, il s'occupât dans sa cellule à pleurer ses péchés, et que quand on le verrait ainsi pleurer, on ne le presserait plus d'en sortir.

Nous verrons bientôt dans la Vie de saint Arsène son disciple, que bien qu'il excellât en douceur, il mettait quelquefois à de rudes épreuves, par un esprit de discrétion, ceux qui venaient se ranger sous sa conduite, soit pour bien discerner les esprits, soit pour les faire marcher par les voies du saint renoncement et leur faire suivre l'attrait de leur grâce.

Nous ne savons point comment il mourut, ni en quel temps. La sainteté de sa vie nous fait aisément comprendre que la fin en





Imp. Ch. Chardon aîné Paris. — Giroux direxit.

Saint-Arsène.

t également sainte. Aussi les Cophtes honorent sa mémoire 17 d'octobre. Quant au temps de sa mort, il est constant qu'elle ·iva avant celle de saint Pemen, qui citait quelquefois son au-ité. Ce fut aussi avant celle de saint Arsène, qui mourut fort é. Il ne fut pourtant pas des premiers habitants de Scété, isqu'il citait leurs exemples comme de ceux qui l'avaient écédé dans cette solitude.

SAINT ARSÈNE [1].

Que pouvons-nous dire à la gloire de saint Arsène qui ne soit -dessous de ses mérites? Sa vertu fut si éminente, qu'elle gala en quelque manière aux anges, et qu'il est très-peu de itaires qui soient arrivés comme lui à un si haut degré de per-tion. Il s'éleva d'autant plus qu'il eut soin de s'humilier. Lui il suffit pour mettre en honneur et donner un éclat merveilleux 'état monastique. Il soutint avec une force supérieure et une incible patience, les combats et les travaux de la vie solitaire. componction fut si vive et si tendre, que les larmes qu'elle sait couler de ses yeux étaient intarissables, et pour tout ren-mer en peu de mots, il a donné de si beaux exemples de toutes vertus religieuses, qu'on ne peut rappeler son souvenir sans sentir animé du désir de les pratiquer.

Tels sont les éloges que lui donne saint Théodore Studite, que us croyons, après les doctes continuateurs de Bollandus, avoir le premier écrivain de sa Vie, puisqu'il se plaint que personne ant lui n'avait eu soin de la recueillir. En effet, on s'était

[1] Théodore Studite, *Vitæ Patrum*, etc., le moine Cyrille, saint Jean Climaque, telier.

seulement contenté d'en conserver quelques traits et quelques sentences, qu'on trouve encore parmi les *Actions* et les *Paroles remarquables des Pères des déserts*. Métaphraste en a donné depuis une histoire suivie ; mais il y a mêlé des faits qui ne sont fondés que sur quelque fausse tradition, et qui ne sont pas même vraisemblables. Ainsi on ne sera pas surpris si nous les supprimons ; et c'est pour nous un véritable sujet de consolation de puiser dans une source aussi pure que celle de saint Théodore Studite, ce que nous allons rapporter d'un Saint qui s'est rendu si respectable, et dont toute l'antiquité a eu la haute piété en vénération. Nous nous servirons aussi de ce qu'on en trouve dans les *Vies des Pères*, et de ce que le moine Cyrille, écrivain très-exact, en a rapporté dans la Vie de saint Euthyme.

Chapitre I.

Saint Arsène était Romain, d'une famille distinguée également par sa noblesse et par son opulence. On lui donna une éducation conforme à la grandeur de sa naissance, et nous pouvons ajouter qu'il la surpassa par les excellentes dispositions de son esprit et par son application à le cultiver; ce qui le rendit un des plus savants hommes d'Italie, tant dans les langues grecque et latine que dans les autres sciences.

Sa réputation vola jusqu'à l'empereur Théodose le Grand, qui, voulant pourvoir à l'éducation de ses enfants, l'appela à Constantinople pour lui en confier la conduite. Le choix d'un si grand prince ne pouvait tomber que sur un des plus grands personnages de l'empire : ce qui n'est pas un moindre sujet d'éloge pour saint Arsène; mais il en était si digne, que si ce choix lui fit honneur, il n'en fit pas moins au juste discernement de Théodose.

Son arrivée à la cour impériale paraît avoir été vers l'an 383. Il avait vingt-neuf ans ; de sorte qu'il peut être né vers l'an 354.

Arcade, premier fils de l'empereur, n'avait que six ans lorsqu'il y vint, et Honorius son frère, n'était pas encore né. Il ne vint au monde que l'an d'après, et ce ne fut qu'à sa huitième année qu'Arsène fut chargé de sa conduite, ayant auparavant celle d'Arcade.

Le titre de père des empereurs que les solitaires lui donnèrent dans la suite, montre assez en quelle considération il était à la cour. Saint Théodore Studite, qui le lui donne aussi, dit qu'il tenait le premier rang après le prince, et cela paraît autoriser ce que dit Métaphraste, que l'empereur le mit au rang des sénateurs et l'honora du titre de patrice.

Quoi qu'il en soit, Arsène, soit pour soutenir sa dignité, soit qu'il aimât naturellement le faste, faisait à la cour une figure brillante. Il était le plus richement vêtu et le plus superbement meublé. Il faisait grand usage de parfums, et avait à son service mille domestiques tous habillés de riches étoffes.

Dieu, qui l'appelait dans sa miséricorde à des grandeurs plus solides, ne permit pas que celles de la terre l'éblouissent si fort, qu'il n'en reconnût le faux éclat. Arsène rentrant quelquefois au dedans de lui-même par de salutaires retours, sentait que son élévation et ses richesses n'étaient que des biens passagers qu'on est forcé de quitter avec la vie, après quoi il n'y a que nos œuvres qui nous restent. Il le sentait, et la grâce qui agissait dans son cœur, y imprimait aussi avec ces réflexions, une vive crainte de perdre son âme. De temps en temps il se jetait aux pieds de Dieu, et répandant devant lui ses larmes et ses prières, il lui demandait avec sincérité qu'il lui fît connaître ce qu'il devait faire pour se sauver. Enfin sa persévérance dans cette demande lui obtint de Dieu une grâce qu'on peut regarder comme l'époque plus marquée de sa vocation à la sublime perfection où il s'éleva depuis.

Priant donc un jour à son ordinaire et réitérant la même demande avec larmes et une humble supplication, il entendit une voix qui lui dit : *Arsène, fuis la compagnie des hommes et tu te*

sauveras. Soit que cette voix frappât extérieurement ses oreilles, soit qu'elle ne se fît entendre qu'au fond de son cœur, ce que son historien ne nous explique pas, elle ne fut pas moins distincte, et n'opéra pas moins son effet. Ce grand homme, dont le cœur était déjà, comme dit saint Théodore, préparé au sacrifice par la crainte du Seigneur, ne différa plus après cet oracle, et méprisant généreusement toutes les frivoles grandeurs de la terre, il s'embarqua secrètement sur un vaisseau qui faisait voile pour Alexandrie, d'où il passa au désert de Scété pour embrasser la vie solitaire.

Il avait alors quarante ans ; ainsi ce pouvait être l'an 394, Théodose vivant encore, et lui n'étant resté que onze ans à la cour. Il se rendit tout de suite à l'église des solitaires, et s'adressant à eux, il leur dit avec beaucoup de modestie : « Je vous supplie de me recevoir au nombre des moines, et de me montrer la voie que je dois suivre pour être sauvé. »

Il ne leur fut pas difficile de comprendre à son air et à son langage, qu'il était un personnage de grande considération. Ils le questionnèrent beaucoup pour savoir qui il était, d'où il venait, et ce qu'il faisait dans le monde. Mais il tâchait de s'en défendre, alléguant seulement qu'il était un étranger qui ne cherchait qu'à assurer son salut. Enfin, voyant que tout ce qu'il disait pour cacher son rang et sa condition, ne changeait rien dans le jugement qu'ils avaient d'abord porté de sa personne, il leur fit la confidence qu'ils désiraient, espérant de les engager par là plus efficacement à le servir dans sa sainte entreprise.

Ils ne furent pas peu embarrassés pour savoir auquel des solitaires de ce désert ils l'adresseraient, qui le formât aux vertus monastiques. Il n'était pas aisé de trouver un maître à celui qui l'avait été des enfants du maître du monde ; mais après s'être consultés entre eux, ils jetèrent les yeux sur le vénérable Jean le Nain, dont nous avons écrit la vie, et le conduisirent à sa cellule.

Ce célèbre solitaire ayant appris d'eux en particulier le sujet

qui les amenait et les qualités d'Arsène, ne déclara pas d'abord ce qu'il en pensait; mais l'heure de none étant venue, il leur dit : « Si vous voulez, mes frères, nous devancerons le temps du repas (car les solitaires ne mangeaient qu'à l'heure de sexte), et quant au reste, que la volonté de Dieu s'accomplisse. » Il dressa en même temps la table, s'assit avec eux, et laissa Arsène debout, sans même faire semblant de prendre garde à lui. Quelle épreuve pour un homme de cour, si Arsène n'en eût quitté l'esprit pour se revêtir de celui de Jésus-Christ, qui n'est que patience et humilité ! Ce ne fut cependant que le prélude d'une autre bien plus rude, et qui montra dans Arsène, par la manière dont il s'y comporta, une vertu héroïque et capable dans ses essais, de ce que les autres auraient regardé comme leur effort.

Tandis qu'il se tenait dans cette humiliante position, Jean le Nain prit un pain qui était sur la table, le jeta au milieu de la cellule, et le regardant avec un air d'indifférence, il lui dit : « Mangez, si vous voulez. » Aussitôt Arsène se met à quatre pieds, et va manger dans la même situation le pain à l'endroit où il le lui avait jeté. Une si rare docilité fit comprendre au vénérable Jean le Nain la solidité de sa vocation. Il n'en demanda pas d'autre preuve, et dit aux religieux : « Vous pouvez, mes frères, vous en aller avec la bénédiction du Seigneur. Priez pour nous. Je vous assure que celui-ci est propre pour la vie religieuse. »

Ces solitaires demandèrent ensuite à Arsène ce qu'il avait pensé de la manière dont Jean le Nain l'avait traité; et il leur répondit, qu'il s'était considéré comme un chien, et qu'il avait dans la même idée, mangé le pain qu'il lui avait jeté à terre : ce qui les édifia beaucoup.

Il n'eut pas besoin, après un si heureux commencement, de demeurer longtemps disciple pour être formé dans les devoirs de son nouvel état. Son maître eut la consolation de le voir faire sous sa conduite des progrès si rapides dans la perfection, qu'il

surpassait même les plus anciens du désert dans la constance à supporter les travaux de la pénitence, et dans la patience et le courage à soutenir les combats des passions et du démon; en sorte que comme dans le monde il s'était distingué par sa science et par son faste, il se distinguait encore plus dans la religion par son humilité et par sa mortification. Cela fit que son père spirituel, reconnaissant l'attrait de sa grâce, qui était pour la vie entièrement retirée, ne le retint pas davantage auprès de lui, et lui permit de demeurer seul.

Ce fut alors que se trouvant dans une pleine liberté de se livrer à toute l'étendue de sa ferveur, il pria encore Notre-Seigneur de lui faire connaître ce qu'il devait faire pour arriver à la sainteté, et il entendit de nouveau une voix qui lui dit : *Arsène, fuis les hommes, garde le silence et demeure dans le repos : ce sont là les premiers fondements que tu dois jeter pour élever l'édifice de ton salut.* Saint Théodore dit qu'ayant reçu cette divine leçon, il commença dès lors plus que jamais à porter toutes ses affections vers le ciel. Son corps était, à la vérité, sur la terre; mais la conversation familière de son cœur n'était plus qu'avec les esprits bienheureux. Elle lui servit, cette leçon si excellente, de règle de conduite pour toute la vie. Il ne cessa jamais de s'en faire l'application; et rien ne paraît plus merveilleux en lui, que le soin qu'il prit de la mettre en pratique; ce qui l'a rendu un objet d'admiration à toute l'antiquité.

Il s'avança dans le désert à treize lieues loin de l'église de Scété, pour mieux s'éloigner du commerce des hommes. Il se renferma si rigoureusement dans sa cellule, que les Actes des Pères des déserts disent n'avoir été qu'une caverne; qu'il aimait mieux, lorsqu'il avait besoin de quelque chose, se servir du ministère de ses disciples, que de sortir pour l'aller quérir lui-même.

Il ne recevait qu'à regret ceux qui venaient le visiter, et tâchait, tant qu'il le pouvait raisonnablement, de se dispenser de les re-

cevoir. Théophile, patriarche d'Alexandrie, l'alla voir avec un officier et quelques autres personnages, et le pria de dire un mot d'édification. Il fut quelque temps sans répondre, et prenant ensuite la parole, il leur parla ainsi : « Si je vous dis quelque chose l'observerez-vous ? » Ils répondirent tous qu'ils y étaient disposés ; et il ajouta : « Eh bien donc, en quelque endroit que vous appreniez que soit Arsène, ne l'y venez plus chercher. »

Ce patriarche n'osait depuis interrompre sa retraite ; mais comme il y avait trop à profiter, seulement en le voyant, il ne put se déterminer tout à fait à n'y plus aller. Voulant donc le visiter une autre fois, il envoya savoir auparavant s'il lui ouvrirait sa porte. Arsène reconnaissait trop ce qu'il devait à un évêque pour la lui refuser : il répondit au député qu'il la lui ouvrirait s'il venait ; et il ajouta en même temps, qu'en le recevant il serait obligé de recevoir les autres, ce qui le forcerait enfin, de quitter le lieu de sa retraite et d'en chercher ailleurs un autre où il fût moins détourné. Cela étant rapporté à Théophile, il dit qu'il aimait mieux se priver de le voir, que de l'obliger par là d'abandonner sa cellule.

Il semble que plus il voulait se cacher, plus cela inspirait aux autres le désir de le venir voir, pour profiter auprès de lui ; mais toujours attentif à pratiquer la leçon qu'il avait reçue du ciel, il était ferme à ne recevoir des visites que celles où il pouvait profiter pour lui-même, ou qu'il connaissait que Dieu avait agréables. Un solitaire vint frapper à sa cellule, et le Saint croyant que c'était son disciple, lui ouvrit aussitôt ; mais voyant que ce n'était pas lui, il se jeta le visage contre terre, et dit à ce solitaire, qui le priait de se relever, qu'il ne le ferait qu'après qu'il se serait retiré : ce qu'il fit.

Il arriva aussi que d'autres solitaires étant partis d'Alexandrie pour aller acheter du lin en Thébaïde, pour leurs ouvrages, passèrent au voisinage de sa cellule, et dirent entre eux : « Puisque nous avons l'occasion favorable de voir l'abbé Arsène, il en faut

profiter, » et furent tout de suite à sa cellule. Son disciple s'enquit d'eux du sujet de leur arrivée, et le lui rapporta. Mais il lui dit : « Exercez l'hospitalité envers eux ; et dites-leur de m'excuser si je ne les vois pas, et laissez-moi contempler le ciel. »

Étant obligé une autrefois de recevoir d'autres solitaires, ils le prièrent de leur dire quelque chose d'édifiant sur ceux qui comme lui aimaient tant à être seuls, et ne recevaient qu'avec grand'peine la visite des autres. « Tant qu'une fille, leur répondit-il, demeure renfermée dans la maison de son père, on en a une grande estime ; mais si elle se produit au dehors, on cesse de la considérer comme on faisait auparavant. Il en est de même des choses de l'âme ; si on les expose à tout le monde, chacun en juge à sa fantaisie, et la plupart n'en font point de cas. »

Saint Théodore Studite remarque là-dessus, qu'il ne faut pas croire que ce fût par défaut de charité que ce grand Saint refusait de parler aux hommes, lui qui aimait tant cette précieuse vertu ; mais c'était seulement pour n'être pas détourné de l'exercice de la sainte récollection, dans laquelle il s'était rendu parfait. Aussi saint Jean Climaque, qui le proposait pour modèle aux anachorètes de son temps, leur disait : « Vous qui vivez dans le désert, souvenez-vous de cet ange (c'est ainsi qu'il l'appelle), et considérez comment il renvoyait ceux qui le venaient voir dans sa solitude, sans même leur parler, de peur de perdre du côté de Dieu, ce qui valait bien plus que tous les entretiens des hommes. »

Dieu fit voir dans une rencontre, d'une manière bien marquée, que la conduite d'Arsène était dirigée par son Esprit-Saint. Un solitaire attiré par sa réputation, vint expressément à Scété pour le voir, et pria quelques frères, qui desservaient l'église de ce désert, de le conduire à sa cellule. Ils l'invitèrent à se reposer et à prendre auparavant quelque nourriture, parce que la cellule était fort écartée, comme nous l'avons dit : mais il protesta qu'il ne mangerait point qu'il n'eût eu le bonheur de le voir ; sur

quoi l'un d'entre eux s'offrit de l'y mener. Y étant entrés, ils le saluèrent avec respect, firent oraison, et s'assirent avec lui, espérant qu'il leur donnerait quelque avis salutaire ; mais il se tint toujours dans un profond silence.

Après qu'ils eurent attendu quelque temps ainsi, le solitaire qui avait amené l'étranger, dit : « Je m'en vais vous laisser en liberté, pensant qu'Arsène lui parlerait plus facilement seul à seul ; » mais l'étranger étonné de son silence ne voulut pas rester davantage, et dit à son guide qu'il s'en allait aussi avec lui. Lorsqu'ils furent sortis de la cellule, il lui dit : « Menez-moi, je vous prie, chez l'abbé Moïse. » C'était ce fameux solitaire qui avait été avant sa conversion, chef d'une bande de voleurs.

Celui-ci les reçut bien différemment de saint Arsène : car il leur témoigna beaucoup de charité, et leur donna à manger. Lorsqu'ils se furent retirés, le solitaire qui avait conduit l'autre lui dit : « Vous avez donc vu ces deux grands personnages; dites-moi à présent lequel des deux vous estimez davantage? » — « C'est, répondit-il, celui qui nous a si bien reçus et qui nous a si bien traités. » Ceci ayant été rapporté aux autres solitaires, un ancien se mit en prière et demanda au Seigneur qu'il lui fît connaître pourquoi Arsène, par l'amour qu'il lui portait, fuyait avec tant de soin la compagnie des hommes, au lieu que par un effet du même amour, Moïse recevait si bien tout le monde. Sur quoi étant tombé en extase, Dieu lui fit voir deux bateaux qui voguaient sur le Nil, dans l'un desquels était l'abbé Arsène conduit par le Saint-Esprit, en grand repos et en grand silence ; et dans l'autre était l'abbé Moïse conduit par les anges de Dieu, qui lui remplissaient la bouche de miel.

Il n'aimait pas que ceux dont il recevait la visite avec moins de peine s'arrêtassent trop longtemps. L'abbé Ammon ou Ammoës, qu'il estimait beaucoup, l'étant venu voir, lui dit au commencement de l'entretien qu'il eut avec lui : « Mon Père, que pensez-vous de moi? » — « Je vous regarde, lui répondit Arsène, comme

un ange. » Après qu'ils eurent conféré assez de temps, et plus qu'Arsène n'aurait voulu, il lui demanda de nouveau ce qu'il pensait de lui. « Je vous regarde, lui dit-il, à présent comme un tentateur; car quand vous ne me diriez rien que de bon, c'est autant que si vous me donniez des coups de couteau. »

Un solitaire nommé Marc lui ayant demandé pourquoi il fuyait l'entretien des frères, il lui répondit : « Dieu sait combien je vous aime; mais je ne saurais être en même temps avec lui et avec les hommes; car au lieu que les anges, presque infinis en nombre, n'ont qu'une même volonté, les hommes en ont beaucoup et qui sont très-différentes; et ainsi je ne saurais quitter Dieu pour converser avec eux. »

Une des raisons encore pour lesquelles il évitait l'entretien des autres, est qu'il craignait toujours d'y commettre quelque faute. C'est ce qui lui faisait dire qu'il s'était repenti souvent d'avoir parlé, mais qu'il ne s'était jamais repenti de s'être tu. Admirable instruction, bien propre à nous faire entendre combien il est difficile de parler sans blesser la conscience, et combien le silence est propre à la conserver dans sa pureté. Aussi l'excellent auteur
t. J.-C. du livre de l'*Imitation de Jésus-Christ*, n'a pas manqué de la
:. 10 et recueillir, comme une des plus importantes qu'on puisse donner à ceux qui aspirent à la vie intérieure.

Personne cependant n'était plus en état de parler avec onction et avec dignité des choses de Dieu que le grand Arsène. Mais on peut ajouter aussi, que ce fut dans le recueillement profond que lui procura son amour pour la retraite et le silence, qu'il puisa les lumières sublimes dont son âme fut éclairée, et qu'il acquit la facilité de parler de la vertu aussi bien qu'aucun des anciens du désert. C'était encore pour ne pas s'engager dans des conversations trop longues et trop épineuses, qu'il n'aimait pas à parler des passages difficiles à expliquer des saintes Écritures, sous prétexte de les éclaircir; et par la même raison il évitait d'entretenir des relations avec les absents par lettre, n'en écrivant que lorsqu'il ne pouvait absolument s'en dispenser.

Toute son attention était donc de se cacher, de vivre inconnu aux hommes, de demeurer dans le secret de la face de Dieu, occupé sans cesse à le contempler et à prendre soin de son âme. Il n'était venu dans le désert que dans cette intention; et pour s'animer toujours plus à se soutenir dans sa première résolution et à la pratiquer dans toute son étendue, il se disait souvent à lui-même ces belles paroles, que saint Euthyme et saint Bernard se sont rendues depuis si familières à son exemple : *Arsène, pourquoi as-tu quitté le monde?*

L'abbé Daniel, qui pouvait parler de lui en témoin oculaire, ayant eu le bonheur d'êtrè son disciple, dit que, lorsqu'il était dans l'église, il se tenait derrière un pilier, soit pour n'être pas distrait par les objets extérieurs, soit afin que personne ne vît son visage, qui en effet paraissait comme celui d'un ange.

Autant ce grand Saint était fidèle à garder le silence et la retraite, autant aussi goûtait-il la douceur de la vie recueillie, et avait-il d'attrait pour la prière et pour l'oraison. On peut dire qu'il en faisait ses délices ; et là, son cœur, dégagé de toutes les choses sensibles, s'élevait vers Dieu avec une ardeur admirable, pour se perdre en quelque façon dans son sein par la sublimité de sa contemplation. Un frère, à qui Dieu faisait connaître quelquefois les merveilles de sa miséricorde dans ceux qu'il favorisait plus particulièrement de ses précieux dons, vint à sa cellule, et regardant par la fenêtre, il vit le Saint comme s'il eût été tout en feu. C'était l'ardeur dont son âme était saintement embrasée dans l'oraison, que Dieu voulait lui manifester par ce prodige. Il frappa ensuite à la porte, et le Saint ayant ouvert et le voyant tout étonné, il lui demanda s'il y avait longtemps qu'il frappait, et s'il avait vu quelque chose; après quoi il l'entretint quelques moments, et le renvoya.

Il passait les nuits entières dans l'exercice de l'oraison ; et l'abbé Daniel racontait que les samedis le soleil se couchant derrière lui, lorsqu'il priait la face tournée à l'orient et les mains

un ange. » Après qu'ils eurent conf[...] prier dans cette situation,
qu'Arsène n'aurait voulu, il lui [...] le lendemain, lui frappât les
pensait de lui. « Je vous regr[...] il s'asseyait pour prendre un peu
tentateur; car quand vo[...] était alors élevé au-dessus des sens
autant que si vous me [...] Dieu, étant impossible naturellement

Un solitaire nom[...] dans cela une nuit entière les bras élevés
l'entretien des fr[...]
aime; mais je [...] n'était pas seulement le samedi qu'il passait toute la
les homme[...] dans les veilles. Il le faisait ordinairement, tant pour donner
n'ont q[...] plus de temps à son attrait pour l'oraison, que par esprit de
sont t[...] mortification; et il est dit dans le *Recueil des Vies des Pères*,
con[...] qu'après avoir veillé la nuit selon sa coutume, quand l'aurore
commençait à poindre, il appelait le sommeil, en disant : « Viens maintenant, méchant serviteur ; » et fermant ensuite les yeux, il dormait quelque peu de temps assis, et se levait presque aussitôt. Il disait qu'un religieux qui voulait tout de bon combattre ses passions, et y réussir efficacement, devait se contenter de dormir une heure par jour. Le démon ne laissait pourtant pas de le tenter là-dessus, comme sur d'autres sujets. Il s'en plaignit même une fois à ses disciples Alexandre et Zoïle, et les pria de passer la nuit avec lui pour observer s'il ne se laisserait pas vaincre au sommeil. Ils le firent, et aperçurent seulement que le matin au point du jour, il avait fermé les yeux et respiré trois ou quatre fois, en sorte qu'ils ne purent pas comprendre s'il avait véritablement sommeillé.

Comme il ne souffrait rien dans son intérieur qui le détournât de l'esprit de prière et empêchât son cœur de s'élever à Dieu avec liberté, aussi craignait-il d'être détourné au dehors par le moindre bruit, de l'attention à la présence de Dieu, surtout au temps de l'oraison. S'étant trouvé avec d'autres solitaires dans un endroit auprès duquel il y avait quantité de roseaux, il entendit du bruit, et demanda aux autres ce que c'était. Ils lui dirent que c'était le vent qui soufflait dans des roseaux. « Je

ɔnne, leur répondit-il, que vous puissiez vous accoutumer à it; car si un solitaire demeure assis dans un véritable chant même d'un oiseau troublera un peu la paix et la é de son cœur. »

conserver dans cette tranquillité d'esprit et de cœur, t une maxime qui ne pouvait que l'y aider efficacement. n moine, disait-il, qui demeure hors de son pays dans une province étrangère, ne doit se mêler de rien, et il jouira d'un véritable repos. Nous avons aussi de lui cette belle sentence, qui renferme un grand fond d'instruction pour les personnes qui aspirent à la vie intérieure. « Si nous cherchons Dieu, disait-il, nous le rencontrerons ; et si nous savons le retenir, il demeurera avec nous. »

Ce n'était pas seulement par amour pour la retraite que saint Arsène aimait si fort le silence ; il le gardait encore pour se dérober plus souvent aux piéges de la vanité. Il est dit, dans les *Vies des Pères,* de lui et de Théodore de Pherme, qu'ils détestaient souverainement la vaine gloire, et que c'était par cette raison qu'Arsène fuyait les occasions de parler, et que Théodore ne le faisait qu'en souffrant une extrême violence, comme si on l'avait percé avec un poignard.

Par ce principe d'humilité il ne dédaignait pas de prendre conseil des autres, tandis qu'il était si bien en état d'en donner lui-même par l'éminence de sa science, et surtout de son expérience dans les dons de Dieu. Il alla consulter un jour saint Pemen au sujet de son disciple, qu'il lui amena, sur ce qu'il témoignait toujours un plaisir sensible de l'entendre parler des choses de Dieu ; et saint Pemen lui répondit, qu'il s'attachât principalement à l'instruire par ses exemples, plutôt que par ses discours.

Saint Théodore Studite rapporte aussi que ce grand Saint, communiquant ses pensées à un solitaire d'Égypte fort avancé en âge, mais peu instruit des lettres humaines, un autre qui s'y rencontra, lui dit ensuite : « Abbé Arsène, comment étant aussi

profond que vous l'êtes dans les sciences grecques et latines, consultez-vous ce bon vieillard rustique et ignorant ? » A quoi il répondit : « Il est vrai que je suis assez versé dans les sciences dont vous parlez ; mais je ne suis pas encore parvenu à savoir l'alphabet de ce vieillard, que vous regardez comme un rustique. » Sur quoi saint Théodore fait cette belle réflexion : « Ce saint homme, dit-il, voulait nous donner à entendre par là, que si nous ne nous étudions par une sincère humilité à apprendre cet alphabet, préférablement à toute autre science ; eussions-nous acquis d'ailleurs de sublimes connaissances, nous ne serons dans la vérité, que des rustiques et des ignorants. »

Evagre s'entretenant avec lui de quelques religieux d'Égypte, qui se souciaient peu d'acquérir les sciences humaines, lui disait : « Pourquoi nous autres, après nous être si fort appliqués à l'étude et aux sciences, n'avons nous acquis aucune vertu, tandis que ces Égyptiens, qui n'ont aucune teinture de lettres, ont si bien profité dans la piété ? » — « C'est, répondit saint Arsène, que nous sommes tout occupés de ces vaines sciences ; au lieu que ces Égyptiens, quoique grossiers, tournent tous leurs soins du côté des vertus, et y travaillent si bien, qu'ils parviennent à les acquérir. »

Chapitre II.

Saint Arsène, également distingué par le poste éminent qu'il avait occupé à la cour, et par l'éclat des vertus dont il brillait dans son désert, méritait d'être souverainement respecté de tous les solitaires, et il l'était aussi ; mais son humilité ne pouvait le souffrir, et ne voulait aucune distinction. Cela parut surtout dans l'occasion que nous allons dire. Quelques personnes apportèrent des figues sèches pour les distribuer aux solitaires de Scété ; mais comme il y en avait peu, les Pères qui en firent la distribution n'osèrent, par respect, lui en envoyer, craignant

que ce ne fût lui faire une injure plutôt qu'un présent, de lui donner si peu de chose. Il le sut, et ne voulut point aller à l'église comme il faisait auparavant, disant aux Pères : « Vous m'avez donc excommunié, en ne me faisant point part des largesses que Dieu nous a faites, parce qu'en effet je n'en suis pas digne? » Sur quoi le prêtre lui en porta, et l'emmena ensuite à l'église fort satisfait ; ce qui fut pour les solitaires, qui admirèrent son humilité, un grand sujet d'édification.

On peut regarder aussi l'extrême pauvreté à laquelle il s'était réduit, comme un effet de son humilité autant que du dégagement de son cœur. On disait de lui que comme il n'y avait personne à la cour, lorsqu'il y était, qui fût vêtu plus magnifiquement, aussi il n'y avait point dans tout le désert de Scété de solitaire qui eût une plus mauvaise robe. Étant tombé malade il se trouva en si grande nécessité, qu'ayant besoin de quelque linge, il n'eut pas de quoi l'acheter, quoiqu'il ne fallût que peu d'argent. Il le reçut en aumône, et dit ensuite : « Je vous rends grâces, ô mon Dieu, de ce que vous m'avez rendu digne d'avoir besoin de recevoir l'aumône en votre nom. »

Étant aussi malade, soit que ce fût dans la même maladie, ou dans une autre, le prêtre de Scété le fit transporter auprès de l'église, le fit mettre sur un petit lit et mit un oreiller sous sa tête. Un ancien solitaire l'y vint voir, et le trouvant sur ce lit, il en fut scandalisé, et dit : « Est-ce donc là cet abbé Arsène? Comment est-il couché si commodément ? » Le prêtre le prit alors en particulier et lui demanda quelle était sa profession avant qu'il se rendît solitaire. « J'étais berger, » répondit-il. — « Et comment viviez-vous ? » ajouta le prêtre. — « Avec beaucoup de peine et de travail, » répondit-il. — « Comment êtes-vous à présent dans votre cellule, » ajouta le prêtre. — « J'y suis assez commodément, dit-il, et j'y jouis du repos. » Alors le prêtre, voulant guérir son âme du jugement précipité qu'il avait porté contre le Saint, lui dit : « Vous voyez l'abbé Arsène ; il était le

père des empereurs ; il avait mille domestiques à son service ; il était couché dans un lit magnifique. Quelle différence donc de son ancienne condition à la vôtre, vous qui n'aviez pas même, quand vous étiez berger, le repos dont vous jouissez à présent, au lieu que lui n'a plus aucune des commodités qu'il avait dans le monde ? Ainsi en quittant le siècle vous n'avez fait que changer la vie pénible que vous y meniez, en une vie plus douce ; tandis qu'il a passé d'une vie opulente et fastueuse, à une vie de pénitence. » Le bon vieillard reconnut à ce récit l'injustice de son jugement précipité. Il avoua sa faute, et se retira en profitant d'un si bel exemple.

Saint Théodore Studite et l'abbé Daniel disaient encore de notre Saint, qu'un officier de l'empereur lui ayant apporté le testament qu'un de ses parents, de l'ordre des sénateurs, avait fait en sa faveur, par lequel il lui laissait une très-riche succession, il voulut d'abord le déchirer afin qu'il n'en fût plus parlé ; mais l'officier se jeta à ses pieds et le pria de n'en rien faire, parce qu'il y allait de sa tête. Sur quoi saint Arsène lui dit : « Comment a-t-il pu me faire son héritier, n'étant mort que depuis peu, tandis que moi-même je suis mort depuis longtemps ? » Ainsi il le renvoya avec le testament sans rien accepter de cet héritage.

Ce n'était pas une petite pénitence pour saint Arsène de vivre dans un si grand dépouillement de toutes choses, et de s'être réduit à une privation entière de toutes les commodités de la vie, après avoir joui à la cour de toutes celles que procure l'opulence. Mais ce grand Saint en quittant le monde s'était attaché à se mortifier par tous les endroits sur lesquels il croyait avoir suivi la satisfaction des sens. Ainsi il mortifiait la démangeaison de paraître, si naturelle aux gens d'esprit, par la retraite rigoureuse, et par ce silence qu'il n'interrompait presque jamais. Il mortifiait l'amour des aises et des commodités du corps, par le dénûment de tout, et cette pauvreté évangélique si parfaite à laquelle il s'était réduit. Il mortifiait l'amour du repos, par les veilles continuelles

dont nous avons parlé. Il mortifiait l'orgueil par la fuite de tout ce qui pouvait le faire estimer des hommes et le mépris généreux de toute la gloire mondaine. Les auteurs de sa Vie nous marquent encore deux genres de mortification qu'il pratiquait, et qui montrent en lui le zèle que le désir de mourir à tout et de s'immoler à Dieu par la pénitence inspire à un cœur pénétré de cette vertu.

L'abbé Daniel disait que lorsqu'il faisait des corbeilles, ce qui était son travail ordinaire, et que l'eau dans laquelle il faisait tremper les feuilles de palmier venait à se corrompre, il ne voulait pas qu'on la renouvelât; mais il se contentait de mettre de l'eau fraîche dessus, afin qu'elle continuât à sentir mauvais, et ne la changeait entièrement qu'une fois l'année. Quelques solitaires lui représentèrent là-dessus que cette eau infecte donnait une mauvaise odeur dans sa cellule, et ne pouvait que l'incommoder beaucoup ; mais il leur fit cette belle réponse : « Je n'ai que trop usé de parfums excellents lorsque j'étais dans le monde; il est bien juste qu'à présent je souffre cette mauvaise odeur pour réparer cette sensualité que j'ai suivie, afin qu'en la supportant avec patience Dieu me délivre au jour du jugement de la puanteur insupportable de l'enfer, et que je ne sois pas condamné avec ce mauvais riche qui avait vécu dans le luxe et la bonne chère. »

Son abstinence était telle, que ses disciples avouaient qu'ils ne savaient pas de quoi il vivait; car, disait l'abbé Daniel, pendant plusieurs années que nous avons été avec lui, nous ne lui donnions qu'une petite mesure tous les ans, et cependant non-seulement elle lui suffisait, mais encore il nous en donnait toutes les fois que nous l'allions voir. Il ne mangeait pas non plus de fruit, excepté quand il était trop mûr. Il priait alors, pour éviter la singularité, qu'on lui en apportât, et se contentait d'en goûter un peu.

Quelque attrait qu'il eût pour l'oraison et la contemplation, il ne laissait pas de travailler des mains jusqu'à l'heure de sexte;

mais ce travail n'interrompait pas son recueillement et son union intérieure avec Dieu. Il était, au contraire, si pénétré de sa divine présence, qu'il ne la perdait point de vue, et qu'il était obligé de tenir toujours un mouchoir pour essuyer les larmes qui coulaient de ses yeux, même en travaillant. Dieu lui en avait accordé le don précieux en si grande abondance, qu'elles lui firent tomber le poil des paupières. Ces pleurs venaient et du regret de ses fautes passées, et du désir ardent avec lequel il soupirait après l'éternité bienheureuse. Le souvenir de la mort qu'il avait aussi presque sans cesse présent, lui en fournissait encore le sujet; car, quoiqu'il aspirât après la céleste patrie par la véhémence de son amour, la sévérité des jugements de Dieu lui inspirait également une sainte frayeur; ce qui fit dire à Théophile, patriarche d'Alexandrie, lorsqu'il était près de mourir : « O abbé Arsène, que vous êtes heureux d'avoir toujours eu dans l'esprit ce redoutable moment ! »

Un ancien rapportait aussi de lui, qu'il examinait deux fois le jour, le matin et le soir, s'il avait fidèlement observé ce que Dieu voulait de lui, ou s'il avait manqué de suivre sa volonté en quelque chose, et qu'il avait passé ainsi sa vie dans l'exercice continuel d'un jugement rigoureux envers lui-même, et un sentiment habituel de pénitence ; ce que tout bon solitaire devait faire à son exemple.

Le démon, toujours ennemi des saints, le tourmenta un jour cruellement dans sa cellule, et ce ne fut pas sans doute cette seule fois. Les solitaires qui avaient coutume de le servir, vinrent le trouver dans cette fâcheuse rencontre, et étant près de sa cellule, ils entendirent qu'il disait à Dieu en criant : « Seigneur, venez à mon secours, et ne m'abandonnez pas. Il est vrai que je n'ai rien fait jusqu'à présent qui puisse vous être agréable, mais accordez-moi par votre bonté infinie, la grâce de jeter de bons fondements et de commencer à bien vivre. »

Telles étaient donc les vertus du grand Arsène. Il ne faut pas

s'étonner si le démon en était jaloux et s'il déployait pour cela contre lui sa rage, autant que Dieu lui en laissait le pouvoir, pour épurer davantage son serviteur et accroître ses mérites ; et son exemple, comme celui de tant d'autres saints, doit servir également de modèle et de consolation aux âmes timorées, à qui l'esprit de ténèbres livre de violents combats. Alors l'humilité, la confiance en Dieu et le recours à sa bonté doivent leur servir de défense.

Mais ce ne fut pas seulement par la tentation des malins esprits que Dieu éprouva saint Arsène. A peine s'était-il retiré dans le désert, qu'il y fut troublé par l'irruption des Maziques, et obligé de s'enfuir pour quelque temps, comme plusieurs autres. Ces peuples étaient de la Libye ; Cassien en parle en ces termes : « C'est, dit-il, la nation la plus cruelle et la plus barbare. Elle trouve un plaisir singulier à exercer ses cruautés. Ce n'est pas l'avidité du butin qui la porte à répandre le sang humain, comme les autres nations barbares ; c'est l'inclination qu'elle a naturellement à faire le mal. »

Dans cette incursion, qui arriva vers l'an 395, ils tuèrent plusieurs solitaires de Scété. Saint Arsène se déroba à leur fureur avec ceux qui purent échapper. Nous ne savons pas où il se retira alors. Ce fut peut-être à Troé, appelé autrement Petra, ou la Roche de Troé, proche Memphis, d'où il alla à Canope [1] ; mais il n'y resta pas longtemps ; car les barbares s'étant retirés, il retourna à Scété. Il y a apparence que, durant ce premier séjour à Troé et à Canope, il y reçut la visite de quelques solitaires et de l'oncle de Timothée, patriarche d'Alexandrie ; car il est moralement impossible que cela soit arrivé dans sa seconde fuite, dont nous parlerons bientôt ; l'oncle de Timothée devait être mort

[1] La ville de Canope, qui antérieurement s'était appelée *Thaposiris*, s'appelle aujourd'hui *Aboukir*. Elle a marqué dans l'histoire de l'expédition française d'Egypte. Elle est située à l'embouchure de la branche canopique du Nil, au N.-E. d'Alexandrie.

alors depuis bien des années. Peut-être aussi que ce fut dans le même temps qu'une dame romaine, attirée par la réputation de sa sainteté, vint expressément de Rome pour le voir. Nous rapporterons ici cette histoire; mais nous n'assurons pas qu'elle soit arrivée à Canope durant la première sortie du Saint, à l'occasion de l'irruption des Maziques, ou si ce fut à son désert même, lorsqu'il y fut retourné.

Cette dame, fort riche et fort pieuse, entendant parler de son éminente vertu, voulut en être témoin elle-même. Elle partit de Rome et vint à Canope, d'où elle se rendit à Alexandrie auprès du patriarche Théophile, pour le prier d'obtenir du Saint qu'il lui permît de l'aller voir. Le patriarche, qui la reçut avec beaucoup de politesse, se chargea de la commission, et étant allé à sa cellule, lui dit : « Mon Père, une dame romaine de grande piété et d'un rang très-distingué, est arrivée depuis peu, et a entrepris ce long voyage, pressée du désir de s'édifier en vous voyant, et de recevoir votre bénédiction. Je vous prie donc de ne lui pas refuser cette grâce, et de vouloir bien faire une partie du chemin pour lui faciliter cette consolation. »

Quelque respect que saint Arsène eût pour le patriarche, il ne put se résoudre à ce qu'il exigeait de lui. Il fuyait les hommes avec tant de soin pour répondre aux desseins de Dieu, à combien plus forte raison évitait-il la vue des femmes, pour ne pas donner prise à l'ennemi du salut? Ainsi Théophile ne pouvant rien gagner sur sa résolution, rendit la réponse à cette femme, qui, loin de perdre courage, fit au contraire seller ses chevaux, et se mit en chemin, en disant : « J'ai confiance en Dieu, et j'espère qu'il me fera la grâce de le voir, puisque ce n'est pas l'envie de voir un homme qui m'a fait entreprendre un si long voyage, y en ayant assez au lieu d'où je viens ; mais seulement le désir de voir un prophète. »

Comme elle approchait de sa cellule, elle le rencontra au dehors qu'il se promenait, et se jeta aussitôt à ses pieds, le vi-

sage incliné jusqu'à terre. Le Saint la releva, et lui dit d'un air sévère : « Si c'est mon visage que vous désirez de voir, me voilà, regardez-moi. » Elle fut si surprise de ces premières paroles, qu'elle n'osa lever les yeux ; et le Saint continua ainsi : « Si l'on vous avait rapporté quelque bien de moi qui pût vous édifier, vous deviez vous contenter d'y penser au dedans de vous-même, sans entreprendre, pour me venir voir, de traverser un si long espace de mer. Ne savez-vous pas qu'une femme doit vivre retirée dans sa maison ? Et êtes-vous venue ici afin de vous glorifier à votre retour d'avoir vu Arsène, et d'inspirer par là aux autres femmes, l'envie de passer aussi la mer pour me venir voir ? » Elle répondit à ces reproches : « Je laisse à la volonté de Dieu d'empêcher qu'il en vienne d'autres ; mais je vous demande humblement de prier pour moi et de ne pas m'oublier. » — « Au contraire, lui dit le Saint, je prie le Seigneur qu'il efface entièrement votre souvenir de mon cœur. » Ces dernières paroles l'affligèrent extrêmement. La fièvre la prit lorsqu'elle fut de retour à Alexandrie, et l'archevêque l'étant venu voir pour apprendre d'elle l'issue de sa visite, elle lui rapporta surtout les dernières paroles du Saint, ajoutant qu'elles la feraient mourir de douleur. Le prélat la consola en lui en expliquant le véritable sens. « Ne savez-vous pas, lui dit-il, que vous êtes femme, et que les femmes sont l'instrument dont le démon se sert souvent pour combattre les hommes. C'est pour cette raison que l'abbé Arsène vous a dit qu'il voulait effacer votre visage de son cœur ; mais quant à votre âme, ne doutez pas d'un moment qu'il ne prie pour elle. » Ces paroles la remirent de son affliction, et elle retourna en Italie très-satisfaite de son voyage.

Les Maziques firent une seconde irruption dans le désert de Scété, environ vers l'an 434, et Arsène fut obligé de fuir une seconde fois pour éviter de tomber entre leurs mains. Il y avait quarante ans qu'il demeurait dans ce désert. En partant, il répandit des larmes, et dit : « La trop grande multitude de peuple

a causé la ruine de Rome, et la trop grande multitude de moines a causé celle de Scété. »

Ce n'était pas sans sujet qu'il formait ces plaintes. Nous verrons dans la suite de cet ouvrage, comment le trop grand nombre de solitaires donna occasion au relâchement, et introduisit bien des abus dans les monastères, qui en causèrent enfin la ruine entière. Le lieu que le Saint choisit pour sa retraite fut Troé, comme il avait fait la première fois. Divers solitaires d'Alexandrie, dont plusieurs même étaient considérables selon le monde, y vinrent un jour pour le voir ; il était alors malade, et soit pour cette raison ou pour n'être pas troublé dans sa solitude par d'autres, qui à leur exemple n'auraient pas manqué de lui faire leurs visites, il s'excusa de les voir ; de quoi ils furent un peu mécontents.

Il demeura dix ans dans ce lieu, après quoi une autre incursion des barbares l'obligea de se retirer à Canope, où il passa encore trois ans. Les solitaires qu'il avait refusé de voir à Troé ne se rebutèrent pas, et vinrent une seconde fois à Canope pour conférer avec lui. Il les reçut alors avec beaucoup de témoignages d'affection et de charité. Un d'eux se plaignit à lui de ce qu'il n'avait pas voulu lui donner la même consolation lorsqu'il était à Troé ; mais il lui fit entendre que ce n'avait pas été par mépris, mais par des raisons légitimes. Ces raisons, comme nous avons dit, étaient principalement pour n'être pas détourné de cette étroite retraite que Dieu lui avait recommandé de garder fidèlement. Cela fut cause encore qu'il demeura peu de temps à Canope, où il était trop importuné de visites, quelque moyen qu'il prît pour les éviter.

Il résolut donc d'abandonner sa cellule sans en rien emporter, et même de se séparer d'Alexandre et de Zoïle, ses deux disciples, pour vivre plus solitaire que jamais.

Il dit au premier de prendre un vaisseau et de se retirer, et à Zoïle de l'accompagner jusqu'au fleuve pour lui trouver un

bateau qui le menât à Alexandrie, et qu'après cela il s'en irait joindre son frère, c'est-à-dire, Alexandre son disciple. Ils furent également surpris de cet ordre, ne pouvant presque se consoler de sa séparation, et ils se demandaient réciproquement s'ils l'avaient mécontenté en quelque chose, ou s'ils lui avaient manqué d'obéissance ; ce qu'ils n'avaient pourtant pas à se reprocher. Ils obéirent néanmoins sans répliquer, et se retirèrent à la Roche de Troé. Pour le Saint,.il alla à Alexandrie, où il tomba dangereusement malade.

Ce n'était pas sa dernière heure, ainsi il se releva insensiblement de sa maladie. Ses disciples, qui s'informaient de lui dans toutes les occasions qu'ils en avaient, apprirent avec douleur sa situation, et n'osèrent l'aller voir de peur de manquer à ses ordres et de lui faire de la peine ; mais lorsqu'il fut tout à fait remis, il se détermina de lui-même à venir les joindre à Troé, où il savait qu'ils étaient, disant : « J'irai joindre à présent mes pères » ; car c'est ainsi qu'il les appelait par honneur.

Comme il était sur le bord du fleuve en attendant de passer, une jeune fille Éthiopienne s'avisa de venir toucher ses vêtements, Il l'en reprit sévèrement ; mais elle lui répondit : « Si vous êtes moine, allez-vous-en à la montagne. » Cette réponse fut pour lui une instruction qu'il s'appliqua, et il la répétait en lui-même, disant : « Arsène, si tu es moine, va-t-en à la montagne. »

Cependant ses disciples, toujours attentifs à ce qu'il faisait, quoiqu'ils ne pussent le savoir que par relation, apprirent avec une grande joie qu'il venait les joindre à Petra, c'est-à-dire, à Troé, qu'on appelait autrement Petra, comme nous l'avons déjà remarqué, et dans l'empressement qu'ils avaient de le voir, ils vinrent au-devant de lui et se jetèrent à ses pieds. Il fit la même chose de son côté, et ils répandirent tous les trois beaucoup de larmes, soit de la joie de se revoir, soit pour être restés longtemps séparés.

Il leur demenda pourquoi ils n'étaient pas venus le voir dans sa

maladie ; et Alexandre lui répondit que c'était à cause du regret qu'ils avaient eu de sa séparation ; que même plusieurs en avaient été affligés et qu'ils la leur avaient imputée, en disant qu'il ne les aurait pas renvoyés s'ils lui avaient été plus soumis. Il leur répondit : « Je savais bien qu'on le dirait ; mais à présent on changera de langage, et on dira que la colombe ne trouvant où reposer ses pieds, revint à Noé dans l'arche. » Cette réponse apaisa la douleur de ses diciples, qui ne le quittèrent plus jusqu'à sa mort.

Il se retira donc tout à fait à Troé avec eux, et ce fut là que, deux ans après, il termina heureusement sa course. Comme il vit que sa fin approchait, il dit à ses disciples, dont Daniel était du nombre, de ne pas se mettre en peine d'avoir de quoi faire pour lui des aumônes après sa mort ; ce qui montrait combien il était pauvre ; mais qu'il suffisait qu'on se souvînt de lui au saint sacrifice : « Que si j'ai fait quelque bonne œuvre dans ma vie, ajouta-t-il, je la trouverai devant Dieu. » Ces paroles, qui leur annonçaient sa mort comme prochaine, les affligea et les troubla beaucoup. Il voulut les leur adoucir, et leur dit : « Mon heure n'est pas encore venue, je vous en avertirai dès qu'elle arrivera ; mais je dois vous dire que je ne veux pas que vous donniez quoi que ce soit de mon corps pour être conservé comme des reliques, et si vous le faites, je me rendrai votre accusateur au tribunal de Dieu, où vous paraîtrez comme moi. » Ce grand Saint, qui avait voulu se cacher toute sa vie, voulait aussi, par un sentiment de la plus profonde humilité et d'un amour saint pour la vie cachée, être oublié après sa mort, outre qu'il craignait qu'on ne gardât son corps sans l'enterrer, selon la coutume superstitieuse des Égyptiens, ce qui n'a rien de commun avec l'honneur que nous rendons aux saintes reliques, comme nous l'avons déjà remarqué dans la vie de saint Antoine.

Ses disciples lui dirent là-dessus : « Que ferons-nous donc, notre Père ? nous ne savons pas comment on accommode et com-

ment on ensevelit les morts. » — « Hélas ! leur répondit-il, est-ce que vous ne saurez pas m'attacher une corde aux pieds et me traîner ainsi à la montagne ? »

Enfin, comme il était prêt de rendre l'esprit, il commença à pleurer ; ce qui n'est pas étonnant dans les plus grands saints, qui, ayant été pénétrés d'une plus vive crainte du Seigneur pendant leur vie par les lumières qu'ils avaient de sa sainteté, ont souvent redouté de paraître devant lui, sans perdre le désir de le posséder et l'espérance en sa miséricorde. Néanmoins, ses disciples, qui avaient été témoins de sa vie toute céleste, en furent surpris. « Pourquoi, mon Père, pleurez-vous ? lui dirent-ils ; est-ce que vous craignez la mort comme les autres ? » — « Oui, sans doute, leur répondit-il, et cette crainte ne m'a jamais quitté depuis que je me suis fait solitaire. »

Ce fut dans ces sentiments d'humilité qu'il rendit son âme au Seigneur, enrichie de vertus et de mérites ; étant âgé de quatre-vingt-quinze ans, dont il en avait passé quarante dans le monde, autant à Scété, dix à Troé, trois à Canope ou à Alexandrie, et deux encore à Troé ; de sorte qu'il peut être mort en 449 ou 450, selon la chronologie des continuateurs de Bollandus, que nous suivons ici comme la plus sûre. Surius, Gazæus et d'autres le font vivre jusqu'à cent vingt ans, mais ils se sont trompés.

Saint Pemen ayant apris la nouvelle de sa mort, s'écria en versant des larmes : « Que vous êtes heureux, ô Arsène, de vous être tant pleuré vous-même pendant que vous viviez, puisque ceux qui ne pleurent pas en cette vie, pleureront éternellement dans l'autre ; car il faut, ou que par une pénitence volontaire nous pleurions ici-bas, ou que nous pleurions infructueusement quand nous serons morts, par les tourments que nous souffrirons.

Le visage de saint Arsène paraissait tout angélique, comme on dit qu'était celui de Jacob. Il était grand et de belle taille, mais assez sec et courbé à cause de sa vieillesse. Ses cheveux

blancs le rendaient vénérable. Sa barbe descendait jusqu'au milieu du corps ; mais il n'avait plus de poil aux paupières, ses larmes continuelles les ayant fait tomber. C'est le portrait que nous en ont laissé les auteurs des *Vies des Pères des déserts.*

Ses disciples prirent soin de sa sépulture, et l'abbé Daniel dit que le Saint lui laissa sa tunique de peau, son cilice blanc et ses sandales de feuilles de palmier, et il s'en revêtit avec une respectueuse dévotion, pour participer à sa bénédiction.

Il faut ajouter ici ce que le moine Cyrille dit de lui dans la Vie de saint Euthyme, savoir que ce saint, qui était une des principales colonnes de l'état monastique dans la Palestine, écoutait avec une extrême satisfaction et une attention pleine de piété, les particularités de la vie de saint Arsène que lui faisaient les moines d'Égypte qui le venaient voir ; qu'il tâchait d'imprimer bien avant dans son cœur tout ce qu'il apprenait de ses vertus, afin de l'imiter, surtout sa tranquillité, son humilité, ses abstinences, ses veilles, sa vigilance, sa sobriété, cette parole qu'il se disait à lui-même : « Arsène, pourquoi as-tu quitté le monde ? » sa componction, ses larmes, son amour pour la solitude, son éloignement des conversations, sa charité, sa discrétion, sa ferveur, son application à la prière et cette grandeur d'âme qui paraissait avec éclat dans toutes ses actions.

Faisons connaître maintenant par quelques exemples la doctrine spirituelle de ce grand Saint.

C'était l'usage des solitaires de Scété de s'assembler souvent pour parler des choses spirituelles, et de s'animer, par des conférences saintes, au combat contre les vices et à la pratique des vertus. On rapporte à ce propos un petit discours que fit saint Arsène dans une de ces assemblées, sur les différents artifices dont le démon se sert pour tromper les solitaires, et sur les moyens de les découvrir et de les éviter. Ce grand Saint, est-il dit dans sa Vie par Métaphraste, plus porté par son attrait pour le silence à écouter qu'à instruire les autres, se rendit, dans un

esprit d'obéissance, à dire dans cette rencontre quelques paroles d'édification ; et bien loin d'étaler cette profonde érudition dont il était rempli, il se contenta de leur donner avec modestie et simplicité, les saints avis que nous allons rapporter.

« Vous savez, leur dit-il, mes Pères et mes Frères, que les hommes n'agissent pas ordinairement à l'aveugle; mais qu'ils ont des motifs qui les font agir, et qu'ils se proposent une fin. Nous l'avons éprouvé nous-mêmes quand nous avons quitté le monde. Ce n'a été que pour acquérir la pureté de cœur, et pour acquérir par là notre sanctification. Nous devons donc travailler sans cesse à cette purification de nous-mêmes, non-seulement à l'extérieur, mais encore dans notre intérieur; ce qui est plus difficile et qui exige un plus grand travail, parce que le combat des passions est plus fort, et qu'il en coûte davantage de remporter la victoire sur elles.

« Plusieurs sont parvenus à dompter leur chair par les jeûnes et d'autres macérations, en sorte qu'elle ne leur fait pas tant sentir ses révoltes; mais ils ne se sont pas également appliqués à dompter les mauvaises affections de leur âme ; et on peut dire d'eux qu'ils ne se sont purifiés qu'à demi. Ils ont mis tous leurs soins à se priver des satisfactions des sens extérieurs et à éviter de tomber dans des vices grossiers, ce qui est très-louable sans doute et très-nécessaire ; mais ils n'ont pas travaillé à détruire les vices secrets du cœur, tels que sont l'envie, l'amour de la vaine gloire, la présomption, le désir des richesses et l'orgueil, qui est le vice capital. On peut comparer ces solitaires à des statues, qui brillent au dehors par l'éclat de l'or et de l'airain, et qui ne renferment au dedans que de l'ordure ou une matière vile. Il ne suffit donc pas de réformer en nous l'homme extérieur, si nous voulons parvenir à une entière pureté de cœur ; ce sont ces vices intérieurs qu'il faut principalement attaquer et tâcher de détruire.

« Vous ne devez pas aussi ignorer, mes Frères, que le démon

emploie toutes sortes d'artifices pour nous séduire; et qu'un des plus dangereux, et qui lui réussit davantage en plusieurs, est de leur présenter les apparences d'un bien, pour les entraîner ensuite plus facilement au mal. C'est ainsi qu'il inspire, par exemple, à quelques-uns l'amour de l'hospitalité, pour les porter, en traitant bien ceux qui les viennent voir, à l'intempérance de la bouche. Il leur a semblé d'abord qu'ils ne se proposaient que d'exercer la charité, et en mangeant avec leurs hôtes ils se sont accoutumés à la gourmandise, et enfin à d'autres vices, dont elle est ordinairement la cause. De même, il a suggéré à d'autres la pensée d'amasser de l'argent pour faire l'aumône; et par le moyen de cette pensée, il a fait glisser dans leur cœur cette avidité funeste pour les biens de la terre que cause l'avarice.

« Il en a aussi trompé d'autres, sous prétexte du bien spirituel du prochain, leur faisant croire qu'en se tenant retirés dans leurs cellules ils se rendaient inutiles, et qu'ils devaient plutôt se montrer pour l'avantage des autres. Ainsi, en écoutant cette suggestion, ils ont quitté leur retraite, ils se sont engagés dans des entretiens avec les gens du monde, même avec les femmes; et s'appuyant trop sur la vertu qu'ils croyaient avoir acquise, comme s'ils n'eussent plus rien eu à craindre d'eux-mêmes et qu'ils fussent hors d'atteinte de la tentation, ils se sont exposés témérairement dans les occasions, et ont fait enfin des chutes funestes.

« Voici encore un des plus dangereux piéges de cet ennemi de nos âmes. Il laisse quelquefois des solitaires sans les tenter pendant un certain temps; et alors se croyant exempts de vices, parce qu'ils n'ont point de tentation à combattre, ils conçoivent des sentiments d'estime d'eux-mêmes, comme s'ils étaient déjà parfaits, et tombent dans l'abîme de l'orgueil; ou bien, ne voyant point d'ennemis contre eux, ils cessent de veiller sur eux-mêmes, comme s'ils n'avaient plus rien à craindre; ils restent dans l'inaction, ils tombent dans la négligence, ils s'endorment, pour ainsi dire, dans une fausse sécurité; et tandis qu'ils pensent être

en sûreté, il vient tout à coup les attaquer par quelque tentation violente, et les fait succomber d'autant plus facilement, qu'il lui a été plus aisé de les surprendre, parce qu'ils se défiaient moins de sa fureur.

« Considérant donc, mes frères, les ruses du démon, et comment il nous attaque en tant de différentes manières, ce qui n'est pas toujours aisé à découvrir, nous avons besoin d'une grande attention sur nous-mêmes, d'une vigilance continuelle sur nos sens, et sur ce qui se passe au dedans de nous. Nous avons besoin d'un esprit de discernement et de discrétion ; mais sur toutes choses nous avons besoin de prier sans cesse le Seigneur, afin qu'il nous éclaire, et qu'il ne permette pas que nous soyons trompés par les apparences d'un bien, que le malin esprit nous présente pour mieux nous faire tomber dans le péché. Ainsi soyons perpétuellement sur nos gardes pour découvrir de quel côté, quand et comment le tentateur vient nous attaquer. »

On voit par ce petit discours que les solitaires ne se piquaient pas d'employer les ornements d'une éloquence mondaine dans leurs entretiens ascétiques. Ils allaient droit à leur but, qui était la réformation des mœurs et l'exercice des vertus, sans rien mêler d'inutile dans leurs instructions, parce qu'ils ne se proposaient que l'utilité de leurs auditeurs. Qui eût pu mieux faire usage des règles de la rhétorique que le grand Arsène ? Cependant quelle simplicité dans ce que nous venons de rapporter de lui ? Ce sont des vérités sans embellissement ; mais elles n'en sont pas moins des vérités, et cela doit suffire à tout homme qui cherche dans les paroles des saints, non une vaine harmonie qui flatte l'oreille ; mais une onction de piété qui touche le cœur.

Nous avons encore dans le *Recueil des Vies des Pères* quelques sentences de saint Arsène. Un frère l'ayant prié de lui donner quelque avis, il lui donna celui-ci : « Faites tous vos efforts pour bien régler votre intérieur selon la volonté de Dieu, et vous surmonterez aisément ce qui peut vous faire peine au dehors. »

Un autre lui dit : « Mon Père, je suis souvent tourmenté par la pensée que ne pouvant ni jeûner, ni travailler, je dois m'employer à visiter des malades ; je ferai du moins par là un acte de charité. » — « Non, lui dit le Saint, qui comprenait que c'était une tentation du démon pour le porter à quitter sa retraite ; allez-vous-en, mangez, buvez, dormez, ne travaillez pas, je vous recommande seulement de ne point sortir de votre cellule. » Or il savait, en lui donnant ce conseil, dit celui qui a recueilli ses sentences, qu'un religieux qui garde fidèlement sa cellule avec patience, rentre bientôt dans l'observance des autres règles de son état.

Il disait aussi, que tout de même qu'une brique qui n'est pas bien cuite se dissout quand on la met dans l'eau, au lieu qu'elle s'y endurcit davantage lorsqu'elle l'est suffisamment, de même un religieux qui n'est pas bien établi et manque de ferveur, succombe facilement à la tentation. Un frère lui dit un jour : « Lorsque j'ai commis quelque péché, le souvenir que j'en ai me tourmente sans relâche, et ma conscience me le reproche continuellement, en me disant : Pourquoi donc as-tu fait ce péché ? » Et il lui répondit pour l'encourager à se corriger : « Si lorsqu'on a offensé Dieu, on entre aussitôt dans des sentiments d'une sincère pénitence et on en demande pardon à Dieu de tout son cœur, on passe bientôt de la tristesse à la confiance. »

Un autre frère, venant lui exposer l'état de son âme, lui dit : « Mon père, je m'applique, tant que je puis, à méditer sur ce que j'ai appris par cœur des saintes Écritures, et cependant je n'en suis point touché de componction, parce que je n'en comprends pas bien le sens, ce qui m'afflige beaucoup. » Mais le Saint le consola par ces paroles : « Ne discontinuez pas, mon fils, de méditer la parole de Dieu ; car j'ai appris du bienheureux abbé Pemen et de plusieurs autres Pères, que comme ceux qui conjurent les serpents leur en font sentir la vertu, bien qu'eux-mêmes n'entendent pas le sens des paroles qu'ils prononcent, en sorte

qu'ils les empêchent de nuire, et qu'ils en font même ce qu'ils veulent ; également les démons entendent fort bien le sens de l'Écriture, quoique nous ne l'entendions pas comme eux : et étant épouvantés par la force de ces divins oracles, ils prennent la fuite et nous laissent en paix, ne pouvant résister à ces mots sacrés que le Saint-Esprit a proférés par la bouche des Prophètes et des Apôtres. »

L'abbé Daniel son disciple dit qu'il leur raconta une vision dont Dieu avait favorisé un ancien ; mais il croit que c'était lui-même qui l'avait eue ; et en effet, elle lui est attribuée dans les *Vies des Pères des déserts*. Il disait donc qu'un jour cet ancien étant assis dans sa cellule, entendit une voix qui lui dit : « Viens dehors, et je te ferai voir quelles sont les œuvres des hommes. » Il se leva aussitôt, et étant sorti de sa cellule, il se trouva transporté dans un lieu où il vit un Éthiopien qui coupait du bois dont il faisait un fagot, et qu'ayant essayé ensuite de le charger sur ses épaules, et le trouvant trop pesant, bien loin de le diminuer il avait coupé encore du bois et l'avait augmenté pour essayer s'il le porterait plus aisément ; ce qu'il avait fait plusieurs fois. Ensuite ce vieillard étant allé plus avant, on lui fit voir un homme qui était sur le bord d'un lac où il puisait de l'eau avec beaucoup de peine, qu'il jetait dans un vase percé, d'où elle retombait dans le lac. La même voix se fit alors entendre de nouveau, et lui dit : « Viens et je te montrerai une autre chose. » Alors il vit devant ses yeux un temple et deux cavaliers qui portaient ensemble une poutre en travers, et s'efforçaient de la faire entrer par la porte de ce temple ; ce qu'ils ne purent jamais faire, l'un ne voulant point céder à l'autre pour faire entrer la poutre en long. Après cette vision la même voix lui expliqua ce qu'elle signifiait : « Ces cavaliers, lui dit-elle, que tu viens de voir, représentent ceux qui paraissent porter le joug de la vertu, mais ils le font par orgueil et par ostentation ; ils ne pensent point à redresser leurs intentions et à marcher par la voie humble de

Jésus-Christ, ainsi ils restent toujours hors de la porte du royaume de Dieu, représenté par ce temple. L'Éthiopien qui coupait du bois, est la figure du pécheur chargé du poids de ses crimes ; et qui, bien loin de s'en décharger par la pénitence, ne fait que le rendre plus pesant en entassant iniquité sur iniquité. Enfin, celui qui puisait de l'eau et la jetait dans un vase percé, représente ceux qui font quelques bonnes œuvres, mais qui les mêlent de tant de mauvaises, qu'ils en perdent le mérite. Il faut donc que chacun tâche de régler tellement ses actions, qu'il ne travaille pas en vain. »

Saint Arsène racontait aussi, comme on l'apprit ensuite du même abbé Daniel, qu'il y avait dans le désert de Scété un bon vieillard, dont les actions étaient admirables ; mais comme il était extrêmement simple, il donna par ignorance dans une grande erreur, disant que le pain que nous recevons dans la sainte communion n'était pas le véritable corps de Jésus-Christ, mais seulement sa figure. Deux anciens du désert sachant qu'il ne pensait ainsi que par simplicité, vinrent le trouver ; et feignant d'ignorer qu'il fût dans cette erreur, ils lui dirent : « Mon Père, il y a quelque temps qu'un infidèle disait que le pain que nous prenons dans la sainte communion n'est pas le véritable corps de Jésus-Christ, mais seulement sa figure. » A quoi ce bon vieillard répondit : « C'est moi qui ai dit cela. » Et ils lui répliquèrent : « Rejetez, mon Père, ce mauvais sentiment, et croyez comme l'Église catholique, qui nous enseigne, comme nous croyons en effet, que ce pain est le corps même de Jésus-Christ, et que ce vin est son sang, non-seulement en figure, mais en vérité. Car, comme Dieu au commencement prit de la terre et en forma l'homme à son image, sans que personne ose dire que l'homme ne fût pas l'image de Dieu, quoique Dieu soit incompréhensible ; ainsi, nous croyons que ce pain que Jésus-Christ a dit être son corps, est véritablement son corps. » — « Ce que vous me dites, répartit e vieillard, ne me persuadera jamais, si

je ne le vois de mes propres yeux. » — « Prions donc pendant cette semaine, lui dirent alors les anciens, afin que Dieu vous fasse connaître la vérité de ce mystère, et nous espérons qu'il daignera vous accorder cette grâce. » Le vieillard y acquiesça avec joie, et il fit sa prière en ces termes : « Mon Seigneur Jésus-Christ, vous voyez quelle est en ceci la droiture de mon cœur, et que si j'ai le malheur de me tromper ce n'est pas par malice ; je vous conjure donc de ne pas permettre que je reste dans mon ignorance, et de me faire connaître si je dois croire ce qu'on m'a dit. » Les deux autres anciens s'étant également retirés dans leurs cellules, supplièrent Notre-Seigneur avec instance de ne pas permettre que ce vieillard demeurât plus longtemps dans son erreur, et qu'il perdît ainsi le fruit de ses travaux.

Dieu les exauça tous les trois ; car, s'étant rendus le dimanche à l'église, ils s'assirent ensemble sur une botte de jonc, ayant le vieillard au milieu d'eux ; et après que le prêtre eut consacré le pain, Dieu leur ouvrit les yeux, et ils virent seuls un jeune enfant sur l'autel. Ensuite, quand le prêtre étendit les mains pour rompre le pain consacré, ils virent descendre un ange du ciel avec un couteau à la main, qui coupa cet enfant et fit couler son sang dans le calice ; et à mesure que le prêtre rompait le pain sacré en des parties plus petites, l'ange faisait la même chose des membres de cet enfant. Enfin, le vieillard s'étant approché après cela pour communier, il reçut au lieu de pain de la chair toute sanglante de cet enfant.

Saisi de crainte à la vue de cet objet, il s'écria : « Seigneur, je crois que ce pain est véritablement votre corps, et que ce vin qui est dans le calice, est véritablement votre sang ; et en même temps le morceau de chair de cet enfant qu'il tenait sur ses mains (car les hommes recevaient dans ce temps-là la sainte Eucharistie sur leurs mains et la portaient ensuite à la bouche), ce morceau, dis-je, de chair de cet enfant, ne parut plus que du pain comme il paraît dans les sacrés mystères ; et il le prit avec actions de grâces.

Les deux anciens, qui avaient travaillé à le tirer de son erreur, voyant le miracle que Dieu venait de faire en sa faveur, lui dirent : « Dieu ayant égard à la faiblesse humaine, et que nous ne saurions nous nourrir de viande crue, a voulu donner son corps et son sang, sous les espèces du pain et du vin à ceux qui le reçoivent avec foi. Après quoi ils remercièrent Dieu de nouveau de ce qu'il n'avait pas permis que ce bon vieillard fût privé du mérite de ses bonnes œuvres en s'obstinant dans l'erreur, qu'il n'avait crue que par simplicité et ignorance. Ce témoignage de la foi des premiers siècles sur les mystères de nos autels, doit faire comprendre aux hérétiques des derniers temps qui la combattent, ce qu'on doit penser de leur sentiment, et de quel bien inestimable ils se privent par une si funeste erreur.

LES DISCIPLES DE SAINT ARSÈNE [1].

Les principaux disciples de saint Arsène, Zoïle, Alexandre et Daniel étaient tous trois de Pharan dans l'Arabie [2]. C'est pour cela que Daniel est surnommé quelquefois le Pharanite dans le Recueil des actions et des paroles remarquables des Pères de la solitude. Nous ne trouvons rien de particulier sur Zoïle que ce que nous en avons dit dans la vie de saint Arsène, si ce n'est qu'il fut, avec Alexandre, disciple de l'abbé Agathon avant que de l'être de ce Saint.

Alexandre était fort exact dans les pratiques laborieuses de la religion, et il excellait en douceur et en obéissance. C'est pour cela que saint Agathon l'aimait singulièrement. Mais quoiqu'il

[1] *Vies des Pères*, saint Jean, Climaque, Métaphraste, Cotelier, Tillemont.

[2] Cette ville, nommée aujourd'hui *Mahomet*, était la capitale de l'Arabie Pétrée ; elle est située près de la mer Rouge.

fût très-austère, il paraît par deux traits que nous avons de sa vie, qu'il était quelquefois un peu lent dans sa façon d'agir. Il était encore sous la conduite de saint Agathon, lorsque, lavant des robes de lin avec les autres disciples du Saint, ceux-ci se plaignirent qu'il ne se pressait pas assez : de quoi le saint Abbé le reprit ; mais ce fut plutôt pour faire cesser le murmure, que pour lui reprocher de ne rien faire ; car d'ailleurs il ne laissait pas d'agir.

Étant ensuite soumis à la conduite de saint Arsène, ce Saint lui dit un jour, que quand il aurait employé ses feuilles de palmier, il viendrait à sa cellule et qu'ils mangeraient ensemble ; mais il ajouta que, s'il arrivait des étrangers, il mangerait avec eux. Alexandre se mit donc à son ouvrage ; mais comme il travaillait posément, il n'eut pas fini quand l'heure de manger arriva, et il continua d'employer ses feuilles, ce qui dura jusqu'au soir. Saint Arsène, qui ne le vit pas venir à l'heure du repas, crut qu'il avait eu des étrangers et qu'il avait mangé avec eux ; ainsi il ne l'attendit pas pour prendre sa réfection. Le soir étant venu, Alexandre se rendit auprès du Saint, qui lui demanda s'il avait eu des hôtes, puisqu'il se retirait à cette heure-là. Il lui répondit que non ; mais que comme il lui avait dit de ne venir que quand il aurait fini son ouvrage, il ne l'avait pas achevé plus tôt.

Le saint Abbé fut touché de l'exactitude de son obéissance : « Pourtant, lui dit-il, quittez une autre fois votre travail de meilleure heure, afin que vous puissiez vous acquitter des Psaumes que vous avez à chanter et prendre l'eau dont vous avez besoin, sans quoi votre corps s'affaiblirait bientôt et vous succomberiez. »

L'abbé Daniel racontait du même, qu'étant également sous la conduite de saint Arsène, il fut attaqué d'une violente douleur, de sorte qu'il se jeta le dos contre terre et demeura là quelque temps. Le Saint venait alors pour lui parler, et le vit dans cette situation, qui ne paraissait pas régulière pour un solitaire, ignorant la douleur qu'il souffrait. Il avait changé de situation lorsqu'il

Les deux anciens, qui avaient trav... ce qu'il voulait lui dire, voyant le miracle que Dieu ve... connu : « Qui était ce séculier dirent : « Dieu ayant égard à ... où l'avez-vous vu, mon Père ? » ne saurions nous nourrir d... comme je descendais de la mon- corps et son sang, sous ... ai jeté les yeux sur cette caverne, et le reçoivent avec foi. ... par terre sur le dos, et les yeux levés veau de ce qu'il n'... disciple comprit aisément qu'il l'avait fort du mérite de ... mettant aussitôt à genoux, il avoua sa faute, qu'il n'avait ... es-moi, mon Père, c'était moi qui étais ainsi de la foi d... j'étais pressé par la douleur que je souffrais. » faire c... donc vous ? réplique le saint abbé. Voilà qui est batte... j'aurais cru que c'était un homme du monde, et c'est ine... que je vous l'ai demandé. »

L'abbé Daniel ne vint sous la conduite de saint Arsène qu'après Alexandre et Zoïle ; car il les appelle ses Pères. C'est de lui que nous avons appris plusieurs particularités de la vie de ce grand Saint. Aussi avait-il si bien mis à profit ses instructions, qu'il fut en état d'en donner aux autres.

Un frère lui dit un jour : « Donnez-moi, mon Père, quelques avis et je tâcherai de les suivre fidèlement ; » et il ne lui donna que celui-ci, qu'il voyait apparemment lui être nécessaire. « Ne vous trouvez jamais à table avec une femme, et vous éviterez par là une occasion de tentation. » Il disait dans une autre rencontre : « Quand on nourrit trop le corps, l'âme s'amaigrit ; et plus on amaigrit le corps, plus l'âme se fortifie. »

On rapporte une sentence presque semblable d'un autre abbé Daniel. Il disait que plus le corps a de vigueur, plus l'âme se dessèche ; et que plus le corps se dessèche, plus l'âme prend de force et de vigueur. Il n'est pas sûr que cette dernière sentence soit de Daniel, disciple de saint Arsène ; elle peut être d'un autre Daniel, prêtre de Scété, mort avant celui-ci dès l'an 400. Quoi qu'il en soit, elle n'est pas moins instructive.

Il fut obligé de quitter le désert de Scété dans une irruption

...rent les barbares. A mesure qu'ils approchèrent du lieu ...t, voyant que les autres solitaires s'enfuyaient, il se dit ...e : « Si Dieu ne prend pas soin de moi, pourquoi faut- ... davantage ? » Ainsi il passa au milieu des barbares; ... l'aperçurent pas. Et alors, craignant de tenter Dieu, ...omber dans les piéges de la vaine gloire s'il ne fuyait pas ...mme les autres, il dit : « Je viens d'éprouver sensiblement la protection de Dieu, et je ne suis pas mort ; mais il convient que je fasse comme les autres, étant homme comme eux, et que je les imite dans leur fuite ; » et ainsi il se retira ailleurs.

Voyageant un jour avec l'abbé Ammoès, celui-ci lui dit : « Mon Père, quand est-ce que nous aurons la consolation d'être tranquilles dans notre cellule ? » A quoi il répondit : « Eh ! qui nous empêche à présent d'être à Dieu ? Il est avec nous dans notre cellule ; mais il est aussi avec nous quand nous en sommes dehors. »

Nous avons de lui quelques traits historiques qu'il racontait aux frères, et que nous marquerons ici. Il rapportait de saint Arsène, que lorsqu'il demeurait à Scété, il se trouvait parmi les solitaires un moine qui avait le mauvais penchant de voler ; de sorte qu'il dérobait dans les cellules des anciens les corbeilles qu'ils faisaient. Saint Arsène voulant le corriger de cette passion, et empêcher qu'il ne troublât la tranquillité des anciens, le prit chez lui et lui dit : « Je vous donnerai tout ce que vous pourrez désirer pour vos besoins ; abstenez-vous du moins de rien prendre aux autres. » Il parut y acquiescer, et en effet le Saint lui donnait ce qui était en son pouvoir ; mais il suivit bientôt son inclination, et continua à faire ses vols comme auparavant. Alors les anciens, voyant que l'indulgence du Saint n'avait pu le changer, le chassèrent comme incorrigible, en disant : « Quand un frère tombe dans quelque péché, il faut user de miséricorde envers lui ; mais lorsqu'il a la mauvaise inclination de voler, on ne doit pas le souffrir davantage, parce qu'outre qu'il nuit à son âme, il trouble tous ceux qui demeurent avec lui. »

Il disait encore qu'il y avait à Babylone [1] la fille d'un des principaux du lieu qui était possédée du démon, et qu'un solitaire que cet homme aimait beaucoup, lui dit un jour : « Personne ne guérira votre fille que certains solitaires que je connais ; mais ils sont si humbles, que si vous le leur proposez, ils ne se résoudront jamais à l'entreprendre. Voici pourtant un moyen qui pourra bien vous réussir. Observez quand ils viendront au marché pour vendre leurs ouvrages ; vous leur direz que vous voulez les acheter, et vous les conduirez à votre maison pour en recevoir le prix. Quand ils y seront, vous les prierez de faire oraison, et je suis persuadé que votre fille en ressentira aussitôt les effets, et qu'elle sera guérie. »

Ils se rendirent donc ensemble au marché pour cela, et ils trouvèrent le disciple d'un ancien qui était assis avec ses corbeilles qu'il avait exposées en vente. Ils lui proposèrent de les acheter, et le conduisirent à la maison pour en retirer l'argent ; mais dès qu'il fut entré, la fille possédée du démon se présenta et lui déchargea un soufflet. Le frère, suivant le conseil de Notre-Seigneur, lui présenta l'autre joue. A cet acte d'humilité, le démon s'écria : « Oh ! quelle violence on me fait ! La fidélité au précepte de Jésus-Christ me force à sortir d'ici ! » Et sur-le-champ la fille se trouva guérie. Les anciens du désert en étant informés, en rendirent grâces à Dieu, et dirent : « Voilà comment l'orgueil du démon est brisé par la fidélité d'une âme humble à ce que Jésus-Christ a recommandé. »

Il disait aussi qu'un ancien solitaire qui demeurait dans la Basse-Égypte, homme d'une grande vertu, et qui même faisait des miracles, était d'ailleurs fort simple, et disait dans sa simplicité que Melchisédech était fils de Dieu. Cela fut rapporté au bienheureux Cyrille d'Alexandrie qui l'estimait beaucoup, tant à

[1] Babylone d'Égypte avait été construite par des habitants de la Babylonie, amenés captifs en Égypte par Sésostris. Cette ville était située sur la rive droite du Nil ; il n'en reste que des ruines.

cause de sa vertu, que pour les grâces dont Dieu le favorisait. Il comprit bientôt que ce saint homme n'avait tenu ce discours que par simplicité et par ignorance ; et pour le détromper de son erreur, il lui écrivit ainsi : « Mon Père, il me vient quelquefois en pensée que Melchisédech est fils de Dieu, et d'autres fois je crois qu'il ne l'est pas et que ce n'a été qu'un homme qui était prêtre du Seigneur. Je vous prie donc de demander au Seigneur qu'il vous fasse connaître ce qu'il en faut croire. »

Le bon vieillard plein de confiance en la bonté de Dieu, répondit au prélat qu'il lui donnât trois jours de temps, qu'il prierait durant ce temps-là, et qu'il lui apprendrait ensuite ce que Dieu lui révèlerait. Ce terme échu, il se rendit auprès du saint patriarche et lui dit : « Melchisédech n'était qu'un homme. » — « Et comment, mon Père, le savez-vous? » lui demanda saint Cyrille. « Dieu m'a montré, lui répondit-il, dans une révélation, les patriarches, depuis Adam jusqu'à Melchisédech, en les faisant tous passer les uns après les autres devant moi. Ainsi soyez assuré qu'il n'était véritablement qu'un homme. » Depuis ce temps-là, ce vieillard disait la même chose à tout le monde, sans même qu'on le lui demandât; ce qui causa une joie extrême à saint Cyrille. Tillemont conclut de cette histoire, que l'abbé Daniel a survécu à saint Cyrille, parce qu'il le qualifie du titre de bienheureux. Ainsi, dit-il, il ne peut être mort avant la fin de 444.

Il faut venir à présent à l'abbé Ammon ou Ammoès, différent des Ammon dont nous avons parlé à la suite de celui de Nitrie. Il était ami particulier de saint Arsène, et c'est pour cela que nous le plaçons après ses disciples. Il paraît par ce que nous venons de dire de l'abbé Daniel, qu'Ammoès aimait beaucoup à rester dans sa cellule, puisqu'il lui témoigna, en voyageant avec lui, le désir qu'il avait d'y être retiré. Son humilité était telle qu'il ne craignait pas d'avouer, quand Dieu l'éprouvait par la privation de ses grâces sensibles, que c'étaient ses péchés qui en étaient la cause, et que dans cet état il n'était propre à donner

aucun avis. C'est ce qu'il dit à un frère qui lui vint demander quelques mots d'édification. Il ne lui répondit rien pendant sept jours qu'il demeura avec lui, et après le septième jour il lui dit : « Allez-vous-en et veillez sur vous. Je ne puis rien vous dire de plus, parce que mes péchés ont formé comme une muraille de ténèbres entre Dieu et moi. » C'est ce que saint Pemen rapportait de lui.

Cot. t. 1, p. 390. Il avait grand soin de se tenir recueilli lorsqu'il sortait de sa cellule pour se rendre à l'église. Il ne permettait pas même à son disciple de marcher avec lui, mais il voulait qu'il le suivît de loin; et s'il s'approchait quelquefois pour lui demander quelque chose, il lui répondait en peu de mots et le renvoyait aussitôt. Mais dans la crainte que cela ne le contristât, il lui dit dans une rencontre : « Je ne veux pas que vous soyez auprès de moi, de peur qu'en nous entretenant selon notre coutume, de ce qui regarde le bien de notre âme, il ne se glisse dans notre discours quelque chose d'inutile. »

Il avait plusieurs jeunes élèves qu'il formait à la piété dans sa solitude, et il avait amassé, pour son entretien et le leur, une certaine quantité de blé. Il le mit au soleil pour le sécher et le serrer ensuite; mais il n'était pas encore sec quand il reconnut quelque chose dans ce lieu qui lui fit croire qu'il n'était pas propre à son salut (on ne nous a point appris ce que c'était). Cela lui suffit pour le déterminer à le quitter, et il dit à ses élèves : « Allons-nous-en d'ici. » Ils en furent fort tristes ; mais il les consola en leur disant : « Vous vous affligez à cause du blé ; j'ai vu des solitaires qui en pareilles occasions ont abandonné leurs cellules et ce qu'ils y avaient de plus cher, même leurs livres, et se sont retirés en laissant les portes ouvertes. »

On ne sait pas combien de temps il prit soin de ces enfants, ni où il se retira ; mais Dieu, pour lui fournir le moyen de se purifier par la patience, lui envoya une maladie qui l'obligea à demeurer plusieurs années au lit. La *Vie des Pères* dit qu'elle dura

douze ans. Saint Jean Climaque, qui en parle, dit qu'elle en dura dix-huit. Pendant ce temps-là les autres solitaires s'empressaient de lui porter quantité de petits présents pour le soulager dans son infirmité. Mais il retint toujours ses yeux pour s'empêcher de voir ce que son disciple en faisait, se confiant entièrement en sa fidélité.

Ce disciple s'appelait Jean. Il était de Thébaïde, et il le servit pendant tout le temps de sa maladie avec un travail et une fatigue extrême sans jamais se lasser. Tout le soulagement qu'il prenait, après avoir beaucoup travaillé, était de se mettre sur sa natte et d'y prendre un peu de repos.

Cependant l'abbé Ammoès, qui voulait lui rendre son travail plus méritoire devant Dieu, le laissait faire sans lui dire jamais un mot de consolation : comme, par exemple, *puissiez-vous être sauvé.* Mais si ce généreux disciple n'entendait pas cette double parole de son maître, Dieu l'en dédommageait amplement en lui faisant entendre au fond de son cœur cette assurance absolue : *Vous êtes sauvé.*

Saint Jean Climaque, instruit de ce beau trait de patience et d'obéissance, le propose en ces termes dans son *Échelle sainte* : « Souvenez-vous, dit-il, durant toute votre vie de ce généreux athlète de Jésus-Christ, qui avait un supérieur si sévère, que durant l'espace de dix-huit ans il ne l'entendit pas une seule fois de ses oreilles extérieures, lui dire cette parole de charité : *Mon frère, puissiez-vous être sauvé,* et qui entendait chaque jour des oreilles intérieures de son âme Dieu même qui lui parlait, et qui ne lui disait pas seulement cette parole : *Puissiez-vous être sauvé,* qui n'eût été qu'un souhait et une chose incertaine ; mais celle-ci : *Vous êtes sauvé,* qui est une vérité toute certaine et tout assurée. »

Ammoès étant près de rendre l'esprit, comme les anciens du lieu étaient autour de lui, il prit Jean par la main et lui dit par trois fois : « Je vous souhaite le salut. » Puis, le remettant aux

anciens : « Voilà, leur dit-il, non pas un homme, mais un ange, qui m'a servi pendant tant d'années dans ma maladie, sans que je l'aie consolé par une bonne parole.

Nous avons, dans le *Recueil des Pères des déserts,* une sentence de ce Jean de Thébaïde. Il disait qu'un moine doit avoir avant toutes choses une grande humilité, parce que c'est le premier commandement que Jésus-Christ nous a fait quand il a dit : *Bienheureux sont les pauvres d'esprit, parce que le royaume*
tth. 5. *des cieux est à eux.*

On dit que saint Andronic et sainte Anastasie furent pendant quelques années sous la conduite de l'abbé Daniel. Les Vies de ces deux saints, qui ne se trouvent pas dans le *Recueil des Vies des Pères des déserts,* ont été recueillies par Métaphraste. On sait que cet auteur n'est point sûr et qu'il ajoutait souvent des additions à ce qu'il rapportait. Néanmoins, nous croyons pouvoir donner ici sur ces deux Saints ce qui a été accepté par le P. Marin, reproduisant et révisant la version de Bulteau.

Saint Andronic était banquier. Il épousa à Alexandrie la fille d'un homme de sa profession, appelée Anastasie. Il y avait de grands biens dans leur maison, et ils en faisaient un très-bon usage, en employant la plus grande partie en aumônes, soit aux hôpitaux, soit aux monastères et aux pauvres. Dieu bénit leur mariage par la naissance d'un garçon et d'une fille, et, contents de ce double fruit de leur union conjugale, ils se proposèrent d'un commun accord de vivre comme frère et sœur. Au bout de douze ans, le Seigneur appela à lui leurs deux enfants, pour les récompenser de la piété dans laquelle ils avaient été élevés. Saint Andronic sentit vivement cette perte ; mais il se soumit humblement à la vocation de Dieu. Quant à Anastasie, elle en fut inconsolable, et on ne put l'empêcher de passer sur leur tombeau la première nuit qu'on les ensevelit, pour l'arroser de ses larmes. C'était dans l'église de saint Julien Martyr.

Comme elle était ainsi plongée dans la plus vive douleur, ce

t lui apparut en habit de moine, lui reprocha son peu de réation, et lui dit que, bien loin de pleurer ses enfants qui ɔnt dans le ciel, elle devait pleurer ses péchés. Anastasie, olée par cette vision, et touchée en même temps d'une e particulière, pria son mari de lui permettre de se retirer ı un monastère pour y mener une vie pénitente, ayant eu, it-elle, ce dessein depuis longtemps, dont elle n'avait osé arler du vivant de ses enfants.

ien loin qu'Andronic s'y opposât, il voulut suivre son nple, et ils firent auparavant le voyage de la Palestine pour siter les saints lieux, ayant laissé leurs biens au père d'Anas-, avec charge, en cas de mort, de les employer à bâtir un tal pour les pauvres malades, et un hospice pour les reli-x. Leur voyage fut heureux, et à leur retour à Alexandrie ils t leur dévotion au tombeau de saint Mène, et se détermint d'embrasser la vie monastique. Saint Andronic, qui avait ɔarler de la sainteté de l'abbé Daniel, se rendit auprès de our le consulter sur ce qu'ils avaient à faire. Le saint abbé onseilla de mener sa femme en Thébaïde, où elle prit l'habit eligieux dans un monastère de Tabenne sans faire connaître sexe, et lui revint auprès de Daniel pour vivre sous sa con-e.

s deux saints mariés vécurent ainsi douze ans éloignés l'un 'autre, après quoi, sans qu'ils eussent pu se communiquer dessein, ils projetèrent de faire une seconde fois le voyage érusalem. S'étant mis pour cela en chemin avec la permission ur abbé, ils se rencontrèrent dans la route. Saint Andronic connut point sa femme ; il la prit pour un religieux : mais e Anastasie ne s'y trompa pas ; elle ne se fit pourtant pas aître à lui, et ainsi ils allèrent de compagnie, gardant le ce prescrit par leurs règles et s'édifiant mutuellement.

ɔrès qu'ils eurent satisfait leur dévotion, ils s'en revinrent à andrie, où Anastasie proposa à Andronic de s'arrêter au voisi-

nage et de bâtir une cellule pour y vivre ensemble selon les règles de leur état, comme faisaient les autres moines. Saint Andronic fut consulter pour cela l'abbé Daniel, qui approuva ce dessein, croyant toujours qu'Anastasie était un religieux, comme saint Andronic le croyait aussi. Et ce bienheureux abbé ne manquait pas, lorsqu'il venait à Alexandrie au tombeau de saint Mène, de leur faire une visite, pour les animer à la persévérance dans leurs devoirs et leur donner les avis nécessaires.

Ils menaient ainsi une vie toute céleste, lorsque l'abbé Daniel les étant venu voir un jour, il trouva Anastasie à l'extrémité. Elle le pria de prendre, quand elle serait morte, un papier qu'elle avait caché sous ce qui lui servait de chevet, de le lire et de le communiquer ensuite à Andronic. Elle reçut ensuite la sainte communion et rendit son âme à Dieu dans la paix des saints. On reconnut par la lecture du papier, qu'elle était Anastasie, femme d'Andronic, qui jusqu'alors ne l'avait regardée que comme un religieux. Les solitaires qui en furent instruits, accoururent des environs d'Alexandrie et du désert de Scété pour voir cette merveille et admirer la constance de cette femme, qui avait si bien triomphé de la chair et du monde. Ils assistèrent à ses obsèques avec des branches de palmier, suivis d'une multitude de peuple, et on porta son corps en triomphe au dix-huitième monastère ; car c'est ainsi qu'on distinguait ceux qui étaient au voisinage d'Alexandrie. Quant à saint Andronic, l'abbé Daniel eût bien voulu l'emmener avec lui au désert de Scété, mais il mourut sur le lieu, peu de jours après.

LES SOLITAIRES ROMAIN, ACHILLE ET SENULPHE [1].

Il y avait à Scété un solitaire que les historiens ne nous ont fait connaître que par le nom de son pays. Il était Romain, et avait tenu dans cette ville un rang distingué par sa noblesse et son opulence, habitant un palais magnifique et possédant de grandes richesses. Mais Dieu lui ayant fait connaître la vanité des biens de la terre, il les abandonna pour obtenir plus facilement ceux du ciel, et embrassa la vie monastique. Il vint au désert de Scété, où il vécut vingt-cinq ans dans une cellule auprès de l'église.

Comme il avait une faible santé, soit que cela vînt de la délicatesse de son tempérament, ou parce qu'il avait vécu auparavant dans les délices, il ne put pas pratiquer les austérités des autres solitaires de ce désert, dont la vie était extrêmement pénitente ; car les moines du désert de Scété passaient constamment pour les plus austères. Le prêtre qui gouvernait cette église avait égard à ses infirmités, et lui envoyait souvent pour le soulager, les dons qu'on lui faisait. Dieu fit voir manifestement que cette discrétion dans les exercices laborieux de la pénitence ne lui déplaisait pas dans son serviteur. Il lui accorda la grâce d'une oraison éminente, et un si grand don de discernement et de sagesse, que sa réputation s'étendit loin, et qu'il passait dans le désert pour un des plus grands maîtres de la vie spirituelle.

Un des principaux moines d'Egypte en ayant beaucoup entendu parler, vint expressément à Scété pour s'édifier auprès de lui. Il s'attendait à voir un homme d'une conduite extraordi-

[1] *Vita Patrum*, etc., Cotelier, les Bollandistes, Baronius.

naire pour l'austérité de la vie ; mais il fut bien étonné, lorsqu'après le salut et la prière, qui étaient d'usage entre les solitaires, s'étant assis pour conférer avec lui, il s'aperçut qu'il portait un habit moins rude que les autres moines, qu'il avait des sandales aux pieds, et qu'il couchait sur un tapis couvert d'une fourrure avec un petit oreiller. Il en fut scandalisé, et ne put si bien cacher ce sentiment dans son âme, que son hôte, qui était un homme pénétrant, ne le comprît. Celui-ci n'en fit pas semblant ; mais il dit à son serviteur, car il en avait un : « Traitez-nous bien aujourd'hui à cause de ce bon père qui est arrivé ; » et le serviteur prépara pour cela quelques herbes qu'il avait, et lui présenta aussi un peu de vin dont il usait lui-même à cause de ses infirmités. Sur le soir ils chantèrent ensemble douze psaumes, ensuite ils dormirent, et dans la nuit ils se levèrent pour chanter encore autant de psaumes. L'Egyptien se leva de bon matin pour prendre congé, et dit au Romain : « Mon Père, priez pour moi, je vous en supplie, » après quoi il se retira peu édifié. »

Comme il n'était pas bien éloigné, le saint ermite, voulant le guérir de la mauvaise opinion qu'il avait eue, envoya après lui son serviteur pour le prier de revenir, et il le reçut avec de nouveaux témoignages de joie et de charité. Ensuite il lui dit : « Je vous prie, mon Père, de me dire de quel pays vous êtes ? » — « Je suis d'Égypte, » répondit-il. « Et de quelle ville ? » demanda le Romain. « Je ne suis, répondit l'Égyptien, d'aucune ville. » — « A quoi vous occupiez-vous dans votre bourg, ou votre village ? » demanda le Romain. « Je gardais les champs des autres. » — « Où couchiez-vous ? comment étiez-vous couché ? » poursuivit-il. « Hélas ! répondit l'Égyptien, je couchais à la campagne, et vous savez que dans les champs on n'a point de lit, je dormais donc sur la terre nue. » — « Que mangiez-vous ? lui demanda-t-il encore, et usiez-vous de vin ? » — « Je mangeais du pain sec et quelquefois un peu de salure si j'en pouvais avoir, et je buvais de l'eau. » — « Voilà une vie bien dure, lui dit le Romain ; mais, poursuivit-il,

aviez-vous dans votre village des bains pour vous laver ? » — « Point du tout, dit l'Égyptien, si nous voulions nous laver, nous le faisions dans le fleuve. »

Après qu'il eut appris ainsi de lui la vie dure qu'il menait avant qu'il se rendît solitaire, il crut devoir, pour son édification, lui apprendre ce qu'il avait été lui-même dans le monde et combien la vie qu'il menait dans sa cellule était austère, eu égard à l'abondance et à la délicatesse dans laquelle il avait vécu auparavant ; et lui parla ainsi : « Cet homme que vous voyez et qui n'est qu'un néant en lui-même, est né dans la grande ville de Rome, où il était en grand crédit auprès de l'empereur. » Ce début frappa tout à coup l'Égyptien, qui se rendit encore plus attentif à ce qu'il allait dire, et le Romain poursuivant son discours : « J'abandonnai, dit-il, cette superbe ville, pour me retirer dans cette solitude. Je quittai de grands palais et des richesses en abondance, pour me renfermer dans cette étroite cellule. J'avais des lits de broderie d'or et des couvertures précieuses, au lieu de quoi Dieu m'a donné ce tapis et cette peau pour coucher. Je portais des habits d'un grand prix, et vous voyez combien ceux dont je me sers sont pauvres en comparaison de ceux-là. Mes repas étaient somptueux et d'une dépense extraordinaire, et maintenant je me contente de quelques herbes et d'un peu de vin. J'avais grand nombre de domestiques, et Dieu a inspiré à ce bon vieillard que j'ai ici, de me servir comme vous voyez. Au lieu du bain dont j'usais beaucoup alors, je me contente de laver mes pieds avec un peu d'eau, et je porte des sandales à cause de ma faiblesse. Enfin, au lieu de la musique et des instruments harmonieux qui servaient tant autrefois à me réjouir, je chante douze psaumes dans le jour et autant dans la nuit. J'avoue que ce genre de vie que je mène dans le repos de ma solitude n'est pas proportionné à la grandeur des péchés que j'ai commis ; mais je vous conjure, mon Père, de ne pas vous en scandaliser, puisque c'est tout ce que mon infirmité me permet de faire. »

L'Egyptien, l'ayant écouté attentivement jusqu'à la fin, rentra en lui-même, et touché de regret, il s'écria : « Ah, mon Père ! malheur à moi qui n'ai fait, en embrassant la vie monastique, que passer d'un état plus laborieux et plus pénible à un état plus doux ! J'ai à présent des commodités que je n'avais pas avant que je me rendisse solitaire, au lieu qu'il en a été de vous tout autrement, puisque vous avez quitté les délices du siècle pour passer dans une vie laborieuse, et que vous avez abandonné les richesses et les honneurs du monde pour embrasser la pauvreté et l'humilité. » Il se retira ensuite fort édifié, et profita beaucoup de cette visite. Il fut depuis lié d'une amitié étroite avec lui, et il le venait voir fréquemment pour profiter de ses avis, parce qu'il éprouvait que c'était en effet un homme d'un grand discernement et plein de l'esprit de Dieu.

Nous avons, dans le *Recueil des Sentences des Pères*, un petit trait d'histoire fort édifiant que ce solitaire Romain racontait. Il y avait, dit-il un ancien qui avait un disciple d'une vertu peu commune; mais ce bon vieillard, dont l'esprit s'affaiblissait, le chassa de sa cellule. L'humble disciple ne voulut pourtant pas le quitter, et s'assit hors de la cellule en attendant patiemment. Le vieillard en étant sorti et le voyant assis dans cet état d'humilité et de patience, en fut touché, et se jeta à ses pieds dans un sentiment de pénitence, en lui disant : « Mon Père, votre humble patience a triomphé de ma faiblesse et du mépris que j'ai eu si injustement pour vous. Rentrez dans la cellule ; désormais vous serez ici l'ancien et le père, et moi je me considérerai comme le plus jeune, et je me rangerai sous votre conduite en qualité de disciple. »

Il est parlé dans le *Martyrologe romain* d'un saint Achille au 17 de janvier, dont les Grecs célèbrent aussi la mémoire. On croit que c'est celui dont il est parlé dans le *Recueil des Paroles et Actions remarquables des Pères des déserts*. Bulteau fait à ce sujet la remarque suivante : « La sainte solitude, dit-il, a eu Achille

dont l'Église grecque célèbre les travaux et les victoires; et l'on peut dire que cet Achille fut plus brave et plus vaillant que l'Achille du paganisme; car ce faux héros ne pouvait résister à la colère, au lieu que saint Achille surmontait généreusement cette passion. » En effet, il est dit de lui qu'un ancien l'étant venu voir dans sa cellule, il trouva qu'il faisait du sang par la bouche, et lui en ayant demandé la cause, le Saint lui répondit : « J'ai su qu'un frère avait parlé sur mon sujet en des termes qui m'ont contristé et j'ai eu beaucoup à combattre contre moi-même pour m'empêcher de lui en rien faire connaître. Je me suis adressé à Dieu, afin qu'il me délivrât de cette tentation, et qu'il ne permît pas que je proférasse la moindre parole pour me satisfaire, et il m'a fait la grâce de m'exaucer; car je me suis trouvé la bouche pleine de sang, et en le crachant je me suis trouvé tranquille et j'ai oublié ce que ce frère avait dit contre moi. »

Ce saint religieux ne s'épargnait pas dans le travail, et souffrait avec peine qu'on vînt interrompre sa retraite sans nécessité, ni celle des autres. L'abbé Ammoès racontait qu'il fut le voir une fois avec l'abbé Bétinus, et que s'étant d'abord arrêtés à la porte de sa cellule, ils entendirent qu'il s'entretenait avec lui-même sur un passage des Livres saints; ce qui dura longtemps. Enfin ils frappèrent à sa porte, et leur ayant ouvert il leur demanda d'où ils venaient. Ils lui répondirent qu'ils étaient des solitaires du désert de Nitrie. « Vous venez, leur dit-il, de bien loin; et que puis-je faire pour vous? » Cependant il les introduisit dans sa cellule; et la nuit étant venue, ils observèrent qu'il la passa à travailler à des nattes. Ils le prièrent le lendemain de leur dire quelques mots d'édification, et il leur répondit : « J'ai fait cette nuit vingt brasses de nattes, quoique je n'en aie pas besoin, de peur que Dieu ne me reproche de n'avoir pas travaillé tandis que je le puis. » Cela, dit l'abbé Ammoès, nous servit d'instruction, et nous nous retirâmes fort édifiés.

L'abbé Bétinus rapportait aussi, qu'étant venu au désert de

Scété, on lui donna quelques fruits pour les porter aux anciens. J'allai donc, disait-il, à la cellule de l'abbé Achille pour lui en présenter; mais il me répondit sans ouvrir : « Je vous prie, mon frère, de ne pas frapper davantage à la porte pour le présent, quand même ce serait pour me présenter de la manne, et n'allez pas aussi aux autres cellules. » Ainsi je me retirai dans la mienne, et je portai ensuite ces fruits à l'église.

L'abstinence des solitaires de Scété était plus rigoureuse que celle des moines d'Égypte. Un jour que saint Achille fut voir l'abbé Isaïe, il le trouva qui mangeait; et Isaïe le voyant, cacha tout doucement son écuelle. Saint Achille lui dit : « Avouez-le; qu'est-ce que vous mangiez? » L'abbé Isaïe lui répondit : « Je vous dirai avec sincérité, mon Père, qu'après avoir coupé mes branches de palmier, comme j'étais fatigué de la chaleur et du travail, j'ai voulu manger une bouchée de pain avec un peu de sel; mais ne pouvant l'avaler à cause que mon gosier était desséché par la chaleur, j'ai été obligé de le tremper dans de l'eau où j'ai mis du sel, je vous prie de me le pardonner. » — « Oui, répondit saint Achille, nous voyons dans Scété un Isaïe qui avale un potage. Si vous voulez faire ainsi, allez demeurer en Égypte. » On voit par là combien ce Saint avait à cœur l'observance de la discipline régulière de sa solitude.

Ce n'était point sans doute par excès de sévérité qu'il agissait ainsi; car il savait condescendre à la faiblesse humaine, et ménager les esprits quand la charité l'exigeait.

Trois solitaires vinrent le voir, et chacun d'eux le pria de lui faire un filet pour pêcher. Il s'en excusa auprès de deux; mais il le promit au troisième qui n'était pas en fort bonne réputation. Les autres lui demandèrent ensuite en particulier, pourquoi il le leur avait refusé et l'avait promis à celui-là; et il leur répondit : « Je sais que vous avez assez de vertu pour ne pas vous fâcher d'un refus, et que vous avez présumé que j'étais trop occupé pour vous satisfaire; mais comme cet ancien n'est pas en fort bonne

odeur, j'ai appréhendé qu'il ne crût que je le lui refusais à cause de cela, et qu'il ne s'en attristât et ne perdît tout à fait courage. »

Un autre solitaire des plus anciens de la Thébaïde vint le consulter, et lui avoua avec simplicité qu'il était tourmenté de pensées fâcheuses. Le Saint pour l'éprouver, lui répondit d'abord un peu durement ; mais voyant qu'il l'avait souffert avec beaucoup d'humilité, il l'assura que la tentation qu'il souffrait ne le rendait point coupable, et que ce n'était que l'effet de la malice du démon.

Un jeune frère lui fit un jour cette demande : « D'où vient, mon Père, que quand je suis seul dans ma cellule je m'ennuie ? » Et il lui répondit : « C'est, mon fils, que vous ne voyez pas encore par une sérieuse méditation quel est le repos que nous espérons dans le ciel, et quels sont les tourments où nous devons craindre de tomber en enfer ; car si vous faisiez bien attention aux uns et aux autres, quand votre cellule serait pleine de vers et que vous en auriez jusqu'au cou, vous ne vous y ennuyeriez pas. »

Un autre lui dit aussi : « D'où vient, mon Père, que les démons ont tant de pouvoir sur nous ? » A quoi il répondit : « Ce n'est que par le déréglement de notre volonté ; » et il ajouta cette parabole : « Les cèdres du Liban dirent un jour : Nous sommes forts et bien grands, et pourtant un petit fer nous abat. Il ne faut donc rien lui fournir de notre bois et il ne pourra pas nous couper. Faites l'application. Nos âmes sont ces arbres ; le démon est la coignée, et notre volonté est le manche de cette coignée, C'est donc par notre mauvaise volonté que le démon nous renverse et nous abat. »

L'abbé Ammoès, dont nous avons parlé plus haut, était ami de saint Arsène ; ce qui prouve que saint Achille vivait dans le même temps.

Il est étonnant, comme remarquent Bollandus et Bulteau, qu'il ne soit point parlé de Sénulphe dans les *Vies des Pères des déserts*, après l'éloge qui en est fait dans la Vie des saints Martyrs

Cyr ou Abbacyr, et Jean son compagnon ou son disciple. C'est là que nous puiserons ce que nous en allons dire. Il vivait dans le désert de Scété sous l'empereur Théodose. Ce grand prince, ayant à soutenir la guerre contre de puissants ennemis, qui menaçaient tout l'Occident et s'appuyant davantage, en prince véritablement chrétien, sur le secours de Dieu que sur les forces de son empire, ordonna à Théophile, patriarche d'Alexandrie, de faire venir au plus tôt à Constantinople un solitaire du désert de Scété appelé Sénulphe, qui s'était rendu célèbre par la sainteté de sa vie et le don de miracles dont Dieu l'avait favorisé. Théophile se rendit en diligence à Scété pour exécuter cet ordre ; et l'ayant communiqué à Sénulphe, il lui représenta combien il était nécessaire de se hâter à l'exécuter, l'empire étant dans un si grand danger et son sort étant en quelque façon à sa disposition. Le pieux solitaire, pénétré de son néant et solidement établi dans l'humilité, représenta au patriarche qu'il ne se croyait pas digne d'obtenir du Ciel par ses prières ce que l'empereur demandait. Le patriarche insista davantage, continuant à le presser de se rendre à la volonté du prince ; en sorte que Sénulphe, ne sachant comment se débarrasser de ses sollicitations pressantes, le pria de lui donner un peu de temps, et s'étant tourné vers l'Orient pour prier, et ayant mis son scapulaire au bout de son bâton, il l'éleva vers le ciel et adressa cette prière à Dieu : « Mon Seigneur et mon Dieu, vous qui êtes le Dieu des vertus, accordez à ce scapulaire et à ce bâton, la même vertu pour faire ce qu'on demande de moi, que vous me l'accorderiez à moi-même si je me rendais auprès de l'empereur. » Ensuite il dit à Théophile : « Envoyez ce bâton et ce scapulaire à l'empereur. Dites-lui que lorsqu'il ira combattre les ennemis il se revête de ce scapulaire et tienne ce bâton à la main et qu'il marche ainsi contre eux à la tête de son armée ; j'espère que le Seigneur lui fera la grâce de répandre la terreur parmi ces barbares, et qu'il remportera une victoire complète sur eux sans effusion de sang. »

Tome II.



Imp. Ch. Chardon ainé, Paris. — Geoni Zirrx.

Jean, économe de Scété.

Théophile se hâta d'envoyer le scapulaire et le bâton de Sé-ulphe à Théodose ; et ce prince s'en étant revêtu, selon l'avis u saint solitaire, portait en main son bâton à la tête de ses oupes. A peine parut-il ainsi en présence des barbares, que ieu exauçant alors les prières de son serviteur Sénulphe, ils se ébandèrent et s'enfuirent en déroute, tombant les uns sur les atres, et s'entretuant entre eux ; en sorte que leur défaite fut en-ère, sans qu'il en coutât à Théodose la perte d'un seul homme. La ville d'Alexandrie institua un jour de réjouissance pour ›lébrer tous les ans cette victoire, et fit dresser une statue qui ›présentait l'empereur revêtu de ce scapulaire et tenant le bâton la main. On appela ce jour solennel la Fête de la statue. L'au-ur des *Actes de saint Cyr et Jean* en parlent comme d'une chose ublique et certaine.

Baronius croit que Théophile appela Sénulphe à Alexandrie our lui signifier les intentions de l'empereur. Mais les *Actes de int Cyr* disent que Théophile l'alla trouver dans sa solitude et étaphraste dit la même chose.

JEAN, ÉLIE, THEONAS, ÉCONOMES DE SCÉTÉ [1].

Cassien parle avec éloge d'un solitaire appelé Jean, qui servait église de Scété du temps de l'abbé Paphnuce, et que ce saint rêtre avait établi économe. Cette charge supposait en lui une ertu éprouvée ; car Cassien remarque que personne ne s'ingérait ce ministère par sa propre volonté, ou par son ambition parti-ulière ; qu'on n'y montait que par le choix des anciens, qui n'é-blissaient dans ce rang, par le commun consentement, que ceux

[1] Cassien, *Vitæ Patrum*, etc., Gazæus, Tillemont, Cotelier.

que le respect de leur âge, la vigueur de leur foi, la sainteté de leur vie, et l'éminence de leurs vertus, rendaient recommandables entre tous les autres. Aussi ce même auteur assure que le célèbre abbé Jean, c'est ainsi qu'il le qualifie, n'avait été choisi pour remplir cette charge, que par le mérite de sa sainteté. Cela a fait soupçonner que ce solitaire pourrait bien être le même que Jean le Nain, qui vivait dans ce temps-là, et qui, comme nous l'avons vu, était distingué entre les moines de ce désert par sa vertu éminente ; mais on ne saurait l'assurer, d'autant plus que partout où il est parlé de celui-ci, il est distingué par la petitesse de sa taille : *Joannes nanus*, *Joannes curtus, Joannes colobus ;* ce que Cassien ne marque pas.

Cet écrivain, voulant donner un exemple extraordinaire d'obéissance et d'abstinence, dit : « Qu'un jour une personne vint, dans un transport d'admiration, apporter à l'abbé Jean, alors économe, quelques figues qui étaient venues dans la Libye, comme un miracle dont on n'avait jamais vu le semblable dans ces lieux ; et que l'abbé Jean les envoya aussitôt par deux jeunes enfants à un vieillard fort infirme qui demeurait dans le fond du désert à dix-huit milles de l'église.

« Or, pendant que ces enfants étaient en chemin, il survint un brouillard si épais, que perdant la trace du petit sentier qu'ils devaient suivre, ils s'égarèrent entièrement, et après avoir erré tout le jour et toute la nuit, ils se trouvèrent si accablés et si abattus par la faim et la soif, que s'étant mis à genoux pour prier Dieu, ils rendirent l'âme dans leurs prières. On les chercha ensuite longtemps en suivant la trace de leurs pas, qui demeurèrent imprimés dans ces lieux sablonneux comme sur la neige, et on les trouva en cet état, ayant auprès d'eux leurs figues, auxquelles ils n'avaient pas touché. »

Cassien loue beaucoup leur obéissance, en disant : « Qu'ils aimèrent mieux perdre la vie, que la fidélité dans le dépôt qui leur avait été confié, et de mourir plutôt dans ces extrémités,

que de violer en la moindre chose le commandement de leur supérieur. » Mais il faut mettre cet exemple entre ceux qui sont remarquables, mais qui ne méritent point d'éloge. Ce n'était pas sans doute l'intention de l'abbé Jean que ces jeunes gens portassent leur obéissance si loin ; et en mangeant ces fruits pour sauver leur vie, ils auraient suivi son intention bien loin de s'en éloigner, quoi qu'en dise Gazæus, le docte commentateur de Cassien, qui loue extraordinairement ces enfants, comme ayant été martyrs de l'obéissance ; mais il ajoute avec raison, qu'il soumet son sentiment au jugement de l'Église. *Cæterùm hujus rei certam, diffinitamque sententiam S. Matris Ecclesiæ judicio relinquo.* S'il y a donc quelque chose de louable dans cette action, c'est, comme le remarque Tillemont, la délicatesse de la conscience de ces jeunes enfants, que leur docilité peu éclairée par défaut d'expérience, rend dans ce cas plus admirable qu'imitable.

Cassien dit encore de l'abbé Jean, que lorsqu'il était dans la charge d'économe, le jeune Théonas lui vint apporter quelques présents, comme beaucoup d'autres personnes riches, qui se pressaient à l'envi d'offrir à ce saint solitaire la dîme et les prémices de leurs biens. « Et ce sage vieillard, ajoute-t-il, les voyant venir à lui avec de si riches offrandes, voulut comme leur rendre la pareille, et répondre de son côté à leur libéralité, en semant, comme dit saint Paul, des richesses spirituelles, à ceux dont il moissonnait les richesses temporelles. Il commença donc à leur parler de la sorte :

« Je ne saurais vous dire, mes enfants, quel plaisir je prends à vous voir faire de si bon cœur vos offrandes, et je reçois avec actions de grâces ces présents que vous me faites, dont on m'a confié la dispensation, parce que je vois la fidélité avec laquelle vous offrez à Dieu vos dîmes et vos prémices dans la personne des pauvres, comme un sacrifice d'une très-agréable odeur. Je ne doute point que cela n'attire, comme vous l'espérez, sa bénédiction sur le reste de vos biens, dont vous avez séparé cette

partie pour lui, et que, selon la promesse qu'il a jointe à ce commandement, il ne récompense votre fidélité dès cette vie même, par l'abondance de toute sorte de biens. »

Après qu'il leur eut ainsi parlé, il leur expliqua ce que Dieu ordonnait aux Juifs dans l'ancienne alliance touchant les décimes, les offrandes et les prémices, et les exhortant, à l'imitation d'Abraham, d'Élie, d'Élisée, de Jérémie, des enfants des prophètes et des enfants de Jonadab, fils de Rechab, de porter leur émulation plus loin que la loi, à laquelle ces saints personnages avaient ajouté une plus grande perfection que cette loi ne leur prescrivait. Il leur proposa ce que Jésus-Christ nous adresse par ces
Matth. 19. divines paroles : *Si vous voulez être parfait, vendez tout ce que vous avez et le donnez aux pauvres.*

« Car, dit-il, nous autres, de qui l'on n'exige plus les observances légales, mais à qui Jésus-Christ adresse cette divine parole de son Évangile : *Si vous voulez être parfait, etc.*, nous devons savoir que, lorsque nous offrons seulement à Dieu la dîme de nos biens, nous sommes encore en quelque sorte sous le joug de la loi, et que nous ne sommes pas encore arrivés à cette perfection évangélique qui comble tous ceux qui la recherchent, de biens et de félicités, non-seulement dans la vie présente, mais encore dans la future.

« Jésus-Christ pourtant n'engage personne par une nécessité absolue de commandement, à la pratique de ces vertus sublimes et relevées ; mais il nous invite à choisir cet état de renoncement par une dévotion volontaire, et de suivre en cela le conseil salutaire qu'il nous donne et le désir de la perfection qu'il nous inspire.

« L'Évangile garde une si grande sagesse dans ses ordonnances, que comme il élève les forts à ce qui est de plus parfait, il ne souffre pas aussi que les faibles se rabaissent dans le dernier relâchement. Il offre aux premiers une béatitude achevée, et il accorde aux derniers qui se laissent surmonter par leur fai-

blesse, le pardon de leur infirmité. La loi, au contraire, garde un tempérament pour ceux qui observent ce qu'elle commande, et elle les tient comme dans un milieu, les séparant d'un côté de la damnation, et de l'autre de la gloire des parfaits. »

Ainsi, l'abbé Jean montrait à ceux qui venaient présenter leurs offrandes, que quoiqu'ils observassent la loi de Dieu d'une manière très-louable, ils pouvaient se regarder pourtant comme étant encore simplement sous la loi du précepte ; et qu'il désirait d'eux, par le zèle qu'il avait de leur perfection, quelque chose de plus : c'était de suivre le conseil évangélique, qui les élevait au-dessus de la loi, et les établissait dans un état plus éminent de sainteté. Conseil pourtant qu'il ne leur proposait que comme Jésus-Christ, et saint Paul après lui, l'avaient proposé ; sans obligation de le suivre comme un commandement exprès, mais comme une pratique très-sainte, et qui devait être volontaire.

Nous verrons l'effet que ce discours, rapporté plus au long par Cassien, produisit dans l'esprit de Théonas, dont nous parlerons bientôt.

On trouve dans le *Recueil des Paroles remarquables des Pères des déserts,* quelques sentences attribuées à l'abbé Élie, qui peut bien être l'économe de Scété. Il disait dans une rencontre : « Il y a trois choses que je crains : la première, quand mon âme sortira de mon corps ; la seconde, quand elle se présentera devant Dieu pour être jugée ; la troisième, quand ce souverain Juge prononcera son arrêt. » Il disait aussi : « Le péché n'a plus de force quand il est expié par la pénitence, et la charité n'est que feinte quand elle est accompagnée d'orgueil. » — « Les hommes, disait-il encore, ou pensent à leurs péchés, ou pensent à Jésus-Christ, ou s'occupent des autres hommes. » Il recommandait d'accompagner la psalmodie de l'attention de l'esprit ; car, si on y manque volontairement on perd, disait-il, le fruit de la prière. Il donnait aussi pour leçon, que si nous aimons les souffrances,

Cot. t. I, p. 447.

elles se changeront pour nous en consolations et nous procureront un grand repos. Un solitaire lui demanda comment il devait se conduire quand il avait eu le malheur de contrister son frère ; et il lui répondit : « Allez vous humilier devant lui avec un sincère repentir de votre faute, et témoignez-lui le regret que vous en avez, et Dieu ayant égard à votre humiliation, adoucira son cœur. Il exhortait les frères à user de modération dans le boire et dans le manger ; et disait que celui qui mangeait beaucoup sous prétexte qu'il travaillait beaucoup, ne méritait pas tant d'éloge que celui qui, travaillant peu, mangeait également peu. « Que le premier, ajoutait-il, ne se confie pas beaucoup en son travail; et que l'autre qui travaille moins et qui garde une grande abstinence, ait confiance en Dieu et bon courage pour sa perfection. »

Des solitaires vinrent se plaindre à lui d'être souvent tourmentés de mauvaises pensées. Il les considéra bien ; et voyant qu'ils avaient de l'embonpoint, et qu'ils étaient gros et gras, il se tourna vers son disciple et lui dit en souriant : « En vérité, mon frère, je rougis de voir que vous nourrissiez si bien votre corps, qui doit être un jour consumé par les vers, et qu'avec cela vous veuilliez passer pour un moine. Ignorez-vous que la pâleur et la maigreur du visage, jointes à l'humilité, font l'ornement d'un solitaire ? »

Il recommandait beaucoup de ne pas croire trop légèrement le mal qu'on entend dire des autres, et de ne pas même s'en rapporter à ses propres yeux, parce que le démon s'en sert souvent pour souiller notre âme par une curiosité nuisible, et pour nous détourner de penser à Dieu ou à nos péchés. Sur quoi il racontait, qu'ayant cru voir un jour qu'un homme cachait sous l'aisselle une petite courge pleine de vin, il crut devoir l'en détourner par charité ; mais cet homme ayant ôté son manteau, il se trouva qu'il n'avait rien. C'est ainsi que le démon nous trompe quelquefois pour nous porter à juger témérairement du prochain.

Il donnait aussi comme un avis très-essentiel, de ne pas différer de recourir à Dieu dans la tentation, et disait à propos de cela, qu'un ancien solitaire étant venu se loger dans un vieux temple des idoles, les démons lui apparurent et lui dirent : « Sors de ce lieu qui nous appartient. » Ce bon vieillard, au lieu de s'adresser à Dieu pour dissiper ces esprits de ténèbres, s'amusa à disputer avec eux, et leur dit que ce lieu ne leur appartenait pas et qu'ils n'en possédaient point sur la terre. Comme il avait mis dans ce temple ses branches de palmier pour travailler, les esprits malins les prirent et les dispersèrent çà et là ; et le solitaire s'obstina encore à les ramasser sans recourir à Dieu. Enfin les démons le saisirent et le jetèrent de force hors du temple. Alors s'accrochant d'une main à la porte, il se mit à crier : « Seigneur Jésus, venez à mon secours ; » et à ce nom adorable les démons disparurent. Il se mit aussitôt à pleurer, en disant : « Hélas ! Seigneur, voyez comment ces esprits de malice osent arracher un homme de sa demeure. » Et Dieu lui fit entendre sa voix, et lui dit : « Vous avez trop négligé de recourir à moi. Voyez comment je suis venu à vous lorsque vous avez imploré mon secours. » Cet exemple, ajoutait l'abbé Élie, nous apprend qu'il ne faut pas rester dans l'inaction au temps de la tentation, et qu'il faut combattre avec courage et recourir à Jésus-Christ qui a bien voulu être attaché à la croix pour l'amour de nous.

Il y a d'autres solitaires du même nom. Il y avait un Élie dans le désert d'Antinoé ; nous en avons parlé ailleurs. Un autre qui gouvernait un monastère de vierges, dont parle Pallade ; un autre qui demeurait auprès du Jourdain ; et un autre qui était moine du monastère de saint Sabas. Mais tous ceux-là n'ont aucun rapport avec celui dont nous venons de parler. Rufin, dans son *Histoire ecclésiastique*, dit qu'il avait vu dans l'Apéliote un solitaire Élie, avec Sybrion ou Scyrion, et Paul. C'était vers l'an 374, selon Tillemont, qui avoue qu'il ne sait ce que c'est que ce lieu. Rufin ne dit rien de particulier de cet Élie.

Il faut parler à présent de l'abbé Théonas. Nous recueillons de Cassien, qui l'avait connu et qui le fait parler dans ses conférences, ce que nous en avons à dire. Il est bien différent de l'anachorète Théon ou Théonas, dont nous avons donné ailleurs les Actes en parlant des solitaires d'Oxyrhynque, et qui passa plus de trente ans sans parler, quoi qu'il fût bien en état de le faire, ayant cultivé dès sa jeunesse, non-seulement la langue égyptienne et la grecque, mais encore la latine ; au lieu que Théonas, économe de Scété, fut un homme de campagne, qui par conséquent songea peu à apprendre le latin.

Son engagement dans la vie monastique fut accompagné de circonstances si extraordinaires, que Cassien, qui les rapporte, avoue qu'il n'ose ni le blâmer, ni le louer. Voici en substance ce qu'il en dit : « Lorsque Théonas était encore jeune, ses parents l'engagèrent malgré lui dans le mariage, par l'appréhension qu'ils avaient qu'il ne se laissât emporter aux déréglements de la jeunesse. Après donc qu'il eut passé six ans avec sa femme, il vint un jour voir le célèbre abbé Jean, qui avait été alors choisi, pour le mérite de sa sainteté, pour être le dispensateur des biens du monastère, et lui apporta quelques présents. » L'abbé Jean lui fit là-dessus le discours dont nous avons parlé plus haut, ainsi qu'aux autres qui étaient venus lui présenter la dîme et les prémices de leurs fruits. « Et Théonas, poursuit Cassien, ayant entendu ses instructions, en conçut un désir ardent de la perfection évangélique. Ce qui l'humilia et le toucha davantage fut ce que le saint vieillard lui dit, que non-seulement il n'avait pas encore acquis cette perfection, mais qu'à peine il avait satisfait aux ordonnances de la loi ; puisque bien qu'il eût exactement offert tous les ans à Dieu la dîme de ses biens, il n'avait néanmoins ouï parler des prémices ; et que quand même il s'en serait acquitté avec soin, il serait pourtant fort éloigné de la perfection où l'Évangile nous exhorte.

Dans ces pensées il retourna chez lui, percé jusqu'au cœur de

cette tristesse qui cause une pénitence salutaire; et ne doutant plus de ce qu'il avait à faire de son côté, parce que cela était déjà résolu, il ne pensa qu'au salut de sa femme. Il tâcha donc par tous les moyens possibles de la faire entrer dans ses sentiments, et de l'embraser des mêmes désirs. Il lui fit des exhortations pressantes, et la pria jour et nuit avec tant de larmes, qu'il ne tint pas à lui qu'ils ne se consacrassent tous deux à Dieu pour le servir dans une pureté parfaite. Il lui représenta qu'il était dangereux de différer sa conversion, et de remettre à un autre temps les résolutions d'une meilleure vie : que la vigueur de l'âge ne nous mettait pas à couvert de la mort, puisqu'on voyait tous les jours les enfants les plus jeunes mourir aussi bien que les vieillards.

« Mais ces instances si pressantes ne purent rien sur l'esprit de sa femme ; et bien loin de se rendre à ses larmes, elle lui déclara que si l'abandon où il la voulait laisser la faisait tomber dans quelque crime, ce serait sur lui qu'en retomberait toute la faute, puisqu'il aurait rompu le lien sacré de leur mariage. »

Théonas ne se rebuta pas. Il ajouta de nouvelles raisons à celles qu'il lui avait données pour l'amener à son sentiment ; mais la voyant inflexible, il lui dit : « Je vous déclare aujourd'hui que si je ne puis vous retirer de la mort, vous ne pourrez aussi me séparer de Jésus-Christ ; j'aime mieux faire divorce avec vous qu'avec Dieu même. » A ces mots, il sortit du logis, renonça à ses biens et s'en alla au monastère.

C'est ainsi que Cassien raconte le changement d'état de l'abbé Théonas; mais comme il sentait fort bien qu'il était contre les règles, puisqu'il n'est pas permis de séparer ce que Dieu a uni, et que le lien du mariage est sacré, il prend des précautions sur le jugement qu'on en peut porter, ou les conséquences qu'on en pourrait tirer, et dit : « Je prie ici les lecteurs de ne point croire que j'aie rapporté cette histoire dans la vue de porter personne à rompre le sacré lien du mariage. Nous sommes par la grâce de

Dieu si éloignés de le condamner, que nous protestons au contraire, selon la parole du grand Apôtre, *que le mariage est honorable en tout, et que le lit nuptial est sans tache*. Je n'ai point eu d'autre dessein dans ce récit que de narrer fidèlement la conversion de ce saint homme; et de quelque manière qu'on considère cette action, soit qu'elle plaise ou déplaise, je prie qu'on ne m'en rende pas responsable en aucune sorte... Comme je ne prétends aucune part aux louanges que quelques-uns pourront lui rendre, il est de la justice que je ne sois pas exposé à l'envie et à la censure de ceux qui ne l'approuveront pas. »

b. 13.

Nous ne nous étendrons pas davantage là-dessus. Il y aurait beaucoup à dire ; ce qui interromprait trop le fil de notre narration. On peut voir ce qu'en ont dit Gazæus dans son *Commentaire* sur cet endroit de Cassien ; Henri Cuïkius, évêque de Ruremonde, dans ses *Notes critiques* insérées dans l'édition de Gazæus ; et le cardinal Bellarmin dans ses *Controverses*. Mais comme Cassien n'ajoute point d'autres circonstances dans cette action si extraordinaire, et qu'il assure d'ailleurs que Théonas s'éleva à une grande sainteté, il est du moins à croire, ou que sa femme consentit enfin à son engagement dans l'état monastique, et que si le commencement ne fut pas sans défaut, les suites en furent meilleures, ou que nous ignorons les raisons plus secrètes qu'il donna aux Pères des déserts, pour justifier sa démarche, que Cassien assure qu'ils parurent approuver en l'élevant au diaconat; « d'autant plus, ajoute le même auteur, que le jugement de Dieu s'est déclaré visiblement par un grand nombre de miracles qu'il fit éclater en ce saint homme. » Ce qu'on doit pourtant entendre, non pas en conséquence de son action, mais de la vertu éminente où il s'éleva depuis.

Le même auteur fait parler l'abbé Théonas dans trois de ses conférences, comme nous l'avons déjà remarqué. Il dit que cet abbé l'étant venu visiter dans sa cellule pendant le temps pascal, il lui demanda pourquoi, dans son monastère, on ne se mettait

point à genoux dans la prière durant les cinquante jours du temps pascal, et qu'on n'osait y jeûner jusqu'à l'heure de none. Cela donna occasion à Théonas de parler de la nature du jeûne, et de dire que n'étant ni bon ni mauvais par lui-même, il ne devenait l'un ou l'autre que par l'intention de celui qui le pratiquait, ou qui l'observait dans le temps prescrit. Sur quoi il donne ces règles très-sages :

« Si, dit-il, lorsque la langueur et l'abattement du corps obligent plutôt un religieux à réparer ses forces par un peu plus de nourriture, qu'à jeûner avec rigueur, il voulait demeurer ferme dans l'abstinence la plus sévère, ne le faudrait-il pas regarder plutôt comme homicide de lui-même, que comme une personne qui a soin de son salut ? Et si, lorsque quelque fête solennelle oblige à relâcher un peu l'austérité ordinaire du manger, quelqu'un voulait, avec une sévérité rigide, garder l'ordre accoutumé de ses jeûnes, ne le blâmerait-on pas comme affectant une singularité déraisonnable ? »

Ce principe étant donc établi, que le jeûne n'est bon ou mauvais qu'autant qu'il est pratiqué avec pureté d'intention et dans le temps propre, il faut voir si tous les temps sont propres pour cela. Or, poursuit Théonas, l'Évangile nous déclare que non, puisque les disciples de saint Jean, qui croyaient que leurs jeûnes les rendaient parfaits, s'étant venus plaindre à Jésus-Christ de ses Apôtres, en lui disant : « *Pourquoi nous autres et les Pharisiens jeûnons-nous si souvent, et que vos disciples ne jeûnent point ?* » la réponse qu'il leur fit, montre que le jeûne n'est ni nécessaire ni convenable en tout temps. « *Les enfants de l'époux* leur dit-il, *peuvent-ils être dans le deuil pendant que l'époux est avec eux ? Mais les jours viendront qu'on leur ôtera l'époux, et alors ils jeûneront.* » C'est donc conformément à ces paroles du Sauveur, qu'on ne jeûne pas pendant le temps pascal, qui est tout consacré à la joie de la résurrection du Sauveur.

Matth. !

L'abbé Théonas parle ensuite du jeûne du Carême, et fait voir

une espèce de rapport qu'il y a entre la dîme prescrite par la loi de Moïse, et le jeûne de la quarantaine, qui est comme la dîme de toute l'année que nous offrons de nos corps à Dieu en les mortifiant ; mais il y faut ajouter l'offrande des prémices comme dans l'ancienne loi, et ces prémices sont que nous consacrions à Dieu les premiers moments de notre journée, à l'imitation de
l. 119. David, qui disait : « *J'ai prévenu de grand matin, et j'ai crié vers vous, Seigneur.* » Sur quoi Théonas donne cette belle instruction :

« Si nous voulons accomplir efficacement ce que nous disons par ce verset, nous devons tâcher, à notre réveil, de veiller de telle sorte sur nos premières pensées, que nous les défendions des attaques de cet ennemi si subtil et si envieux, de peur que, s'il y mêle quelque chose de ses malignes impressions, il ne fasse rejeter de Dieu les prémices que nous lui voulions offrir..... Si donc nous souhaitons de lui consacrer et de lui offrir des prémices agréables, nous devons mettre au rang de nos plus grands soins, celui de conserver aux heures du matin tous nos sens comme des holocaustes purs et sans tache, que nous devons consacrer à Dieu.

« Je sais que plusieurs, même d'entre les séculiers, gardent avec grand soin cette louable coutume, et que, se levant avant le jour, ou au point du jour, ils prennent bien garde de ne s'embarrasser d'aucune affaire et d'aucun soin avant que d'aller à l'église consacrer en la présence de Dieu les prémices des actions de la journée. »

Enfin, l'abbé Théonas dit à Cassien et à Germain, que les anciens avaient remarqué que le démon tentait toujours davantage les solitaires au temps du carême qu'en tout autre, pour les détourner de la retraite et de la mortification ; ce qui peut servir de consolation aux personnes pieuses, qui quelquefois sont plus tentées de rompre leur abstinence au temps prescrit, ou d'agir contre les bonnes résolutions qu'elles ont formées, parce que c'est

quand nous voulons plus nous mortifier et nous affermir dans le bien, que le démon fait des efforts pour nous en détourner.

Cette dernière réflexion de l'abbé Théonas donna lieu à l'abbé Germain de lui demander pourquoi, lorsqu'on jeûne et qu'on se mortifie davantage, c'est alors que la chair nous fait une plus rude guerre ; mais Théonas considérant que cette question ne se pouvait résoudre en peu de mots, et qu'il était temps de finir la conférence, il différa d'en parler à un autre temps, et ce fut sept jours après, le temps de Pâques étant achevé. Cassien et Germain se rendirent alors pour cela à sa cellule, après l'office de Vêpres vers le commencement de la nuit, et il prit occasion de la question qu'ils lui avaient proposée de les entretenir des empêchements extérieurs de la sainte communion.

L'abbé Germain lui dit donc : « Nous croyons, mon Père, que la Providence de Dieu a permis que nous vous ayons fait cette question pour vous en proposer une autre que la retenue m'a jusqu'à présent empêché de vous faire. Si, dans le temps que nous devons communier, nous sentons qu'il nous est arrivé quelque accident durant la nuit, peut-on prendre la liberté de participer à ces mystères, ou doit-on s'en retirer par respect ? »

A quoi Théonas répondit : « Nous devons tâcher d'être dans une pureté particulière aux temps que nous voulons communier, et apporter tous les soins possibles pour empêcher que nous ne ressentions ces accidents fâcheux, la nuit même du jour que nous devons approcher de l'autel. Mais si la malignité du démon, voulant nous priver de ce divin remède, se joue de notre vigilance pendant que nous dormons, en nous procurant quelque illusion où la volonté n'a nulle part, pour un empêchement de notre sanctification, nous pouvons et nous devons, malgré ses artifices, approcher avec confiance de cette céleste nourriture. Que si au contraire nous reconnaissons que cet accident nous est arrivé par notre faute, nous devons consulter notre conscience et écouter avec tremblement cette parole de saint Paul : *Qui-* I Cor.

conque mangera le pain et boira indignement le calice du Seigneur, sera coupable de la profanation du corps et du sang du Seigneur. »

L'abbé Théonas voulant montrer que c'est quelquefois l'artifice de l'ennemi des âmes qui excite en nous ces effets fâcheux, rapporte l'exemple d'un solitaire de ce temps-là, qui s'y était longtemps trouvé soumis. « S'étant donc abstenu longtemps, dit-il, des saints mystères par un humble respect et une sainte frayeur, il se résolut enfin de consulter ses supérieurs sur ce sujet, espérant de trouver dans leurs conseils charitables le remède de ses maux et de sa douleur.

« Ces excellents médecins spirituels ayant donc examiné mûrement en lui la cause de ces illusions, et ayant reconnu que ni l'âme ni le corps n'y avaient aucune part, et que cela ne lui arrivait que par l'artifice de la malice du démon, ils lui conseillèrent de s'approcher sans rien craindre de cette table sacrée, de peur que s'il persistait de s'en abstenir plus longtemps, il ne se laissât surprendre aux piéges de son ennemi, qui voulait ainsi l'empêcher de participer au corps et à la sanctification de Jésus-Christ, afin de le priver pour jamais d'un remède si efficace et si salutaire.

« Mais, dit-il ensuite, notre cœur doit être tellement affermi dans l'humilité, qu'il nous imprime toujours le sentiment de notre indignité, quand même nous aurions fait de notre mieux pour nous préparer à ce sacré mystère par une plus grande pureté, étant persuadés que nous ne sommes pas dignes d'y participer, soit à cause de la sainteté de Jésus-Christ, soit parce qu'il n'y a point d'homme qui puisse être tellement sur ses gardes dans cette guerre invisible où nous sommes en ce monde, qu'il soit à couvert de tous les traits du démon, et qu'il n'en reçoive quelque atteinte ; ce qui fait qu'il pèche quelquefois, ou par ignorance, ou par négligence, ou par vanité, ou par surprise, etc. »

L'abbé Germain lui proposa là-dessus cette difficulté : S'il n'y

a personne qui soit sans péché, il n'y a donc personne de saint ? Nous ne pouvons pas nier, répondit l'abbé Théonas, qu'il n'y ait plusieurs saints et plusieurs justes ; mais il y a une grande différence entre être saint et être sans tache ; et la différence de Jésus-Christ d'avec nous, est qu'il n'avait que la ressemblance de la chair du péché, au lieu que nous en avons la vérité. Il a été tenté comme nous, par le démon de l'intempérance, de vaine gloire et d'orgueil. On peut dire encore qu'il le fut lorsqu'il souffrit les fouets, les soufflets, les crachats et le supplice de la croix ; mais rien de tout cela ne pouvait le faire tomber dans le péché. Il avait la vérité de la substance de l'homme, étant vraiment homme ; mais il n'avait que la ressemblance de la chair du péché, paraissant y être sujet et ne l'étant pas, puisqu'il était impeccable. Au contraire, tous les saints et tous les justes n'ont pas seulement la ressemblance de la chair du péché, mais la vérité même du péché (il faut excepter de cette règle la très-sainte Vierge, dont, comme dit saint Augustin, il n'est jamais question lorsqu'il s'agit de péché) ; et l'Écriture le déclare ouvertement quand elle dit que *le juste tombe sept fois le jour et qu'il se relève ;* et saint Paul, sachant que l'homme ne peut pénétrer jusque dans cet abîme inestimable de la pureté de Dieu, à cause de la résistance qu'il trouve dans la violence de ses passions, dit, dans cette longue agitation qu'il souffrait : *Je ne fais pas le bien que je veux ; mais je fais le mal que je hais.*

Prov.

Rom.

L'abbé Germain l'interrompit sur ce passage de l'Apôtre, en disant qu'il ne croyait pas que saint Paul eût parlé là comme en son nom, mais seulement en la personne des pécheurs. Mais Théonas lui fit voir dans une troisième conférence, qui roula sur ces mêmes paroles, que le saint Apôtre parlait de lui-même et des autres justes et non pas seulement des pécheurs, puisqu'on ne peut pas dire de ceux-ci, qu'ils ne font pas le bien qu'ils veulent, mais le mal qu'ils ne veulent pas ; car qui est le pécheur qui se plonge malgré lui dans le libertinage, le parjure ou la

conque mangera le pain et boira indig… que l'Apôtre ajoute?
gneur, sera coupable de la profanat… *Dieu, mais quant à la chair*
Seigneur. » … il est visible que le pécheur

L'abbé Théonas voulant mon… dans l'esprit, ni dans le corps. Le
de l'ennemi des âmes qui e… qu'il ne pouvait être uni continuelle-
porte l'exemple d'un sol… aurait souhaité, et que personne ne peut,
temps trouvé soumis … qu'il fait, être toujours attentif à Dieu,
des saints mystère… de tant de soins et agitée de tant d'inquié-
il se résolut en…
rant de tro… montre après cela que n'y ayant personne sans
maux et … vie, plus on est parfait, plus on découvre de fautes

« C… c'est un aveuglement déplorable de ne voir pas
ren… fautes. « Qui est le juste, dit-il, qui demeure si ferme
l'… dans ses résolutions, qu'il ne soit quelquefois surpris par la malice
du démon, cet ennemi si subtil et si artificieux? Et quoique les
fautes qu'il commet paraissent légères, ou n'être pas même péché
à ceux qui sont enveloppés dans d'autres plus considérables;
néanmoins cette multitude de fautes légères est très-pesante, et
presque insupportable à ceux qui connaissent véritablement quel
est le bien de la perfection. »

C'est ainsi que les justes et *les clairvoyants*, pour user de ce terme de l'Écriture, qui désirent avec ardeur devenir parfaits, remarquent et condamnent sévèrement en eux-mêmes des choses que notre œil intérieur ne découvre pas… tandis que ceux à qui l'endurcissement du péché et du vice a mis comme un voile épais sur leur cœur, ne remarquent point tout ce qui se glisse de mauvais dans leur âme, et le malheureux esclavage où elle se trouve engagée par sa dissipation et son attachement aux objets des sens.

Voilà pourquoi les plus grands Saints sont ceux qui gémissent davantage de leurs imperfections; et la triste expérience qu'ils ont que le poids de la chair les empêche de s'élever à ce but qu'ils souhaiteraient, et de s'unir, autant que le cœur le désire,

verain bien, fait qu'ils s'écrient avec l'Apôtre : *Malheu-* Rom. 7
me que je suis, qui me délivrera du corps de cette

es justes, continue l'abbé Théonas, gémissent en-
urs fautes en se comparant à l'infinie pureté de
t ce qui faisait dire au Prophète royal : « *N'entrez* Psal. 14
, Seigneur, en jugement avec votre serviteur, parce que nul homme vivant ne sera trouvé juste en votre présence. » Cette connaissance pourtant n'empêche pas qu'ils n'espèrent en Dieu, et ils disent avec saint Paul : « *La grâce de Dieu me délivrera par Jésus-Christ Notre-Seigneur.* » Rom. 7.

Enfin l'abbé Théonas termine sa conférence par ces paroles, qui contiennent un grand fond d'instruction. « L'œil pur et éclairé découvre toujours plus de taches. La vie sainte et irrépréhensible se reprend avec plus de sévérité et de douleur des fautes qu'elle remarque en elle ; et celui qui s'applique solidement à la vertu, trouve toujours de nouveaux sujets de multiplier ses gémissements et ses soupirs. Celui qui s'avance dans la piété, n'est jamais content de l'avancement qu'il a déjà fait. A mesure qu'il se purifie, il découvre en lui de nouvelles taches. Ainsi la vertu lui devient plus un sujet d'humiliation que de contentement, parce que plus il s'élève vers cet objet si pur, plus il découvre qu'il est encore éloigné de la fin et de la perfection à laquelle il tend..... »

Nous ne devons pourtant pas nous séparer de la sainte communion, parce que nous reconnaissons que nous sommes pécheurs. Nous devons au contraire nous approcher avec plus d'ardeur et d'avidité de cette divine nourriture, afin qu'elle nous serve à purifier nos âmes ; et la foi avec laquelle nous la recevons, doit être accompagnée d'une humilité très-sincère, afin qu'étant persuadés que nous sommes très-indignes de cette grâce, nous ne la désirions que comme le remède et la guérison de nos plaies. Sans cette disposition, on ne pourrait pas même s'approcher dignement de la

communion une seule fois l'année, comme font quelques-uns qui, étant dans les monastères, regardent d'une telle sorte la sainteté et la majesté de ces mystères terribles, qu'ils croient qu'on n'en doit approcher que lorsqu'on est entièrement pur et sans tache, sans considérer que c'est dans la participation de ces mystères que nous devons chercher la pureté et la sanctification de nos âmes; et il est vrai de dire que ces personnes tombent dans la présomption même qu'elles témoignent vouloir éviter, parce que lorsqu'elles disent qu'il faut être tout pur pour communier, elles croient donc l'être au moins dans le temps qu'elles communient; car il est bien plus juste de nous approcher tous les dimanches de ce pain céleste comme d'un remède à nos maladies, avec cette humilité qui nous fait croire et reconnaître que nous ne pouvons jamais mériter une si grande grâce, que de nous persuader par une vaine présomption, qu'à la fin de l'année nous serons devenus dignes de participer à ses saints mystères.

DIVERS RELIGIEUX DE SCÉTÉ [1].

Il y a eu au désert de Scété un Dioscore dont nous n'avons rien que cette sentence : « Un moine ne doit point suivre la gourmandise ; car quelle différence mettrait-on entre lui et les gens du monde, s'il recherchait la satisfaction de ses sens? Nous voyons même que quand ceux-ci sont malades, ils s'abstiennent des plaisirs pour rétablir la santé du corps. A combien plus forte raison un religieux doit-il s'en priver, pour préserver son âme du péché, et la rendre digne de jouir des délices éternelles. »

Il y a eu un autre Dioscore, surnommé de Nachiaste, qui,

[1] Bulteau, Tillemont, Cotelier.

selon Bulteau, peut bien avoir demeuré à Scété, ou dans quelque solitude voisine. Il se nourrissait de pain d'orge et de farine de lentilles, et s'imposait chaque année quelque pénitence ; comme de ne point chercher de compagnie, ou de ne parler à personne, ou de ne manger rien de cuit, ou bien de s'abstenir des fruits et des légumes. Il disait un jour aux autres religieux : « Si nous nous revêtons de l'habit des vertus, comme nous le sommes de celui de moine, nous ne nous trouverons pas nus dans l'autre vie. Mais, mes frères, qu'en sera-t-il de nous, si nous venons à nous présenter au Seigneur sans cette robe nuptiale ? Nous entendrons alors prononcer ces terribles paroles contre nous : *Précipitez-le dans les ténèbres extérieures, où il y aura des pleurs* Matth. 22-13 *et des grincements de dents.* Ah ! mes frères, ajoutait-il, quelle honte pour nous, si, après avoir porté l'habit monastique pendant un grand nombre d'années, nous n'avons pas la robe du festin céleste ? Quels seront nos regrets et notre confusion, lorsque nos pères et nos frères qui auront eu le bonheur de se sanctifier, nous verront livrés aux anges des ténèbres pour être tourmentés éternellement dans les abîmes de l'enfer ? »

Saint Pemen, parlant à un religieux qui était venu lui déclarer qu'il était plutôt porté à observer les fautes des autres que les siennes propres, lui cita l'exemple de Dioscore pour lui servir de règle dans cette tentation. « L'abbé Dioscore, lui dit-il, répandait un jour beaucoup de larmes dans sa cellule, quand son disciple y entra et le surprit dans cet état. « Hélas ! lui dit alors ce disciple, pourquoi, mon Père, pleurez-vous? » — « Je pleure mes péchés, lui répondit le vieillard. » — « Mais, mon Père, repartit le disciple, vous n'avez point de péché ? » — « Ah ! mon fils, lui répliqua le vieillard, si Dieu vous faisait connaître mes péchés, vous comprendriez que ni trois ni quatre personnes ne suffiraient pas pour les pleurer [1]. »

[1] Tillemont attribue ce sentiment d'humilité à l'abbé Isidore de Scété, t. VIII, p. 442. Mais Cotelier le rapporte de Dioscore, t. I, n. 3, p. 425.

Xanthias demeurait aussi à Scété. Il était si humble, qu'il disait qu'un chien était meilleur que lui, parce que cet animal a de l'amour pour son maître. Il recommandait beaucoup de ne pas se confier en sa propre justice; mais d'opérer son salut avec une sainte frayeur. « Le bon larron, disait-il, était sur la croix à cause de ses brigandages, et cependant il a obtenu le pardon en un moment par un bon mouvement de foi et de contrition. Judas, au contraire, après avoir été élevé à la dignité d'apôtre par Jésus-Christ même, perdit dans une nuit toute la gloire et le mérite de son apostolat, et fut précipité dans les enfers. Qui osera après cela se glorifier de ses œuvres? Malheur à ceux qui s'appuient sur leur propre justice; car nous voyons que tous ceux qui ont mis leur confiance en eux-mêmes ont fait des chutes funestes. »

Dieu lui avait donné un si grand empire sur les esprits malins, qu'ils ne pouvaient lui résister. Il fut obligé d'aller à Terenuth en Égypte, où étant extrêmement abattu à cause de ses grandes austérités, on voulut lui faire prendre un peu de vin. Tandis qu'il l'allait boire, on lui présenta un homme possédé du démon, qui le méprisa d'abord en disant à ceux qui l'avaient forcé d'y venir: « Vous m'avez amené un ivrogne. » Mais l'humble solitaire lui répondit, pour confondre son orgueil : « J'espère en Jésus-Christ qu'avant même que j'aie achevé de boire tu seras contraint de sortir. » En effet, tandis qu'il buvait, le démon se mit à crier: « Xanthias, tu me brûles; » et il sortit au même instant.

Olympe fut d'abord esclave à Alexandrie, et Dieu lui fit trouver grâce auprès de ses maîtres, qui lui permirent d'embrasser la vie solitaire. Il se retira pour cela à Scété. Il allait pourtant les voir tous les ans, et leur portait l'argent qu'il avait pu ménager sur son travail, comme pour marque de sa dépendance, ainsi que faisaient les autres esclaves qui étaient dans le monde. Ses maîtres, qui ne le considéraient plus que comme un grand serviteur de Dieu, tel qu'il était en effet, venaient au-devant de lui pour l'accueillir

avec plus de marques de vénération et d'amitié, se recommandaient beaucoup à ses prières, et ne voulaient point recevoir son argent; mais plus ils lui témoignaient d'estime, plus il s'humiliait devant eux. A peine était-il entré dans leur maison, qu'il mettait de l'eau dans un bassin et leur lavait les pieds, quoiqu'ils voulussent s'en défendre, leur disant qu'il les reconnaissait toujours pour ses maîtres, et qu'il leur avait des obligations infinies de lui avoir permis de s'engager au service de Dieu dans l'état monastique ; et que c'était bien le moins qu'après un si grand bienfait de leur part, il leur lavât les pieds. « Recevez encore, leur disait-il, en leur présentant l'argent, la redevance que je vous dois, autrement je resterai ici pour continuer à vous servir. » Ainsi forcés par ses instances, ils lui disaient de faire comme il trouverait bon, et en recevant son argent, ils le distribuaient aux pauvres, et le renvoyaient ensuite dans sa solitude comblé de marques de leur estime et de leur affection, lui donnant même à leur tour de quoi faire la charité aux autres frères.

L'abbé Mios de Belée, qui racontait ceci aux autres solitaires de son temps, dit que cette conduite si humble et si pleine de reconnaissance l'avait rendu célèbre dans Scété, où il n'était pas moins chéri que respecté. Nous ne savons rien de particulier de cet abbé Mios, sinon qu'il disait que l'obéissance attire aussi l'obéissance ; entendant par là que si nous obéissons à Dieu, Dieu aussi, par un effet de son infinie bonté, obéira à nos vœux en les exauçant. Un soldat lui ayant demandé si Dieu le recevrait à pénitence, il lui fit voir par un long discours qu'il n'en devait pas douter, et enfin il lui dit : « Répondez-moi, mon ami, sur ce que je vais vous dire : Si votre surtout était déchiré, le jetteriez-vous pour cela à la rue ? » — « Non, sans doute, répondit le soldat ; mais je le coudrais encore et je continuerais à m'en servir. » — « Puis donc, lui répliqua Mios, que vous ne rejetez pas votre casaque, quoique déchirée, pourquoi voulez-vous que Dieu rejette sa créature parce qu'elle a péché ? »

Pour revenir à Olympe. Il y a eu un solitaire de ce nom au désert des Cellules : on doute si ce n'est pas le même que celui dont nous venons de parler, n'étant pas extraordinaire qu'un solitaire ait demeuré dans divers temps dans deux endroits différents, d'autant plus que les moines de Scété et ceux de Nitrie et des Cellules avaient souvent des relations ensemble, et qu'ils passaient facilement d'un désert à l'autre.

On dit de cet Olympe, qu'étant extrêmement tourmenté par de mauvaises pensées, il les combattit par un travail très-pénible ; de sorte que ses forces en furent abattues, et que Dieu, en récompense de cette grande mortification, lui ôta la tentation, et rendit la paix à son âme.

Il racontait qu'un prêtre idolâtre, allant à Scété, était venu loger chez lui : « Et voyant, dit-il, de quelle manière vivaient les moines, il me dit : « Votre Dieu que vous servez avec tant de soin, ne vous découvre-t-il rien de ses mystères ? » Je lui répondis que non. « Pour nous, répliqua-t-il, quand nous sacrifions à notre Dieu, il nous révèle les siens et ne nous cache rien, tandis que vous autres avec vos travaux, vos veilles, votre solitude et votre austérité, hélas ! vous ne voyez rien de votre Dieu. Si cela est, il faut que, quoique vous paraissiez bons au dehors, vos cœurs soient infectés de mauvaises pensées qui vous séparent de votre Dieu, et qui l'empêchent de vous manifester ses mystères. » Il s'en alla ainsi ; et je le racontai, ajoute Olympe, aux anciens, qui en furent étonnés. Mais ils avouèrent que cet ennemi de la vérité en avait pourtant avancé une très-certaine et dont on pouvait profiter ; savoir, que les mauvaises pensées auxquelles on prend complaisance, nous séparent de Dieu. » Du reste, ce que disait ce prêtre des idoles, que ses dieux lui révélaient leurs secrets, était une imposture par laquelle il voulait se vanter, ou peut-être se moquer des solitaires. C'est la juste remarque d'un savant critique, qui ajoute que cela doit être arrivé avant que Théodose I eût défendu tout sacrifice et tout culte des idoles.

Nous ne savons rien de Théodore de Scété, que nous plaçons dans ce chapitre, que cette sentence : « S'il me vient dans l'esprit des pensées qui me troublent et qui m'attristent, que dois-je faire? Je dois m'efforcer de les chasser, et recourir en même temps à la prière. »

Paul et Timothée étaient frères, et s'étaient retirés dans le désert de Scété pour y vivre saintement ; mais le démon, jaloux de leur bon dessein, les traversait en excitant des disputes entre eux. Enfin Paul dit à son frère : « Quand finiront nos altercations? » Et Timothée lui répondit : « Croyez-moi, quand je vous aurai donné quelque sujet d'inquiétude, supportez-moi avec douceur et patience; j'en ferai de même à votre égard. » Ils le firent ainsi, et depuis ils vécurent en bonne intelligence. Cependant le métier qu'ils faisaient était fort utile aux solitaires, et à cause de cela ils étaient sans cesse chez eux. Timothée trouva que c'était trop, et il était déterminé à quitter ce métier, puisqu'il ne pouvait jouir d'aucun repos dans le jour. Mais son frère lui dit : « Contentons-nous du repos de la nuit, il nous suffit pourvu que nous veillons sur nos pensées. »

DISCIPLINE MONASTIQUE DES SOLITAIRES DE SCÉTÉ [1].

Nous recueillons ce que nous allons dire de la discipline des solitaires de Scété, partie des règles d'Orient, qui sont dans la collection de Benoît d'Aniane, et partie des auteurs de l'*Histoire monastique*. Quoique le désert de Scété soit éloigné de celui de Nitrie, cependant les solitaires de l'un et de l'autre avaient beaucoup de relations entre eux, et les principaux Pères de ces soli-

[1] *Vitæ Patrum*, Sozomène, Benoît d'Aniane, Bulteau.

taires, comme les Macaires, les Sérapions, les Pambons, les Agathons, etc., ou avaient des cellules dans ces déserts, ou s'assemblaient quelquefois pour concerter entre eux sur le bien spirituel des moines qu'ils gouvernaient, pour décider des cas extraordinaires qui pouvaient arriver, et pour dresser des statuts et des règles pour la conduite et le bon ordre de leurs monastères. Ainsi les règles dont nous allons donner l'abrégé ne sont pas si particulières au désert de Scété, qu'elles n'aient été également établies pour ceux de Nitrie et des Cellules. Il y en a une composée dans une assemblée par les saints abbés Sérapion, Macaire, Paphnuce et un autre Macaire. Ces deux Macaires sont assurément l'ancien ou le Macaire d'Egypte, et le jeune ou l'Alexandrin.

Il y a encore deux autres règles à la suite de celle-ci dans le *Recueil de saint Benoît d'Aniane*, dont on ne marque pas les auteurs, ni à quels solitaires elles ont été adressées ; mais on y voit une si grande conformité avec celle de saint Macaire d'Alexandrie, qu'on ne peut guère douter qu'elles n'aient été faites pour les moines de ces déserts. On y reconnaît le même esprit, et on y trouve plusieurs articles qui ne sont que la répétition de ce qui avait été statué par ce Saint, et dans les mêmes termes, ou au moins équivalents.

Toutes ces règles donc nous donnent de grandes lumières sur les saintes pratiques des solitaires de Scété, et sur celles de leurs voisins ; et on y reconnaît d'une part la vigilance des Pères qui les conduisaient, et la fidélité de ceux qui étaient conduits à suivre leurs ordonnances.

La règle des saints Pères Sérapion, Paphnuce et Macaires, contient seize chapitres, outre la préface, dans laquelle il est dit que ces Pères s'étant assemblés par un conseil salutaire, ils ont prié le Seigneur de les éclairer des lumières de son divin esprit, pour connaître ce qu'ils devaient prescrire aux frères pour se conduire saintement. Ensuite l'abbé Sérapion dit :

« Puisque nous voyons, comme dit le Prophète royal, que

toute la terre se ressent de la miséricorde du Seigneur, et qu'on Psal. 32.
voit des armées nombreuses de solitaires se rassembler de toute part pour travailler à acquérir la perfection religieuse, et que d'ailleurs dans la vaste étendue des déserts il y a du danger pour les frères d'habiter seuls, à cause des monstres qui peuvent leur causer de grandes frayeurs, il convient que nous suivions ce que le Saint-Esprit nous apprend dans les saintes Écritures, où il est dit : *Qu'il est doux et avantageux que des frères habitent* Psal. 132
ensemble ; et dans un autre endroit, que *Dieu nous réunit dans* Psal. 67.
une même maison. Suivant donc cette règle de piété que le Saint-Esprit nous a dictée, nous voulons que les frères s'unissent avec une sainte joie et une grande consolation de cœur, pour vivre ensemble dans un même monastère. Mais pour mieux cimenter cette union et rendre cette société véritablement consolante, nous voulons qu'ils y soient sous la dépendance d'un ancien, auquel ils se soumettent en tout avec joie, sans s'écarter jamais de ses avis et de ses ordres, selon ces paroles du saint Apôtre : *Obéissez à vos supérieurs, car ils sont chargés de veiller* Hebr. 13.
sur vous ; et celles de Notre-Seigneur : *Je ne veux point le sacri-* Matth. 9.
fice, mais l'obéissance. Les frères ainsi unis dans les monastères, doivent s'exciter à pratiquer fidèlement cette soumission et cette obéissance, en considérant que c'est par cette vertu que le patriarche Abraham s'est rendu agréable à Dieu et a été appelé son ami ; que les Apôtres ont été trouvés dignes de rendre témoignage des mystères de Jésus-Christ devant les tribus et les peuples ; et qu'enfin Jésus-Christ étant descendu du ciel, a dit Joan. 6.
qu'il était venu non pas pour faire sa volonté, mais pour faire la volonté de Celui qui l'avait envoyé. »

L'abbé Macaire parle ensuite de la conduite que doivent garder les supérieurs, de l'ordre à observer dans le chant des psaumes dans l'assemblée des frères, de l'examen qu'on doit faire de ceux qui se présentent pour embrasser la vie monastique, et de la charité avec laquelle on doit recevoir les hôtes, et dit :

« Après ce qui vient d'être réglé, touchant la perfection à laquelle les frères doivent tendre, leur union sainte dans les monastères, et leur obéissance aux supérieurs, il faut instruire ces supérieurs mêmes des devoirs qui les regardent personnellement. Vous devez donc vous conduire, vous qui par votre charge êtes les pères des autres, comme l'ordonne le saint Apôtre quand
Thes. 1, 7. il dit : *Servez d'exemple à ceux qui ont la foi ;* c'est-à-dire, qu'en employant les moyens salutaires que la piété et une charitable fermeté inspirent, vous portiez les frères à se dégager des affections de la terre et à les tourner vers les biens du ciel,
1 Tim. 4, 2. selon ces paroles encore du même Apôtre : *Reprenez, supprimez, blâmez avec une continuelle patience, et sans vous lasser d'instruire.* Il faut aussi que celui qui est établi pour conduire les autres, ait d'une part une charité tendre et pieuse pour chacun des frères en particulier, et que d'autre part il veille exactement à l'observance de la discipline régulière, se souvenant de ce que
Matth. 7, 2. le Seigneur a dit : *Vous serez mesuré à la même mesure dont vous aurez mesuré les autres.* »

Il dit encore : « Lorsqu'on sera assemblé pour la prière, aucun frère ne chantera le psaume que celui qui préside ne le lui ordonne ; mais voici l'ordre qu'on gardera. Personne ne précédera celui qui préside, soit pour se lever dans l'assemblée, soit pour
Luc. 14, 10. chanter le psaume ; puisque l'Écriture dit : *Mon fils, ne désirez pas d'être au-dessus des autres, et lorsque vous serez invité à des noces, ne prenez pas la première place.* Que si celui qui doit présider tarde de se rendre à l'assemblée, on attendra pour savoir ce qu'on doit faire, et on suivra dans un esprit d'obéissance, ce qu'il trouvera bon d'ordonner. »

Il dit encore : « Montrons aussi comment on doit éprouver ceux qui quittent le monde pour apprendre l'état de moine. Il faut donc principalement s'attacher à les faire renoncer aux richesses du siècle et à arracher de leur cœur l'affection qui leur en resterait. Si celui qui se présente pour être moine est pauvre, il ne

faut pas compter pour cela qu'il n'ait point de richesses auxquelles on doit l'obliger de renoncer; il peut bien avoir celles que le Saint-Esprist réprouve par la bouche du Sage lorsqu'il dit : *Mon âme hait le pauvre orgueilleux et le riche menteur;* Eccl. 25.
et il l'appelle ailleurs, *un orgueilleux couvert de blessures.* Psal. 88

« Le supérieur doit donc observer avec grand soin, que si celui qui veut être moine est pauvre, il examine bien s'il est orgueilleux et lui fasse quitter ses pernicieuses hardes. Il exigera aussi, pour principale disposition, l'entier renoncement à sa volonté propre, comme le sacrifice que Dieu agrée préférablement à tout autre, et la préparation du cœur à se soumettre humblement à tout ce qu'on lui ordonnera. Ceux qui seront ainsi reçus dans le monastère, doivent dans tout ce qui leur arrivera, qui pourrait contrarier leur inclination, doivent, dis-je, se souvenir que l'Apôtre nous recommande la patience dans la tribulation; qu'il faut être régulier dans tout ce qu'on fait; qu'il faut réprimer avec soin les moindres mouvements de la colère, et s'appliquer à la pratique des vertus. Rom 12. Eph. 6.

De plus, ceux qui se présenteront pour être reçus, demeureront hors de la porte du monastère pendant une semaine entière, et aucun des frères ne formera de liaison avec eux; mais on les éprouvera en ne leur promettant que des choses dures et pénibles. S'ils soutiennent ces épreuves et persévèrent à prier qu'on les reçoive, on acquiescera à leurs instances, et le supérieur les introduira dans le monastère, où on leur montrera la règle qu'on y observe, et les devoirs qu'ils auront à remplir.

« Si celui qui demande d'être reçu possède de grands biens dans le monde, on lui proposera avant toutes choses ce qui est marqué dans l'Évangile, que Jésus-Christ dit au jeune riche : *Vendez vos biens, donnez-en le prix aux pauvres, portez votre* Marc. 10.
croix et suivez-moi. Ensuite le supérieur lui recommandera de ne réserver d'autre trésor que la croix de Jésus-Christ qu'il tient entre les mains, et de suivre ce divin Maître. Du reste, il doit

savoir que la voie de la croix qu'il doit suivre est, avant tout, la parfaite obéissance, ne faisant jamais sa volonté propre, mais uniquement celle d'autrui. S'il veut donner aussi quelque portion de ses biens au monastère, on lui fera également entendre qu'il ne lui sera plus permis d'en disposer, non plus que de sa personne. Et enfin, si quelqu'un de ses serviteurs veut imiter son exemple, quand il sera admis dans le monastère, il ne le considérera plus comme ayant été à son service, mais comme étant devenu son frère, afin qu'il soit un religieux parfait en tout sens. »

Il dit encore : « Il ne doit être permis à aucun frère de se présenter pour répondre à ceux qui viendront au monastère, ce soin étant confié uniquement à celui que le supérieur a commis pour recevoir les hôtes. Aucun frère non plus ne pourra prier avec eux, ni leur donner le baiser de paix, qu'ils n'aient vu auparavant le supérieur. Il n'y aura que le supérieur, ou ceux à qui il l'aura ordonné, qui s'entretiennent avec eux. Aucun frère ne pourra leur demander ni d'où ils viennent, ni à qui ils en veulent, ni où ils vont. Pareillement si un frère étranger se présente au monastère, il n'ira pas à table avec les autres frères, mais le supérieur mangera seul avec lui pour un plus grand sujet d'édification : on ne permettra pas aux autres frères de lui parler. Et enfin, on tiendra pour règle qu'il ne sera pas permis aux frères de former aucun entretien inutile avec les personnes du dehors, même sur des choses spirituelles ; et qu'ils n'écouteront d'autre instruction que celle que leur supérieur leur donnera sur les saintes Écritures, ou celui qu'il destinera pour les entretenir des choses de Dieu. »

L'abbé Paphnuce prit ensuite la parole et parla du jeûne, de la sanctification du dimanche, du travail, de la charité mutuelle que les frères devaient pratiquer, et dit : « Mes frères, tout ce que vous venez de dire est très-utile au salut des âmes : il faut à présent parler de l'observance du jeûne. Nous apprenons des

Écritures à quelle heure nous devons fixer le temps du repas, puisqu'il est dit que *Pierre et Jean montaient au Temple pour assister à la prière de la neuvième heure.* Il ne doit donc pas être permis aux frères dans le monastère, de manger avant l'heure de none, excepté le dimanche et les cinquante jours depuis Pâques jusqu'à la Pentecôte. De plus, les frères aux jours de dimanche, vaqueront entièrement aux exercices spirituels, sans s'occuper à autre chose, sous quelque prétexte que ce soit. Ils emploieront ce saint jour tout entier à louer le Seigneur, par l'oraison, la psalmodie et les sacrés cantiques. Act. 1,

« Il faut aussi que les frères suivent l'ordre que je vais dire dans les exercices de la journée. Ils vaqueront aux exercices de piété depuis la première heure jusqu'à la troisième ; et depuis celle-ci jusqu'à la neuvième, ils s'occcuperont à ce qui leur sera ordonné par le supérieur, et le feront avec soumission, sans murmurer, selon cet avis de saint Paul : *Obéissez en toute chose sans murmurer;* car ils doivent craindre cette terrible menace du même Apôtre, qui dit : *Ne murmurez point comme firent quelques-uns d'entre eux, qui furent exterminés par un ange.* Le supérieur aura soin aussi de donner ses ordres pour le travail qu'on doit faire, à un des frères auquel tous les autres se soumettront, évitant par là tout sujet de contestation. » Philip. 2 Cor. 10,

Il dit encore : « Le saint Apôtre nous ayant donné l'exemple de travailler, en disant aux Corinthiens : *qu'il gagnait sa vie par le travail de ses mains, pour n'être à charge à personne;* il faut que le supérieur règle ce travail de façon qu'il ait égard aux besoins des frères. Ainsi, si quelque frère se trouvait indisposé, il doit examiner l'état de son mal et tâcher d'y remédier, en le soulageant tant du jeûne que du travail. Que si la maladie était plus spirituelle que corporelle, comme s'il était attaqué de quelque tentation, alors il doit l'appliquer davantage au travail, puisque le saint Apôtre disait de lui-même, *qu'il réduisait son corps en servitude;* et on doit surtout empêcher que ce frère ne fasse en rien sa propre volonté. » 1 Cor. 1 Cor.

Il dit encore : « Lorsque la communauté sera nombreuse, les frères serviront chacun à son tour par semaine, selon que le supérieur le réglera. Il nommera un cellerier, qui pourvoira à ce qu'il faut pour l'entretien des frères ; et il fera attention de choisir pour cela un religieux qui ne soit pas sujet à la gourmandise, qui sache distribuer à chacun ce qu'il lui faut, selon les règles de la charité évangélique, et qui craigne de tomber dans le crime de Judas, que l'Écriture accuse d'avoir été un voleur. Cet économe doit avoir présente dans son esprit cette sentence de
ı. 3, 13. l'Apôtre : *Que ceux qui rempliront bien leur ministère, s'acquerront un plus haut degré,* et opéreront le salut de leur âme.

« De plus, les frères doivent regarder comme des choses sanctifiées, tout ce qui est à l'usage du monastère, soit vases, soit outils, ou autre chose ; et que s'ils n'en ont pas le soin qu'ils en doivent avoir, ils méritent d'être condamnés comme ce roi, qui eut l'audace de boire avec ses concubines dans les vases sanctifiés
n 5. de la maison de Dieu. Enfin on signifiera tous les jours ces ordonnances aux frères, afin qu'ils n'y manquent pas et ne se rendent pas coupables. »

L'autre abbé Macaire parla ensuite des moyens d'entretenir la paix et l'union dans les monastères, de la manière d'exercer l'hospitalité envers les clercs, de la correction qu'on doit faire à ceux qui manquent, et des règles d'équité qu'on y doit garder, et dit :
ı. 18, 16 « Vous savez que la vérité nous a appris, que *toute affaire sera rendue assurée sur la parole de deux ou trois témoins*. Il faut donc suivre constamment cette règle de piété, et parler encore des moyens d'affermir toujours plus la bonne harmonie qui doit régner entre les monastères. Pour cela, il ne doit pas être permis aux frères de recevoir dans leur monastère un frère d'un monastère différent sans la permission de son abbé ; d'autant mieux
5, 12. que saint Paul nous dit, que *ceux qui violent leur première foi sont coupables d'infidélité*. Que si c'est son supérieur même qui trouve bon de lui permettre de passer à un autre monastère, il

aura soin de le recommander au supérieur du monastère où il voudra aller. En un mot, on ne recevra dans aucun monastère quelque frère que ce soit sans le consentement de son supérieur. Que si quelqu'un vient à manquer à cette ordonnance, on le citera devant l'évêque, ou bien on l'obligera de comparaître devant l'assemblée générale des frères, et il perdra son rang, jusqu'à ce qu'il ait réparé sa faute, en demandant pardon à celui à qui il a fait injure, et afin qu'aucun frère ne donne occasion par ce mauvais exemple à mépriser les supérieurs.

« De plus, ce frère, qui avec la permission de son Abbé passera dans un autre monastère, doit faire état qu'il a autant de religieux au-dessus de lui qu'il y trouve de frères. On n'aura point d'égard à ce qu'il a été dans le monastère où il demeurait auparavant ; mais on l'éprouvera tout comme s'il ne faisait que de commencer. Il ne gardera rien de ce qu'il aura apporté, soit meubles, ou livres, ou quelqu'autre chose. On l'en dépouillera afin qu'il se rende parfait, s'il n'a pas travaillé auparavant à le devenir. Enfin, lorsque les frères s'assembleront pour la conférence spirituelle, il ne lui sera point permis de parler, à moins que le supérieur ne le lui commande, quand même il serait fort versé dans les matières qu'on y traite.

« On recevra avec respect un ministre des autels, et on lui déférera l'honneur de terminer l'office par l'oraison, lorsqu'il se trouvera à l'assemblée des frères, quand même il n'aurait que l'ordre de portier, ou de simple ministre de l'Église. Si cependant il était tombé dans quelque cas grave, et qu'il fût légitimement prouvé, il ne pourra terminer l'office en présence du supérieur, ni de son second. On n''introduira point les clercs dans l'intérieur du monastère pour y demeurer, à moins qu'ayant été convaincus de quelque faute considerable, ils n'y viennent dans la vue de faire pénitence, et de trouver dans la pratique de l'humiliation le remède à la plaie qu'ils ont faite à leur âme par le péché. Telle est la conduite que les frères garderont envers les

clercs qui viendront aux monastères, pour n'avoir rien à se reprocher devant Dieu ni devant les hommes.

« Quant à la manière de corriger les frères qui commettent des fautes, on les séparera des autres par une espèce d'excommunication, selon la qualité de la faute ; et voici la règle qu'on gardera. Si un frère perd le temps en de vains discours, on le privera pendant trois jours d'assister à l'assemblée ou colloque des frères, avec défense à ceux-ci de lui parler. Si quelqu'autre se laisse aller à des éclats de rire, ou à dire des choses bouffonnes,
1. 5, 4. qui, selon le saint Apôtre, *ne sont nullement à propos*, on le punira pendant deux semaines par des pratiques humiliantes, afin qu'il se corrige ; en sorte toutefois qu'on n'agisse pas envers lui par aversion, mais dans la vue de son amendement. C'est
6, 1. pour cela que le même Apôtre dit : *Si quelqu'un est tombé dans quelque péché, vous qui êtes spirituels, remettez-le dans son devoir avec douceur*. Ainsi il faut corriger le frère, afin qu'il rentre dans la voie de la vertu et qu'il ne se perde pas dans son état.

« Enfin, il faut recommander très-expressément aux supérieurs de ne point faire acception des personnes, mais d'avoir une affection égale pour tous, et de pourvoir par la correction charitable à l'amendement de tous ; car Dieu aime qu'on conserve une
1. 57. juste égalité, puisqu'il a dit par son Prophète : *Si vous êtes équitables, jugez donc, ô enfants des hommes, dans l'équité.*

« Nous ne devons pas leur laisser ignorer que le supérieur qui ne corrige pas ceux qui manquent, répondra devant Dieu de leurs fautes. Rendez-vous donc, ô supérieurs, des guides bons et fidèles ; réprimez les esprits inquiets et indociles ; compatissez aux infirmes ; pratiquez la patience et la douceur envers tous ; et pensez qu'autant de frères que vous aurez gagnés à Dieu, sont autant de couronnes qui vous seront réservées pour récompense. Au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit. »

Telles furent les règles salutaires que ces célèbres Pères des déserts dressèrent pour la conduite de leurs religieux. Elles

nous fournissent de grandes lumières sur la discipline monastique; et on y voit partout un esprit de sagesse, de discrétion, de fermeté et de charité, qui nous donne une haute idée de leur vertu, de leur prudence, de leur zèle pour le salut des frères, et du bonheur de ceux qui vivaient sous leur conduite.

Nous avons dit qu'il y a deux autres règles à la suite de celles-ci dans le recueil de saint Benoît d'Aniane, que nous croyons avoir été données par d'autres Pères qui les ont suivis de près dans ces déserts. Nous allons en rapporter ici les articles. On y reconnaîtra ceux de la règle de saint Macaire, et par conséquent le même esprit et le même gouvernement.

Il est dit, que s'étant assemblés au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, selon l'usage des saints Pères qui les avaient précédés, ils ont trouvé à propos de dresser une règle qui soit exactement gardée dans le monastère pour l'avancement spirituel des frères, en sorte que le supérieur sache ce qu'il doit faire pour leur conduite, et que leur union soit plus cimentée par l'uniformité de l'observance. Ainsi, 1° on recommande avant toutes choses la charité, l'humilité, la patience, la douceur, et surtout une si rigide pauvreté et une si exacte obéissance, qu'aucun frère ne puisse rien posséder, ni rien recevoir, ni rien faire, non pas même un pas, qu'avec dépendance du supérieur.

2° On ne perdra pas le temps en de vains entretiens, mais chaque frère s'appliquera à son emploi, ou à l'ouvrage qu'on lui aura ordonné de faire, et tâchera de se conserver en la présence de Dieu. Dans les assemblées des frères, les plus jeunes ne parleront que quand on les interrogera; et si quelque frère a besoin de quelque conseil, ou de consolation spirituelle dans ses peines intérieures, il prendra le temps convenable pour le recevoir en particulier.

3° Lorsqu'il arrivera un frère étranger, les autres qui ne sont pas commis pour exercer envers lui l'hospitalité, se contenteront de lui donner le baiser de paix. Il leur est défendu de lui de-

mander pourquoi il est venu, ni quand est-ce qu'il s'en ira, ni d'entrer dans d'autres discours avec lui.

4° Dans la psalmodie, après que l'ancien, ou celui qui tient sa place, aura chanté le psaume, aucun autre ne continuera après lui, que celui qui est destiné pour cela selon l'ordre établi. On gardera la même règle dans le travail ; et lorsqu'il faudra répondre à quelqu'un, si celui qui doit parler à son rang n'est pas en état de le faire, on lui en substituera un autre, en sorte que tout se fasse avec charité et sans contestation.

5° Les frères vaqueront à la psalmodie, à l'oraison et à la lecture jusqu'à la seconde heure, à moins qu'il n'y ait quelque chose à faire en commun à la place de la méditation ; ensuite ils travailleront jusqu'à la neuvième heure. Si quelqu'un ose murmurer, ou témoigner de la répugnance pour ce qu'on lui ordonne, il sera réprimandé, et on le privera d'assister à l'assemblée selon la gravité de la faute, jusqu'à ce qu'il se soit humilié et promis sincèrement de se corriger.

6° Dès qu'on fera le signe pour la prière, les frères quitteront tout pour s'y rendre, rien ne devant être préféré à l'oraison : ceux qui ne s'y rendront pas à temps demeureront dehors. Personne ne s'absentera de l'office, soit du jour, soit de la nuit : si quelqu'un y manque sans nécessité, on lui fera la correction, et s'il n'en profite pas, on le punira comme coupable, de peur que son exemple ne soit un sujet de scandale aux autres. De plus, si dans l'office de la nuit un frère, étant accablé de sommeil, est obligé de sortir pour dissiper son assoupissement, il ne s'amusera pas à parler, mais il rentrera aussitôt dans l'assemblée des frères ; et on gardera un grand silence dans la lecture qui se fait en commun, chacun se rendant attentif à ce qu'on lit.

7° Lorsqu'on fera la correction à un frère, il la recevra avec patience et ne répondra point au supérieur qui la lui fait. Il n'y aura que le supérieur qui puisse parler à table, à moins qu'on ne soit interrogé.

La troisième règle commence à peu près comme la seconde. Il y est dit ensuite : 1° Qu'on instruira ceux qui viennent du siècle pour être moines, des pratiques du monastère, et qu'on les admettra au nombre des frères, lorsqu'ils auront promis de les observer. Que s'ils apportent quelque chose du monde, il sera rendu commun aux frères, sans qu'ils puissent le garder en leur particulier.

2° L'abbé ne pourra rien s'approprier, quoiqu'il ait tout à sa disposition. Si un religieux, quelque rang qu'il ait dans le monastère par son âge on par son emploi, osait s'approprier ce qu'il aurait reçu, ou par don, ou par succession de ses parents, au lieu de le mettre en commun, on lui en fera d'abord la correction devant tous les frères ; et s'il ne s'amende pas, on le dénoncera à l'évêque ; après quoi s'il ne profite pas de la correction du prélat, il sera déposé.

3° L'abbé donnera aux frères les vêtements prescrits par la règle, qui seront tous de la même couleur, excepté le capuce qui sera noir.

4° On prendra garde que les frères n'aient aucun entretien avec les femmes, même avec leurs parentes, afin d'éviter les piéges du démon et les occasions du péché. On ne leur permettra pas non plus facilement d'aller aux monastères de filles, ainsi que la règle l'ordonne. On interdira aussi l'entrée du monastère aux femmes. Que si l'abbé ose le permettre, non-seulement il sera déposé de sa charge, mais il ne prendra son rang qu'après les anciens, n'étant pas convenable que celui qui expose ses religieux à la tentation demeure davantage à leur tête.

Les 5e, 6e et 7e articles contiennent les mêmes choses que la seconde règle touchant l'office, la diligence à s'y rendre, l'heure du travail, le silence à table.

Dans le 8e article il est dit, qu'un frère ne pourra point sortir seul du monastère ; mais qu'on lui donnera pour l'accompagner un ou deux frères qui seront des religieux sobres et retenus dans leurs paroles.

On marque au 9e article la pénitence qu'on imposera au frère qui sera allé à quelque endroit pour contenter sa gourmandise, ou qui par légèreté d'esprit s'y sera arrêté sans nécessité, au lieu de retourner à sa cellule ; car dès qu'il en sera bien convaincu, on le séparera pendant trente jours de la communion des frères, ou bien il subira la discipline.

10° Si un frère veut quitter le monastère pour quelque scandale qu'il aura commis, au lieu de le réparer par la pénitence, on ne lui donnera qu'un mauvais habit, et on le regardera comme un excommunié et un infidèle.

11° L'abbé ne s'absentera en aucun temps de la communauté des frères, étant obligé par sa charge de les instruire de la parole de Dieu, et de les corriger lorsqu'ils manquent ; ce qu'il ne pourrait pas faire s'il n'était toujours avec eux.

12° Il ne sera point permis aux frères lorsqu'ils seront malades, d'aller chez leurs parents pour être traités de leur maladie, de peur que le commerce avec les séculiers ne souille plus leur âme, que la maladie ne servirait à la purifier en restant dans le monastère.

13° Le frère qui se rendra coupable de vol, ce qu'on doit regarder dans un moine comme un sacrilége, sera battu de verges, et ne pourra jamais être élevé à la cléricature. S'il était déjà dans ce rang lorsqu'il est tombé dans ce crime, il en sera regardé comme déchu, et n'en aura plus le titre. Il lui suffira, après avoir subi la pénitence, d'être réduit à la communion laïque.

14° Il est défendu aux supérieurs des monastères de recevoir aucun frère d'un autre monastère sans le consentement de son abbé. Si ce frère en a obtenu la permission pour passer à un monastère plus austère, il ne lui sera plus permis d'en sortir, pour quelque prétexte que ce soit. Voilà ce que nous avons trouvé à propos, après une mûre délibération, de statuer pour l'avantage spirituel des frères. Que si quelqu'un ose s'écarter de ces règles, qu'il sache qu'il ne pourra le faire sans se rendre coupable devant Dieu et devant les frères.

Nous apprenons par ces respectables monuments de l'ancienne discipline des moines, plusieurs points très-importants pour la conduite des religieux, soit supérieurs, soit inférieurs, dont l'observation est capable de conserver les monastères dans tout le lustre de leur institution primitive, et de faire des religieux des modèles de régularité, de sainteté et d'édification dans l'Église de Jésus-Christ.

On voit en premier lieu avec quel zèle et quelle attention les principaux chefs de l'état monastique des premiers temps formaient des assemblées pour le soutien de l'observance régulière et l'encouragement des solitaires aux devoirs et aux vertus de leur état, et quelle était en même temps leur charité, leur douceur, leur prudence et leur fermeté dans le gouvernement.

2° On y voit l'obligation étroite qu'ont les supérieurs de ne rechercher jamais leurs propres intérêts ; de ne rien s'approprier du monastère ; de ne point s'absenter sans nécessité, afin de veiller continuellement sur les âmes que la Providence leur a confiées ; d'avoir une charité égale envers tous ; de ne juger jamais leurs frères par passion ni par caprice, mais dans les règles de la plus exacte équité ; de les instruire dans la saine doctrine ; de les nourrir spirituellement du pain de la parole de Dieu ; de les écouter et les consoler dans leurs peines ; de les redresser dans leurs fautes ; de leur tendre une main charitable dans leurs plus grandes chutes ; d'employer tantôt la rigueur et tantôt la douceur pour les ramener lorsqu'ils s'égarent ; d'éloigner d'eux toute occasion de scandale ; de pourvoir sans prédilection ni préférence, à tous leurs besoins temporels, soit en santé soit en maladie ; de leur donner à tous le bon exemple ; d'être toujours à leur tête dans les observances régulières ; et enfin, de les gouverner comme étant persuadés qu'ils en rendront compte âme pour âme au souverain Juge,

3° On y voit quelle doit être la conduite des inférieurs envers les supérieurs, envers leurs frères, et dans leurs devoirs régu-

liers pour le salut de leur âme. Ils doivent craindre et respecter les supérieurs comme maîtres, et les aimer comme leurs pères en Jésus-Christ. Ils doivent recevoir leurs instructions avec esprit de piété, leurs avis avec respect, leur correction avec douceur et en silence, les pénitences avec docilité et humilité. Ils doivent leur obéir par vertu et par religion, avec diligence et exactitude; ne rien faire sans leur ordre ; ne disposer de rien sans leur permission ; se conformer à leur volonté en tout, et vivre à leur égard avec une confiance filiale et dans une entière dépendance. Ils doivent, à l'égard de leurs frères, les considérer en Jésus-Christ comme leur tenant lieu des parents qu'ils ont quittés dans le monde ; les chérir avec tendresse ; les regarder comme d'autres eux-mêmes ; garder envers eux par leur douceur, leur patience, leur affabilité, leur humilité, toutes les règles de la charité que Jésus-Christ nous a recommandée dans l'Évangile. Ils doivent enfin, à l'égard d'eux-mêmes, être mortifiés dans leurs sens ; aimer le travail et l'occupation préférablement au repos et aux commodités de la vie ; s'appliquer à cultiver leur âme par la pratique des vertus et des exercices de piété ; se rendre assidument à tous les devoirs du monastère, surtout aux offices ; obéir promptement au signe qui les y appelle ; s'en acquitter, non point par contrainte et avec négligence, mais pour le bien de leur âme et avec une sainte ferveur. Ils ne doivent sortir que rarement et jamais sans nécessité ; aimer leur cellule comme le paradis de la terre ; y vaquer ou à la prière, ou à la lecture, ou au travail qui leur est ordonné ; fuir le commerce du monde, et les entretiens inutiles avec les personnes séculières, encore plus avec les femmes, celles même qui font profession plus marquée de piété, telles que sont les vierges chrétiennes ; ne se montrer que pour édifier et faire glorifier Jésus-Christ par leurs paroles et leur modestie. Ils doivent en un mot, vivre comme des anges en la maison de Dieu, puisque, par leur vocation sainte, Dieu les a retirés du monde pour se consacrer entièrement à lui ; regardant leur mo-

nastère comme une demeure de sainteté ; leur habit, comme un vêtement de sainteté ; tout ce qui les environne dans la maison du Seigneur, et tous leurs exercices et les pratiques de leur état, comme autant de moyens de sainteté. Voilà où visaient les règles de ces Pères de la vie religieuse ; voilà ce qu'ils ont enseigné à leurs religieux et ce qu'ils ont pris tant de soin qu'ils pratiquassent ; et voilà le véritable esprit que doivent avoir les bons supérieurs dans les maisons religieuses, et les bons religieux sous leur conduite.

Il reste à présent à recueillir des écrivains ecclésiastiques ce qu'ils ont dit de la discipline de ces fervents religieux. Bivarius, qui a fait là-dessus de doctes commentaires, remarque que les moines de Scété n'avaient point de supérieur général, comme ceux d'Arsinoé avaient saint Antoine, ceux de Nitrie saint Amon, et ceux de Tabenne saint Pacôme ; mais ils étaient gouvernés par ceux qu'on appelait les Pères ou Anciens, et qui se succédaient les uns aux autres.

Ces solitaires vivaient les uns en communauté, les autres dans des cellules particulières, ou seuls, ou trois ou quatre ensemble, ou bien avec des disciples qu'ils élevaient lorsqu'ils étaient du nombre des anciens. On peut remarquer qu'il n'est pas dit qu'il y eût des monastères en grand nombre dans le désert de Scété, où l'on menât la vie cénobitique, comme dans les déserts d'Arsinoé, de Nitrie et des environs d'Alexandrie. Il y en avait pourtant, puisqu'il est dit dans les règles que nous avons rapportées, que ceux qui voudront y être admis, le demanderont pendant huit jours avec beaucoup d'humilité à la porte du monastère, comme cela se pratiquait dans ceux des autres déserts.

Tous les religieux répandus dans celui de Scété, étaient soumis à ce que nous pourrions appeler le conseil, le chapitre ou l'assemblée des anciens ; voilà pourquoi il est parlé si souvent, dans les *Vies* et les *Remarquables paroles des Pères*, de ces sortes d'assemblées. On les tenait ordinairement dans l'église, où le

prêtre qui y exerçait le sacré ministère avait soin de les indiquer le dimanche d'auparavant. Il n'y avait que les anciens qui eussent droit d'y assister, le prêtre à leur tête. On y traitait ou des choses spirituelles, ou des affaires communes à tous les solitaires, ou des pénitences qu'on devait ordonner à ceux qui avaient fait quelque faute notable, ou du choix de ceux qu'on devait présenter à l'évêque pour être promus aux ordres, lorsqu'ils en avaient besoin pour le service de leurs églises.

Bulteau, auteur très-exact, parle ainsi des églises des solitaires : « Il paraît clairement qu'avant le cinquième siècle, les religieux qui vivaient en communauté avaient des églises particulières. Lorsqu'il n'y avait point de prêtre parmi eux, ils en invitaient un du dehors pour célébrer chez eux le sacrifice. Il se trouve même que les prêtres allaient consacrer une hostie dans des cellules qui n'étaient habitées chacune que par un solitaire, afin qu'il eût la consolation de participer au sacrement de l'autel. On permettait aussi aux anachorètes de garder chez eux la sainte Eucharistie pour la recevoir selon leur dévotion, ou à la fête de Pâques. Quant aux religieux qui ne formaient point de corps, ou qui étant en société n'avaient pas encore bâti d'église, ou qui étaient en voyage, ils allaient entendre la messe et communier, ou dans les cathédrales, ou dans les paroisses, ou dans les monastères où il y avait quelque prêtre, comme font encore aujourd'hui les ermites. Ce que nous disons ici est certain, et se justifie par des exemples qui se trouvent en divers lieux de la *Vie des Pères*. La place des religieux qui n'avaient point les ordres et qui n'étaient que laïques, était près des portes du chœur, et ils communiaient immédiatement après le clergé, et avant les séculiers. »

Il n'y eut au commencement qu'une église à Scété ; mais comme ce désert s'étendait fort loin, et que le nombre des solitaires augmenta considérablement, on en bâtit trois autres pour la commodité des frères. Les prêtres qui les desservaient étaient

moines ; ils indiquaient les assemblées, comme nous avons dit, soit de leur propre mouvement lorsqu'ils le jugeaient nécessaire, soit de l'avis des anciens. On n'y publiait rien, on n'y lisait rien en public que par leur ordre, s'ils ne le faisaient eux-mêmes. Ils ordonnaient quelquefois des jeûnes extraordinaires pour des sujets nécessaires.

Les solitaires de Scété passaient pour les plus austères. Ils étaient quelquefois deux ou trois jours de suite sans manger, et même plusieurs ne mangeaient rien de toute la semaine. On fut pourtant obligé de modérer ce jeûne si rigoureux ; et les anciens qui l'avaient pratiqué, conseillèrent dans la suite aux plus jeunes de manger une fois chaque jour, mais de ne pas se rassasier, se contentant d'entretenir le corps sans le flatter, afin qu'il pût soutenir les autres travaux de la vie religieuse. Depuis même cet adoucissement ils ne mangeaient rien de cuit, excepté le dimanche, encore il y en avait plusieurs qui s'en excusaient. On eût regardé comme un acte de gourmandise de faire cuire quelque chose aux autres jours, et on aurait dénoncé au prêtre, ou à l'assemblée des anciens, celui qui en aurait été coupable. L'abbé Achille fit la correction à l'abbé Isaac, qu'il surprit lorsqu'il mangeait son pain dans l'eau où il avait mis du sel, parce qu'ayant la gorge sèche après un pénible travail, il avait de la peine à l'avaler autrement, et il lui en fit un cas devant les frères.

On raconte dans les *Sentences des Pères*, que des moines d'Égypte, où on ne jeûnait pas si rigoureusement qu'à Scété, étant venus dans ce désert pour s'édifier auprès des solitaires qui l'habitaient, et qui étaient en grande réputation de sainteté, furent scandalisés lorsque le dimanche ils les virent, dans le repas commun, manger comme des gens qui avaient grand appétit. Le prêtre de l'église comprit leur jugement, et voulut les guérir par leur propre expérience. Il ordonna donc un jeûne extraordinaire pour la semaine ; et comme les moines égyptiens voulaient se retirer, il les obligea de rester et de jeûner avec les autres.

A peine eurent-ils passé deux jours sans manger, qu'ils ne purent plus le soutenir, et on leur permit de manger tous les jours comme les autres faisaient quand on n'avait point ordonné de jeûne, c'est-à-dire du pain sec. Le dimanche suivant, où tous mangeaient ensemble des choses cuites, ils se mirent à table avec les anciens, et pressés par la faim qu'ils avaient soufferte, ils se jetèrent avidement sur ce qu'on y avait mis ; alors un ancien leur retint le bras et leur dit : « Mangez, mes frères, avec modestie comme doivent faire les moines. » Mais un d'eux le repoussa en disant : « Pardonnez-moi, mon Père, je suis presque mort de faim, n'ayant rien mangé de cuit de toute la semaine. » — « Eh quoi ! lui répondit le vieillard, pour avoir passé deux jours sans manger vous êtes à mort, et vous êtes scandalisé de ce qu'après avoir jeûné tous les jours avec tant d'austérité, comme nous sommes en coutume de faire, nous mangions enfin le dimanche avec appétit ? » Ce reproche charitable toucha ces moines égyptiens. Ils s'humilièrent devant les frères, leur demandèrent pardon de leur jugement, et se retirèrent édifiés de leur abstinence.

Mais quelque rigoureuse que fût cette abstinence, ils avaient égard aux besoins des étrangers qui les venaient voir, et ne faisaient pas quelquefois difficulté d'avancer l'heure du repas pour manger avec eux. Ils leur préparaient aussi quelque chose de cuit. On voit des exemples fréquents de cette charitable condescendance dans les Vies de plusieurs solitaires célèbres par leur sainteté.

Lorsque des personnes pieuses envoyaient des fruits ou quelqu'autre chose aux solitaires, on le portait ordinairement au prêtre, qui le distribuait à chacun dans l'assemblée du dimanche, ou l'envoyait à leur cellule. Ils regardaient cette pratique comme un moyen de mieux cimenter leur union, et de ne rien avoir qui ne fût commun à tous les autres. Saint Arsène n'ayant point reçu sa petite portion dans une de ces distributions, qu'on n'avait

pourtant osé lui envoyer par respect, parce qu'elle était trop petite, s'en plaignit dans sa profonde humilité, et dit que puisqu'on ne l'avait pas jugé digne de participer à la charité des frères, il ne se croyait pas digne d'assister à l'assemblée. Nous avons vu aussi dans la Vie de saint Macaire, qu'une grappe de raisin qu'on lui présenta, circula par toutes les cellules des frères, chacun se l'envoyant par amitié fraternelle de l'un à l'autre, jusqu'à ce qu'elle revint ensuite au même Saint. On reconnaît à ce trait leur union et leur mortification.

Mais quelle était cette mortification? Nous en lisons des exemples si frappants, qu'on peut dire que leur vie n'était qu'un martyre continuel. Ces fervents religieux ne cessaient de mortifier l'esprit, le cœur, les passions, les sens, le corps; tout en eux était assujetti à cette vertu si redoutable à la nature. L'esprit était captivé par la prière et le souvenir de Dieu qu'ils avaient toujours présent, même dans le travail; le cœur, par l'obéissance et le dégagement; les passions, par la vigilance sur eux-mêmes et la violence qu'ils se faisaient pour se renoncer; les sens, par une modestie religieuse; et le corps, par de longs jeûnes, de grandes veilles et de très-rudes macérations. Ajoutons à cela que le désert de Scété était un lieu où, comme nous avons dit ailleurs, il n'y avait aucune consolation humaine. Aussi les solitaires de Scété passaient-ils pour les plus grands pénitents des déserts d'Orient, tant d'Afrique que de la Palestine, de l'Arabie, de la Syrie, de la Mésopotamie et des Indes. Ils ne buvaient que de l'eau, excepté le dimanche, où quelquefois on leur présentait un peu de vin dans leurs repas communs, et encore plusieurs n'en prenaient point, et les autres le faisaient si sobrement qu'on voyait bien que ce n'était que par condescendance et pour ne pas contrister par un refus ceux qui le leur présentaient dans un esprit de charité. Et ce qui était encore une mortification bien difficile à pratiquer, c'est qu'il y avait peu d'eau dans ce désert; que les frères étaient obligés par conséquent de l'aller chercher bien

loin de leur cellule avec la fatigue qu'on peut comprendre par cet éloignement, encore était-elle de mauvaise odeur et sentait comme le bitume. De plus, l'endroit le moins désagréable de ce désert, était voisin d'un marécage qui était plein de moucherons et de cousins aussi gros que les guêpes, et dont l'aiguillon était si piquant qu'il perçait la peau même des sangliers; de sorte que, malgré les incommodités qu'on pouvait trouver en ce lieu par la qualité du terrain et la difficulté d'avoir de l'eau, il était encore moins habitable par l'importunité de ces insectes. Mais y eût-il eu quelque séjour commode et agréable dans cette solitude, les solitaires étaient dans la disposition de n'en pas profiter, comme nous l'avons vu dans la Vie de saint Macaire d'Alexandrie, tenant pour maxime, qu'on ne doit pas espérer les joies du ciel, quand on a trop recherché les satisfactions de la terre.

On pourra encore juger de leur mortification par l'attention qu'ils avaient à se faire violence dans les choses qui répugnent le plus à la nature. Un seul exemple tiendra lieu ici de bien d'autres, que nous omettons pour éviter d'être trop long. Dans un de ces repas qu'ils faisaient le dimanche en commun, il se trouva un frère infirme qui avait la pituite et qui cracha plus d'une fois par mégarde contre l'habit du frère qui était auprès de lui. Celui-ci fut d'abord tenté de l'en faire apercevoir, mais bien loin de suivre sa pensée, il porta tout doucement sa bouche sur le crachat et se dit à lui-même : Ou ne songe pas à contrister ton frère par un reproche, ou tu mangeras ce qui te fait tant d'horreur.

Ces saints solitaires vivaient ainsi dans un entier dégagement de toutes choses et d'eux-mêmes, portant toutes leurs espérances vers le ciel. C'est pour cela qu'ils pratiquaient une si grande pauvreté, qu'on peut dire qu'ils ne possédaient rien sur la terre. Ils ne quittaient jamais un habit qu'il ne fût usé de façon à ne pouvoir plus les couvrir. On peut juger de la pauvreté de leurs cellules par le temps qu'ils employaient à les bâtir. Ils en dres-

saient une en un jour, et ils la cédaient sans peine au premier venant, avec tous ses petits meubles. Ils ne faisaient guère d'autres provisions que pour la matière de leurs ouvrages. Ils se nourrissaient du produit de leur travail, et comme leur frugalité était extrême, ils étaient dispensés de se prémunir par des amas, qu'ils eussent été tentés de faire s'ils avaient été plus attachés à la vie, ou avaient eu moins de confiance en la Providence.

On rapporte à ce sujet un exemple qui prouve combien ils étaient peu attachés aux biens de la terre. Un homme de considération apporta à Scété une grosse somme d'argent, et pria le prêtre de l'église d'en faire la distribution aux frères qui étaient assemblés. Le prêtre, qui connaissait leur détachement, lui représenta que les frères n'en avaient pas besoin. Mais cet homme insistant fortement qu'il le leur distribuât, il mit pour le contenter la corbeille où était cet argent à la porte de l'église, et dit aux frères en sa présence : « Ceux qui ont besoin d'argent peuvent en prendre ; » mais aucun n'y toucha. Il y en eut même qui ne détournèrent pas les yeux pour le voir. Alors le prêtre, se tournant vers cet homme charitable, lui dit : « Dieu a reçu votre offrande, reprenez votre argent et distribuez-le aux pauvres ; » et il se retira très-édifié du détachement de ces religieux.

Un autre vint aussi présenter de l'argent à un des anciens qui était lépreux, en lui disant : « Vous êtes vieux et malade, recevez donc ceci pour vous soulager dans vos besoins. » — « Hélas ! lui répondit le vieillard, il y a soixante ans que je suis malade et que Dieu a pourvu à mon entretien par sa bonté, et vous voudriez que je me privasse des effets de sa Providence, en vous rendant vous-même mon père nourricier ? » Ainsi il s'excusa de recevoir ce qu'il lui offrait.

Nous avons dit qu'ils vivaient du produit de leur travail, et il faut observer que ceux qui vivaient dans les grands monastères, ne gardaient rien de ce produit à leur particulier ; mais c'était l'abbé ou l'économe qui l'employait à l'usage de la communauté.

Ceux qui vivaient dans des cellules écartées, gardaient ce produit pour leur entretien avec permission du prêtre du désert, ou du conseil des anciens, et par conséquent avec dépendance, ne pouvant faire autrement pour leur entretien ; et ceux qui avaient des disciples faisaient à leur égard la même chose que l'abbé ou l'économe des grands monastères. C'est la remarque très-sensée et fondée sur l'histoire que fait Rivarius que nous avons déjà cité. Mais l'esprit de pauvreté était toujours si bien observé, qu'ils n'eussent jamais osé rien garder sans dépendance, comme il paraît par le jugement que saint Macaire, saint Pambon et d'autres anciens portèrent dans une assemblée, au rapport de saint Jérôme, contre un moine qu'on reconnut après son décès être mort propriétaire, et qui servit d'exemple à tous les solitaires, même à ceux d'Égypte, ainsi que nous l'avons dit dans la Vie de saint Macaire.

Leur travail était principalement de faire des corbeilles, des paniers, des sangles pour les chevaux, etc. Ils préféraient ces sortes d'ouvrages à d'autres qui demandaient une plus grande action, soit parce qu'étant affaiblis par leurs jeûnes, ils n'avaient pas assez de vigueur pour des travaux plus pénibles, soit parce que faisant ces ouvrages assis, ils étaient moins dissipés et se tenaient plus aisément recueillis en Dieu en travaillant. Cependant, au temps de la moisson, ils se louaient pour moissonner, et il en est parlé souvent dans leurs Vies, où l'on trouve à ce sujet des exemples de droiture, de patience, de détachement et de charité fort fréquents et tous admirables. Ils n'eussent point osé manger un grain de blé sans la permission du maître du champ ; ils ne disputaient jamais sur le salaire ; ils attendaient le paiement en patience tant qu'on voulait, quelquefois même ils n'en exigeaient point, si fort ils étaient détachés de tout.

On trouve dans le *Recueil des Actions remarquables* fait par la diacre Pélage, un exemple qui nous peut faire juger de l'esprit de charité et de détachement de ces religieux. Trois frères

s'étaient loués pour moissonner un champ très-vaste, car il contenait soixante mesures de terre ; mais il arriva que le premier jour un d'eux fut saisi de la fièvre et obligé de se retirer. Les deux autres convinrent ensemble de moissonner eux seuls tout le champ et de donner ensuite à ce frère le salaire de la portion qu'il eût moissonnée si la fièvre ne l'avait empêché ; mais comme ce travail était au-dessus de leurs forces, ils eurent recours à la prière, et Dieu les exauça si bien, qu'ils achevèrent l'ouvrage entièrement et presque sans peine. Lorsqu'ils vinrent à recevoir leur salaire, ils appelèrent le frère qui avait été malade, afin de retirer sa portion ; mais il s'en défendit, alléguant pour raison qu'il n'avait point travaillé. Les autres lui répliquaient que ce n'avait pas été par sa faute, et qu'eux ayant prié Dieu de leur donner des forces pour moissonner sa portion de travail, dans l'intention qu'il en retirerait comme eux le paiement, Dieu les avait exaucés, et avait montré par là qu'il voulait qu'il reçût son salaire comme eux. Enfin, dans cette contestation de charité, on convint de s'en remettre à la décision d'un ancien de grande réputation, et on lui exposa le fait, chacun alléguant ses raisons. Cet ancien, après les avoir entendues avec attention, dit à un de ses disciples : « Allez frapper à toutes les cellules et avertissez les frères de se rendre ici. » Quand ils y furent tous, il leur dit : « Écoutez, mes frères, le sujet d'une dispute qui s'est élevée, et le jugement qu'on m'oblige de porter. » Il leur détailla tout ce qui avait été dit là-dessus devant lui de part et d'autre, après quoi il conclut que le frère que la fièvre avait empêché de moissonner, recevrait pourtant la portion du salaire que les autres lui cédaient charitablement, sauf à lui d'en disposer ensuite comme il jugerait à propos. Ce frère se soumit, mais il se retira en versant des larmes, comme si on lui eût porté préjudice par cette sentence prononcée en sa faveur.

Nous ne disons rien de l'ordre de l'office, puisque nous en avons parlé dans la règle de saint Macaire et les deux autres.

Nous ajouterons seulement qu'ils recommandaient principalement l'exactitude à tout quitter pour s'y rendre au premier signe; qu'on regardait la psalmodie et l'oraison mentale comme le premier devoir et le plus grand exercice des moines, et que comme c'était aussi le plus pénible par rapport à la guerre que les esprits de ténèbres faisaient alors aux solitaires pour les en détourner, les anciens ne cessaient d'encourager les jeunes à les combattre et à ne jamais leur céder, soit par la négligence à s'y rendre assidus, soit par la dissipation de l'esprit ou la lâcheté du cœur.

C'était assez l'usage de ces hommes d'oraison, de prier les mains élevées vers le ciel; et nous avons vu que saint Macaire disait à ses disciples, que pour bien prier il n'était pas nécessaire de parler beaucoup, mais qu'il suffisait de lever les mains au ciel le plus fréquemment qu'on pouvait. Le diacre Pélage rapporte de l'abbé Joseph, que voulant apprendre à l'abbé Loth son disciple, comment il devait prier, il éleva les mains au ciel, et que ses doigts lui parurent comme autant de lampes allumées, et il lui dit: « Si vous savez bien faire, votre oraison sera si fervente que vous serez tout embrasé. »

Ils recommandaient beaucoup aux jeunes religieux de garder leur cellule et de n'en pas sortir inutilement, soit pour prendre l'esprit de leur état, soit pour se conserver dans le recueillement et dans une disposition toujours prochaine à la prière.

L'abbé Moïse dit à un jeune solitaire qui venait lui demander des avis: « Tenez-vous tranquille dans votre cellule, elle vous instruira de tout ce que vous devez faire. » Un autre jeune solitaire vint un jour trouver saint Arsène, et lui dit: « Mon Père, mon esprit est dans le trouble, voyant que je ne puis pas jeûner ni travailler, ni servir les malades, et cependant ce sont là les moyens de mériter les récompenses du ciel. » Et le Saint lui répondit: « Retournez à votre cellule, mangez-y, buvez-y, dormez-y selon le besoin; mais je vous recommande seulement de n'en

point sortir sans nécessité ; car la persévérance à y demeurer remet bientôt le religieux dans l'état de piété où il doit être. » Ce solitaire profita de l'avis, et se tint dans sa cellule. Au troisième jour, il commença à s'ennuyer ; mais ayant trouvé quelques branches de palmier il s'amusa à les couper, et le lendemain il se mit à faire une corbeille. Ayant ensuite envie de manger, il se dit à lui-même : « Je vais arranger les feuilles de palmier, après quoi je mangerai. » Comme il eut déployé ces feuilles, au lieu de manger il dit encore : « Je ferai à présent un peu de lecture et puis je mangerai. » Après la lecture il dit encore : « Il vaut mieux que je récite à présent quelques psaumes, et quand je les aurai dits ce sera l'heure de manger, et je pourrai le faire en toute assurance. » Il fit la même chose pendant quelque temps, et peu à peu, avec le secours du Seigneur, il vint à bou- de dissiper les pensées qui le tourmentaient et de suivre la règle des autres solitaires.

La garde de la cellule était donc une des principales recommandations que les anciens faisaient aux jeunes solitaires. Mais ce n'était jamais au préjudice des exercices communs, ou à ce que l'obéissance leur prescrivait ; et c'était une de leurs grandes maximes, que les jeunes religieux ne devaient jamais se conduire par leur propre conseil, mais par ceux de leurs pères spirituels ; sans quoi, ou on les mettait en pénitence, ou on les congédiait. Il arriva, un jour, qu'un jeune homme, ayant quitté le siècle et pris l'habit monastique, voulut d'abord s'enfermer dans sa cellule comme un reclus, en disant : « Je veux être solitaire. » Mais les anciens qui habitaient les cellules voisines l'ayant appris, le firent sortir, et l'obligèrent d'aller à toutes les cellules des autres frères en leur disant à chacun : « Pardonnez-moi, je vous prie, je reconnais que je ne suis pas solitaire et que je ne fais seulement que d'embrasser l'état monastique. »

On ne souffrait point qu'aucun solitaire s'engageât par son propre conseil, dans une voie de dévotion qui n'eût pas été tracée

par les anciens qui les avaient précédés, de peur que le démon ne s'en servît pour les jeter dans l'illusion, ou que son exemple ne devînt contagieux ; car l'homme aime naturellement la nouveauté et tient à son propre esprit ; au lieu que l'esprit de Dieu inspire l'humilité, l'abnégation de son propre sens et l'amour de la dépendance.

C'est pour cela qu'on éprouvait souvent la vertu des religieux par l'humiliation et l'obéissance, et surtout des jeunes solitaires, à qui on donnait toujours pour guide un ancien auquel ils étaient obligés d'obéir, et qui les éprouvait par des pratiques humiliantes ou qui choquaient souvent leur raison, afin qu'ils s'accoutumassent à faire plier leur volonté sous le joug d'une obéissance aveugle. On a vu dans la Vie de saint Arsène, à quelle humiliante épreuve Jean le Nain le mit, pour éprouver si sa vocation était bonne.

Cette conduite était pleine de sagesse ; et quand les novices s'étaient rendus dociles à leurs pères spirituels pendant un certain nombre d'années, car il n'y avait point de temps fixe, ils étaient en état d'en former d'autres à la vie religieuse ; c'est ce qui fait qu'on voit dans l'histoire monastique en plusieurs endroits, comme une succession de maîtres et de disciples. Ainsi saint Arsène, dont l'abbé Jean le Nain fut le père spirituel, eut des disciples aussi, qui en eurent également d'autres à leur tour. Il y en avait qui ne quittaient pas leurs pères spirituels jusqu'à ce qu'ils mourussent, et qui s'attachaient à les servir dans leur vieillesse avec une affection, un respect et une attention qu'on ne pouvait trop admirer.

Nous ne devons pas omettre qu'on accoutumait si bien les jeunes solitaires à dire leur coulpe et à se soumettre à la pénitence, que cette excellente pratique de vertu leur devenait comme naturelle tout le temps de la vie. Ils étaient toujours soumis à la correction des anciens, et les anciens eux-mêmes l'étaient à celle des prêtres des églises et de l'assemblée des Pères, à plus forte raison à celle de l'évêque, qui avait la juridiction ordinaire sur eux

au-dessus de tous. Ainsi lorsqu'on reprenait un solitaire, il se mettait à genoux, et disait : *Je vous prie de me pardonner,* ou : *Je suis prêt de m'amender.* Et ce qui est plus admirable, c'est qu'ils s'humiliaient également lors même qu'on leur faisait quelque injure.

Cette subordination ne contribuait pas peu à entretenir entre eux une bonne harmonie, parce que la dépendance écarte les divisions, comme l'indocilité les excite et les entretient. Mais leur union était encore plus cimentée et plus étroitement serrée par les liens de la charité : c'était par cette charité qu'ils s'intéressaient si fortement les uns pour les autres, qu'ils se soulageaient et se secouraient dans les besoins temporels, et qu'ils s'excitaient réciproquement à leur avancement spirituel.

Il n'était point de faute grave dans laquelle un solitaire tombât par un effet de la fragilité humaine, qui ne touchât vivement le cœur des autres frères jusqu'à leur faire verser des larmes, et qui ne les portât à l'aider à se relever, soit en lui donnant des avis salutaires, soit en le fortifiant contre de nouvelles tentations, soit en relevant son courage abattu par la désolation et le désespoir. Lors même que les anciens étaient obligés d'en venir à des remèdes extraordinaires pour corriger les moines infracteurs, il n'entrait rien de l'humeur ni de la passion dans leur jugement ; ou si quelqu'un se laissait aller à cet égard à quelque indiscrétion de zèle, les plus sages la modéraient bientôt par leurs avis prudents ; et enfin l'intention de tous était de faire revenir les coupables à résipiscence et de sauver leur âme, dont la perte les alarmait justement.

Ce n'était qu'après avoir épuisé toutes les ressources de la charité, de la douceur et du zèle, qu'ils chassaient enfin de leur corps ceux dont l'inflexibilité lassait la patience et rendait la correction inutile : alors seulement ils les séparaient comme des membres pourris, de peur que leur obstination ne gâtât les autres ; mais tant qu'il y avait une lueur d'espérance dans ces

malades spirituels, ils ne cessaient de traiter leur maladie en pères et en médecins charitables.

A l'égard des secours temporels, les plus jeunes soulageaient les anciens dans les travaux pénibles du corps ; mais ceux-ci souvent, par un esprit de mortification et une persévérance constante dans la pénitence, ne voulaient pas permettre qu'on les soulageât.

Mais leur charité éclatait encore plus dans les soins assidus qu'ils rendaient aux malades. Ceux qui se trouvaient dans les monastères y étaient servis par les infirmiers destinés pour cela par le supérieur, outre l'attention qu'il leur donnait en personne ; et ceux qui étaient dans des cellules écartées dans le désert, étaient visités assidûment par les frères, qui ne les laissaient jamais seuls, se relevant les uns les autres, et se trouvant souvent plusieurs ensemble. On n'oubliait rien pour adoucir leurs maux ; et quoi que ce fût qu'ils eussent désiré, on tâchait de le leur procurer aussitôt.

Le diacre Pélage rapporte qu'un ancien étant tombé malade à Scété, témoigna quelque envie de manger un morceau de pain frais. Il n'y en avait point dans le désert, où l'on était en coutume de faire provision de petits pains pour plusieurs mois ; mais un frère qui était robuste, voyant le désir de ce bon vieillard, prit aussitôt son manteau dans lequel il enveloppa un pain sec, et alla en diligence en Égypte le changer pour un pain chaud, qu'il apporta tout de suite au malade. Il y avait beaucoup de chemin à faire de Scété en Égypte ; mais sa charité lui donna des ailes, et on fut bien surpris quand on le vit revenir avec ce pain. Le vieillard pensant à la fatigue que ce frère avait soufferte pour le contenter, ne voulait point manger ce pain : C'est, disait-il, le sang de ce frère ; mais les autres qui étaient auprès de lui le conjurèrent de le manger pour l'amour de Dieu, afin que ce frère n'eût pas pris cette peine inutilement ; et il se rendit à leurs raisons.

Ils se trouvaient ordinairement en grand nombre auprès des malades quand ils étaient aux approches de la mort, soit pour leur donner les secours corporels dont ils pouvaient avoir besoin, soit principalement pour les spirituels. Il est dit à ce sujet qu'un ancien se trouvant près de la mort, et les frères s'étant assemblés autour de lui, comme ils lui mettaient une meilleure robe que celle qu'il avait, et qu'en lui rendant cet office de charité ils pleuraient beaucoup, il ouvrit les yeux et se prit à rire par trois fois : « Vous voyez, lui dirent-ils alors, que nous pleurons tous, pourquoi donc, mon Père, riez-vous ? » — « J'ai ri en premier lieu, leur répondit-il, de ce que je comprends que vous craignez la mort ; j'ai ri en second lieu, de ce que vous ne vous y êtes pas préparés ; et enfin, j'ai ri, parce que c'est ici l'heure que je vais passer du travail au repos. »

Rufin, parlant des solitaires de Scété, dit qu'ils étaient très-affectionnés à exercer la charité, non-seulement entre eux, mais encore envers ceux qui venaient dans leur solitude. Mais ils observaient à l'égard des femmes une conduite bien différente ; car si quelqu'une y venait voir son frère ou quelqu'un de ses proches, la coutume était qu'ils ne se parlassent que de loin.

DU DÉSERT DE PORPHYRION ET DE CALAME [1].

La ressemblance des noms peut aisément faire confondre deux déserts qu'il faut distinguer dans l'histoire monastique. Le désert de Calame et de Porphyrion, et celui de Calamon et de Porphyrite. Celui-ci se nommait Calamon l'Arsinoïte, parce qu'il était dans

[1] Cassien, Cotelier, Tillemont, Gazæus, *Vitæ Patrum*.

le diocèse d'Arsinoé sur la rive orientale du Jourdain, et l'autre était au midi du désert de Scété, dont il faisait-partie, et beaucoup plus éloigné que le premier des pays habités. Il y avait aussi un Calamon dans la Palestine, proche du Jourdain où le monastère de Calamon, qui n'était pas loin de la laure [1] qu'on appelait des Tours et dont il est fait mention dans le *Pré spirituel*. Nous parlons de Calame en Scété.

Cassien dit qu'il fallait faire sept à huit journées dans un très-vaste désert avant que d'y arriver, et que les solitaires qui y demeuraient ne pouvant pas s'appliquer à faire des corbeilles, comme ceux des autres déserts, parce que leur éloignement des villes leur en rendait le transport trop dispendieux et trop pénible, la plupart s'occupaient à l'agriculture et au jardinage. On croit que Calame et Porphyrion ne sont qu'un même désert, ainsi que Petra [2], dont il est parlé en quelques endroits des *Vies des Pères*, parce qu'ils sont représentés comme les lieux les plus reculés de la solitude de Scété.

Ces déserts étaient habités par des moines qui ne fuyaient pas seulement le voisinage des villes dans la vue d'une plus grande retraite, mais encore les solitudes plus peuplées de moines, telle qu'était celle de Scété, où la réputation des premiers qui s'y établirent, en attira en si grand nombre dans la suite, que cela fut cause du relâchement qui s'y introduisit, et des révolutions qui ruinèrent insensiblement l'observance monastique. Nous ne savons rien de considérable des solitaires de ces déserts.

Il est parlé dans les *Vies des Pères*, d'un religieux nommé Jean

[1] La laure se distinguait du monastère. Dans le monastère on menait une vie commune, tandis que dans la laure chacun vivait à part d'une vie solitaire ; seulement toutes les cellules se trouvaient sous la direction d'un abbé. La première laure paraît avoir été fondée par saint Charito sur les bords de la mer Morte.

[2] Ce Petra est différent de Petra ou la Roche de Troé, dont nous avons parlé dans la Vie de saint Arsène.

de Calame, qui paraît s'être distingué parmi ses frères par ses vertus. Il se rendit solitaire par les exhortations d'une sœur aînée qu'il avait, laquelle ayant vécu dès son enfance dans une grande piété, l'éleva dans les mêmes sentiments et lui inspira un grand mépris des vanités du siècle. Elle entra depuis dans un monastère de vierges, et Jean ayant embrassé la vie monastique dans le désert de Calame, y passa vingt-quatre ans sans sortir de son monastère. Sa sœur, à qui il était doublement cher par l'éducation sainte qu'elle lui avait donnée, désira après un si long temps de le voir, et le conjura par plusieurs lettres, de lui accorder cette consolation pour l'amour de Jésus-Christ, avant qu'elle partît de ce monde ; mais Jean s'en excusait toujours, ne pouvant se résoudre à quitter sa chère solitude.

Enfin sa sœur lui écrivit en ces termes : « Si vous ne voulez pas me venir trouver, je serai contrainte d'aller chez vous pour avoir le bonheur de saluer [1] *votre charité*, de quoi il y a si longtemps que je suis privée. » Jean, très-fâché de cette résolution, craignit que s'il laissait entreprendre ce voyage à sa sœur, ses autres parents ne crussent être en droit de le faire comme elle, et d'être assiégé de visites dans sa retraite.

Après plusieurs réflexions il se détermina à l'aller voir, et se rendit avec deux frères de son monastère à celui où elle demeurait. Quand il fut arrivé à la porte, il dit d'une voix assez haute pour se faire entendre : « Donnez-nous la bénédiction, et ayez la charité de recevoir ces pèlerins. » Ce fut précisément sa sœur qui l'entendit et qui lui ouvrit la porte, accompagnée d'une autre servante de Dieu ; mais elle ne le reconnut point. Pour lui il la reconnut aussitôt ; mais de peur qu'elle ne comprît plus aisément à sa voix qu'il était son frère, il ne dit plus rien et laissa parler

[1] On voit ici que cette manière de parler, usitée dans plusieurs monastères de filles, et nommément dans ceux de la Visitation, est très-ancienne et très-louable.

ses compagnons, qui dirent à sa sœur : « Nous vous prions, ma mère, de nous faire donner de l'eau pour boire, parce que nous sommes fatigués du chemin que nous avons fait. »

Elle leur en présenta de ses propres mains, aussi bien qu'à son frère, sans le reconnaître, et après qu'ils eurent bu, ils firent la prière, rendirent grâces à Dieu et prirent congé pour retourner à leur monastère. Sa sœur ne comptant pas de l'avoir vu, renouvela quelques jours après ses instances par une autre lettre, le suppliant qu'avant qu'elle mourût elle eût la consolation de le voir, et qu'il vînt faire oraison dans son monastère.

Jean profita du voyage d'un de ses confrères pour lui répondre, et lui envoya ce billet : « J'ai été chez vous, par la grâce de Jésus-Christ, et personne ne m'a connu. Vous avez vous-même paru à la porte de votre monastère pour me parler : vous m'avez donné de l'eau : je l'ai reçue de vos mains : je l'ai bue, et je suis revenu à mon monastère après avoir rendu grâces au Seigneur. Qu'il vous suffise donc de m'avoir vu de cette façon, et ne me pressez pas davantage; mais priez sans cesse Notre-Seigneur Jésus-Christ pour moi. »

L'auteur du *Troisième livre des Pères de la solitude*, qui nous a instruit de ce trait de la vie de Jean de Calame, en marque tout de suite un autre, qui a beaucoup de rapport à celui-là, et qui montre que les religieuses n'ont pas cédé en détachement aux religieux. Nous le rapporterons ici, quoiqu'il ne regarde pas un solitaire du désert dont nous parlons. Il y avait, dit-il, un religieux qui avait sa sœur dans un monastère de vierges, où elle vivait dans une grande réputation de piété, et édifiait toute la communauté. Étant tombée malade, son frère désira de la voir avant qu'elle mourût, et se présenta pour cela au monastère. Mais sa sœur, à qui on fut le rapporter pour savoir si elle l'agréerait, ne voulut point permettre qu'à son occasion son frère entrât dans un monastère de filles, et lui fit rendre cette réponse : « Mon très-honoré frère, je vous prie de ne pas entrer, mais

contentez-vous de prier pour moi : j'espère que Notre-Seigneur Jésus-Christ nous fera la grâce de nous voir après la mort dans son royaume céleste. »

Dans le même désert de Calame ou de Porphyrion, demeurait un saint abbé appelé Paul, que Cassien dit avoir été le plus excellent des anciens solitaires ; ce qui nous donnerait un juste sujet de nous plaindre du silence que les historiens ont gardé sur ses vertus, si nous ne savions qu'il y a des saints dont Dieu s'est réservé de manifester la conduite admirable qu'ils ont gardée pendant leur vie, au grand jour où la conscience de tous les hommes sera dévoilée aux yeux du monde entier. Nous ne savons de celui-ci que ce que Cassien nous a appris en peu de mots, en condamnant par son exemple la paresse des moines qui préfèrent l'oisiveté au travail.

« L'abbé Paul, dit-il, qui demeurait dans la vaste solitude de Porphyrion, trouvant dans les fruits d'un palmier et dans un petit jardin, le peu qu'il lui fallait pour vivre, et voyant qu'il ne pouvait faire aucun ouvrage dont il pût gagner sa vie, parce qu'il était éloigné de plus de sept journées de toute terre habitée, et qu'on lui eût demandé pour le port de son ouvrage plus même qu'il ne l'eût pu vendre, s'imposa néanmoins un travail, et s'obligea aussi exactement à faire un certain nombre de corbeilles, que s'il en eût dû gagner sa vie. Après qu'il avait bien travaillé toute l'année, et que sa caverne était pleine de ses corbeilles, il y mettait le feu et les brûlait. Il nous a appris par là qu'il était impossible qu'un religieux demeurât longtemps dans le monastère, s'il n'y travaillait de ses mains, et qu'il était si difficile que sans cela il pût s'élever à une vertu parfaite, que lors même que la nécessité de vivre ne l'obligeait point au travail, il ne laissait pas de le faire pour se purifier le cœur, pour donner de la solidité à ses pensées, pour persévérer dans sa cellule, et pour vaincre la paresse. » Nous avons vu ailleurs que cet abbé Paul était contemporain de l'abbé Moïse, que Cassien fait parler dans sa pre-

mière et sa seconde conférence et qu'il demeurait dans son voisinage.

Le même auteur parle ailleurs d'un autre Paul qui vivait du temps du même abbé Moïse, mais qui est différent de l'abbé Paul dont nous venons de rapporter quelques traits. Nous parlerons de ce Paul à la suite des voyages de Cassien.

Tome II.



TROISIÈME PARTIE

SOLITAIRES D'ÉGYPTE

VIE ASCÉTIQUE
DE SAINT ATHANASE, DRACONCE ET SÉRAPION,

MOINES ET ÉVÊQUES [1].

Quoique la juridiction du patriarche d'Alexandrie s'étendît sur les déserts de la Thébaïde, de Nitrie et de Scété, nous avons distingué ces déserts de ceux de l'Égypte proprement dite, qui étaient plus voisins de la ville d'Alexandrie, dont nous parlerons dans les chapitres suivants. Outre les moines qui occupaient les premiers, il y en avait grand nombre dans des monastères et des ermitages auprès de cette grande ville, et d'autres dispersés à deux lieues à la ronde, et où l'on comptait environ deux mille solitaires vers la fin du quatrième siècle. Leur nombre n'était pas si grand lorsque saint Antoine se retira dans la solitude. Il n'y en avait que quelques-uns, qu'on regardait plutôt comme des ascètes que comme des moines, en prenant ce terme dans un sens rigoureux. Mais quand saint Antoine eut éclaté du fond de son

[1] Saint Athanase, Socrate le Scolastique, *Vitæ Patrum*.

désert par ses éminentes vertus et par les grâces extraordinaires que Dieu avait mises en lui, l'état monastique parut tout à coup s'élever et s'étendre dans l'église comme un grand arbre ; et l'on vit bientôt la ferveur de plusieurs chrétiens pénétrer jusque dans les déserts les plus reculés, et les peupler presque autant que l'étaient les villes.

Tels furent les effets de la vie admirable de ce Saint, et des paroles de vie que Dieu mettait dans sa bouche pour le bien de ceux que le bruit de sa sainteté et de ses prodiges attirait à sa montagne. On comptait, soit en Égypte, soit dans les déserts voisins, à la fin du quatrième siècle, plus de quatre-vingt mille religieux ; et le nombre des religieuses allait bien au delà de vingt mille, puisqu'il n'y en avait pas moins dans la seule ville d'Oxyrhynque.

Saint Athanase, cet illustre défenseur de la foi orthodoxe, se rendit aussi par son zèle, non-seulement le protecteur, mais encore le propagateur de l'état monastique. Il ne lui suffit pas de prendre un soin particulier des solitaires d'Égypte et du voisinage, et de leur témoigner en toute occasion une affection et une tendresse paternelles, il voulut de plus leur donner un modèle parfait en écrivant lui-même la Vie de saint Antoine, qu'il porta aussi à Rome lorsque les affaires de l'Égypte l'y appelèrent, ce qui contribua beaucoup à y faire respecter une profession dont on faisait alors peu de cas, comme trop singulière ou trop nouvelle.

C'est apparemment ce qui a fait juger à quelques auteurs qu'il l'avait lui-même embrassée, et qu'il y avait été formé par saint Antoine; mais ce sentiment est dépourvu de preuves, et ce qu'on peut dire, c'est qu'il fut du nombre des ascètes, ou de ceux qui menaient la vie religieuse dans les villes. Et en effet, quand après la mort de saint Alexandre, patriarche d'Alexandrie, les évêques de la province se furent assemblés avec le peuple catholique pour lui donner un successeur, la multitude s'écria tout d'une voix,

en demandant Athanase, qu'il était un parfait chrétien et qu'il menait la vie ascétique.

On trouve dans le *Recueil des règles de saint Benoît d'Aniane* une lettre de saint Athanase aux religieux, pleine d'excellentes instructions et d'une charité admirable. Mais s'il leur témoignait son affection pastorale, les solitaires de leur côté le respectèrent et lui furent humblement soumis comme à leur supérieur, et eurent toujours pour lui une confiance et une tendresse filiales. Il ne trouva jamais plus de sûreté contre les poursuites de ses ennemis que dans leurs monastères ; et ils lui étaient si dévoués, qu'ils ne firent jamais difficulté de s'exposer eux-mêmes pour sa conservation. On peut voir là-dessus ce qu'il en a écrit lui-même, et ce que nous en avons dit dans la Vie de saint Pacôme et dans celle de saint Théodore le Sanctifié.

Ce fut par une suite de l'estime qu'il faisait de l'état des moines, qu'il en éleva plusieurs à l'épiscopat. On compte entre les autres Draconce, à qui il confia le gouvernement de l'Église de la petite Hermopolis [1] près d'Alexandrie. Ce Draconce était abbé d'un monastère, qu'il conduisait avec une si grande réputation de sainteté, que son élection pour l'évêché de cette ville se fit d'un consentement unanime ; ce qui arrivait fort rarement : et même en cette occasion plusieurs païens promirent d'embrasser le christianisme.

Saint Athanase en eut d'autant plus de consolation, que lui étant uni par les liens d'une étroite amitié, il espérait de trouver en lui un collègue de ses travaux et de ses combats contre les ennemis de l'Église. Mais sa joie se changea bientôt après en alarmes, parce que Draconce redoutait la dignité épiscopale comme dangereuse pour l'âme, à cause des grandes obligations dont elle est chargée, et que ses religieux mêmes augmentèrent sa crainte, en lui inspirant celle qu'ils en avaient eux-mêmes. Ainsi

[1] *Hermopolis Parva*, près du lac Maréotis et sur le canal d'Alexandrie ; aujourd'hui *Damanhour*.

Draconce protesta que si on l'établissait évêque, il n'irait jamais dans son siége; et à peine fut-il sacré, qu'il prit la fuite et se cacha.

Saint Athanase lui envoya Hyerax, prêtre, et depuis confesseur, avec Maxime, lecteur, pour lui persuader de revenir. Il lui écrivit une lettre des plus touchantes, où il l'appelle souvent son cher Draconce, et où il détruit toutes les raisons qu'il alléguait pour refuser de prendre soin de l'église qu'on lui avait confiée.

« Que dois-je vous dire? marque-t-il. Me plaindrai-je de votre refus, ou dirai-je que vous avez égard au temps et que vous vous cachez par crainte? Mais quelque motif que vous ayez, je ne puis, mon cher Draconce, que me plaindre de votre conduite. Ne voyez-vous pas qu'en continuant à demeurer caché, cette union si peu attendue qui a paru dans votre élection sera rompue, s'il en faut venir à une autre; votre église risquera par là d'être en proie aux méchants (c'est-à-dire aux ariens), et les païens qui ont promis de se faire chrétiens demeureront païens. Quelle excuse pourrez-vous alléguer? quel remède apporterez-vous à tant de maux? O mon cher Draconce, vous nous avez mis dans l'affliction, au lieu de la joie et de la consolation que nous attendions de vous. »

« Vous devez savoir, ajoute-t-il, qu'avant votre ordination vous étiez à vous et qu'à présent vous êtes à votre peuple; que ce peuple attend de vous la nourriture de la doctrine des saintes Écritures; et que si vous vous nourrissez vous seul, quand Notre-Seigneur Jésus-Christ viendra vous juger, vous n'aurez aucune excuse légitime d'avoir laissé mourir de faim son troupeau. »

Après plusieurs raisons qu'il oppose à celles de Draconce, il lui représente qu'il devait d'autant plus montrer de zèle et de courage pour l'Église, qu'il y avait plus à craindre dans les circonstances du temps; que c'était à tort qu'on lui inspirait de l'éloignement pour le ministère épiscopal; que c'était mépriser le

Sauveur qui l'avait établi; que si tous avaient eu les mêmes sentiments, il n'aurait jamais été fait lui-même chrétien; et que si ceux qui viendraient ensuite prenaient les mêmes pensées, les églises ne subsisteraient plus.

Il cite ensuite l'exemple des prophètes Moïse, Jérémie, Jonas, qui, convaincus de leur incapacité, s'excusèrent d'abord, mais se soumirent ensuite : « Le Seigneur, dit-il, vous connaît mieux que vous-même; il sait à qui il confie ses églises. Celui qui n'en est pas digne, ne doit pas regarder sa vie passée, mais son ministère, de peur qu'il n'ajoute à ses péchés la malédiction de sa négligence. »

Mais pour le convaincre davantage par des exemples qui étaient plus à sa portée, il lui nomme plusieurs solitaires qui avaient été faits évêques et qui remplissaient parfaitement leur ministère. « Vous n'êtes pas le seul d'entre les moines, lui dit-il, qui ait été ordonné, ni le seul qui avez gouverné un monastère et qui avez été chéri des moines. Vous savez que Sérapion est moine et de combien de moines il a été supérieur. Vous n'ignorez pas de combien d'autres Apollon a été le père. Vous connaissez Agathe, Ariston, Ammonius. Vous avez peut-être ouï parler de Muite, de Paul, de Latos et de plusieurs autres. Aucun d'eux n'a renoncé à son ordination, et aucun pour cela n'est devenu pire; au contraire, ils attendent tous la récompense de leurs travaux. Combien d'idolâtres ont-ils convertis ? Combien en ont-ils ramenés de leurs coutumes diaboliques ? Combien de serviteurs ont-ils acquis au Seigneur ? Ils ont persuadé la virginité aux filles et la continence aux jeunes hommes.

« Ne croyez donc pas ceux qui vous disent que l'épiscopat est une occasion de péché. Vous pouvez, étant évêque, avoir faim et soif comme Paul, et ne point boire de vin comme Timothée. Nous connaissons des évêques qui jeûnent et des moines qui mangent; des évêques qui ne boivent point de vin et des moines qui en boivent; des évêques qui font des miracles et des

moines qui n'en font pas. » Enfin, saint Athanase conclut en le pressant de retourner au plus tôt, parce que la fête de Pâques approchait ; et lui dit de venir premièrement chez lui comme à un ami qui l'aimait uniquement, pour se rendre ensuite à son église.

Draconce ne put résister à une lettre si pressante, et aux raisons solides qu'elle contenait. Il se rendit à son église comme le saint patriarche le lui marquait, et il eut la consolation de satisfaire en même temps son attrait pour la vie solitaire, par le voisinage du désert de Nitrie qui faisait partie de son diocèse. Cependant il gouverna son église avec une vigilance et un zèle qui répondit parfaitement aux espérances de saint Athanase. Il soutint la foi orthodoxe contre les ariens avec une fermeté inébranlable. Il fut associé aux évêques catholiques qui eurent l'honneur de souffrir le bannissement pour la cause de Jésus-Christ.

Le lieu de son exil fut le château de Téodate, dans le désert proche de Clysma, ville sur le bord de la mer Rouge, à trois journées de Babylone. Ce fut là qu'il reçut la visite du grand Hilarion, comme saint Jérôme le rapporte dans la Vie de ce saint ; ce qui fut pour lui un grand sujet de consolation. Ce fut aussi là que les moines de Nitrie lui envoyèrent la lettre de saint Théodore le Sanctifié, supérieur de Tabenne, dans laquelle il leur donnait avis que la persécution des ariens finirait dans peu de temps. Il assista ensuite au concile que saint Athanase assembla avec saint Eusèbe de Verceil à Alexandrie, en 362. C'est tout ce que nous savons de Draconce, grand religieux et grand évêque.

Quant aux évêques tirés de la solitude que saint Athanase lui propose pour exemples dans sa lettre, nous n'en savons presque rien, excepté de Sérapion.

Celui-ci avait été ami particulier de saint Antoine, et avait puisé auprès de lui les maximes de la vie religieuse ; ce qui le rendit très-capable de les enseigner ensuite aux autres. Aussi

fut-il supérieur d'un grand nombre de moines, et devint-il une des plus brillantes lumières des déserts de l'Égypte ; mais il ne faut pas le confondre avec Sérapion, abbé dans le territoire d'Arsinoé, dont nous avons parlé ailleurs. Il joignit aux grâces particulières dont Dieu l'avait favorisé, un esprit éclairé et beaucoup d'éloquence; ce qui, au rapport de saint Jérôme, lui mérita le surnom de *Scolastique,* c'est-à-dire de savant.

Saint Athanase, qui connaissait son rare mérite, et qui ne négligeait jamais les occasions de fournir les églises d'excellents pasteurs, dans un temps où elle en avait besoin plus que jamais, ne souffrit pas que ses talents fussent davantage renfermés dans l'enceinte de ses monastères. Il l'ordonna évêque dans la Basse-Égypte, et il eut bientôt sujet de se féliciter de ce choix. Outre la liaison étroite qu'il entretint toujours avec lui, il avait une si grande idée de la justesse de son esprit et de son jugement, qu'il prenait en toute occasion son avis dans les affaires les plus importantes de l'Église, et soumettait ses propres écrits à sa censure. Sérapion ne se contenta pas de veiller sur le diocèse qui lui était confié : il voyait l'Église attaquée partout par la malice des ariens, et qu'ils ne cessaient de persécuter saint Athanase par leur crédit et par leurs calomnies auprès des puissances du siècle ; ce qui fit qu'il entreprit plusieurs voyages pour le défendre, et avec lui la cause de la foi. Il passa dans l'Illyrie pour se trouver au concile de Sardique, et se rendit aussi dans une autre occasion, en Italie, pour le même sujet, auprès de l'empereur, à la tête de cinq autres évêques et deux prêtres de l'église d'Alexandrie.

Son attachement à la foi et à saint Athanase, le rendit aussi odieux aux ariens, qu'il était cher aux bons catholiques ; cela fut cause qu'il fut du nombre de ceux qu'on chassa de leurs siéges et qu'on envoya bien loin de leur pays. Il y eut beaucoup à souffrir de la part de ses persécuteurs, s'il en faut juger par la manière dont ils traitèrent les autres ; car on les chargea de chaînes,

on les accabla de coups de bâton ; mais il mérita par ses souffrances le titre glorieux de confesseur de la divinité de Jésus-Christ.

Son éloignement ne ralentit pas son zèle. Il continua à veiller pour préserver le troupeau de Jésus-Christ des erreurs dont le démon s'efforçait de l'infecter par l'organe des hérétiques. Il écrivit contre les manichéens, le seul ouvrage qui nous reste de ceux qu'il a composés. Il fut des premiers qui, dans l'Égypte, découvrirent celle de Macédonius, que ses disciples tâchaient d'y répandre, et écrivit à ce sujet à saint Athanase pour l'exhorter à mettre la main à la plume contre ces nouveaux ennemis du mystère de la Trinité. Il n'y a pas apparence qu'il ait vécu longtemps après les trois écrits en forme de lettres que saint Athanase lui adressa sur la divinité du Saint-Esprit, que Macédonius combattait ; mais on ne sait ni l'année ni le jour de sa mort. Socrate nous a conservé cette belle sentence qu'il lui attribue : *L'esprit se purifie par la science des choses spirituelles, l'âme par la charité, les passions par l'abstinence.*

VOYAGE DU BIENHEUREUX JEAN CASSIEN, ET DE L'ABBÉ GERMAIN [1].

Les voyages que le bienheureux Jean Cassien fit avec l'abbé Germain dans les solitudes d'Égypte et des déserts voisins, nous ont fourni de grandes lumières sur les vertus des saints habitants de ces lieux, et nous ne saurions lui refuser ici une place distinguée, quoique nous ne le regardions pas comme un d'entre eux, parce qu'il se proposa moins d'être de leur nombre, que de s'instruire par leurs exemples et leurs entretiens de la perfection

[1] Cassien, Sozomène, Gazæus, Holstenius, les Bollandistes, Tillemont, Bulteau.

religieuse. La relation qu'il en a faite, soit dans ses livres des *Institutions*, soit dans ses *Conférences*, si l'on en excepte quelques erreurs qu'il a soutenues sans opiniâtreté, puisque ce fut avant la définition de l'Église, sa relation, a édifié, dis-je, les fidèles, et l'on peut voir dans le recueil de ses ouvrages, commentés par le docte Gazæus, la réputation qu'ils lui ont acquise, tant parmi les savants que parmi les Saints.

Il est difficile de décider quelle fut sa patrie. Holsténius a cru qu'il était originaire de Provence. L'ancien Bréviaire de Saint-Victor de Marseille le fait naître à Athènes, au rapport de Bulteau, qui ajoute qu'on pourrait douter s'il n'était pas plutôt de Scythopolis, ville épiscopale de la Palestine, où un autre Cassien a vécu depuis, puisque dès sa jeunesse, et comme il parle, *dès son enfance,* il fut élevé dans un monastère de la même province. D'autres ont pensé qu'il était de Constantinople; mais le sentiment le plus suivi est celui de Gennade, qui le fait Scythe de nation. Il faut pourtant avouer que la conjecture de Bulteau paraît être fortifiée par la retraite de Cassien dans un monastère de la Palestine, à un âge où il est bien difficile de croire qu'il y soit venu de la Scythie, ou des Gaules, ou de Constantinople, à moins qu'on ne dise qu'étant venu visiter les saints lieux avec ses parents, il s'arrêta à ce monastère pour y embrasser la vie religieuse.

Quoi qu'il en soit, il pouvait avoir alors tout au plus quinze ans, selon la remarque des continuateurs de Bollandus. Le monastère où il se retira était à Bethléem, différent de celui de saint Jérôme, et même beaucoup plus ancien.

Ses parents vivaient dans une grande piété, et ils ne manquèrent pas de lui donner une éducation conforme à la vertu qu'ils pratiquaient. On ne sait pas s'il apprit les lettres humaines chez eux ou si ce fut dans le monastère. Il est plus probable que ce fut dans le monde, n'y ayant pas beaucoup d'apparence qu'on l'eût occupé à lire les auteurs profanes, et surtout les

fables des païens et les combats de leurs prétendus héros, dans une maison qui n'était que l'école des vertus. Ceci paraît encore mieux par ce qu'il dit dans un endroit de ses *Conférences*, où il se plaint qu'outre les misères intérieures qui lui étaient communes avec toutes les personnes faibles, il avait encore un empêchement de son salut, qui était cette connaissance, quoique petite, comme il dit par modestie, qu'il avait acquise des lettres humaines. « La lecture continuelle des auteurs profanes, disait-il à l'abbé Chérémon, que nos maîtres nous ont tant pressés de faire autrefois, a tellement rempli mon esprit, qu'étant infecté et possédé de ces pensées, il ne s'occupe que de fables, que de combats, et de ces autres niaiseries dont je me suis entretenu dans ma jeunesse. C'est pourquoi, lorsque je suis occupé à la prière, ou que je chante des psaumes, ou que je gémis devant Dieu pour mes offenses, tantôt des vers d'un poëte me reviennent dans l'esprit, ou les images des combats de ces héros des fables se présentent à moi, et mon imagination est tellement remplie de ces fantômes, que mon âme ne peut s'élever à Dieu, ni les bannir de soi par les larmes qu'elle verse tous les jours. »

Ce fut donc dans ce monastère de Palestine qu'il reçut avec l'abbé Germain les premiers éléments de la vie religieuse ; et il disait depuis à l'abbé Joseph, « qu'il avait appris dès son bas âge, des grands serviteurs de Dieu qui l'habitaient, à concevoir de hautes résolutions, et qui, en lui inspirant l'amour de leurs vertus, avaient excité dans son âme une soif ardente de devenir parfait dans la vie spirituelle. »

Cet abbé Germain était son proche parent, ou, ce qui est plus certain, ils étaient du même pays. La charité les unit plus que le sang, et leur inclination pour la vertu les lia si étroitement, qu'on disait d'eux qu'ils n'étaient qu'une âme en deux corps ; mais surtout l'excellente conduite qu'ils gardaient l'un et l'autre dans le monastère, les rendit extrêmement chers à leur supérieur et aux autres religieux.

Tandis qu'ils s'exerçaient ainsi avec ferveur dans les devoirs de leur état, l'abbé Pinufe, qui, comme nous le dirons dans son lieu, gouvernait un grand monastère auprès de Panéphyse en Égypte, s'étant retiré secrètement pour mener une vie plus cachée, vint dans le leur, où il espérait de n'être pas connu, et fut logé dans leur cellule. Mais ayant été bientôt découvert, et obligé d'aller reprendre le gouvernement de ses religieux, cela leur fit naître la pensée de faire le voyage d'Égypte, dans le dessein de voir par eux-mêmes la vie que menaient les cénobites et les anachorètes qui y étaient en grand nombre, et de pénétrer même dans les déserts les plus reculés de la Thébaïde et de Scété. Cassien pouvait avoir alors vingt-cinq ou trente ans, comme le conjecture Tillemont, et Germain était un peu plus âgé.

Ils ne purent exécuter ce projet sans la permission de leur supérieur, qui s'y opposa d'abord, ainsi que les religieux du monastère, parce qu'ils les chérissaient tendrement à cause de leur vertu. Ils y consentirent enfin, à condition qu'ils reviendraient le plus tôt qu'il leur serait possible ; ce qu'ils n'osèrent refuser de peur de les attrister, et ils en donnèrent leur parole en présence de tous les frères devant Jésus-Christ qui en fut témoin, et dans la caverne même où il avait pris naissance ; dans l'espérance, comme dit ensuite Germain à l'abbé Joseph, qu'à leur retour ils pourraient pratiquer plus aisément ce qu'ils avaient appris dans leur voyage.

Ils partirent donc de Syrie, et après une longue navigation, ils arrivèrent à Tennèse, ville d'Egypte. Cassien rapporte dans ses *Institutions*, avec quelle charité ils furent reçus des solitaires. « Lorsque nous fîmes, dit-il, notre voyage de Syrie en Egypte pour nous instruire des maximes des anciens solitaires de ces lieux, nous admirâmes la joie et la bonté avec laquelle on nous recevait partout. On n'observait point là ce que nous avons vu dans tous les monastères de la Palestine, où l'on attend

à faire manger les frères qui les vont voir, jusqu'à ce que l'heure du repas soit venue : excepté seulement les jours du mercredi et du vendredi, qui sont des jours consacrés, on rompait le jeûne à tous les endroits où nous allions, aussitôt que nous y étions arrivés. » Nous ferons voir en parlant de la discipline monastique des solitaires d'Egypte, la raison très-sage de cette pratique.

Ils trouvèrent à Tennèse Archébius, évêque de Panéphyse, qui s'y était rendu pour l'élection d'un évêque, et qui, ayant appris leur dessein, leur donna toutes les marques de la charité la plus tendre, et voulut lui-même les conduire dans les cellules de quelques-uns.

« Venez, leur dit-il, venez en passant voir quelques saints vieillards qui ne demeurent pas loin de notre monastère. Vous admirerez des hommes dont la vieillesse paraît dans leurs corps tout courbés, et dont la sainteté éclate tellement sur leur visage, que leur seule vue est une grande instruction pour ceux qui les regardent. »

« Comme ce saint évêque nous eut parlé ainsi, dit Cassien, il prit un bâton et un petit sac, selon la coutume des solitaires de ces lieux lorsqu'ils se mettent en chemin, et nous mena lui-même à sa ville épiscopale. » Il les introduisit dans son monastère ; car il n'avait pas quitté sa profession de moine, quoiqu'il fût chargé du gouvernement de l'Église de Panéphyse, et il les conduisit ensuite successivement aux cellules des abbés Chérémon, Nestéros et Joseph. Le premier les entretint, dans trois conférences, de la perfection, de la chasteté, et de la protection de Dieu. L'abbé Nestéros, qu'ils virent après Chérémon, leur parla de la science spirituelle et du don des miracles, et l'abbé Joseph qu'ils virent ensuite, discourut avec eux de l'amitié, de la stabilité, et des promesses des religieux.

Cassien, parlant de la ville de Tennèse, où il aborda en arrivant de Palestine, dit : que ses habitants sont si fort assiégés de

la mer et de l'eau salée de quelques étangs qui les environnent, que n'ayant point de terre qu'ils puissent cultiver, ils sont obligés de s'occuper entièrement au trafic. Ils amassent, ajoute-t-il, tout ce qu'ils ont de biens par le commerce qu'ils ont sur la mer, et n'ayant pas de terre même pour bâtir, ils sont obligés d'en faire apporter par vaisseaux. »

Ce qui donna occasion à l'abbé Joseph de les entretenir sur l'amitié, fut que leur ayant demandé s'ils étaient frères, ils lui répondirent qu'ils ne l'étaient que par l'esprit, et que depuis leur conversion ils avaient toujours été inséparablement unis, soit dans le monastère, soit dans le pèlerinage qu'ils avaient entrepris, dans le dessein de s'avancer dans la vie intérieure et spirituelle. Ce fut donc à ce sujet qu'il leur donna les règles saintes de charité qu'on doit garder pour rendre les amitiés véritablement chrétiennes et religieuses.

La conférence dura jusqu'au soir, et le silence de la nuit les empêchant de s'entretenir plus longtemps, ce vénérable vieillard les mena dans une cellule séparée pour y prendre un peu de repos. « Mais, dit Cassien, le feu que ses saints discours avaient allumé dans nos cœurs, nous ayant fait passer la nuit sans dormir, nous en sortîmes de grand matin, et nous en étant éloignés d'environ cent pas, nous nous assîmes dans un lieu fort retiré, où les ténèbres de la nuit se joignant à la solitude, nous donnèrent lieu de nous ouvrir mutuellement notre cœur avec une liberté entière. »

A peine furent-ils assis que l'abbé Germain, poussant un profond soupir, prit la parole, et dit à Cassien : « Helas ! mon cher Cassien, que faisons-nous ? En quel état sommes-nous réduits ? Nous nous voyons environnés de tous côtés d'un étrange péril, puisque tout ce que nous apprenons ici par les actions et les discours de ces saints anachorètes, nous montre assez ce qui nous serait meilleur pour notre salut, et que la parole que nous avons donnée à nos supérieurs en quittant le monastère, ne nous permet

pas de l'embrasser. Nous pourrions, en suivant l'exemple de ces grands Saints, nous former sans peine dans la vertu et dans la perfection, si nous n'étions engagés de tenir la promesse que nous avons faite de retourner au monastère; car lorsque nous y serons une fois entrés, on ne nous permettra plus de revenir en ce lieu. Que si d'ailleurs nous voulons passer ici notre vie pour satisfaire ce désir extrême que nous sentons, que deviendra la promesse que nous avons faite à nos supérieurs pour les engager à nous permettre de faire ici un petit tour, les assurant que nous retournerions bientôt chez eux, et que nous ne verrions qu'en passant les solitaires de cette province? »

Ces réflexions les mirent dans une grande inquiétude. D'une part ils eussent voulu demeurer parmi ces saints solitaires, dont les exemples et les discours les animaient puissamment; mais d'un autre côté ils se trouvaient liés par la promesse qu'ils avaient faite à leur supérieur et aux religieux de leur monastère d'y retourner dans peu de temps. Et au sujet de cette promesse, « nous nous accusions nous-mêmes, dit Cassien, d'avoir eu trop peu de résolution et de fermeté, et de n'avoir pu vaincre cette pudeur qui ne nous permettait pas de résister aux prières de ceux qui nous conjuraient de revenir au plus tôt, sans considérer que l'engagement où nous nous mettions, pouvait être contraire à notre dessein et à notre salut. »

Dans ces perplexités, Cassien dit à Germain, qu'ils n'avaient point de moyen plus court pour se soulager de leur peine que de demander conseil à ce saint vieillard et de lui déclarer leurs pensées. « Ne doutons pas, mon cher Germain, lui dit-il, que Dieu ne nous fasse aujourd'hui cette grâce par la bouche de son serviteur pour récompenser et ses mérites et l'ardeur de notre foi. »

L'abbé Germain goûta beaucoup ce que Cassien lui dit, et ils attendirent le retour du saint vieillard à l'heure des prières de la nuit, qui était déjà bien proche, ce qui montre qu'ils restèrent

toute la journée dans cette cellule ; et dès que l'abbé Joseph fut revenu à eux, après avoir récité ensemble le nombre de psaumes ordonné, ils reprirent pour siége ce qui leur avait servi de lit durant la nuit, et lui proposèrent leur difficulté.

Le bon vieillard remarquant quelque tristesse sur leur visage, jugea qu'ils souffraient quelque peine intérieurement, et leur dit, en les abordant, ces paroles du patriarche Joseph : *Pourquoi* Gen. 40
votre visage est-il aujourd'hui plus triste qu'à l'ordinaire? « Hélas, mon Père, répondit l'abbé Germain, nous avions toujours espéré que nous retournerions à notre monastère, ravis de joie de vous avoir vus, et comblés de biens d'avoir écouté vos sages discours, et nous avions cru pouvoir aisément après notre retour, pratiquer chez nous ce que nous aurions appris en notre voyage ; car c'est à quoi l'amour que nous avions pour nos supérieurs nous a engagés, dans la pensée que nous pourrions imiter sans peine dans leur monastère ce que nous aurions appris de vous. Ainsi ayant espéré que notre voyage ne nous pouvait donner qu'une extrême joie, nous y trouvons au contraire le sujet d'une douleur qui nous consume. »

Il lui expliqua ensuite la promesse solennelle qu'ils avaient faite en partant de leur monastère, d'y retourner aussitôt, et comment ils se trouvaient pressés par là de deux côtés, l'un de remplir leur engagement, l'autre de se priver en le remplissant, de la compagnie des solitaires d'Égypte, auprès desquels ils espéraient beaucoup profiter.

L'abbé Joseph demeura quelque temps sans rien dire ; puis sortant de ce silence : « Êtes-vous bien assurés, leur dit-il, que ce lieu-ci contribuerait davantage à votre avancement dans la piété ? » — « Hélas ! mon Père, répondit l'abbé Germain, quoique nous soyons très-obligés à ces grands serviteurs de Dieu, qui nous ont appris dès notre bas âge à concevoir de hautes résolutions, et qui, nous inspirant l'amour de leurs vertus, ont excité dans nos âmes une soif ardente de devenir parfaits dans la vie

spirituelle; néanmoins, si on peut nous croire en ceci, nous ne trouvons aucune comparaison entre ce que nous avons appris là et ce que nous apprenons avec vous. Je ne parle point de la vie que vous pratiquez, ni de votre conduite, qui est estimable, et que je n'attribue pas seulement à la sévérité de votre institut et à votre fermeté ; mais encore à l'avantage qui se trouve dans ces lieux. C'est ce qui nous fait croire que pour imiter votre perfection il ne nous suffit pas d'apprendre en courant ces excellentes instructions que vous nous donnez, mais que nous avons encore besoin du secours que ce lieu nous offre, et de demeurer parmi vous. »

L'abbé Joseph leur fit là-dessus le discours dont Cassien a fait le sujet de la dix-septième conférence, où, après avoir dit que c'est une chose très-juste et très-conforme à l'état religieux d'accomplir ce qu'on a promis, il tâche de leur prouver que se croyant en danger de demeurer dans une tiédeur perpétuelle en retournant à Bethléem, ils seraient excusables et même louables de ne pas exécuter leur promesse. Par cette décision, il leur persuada de rester en Égypte, où ils demeurèrent, en effet, sept ans entiers. Mais elle ne les guérit pas tout à fait de leur scrupule, et ils retournèrent dans la suite à leur monastère pour obtenir une nouvelle permission, et dans l'intervalle ils ne manquèrent pas d'écrire à leur communauté pour y faire agréer leur absence et le délai de leur retour.

Du désert de Panéphyse ils passèrent le Nil et entrèrent dans le territoire de Diolque, bourg situé auprès d'une des sept embouchures de ce fleuve. « Nous fîmes, dit Cassien, comme ces marchands qui sont brûlés du désir de s'enrichir ; et dès que nous eûmes appris qu'il y avait en ces quartiers quantité de très-célèbres monastères, que les plus anciens des anachorètes y avaient fondés, nous nous embarquâmes dans l'espérance d'y trouver un plus grand gain que partout ailleurs. »

Ils virent successivement dans ce désert le vénérable Piammon,

qui était le plus âgé des anachorètes de Diolque et prêtre de leur église; Paul, supérieur d'un monastère habité par plus de deux cents religieux, du nombre desquels était le vénérable Jean; l'abbé Pinufe qu'ils avaient connu à Bethléem, et l'abbé Abraham. Cassien fait parler tous ces solitaires dans ses conférences. Piammon les entretint sur trois différentes sortes de religieux; Jean leur parla du but d'un cénobite et d'un solitaire ; Pinufe, de la pénitence ; enfin, l'abbé Abraham, de la mortification.

La conférence de l'abbé Piammon leur avait inspiré un si grand amour pour la vie des anachorètes, qu'ils résolurent de s'y exercer; et quoique le vénérable Jean, qu'ils virent ensuite au monastère de l'abbé Paul, eût donné dans l'entretien qu'il eut avec eux, la préférence à la vie cénobitique, ni son exemple ni son exhortation ne purent effacer l'impression que les paroles de l'abbé Piammon avaient faites sur leur cœur. Ainsi ils commencèrent tout de bon à apprendre les règles de la vie érémitique sous sa conduite ; et un des plus parfaits solitaires de ce lieu nommé Arquèbe, leur céda sa cellule avec tous les petits meubles qu'elle contenait, et s'en bâtit une ailleurs.

Le désert de Diolque était un séjour très-pénible à la nature; il fallait un grand courage pour en soutenir les incommodités; et Cassien et Germain n'y furent pas sans souffrir de grandes tentations. Une des plus fâcheuses et des plus délicates qu'ils eurent à combattre, fut le désir de retourner à leur pays chez leurs parents. Cassien en fait le détail en des termes que nous rapportons volontiers, pour montrer quelles sont quelquefois les ruses du malin esprit pour détourner les âmes qui se consacrent à Dieu dans la religion de leurs bonnes résolutions.

« Nous étions, dit-il, tous les jours étrangement tourmentés du désir de retourner à notre pays et de revoir nos parents. Le souvenir de leur piété nous fortifiait beaucoup dans ce dessein, et nous persuadait qu'ils ne nous empêcheraient jamais d'exécuter les saintes résolutions que nous avions prises. Nous

croyions même que leur conversation, bien loin de nous nuire, nous pourrait servir, et que nous ne serions plus embarrassés du soin de toutes les choses temporelles, parce que nous savions qu'ils seraient ravis de nous donner avec abondance tout ce qui nous serait nécessaire.

« Nous nous repaissions aussi de la vaine joie que nous recevrions de la conversion de beaucoup de personnes, que nous nous promettions de toucher par notre exemple et par nos avis. Notre esprit nous représentait sans cesse [1] l'assiette et la beauté de ce pays où nous sommes nés, et qui était l'ancien héritage de nos aïeux. Rien ne nous paraissait plus propre pour une solitude sainte, puisque, outre qu'il y avait tout ce qui est nécessaire à la vie, un solitaire y devait trouver sa consolation dans le secret et le silence des bois. »

Agités donc par ces pensées importunes, ils allèrent découvrir leur tentation à l'abbé Abraham, qui leur en fit connaître toute l'illusion dans l'entretien qu'il eut avec eux sur la mortification, dont Cassien a fait sa dernière conférence. « Il nous fit voir clairement, dit-il, que ces pensées, que le diable avait inspirées dans notre cœur, étaient des piéges où il nous voulait faire tomber, et il nous enflamma du désir d'une véritable mortification. »

Ce désir n'était pas stérile en eux. Ils menaient véritablement une vie très-rude ; car, outre qu'ils gagnaient leur vie par le travail de leurs mains, ils étaient contraints d'aller quérir de l'eau sur leurs épaules à trois milles de leur cellule. Ils marchaient nu-pieds, et ils étaient si pauvrement vêtus, qu'ils avouèrent à l'abbé Abraham, qu'ils auraient eu honte de paraître en cet état devant leurs parents.

Bulteau a cru qu'ils avaient vu l'abbé Pinufe avant que de venir à Diolque ; mais il paraît plus conforme au texte de Cassien

[1] Holstensius se sert de cet endroit pour établir que Cassien était de Provence.

qu'ils retournèrent à Panéphyse, où il demeurait, pour l'y voir, et c'est le sentiment de Tillemont, fondé sur ce que de là ils allèrent à Scété. Ainsi s'étant informés avec grand soin du lieu de sa demeure, ils se rendirent auprès de lui, et en furent reçus avec joie et avec une humilité toute particulière. Il les regarda comme ses anciens compagnons de demeure et de cellule, et voulut en échange leur céder la sienne. Ils y entendirent ces belles instructions qu'il donna en pleine assemblée à un jeune frère qui voulait embrasser la règle de son monastère, et que nous rapporterons dans son temps; et ils y furent si touchés des maximes de perfection qu'il y développa, qu'ils avaient presque perdu espérance de pouvoir jamais parvenir à les mettre en pratique. Ce fut ce qui donna occasion à l'abbé Pinufe, à qui ils déclarèrent leur peine, de leur parler de la fin de la pénitence. Ce saint abbé les pressa ensuite beaucoup de s'arrêter dans son monastère; mais ils s'en excusèrent par le désir qu'ils avaient d'aller au désert de Scété, où la réputation des saints solitaires qui y demeuraient, les attirait beaucoup; ainsi il ne voulut pas davantage s'y opposer.

On présume que Cassien et Germain, soit en allant de Tennèse à Panéphyse, soit durant leur séjour à Diolque, visitèrent saint Isidore de Péluse, qui n'en était pas très-éloigné. Ce saint et zélé défenseur de saint Jean Chrysostome était trop célèbre pour ne pas exciter la pieuse curiosité de nos deux voyageurs, qui ne cherchaient qu'à voir les hommes célèbres de la solitude pour s'édifier auprès d'eux. La conformité de leurs sentiments en faveur de saint Jean Chrysostome dut encore plus les y engager; mais nous n'avons rien d'assuré sur cette visite. Parmi les lettres de saint Isidore, on en trouve quelques-unes adressées à Cassien et d'autres à Germain; mais il n'y a aucune preuve que le Cassien à qui elles sont écrites, soit celui dont nous parlons. Quant à Germain, celui à qui saint Isidore écrit était homme de guerre et non pas moine.

Il y en a qui croient qu'après avoir passé sept ans en Égypte, ils se rendirent tout de suite au monastère de Bethléem, d'où ils revinrent peu de temps après à Scété; mais il y a plus d'apparence qu'ils furent de Diolque à Scété, d'où après quelque temps ils retournèrent en Palestine, et revinrent ensuite au même désert, jusqu'au temps des troubles qu'une lettre pascale de Théophile d'Alexandrie y causa, et qui fut probablement la cause qu'ils en sortirent pour aller à Constantinople. C'est ce sentiment que nous suivrons dans ce qui nous reste à dire de leur histoire.

Ils passèrent donc au désert de Scété, après être restés quelques jours au monastère de l'abbé Pinufe, et ils y acquirent une connaissance plus entière de la vie solitaire, qu'ils avaient déjà commencé de pratiquer dans le désert de Diolque. L'abstinence qu'ils y pratiquaient était telle, qu'ils ne regardaient pas un solitaire comme fort sobre, lorsqu'il mangeait par jour deux pains, chacun de six onces.

Entre les plus célèbres solitaires qu'ils eurent le bonheur de visiter, ils virent principalement Moïse, Paphnuce, Daniel, Sérapion, Théodore, Sérène, Isaac et Théonas. Cassien attribue ses dix premières *Conférences* aux sept premiers, et les vingt-unième, vingt-deuxième, vingt-troisième à Théonas.

Les conférences qu'ils eurent avec Moïse, Paphnuce, Daniel et Sérapion, doivent être rapportées à leur premier voyage à Scété; et on doit rapporter au second, celles des abbés Théodore, Sérène, Isaac et Théonas. L'abbé Moïse les entretint du but d'un solitaire et de la discrétion; l'abbé Paphnuce, du triple renoncement d'un solitaire; l'abbé Daniel, de la guerre de la chair contre l'esprit; l'abbé Sérapion, des péchés capitaux; l'abbé Sérène, de la mobilité de l'âme, des principautés et des puissances invisibles; l'abbé Isaac, de la prière; l'abbé Théonas, du jeûne, des empêchements extérieurs de la sainte communion, et de ces paroles de saint Paul dans l'Épître aux Romains, chapitre 7: *Je ne fais pas le bien que je veux, mais je fais le mal que je ne*

veux pas. Les continuateurs de Bollandus n'osent pas décider si c'est dans leur premier ou leur second séjour à Scété qu'ils eurent la conférence avec l'abbé Théodore sur le meurtre de quelques saints ermites, que les Sarrasins avaient massacrés.

Ils ne s'arrêtèrent pas si constamment au désert de Scété, qu'ils ne parcourussent aussi d'autres déserts voisins. Ils visitèrent l'abbé Maquète, qui demeurait en un lieu fort éloigné des autres solitaires ; mais Cassien ne dit pas quel était ce lieu. Ils pénétrèrent jusqu'à la demeure de Paul de Porphyrion, qui faisait son séjour dans une caverne à sept journées loin des pays habités. Ils furent aussi au désert des Cellules, et dans ceux de la Haute-Thébaïde, puisque Cassien parle du grand monastère de Tabenne ; mais on ne sait pas si ce fut dans le premier ou le second voyage qu'ils firent.

Enfin, sept ans s'étant écoulés depuis leur départ de la Palestine, et les lettres qu'ils avaient écrites aux religieux de leur monastère, qui les pressaient par les leurs de revenir, ne satisfaisant pas le désir que ces religieux avaient de les revoir, ils retournèrent à Bethléem, soit pour accomplir leur promesse, soit pour en obtenir le dégagement et une nouvelle permission de revenir à Scété. Ils rendirent donc aux anciens de leur monastère l'honneur qu'ils leur devaient ; ils rallumèrent dans le cœur de ceux qu'ils n'avaient pu satisfaire par leurs lettres, l'ancienne charité qu'ils avaient eue pour eux ; et s'étant entièrement dégagés du scrupule que leur eût pu donner leur promesse, par une permission qu'ils obtinrent de retourner en Égypte, ils y revinrent avec tant de satisfaction de la part même de leurs confrères, qu'ils avaient sans doute touché par la relation de ce qu'ils avaient vu dans leur voyage, que ceux-ci voulurent les conduire une partie du chemin.

Ce fut dans le courant de la même année qu'ils étaient retournés à Bethléem, qu'ils revinrent à Scété. Nous ne savons pas précisément le temps qu'ils y demeurèrent, ni pour quel

sujet ils allèrent à Constantinople. Ce qui est certain, c'est qu'ils étaient dans cette ville impériale en l'année 404, où Cassien dit qu'il eut saint Jean Chrysostome pour maître, et qu'il reçut de lui l'imposition des mains pour le diaconat. L'abbé Germain fut élevé au sacerdoce ; et quand Théophile d'Alexandrie entreprit de condamner saint Chrysostome dans son assemblée du Chesne en 403, ce Saint y envoya trois évêques avec les deux prêtres Germain et Sévère, pour déclarer qu'il ne le pouvait reconnaître pour son juge.

Il paraît que le même Saint avait confié à Cassien et à Germain la garde du trésor et des vases sacrés de l'église, puisqu'ils les conservèrent comme par miracle, dans l'embrasement qui consuma l'église de Constantinople, le jour même que ce Saint en fut chassé par la faction de ses ennemis, le 20 juin 404, et ils en firent un inventaire authentique qu'ils portèrent à Rome en 405, avec la lettre que le clergé de Constantinople écrivait au pape Innocent sur l'exil du saint Patriarche.

Innocent répondit à cette lettre la même année ; peut-être aussi par Germain et Cassien, mais cela est fort incertain. Nous ne savons plus rien depuis ce temps-là touchant Germain, ni non plus ce que devint Cassien depuis son arrivée à Rome en 405. Les uns ont cru qu'il y resta jusqu'à ce qu'elle fut prise par Alaric, roi des Goths, et que de là il se retira à Marseille. D'autres le font retourner à son monastère de Bethléem, d'où, ce monastère ayant été détruit par les barbares, il passa en l'an 416 dans la Gaule Narbonaise ; mais il faut convenir avec les continuateurs de Bollandus, que c'est ici un vide dans son histoire, qu'on ne saurait remplir par aucun fait qui soit prouvé. Ce qui est certain, c'est que Cassien se retira à Marseille, soit peu après l'an 405, soit seulement après l'an 415, et qu'il y fonda deux monastères, l'un d'hommes et l'autre de filles. Le premier est l'abbaye de Saint-Victor ; le second est, selon le Père Guesnai, celui de Veaune, détruit depuis plusieurs siècles, ou celui de Saint-Sauveur, appelé autrefois de Saint-Cyriaque.

Il est sûr qu'il établit une règle pour les hommes, et il est aisé de juger qu'il en donna aussi une aux filles, n'y ayant point d'apparence qu'il les eût laissées à leur propre conduite.

Tandis que la discipline régulière fleurissait dans son monastère, et répandait bien loin la bonne odeur de Jésus-Christ, Castor, évêque d'Apt, en fonda un auprès de sa ville épiscopale, et lui écrivit pour le prier de vouloir mettre par écrit, pour lui et pour son nouveau monastère, les règles qu'il avait vu pratiquer dans la Palestine et dans l'Égypte, et qu'il avait établies dans son monastère de Marseille.

On ne peut rien lire de plus édifiant que les expressions humbles dont ce saint évêque se sert dans sa lettre. « Castor, dit-il, le dernier des hommes, se jette avec une humilité profonde aux pieds du saint père Cassien, de cet homme admirable par sa sainteté, illustre par sa vie et recommandable par sa science. C'est avec raison, mon très-saint Père, poursuit-il, que l'on procure la sage conduite d'un maître aux personnes qui sont encore incapables de se conduire elles-mêmes. Comme dans le déplorable état où le péché nous a réduits, tous n'ont pas assez de lumière pour être eux-mêmes leur guide, le seul remède qui nous reste est de trouver dans la lumière des autres, et dans la déférence que nous rendons à leurs sentiments, les avantages que nous ne trouvons pas dans nous-mêmes.

« C'est pourquoi je viens vous conjurer très-humblement, mon très-cher Père, de ne pas refuser vos lumières à une personne aussi ignorante que je le suis, et de ne différer pas davantage de nous exciter à la piété, en nous écrivant quels sont les saints exercices dans lesquels vous vivez depuis si longtemps, afin que cette lecture serve à ceux qui, comme nous, ne sont encore que néophytes, et qui sentent encore les attraits de la vanité et de la gloire du siècle.

« Nous savons que vous êtes une des personnes qui sait le mieux ce qui se pratique dans les monastères de l'Orient, et prin-

cipalement dans ceux d'Égypte et de la Thébaïde..... C'est pourquoi je vous conjure de nous écrire simplement les règlements que vous avez vus dans tous les monastères d'Égypte et de Palestine, selon qu'ils ont été établis et fondés par nos anciens Pères, afin qu'ils puissent encore aujourd'hui servir de règle à ce monastère que j'établis et qui ne fait que de naître, etc. »

Cassien ne répond pas avec moins d'humilité à ce saint évêque, dont il exalte le pieux dessein ainsi que les rares vertus; et après un long prélude sur le zèle qu'il a d'élever à Dieu un temple spirituel, bâti non de pierres insensibles, mais vivantes, qui ne sera pas temporel et corruptible, comme celui de Salomon, mais éternel et immuable, il ajoute : « Vous m'écrivez que n'y ayant aucun monastère dans votre province, vous y en voulez établir un et le régler selon ceux de l'Orient, et particulièrement de l'Égypte ; et quoique vous possédiez parfaitement toutes les vertus, que vous excelliez par votre science, que vous soyez rempli de toutes sortes de richesses spirituelles, et que non-seulement vos saints discours, mais que votre vie seule suffirait à ceux qui veulent s'avancer dans la plus haute perfection, vous vous adressez néanmoins à moi pour tirer quelque secours de ma pauvreté. »

Il témoigne ensuite sur plusieurs raisons qu'il allègue, la peine qu'il a à se résoudre de faire ce qu'il demande, mais que le désir de lui obéir l'emporte sur toutes les difficultés. « Je me rends donc à vos prières, mon bienheureux Père, ajoute-t-il, que je puis appeler l'unique modèle de sainteté et d'humilité; et j'entreprends, par cette confiance que vous m'inspirez, de composer cet ouvrage autant que mes forces me le permettront. Je m'appliquerai principalement à dire ce qui n'a point encore été dit par aucun de ceux qui ont écrit de ces matières avant moi, parce qu'ils ont plus rapporté ce qu'ils ont appris des autres, que ce qu'ils avaient éprouvé eux-mêmes..... Je ne m'arrêterai point à parler des miracles et des prodiges des saints

hommes dont je rapporte les règlements, quoiqu'ils en aient fait un grand nombre, et que non-seulement j'en aie beaucoup appris par le récit des autres, mais que j'en aie vu beaucoup de mes propres yeux...... Je ne veux point m'étendre à parler des merveilles de Dieu ; mais je veux traiter en peu de mots des moyens de réformer nos mœurs, de corriger nos vices, et de nous rendre parfaits, selon les règles que nos anciens nous ont prescrites. »

C'est sur ce plan que Cassien forma son ouvrage des *Institutions monastiques*, divisé en douze livres, dont les quatre premiers contiennent les règlements des monastères, et les huit autres traitent des péchés capitaux, de leur source et des moyens de les guérir ; mais en représentant les instituts et les règles des monastères de l'Orient, il tempère par la pratique plus douce de ceux de la Palestine et de la Mésopotamie, ce que ceux d'Égypte pouvaient avoir de trop austère et de trop difficile pour être proposé aux monastères des Gaules, à cause de la rigueur des lieux et de la différence des mœurs ; sur quoi il ajoute une belle maxime : « Lorsque nous prenons pour règle ce qui est raisonnable, et ce qui n'est point au-dessus de nos forces, quoique peut-être nous fassions moins que les autres, nous ne laissons pas d'accomplir notre règle aussi parfaitement qu'eux. »

Ce premier ouvrage de Cassien fut reçu par l'évêque Castor et par ses religieux avec tant de satisfaction, que ce saint prélat le pria instamment de vouloir écrire les conférences spirituelles qu'il avait eues avec les anachorètes de Scété. Il les écrivit donc pour le satisfaire, et ce fut moins pour instruire des cénobites que des anachorètes ; mais le saint évêque quitta la terre pour aller à Dieu avant que cet ouvrage fût achevé.

Ainsi il l'adressa, après la mort de ce bienheureux pontife, à l'évêque Léonce et à Hellade, moine et depuis évêque. Léonce était frère, ou tout au moins parent de Castor, et on croit que c'est le même que Léonce, évêque de Fréjus. Hellade le fut de

quelque métropole ; mais il avait auparavant passé de la vie cénobitique à l'érémitique, comme on peut le conjecturer par ce qu'en dit Cassien.

Il fut obligé après ces dix conférences, d'en dresser sept autres pour satisfaire la pieuse ardeur des saints Honorat et Eucher, qu'on ne peut douter être les célèbres évêques d'Arles et de Lyon. Il dit avoir eu ces conférences avec les solitaires de Panéphyse, qu'il vit les premiers en arrivant en Égypte, comme nous l'avons dit. Saint Honorat était alors supérieur des moines de Lérins, et saint Eucher était religieux, et avait conçu le désir de passer en Égypte pour être témoin des vertus des solitaires que Cassien avait déjà vus. En leur adressant ces sept conférences, il leur écrit en ces termes :

« Mes très-chers frères, quoique plusieurs de ces saintes âmes que vous formez par l'exemple de votre vertu, ne puissent qu'à peine approcher de cette haute perfection qui vous fait briller dans ce monde comme des astres d'une admirable clarté, vous avez néanmoins tant de passion pour la gloire de ces grands hommes qui ont fondé et établi les premiers la vie solitaire des anachorètes, qu'un de vous, qui préside à une grande assemblée de cénobites, souhaite que sa congrégation, qui a tous les jours la vue et le modèle de votre sainte vie comme un maître vivant qui l'enseigne, soit comme éclairée par les préceptes et les avis des saints anachorètes ; et que l'autre a bien voulu même pour s'édifier de leur conduite extérieure et visible, aller dans le fond de l'Égypte..... C'est pourquoi l'engagement inévitable de la charité m'a jeté malgré moi dans le danger où je m'expose en écrivant ceci, afin de satisfaire le désir de l'un, et d'épargner le travail de l'autre. »

Il parle ensuite des douze livres des *Institutions des Cénobites*, qu'il avait envoyés à l'évêque Castor, et des dix conférences qu'il avait eues avec les Pères du désert de Scété, et qu'il avait rédigées par écrit pour obéir aux évêques Hellade et Léonce.

tre les sept conférences qu'il leur envoyait, il en promet en-
e sept autres, « afin, dit-il, que si votre sainte avidité et cette
f ardente que vous témoignez, ne se peut encore rassasier par
derniers discours, j'espère au moins que les sept autres con-
ences que je dois envoyer aux saints ermites qui demeurent
s les îles Stœchades (ce sont les îles d'Hières), satisferont
inement votre désir. »

l adresse donc ces sept dernières conférences à Jovinien, erve, Léonce et Théodore, dans une lettre qui est à la tête la dix-huitième conférence. Ce qu'il leur dit à ce sujet montre quelle utilité la lecture des vies et de la doctrine spirituelle Pères de la solitude peut être aux personnes religieuses, et le it qu'elles en doivent retirer. « Non-seulement, leur dit-il, x qui font profession d'une humble obéissance dans le mona-te, mais ceux encore qui veulent vivre en anachorètes dans déserts, où ils se sont retirés assez près de vous, pourront aver dans ces traités des avis propres pour les lieux où ils ent et l'état de vie qu'ils ont embrassé. Vos travaux passés r ont déjà procuré ce grand avantage, que se trouvant dans la me profession que ces saints solitaires qui parlent dans ces its, ils comprendront plus aisément leur doctrine, et recevant s leurs cellules les auteurs de ces conférences avec leurs livres, s'entretiendront tous les jours avec eux, en leur faisant leurs nandes et en écoutant les réponses qu'ils y feront. Ainsi ils suivront pas leur esprit et leurs propres pensées dans une e si pénible et si nouvelle en ces quartiers, et qui a même périls dans les lieux où elle est plus ordinaire et plus soute- par l'exemple d'une infinité de saints ; mais ils suivront pour des dans cette nouvelle voie, ceux que la tradition des an-s et une longue expérience y a rendus très-habiles. »

ovinien, Minerve, Léonce et Théodore étaient sans doute ceux leurs vertus et leur zèle pour la vie religieuse rendaient plus èbres dans les îles d'Hières sur la côte de Provence. On voyait

par leur moyen, comme Cassien le fait assez entendre, les cénobites et les anachorètes fleurir en grand nombre, non-seulement dans la terre ferme, mais encore dans les îles. Minerve et Jovinien ou Jovien, conduisaient chacun un monastère, comme avaient fait saint Castor à Apt et saint Honorat à Lérins; et au dehors de leurs monastères on voyait plusieurs ermites qui vivaient dans une étroite retraite, et pratiquaient déjà ce que Cassien tâchait de leur enseigner.

Saint Honorat était sur le siége d'Arles quand Cassien écrivit ces sept dernières conférences. Ce Saint, selon Tillemont, mourut au plus tard en 429, et Cassien avait promis ces conférences dès l'an 426. Outre ces ouvrages ascétiques, Cassien en composa un considérable contre Nestorius, dont il combat les erreurs par sept livres qu'il fit exprès. Il l'entreprit à la sollicitation du pape saint Léon le Grand, qui était alors archidiacre de l'Église romaine. Nous ne nous étendrons point sur cet ouvrage, où Cassien montre une érudition sur le dogme, qui lui mérite un titre distingué parmi les théologiens. Comme cela n'a point de rapport avec les *Vies des Pères des déserts* dont nous parlons ici, nous n'en dirons rien de plus. Ce fut là la dernière production de son zèle. Gennade dit qu'il mourut sous Théodose et Valentinien ; c'est-à-dire, entre 426 et 430; mais il n'en fixe point l'année. Il est certain qu'il vivait encore en 432 ou 33, suivant la *Chronique* de saint Prosper. Tristhème le fait mourir en 435, et le Père Guesnai le fait vivre jusqu'en 448; mais ils n'en donnent point de preuve certaine. Ainsi, concluent les continuateurs de Bollandus : nous ignorons en quelle année il mourut.

Cassien était prêtre, sans qu'on sache par son histoire s'il reçut le sacerdoce à Rome ou à Marseille. Le texte de Gennade, dit Tillemont, pourrait porter à croire qu'il fut ordonné dans cette dernière ville, où l'on voit qu'il a passé les dernières années de sa vie ; l'ordre des canons étant que les ecclésiastiques ne quittent pas le lieu où ils ont été ordonnés ; outre que le concile de Rome sous Gélase, l'appelle prêtre des Gaules.

On a rendu dans la suite des temps de grands honneurs à sa mémoire. Diverses églises, dont on peut voir le dénombrement dans le Père Guesnai, l'honorent comme un Saint le 23 juillet [1], auquel jour Ferrarius le marque aussi. Le pape Urbain V fit mettre sa tête et son bras dans une châsse qu'on expose sur l'autel au jour de sa fête dans la célèbre abbaye de Saint-Victor de Marseille. Le reste de son corps est dans une chapelle souterraine de la même église dans un tombeau de marbre. L'Église grecque lui a rendu un culte religieux avant celle d'Occident. Elle a assigné pour le jour de sa fête le jour de bissexte, qui est le 29 février chez les Orientaux.

Quoique Cassien ait reçu et ait mérité de grandes louanges, on ne peut néanmoins excuser certains sentiments qu'il a tenus sur la grâce et sur le mensonge, ni pallier le semi-pélagianisme qui est répandu dans sa treizième conférence. Tout ce qu'on peut dire en sa faveur, c'est qu'il les a défendus avant que l'Église décidât sur ces matières. D'ailleurs, il fut absolument opposé à l'erreur des pélagiens, comme il paraît par son ouvrage sur l'*Incarnation* contre Nestorius, où il dit aussi qu'il avait travaillé à en désabuser le moine Leporius. Tillemont remarque qu'il semble vouloir attribuer sa conversion à ses avis, quoiqu'elle soit due à ceux de saint Augustin et à ceux d'Aurèle de Carthage; mais ce n'est pas le sens de Cassien, qui dit seulement qu'il *l'avertit, et que Dieu le convertit et que ce fut en Afrique.* Ainsi Cassien l'avertit et le toucha, et saint Augustin consomma l'ouvrage.

Nous ne donnerons pas l'analyse de toutes les *Conférences* de Cassien, cela interromprait trop l'histoire des solitaires; il suffira de faire celle de quelques-unes qui nous paraissent plus utiles, et qui ne se ressentent point de ses erreurs.

[1] Notamment Marseille.

L'ÉVÊQUE ARQUÈBE ET L'ABBÉ CHÉRÉMON [1].

« Panéphyse, dit Cassien, était autrefois une ville fort riche, et son territoire était un des pays du monde les plus fertiles. Elle fournissait elle seule, à ce qu'on dit, tout ce qu'il fallait pour la table du roi. Mais la mer ayant été agitée extraordinairement par un tremblement de terre, rompit ses bords, et s'étant répandue sur tous les villages d'alentour, elle en renversa toutes les maisons, et changea des campagnes très-fertiles en un grand marais d'eau salée ; de sorte qu'on peut dire que ces paroles du psaume, qui s'entendent en un sens spirituel, s'accomplirent alors à la lettre, et parurent une prophétie de ce qui arriva en ce lieu : *Il a séché les fleuves et a tari les ruisseaux et les fontaines ; il a couvert de sel une terre très-fertile, à cause de la malice de ceux qui l'habitaient.* »

Il arriva donc dans la suite des temps que beaucoup de petites villes, qui étaient bâties sur des éminences, étant inhabitables à cause de cette inondation, devinrent comme de petites îles, qui sont très-propres aujourd'hui pour ceux d'entre les saints anachorètes qui désirent une parfaite solitude. » Ptolomée parle de Panéphyse comme d'un lieu fort considérable ; mais ce pays, auparavant si abondant et si délicieux, n'était plus que comme un marais, dans lequel quelques terrains plus élevés que les eaux, paraissaient comme des îles, d'où l'eau salée et les mauvaises exhalaisons chassèrent les habitants, et qui ne servirent plus qu'à seconder l'austérité de quelques anachorètes qui refusaient des séjours commodes pour n'en avoir que de très-fâcheux, qui par leur incommodité favorisaient leur goût pour la pénitence.

[1] Cassien, Pallade, Sozomène, Gazæus.

Ce fut de ces tristes restes d'un si beau diocèse qu'Arquèbe, ce saint prélat qui reçut Cassien et Germain à Tennèse, était évêque, après avoir été trente-sept ans anachorète. Cassien n'en parle que dans des transports d'admiration de sa haute vertu. « Cet homme admirable en toutes manières, dit-il, éclata d'abord dans le désert entre tous les anachorètes (son désert était apparemment celui de Panéphyse, ou fort près de là). Après qu'on l'en eut arraché pour le faire évêque de Panéphyse, il conserva religieusement tout le reste de sa vie son premier amour pour la solitude. Il ne relâcha rien de sa première modestie et de son ancienne humilité, et la dignité éminente dont on l'honora n'eut pas la force de lui donner le moindre mouvement de complaisance. Il ne croyait pas qu'on l'eût élevé à cette charge parce qu'on l'en avait jugé digne ; mais plutôt qu'on l'avait chassé de sa solitude comme l'en ayant jugé indigne ; et il déplorait son malheur, de n'avoir pu arriver à la pureté que demande une si haute profession, après avoir demeuré trente-sept ans dans le désert. »

Après l'éloge que Cassien fait de la profonde humilité de ce grand évêque, il confirme ce qu'il en a dit par le discours qu'il lui tint, et à Germain, en leur parlant des anachorètes de son diocèse qu'il voulait leur faire connaître. Son épiscopat n'avait fait que consommer dans son cœur cette humilité sincère qu'il avait acquise auparavant dans sa retraite, et, élevé à la plus grande dignité de l'Église, il n'avait fait que se confirmer davantage dans les bas sentiments de lui-même, qu'il avait conçus, avec le secours de la grâce, dans le secret de sa solitude.

« Les anachorètes, dit-il à Cassien et à Germain, chez qui je vais vous conduire, vous apprendront ce que je ne puis vous apprendre. Ils vous enseigneront la voie d'une piété dont il ne me reste plus que le souvenir, et dont je regrette tous les jours la perte. Mais ils vous l'enseigneront plutôt par leurs exemples et par leurs actions, que par leurs paroles. Pour moi, je crois que vous ne me devez pas presser à vous rien dire. Je suis trop pauvre

pour pouvoir rien donner à personne ; et tout ce que je puis, est de vous montrer où vous pourrez trouver cette perle précieuse de l'Évangile, que je n'ai pas moi-même, et que vous cherchez avec une ardeur si édifiante. »

Arquèbe faisait sa résidence dans un monastère, soit qu'on entende par là une simple cellule ; car on le prend quelquefois dans ce sens dans l'*Histoire monastique,* soit que ce fût dans une maison habitée par plusieurs cénobites qui vivaient sous lui en communauté, ce qui paraît plus vraisemblable ; et il continua toujours ses exercices de solitaire, autant que sa charge pastorale le lui permettait. Il allait même à pied, le bâton à la main, portant son petit sac comme faisaient les autres moines, nonobstant son grand âge ; et c'est ainsi que Cassien dit qu'il le conduisit, et son compagnon, de Tennèse à Panéphyse.

Cassien parle dans sa septième conférence, d'un abbé Arquèbe qu'il alla visiter avec l'abbé Paul, dont nous parlerons ailleurs, comme d'un ancien solitaire. On a cru que c'était le même que l'évêque dont nous parlons ici, et qu'il n'était pas alors élevé à cette dignité ; mais il n'y en a nulle apparence.

L'abbé Chérémon fut le premier chez qui l'évêque Arquèbe conduisit Cassien et Germain. Il ne demeurait pas loin de son monastère et était le plus vieux des anachorètes de ce désert. Il peut avoir demeuré d'abord au désert de Scété, dans une caverne éloignée de quarante milles de l'église, et douze milles du lac, où il allait puiser de l'eau avec grande fatigue, en revenant toujours chargé de deux cruches pour sa provision. Du reste, il se tenait retiré dans le lieu de sa retraite et y vivait dans l'union avec Dieu en paix et en tranquillité ; soit qu'il eût passé dans la suite du désert de Scété à celui de Panéphyse, soit que les auteurs n'aient considéré ce dernier que comme faisant partie de l'autre, il était dans celui de Panéphyse quand Cassien le vint voir avec Germain. Il avait alors plus de cent ans ; et le docte commentateur de Cassien fait à ce sujet une belle remarque qu'on sera

bien aise de trouver ici : « C'est, dit-il, une chose admirable que tant de saints solitaires, soit ceux qui demeuraient dans les monastères, soit les autres qui vivaient seuls dans le désert, aient la plupart vécu si longtemps, tandis qu'ils menaient une vie si pénitente et qu'ils se privaient volontairement de toutes les commodités du corps ; ce qu'on ne peut sans doute attribuer, après le secours de la grâce, qu'à cette grande abstinence qu'ils pratiquaient. Ainsi saint Paul, premier ermite, a vécu environ cent quinze ans, après en avoir passé cent dans sa caverne. Saint Antoine a vécu cent cinq ans, et en avait passé quatre-vingt-dix dans le désert, vivant de pain et d'eau, excepté que dans ses vieux jours il y ajouta quelques légumes. Saint Paphnuce passa quatre-vingt-dix ans, ne vivant aussi que de pain et d'eau. Il en fut de même de saint Macaire et de beaucoup d'autres qu'on ne cite point ici. » Sur quoi l'on peut voir ce qu'en ont dit Sozomène et après lui Nicéphore.

Sozom. c. 31. Nic. l. 11, c. [illegible]

Cassien fait l'éloge de l'abbé Chérémon en ces termes : « Il avait plus de cent ans, et n'avait plus rien de vigoureux que l'esprit ; son corps était tout abattu, et l'assiduité de ses inclinations dans la prière, jointe à sa grande vieillesse, avait tellement courbé son dos, qu'il était comme réduit à sa première enfance, et ne pouvait plus marcher qu'en se soutenant sur ses mains. La gravité de son visage et cette manière de marcher nous surprit, et nous imprima un profond respect pour sa personne, parce qu'encore qu'il fût si cassé de vieillesse, et que son corps fût tout desséché et comme mort, il ne laissait pas de conserver toujours la rigueur de sa première austérité. Nous nous approchâmes de lui et le suppliâmes de nous faire la grâce de nous dire une parole d'édification, lui avouant que c'était l'unique sujet de notre visite ; » sur quoi, jetant un profond soupir : « Eh, mes enfants, nous répondit-il, que vous puis-je dire, puisque la vieillesse, qui m'empêche d'observer la rigueur ordinaire de notre vie, m'ôte en même temps la hardiesse d'en parler aux autres ?

« Comment aurais-je la présomption d'enseigner ce que je ne fais pas moi-même ? ou comment pourrais-je exciter personne à se montrer courageux et fervent dans des exercices dans lesquels je suis moi-même si tiède et si lâche ? C'est pour cela que je n'ai pu jamais me résoudre à souffrir qu'aucun des jeunes solitaires demeurât auprès de moi, de peur que l'exemple de mon relâchement n'affaiblît la ferveur et l'austérité des autres ; car la parole de celui qui instruit n'a point de force ni d'autorité, si l'exemple même de ses actions ne l'imprime dans le cœur de celui qui l'écoute. »

Cassien avoue qu'un discours si humble de la part de ce sage vieillard le rendit tout confus, et que son compagnon Germain le fut autant que lui ; et il lui dit : « Nous vous conjurons, mon saint Père, de ne pas nous traiter de la sorte. Je sais que cette seule situation du lieu où vous êtes, et cette solitude si effroyable que la jeunesse la plus robuste ne pourrait qu'à peine supporter, parle assez d'elle-même, et que quand vous vous tairiez d'ailleurs, cette instruction muette nous touche plus que nous ne vous le pouvons dire. Vous nous pardonnerez néanmoins, si nous vous supplions de rompre un peu votre silence, pour nous dire quelque chose qui nous donne le moyen d'imiter ce que nous admirons en vous.

« Si notre tiédeur et notre négligence, que Dieu peut-être vous a révélée, ne mérite pas que vous nous accordiez cette faveur, ayez au moins quelque égard aux peines et aux travaux d'un si long voyage que nous avons entrepris, et ne souffrez pas que des personnes viennent du fond du monastère de Bethléem, dans le désir unique d'écouter vos sages discours, soient confondus dans leur attente. »

Le saint vieillard se rendit alors à leurs instances et les entretint de la perfection, comme nous l'allons rapporter, après avoir dit de quelle manière il mourut. Elle est marquée ainsi dans l'*Histoire Lausiaque*, de Pallade : « L'abbé Chérémon étant

assis sur sa chaise et tenant son ouvrage entre les mains, rendit son âme à Dieu sans maladie et sans agonie. » Ainsi sa mort fut soudaine, mais on ne saurait dire qu'elle fut imprévue, ayant passé tant d'années dans la fuite des créatures et dans les exercices d'une laborieuse pénitence. Les continuateurs de Bollandus en parlent au 16 d'août, et remarquent que l'assiduité au travail était une de ses principales vertus et faisait comme son caractère propre, ayant toujours vécu dans le travail, et étant mort le travail à la main, nonobstant le grand âge que nous avons dit qu'il avait, et la faiblesse où son corps était réduit quand il rendit son esprit à Dieu. Les Grecs en font mémoire dans leurs *Ménées.*

La perfection, qui fait le sujet de la conférence où Cassien fait parler l'abbé Chérémon, n'est autre chose que la charité et cet amour de Dieu par lequel nous l'aimons pour lui-même comme l'enfant aime son père, à qui il craint de déplaire parce qu'il l'aime, et qui est l'objet de sa tendresse filiale et de ses affections.

« Il y a trois choses, dit d'abord l'abbé Chérémon, qui empêchent d'ordinaire les hommes de s'abandonner aux vices ; la crainte de l'enfer et de la sévérité des lois ; l'espérance et le désir du ciel ; l'amour du bien et l'affection des vertus. La crainte chasse le mal et la contagion des vices, selon qu'il est écrit : *La* Prov.
crainte du Seigneur hait la malice. L'espérance de même nous retire de tous les péchés, selon cette parole du psaume : *Tous* Psal. 3
ceux qui espèrent en Dieu ne pècheront point. Enfin, l'amour ne tombe point dans le vice, puisque saint Paul dit : *La charité* II Cor.
ne tombe point. Voilà pourquoi saint Paul, renfermant tout le salut dans ces trois vertus, dit : *Ces trois choses demeurent présentement en cette vie, la foi, l'espérance et la charité.* La foi fait fuir le mal par l'appréhension des supplices de l'enfer ; l'espérance, retirant notre esprit de la vie présente, nous fait mépriser les plaisirs du corps par l'attente des biens du ciel ; et la

charité nous échauffant le cœur, et nous portant à l'amour de Jésus-Christ et des vertus spirituelles, nous fait rejeter tout ce qui y est contraire avec aversion et avec horreur.

« Ces trois vertus semblent n'avoir que la même fin, qui est de nous retirer des choses illicites ; elles sont pourtant bien différentes dans les effets qu'elles produisent. On peut dire que les deux premièrés sont des vertus d'hommes, et particulièrement de ceux qui s'étudient à la perfection, et qui n'ont pas encore conçu en eux-mêmes une véritable affection pour les vertus ; mais la troisième est proprement une vertu de Dieu, c'est-à-dire, qu'elle est propre à ceux qui sont transformés dans l'image et la ressemblance de Dieu ; car il n'appartient qu'à cet Être souverain de faire toujours le bien sans aucune crainte, et sans l'espérance d'aucun avantage. »

Si quelqu'un veut donc être parfait, il faut qu'il sorte de ce premier degré de la crainte, qui est un état servile ; qu'il passe au degré de l'espérance, où il cesse d'être esclave en devenant mercenaire, parce qu'il attend la récompense ; et que de là il monte à cet amour désintéressé de fils, qui espère tout de la bonté de son père avec une parfaite confiance, parce qu'il sait que tout ce qui est à son père est à lui.

L'enfant prodigue ayant perdu tout son bien, crut d'avoir perdu à l'égard de son père le droit de porter le nom de fils ; il souhaite du moins d'être mis au nombre des mercenaires. Mais ayant conjuré son père, dans l'humble sentiment de sa pénitence, qu'il le traitât comme un de ses mercenaires, son père le reçut avec plus de bonté qu'il ne lui en avait jamais témoigné. Il ne lui accorda pas le peu qu'il demandait, mais il le fit passer tout d'un coup de ces deux degrés d'esclave et de mercenaire, à son ancienne dignité de fils.

Hâtons-nous donc de monter, par une charité ferme et inébranlable, à ce troisième degré des enfants, qui regardent tout ce qui est à leur père comme étant à eux, pour recevoir de nou-

veau l'image et la ressemblance de ce Père céleste; image à laquelle Jésus-Christ nous invite de nous conformer, lorsqu'il dit : *Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait.*

Dans ces deux premiers degrés de crainte et d'espérance, les mouvements de piété s'interrompent quelquefois, lorsque le relâchement, ou la joie, ou le plaisir font perdre de vue l'enfer ou les biens célestes. Ils servent néanmoins à nous avancer peu à peu, parce qu'en commençant à fuir le vice par la crainte ou par l'espérance, nous nous élevons enfin jusqu'à la charité. Aussi devons-nous nous efforcer de passer bientôt de la crainte à l'espérance et de l'espérance à l'amour, afin qu'ayant une affection sincère et véritable pour le bien, nous y demeurions plus fermement attachés. Car il y a une grande différence entre celui qui n'éteint les ardeurs du péché que par la crainte de l'enfer, ou l'espoir de la récompense éternelle, et celui qui conserve la chasteté, par exemple, pour le grand désir qu'il a d'une pureté spirituelle. L'âme qui est dans ce dernier état, ne se laisse pas aller à toutes les amorces et les occasions du péché, quand même elle ne serait vue de personne; elle ne se laisse pas surprendre aux complaisances du mal les plus secrètes qui se peuvent glisser dans la pensée, parce que son amour très-sincère pour la vertu, non-seulement bannit de son cœur tout ce qui lui est contraire, mais le déteste même avec une extrême horreur. Enfin c'est une perfection beaucoup plus grande de ne point quitter le bien par l'amour du bien même, que de ne point consentir au mal par la crainte de souffrir du mal. Dans le premier, le bien est purement volontaire; dans le second, il est comme fait par force, puisqu'on le fait par la crainte de la peine, ou par le désir de la récompense. Aussi celui-ci est-il souvent attaqué par son inclination mauvaise, parce qu'il ne possède pas cette paix ferme qui naît de la sincère charité.

L'abbé Chérémon se sert ensuite d'une comparaison pour mieux faire sentir la différence de ces deux états. « Quoiqu'un soldat,

dit-il, soit extrêmement vaillant, et qu'il porte souvent des coups mortels à ses ennemis, il est impossible, tant qu'il combat, qu'il ne soit aussi quelquefois blessé lui-même. Mais celui qui s'est mis au-dessus des attaques des vices en faisant passer toutes ses inclinations dans le seul amour du bien, conservera sans peine l'état de vertu où Dieu l'a élevé, parce qu'il ne croira pas qu'il y ait pour lui de plus grande perte que de perdre la pureté de son âme. C'est ce qu'il regarde comme son plus grand et son plus précieux trésor; et le moindre violement de ses vertus, ou la moindre contagion du vice, est pour lui le plus grand des maux.

« La présence et le respect des hommes, continue-t-il, n'augmentera point la modestie de cette personne, et la solitude ne la diminuera point. Sa conscience est sa loi qui lui est présente en tout temps et en tous lieux. Il la consulte et l'interroge comme le censeur et le témoin, non-seulement de toutes ses actions, mais même de toutes ses pensées, et son occupation n'est plus que de plaire à cet arbitre intérieur qu'on ne peut jamais ni éviter ni tromper. »

L'abbé Chérémon fait ensuite une réflexion que nous ne saurions omettre ici, et qui montre combien la véritable charité, qui reforme l'âme à l'image de Dieu, est liée étroitement avec l'amour du prochain, et n'inspire que des sentiments de douceur et de miséricorde pour lui, à l'imitation du Père céleste, qui fait luire son soleil sur les bons et sur les méchants.

« Celui, dit-il, qui par cet amour de fils sera parvenu à l'image et à la ressemblance de Dieu, aimera et pratiquera le bien parce qu'il y trouve sa joie; et imitant Dieu dans sa patience et cette douceur qu'il exerce envers les méchants, il ne sera pas agité de colère contre les péchés des hommes; mais la compassion qu'il aura de leur fragilité le portera plutôt à conjurer Dieu de les leur pardonner. Il se souviendra qu'il serait demeuré dans les mêmes désordres, si la miséricorde de Dieu ne l'en avait retiré : que

ce n'est pas lui qui s'est délivré lui-même de ses vices, mais que c'est la grâce et la protection de son Sauveur : qu'ainsi il ne doit pas avoir de l'aigreur contre les défauts de ceux qui sont dans l'égarement, mais de la bonté et de la compassion. »

Avis très-utile à ceux qui étant chargés du soin des âmes, ou employés au sacré ministère de la réconciliation des pécheurs, portent à leur égard le nom de pères, et en doivent soutenir le caractère par une zèle accompagné de douceur et de compassion, plutôt que d'amertume et d'une rigueur plus propre à décourager les pécheurs qu'à les faire revenir de leurs égarements.

L'abbé Germain prenant la parole, lui dit : « Il est certain, mon Père, que tout ce que vous venez de dire touchant le parfait amour de Dieu, est puissant et magnifique. Mais il paraît qu'en louant si hautement la charité, vous rabaissez d'un autre côté la crainte de Dieu et l'espérance des récompenses, comme étant des motifs trop imparfaits; et il semble que vous ne vous accordiez pas en cela avec David, qui dit : *Vous tous, les saints de Dieu,* Psal. 32.
craignez le Seigneur; et ailleurs : *J'ai abaissé mon cœur pour* Psal. 118.
obéir éternellement à vos commandements, à cause de la récompense que j'en espère. »

« L'Ecriture, répondit l'abbé Chérémon, excite les hommes à de différents degrés de perfection, selon l'état et la mesure de chaque âme en particulier. C'est ce que l'Évangile nous montre clairement dans la diversité des béatitudes qu'il nous propose ; et comme saint Paul nous le fait remarquer, l'éclat du soleil est différent de celui de la lune et des étoiles, et même l'éclat d'une étoile est différent de celui d'une autre étoile. Enfin, tandis que le Prophète royal appelle : *Bienheureux ceux qui craignent Dieu,* Psal. 111
saint Jean dit, que *la parfaite charité chasse la crainte.* Vous 1 Joan. 4.
voyez donc que selon l'Écriture, la perfection a des degrés différents, et que Dieu nous invite de monter d'un degré élevé à un autre qui le soit davantage ; c'est-à-dire, que celui qui s'est déjà rendu heureux et parfait par la crainte de Dieu, marchant,

comme dit David, de vertu en vertu, et passant de perfection en perfection, s'élève par son ardeur et par sa joie de la crainte à l'espérance, et de l'espérance à un état encore plus heureux, qui est celui de la charité; afin qu'étant déjà parfait en quelque sorte, elle le rende beaucoup plus parfait qu'il n'était auparavant.

« Aussi saint Paul, préférant la charité à la crainte et à l'espérance, après avoir fait un long dénombrement des dons spirituels, dit qu'elle est sans comparaison plus excellente que tout le reste; et avant que de décrire les effets de la charité, il commence par
:or. 13. ces paroles : *Mais je veux vous enseigner une voie encore plus parfaite*,

« Mais il y a une autre crainte à laquelle on s'élève par la charité, lorsqu'on se trouve établi dans cette vertu : crainte qui ne vient ni de la frayeur des supplices, ni du désir de la récompense; mais de la grandeur même de l'amour, semblable à celui qu'a le fils pour le père, le frère pour le frère, l'ami pour l'ami, et l'épouse pour son époux, qui porte toutes ces personnes à s'entre-respecter et à s'entr'aimer, non par l'appréhension des peines ou des reproches, mais par la seule crainte de blesser l'amitié en la moindre chose. C'est de cette crainte que parle
i. 33. Isaïe quand il dit: *Les richesses du salut sont la sagesse et la science ; mais la crainte du Seigneur en est le trésor*. Il y a donc de la différence entre cette crainte à qui rien ne manque, et en qui est le trésor de la sagesse et de la science, et cette autre crainte imparfaite qui n'en est que le commencement. C'est encore de cette crainte que le même Prophète parle, lorsque décrivant les sept dons du Saint-Esprit qui ont rempli Jésus-Christ homme et Dieu au moment de son incarnation, après avoir dit :
i. 11. *L'esprit du Seigneur reposera sur lui, l'esprit de sagesse et d'intelligence, l'esprit de conseil et de force, l'esprit de science et de piété ;* il ajoute enfin, comme le couronnement de tous ces dons, *et l'esprit de crainte du Seigneur le remplira*. Il ne dit pas que

et esprit de crainte *reposera sur lui*, comme il l'avait dit des utres dons, mais *qu'il le remplira*; car l'étendue de cette vertu st si grande, que lorsqu'elle se trouve dans une âme, elle la possède tout entière. Elle meut, elle anime sans cesse le cœur dont lle s'est une fois emparée, sans s'affaiblir jamais par la joie passaère et par les vains plaisirs de ce monde, par lesquels cette crainte ervile que la charité met dehors, se laisse souvent surmonter. »

L'abbé Chérémon ayant parlé ainsi de la charité parfaite, 'abbé Germain en prit occasion de le prier de les entretenir aussi ur la chasteté; et c'est ce qu'il fit après qu'ils eurent pris le epas frugal à la manière des solitaires. Dans cette seconde conérence, sur laquelle nous ne nous étendrons pas pour éviter d'être rop longs, ce saint Abbé explique d'abord ces paroles de saint 'aul : *Mortifiez vos membres qui sont sur la terre,* et fait voir Coloss. 3.
ue *ce corps de péché,* que le même Apôtre dit ailleurs *de dé-* Rom. 6.
ruire afin que nous ne servions plus au péché, est composé de lusieurs vices qui en sont comme les membres, et que tous les échés que l'on commet par pensées, par paroles et par actions ppartiennent à ce même corps. Saint Paul, ajoute-t-il, explique uels sont les membres de ce corps, par les différentes espèces e péchés qu'on commet contre la vertu de chasteté, auxquels il oint aussi l'avarice. Mais comme on peut éteindre l'avarice, insi que plusieurs ont fait en renonçant à tous les biens de la erre, on peut aussi éteindre le vice contraire à la chasteté, 'étant pas croyable que saint Paul eût voulu joindre une chose npossible avec une autre qui fût possible.

Il faut pourtant convenir que le travail de l'homme ne suffit as pour acquérir cette belle vertu, et qu'il n'y a que la grâce e Dieu qui puisse la donner. D'une part, il faut persévérer ans les exercices de la mortification avec une patience infatiable ; et de l'autre, il en faut espérer que Dieu, ayant pitié de otre affliction et de notre peine, nous délivrera par sa grâce et a miséricorde de la tyrannie de la chair.

« Animons-nous donc, ajoute-t-il, à la recherche et à l'amour de cette vertu, et ayons pour elle la même passion que les avares ont pour leurs richesses, les ambitieux pour les honneurs, et les voluptueux pour les objets de leurs désirs.

« Ceux qui ont le bonheur d'être élevés à cette vertu, en sorte qu'ils ne souffrent pas des tentations contraires, ne doivent pourtant pas en concevoir des sentiments de présomption et se laisser séduire par une fausse confiance. Ils doivent se tenir dans l'humilité, et se souvenir toujours que si Dieu les abandonnait pour un moment, ils feraient bientôt de lourdes chutes ; ce qui doit les porter à s'appliquer à la prière dans les sentiments d'un cœur contrit et humilié.

« Quant à ceux qui souffrent la tentation, ils ne doivent pas se laisser abattre, ni considérer cette guerre comme un sujet de découragement. Elle n'est pas si contraire à l'homme qu'elle ne puisse lui être utile, pour le conserver dans des sentiments d'humilité et le faire souvenir de ce qu'il est.

« Les différents moyens pour remporter la victoire dans cette guerre fâcheuse, sont : 1° De substituer aux désirs de la terre et aux affections basses, des désirs plus purs et des affections plus saintes. Bannissons du cœur les désirs de la chair, et établissons en leur place des affections spirituelles, afin que notre esprit étant rempli de celles-ci, rejette avec mépris les attraits des mauvais plaisirs par un plaisir saint et licite.

« 2° La patience est encore un excellent moyen ; car plus un homme se perfectionne dans la douceur et la patience intérieure, plus il s'avance aussi dans la pureté, et devient ferme dans cette vertu à proportion qu'il s'éloigne de la passion de colère.

« 3° C'est, en un mot, par la fidélité à la mortification, par le soin de dégager l'esprit et le cœur des objets terrestres et des affections dépravées, par la douceur et la patience tant intérieures qu'extérieures, et surtout par la conviction sincère que sans le secours du Seigneur nous ne saurions conserver cette grande

vertu, que nous pouvons nous y élever, avec l'aide de Dieu, d'une manière si parfaite, qu'autant que ceux qui suivent le vice contraire cherchent leurs funestes délices dans la chair, autant nous en concevons de l'horreur et nous mettons notre joie dans une vie pure et angélique. » Tel est le précis de cette conférence.

Mais nous ne saurions omettre un exemple que l'abbé Chérémon y rapporte de la douceur et de la patience chrétiennes. « Il y avait, dit-il, à Alexandrie, un saint vieillard, qui s'était si bien affermi dans ces vertus par lesquelles on se met avec générosité au-dessus des tentations et des révolutions de cette vie, que se trouvant un jour assiégé de tous côtés d'une troupe d'infidèles, qui le couvraient d'injures et d'opprobres, comme ils lui redisaient sans cesse par raillerie, et en insultant à sa foi : Quel miracle a fait ce Christ que vous adorez ? il leur répondit : « Le grand miracle qu'il a fait, est que je ne sois point touché des injures que vous me faites, et de toutes celles encore que vous me pourriez faire [1]. »

[1] Nous ne parlons point ici de la treizième conférence de Cassien, qui est la troisième de l'abbé Chérémon à qui il prête ses propres sentiments sur la grâce. Il parle en bon catholique au commencement de cette conférence, de l'aveu même de saint Prosper qui l'a combattu, en avouant que non-seulement le principe de nos bonnes actions, mais encore de nos bonnes pensées, vient de Dieu, qui nous inspire le commencement d'une sainte volonté, et la force et l'occasion de faire les choses que nous souhaitons ; mais dans la suite de la conférence il s'écarte de la doctrine catholique, en disant que le commencement de la bonne volonté vient quelquefois de nous-mêmes. Et c'est ce qui a fait mettre ses écrits au rang des apocryphes dans le décret du pape Gélase. Cela n'a pourtant pas empêché, qu'à part ses erreurs, on n'ait grandement estimé ses ouvrages, qui, comme dit Bulteau, sont remplis d'excellentes instructions pour les religieux, et où l'on voit briller beaucoup d'esprit et d'éloquence.

L'ABBÉ NESTEROS[1].

Gazæus, dans ses *Commentaires sur Cassien*, confond l'abbé Nestéros dont nous allons parler avec un autre solitaire du même nom dont il est fait mention dans la Vie de saint Pemen, et que Cotelier appelle le Cénobite parce qu'il demeurait dans un monastère. Celui que Cassien fait parler dans ses *Conférences*, et qu'il dit avoir été un homme éminent en toutes choses, et très-éclairé dans la science des Saints, était plus ancien et avait été lié d'amitié avec saint Antoine. La vertu distinguée l'avait fait surnommer le grand Nestéros; mais il n'en était pas moins attentif à éviter les piéges de la vaine gloire. Sur quoi on raconte de lui, que marchant dans le désert avec un autre frère, ils virent un dragon et ils se mirent à fuir. Le frère lui dit : « Eh quoi, mon Père, vous aussi vous appréhendez? » — « Je ne crains point, lui répondit-il; mais il m'est plus utile, mon fils, de fuir, parce qu'autrement je n'aurais pas échappé à la vaine gloire. »

Un frère le rencontra un jour qui portait deux tuniques, et lui demanda laquelle des deux il donnerait si un pauvre lui en demandait une. « Je lui donnerais la meilleure, » répondit-il. « Mais, ajouta le frère, s'il se présentait un autre pauvre, que lui donneriez-vous? » — « Je partagerais en deux, répondit-il, la robe qui me resterait, et je lui en donnerais une moitié. » — « Et s'il venait un troisième pauvre? » dit le frère. « Je lui donnerais, dit Nestéros, la moiti qui me resterait, et je me couvrirais du reste comme je pourrais. » Enfin le frère lui demanda, si n'ayant plus qu'un morceau de tunique il le donnerait à un quatrième pauvre qui se présenterait; et il lui répondit : « Oui, je le lui

[1] Cassien, Cotelier.

donnerais, après quoi je me retirerais seul à quelque endroit, et j'attendrais que le bon Dieu m'envoyât pour me couvrir ; car je ne suis pas en usage de le demander aux autres. »

L'abbé Joseph vint se plaindre à lui de la difficulté qu'il avait à retenir sa langue. « Que dois-je faire, lui dit-il, mon Père, car je m'échappe toujours en discours inutiles? » — « Mais lui demanda le vieillard, êtes-vous plus tranquille et plus satisfait quand vous avez parlé inutilement? » — « Il s'en faut bien ! répondit l'abbé Joseph. » — « Si donc, ajouta le vieillard, vous n'êtes pas tranquille après que vous avez parlé, il vaut bien mieux que vous gardiez le silence ; et s'il arrive que vous vous trouviez en conférence avec d'autres frères, parlez peu et écoutez plutôt les autres. »

Un ancien Père du désert fut consulté par un jeune solitaire sur la conduite qu'il devait garder, et il lui répondit : « Dieu seul peut bien connaître ce qui vous convient mieux. Je vous rapporterai pourtant ce que l'abbé Nestéros dit à un religieux qui lui avait fait la même demande : Dieu ne mène pas tous les hommes par la même voie. Abraham exerçait l'hospitalité, et Dieu était avec lui. Élie aimait le repos de la solitude, et Dieu était aussi avec lui. David excellait en humilité, et Dieu était également avec lui. Suivez donc aussi l'attrait que Dieu vous donnera après que vous l'aurez bien consulté, et souvenez-vous pourtant, sur toutes choses, de veiller soigneusement à la garde de votre cœur. »

Cassien fait parler l'abbé Nestéros dans deux de ses *Conférences*. La première est sur la science spirituelle, et la seconde sur le don des miracles. Il vint voir, avec son fidèle compagnon l'abbé Germain, ce célèbre anachorète après avoir conversé avec l'abbé Chérémon. « L'ordre, dit-il, que j'ai promis de garder, aussi bien que la suite du voyage, m'engage à rapporter maintenant les saintes instructions de l'abbé Nestéros. Ce grand homme ayant remarqué que nous nous étions assez appliqués à la lecture de l'Écriture, et que nous en souhaitions l'intelligence, nous parla ainsi :

« Il y a dans ce monde des sciences aussi bien que des arts de beaucoup de sortes, et tous s'acquièrent par une méthode particulière. Cela étant, combien plus notre religion doit-elle avoir une voie et une méthode arrêtées et infaillibles, elle qui étant infiniment élevée au-dessus de tous les avantages de la terre, ne s'attache qu'aux récompenses du ciel ?

« On peut réduire toute la science de cette perfection divine à deux choses, *à la pratique et à la théorie.* La première est dans l'action ; c'est-à-dire, dans le soin de réformer ses mœurs, et de se purifier de ses vices ; et l'autre, dans la contemplation des choses divines. Il faut passer par la pratique avant que de s'élever à la théorie ; car on peut bien acquérir la pratique dans la vertu sans la contemplation ; mais on ne peut posséder la science de la contemplation, sans avoir auparavant passé par la pratique.

« Or cette science de pratique consiste en deux points, qui sont : 1° La connaissance de la nature des vices et de la manière de les guérir ; 2° le discernement de l'ordre des vertus, et la manière de les pratiquer dans leur plus haute perfection, n'en formant plus les actes comme par contrainte, mais avec facilité et une sainte joie. Sur quoi il faut remarquer qu'il y a plus de peine à s'affranchir entièrement du vice, qu'à acquérir la vertu ; conformément à ce que Dieu dit à son Prophète : *Voilà que je vous ai établi afin que vous arrachiez, que vous détruisiez, que vous perdiez, que vous dissipiez et que vous édifiez* et *plantiez ;* car il marque quatre choses pour ôter tout ce qui est mauvais : *arracher, détruire, perdre, dissiper ;* et il n'en marque que deux pour acquérir la perfection de la vertu et de la justice, *édifier* et *planter.*

Jérém. 1.

« Cette pratique qui, comme nous avons dit, consiste dans la connaissance et la manière de combattre les vices et dans l'acquisition des vertus, se divise encore en différentes possessions. Les uns mettent leur piété à se retirer dans le désert pour y purifier entièrement leur cœur ; d'autres dans la conduite spirituelle de leurs frères dans les monastères ; d'autres à recevoir

les étrangers et les passants, en leur donnant l'hospitalité, ou à servir les malades dans les hôpitaux, ou à soulager les pauvres par leurs aumônes, ou enfin à instruire les ignorants ; et plusieurs de ces personnes se sont signalées par leur piété dans leurs professions différentes, et ont mérité d'être mises au rang des plus grands saints.

« Mais il est important que chacun tienne ferme dans l'état de vie que la grâce de Dieu lui a fait choisir, et qu'il tâche de s'élever par son assiduité, à la perfection de cet état de vie où il se trouve engagé. Il peut bien louer et admirer les vertus des autres, qui sont dans une profession différente ; mais il ne doit jamais sortir de la sienne, parce que, selon l'oracle de saint Paul, *toute l'Église n'est qu'un corps, que ce corps a plusieurs membres,* I Cor.
et que tous ces membres ont leurs dons différents.

« Quelquefois ceux qui ne sont pas encore bien affermis dans la profession qu'ils ont embrassée, entendant louer des personnes qui sont dans un état différent du leur, en sont tellement touchés, qu'ils brûlent aussitôt du désir de passer dans leur état pour imiter leur conduite ; mais les efforts que leur faiblesse tâche de faire en ces rencontres, ne peuvent être que superflus ; parce qu'une même personne ne peut pas exceller en toutes les vertus que je viens de rapporter. On va à Dieu par plusieurs voies, et chacun n'a qu'à se tenir ferme dans celle qu'il a une fois embrassée, afin que peu à peu il y devienne parfait. Outre le désavantage qu'un solitaire peut retirer de son inconstance, qui le fait passer aux exercices des autres, il arrive que ce que les autres font avec piété et en se sanctifiant, perd ceux qui les veulent imiter par un zèle indiscret ; et souvent ce qui a bien réussi à quelques-uns, est nuisible et pernicieux aux autres. »

Après que l'abbé Nestéros eut parlé ainsi de la science de pratique à Cassien et à son compagnon Germain, il les entretint de la théorie. « Nous avons vu, dit-il, que la science de pratique se divise en beaucoup de professions différentes. La théorie ou la

connaissance des vérités divines ne se divise qu'en deux points; savoir, dans la connaissance de l'histoire et de la lettre de l'Écriture, et dans l'intelligence du sens spirituel; et ce sens spirituel se divise en trois, le tropologique, l'allégorique, l'analogique. » L'abbé Nestéros explique au long ces différents sens par divers passages des Livres saints, et il ajoute :

« Si vous avez un vrai désir de vous élever à cette science spirituelle, non par un mouvement de vaine gloire, mais par un véritable désir de purifier vos cœurs, enflammez-vous d'ardeur pour y parvenir : hâtez-vous d'acquérir la science de pratique; car la pureté de la contemplation n'est donnée qu'à ceux qui, par une infinité de travaux, sont arrivés à la perfection, non par les discours et les instructions des autres, mais par leurs propres actions; cette intelligence n'étant pas accordée à la méditation seule de la loi, mais étant le fruit des œuvres. Aussi ne faut-il pas se flatter que quand on tient aux soins du siècle on mérite le don de la science, qu'on soit fécond en des pensées et des sens spirituels, et qu'on retienne avec quelque fermeté les saintes lectures qu'on a faites.

« Prenez donc bien garde, mes enfants, et vous particulièrement, Cassien, à qui votre jeunesse rend ce que je m'en vais vous dire plus difficile à observer, que si vous voulez que votre lecture ne vous soit pas inutile, et que tout le fruit de vos saints désirs ne se dissipe point par l'amour-propre, vous imposiez à votre bouche un long silence; c'est là le premier pas de cette science. Ayez grand soin d'écouter et de retenir toutes les paroles et les instructions des anciens, en tenant votre cœur ouvert et votre bouche fermée. Hâtez-vous plutôt de faire exactement ce qu'on vous aura dit, que d'enseigner ce que vous savez. Ne prenez, dans les conférences avec les anciens, la liberté de parler, que pour leur demander des éclaircissements nécessaires. Évitez le défaut de ces personnes vaines, qui font semblant d'ignorer ce qu'elles savent fort bien, pour montrer leur habileté par des

questions adroites et affectées. Celui qui s'applique à la lecture des choses saintes pour s'acquérir de l'estime, n'obtiendra point de Dieu le don d'une vraie science.

« De plus, n'ayez pas la présomption d'enseigner rien à personne que vous n'ayez auparavant pratiqué vous-même. Il y en a qui, ayant acquis une grande facilité de discourir, passent pour des personnes spirituelles et éclairées dans l'esprit de ceux qui ne connaissent point cette science divine. Ce sont pourtant des choses différentes d'avoir quelque facilité de paroles et quelque politesse de discours, et de pénétrer dans la profondeur de l'Écriture, et de contempler avec un œil pur des mystères voilés au commun des hommes. La science séculière ne le peut donner, c'est l'infusion du Saint-Esprit qui répand ce don et cette lumière dans les âmes pures. »

L'abbé Nestéros recommande ensuite à Cassien et à son compagnon, de bien s'établir dans l'humilité de cœur, laquelle conduit à une charité parfaite ; de se dégager des embarras de la terre pour entrer par là plus facilement dans ce recueillement et cette pureté de cœur qui dispose l'âme à pénétrer plus facilement les mystères renfermés dans les Livres saints et à en goûter la divine onction. Il fait là-dessus une excellente application de l'arche de l'Ancien Testament à une âme sainte, en remarquant qu'il y avait dans cette arche les deux tables de pierre représentant la fermeté éternelle de l'un et de l'autre Testament ; l'urne d'or où était la manne, représentant cette manne cachée et délicieuse qu'on goûte dans les vérités divines ; la verge mystérieuse d'Aaron, représentant l'étendard du souverain et vénérable Pontife Jésus-Christ, qui étant cette verge qui a été coupée de la racine de Jessé, après sa mort a refleuri avec une vigueur toute nouvelle ; et enfin, toutes choses étaient couvertes de deux chérubins, c'est-à-dire, d'une plénitude de science historique et spirituelle ; car le mot de *chérubin* signifie une plénitude de science. Le reste de la conférence de l'abbé Nestéros roule sur la

pureté de cœur, où il montre combien les âmes impures sont indignes et incapables de la science spirituelle des saints.

Enfin il dit qu'il y a deux défauts qui rendent d'ordinaire inutiles les discours de Dieu qu'on fait aux autres ; l'un vient du côté de celui qui parle, lorsque n'yant aucune expérience de ce qu'il dit, il s'efforce en vain d'en instruire celui qui l'écoute par le son des paroles : et l'autre vient du côté de celui qui écoute, lorsqu'étant plein de malice et de dépravation, il a le cœur fermé et inaccessible aux avis les plus saints et les plus salutaires des personnes spirituelles. « Il arrive néanmoins quelquefois, ajoute-
1 Tim. 2. t-il, par un excès de la bonté de Dieu, *qui veut que tous les hommes soient sauvés, et qu'ils viennent à la connaissance de sa vérité,* que celui qui ne s'était pas disposé par une vie irréhensible à la prédication de l'Évangile, reçoit le don d'une science spirituelle pour le salut et l'utilité de plusieurs. »

Ces dernières paroles donnèrent occasion à une autre conférence sur le don des miracles, que Dieu a accordé à quelques personnes, et qu'on réserva au soir après le repas ordinaire.

L'abbé Nestéros montre d'abord dans cette conférence, qu'il y a trois manières par lesquelles se font les miracles. « La première, dit-il, est lorsque Dieu voulant récompenser le mérite de ses Saints, il leur donne la grâce de faire ces miracles. La seconde est, lorsque Dieu voyant la grande foi, ou de ceux qui présentent leurs malades, ou des malades mêmes qui se présentent pour être guéris, fait, pour l'édification de l'Église, qu'ils soient délivrés de leurs maux, par l'entremise et le ministère de ceux mêmes qui sont indignes de ces grâces. La troisième vient de l'illusion des démons, qui tâchent de faire en sorte qu'un homme noirci et décrié par ses vices, s'attire par quelques miracles l'admiration de tout le monde, et passe pour un grand serviteur de Dieu, afin qu'il porte tout le monde à imiter ses déréglements; et que donnant ainsi lieu aux scandales et aux calomnies, tout ce désordre retombe sur la sainteté de la religion, ou qu'au moins celui qui croit avoir le don de ces

guérisons, tombe par cet élèvement, d'une chute encore plus grande. C'est par ce stratagème diabolique, qu'invoquant le nom de ces personnes qu'ils savent n'avoir jamais eu de sainteté ni de piété, les démons font semblant d'être tourmentés par la force de leurs vertus et de leurs mérites, et de s'enfuir des corps de ceux qu'ils possèdent. »

L'abbé Nestéros confirmait tout cela par des passages de la sainte Écriture, et en tirait cette conséquence très-digne de remarque : « Ainsi, dit-il, nous ne devons point témoigner de l'estime et de l'admiration pour ces personnes qui se prévalent de ces miracles ; mais nous devons nous arrêter plutôt à considérer si elles se sont rendues parfaites en s'éloignant de tous les vices et se perfectionnant dans la vertu ; car c'est là le grand don que Dieu ne fait point à un homme à cause de la foi d'un autre, ou pour d'autres raisons extérieures ; mais que sa grâce accorde à chacun à proportion qu'il voit qu'il le désire. Voilà pourquoi nos Pères n'ont jamais affecté de faire ces miracles ; et lors même que le Saint-Esprit leur en a donné la grâce, ils n'ont jamais voulu s'en servir que dans une extrême et inévitable nécessité. »

L'abbé Nestéros confirmait ceci par quelques miracles de saint Macaire et de l'abbé Abraham que nous rapportons dans leurs Vies ; et il ajoute : « Ces grands hommes donc ne s'attribuaient rien de ces miracles, parce qu'ils reconnaissaient qu'on ne devait pas les attribuer à leurs mérites, mais à la seule grâce de Dieu. Enfin, l'Auteur même de tous les miracles, invitant ses disciples à l'écouter, montre clairement ce que ceux qui voudraient être ses plus véritables et ses plus fidèles sectateurs, devaient apprendre de lui : *Venez,* leur dit-il, *et apprenez de moi,* non pas Matth. 1
à chasser les démons, ni à guérir les lépreux, etc., mais *que je suis doux et humble de cœur.* Ces miracles ne sont pas nécessaires en tout temps, et ne se peuvent pas faire par toutes sortes de personnes ; mais tout le monde est généralement obligé d'apprendre et de pratiquer cette douceur et cette humilité de cœur. »

« Ainsi l'humilité, continue le grand Nestéros, est la maîtresse de toutes les vertus. C'est le fondement ferme et inébranlable de tout l'édifice spirituel. C'est le grand don du Sauveur, et c'est celui qui lui est le plus propre ; car celui-là seul pourra faire tous les miracles que Jésus-Christ a faits, sans craindre de se perdre par la vanité, qui aura soin de se rendre semblable à lui, non par la vertu de faire des prodiges, mais par l'imitation de sa patience et de sa douceur.

« Aussi est-ce un bien plus grand miracle de guérir les maux de son âme, que les maladies des autres; et on doit faire plus d'état de la sainteté de la vie, que du don de faire des prodiges, puisque le Sauveur du monde, parlant à ses disciples de ces guérisons extérieures, leur dit de ne pas se réjouir de ce que les démons leur étaient assujettis; mais de se réjouir de cette pureté de leur vie et de leurs cœurs pour laquelle leurs noms étaient écrits dans le ciel.

« Le saint abbé Nestéros, dit ensuite Cassien en finissant de rapporter cette seconde conférence, après nous avoir entretenus du don des miracles et nous avoir donné ces saintes instructions, nous conduisit jusqu'à la cellule du saint abbé Joseph, qui était éloignée de la sienne d'environ deux lieues. »

L'ABBÉ JOSEPH, ANACHORÈTE DE PANÉPHYSE [1].

Nous ne répéterons pas ici ce que nous avons dit ailleurs, en parlant des disciples de saint Antoine, de l'abbé Joseph de Panéphyse, dont ce saint loua la discrétion. On croit que c'est le même que celui chez qui nous venons de voir que l'abbé Nestéros conduisit Cassien et Germain. Il était d'une condition distinguée,

[1] Cassien, *Vitæ Patrum*.

comme nous le verrons bientôt, et reçut une belle éducation ; mais il préféra l'humilité de Jésus-Christ aux avantages du monde, et se retira, étant encore jeune, dans un monastère, où il cultiva beaucoup les saintes Lettres et en acquit une grande connaissance, non-seulement par sa propre lecture, mais encore par les lumières des autres. Il se retira ensuite en particulier, et eut des disciples avec lesquels il forma une petite communauté. Euloge, prêtre d'Alexandrie, qui jeûnait fort austèrement, passant quelquefois deux jours, et d'autres fois une semaine entière sans rien prendre, eut un jour la curiosité de voir par lui-même sa conduite et celle de ses disciples. Il vint avec quelques-uns des siens à son monastère, où ce saint abbé le reçut avec beaucoup de marques de respect et de joie, et lui fit préparer à manger du mieux qu'il put dans sa pauvreté religieuse. Les disciples du prêtre voyant ces apprêts, lui dirent que leur maître ne mangeait que du pain et du sel ; mais l'abbé Joseph feignit de ne pas les entendre, et mangea lui-même de ce qui avait été mis sur la table. Ils demeurèrent trois jours dans le monastère, et pendant tout ce temps ils n'entendirent point psalmodier les disciples de ce vénérable abbé, et ne s'aperçurent même pas qu'ils fissent l'oraison, parce qu'ils s'acquittaient en secret de ces saints exercices pour éviter les piéges de la vaine gloire ; de sorte qu'après ces trois jours ils se retirèrent fort peu édifiés.

Mais Dieu, qui voulait les guérir de leur faux jugement, fit qu'étant partis il se leva un brouillard si épais qu'ils perdirent de vue la route qu'ils devaient tenir, et retournèrent au monastère. Comme ils furent à la porte, ils entendirent l'abbé Joseph et ses disciples qui chantaient des psaumes, et voulurent attendre qu'ils eussent fini ; ce qui dura longtemps, après quoi ils frappèrent. Le saint vieillard vint à eux avec le même empressement qu'auparavant. Les disciples d'Euloge voulurent lui présenter à boire, et au lieu de prendre le vase où il n'y avait que de l'eau du fleuve, ils en prirent un dont l'eau était salée, de sorte que le

prêtre n'en put point boire. Cependant, réfléchissant en lui-même sur tout ce qui venait de se passer, il dit enfin à l'abbé Joseph : « D'où vient, mon Père, que vous n'avez point chanté les Psaumes tout le temps que nous sommes restés ici, et que vous les avez chantés quand nous nous sommes retirés? et pourquoi encore quand j'ai voulu boire de votre eau, je l'ai trouvée si salée? » L'abbé Joseph ne lui répondit que sur le second article : « C'est, lui dit-il, une méprise du frère, où par précipitation il a mêlé de la bonne eau avec de l'eau salée. » Cette réponse ne satisfit pas Euloge, qui voulait en savoir davantage, et il insista pour être mieux éclairci; et l'abbé Joseph lui montra alors par la réponse qu'il lui fit, qu'il ne fallait jamais juger; qu'il fallait manger ce qu'on nous présentait sans affecter de singularité, et qu'il était mieux de cacher ses pratiques de piété que de les faire paraître; ce qu'Euloge ayant entendu, avoua que la conduite de Joseph et de ses religieux était selon les règles d'une véritable charité.

Comme ce saint abbé vivait en anachorète quand Cassien vint le visiter, on peut juger par là (si c'est le même que Joseph de Panéphyse), qu'après avoir accompli ce que Dieu demandait de lui pour sa gloire en conduisant les autres, il avait suivi encore ses desseins en se retirant tout à fait pour vivre dans sa cellule.

Il faut maintenant voir ce que Cassien en a rapporté : « Le bienheureux abbé Joseph, dit-il, était d'une très-noble famille, et des premiers d'une ville d'Égypte qu'on appelle Thmuis. Il savait parfaitement bien, non-seulement la langue d'Égypte, mais encore la grecque, et lorsqu'il parlait avec des personnes qui, comme nous, n'entendaient pas l'égyptien, il n'avait pas besoin d'interprète, et il s'exprimait parfaitement bien lui-même en parlant grec. Ayant reconnu que nous désirions de lui avec passion quelque entretien spirituel, il nous demanda d'abord si nous étions frères. Nous lui répondîmes que nous ne l'étions que par l'esprit, et que depuis le commencement de notre conversion

nous avions été inséparablement unis, soit dans le monastère, soit dans les pèlerinages que nous avions entrepris pour nous instruire et nous avancer dans la vie intérieure et spirituelle. » Ce fut sur cette réponse que ce grand anachorète prit occasion de leur parler des amitiés chrétiennes, dans un entretien où il donne d'excellentes règles sur la charité, et qui sont très-utiles pour toutes les personnes qui vivent en communauté, comme pour celles qui sont unies ensemble par les liens d'une amitié bien ordonnée.

Il commença sa conférence en distinguant les différentes causes qui produisent parmi les hommes une amitié naturelle et tout humaine. « Quelquefois, dit-il, la recommandation qu'on nous a faite d'une personne nous ayant procuré sa connaissance, nous lie d'amitié avec elle; d'autres fois notre amitié vient de l'engagement avec une autre dans les mêmes affaires et dans la même profession. Il y en a encore une autre qui vient de l'instinct de la nature, et de cette loi naturelle qui fait que nous aimons nos concitoyens, nos parents, nos frères et nos enfants. Mais comme toutes ces amitiés sont communes aux bons et aux méchants, elles sont souvent désunies par la séparation des lieux, par l'oubli, la longueur des temps, et la diversité des occupations; et le moindre accident suffit pour les rompre.

« Il n'y a qu'une sorte d'amitié qui soit stable; celle qui a pour principe la ressemblance des bonnes mœurs et de la vertu. Quand cette alliance s'est une fois contractée entre deux personnes, il n'y a point de différence d'inclination ni de contrariété de volonté ou de désir qui soit à craindre. Ce n'est pas que nous n'ayons vu des personnes unies par la charité de Jésus-Christ, dont l'amitié s'est ralentie de sa première ferveur; mais elle ne s'est pas conservée parce qu'étant affaiblie par la langueur de l'un, elle n'était soutenue que par la force et la patience de l'autre. Aussi, quelque effort que celui-ci fît pour la soutenir lorsqu'elle chancelait, elle s'est rompue à la fin par l'extrême faiblesse de l'autre;

car encore que les forts témoignent une grande patience envers les faibles, ceux-ci succombent aisément sous le poids de leur propre faiblesse, et l'obligation même qu'on a de les supporter, leur devient insupportable. » Ce n'est donc que la ressemblance de la vertu qui rend l'amitié constante; et quand David a dit,
Ps. 132. *qu'il est bon et doux que des frères demeurent ensemble*, cela ne se doit pas entendre précisément de ceux qui sont dans un même lieu, mais de ceux qui vivent dans un même esprit; car de quoi sert d'habiter dans un même lieu à ceux qui sont éloignés l'un de l'autre par la contrariété de leurs mœurs et la différence de leur conduite? C'est l'union de vertu et non pas de demeure qui rend deux personnes frères devant Dieu, et jamais la paix ne se peut conserver lorsque les volontés sont différentes.

L'abbé Germain prit occasion de lui demander là-dessus, si lorsqu'un des deux amis voulant une chose qu'il croit lui être avantageuse selon Dieu, il doit suivre sa bonne volonté, quoique son ami soit d'un sentiment contraire, ou s'il doit la laisser pour complaire à son ami. Et l'abbé Joseph lui répondit, qu'il n'y avait pas danger que cela arrivât entre des amis également portés au bien. Que s'ils commencent d'entrer dans des contestations trop vives, il est évident qu'ils n'ont jamais été amis selon le principe qu'il avait déjà établi. « Mais, ajoute-il, je crois qu'il est nécessaire que je vous donne en peu de mots une règle facile à acquérir la patience et la paix, qui vous servira d'un moyen pour vous établir dans la perfection de l'amitié.

Le premier fondement donc d'une véritable amitié consiste à n'être attaché à rien du monde, ni à ce qu'on a à son usage; car ce serait une irréligion, si après avoir renoncé au siècle on préférait quelque petit meuble qui nous en resterait, à l'amitié de nos frères, qui nous doit être si précieuse.

« Le second degré est de renoncer entièrement à sa volonté propre, de peur qu'en s'estimant trop sage et trop éclairé, on n'aime mieux suivre ses sentiments que ceux de son ami. Le troi-

sième est, de savoir sacrifier au bien de la charité et de la paix, tout ce que l'on croirait utile et même nécessaire.

« En quatrième lieu, il faut bien se persuader qu'il n'y a jamais aucun motif pour lequel il soit permis de se mettre en colère. En cinquième lieu, il faut tâcher de remédier à la mauvaise humeur et à la colère que notre frère a conçues contre nous sans sujet, et l'adoucir avec autant de soin que nous ferions de la nôtre propre. Enfin le dernier degré, qui est aussi la ruine de tous les autres vices, est de croire à chaque jour qu'on doit mourir avant qu'il se passe. »

Telles sont les règles de charité que l'abbé Joseph proposait à Cassien et à Germain, pour rendre l'amitié chrétienne ferme et constante; et ces règles bien observées dans toutes sortes de communautés, vérifieraient à la lettre l'oracle du Prophète royal : *O qu'il est bon et doux que des frères demeurent ensemble!*

Ce que ce bienheureux abbé ajoute dans la suite de la conférence, n'est pas moins utile et instructif. « 1° S'il n'y a donc rien, dit-il, qu'on doive préférer à l'amitié, il n'y a rien qu'on ne doive faire et souffrir plutôt que de se mettre en colère. Il faut tout sacrifier et tout souffrir de bon cœur, afin de conserver inviolablement le lien de la charité et de la paix.

« 2° Comme le démon sème des inimitiés entre les personnes faibles pour de petites commodités temporelles, il tâche de même de semer des sujets de désunion entre les personnes spirituelles par la diversité de leurs sentiments; c'est pour cela qu'il ne suffit pas, pour conserver la charité, d'ôter la première source des querelles, qui naît des choses terrestres, il faut ôter la seconde, qui vient de la diversité des sentiments, en assujettissant humblement notre esprit pour le rendre conforme à celui des autres.

« 3° Observons inviolablement cette loi si sainte de nos anciens, qui nous défend de nous attacher à nos sentiments préférablement à ceux de nos frères. Nous n'éprouvons que trop ce que saint Paul a prédit, *que le démon se transforme en ange* I Cor.

de lumière, pour éblouir nos yeux et nous faire passer l'erreur pour la vérité ; et c'est là un piége inévitable à celui qui s'appuie trop sur son propre jugement, s'il ne se corrige de ce vice pour se rendre le disciple de l'humilité.

« Il n'y a personne, soit par l'illusion du démon, soit par l'erreur qui est ordinaire aux hommes, qui n'éprouve dans cette chair mortelle, qu'il se peut tromper. Celui même qui a plus d'esprit et de science, croit quelquefois vrai ce qui est faux ; et un autre qui a moins de lumière peut être en certaines rencontres plus juste dans ses sentiments. C'est ce qui oblige les plus savants à n'être jamais si présomptueux que de croire qu'ils n'aient pas besoin de consulter les autres.

« 5° Qui pourrait sans se perdre, s'attribuer ainsi cette indépendance de tous les autres, après que saint Paul, ce vase d'élection, cet apôtre à qui Jésus-Christ même parlait, comme il l'assure, déclare néanmoins qu'il n'est venu en Jérusalem que pour conférer avec les autres apôtres touchant l'Évangile qu'il prêchait aux Gentils, et qu'il avait appris de Dieu même dans ses révélations ?

« 6° L'Écriture relève tellement la charité, que saint Jean dit, non-seulement que c'est une chose divine, mais que c'est Dieu
3n. 4. même. *Dieu*, dit-il, *est charité*. On peut rendre à tout le monde des effets de cette charité dont le bienheureux Apôtre dit : *Pen-*
l. 6. *dant que nous avons le temps, pratiquons le bien envers tous ;* et on en est tellement redevable envers tout le monde, qu'on la doit même à ses ennemis. Mais pour cette charité d'affection, qu'on appelle amitié, on ne la rend qu'à peu de personnes, et seulement à ceux qui sont liés avec nous par un rapport de mœurs et
n. 37. de vertus. Nous le voyons par l'exemple de Jacob, qui, aimant ses douze enfants avec une tendresse vraiment paternelle, sentait néanmoins une inclination particulière pour Joseph. Et n'est-il
n. 13. pas écrit de saint Jean, qu'il était le disciple que Jésus aimait, quoique Jésus aimât en même temps ses autres apôtres d'une affection très-particulière ?

« 7° L'épouse, dans le Cantique des Cantiques, dit : *Réglez dans moi la charité.* Or la charité bien réglée est celle qui n'ayant d'aversion pour personne, en aime pourtant quelques-uns plus particulièrement à cause de l'excellence de leur vertu et de leurs mérites, et qui ressentant une affection générale pour tout le monde, se réserve un petit nombre de personnes choisies pour les aimer avec une plus grande effusion de cœur, et fait encore dans ce petit nombre choisi, un second choix; par lequel elle s'en réserve quelques-uns qui tiennent le premier rang dans son amour et dans son cœur. » Cant. 2 LXX.

L'abbé Joseph relève ensuite quelques défauts de charité de certains religieux, dont les uns étant fâchés contre leurs frères, ou ayant fâché leurs frères contre eux, « au lieu, dit-il, de penser à se calmer ou à apaiser les autres par des paroles douces et par une humble satisfaction, dissimulent la tristesse que leur cause leur propre émotion, ou celle des autres, et témoignent n'en être point touchés, ce qui ne sert qu'à allumer un feu qu'ils auraient pu éteindre s'ils avaient été plus humbles et plus charitables.

« D'autres, ajoute-t-il, étant piqués des discours de quelques-uns de leurs frères, lorsque quelque personne sage les conjure de s'adoucir, répondent à ses remontrances, que si un païen ou une personne du monde leur avait fait ce tort, ils l'auraient supporté, mais qu'il n'y a pas moyen de le souffrir de son frère ; comme si l'on ne devait avoir de la patience que pour les païens et les sacriléges ; et comme si la colère n'était mauvaise que contre un païen, et devenait bonne contre notre frère.

« Mais quel autre abus est-ce que de nous croire quelquefois bien patients, parce que nous dédaignons de répondre à nos frères qui nous irritent, pendant que nous aigrissons leur colère par un silence affecté, ou par des gestes de mépris et de raillerie ? Nous nous croyons innocents parce qu'il n'est rien sorti de notre bouche qui nous peut faire condamner des hommes ; mais dans

le discernement des péchés, Dieu n'a-t-il égard qu'aux paroles, et n'examinera-t-il pas dans son jugement cette colère superbe qui se cache souvent sous le voile du silence ?

« On en trouve encore qui étant en mauvaise humeur ou en colère, s'abstiennent de manger avec une opiniâtreté invincible; eux qui, lorsqu'ils sont en paix, ne peuvent attendre plus tard à manger que jusqu'à sexte, ou au plus jusqu'à none, passant ainsi sans peine deux jours de suite sans manger, parce qu'ils supportent aisément le défaut de nourriture en se nourrissant et comme en se saoulant de colère.

Enfin, il y en a qui portent l'illusion si loin, que, ne se contentant pas d'avoir excité des querelles, ils font encore en sorte, par leurs paroles offensantes, que leurs frères se portent à les frapper; et alors affectant de paraître doux et patients, et ayant reçu un petit coup, ils offrent aussitôt l'autre joue pour en recevoir encore autant, pensant par cette hypocrisie, d'accomplir parfaitement le commandement de Jésus-Christ. Mais si vous pesez bien la fin et le but dans lequel ils agissent, vous reconnaîtrez aisément que la patience et la douceur ne se peut accomplir par un esprit tout opposé, qui ne respire que l'impatience et lá fureur.
Mth. 5. Aussi quand Jésus-Christ nous dit de tendre l'autre joue à celui qui nous a frappés à la droite, non-seulement cela peut se prendre à la lettre, mais le sens principalement est que nous ajoutions à la patience extérieure celle de l'homme intérieur, en arrachant de notre cœur tous les rejetons de la colère, en acceptant humblement l'affront reçu et en tâchant de faire revenir à lui-même celui qui nous l'a fait, par notre patience et notre douceur.

« Il faut donc croire, continue l'abbé Joseph, comme une chose incontestable, que celui qui soumet sa volonté à celle de son frère, a beaucoup plus de force et de vertu que celui qui est plus attaché et plus opiniâtre à défendre ses sentiments. Le premier ressemble à une personne saine et robuste qui supporte un malade; le second tient la place de ce malade, qu'il faut

épargner et traiter avec douceur, et envers lequel il faut quelquefois avoir la condescendance de se relâcher en quelque chose pour garder la paix avec lui.

« Vous pouvez même remarquer que ceux qui sont ainsi faibles, ont comme une inclination naturelle à maltraiter les autres, et cependant ils sont étrangement délicats pour ce qui les regarde; et lorsqu'ils traitent ceux qui sont avec eux avec une liberté inconsidérée, ils ne veulent pas souffrir qu'on leur dise la moindre chose qui leur déplaise.

Enfin, conclut l'abbé Joseph, le solitaire qui veut conserver une liaison sincère et inviolable avec ses frères, doit prendre garde premièrement que quelque injure qu'on lui puisse dire, il demeure toujours en paix au fond de son cœur. Que s'il se sent la moindre altération, il doit garder un religieux silence. Il ne doit point considérer son état présent, ni ce que la passion lui représente; mais il doit se souvenir de la charité qu'il a eue jusqu'alors, et ne penser qu'à faire la paix, qu'il doit regarder comme devant succéder à cette émotion qui l'altère.

« Retenons donc tellement, dit-il encore, les mouvements de la colère, et réglons-les si bien par notre sagesse que nous ne soyons pas emportés. Élargissons notre cœur par l'étendue de la patience. Donnons dans ce cœur à cette vertu un lieu tranquille, où elle délibère à loisir sur ce qui se passe. Élargissons-le, de peur qu'étant resserré par la pusillanimité, il ne soit rempli tout d'un coup des mouvements turbulents de la colère, et que nous n'y puissions plus recevoir, à cause de ce resserrement, la loi de Psal. 118.
Dieu, que le Prophète appelle une loi étendue.

« C'est ainsi, dit Cassien en terminant cette conférence, que le bienheureux abbé Joseph nous entretint de l'amitié chrétienne et spirituelle, et nous excita à nous entr'aimer avec encore plus d'ardeur et de fermeté que nous n'avions fait. »

Avant que de finir l'article de l'abbé Joseph, nous croyons devoir rapporter un exemple d'obéissance que Cassien a placé

dans son quatrième livre des *Institutions*, et qui semble se rapporter à cet abbé, quoique cet historien ne le nomme point. Aussi n'osons-nous pas l'assurer; mais la ressemblance de la condition et de l'éducation paraît autoriser notre conjecture; et s'il regarde tout autre que l'abbé Joseph, on ne sera pas moins édifié de le voir ici. «Je parlerai aussi, dit Cassien, d'un religieux que je connais fort, qui était d'une famille très-illustre; car il était fils d'un comte très-riche, et il avait été parfaitement bien instruit dans toutes les belles-lettres. Ayant donc quitté ses parents et embrassé la pauvreté du monastère, le supérieur, pour éprouver son humilité et sa foi, lui commanda de prendre dix paniers d'osier, de les charger sur ses épaules et de les porter dans toutes les rues de la ville pour les vendre, quoiqu'on pût bien s'en passer, avec cette condition, que si quelqu'un voulait acheter tous ensemble, il ne le fît pas, et qu'il ne les vendît qu'un à un; ce qu'il lui marqua à dessein, afin qu'il parût plus longtemps dans la ville en cet état. Il s'acquitta de cette commission avec une foi admirable, et foulant aux pieds la fausse honte du monde pour l'amour de Jésus-Christ, il mit ces paniers sur ses épaules, les vendit le prix qu'on lui avait dit, et en rapporta l'argent au monastère. Il ne s'étonna point d'un emploi si bas et si vil, et sans considérer la disproportion de cet exercice avec la qualité qu'il possédait dans le monde, ses désirs ne tendaient qu'à se mettre en état, par son obéissance, d'acquérir l'humilité du Fils de Dieu, qui est la véritable noblesse. »

L'ABBÉ PYNUFE [1].

L'humilité de l'abbé Pynufe fut si prodigieuse, que Cassien, après en avoir parlé dans ses *Institutions* comme d'un exemple

[1] Cassien

Tome II.



Imp. Ch. Chardon aîné, Paris

Cereni Direx.t

L'Abbé Pinuse.

admirable, en a encore parlé dans sa vingtième conférence. Voici en substance ce qu'il rapporte de ce vénérable religieux.

L'abbé Pynufe était prêtre et supérieur d'un célèbre monastère en Égypte, près de Panéphyse, où il avait une communauté nombreuse. Il s'était rendu si respectable à toute la province par ses vertus extraordinaires, et ses miracles lui avaient acquis une si grande gloire, que craignant d'avoir déjà reçu, par les louanges des hommes, la récompense de ses travaux, il fut saisi d'une vive crainte de perdre les biens célestes, et dans cette appréhension il se détermina à quitter secrètement son monastère pour se retirer dans quelqu'autre où il pût s'exercer dans les pratiques d'humilité sans être connu. Il se déroba donc et il se retira au fond de la Thébaïde. Il n'y voulut point vivre en anachorète, comme il aurait pu facilement ; mais il aima mieux entrer dans le célèbre monastère de Tabenne pour y être mieux caché, et pour s'assujettir, selon ses désirs, au joug de l'obéissance.

Il quitta l'habit qu'il portait, sous lequel on aurait pu le connaître, et en prit un séculier avec lequel il se présenta à la porte du monastère. On l'y laissa plusieurs jours, répandant beaucoup de larmes et se prosternant aux pieds de tous ceux qui entraient ou qui en sortaient, pour obtenir la grâce d'y être reçu. Mais bien loin d'y acquiescer, on l'éprouva, selon l'usage, par des rebuts humiliants. On lui dit qu'il n'était qu'un hypocrite, et qu'il ne venait que pour assurer sa vieillesse et pour avoir du pain, après avoir passé ses premières années à satisfaire ses plaisirs dans le siècle. Enfin, on l'accabla de mépris, qu'il souffrit pourtant avec une humilité et une patience héroïque. Sa persévérance fit qu'après plusieurs délais on l'admit dans le monastère, mais on ne le regarda que comme un vieillard qui n'était plus bon à rien, et on l'employa au jardin sous la discipline d'un autre religieux beaucoup plus jeune que lui.

Il s'acquitta de ce devoir avec une humilité prodigieuse : non-

seulement il faisait tout ce que ce jardinier ou son emploi exigeait de lui, mais même durant la nuit il se levait en cachette pour faire d'autres ouvrages fort pénibles, et que tous les frères regardaient comme très-rebutants, quoique d'ailleurs nécessaires ; de sorte que la communauté était étrangement surprise le matin, quand elle voyait tous ces ouvrages achevés, sans connaître qui les avait faits.

Il persévéra trois ans dans ces exercices pendant lesquels les religieux de son monastère le cherchaient de tous côtés ; et il fut enfin reconnu par un religieux qui vint d'Égypte à Tabenne. D'abord le changement de ses habits et le vil emploi où il le voyait occupé lui firent craindre de se tromper ; car il le voyait toujours courbé, sarclant la terre, et portant lui-même sur ses épaules le fumier qu'il y répandait pour engraisser les herbes. Mais ce frère, après l'avoir longtemps observé, s'approcha enfin de plus près, et le reconnaissant mieux aux traits de son visage et au son de sa voix, il ne lui resta plus de doute, et il se jeta à ses pieds pour lui témoigner son respect.

Tous les religieux qui virent cette action furent extrêmement surpris de le voir rendre tant d'honneur à un homme qu'ils regardaient comme un novice, et qui ne tenait que le dernier rang parmi eux ; mais ils le furent bien davantage lorsqu'ils apprirent qu'il était le célèbre abbé Pynufe, dont la réputation avait volé jusque chez eux, et lui avait acquis de leur part une vénération et une estime particulière. Ils vinrent tous lui demander pardon de leur ignorance, et de ce qu'ils l'avaient tenu si longtemps à son âge parmi les jeunes frères.

Ce saint homme, se voyant ainsi découvert, fut percé jusqu'au fond de l'âme d' une douleur qui lui fit répandre des larmes avec abondance. Il attribua cet événement à la malignité du démon qui lui enviait les avantages de son état, et il déplorait son malheur en ce que, disait-il, il n'avait pas mérité d'y finir sa vie. Ce fut dans ces sentiments de douleur qu'il fut conduit à son mo-

nastère par les frères mêmes de Tabenne, qui lui témoignèrent toute sorte de vénération.

Ses religieux le reçurent avec une joie inexprimable ; et la crainte qu'ils eurent qu'il ne leur échappât une seconde fois, fit qu'ils le veillèrent avec un soin particulier; mais ce fut inutilement. Quelque temps après, le même désir d'un état humble le reprit encore avec plus d'ardeur : il profita du silence et des ténèbres de la nuit, et s'enfuit de nouveau, non plus dans les déserts voisins, mais dans les terres les plus éloignées ; car il s'embarqua dans un vaisseau qui partait pour la Palestine, où il crut qu'il ne serait plus découvert ; et étant arrivé au monastère où Cassien et Germain demeuraient, et qui n'était pas bien loin de l'étable de Bethléem où Jésus-Christ était né, on le reçut comme un novice, et on le logea dans une même cellule avec ces deux religieux.

Il y demeura encore quelque temps inconnu; mais il vérifia bientôt après, dit Cassien, la parole du Fils de Dieu, qui dit Matth.
qu'une ville située sur une montagne ne peut être cachée; car quelques solitaires d'Égypte, qui par dévotion étaient allés visiter les Lieux saints, le reconnurent encore, et le ramenèrent comme en triomphe à son monastère, où il fut contraint, malgré son humilité, d'en reprendre le gouvernement pour toujours.

Voilà ce que Cassien nous a appris de l'abbé Pynufe, qu'il fait parler daus ses *Conférences.* Il ne manqua pas de l'aller visiter avec l'abbé Germain dans son monastère; car ils désiraient de le revoir avec un grand empressement. « Nous trouvâmes, dit Cassien, un homme qui nous reçut avec une affection qui ne se peut exprimer. Il nous regarda comme ses anciens compagnons de demeure et de cellule, et voulut en échange nous loger dans la sienne, qui était dans le coin le plus reculé du jardin. Ce fut là, continue-t-il, qu'il dit toutes ces belles règles si sublimes, dont il instruisit un jeune frère, qui s'engageait à la règle du monastère; et la perfection du renoncement qu'il y proposa nous parut si excellente, mais en même temps si difficile, que nous ne

pûmes jamais nous persuader que notre bassesse y pût atteindre. Dans cet abattement nous allâmes retrouver ce saint vieillard, à qui nous ne pûmes cacher notre inquiétude. Il en voulut savoir la cause ; et l'abbé Germain fondant en larmes lui dit : « Vous nous avez ouvert les yeux, mon Père, pour nous faire voir de grandes choses ; mais plus vous nous avez fait connaître la grandeur de notre profession, plus nous avons désespéré de nous-mêmes dans l'impuissance d'y arriver. »

L'abbé Pynufe leur répondit : « Votre humilité me ravit, et je sens un plaisir extrême à vous entendre parler de la sorte. Je me souviens fort bien de ce que je remarquai en vous autrefois, lorsque je demeurais dans votre cellule. Je me réjouis que vous receviez si bien ce que nous, qui sommes les derniers des chrétiens, vous représentons par nos discours, et que vous l'exécutiez mieux par vos actions, que nous ne pouvons l'exprimer par nos paroles. Mais comme j'estime beaucoup cette disposition où je vous vois, de vouloir paraître aussi ignorant dans la conduite des Saints, que si vous n'aviez pas encore commencé à vivre en religieux, je vous expliquerai ici et en peu de mots, quel est le but de la pénitence, comme vous le désirez ; car cette ancienne amitié dont Dieu nous a unis, m'oblige en quelque sorte à vous obéir aux dépens même de mon ignorance, et au delà de ce que je puis. »

Après ce prélude, Cassien fait entrer l'abbé Pynufe en matière sur la perfection de la pénitence, et dit qu'elle consiste à ne plus commettre les péchés dont nous nous repentons, et que la marque d'une pleine satisfaction et du pardon qu'on en a reçu, est de chasser de notre cœur toute l'affection et l'attache à ces péchés ; ce qu'il explique par quelques passages des Écritures. Il montre ensuite différents moyens que la grâce de Dieu nous a laissés pour effacer nos fautes, et que personne ne doit désespérer d'en obtenir le pardon après tant de moyens que nous avons de les réparer. « Car, dit-il, outre la grâce du baptême et le précieux

don du martyre, il y a plusieurs fruits de pénitence par lesquels on obtient l'entière expiation de ses crimes. » On n'a pas promis le salut seulement à cette simple pénitence dont saint Pierre a dit : *Faites pénitence et convertissez-vous, afin que vos péchés vous soient remis*, la charité a encore cette même force; *elle couvre*, dit le même Apôtre, *la multitude des péchés*. L'aumône aussi est un excellent remède à nos peines. Les larmes lavent la souillure de nos fautes. Dieu accorde l'oblation des crimes à l'humble confession qu'on en fait. L'affliction du cœur et du corps servent aussi pour l'obtenir. Dieu pardonne encore les péchés à cause des prières que lui font ces Saints. Quelquefois c'est aussi la miséricorde et la foi qui nous fait mériter ce pardon. Le salut et la conversion de ceux à qui nous avons servi par nos avis et nos prédications, attirent aussi la miséricorde de Dieu sur nous. La facilité que nous témoignons à pardonner les fautes que l'on commet contre nous, fait que Dieu nous pardonne celles que nous avons commises contre lui. Après cela, mes enfants, n'admirez-vous pas combien Dieu nous a ouvert d'entrées à sa miséricorde, afin que pas un de ceux qui désirent se sauver ne se laisse aller à la défiance et à l'abattement, en voyant combien de remèdes il lui offre pour acquérir la santé et la véritable vie? C'est là en substance ce qu'il y a de principal dans la conférence de l'abbé Pynufe, et nous ne savons rien de plus de sa vie.

Act. 3.

I Pet.

Nous avons dit que Cassien et Germain se trouvèrent présents au monastère de l'abbé Pynufe, quand il revêtit un jeune homme de l'habit manastique, et qu'ils entendirent les excellents avis qu'il lui donna sur l'état qu'il allait embrasser. Il les a mis à la fin du quatrième livre de ses *Institutions*, tels que nous les allons rapporter.

« Lorsque nous fûmes en Égypte, dit Cassien, et que nous y eûmes cherché avec soin le saint vieillard Pynufe, à cause de cette familiarité que nous avions eue ensemble pendant tout le temps qu'il fut retiré dans notre monastère, il donna en notre

présence un avis si important à un solitaire qu'il recevait dans son monastère, que je crois le devoir marquer ici pour l'utilité des lecteurs.

« Vous savez, mon frère [1], lui dit-il, combien de jours vous êtes demeuré prosterné à la porte du monastère avant que d'y entrer aujourd'hui. Il faut donc vous faire comprendre pour quelle raison on s'est rendu si difficile, afin que vous marchiez fidèlement dans la voie où vous désirez d'entrer.

« Comme Dieu promet une gloire sans fin à ceux qui lui sont fidèles, et qui s'attachent intimement à lui selon la règle de ce monastère, il menace aussi de supplices épouvantables ceux qui s'acquittent avec lâcheté des devoirs de cette vie sainte, et qui ne répondent pas par la sainteté de leurs œuvres, à celle de leur profession et à la haute estime que les hommes ont conçue de
es. 5. leur état. Aussi l'Écriture nous apprend qu'il vaut bien mieux ne point faire de vœux, que de manquer de les accomplir quand
45. on les a faits ; et elle prononce des malédictions contre ceux qui font l'ouvrage de Dieu avec négligence.

« Voilà donc, mon fils, la raison pourquoi nous vous avons d'abord rebuté si longtemps ; non que nous ne soyons très-disposés de vous rendre, et à tous les hommes, les secours spirituels qui sont à notre pouvoir, et que nous ne voulussions même aller bien loin au-devant de ceux qui veulent se convertir à Jésus-Christ ; mais ç'a été dans la crainte qu'en vous recevant avec trop de précipitation, nous ne vous rendissions coupable de légèreté devant Dieu, si après vous avoir admis sans vous avoir fait comprendre l'importance de l'état auquel vous vous engagez, vous tombiez ensuite dans le relâchement, ou vous l'abandonniez par une malheureuse désertion.

« Pour vous former une juste idée de notre état, comprenez

[1] On voit là l'usage établi dans les anciens monastères, de n'y admettre ceux qui se présentaient pour y être reçus, qu'après les avoir éprouvés par des délais et des humiliations.

d'abord ce que c'est que le renoncement au monde. C'est un témoignage public que le religieux rend, qu'il est crucifié et qu'il est mort. Croyez donc aujourd'hui que vous êtes véritablement mort au siècle, à ses œuvres et à ses désirs, et que, selon la parole de saint Paul, vous êtes crucifié au monde comme le monde l'est pour vous. Examinez ce que c'est que la croix qui doit être désormais votre partage, puisque ce n'est plus vous qui vivez, mais que c'est Jésus crucifié qui vit en vous.

« Vous devez dans toute la suite de votre vie, retracer l'état de Jésus-Christ lorsqu'il était attaché à la croix, afin que selon l'expression du Prophète, perçant votre chair par la crainte du Seigneur, par des clous, vous teniez votre volonté et vos désirs attachés à la croix et à la mortification, bien loin de les assujettir à la concupiscence. C'est ainsi que vous accomplirez ce que Jésus-Christ vous recommande, quand il dit : *Celui qui ne prend pas sa croix pour me suivre, n'est pas digne de moi.* Matth.

« Mais comment, me direz-vous, un homme peut-il être en même temps vivant et crucifié ? Notre croix est la crainte du Seigneur ; or, comme celui qui est crucifié n'a plus la liberté de remuer ses membres à son gré ; ainsi, nous ne devons plus régler notre volonté et nos désirs selon ce qui nous plaît, mais selon la loi du Seigneur. Et comme celui qui est attaché à la croix ne pense plus à satisfaire ses passions et n'a plus de sollicitude pour le lendemain, ni de désir d'amasser du bien, ni d'orgueil, ni de dispute, ni de ressentiment des injures qu'on lui fait ou qu'il a reçues par le passé ; qu'il se regarde comme mort à tous les éléments, quoiqu'il vive encore, et qu'enfin il a déjà tout le cœur au lieu où il va passer ; il faut de même qu'étant attaché à la croix par la crainte du Seigneur, nous soyons morts non-seulement aux vices, mais encore en quelque façon, aux éléments, et que nous ayons l'œil intérieur de notre âme toujours arrêté où nous devons croire que nous pouvons aller à chaque moment.

« Donnez-vous donc bien de garde de rechercher jamais ce

que vous avez quitté, et de retourner contre le commandement de Jésus-Christ, du champ évangélique où vous travaillez, pour reprendre votre tunique dont vous vous étiez dépouillé. Ne descendez pas contre son ordre, du toit de la perfection pour prendre, par les affections basses et terrestres de ce monde, quelque chose de la première vie à laquelle vous avez renoncé. Oubliez vos parents et vos anciennes affections, de peur qu'en vous engageant de nouveau dans les embarras du monde, on ne dise de vous que vous avez regardé derrière vous après avoir mis la main à la charrue, et que vous n'êtes pas propre au royaume de Jésus-Christ.

« Vous témoignez aujourd'hui, dans la ferveur de votre conversion, que vous foulez l'orgueil du monde par une humilité sincère ; ne redonnez donc plus d'entrée à cet orgueil dans votre âme par une vaine élévation de cœur, lorsque vous commencerez à goûter le chant des psaumes et le bonheur de votre profession,
Gal. 2. de peur que rebâtissant par là, comme dit l'Apôtre, ce que vous avez détruit, vous ne vous rendiez prévaricateur. Conservez-vous plutôt dans ce dénûment que vous embrassez et que vous vouez devant Dieu et devant ses anges, et persévérez-y jusqu'à la fin.

« Il ne doit pas même vous suffire de demeurer dans cet esprit d'humilité et de patience dont vous nous avez donné des marques durant les dix jours que vous avez passés à la porte du monastère en priant avec beaucoup de larmes d'y être reçu ; avancez dans cette vertu et faites qu'elle croisse dans vous ; car quel malheur ne serait-ce pas, si, bien loin d'y faire de nouveaux progrès et de tendre à la perfection, vous retombiez, en vous relâchant, dans un état encore plus bas que celui où vous êtes à présent ? Certes,
Matth. 24. *ce n'est pas celui qui commence une vie sainte qui sera sauvé, mais celui qui persévérera jusqu'à la fin.*

« Le démon, ce serpent rusé et artificieux, observe nos talons ; c'est-à-dire, qu'il nous tend des piéges jusqu'à la fin. Il ne vous servirait donc de rien d'avoir commencé avec une grande ferveur

si vous ne couronniez de si beaux commencements par une heureuse fin, et si vous ne pratiquiez avec le même zèle jusqu'à la mort l'humilité et la pauvreté de Jésus-Christ dont vous venez de faire profession en sa présence; mais pour vous soutenir dans cet état saint, soyez bien attentif à la tête du serpent; c'est-à-dire, observez le commencement des tentations et des pensées qu'il vous inspire, et découvrez-les aussitôt à votre supérieur. Vous briserez ainsi la tête du serpent à mesure que vous ne rougirez point de découvrir au supérieur toutes les pensées qu'il jette dans votre âme.

« C'est pourquoi je vous exhorte qu'après avoir commencé de vous dévouer au service de Dieu, vous demeuriez ferme dans sa crainte, comme il est dit dans l'Écriture, et que vous prépariez Eccli. !
votre âme, non au repos, à l'assurance et aux délices, mais plutôt aux tentations et aux souffrances. Nous ne saurions entrer dans le royaume des cieux sans passer par beaucoup de tribulations. La voie qui y conduit et la porte par laquelle on y entre sont étroites : il y en a peu qui les trouvent. Cela doit vous apprendre qu'ayant été choisi pour être de ce petit nombre, vous ne devez pas être entraîné par l'exemple du grand nombre, en vous laissant aller à la tiédeur et à la paresse; mais vous devez plutôt imiter ceux qui sont de ce petit nombre, afin que vous méritiez d'entrer avec eux dans le royaume de Dieu. Vous savez qu'il y en a beaucoup d'appelés et que le troupeau à qui le Père céleste donne l'héritage du ciel n'est pas grand. Ne croyez donc pas que ce soit une faute légère dans un religieux, qui, après s'être engagé dans un état qui tend à la perfection, au lieu de travailler à l'acquérir, se rabaisse dans une manière de vivre tout imparfaite. Or voici par quels degrés on arrive à la perfection à laquelle vous devez tendre.

« Je vous ai dit que la crainte du Seigneur est le commencement et le soutien de notre salut. C'est par elle que ceux qui embrassent une vie parfaite se convertissent à Dieu, se purifient

de leurs vices, et se soutiennent dans les vertus qu'ils ont acquises. Quand cette crainte salutaire pénètre dans une âme, elle lui inspire un mépris général de toutes choses ; elle lui fait oublier ses parents, et lui fait regarder le monde avec une sainte horreur. Ce mépris et ce dépouillement la conduit à l'humilité ; et voici les marques par lesquelles on connaît qu'un religieux a cette humilité sincère : 1° S'il mortifie toutes ses volontés ; 2° s'il ne laisse rien ignorer à son supérieur, non-seulement de ses actions, mais encore de ses pensées ; 3° si bien loin de se confier en ses propres lumières, il est entièrement soumis au jugement de son supérieur, et s'il reçoit ses avis avec ardeur et une sainte joie ; 4° s'il pratique fidèlement l'obéissance, la douceur, et une patience constante ; 5° si non-seulement il ne fait de la peine à personne, mais s'il ne s'afflige même pas des injures qu'il reçoit des autres ; 6° s'il n'ose rien faire qui ne soit permis par la règle et conforme à l'exemple des anciens ; 7° s'il ne trouve rien de trop bas pour lui, et s'il se regarde toujours comme un mauvais et indigne serviteur, quand même il a fait tout ce qu'on lui a commandé ; 8° s'il se regarde comme le dernier de tous, non-seulement par parole, mais par un sincère sentiment du cœur ; 9° s'il retient sa langue et s'il n'élève point la voix ; 10° s'il ne se laisse pas aller à rire avec trop de légèreté. Telles sont les marques, ou d'autres semblables, auxquelles on connaît l'humilité d'un religieux ; et lorsqu'il la possède véritablement, elle le conduit à cette charité divine qui bannit la crainte et par laquelle il fait avec facilité et comme naturellement, ce qu'il pratiquait auparavant avec beaucoup de peine par l'appréhension des supplices éternels ; au lieu qu'avec cette charité, il le pratique par le goût et le plaisir qu'il trouve dans le bien.

« Mais si vous voulez arriver plus facilement à cet état, ne vous réglez pas en demeurant dans le monastère, sur l'exemple de plusieurs ; mais plutôt sur celui de quelques-uns, et même d'un ou deux seulement. Car, outre qu'on trouve en peu de per-

sonnes des modèles d'une vie parfaite, on a cet avantage qu'on s'instruit plus aisément par l'exemple d'un seul de la perfection de la vie cénobitique.

« Pour acquérir encore ce que je viens de vous recommander et persévérer sans vous lasser de combattre dans cette sainte discipline, observez fidèlement trois choses. La première est ce que disait le Prophète royal : *Pour moi j'étais comme une personne sourde qui n'écoute point, comme un muet qui n'ouvre point la bouche; j'étais comme un homme qui n'entend point et qui ne parle point.* Psal. 3

« Il faut donc que vous soyez dans le monastère, comme si vous étiez sourd, muet et aveugle; que vous ne jetiez vos regards sur personne hors celui que vous avez pris pour modèle, et que vous fermiez les yeux sur toutes les autres choses qui sont moins parfaites, ou vous édifieront moins, de peur que l'autorité de ceux qui sont relâchés et le respect que vous aurez pour eux, ne vous porte peu à peu vous-même au relâchement, et à faire des choses que vous aviez condamnées d'abord.

« Si vous voyez donc quelqu'un qui manque à l'obéissance, qui soit indocile ou médisant, ou qui agisse autrement que la règle ne l'ordonne, ne vous scandalisez pas, et que son exemple ne vous entraîne pas; mais soyez comme un sourd à l'égard de toutes ces choses, et laissez-les passer comme si vous ne les entendiez point.

« Si quelqu'un vous dit une injure, si un autre vous outrage, soyez ferme et immobile, et écoutez-le comme un muet qui n'a point de langue pour répliquer. Ayez alors dans l'esprit ces paroles de David : *J'ai dit : J'observerai mes voies, afin que je ne pèche point par ma langue; j'ai mis une garde à ma bouche lorsque le pécheur se tenait devant moi pour m'attaquer, je suis demeuré muet, et je me suis humilié, et j'ai gardé le silence pour ne pas dire de bonnes choses.* Psal. 3

« Mais voici ce que je vous recommande plus particulièrement,

et que vous devez regarder comme le couronnement des vertus dont je vous ai proposé la pratique. Rendez-vous comme insensé en ce monde, afin de devenir sage, ainsi que saint Paul le disait lui-même. N'examinez rien, ne discernez rien de ce qu'on vous commande. Obéissez avec une simplicité et une foi vive. Ne croyez rien de bon, d'utile et de sage que ce que la loi de Dieu ou votre supérieur vous ordonne. Par là vous persévérez dans la discipline de ce monastère, sans que la tentation de l'ennemi vous la fasse abandonner.

« Du reste, n'attendez point votre patience de la vertu des autres; je veux dire, que vous ne devez pas vous contenter de l'avoir quand personne ne vous offense; car cela ne dépend pas de vous; mais ce qui est plus en votre pouvoir, c'est de l'attendre de votre humilité et de votre longanimité.

« Enfin, pour réduire en abrégé ce que je viens de vous dire, et afin que vous puissiez mieux l'imprimer dans votre esprit, voici en deux mots par quels degrés vous pourrez sans peine vous élever à la perfection. La crainte du Seigneur est, selon l'Écriture, le principe de notre salut et de notre sagesse. Cette crainte produit la componction salutaire. De cette componction naît le renoncement; c'est-à-dire, le dépouillement et le mépris des biens de ce monde. Ce dépouillement produit en nous l'humilité, d'où vient la mortification de nos péchés. Cette mortification arrache et détruit tous les vices. Les vertus croissent et produisent leurs fruits à mesure que les vices tombent. La fécondité des vertus nous donne la pureté de cœur, et cette pureté nous fait entrer en possession de la perfection de la charité évangélique. »

DÉSERT DE DIOLQUE [1].

Cassien et Germain, continuant leur visite des solitaires d'Égypte, passèrent du désert de Panéphyse à celui de Diolque. « Ce fut moins, dit Cassien, par la nécessité de notre voyage que par l'ardent désir de voir les solitaires qui y demeuraient. Il y en avait grand nombre, dont les uns vivaient très-régulièrement dans l'état cénobitique, et les autres, après avoir pratiqué dans les monastères que les anciens y avaient fondés, les vertus de patience, d'humilité et de pauvreté, entreprenaient ensuite de combattre contre les démons en entrant dans les lieux plus reculés, où ils menaient une vie plus céleste que terrestre. »

Le désert que ceux-ci habitaient était une île bornée d'un côté par le Nil et de l'autre par la mer Pathénienne. Il n'y avait que des anachorètes qui pussent soutenir cette affreuse solitude ; car, outre qu'elle était composée d'une terre aigre et d'un sable stérile, ce qui la rendait incapable d'être cultivée, les anachorètes y souffraient beaucoup d'incommodités, n'y ayant de l'eau qu'avec tant de difficulté qu'ils étaient obligés de la ménager avec plus de soin qu'un avare n'en prend pour épargner le vin le plus précieux. Ils étaient obligés de faire plus de trois milles, c'est-à-dire plus d'une grande lieue, pour l'aller puiser au Nil, et de monter même plusieurs montagnes qui s'y trouvaient en divers endroits et qui redoublaient leurs peines. C'est en ces termes que Cassien fait la description du désert de Diolque et des saints habitants qui y demeuraient, et il avoue qu'il ne pouvait y avoir que l'amour de la solitude et de la contemplation qui leur fît soutenir un si pénible séjour.

[1] Cassien, Rufin, Pallade.

L'abbé Piammon était le plus ancien de tous les anachorètes de ce lieu. Il était prêtre et en exerçait les fonctions avec beaucoup de soin et d'édification, ainsi que le gouvernement de plusieurs célèbres monastères. Cassien dit qu'il était comme un phare éclatant qui frappait d'abord la vue de ceux qui approchaient de ce lieu, et qu'on pouvait le comparer à cette ville de l'Évangile, qui ne peut être cachée, parce qu'elle est située sur le haut d'une montagne. « Aussi, dit-il, ce fut lui qui nous parut le premier parmi tous ces saints. » Comme cet auteur s'était plutôt proposé de rapporter les institutions, que les miracles des saints solitaires, ainsi qu'il le dit dans sa lettre à l'évêque Castor, qui sert de préface à ses livres des *Institutions,* il ajoute, en parlant de l'abbé Piammon, qu'il passe bien des choses sur son sujet qui pourraient surprendre ses lecteurs, parce qu'elles sont merveilleuses ; mais il nous donne un trait de sa discrétion et de son humilité qui mérite bien d'être rapporté. C'est qu'un frère lui ayant présenté une grappe de raisin avec du vin, il ne fit pas difficulté de manger le raisin et de boire le vin, bien qu'il y eût vingt-cinq ans qu'il s'abstenait de ces choses sans que personne le sût, aimant mieux, dans cette rencontre, rompre son abstinence, que de s'exposer à la vanité en la faisant connaître aux autres.

Rufin nous a instruits de quelques-unes des grâces extraordinaires dont Dieu l'avait favorisé, et après avoir dit de lui qu'il était un prêtre admirable, dont l'humilité et la bonté étaient extrêmes, il ajoute que le Saint-Esprit lui révélait le secret des cœurs, et il en rapporte cet exemple.

« Un jour, dit-il, comme il offrait à Dieu le saint sacrifice, il vit un ange debout auprès de l'autel, qui tenait un livre en sa main, où il écrivait les noms de quelques-uns des solitaires qui s'approchaient de l'autel, et n'écrivait pas ceux des autres. Le vieillard ayant observé soigneusement qui étaient ceux dont il n'écrivait point les noms, quand la messe fut achevée, il les appela les uns après les autres en particulier, et leur ayant de-

mandé à chacun quelles fautes secrètes ils pouvaient avoir commises, il trouva qu'il n'y en avait pas un seul qui ne fût tombé dans quelque péché considérable. Alors il les exhorta à en faire pénitence, et se prosternant jour et nuit avec eux devant Dieu, comme s'il eût été coupable de leurs offenses, il demeura continuellement dans la pénitence et dans les larmes, jusqu'à ce qu'il vît le même ange encore debout auprès de l'autel qui écrivait les noms de ceux qui en approchaient, et qui, après les avoir écrits, appelait aussi ceux-ci par leur nom pour les inviter à se réconcilier avec Dieu. Ce saint homme connut par là que sa divine majesté avait eu leur pénitence agréable ; ce qui l'ayant rempli d'une extrême consolation, il leur permit de s'approcher de l'autel pour participer aux saints Mystères.

Rufin dit encore que les démons le battirent une fois si cruellement, qu'il ne pouvait ni se tenir debout, ni même se remuer, et il fut dans cet état le reste de la semaine. Le dimanche étant venu et devant célébrer la sainte messe, il dit aux frères de le porter à l'autel, où priant par terre sans pouvoir se soutenir, l'ange qu'il avait accoutumé de voir debout auprès de l'autel, lui apparut, lui tendit la main et le releva, et aussitôt sa douleur se dissipa entièrement, et il se trouva plus fort et plus sain qu'il n'avait jamais été [1].

Nous avons dit ailleurs que Luce, fameux arien, ayant été placé par les intrigues de ceux de sa secte sur la chaire d'Alexandrie, exerça d'étranges violences contre les solitaires. L'abbé Piammon fut choisi alors par les catholiques pour porter des aumônes à ceux des solitaires d'Égypte et de la Thébaïde qui avaient été bannis dans cette persécution, et condamnés à travailler aux mines du Pont et de l'Arménie.

Cassien fait parler l'abbé Piammon dans sa dix-huitième conférence. Il dit que l'étant allé voir avec Germain, ils en furent

[1] Ce que dit Rufin, au deuxième livre des *Pères*, est rapporté dans la *Lausiaque* de Pallade, où Piammon est appelé Ammon ou Ammone.

L'abbé Piammon était le plus ... les traits d'une manière qui ce lieu. Il était prêtre et en ...ité qu'il leur témoignait. Ayant de soin et d'édification, ...ngers, il leur demanda d'où ils célèbres monastère... étaient venus en Égypte. Comme ils éclatant qui frap... étaient venus du monastère de Syrie de ce lieu, et q... perfection, il leur tint ce discours : gile, qui ne ... enfants, tous ceux qui désirent se perfec- d'une mor... quelque art, n'y sauraient réussir qu'autant qu'ils mier pr... assidument, et qu'ils consulteront ceux qui s'y prop... rendus parfaits, afin d'en découvrir tous les secrets. Nous so... avons déjà vu plusieurs personnes venir de vos pays ici, seulement pour connaître les lieux et courir de cellule en cellule afin de discourir avec les solitaires, et non dans le dessein de s'instruire de la perfection et de la vraie vie spirituelle, pour pratiquer eux-mêmes ce qu'ils avaient vu et ouï dans leur voyage. Ainsi demeurant toujours dans leurs premières imperfections et dans leurs inclinations mauvaises, il paraît, comme quelques-uns le leur ont reproché, qu'ils n'avaient pas tant changé de lieu pour acquérir la perfection, que pour éviter la pauvreté. »

Après que Piammon leur eut parlé ainsi, il en prit sujet de conférer avec eux sur trois sortes de religieux qui étaient alors dans le monde, et une quatrième sorte encore qui était toute récente. Les premiers sont les cénobites, qui vivent en communauté sous la conduite d'un supérieur, et les seconds sont les anachorètes, « qui, dit il, ne se jettent point dans le fond d'une solitude par impatience et par découragement, mais par un désir brûlant de se perfectionner dans la vertu, et de s'appliquer à la contemplation de Dieu. » Il parle de l'origine de ces deux états, et dit que la vie cénobitique a commencé dès le temps des Apôtres, et qu'elle est une imitation de la première Église de Jérusalem, et que c'est de cette tige féconde de tant de saints, que sortirent ensuite les anachorètes.

Il ajoute « que tandis que l'Église chrétienne se réjouissait de

voir honorée de ces deux saintes professions, elle eut la dou-
nsuite de voir le relâchement se glisser peu à peu dans cet
me si parfait des anachorètes. » Car ce fut alors qu'on
re cette sorte de moines que les Égyptiens appellent *Sa-
aïtes*, parce que se séparant de leurs monastères, ils prennent
acun le soin d'eux-mêmes, et de pourvoir à ce qui est néces-
ire pour leur subsistance.

L'abbé Piammon condamne vivement ces *Sarabaïtes*. Il dit
u'ils font profession de chercher la pureté de la vie évangélique,
utôt par déguisement que par un amour sincère de la vertu;
u'ils suivent, non la voix de Dieu, mais leur ambition et leur
gueil; qu'ils veulent passer pour solitaires, sans se mettre en
ine d'en accomplir les devoirs aux yeux de Dieu; que c'est
ns cette vue qu'ils évitent de se renfermer sous la règle et la
scipline d'un monastère, et de s'assujettir aux ordres d'un su-
érieur, parce qu'ils ne veulent point apprendre à vaincre leur
lonté pour suivre celle des anciens, et que toute leur religion
était que dans l'habit, et leur renoncement dans l'extérieur.

Il vient ensuite à une quatrième sorte de religieux, « qui,
t-il, commence à paraître depuis peu, et qui se flatte du nom
anachorète qu'elle usurpe. Ce sont, ajoute-t-il, des gens qui
ns leur première ferveur semblaient se vouloir rendre par-
its dans la vie cénobitique; mais ce feu s'étant passé et ne
availlant plus à corriger leurs inclinations vicieuses, ils ne
euvent pas aussi souffrir le joug de l'humilité, de la patience et
e l'obéissance qu'ils doivent à leurs supérieurs. Ils demandent
es cellules séparées des monastères, afin que n'étant con-
edits de personne, ils passent devant les hommes pour doux,
umbles et patients; et ce nouvel établissement, ou plutôt ce
lâchement, perd ceux qui s'y laissent tomber; car la vertu ne
acquiert pas en dissimulant ses vices, mais en les surmon-
nt. »

Ce que l'abbé Piammon dit ici de ces sortes de moines, de-

mande quelque explication, de peur qu'on ne confonde les *Sarabaïtes* avec d'autres solitaires qui vivaient très-saintement trois ou quatre ensemble, et les autres aussi avec de saints reclus qui se renfermaient en une cellule particulière dans l'enceinte de leur monastère. La différence des premiers avec les *Sarabaïtes*, est que ceux-ci n'étaient point soumis à des supérieurs, et ne se conduisaient que par leurs propres lumières ; qu'ils allaient où ils voulaient ; qu'ils vivaient sans règle, et qu'ils faisaient des amas d'argent ; de sorte qu'ils ne pratiquaient ni l'humilité, ni l'obéissance, ni la pauvreté, ni la stabilité. Au contraire, les autres, tels qu'on en voyait beaucoup dans le désert de Scété, où il y avait peu de cénobites, étaient soumis à des règles établies dans le désert, vivaient sous l'inspection des anciens, et surtout du prêtre de leur église, qui tous ensemble composaient comme un conseil général pour la bonne conduite des solitaires, et pratiquaient une grande pauvreté. De même les reclus que l'abbé Piammon condamne, ne se retiraient seuls dans une cellule particulière, que parce qu'ils n'aimaient point d'être soumis à la correction d'un supérieur, et qu'ils n'avaient pas assez de vertu pour supporter l'humeur et les défauts de leurs frères ; mais il y en avait qui ne se renfermaient que de l'avis du supérieur du monastère pour vivre dans une plus grande retraite et seuls avec Dieu seul, après pourtant qu'ils avaient fait de grands progrès dans l'obéissance et la patience avec leurs frères sous la dépendance de leur abbé. Nous en verrons des exemples édifiants dans le cours de cette histoire, et l'abbé Piammon n'avait point ces saints personnages en vue quand il parlait comme nous venons de le voir. Ceux qu'il appelle *Sarabaïtes*, et dont il condamne si fort la conduite, étaient aussi condamnés par saint Jérôme, qui les appelle *Remoboth*, et par saint Benoît en Occident, qui les appelle *Sarabaïtes* comme Piammon. Saint Augustin parle beaucoup aussi contre ces moines qui vivaient sans supérieur et sans règle, et qui roulaient d'un pays à l'autre en débitant

mille mensonges, pour justifier aux yeux des hommes l'irrégularité de leur vie errante, et il dit que c'était l'ennemi des hommes qui les faisait rouler ainsi dans le monde.

Le dérèglement de ces moines venait de leur orgueil, par lequel ils voulaient paraître au dehors sous un habit saint, ce qu'ils n'étaient pas aux yeux de Dieu; de l'amour de leur liberté, par lequel ils ne voulaient s'assujettir à aucune règle, ni à l'obéissance; de leur avarice, désirant des biens et fuyant la pauvreté évangélique; de leur impatience, ne voulant rien supporter des autres, et ne pouvant par conséquent vivre dans une communauté avec des frères. L'abbé Piammon prenait de là occasion d'exhorter beaucoup Cassien et Germain à l'humilité et à la patience, et leur disait là-dessus de très-belles choses.

Il leur recommandait une grande docilité, en les avertissant que les jeunes religieux ne doivent jamais raisonner sur ce qu'ils voient ou entendent de leurs supérieurs. « Pratiquez, leur disait-il, avec une profonde humilité tout ce que vous verrez ou entendrez dire à nos Pères dans ce désert. Ne vous étonnez point quand vous ne comprendriez pas d'abord la raison de leur conduite ou de leurs maximes, et que cela ne vous empêche pas d'y obéir; parce que ceux qui jugent bien et simplement de toutes choses, et qui aiment mieux imiter qu'examiner ce qu'ils voient faire ou dire à leurs supérieurs, trouveront la connaissance et la lumière dans l'expérience même et la pratique de la vertu. »

Parlant ensuite de la patience, il leur donnait ces belles instructions. « La solide patience et la véritable paix de l'âme, leur disait-il, ne s'acquiert et ne se conserve que par une profonde humilité. Elle n'a plus besoin d'une cellule séparée, ni de la retraite d'un désert; car elle ne cherche point au dehors le remède et l'appui d'aucune chose extérieure, lorsqu'elle est soutenue au dedans par la vertu de l'humilité qui la produit et la conserve. Que si nous sommes encore sujets à l'émotion quand on nous attaque, il est certain que les fondements de l'humilité ne sont

pas encore bien affermis dans notre cœur, et qu'ainsi la moindre tempête suffira pour ébranler très-dangereusement tout l'édifice de notre âme; car la patience qui ne se conserverait que dans la paix et qui n'aurait point d'ennemi qui lui fît la guerre, n'aurait rien de grand ou d'admirable; mais elle devient glorieuse et illustre lorsqu'elle demeure ferme et inébranlable au milieu des tentations. Plus elle semble céder au mal et s'abattre, plus elle se fortifie et se relève; et ce qui paraissait devoir l'affaiblir, est ce qui redouble sa vigueur. »

Après ces excellentes maximes, l'abbé Piammon rapporte un exemple admirable de la patience d'une dame d'Alexandrie; et c'est par cet exemple que nous allons terminer l'analyse de sa conférence. « Il y avait, disait-il, à Alexandrie, une dame d'une bonne famille, qui vivait chrétiennement dans une maison que ses parents lui avaient laissée. Elle vint trouver un jour l'évêque Athanase, d'heureuse mémoire, pour le prier de lui donner quelqu'une des veuves que l'Église entretenait, afin qu'elle la nourrît chez elle; et elle lui fit sa demande en ces termes: *Donnez-moi quelqu'une des sœurs à qui je puisse faire la charité.* Ce saint évêque loua beaucoup son charitable zèle, et ordonna qu'on lui en choisît une que sa sainteté et sa gravité rendît préférable aux autres. Cette dame donc la reçut chez elle, et lui rendant tous les devoirs de la charité, elle remarqua que cette bonne veuve, qui était extrêmement douce, lui en témoignait à tous moments sa reconnaissance. Elle retourna au bienheureux Athanase, et lui dit : Mon Père, je vous ai prié de me donner une veuve à qui je pusse rendre service. Ce saint homme ne comprenant pas d'abord sa pensée, crut qu'on avait manqué à ses ordres, et en fit des reproches à ceux qu'il en avait chargés. Mais comme il eut appris d'eux qu'on avait donné à cette dame une veuve d'une excellente vertu, se doutant alors de sa pensée, il commanda en secret qu'on lui donnât celle de toutes les veuves qu'on jugerait la plus pointilleuse et la plus violente. On n'eut pas

tant de peine à choisir celle-ci que la première, et on la mena au logis de la dame, qui la reçut avec la même affection et la servit avec le même soin que l'autre, et même avec plus de tendresse. Mais ses services ne furent pas reçus de même; car elle n'en avait pour toute récompense que des injures, lui reprochant qu'elle ne l'avait demandée à l'évêque que pour la tourmenter au lieu de l'assister. Enfin la violence de sa mauvaise humeur alla même jusqu'à la frapper. Mais cette sainte dame la servit encore avec plus d'ardeur et de soumission, et s'étudia non à réprimer son insolence en lui résistant, mais à se vaincre elle-même en s'y assujettissant, s'efforçant toujours d'apaiser, autant qu'elle pouvait, sa furie et ses emportements par un excès de douceur et d'humilité. Enfin, s'étant pleinement affermie par là dans la vertu, et se trouvant en possession de la patience qu'elle avait désiré d'acquérir, elle retourna au saint prélat Athanase pour lui rendre des actions de grâces de la sagesse de son choix et des avantages qu'elle en avait retirés; car, lui dit-elle, mon Père, vous m'avez enfin donné une veuve à qui je puis faire charité. Quant à l'autre, elle m'était plutôt à charge, et elle ne faisait que m'attrister et me nuire par l'excès de sa complaisance et de sa douceur. »

L'ABBÉ PAUL. JEAN, ANACHORÈTE, PUIS CÉNOBITE [1].

Nous avons parlé en plus d'un endroit de quelques solitaires appelés Paul. On en trouve un dans le *Recueil des Sentences des Pères* qui maniait les serpents et d'autres bêtes venimeuses et les mettait en pièces sans en être piqué, ce qu'on attribue à sa foi

[1] Cassien, Cotelier.

et à l'innocence de ses mœurs. Nous ne voyons pas qu'il soit celui dont nous allons parler, et qui gouvernait au voisinage de Diolque un monastère de plus de deux cents religieux. Il est aussi bien différent d'un autre Paul, solitaire de Panéphyse, dont l'abbé Serène racontait une histoire que nous placerons au chapitre suivant en parlant du solitaire Arquèbe.

Cassien ne dit rien de particulier des vertus de l'abbé Paul. Mais s'il en faut juger par celles de ses religieux, ce devait être un supérieur d'un mérite distingué ; car cet historien assure qu'il vit de grands hommes dans son monastère. Il rapporte là-dessus l'exemple de patience que donna un jeune religieux dans une occasion, où une humilité qui n'aurait pas été bien solide se fût sans doute bientôt démentie. « Nous allâmes, dit Cassien, avec joie au monastère de l'abbé Paul, où, quoiqu'il y eût d'ordinaire plus de deux cents religieux, la grandeur d'une solennité qu'on y célébrait y en avait attiré une infinité des autres monastères. C'était la cérémonie du bout de l'an du dernier abbé qui avait conduit les saints religieux de ce lieu ; et je parle à dessein de cette multitude nombreuse qui se trouvait là, afin de faire mieux marquer l'extrême patience d'un frère, qui parut par la douceur et la paix admirable qu'il témoigna en présence de cette troupe.

« Comme à l'heure du repas ces religieux s'étaient divisés en plusieurs bandes, et placés douze à douze à différentes tables, il arriva que ce frère apporta une portion un peu plus tard qu'il ne fallait. L'abbé Paul, qui dirigeait avec beaucoup d'action les frères qui servaient, prit occasion de ce retardement pour donner à celui-ci, en présence de tout ce monde, un si grand soufflet, que ceux-mêmes qui étaient les plus éloignés en entendirent le coup. L'unique but de ce saint abbé, ajoute Cassien, fut de faire voir à tous ces religieux la patience de ce jeune frère, et de les édifier par l'exemple d'une si rare modestie.

« Le succès fit voir en effet la sagesse de ce saint vieillard dans cette action. Ce bon religieux, dont je ne puis assez relever

la patience, reçut cet affront avec tant de douceur, que bien loin de dire la moindre parole de plainte, ou de proférer le moindre murmure, son visage ne changea pas de couleur et ne perdit rien de sa modestie et de sa sérénité ordinaire.

« Nous fûmes extrêmement surpris, continue Cassien, d'une patience si extraordinaire, non-seulement nous, qui étant venus depuis peu du monastère de Syrie, n'avions pas coutume de voir ces grands exemples en pareilles occasions; mais ceux-mêmes à qui de semblables actions n'étaient pas si nouvelles, avouèrent qu'ils avaient été merveilleusement édifiés de ce jeune homme, et que sa patience leur avait été d'une grande instruction; et ils s'étonnèrent que si la réprimande de ce supérieur n'avait pu ébranler la paix de son cœur, comment au moins la vue de tant de monde n'avait pas fait monter quelque petite rougeur sur son visage. »

On peut juger par cet exemple du soin que l'abbé Paul prenait à exercer ses religieux dans la pratique de l'humilité et du renoncement à eux-mêmes. Aussi Cassien n'en parle que comme d'une assemblée de saints; mais il relève plus particulièrement la profonde humilité d'un d'entre eux appelé Jean, qui ne s'était retiré dans ce monastère que pour vivre dans une plus grande abnégation de lui-même et dans une entière dépendance. Il avait passé dans un monastère les trente premières années de sa retraite du monde; il en sortit avec la permission de son abbé, selon l'usage, pour vivre seul dans le désert, où il passa vingt ans; et ce temps lui parut si doux, qu'il eût continué de tout son cœur d'y demeurer, si quelques raisons que nous expliquerons plus bas ne l'eussent déterminé à retourner au monastère.

Pendant qu'il vivait seul dans le désert, Dieu lui faisait des grâces extraordinaires. Il le favorisait quelquefois de telle sorte, que se trouvant tout ravi et tout transporté en lui, il ne se souvenait plus s'il avait un corps, et il ne savait au soir s'il avait pris quelque nourriture dans le jour, et le lendemain, s'il avait

mangé le jour d'auparavant, tant il était absorbé ordinairement dans la méditation des choses de Dieu. Enfin, son âme goûtait Dieu avec tant d'abondance, qu'elle avait de la peine à s'assujettir aux sens extérieurs, et qu'elle se séparait tellement de toutes les choses de la terre, qu'on eût dit que ni ses yeux, ni ses oreilles n'agissaient plus. Tel était ce saint anachorète ; et il avoua à Cassien et à Germain, que s'il y avait jamais eu personne au
16. monde qui se fût plu dans le secret de la solitude, ou qui eût pu oublier tout le commerce des hommes, et dire avec Jérémie :
Jérém. 17. *Vous savez, Seigneur, que je n'ai point désiré le jour de l'homme,* il pouvait dire que Dieu lui avait fait la grâce, ou de le mettre dans cette disposition, ou au moins d'avoir tâché d'y arriver.

Mais leur rendant compte ensuite des raisons de son retour au monastère, il en donnait plusieurs, qui montrent que si la solitude entière du désert a des avantages sur la vie cénobitique, celle-ci en a aussi au-dessus de l'érémitique, qui sont bien dignes de considération. « Ne croyez pas, leur dit-il, mes enfants, que je rejette ou que je méprise la vie des anachorètes que vous vous étonnez de m'avoir vu quitter. Je n'ai que de la vénération pour cet état, et je l'honore et le respecte de tout mon cœur ; mais après en avoir goûté la pureté, je m'affligeai de la voir ternir par le soin que j'étais obligé de prendre quelquefois des nécessités de la vie, et je crus qu'il me serait meilleur de rentrer dans le monastère, afin d'y accomplir plus aisément une profession qui n'est pas si relevée et de me tirer des difficultés que je trouvais dans un état si sublime, pour me mettre dans un autre qui m'était plus sûr ; car il vaut bien mieux être fervent dans un état moins parfait, que tiède dans un plus relevé.

« Lorsque le petit nombre des anachorètes, ajoute-il, nous laissait dans une grande liberté, et nous attirait en quelque sorte, en nous offrant toute l'étendue d'un vaste désert : lorsqu'une retraite profonde nous rendait plus susceptibles de ces communications ineffables avec Dieu, sans en être distraits comme nous

avons été depuis par les fréquentes visites de nos frères, qui nous jetaient dans des embarras infinis pour ne pas manquer à l'hospitalité ; j'avoue que j'ai aimé la paix du désert, et que j'ai embrassé avec un désir et un amour infatigable une vie que je compare à celle des anges. Mais lorsque le désert se peupla, et que sa solitude, auparavant si vaste, se trouva comme resserrée, et que ce changement non-seulement refroidissait en nous le soin de la contemplation, mais nous embarrassait même l'esprit du soin des choses temporelles, j'ai mieux aimé la vie cénobitique où vous me voyez, et m'acquitter de tous ses devoirs le mieux qu'il m'était possible, que de demeurer dans une profession si sainte et si relevée, et d'y mener une vie languissante et toujours inquiète du soin des nécessités temporelles, afin que si je n'ai plus cette grande liberté que me donnait autrefois la solitude, je me console au moins d'accomplir le précepte de l'Évangile, en ne me mettant point en peine du lendemain, et que la perte que je fais d'un côté de cette contemplation si sublime, soit récompensée en ce lieu par le mérite et l'humilité de l'obéissance. C'est ainsi que je puis imiter Jésus-Christ, dont il est écrit : *Qu'il s'est humilié lui-même, et qu'il s'est rendu obéissant jusqu'à la mort,* et que je me mettrai en état de dire comme lui, avec une humilité profonde : *Je ne suis pas venu faire ma volonté, mais la volonté de mon Père qui m'a envoyé.* »

Philip.

Joan.

Ce que ce saint vieillard disait à Cassien et à Germain, leur fit comprendre qu'il avait une grande expérience de ces deux professions, et qu'il s'était rendu parfait dans l'une et dans l'autre. Ils en prirent occasion de lui demander quel était le but d'un cénobite et d'un anachorète ; ce qui fait le sujet de la dix-neuvième conférence que Cassien a écrite sous son nom. Il leur répondit que la fin d'un religieux dans la vie cénobitique était l'humilité et l'obéissance, et que celle d'un anachorète était de s'attacher à Dieu par une continuelle méditation. « La fin d'un cénobite, leur disait-il, est de mortifier et de crucifier toutes ses

volontés, et, selon que l'ordonne l'Évangile, de ne penser jamais au lendemain; » parce qu'en effet le cénobite se repose entièrement pour le temporel sur la sollicitude et la charité de son supérieur. « Quant à la perfection de l'anachorète, elle est d'avoir l'esprit dégagé de toutes les choses de la terre, et de se tenir autant uni à Jésus-Christ que la faiblesse de l'homme le peut permettre. »

Il remarquait qu'il était très-rare qu'une même personne fût consommée dans l'une et dans l'autre de ces deux vies ; mais que cela n'était pas sans exemple : qu'on l'avait vu dans l'abbé Moïse, dans le saint vieillard Paphnuce, et dans les deux Macaires; et que ces deux saints avaient été si consommés dans ces deux professions, qu'aimant le secret de la solitude avec plus d'ardeur que les autres anachorètes, ils souffraient néanmoins avec une paix parfaite d'esprit, les faiblesses de ce grand nombre de personnes qui les venaient voir ; en sorte qu'il était bien difficile de discerner si la grandeur de la charité paraissait davantage, ou dans la contemplation du désert, ou dans les exercices de la vie commune.

Une autre remarque de ce saint vieillard est, qu'il y avait du danger à se retirer trop tôt dans le désert, sans avoir auparavant bien combattu ses vices dans l'assujettissement et l'obéissance du monastère.

Il donne ensuite des moyens à l'anachorète pour se guérir de ses maux dans sa solitude, et qui peuvent servir utilement aux personnes qui veulent se corriger de leurs défauts : « Dieu, dit-il, ne manque jamais de guérir une âme, lorsqu'elle cherche sincèrement le remède de ses maux, et que n'abandonnant point son salut, ni par désespoir ni par négligence, elle lui découvre ses plaies secrètes, elle se soumet de bon cœur à la pénitence, et que se présentant à lui avec ses langueurs et les fautes qu'elle a commises, ou par ignorance, ou par erreur, ou comme par une malheureuse nécessité, elle attend tout de ce médecin céleste, auquel son humilité a eu recours.

« Dans cette disposition, ajoute-t-il, nous devons tâcher de découvrir dans nous les différents vices dont nous sommes affectés ; et lorsque nous reconnaissons par leurs effets que nous ne les avons pas encore déracinés, nous devons nous exercer dans la vertu contraire. Ainsi, lorsque quelqu'un reconnaît, par exemple, qu'il est sujet à la colère et à l'impatience, il doit premièrement se représenter souvent les injures, les pertes, les violences qui lui peuvent arriver de la part des hommes, comme si elles lui étaient arrivées effectivement ; et accoutumant peu à peu son esprit à ces objets si fâcheux et si pénibles, il méditera avec quelle douceur, quelle patience et quelle humilité il doit se résoudre à tout souffrir. Il jettera ensuite la vue sur tous les affronts et les tourments qu'ont soufferts les saints et Jésus-Christ même, et avouant que tout ce qu'ils ont enduré n'est rien en comparaison de ce qu'il mérite, il préparera son cœur dans cette vue à toutes les douleurs et à tous les maux qui lui peuvent arriver.

« Quand, après cet exercice, il remarque en quelque rencontre qu'il s'est élevé dans son cœur quelque petite émotion pour une légère offense, qu'il devienne alors, à l'égard de lui-même, un censeur sévère et inexorable. Qu'il rappelle dans sa mémoire les injures par lesquelles il s'étudiait et s'exhortait à la patience, et que, dans le souvenir de ces choses, il se fasse ce reproche : « Est-ce donc moi, lâche et paresseux que je suis, est-ce moi qui, dans les exercices de ma solitude, me promettais de souffrir avec tant de courage tous les maux du monde ? Qu'est donc devenue cette patience invincible, qui n'a pu souffrir qu'on la choquât en la moindre chose ? Comment mon âme, qui paraissait si résolue et si disposée à bien combattre, a-t-elle rendu les armes à la moindre approche, ou plutôt à la moindre ombre de l'ennemi ? »

« Qu'il joigne aussi à cette réprimande secrète la punition du corps, et qu'il se venge sur la chair du dérèglement de l'esprit : qu'il la dompte par de plus grands jeûnes, par de plus grandes

veilles, et par une continence plus exacte ; qu'il punisse ainsi la légèreté et la mobilité de son âme, et qu'il consume par ces exercices dans la retraite de son désert, ce qu'il aurait dû purifier pleinement lorsqu'il était encore dans le monastère. Enfin, ce qu'il y a de plus important est, qu'il soit bien persuadé que comme la loi de Dieu, bien loin de permettre de se venger des injures, en défend même le souvenir, il ne lui est pas permis aussi de se mettre en colère pour quelque tort ou quelque affront qu'on lui ait fait. »

L'abbé Jean remarque en dernier lieu et fort à propos, que, quoiqu'il ait dit que pour se corriger d'un vice, on doive se représenter comme si on se trouvait dans l'occasion, et qu'on doit alors s'exciter à des sentiments de la vertu contraire, il remarque, dis-je, qu'il ne faut pas garder la même méthode à l'égard du vice opposé à la pureté, parce qu'il y aurait du danger de s'en représenter dans l'esprit les occasions, sous prétexte même de les combattre, le plus sûr moyen étant d'en bannir aussitôt de l'esprit les premières images qui s'y présentent, et d'y renoncer de tout son cœur,

Nous ne saurions proposer une plus excellente méthode pour l'amendement de nos défauts que celle de ce saint solitaire. Elle renferme quatre points. Le premier est le recours à Dieu dans la sincérité de notre cœur et la forte confiance en sa bonté infinie, qui, voyant le désir que nous avons de nous corriger, nous aidera efficacement par sa grâce. Le deuxième est de reconnaître nos défauts sans vouloir nous les déguiser, et sans nous en décourager. Le troisième est de nous exciter à la pratique de la vertu contraire, en nous représentant dans nos méditations, les occasions où nous pouvons nous rencontrer, et en nous encourageant à résister à nos passions et à nous exercer dans les vertus qui les combattent. Le quatrième est de veiller sur nous dans la pratique ; et si nous avons le malheur de manquer en suivant nos passions en quelque rencontre, d'entrer en compte avec nous-

même, et de nous reprocher notre faiblesse et notre inconstance après les bonnes résolutions que nous avions prises, et de nous en punir par quelque pratique de pénitence corporelle, selon l'avis d'un sage directeur. En procédant ainsi on ferait bientôt des progrès dans l'amendement de ses défauts et dans l'acquisition des vertus contraires.

DE QUELQUES SOLITAIRES APPELÉS JEAN [1].

On peut regarder tous les religieux qui vivent sous la dépendance d'un supérieur dans un monastère comme étant des disciples qui sont confiés à sa conduite, mais le nom de disciples n'est proprement donné qu'à ceux qui sont jeunes et qui sont formés par un maître, soit dans les premières années de leur engagement dans l'état religieux, soit, comme on en a vu plusieurs exemples dans le cours de cette histoire, qu'ils se fussent rangés sous l'obéissance d'un solitaire particulier, qui les exerçait dans les pratiques monastiques. C'est sur ce principe que nous distinguons ici un solitaire appelé Jean et surnommé disciple de Paul, du saint vieillard dont nous avons parlé au chapitre précédent, qui, pour s'être retiré dans le monastère de l'abbé Paul, peut être plutôt regardé, à cause de son grand âge, comme son inférieur, que comme un disciple qu'il ait formé dans les devoirs de la religion.

Jean donc, disciple de Paul, est grandement loué dans le *Recueil des Vies des Pères des déserts* pour son humilité et son obéissance. Il ne trouvait jamais difficile ce que son supérieur lui ordonnait. Il s'y portait aussitôt sans répliquer un seul mot, ni

[1] *Vitæ Patrum,* Rufin, Pallade, Cassien, Cotelier.

même sans s'arrêter à aucun sentiment intérieur de murmure. Un jour qu'on avait besoin dans le monastère de bouse de bœuf, l'abbé Paul lui ordonna d'en aller ramasser auprès d'un bourg voisin et de l'apporter au plus tôt. Jean se mit aussitôt en devoir d'y aller; mais ayant appris qu'une hyène se retirait dans un sépulcre auprès duquel il devait passer, il demanda, chemin faisant, à son abbé comment il ferait si cet animal venait l'attaquer. L'abbé lui répondit en riant de le lui amener. Le religieux obéissant à l'aveugle, prit cet ordre sérieusement, et n'en voulut pas savoir davantage. A mesure qu'il approcha du sépulcre la hyène en sortit et vint se jeter sur lui; mais bien loin de s'en effrayer, plein de confiance en la parole de son abbé, il voulut la saisir lui-même, et elle s'échappa aussitôt de ses mains. Jean courut après elle en lui disant : Mon abbé m'a ordonné de t'amener à lui. A ces paroles, par une merveille de la Providence, qui voulut montrer en cette rencontre combien la simplicité de l'obéissance lui était agréable, l'animal s'arrêta, se laissa lier comme un agneau, et Jean l'amena ainsi lié au monastère. L'abbé Paul était en peine de son retardement, craignant qu'il ne lui fût arrivé quelque accident; mais il le vit arriver avec la hyène qu'il conduisait.

Il rendit intérieurement des actions de grâces à Jésus-Christ, avec des sentiments d'admiration de l'obéissance de son disciple; mais extérieurement, de peur qu'il ne s'en élevât par des pensées de vanité, il lui dit des paroles humiliantes, le traita d'insensé et de stupide de lui avoir amené un chien enragé, lui donna même quelques coups; et lui ordonna de délier la hyène et de la laisser retourner en liberté à sa tanière.

Rufin parle d'un solitaire Jean qui demeurait au désert de Diolque. Il l'appelle un homme saint, comblé de toutes sortes de grâces, et qui entre autres avait en un si haut point celle de consoler les affligés, qu'il n'avait besoin que de fort peu de paroles pour remplir de contentement et de joie une âme auparavant

accablée d'affliction et de déplaisir. Il avait aussi reçu celle de guérir quantité de maladies. Pallade, qui en dit quelque chose, remarque que le don miraculeux que Dieu lui avait accordé en faveur des malades, se faisait ressentir en particulier aux personnes travaillées de paralysie et de goutte. Il dit encore qu'il gouvernait plusieurs monastères; qu'il avait reçu une grande abondance de grâces; que la majesté d'Abraham éclatait sur son visage, ainsi que l'onction sainte de la barbe d'Aaron.

Il y avait aussi un solitaire Jean dans un monastère, et qu'on a surnommé pour cela le Cénobite, qui avait fait de si grands progrès dans les vertus religieuses, que sa réputation avait volé jusqu'au désert de Scété. Il excellait principalement dans la patience et le silence. Quelques solitaires de ce désert furent curieux d'éprouver par eux-mêmes si tout le bien qu'on en disait était véritable. Il les reçut dans sa cellule avec un respect modeste et religieux, et après ce salut il reprit son travail et ne leur dit plus rien. Ces religieux, qui s'attendaient à un entretien de piété de sa part, furent surpris de son silence. Ils prirent enfin la parole et lui dirent : « Mon frère, qui vous a donné l'habit monastique? et comment celui qui vous a élevé dans la religion ne vous a-t-il appris que quand des frères vous venaient voir, il fallait d'abord commencer par les inviter à prier, ou tout au moins leur dire de s'asseoir? » Mais le solitaire, qui goûtait beaucoup plus de s'entretenir avec Dieu dans son travail qu'avec les hommes, leur répondit : « Pardonnez-moi, mes Pères; Jean est un pauvre pécheur, qui ne connaît que son travail. » Nous ignorons en quel endroit était le monastère de cet austère et silencieux religieux; et nous n'avons pas cru pouvoir mieux placer qu'ici le peu que l'histoire monastique nous en a appris.

L'abbé Nestéros parlant à Cassien et à Germain de ceux qui s'étaient sanctifiés dans le soin et la conduite spirituelle de leurs frères, citait l'exemple d'un saint abbé Jean qui présidait à un célèbre monastère au voisinage de la ville de Thmuis. Il disait

de lui, comme de quelques autres, qu'il avait fait des miracles dignes des apôtres; et le même Cassien en fait mention dans ses *Institutions* d'une manière fort honorable. « Le bienheureux vieillard Jean, dit-il, supérieur d'un célèbre monastère, vint un jour voir le vieillard Paëse, qui demeurait dans une vaste solitude, et lui demanda, en s'entretenant avec lui comme avec son ancien ami, ce qu'il avait fait depuis quarante ans qu'ils avaient été séparés l'un de l'autre, et qu'il avait passés dans sa retraite sans être jamais troublé par aucun frère : « Jamais, lui dit Paëse, le soleil ne m'a vu mangeant durant tout ce temps. » A quoi Jean répondit : « Pour moi il ne m'a jamais vu en colère. » Cet historien cite cet exemple contre l'intempérance de la bouche. Il ajoute que ce vieillard étant près de mourir, fit paraître une gaîté extraordinaire, comme devant bientôt aller à sa véritable patrie. Tous les frères vinrent le voir dans ces derniers moments selon leur coutume; et s'étant rangés autour de lui, le prièrent de leur donner quelques avis dont ils se souvînssent toujours et qu'ils pussent regarder comme l'héritage qu'il leur laissait en mourant. Ce bon vieillard poussa alors un profond soupir et leur dit : « Je n'ai jamais fait ma volonté, et je n'ai jamais rien appris à personne que je n'aie fait le premier moi-même. »

Nous pouvons mettre, avec le même auteur, entre les plus saints habitants du désert de Diolque, le solitaire Arquèbe, différent de l'évêque de Panéphyse du même nom, dont nous avons déjà parlé : « Cet Arquèbe, dit Cassien, était le plus estimé d'entre les autres pour sa charité et pour son humilité. Il nous conduisit chez lui, et nous ayant demandé ce que nous désirions de faire dans ce désert, il nous pria d'accepter sa cellule pour y demeurer, avec tous ses petits meubles, feignant de vouloir aller loger autre part. Nous reçûmes ses offres avec joie ; et après qu'il eut demeuré fort peu de jours, pendant lesquels il préparait les matériaux pour s'en bâtir une autre, il nous mit entièrement en possession de celle qu'il quitta. Quelque temps après, d'autres

personnes vinrent pour demeurer dans cette solitude, et il leur céda de même la nouvelle cellule qu'il s'était faite avec beaucoup de peine et de travail. Enfin sa charité infatigable le porta à en user de même jusqu'à trois fois, cédant sa cellule et s'en rebâtissant une autre.

« Ce saint homme, continue Cassien, était de fort bonne famille. Il renonça au monde et à l'affection de ses parents dès ses plus tendres années, pour se réfugier dans le monastère. Il y régla tellement sa vie et y vécut dans une si grande retraite, que durant cinquante ans qu'il y fut, non-seulement il ne mit pas le pied dans la ville où il était né, mais il ne vit pas même le visage d'aucune femme, sans excepter sa propre mère.

« Il arriva cependant que son père étant surpris de la mort, laissa une dette de cent pièces d'argent. Ce saint homme alors touché de compassion, crut pouvoir relâcher quelque chose de cette sévérité évangélique, qui lui faisait oublier ses parents lorsqu'ils étaient dans la prospérité, et qu'il devait secourir sa mère dans cette fâcheuse nécessité, en sorte qu'il ne relâchât pourtant rien de sa rigueur accoutumée.

« Il ne sortit pas du monastère ; mais il pria qu'on lui donnât à faire le triple de son ouvrage ordinaire. Ainsi travaillant jour et nuit durant toute une année, il gagna de quoi acquitter cette dette, et délivra sa mère de l'inquiétude où elle se trouvait, et après l'avoir méconnue, pour ainsi dire, jusqu'alors pour l'amour de Jésus-Christ, il voulut la reconnaître pour l'amour du même Sauveur, et lui rendre ce secours dans son besoin. »

Cassien, après avoir rapporté ce bel exemple de charité du solitaire Arquèbe, en cite un autre exemple d'un bon vieillard du même désert, qui montre que cette vertu sait nous rendre industrieux, quand nous avons la bonne volonté d'assister nos frères dans le besoin. Il était arrivé d'Italie depuis peu de temps dans ce désert un religieux appelé Siméon, qui ignorait la langue grecque et ne parlait que la latine. Ce vieillard, qui l'entendait

sans doute, le voyant sans occupation, lui demanda pourquoi il était ainsi tout le jour sans rien faire, et comment il ne s'appliquait point à quelque travail ; car il craignait que l'oisiveté, jointe au besoin des choses nécessaires à la vie, qu'il ne pouvait se procurer sans travailler, ne le portassent bientôt à abandonner sa solitude. Siméon lui répondit qu'il ne savait rien faire de tout ce que les autres faisaient, et qu'il n'avait d'autre métier que celui de copier des livres ; ce qu'il était prêt de faire s'il trouvait quelqu'un dans toute l'Égypte qui eût besoin d'un livre écrit en latin. Le vieillard feignit aussitôt de désirer beaucoup que quelqu'un lui écrivît les *Épîtres* de saint Paul en cette langue, pour les envoyer, comme un livre de dévotion, à un de ses frères qui était engagé à la guerre ; et il lui fit venir non-seulement tout ce dont il avait besoin pour son entretien pendant une année, sous prétexte de le récompenser du travail qu'il voulait qu'il fît, mais encore du parchemin et tout ce qui était nécessaire pour écrire. Par ce moyen le solitaire Siméon fut en état de gagner sa vie du travail de ses mains dans la suite, et ce vieillard charitable s'acquit auprès de Dieu la récompense de l'avoir assisté dans son besoin, sans le faire rougir de son aumône, puisqu'il la lui fit mériter par le travail et la lui donna à titre de dette.

Nous avons parlé dans la Vie de saint Pémen d'un solitaire appelé Simon, qui se rendit célèbre par sa sainteté, et qui n'en fut pas moins humble. Il peut bien avoir été le même que Siméon d'Italie, qui aurait pu apprendre la langue grecque dans la suite et se mettre en état de donner de très-bons avis aux autres solitaires, comme on le dit de ce Simon. Mais cela est fort incertain.

L'ABBÉ MAQUÈTE ET L'ABBÉ ABRAHAM, SURNOMMÉ L'ENFANT [1].

L'abbé Maquète fut du nombre des solitaires avec qui Cassien se glorifie d'avoir conversé. Il dit qu'il demeurait assez loin des autres frères, sans marquer en quel désert il avait fixé son séjour. Ce pouvait être au voisinage de Scété; mais nous ne voyons pas que ce fût du côté de Porphyrion ; c'était plutôt du côté de l'Égypte, ce qui le rendait plus voisin du désert de Diolque. Il fallait que ce fût un religieux bien détaché des choses du monde et bien mortifié, et qui goûtait les choses de Dieu avec une onction particulière, puisqu'il cherchait les lieux les plus écartés pour mieux éviter la compagnie des hommes. Il avait demandé longtemps à Dieu la grâce de ne s'endormir jamais dans les entretiens spirituels, quelque longs qu'ils pussent être, et de s'endormir aussitôt qu'on commencerait à dire une parole de médisance, ou quelque discours inutile, et Dieu le lui accorda.

Il disait à Cassien et à Germain, que le démon était souverainement ennemi des entretiens spirituels, et qu'il portait les solitaires à des discours inutiles et frivoles. Parlant un jour devant les frères de quelque sujet pieux, il les vit si assoupis qu'ils ne pouvaient vaincre le sommeil. Il changea aussitôt de discours et leur raconta une fable ; et le plaisir qu'ils y trouvèrent les éveilla et les rendit attentifs. Alors il leur dit en soupirant : « Nous avons jusqu'ici parlé de choses saintes et vous êtes tombés dans un assoupissement profond ; et aussitôt que je vous ai conté une fable, vous en êtes tous sortis. Jugez par là qui est celui qui

[1] Cassien, Cotelier, Pallade.

a porté envie à ces conférences saintes, ou qui est l'auteur de ces niaiseries. Vous pouvez reconnaître aisément qu'il n'y en a point d'autre que celui qui, se réjouissant du mal, ne cesse de faire ses efforts pour empêcher les saints entretiens, et pour conserver les inutiles. »

Entre les bons avis qu'il donna à Cassien et à Germain, celui de ne juger jamais personne est le principal que cet auteur nous a rapporté. Son humilité lui fit avouer qu'il avait manqué à cette règle de charité en trois rencontres par un zèle mal entendu et peu charitable ; car il avait voulu juger et reprendre ses frères de trois choses. La première, de ce qu'ils souffraient qu'on leur pansât un mal de gorge qui était ordinaire en ces lieux, et qu'on leur coupât une glandule qui les incommodait extrêmement. La seconde, de ce qu'ils avaient une couverture pour la nuit dans leurs cellules. Et la troisième, de ce qu'ils bénissaient de l'huile pour la donner aux personnes du monde qui les en venaient prier. Mais il assure que Dieu avait permis qu'il fût ensuite tombé lui-même dans ces trois cas. « Car, dit-il, j'ai tant souffert de ce mal de gorge, qu'enfin la douleur et le commandement de nos anciens m'ont contraint de me rendre, et de permettre qu'on me coupât cette glandule. Cette même infirmité m'a encore contraint de me servir d'une couverture ; et enfin je me trouvai un jour tellement pressé par des personnes séculières de leur bénir de l'huile, ce que je regardais dans les autres comme venant d'un fond d'orgueil et de présomption, que je ne pus sortir d'entre leurs mains qu'en me rendant à leur violence et en faisant le signe de la croix sur un petit vase qu'ils me contraignirent de bénir. »

Cassien fait parler l'abbé Abraham dans sa dernière conférence ; mais il ne dit pas dans quel désert il l'avait vu. Il y a lieu de présumer que ce fut dans celui de Diolque, ou au voisinage, et qu'il est le même que celui dont l'abbé Nestéros racontait deux miracles. On le surnommait l'Enfant à cause de sa

simplicité et de son innocence. Ce grand solitaire ne se contenta pas de mépriser toutes les commodités dont il aurait pu jouir auprès de ses parents, comme il l'avouait à Cassien et à son fidèle compagnon ; mais en se retirant dans le désert il s'éloigna du Nil, dont les terres voisines lui paraissaient trop agréables et trop fertiles, et établit sa demeure à plus d'une lieue de ce fleuve, soit pour se mortifier davantage en y allant puiser l'eau dont il avait besoin, soit parce que l'endroit qu'il avait choisi était tout à fait stérile, et n'offrait rien aux sens qui pût tant soit peu les flatter.

Voici les deux miracles que l'abbé Nestéros racontait de lui à Cassien. « Ce saint homme, disait-il, étant sorti de son désert pour faire la moisson en Égypte au temps de Pâques, trouva en son chemin une femme qui lui montra son enfant tout sec et à demi mort, parce qu'elle n'avait point de lait, et qui le conjura de l'assister dans cette nécessité. Il ne put résister aux prières de cette mère affligée, et lui donna à boire un verre d'eau sur lequel il fit le signe de la croix. Aussitôt cette femme vit ses mamelles, qui étaient sèches auparavant, se remplir d'une abondance prodigieuse de lait.

« Le même abbé étant allé à un bourg voisin, fut environné d'une troupe de railleurs, qui, pour se divertir, lui présentèrent un homme qui avait le genou tout retiré, en sorte qu'il ne pouvait marcher, et ne faisait plus que se traîner avec beaucoup de peine. Ces railleurs lui dirent donc en se moquant : « Abbé Abraham, montrez-nous que vous êtes serviteur de Dieu, et guérissez cet homme, afin de nous persuader aujourd'hui que le nom de Jésus-Christ que vous invoquez, n'est pas un nom qui soit vain. » Le saint abbé les entendant parler ainsi, invoqua le nom de Jésus-Christ, et se baissant il tira le pied de cet homme, qui sentit aussitôt sa jambe, auparavant toute sèche et renversée, se redresser par son attouchement, et s'en alla comblé de joie d'avoir recouvré l'usage de marcher, qu'il avait perdu depuis un très-long temps. »

On dit un jour à l'abbé Abraham qu'un solitaire qui avait passé cinquante ans sans manger de pain et sans boire de vin que fort rarement, se vantait d'avoir surmonté les tentations de la chair, l'avarice et la vaine gloire. Abraham reconnaissant une grande illusion dans la bonne opinion que ce moine avait de lui-même, vint le trouver pour l'en guérir, et lui demanda s'il avait tenu un pareil discours. Il répondit aussitôt que oui. « Mais, lui dit Abraham, si en entrant dans votre cellule vous y rencontriez une femme, pourriez-vous vous empêcher de penser que c'est une femme? » — « Non, répondit le solitaire ; mais je renoncerais aux mauvaises pensées que cette rencontre pourrait me causer. » — « Vous n'avez donc pas encore étouffé cette passion. Et si vous rencontriez dans votre chemin de l'or au milieu de quelques pierres, ne mettriez-vous point de différence entre l'un et l'autre? » — « Pardonnez-moi, dit le solitaire; mais je résisterais à la pensée qui me viendrait de ramasser cet or. » — « Vous en auriez donc la pensée, répliqua Abraham; ainsi la passion est toujours en vous, quoique liée. Enfin, continua-t-il, si on vous rapportait qu'un frère vous aime et dit beaucoup de bien de vous, et qu'un autre vous hait et parle à votre désavantage, les recevriez-vous d'aussi bon cœur l'un que l'autre? » — « Non, dit encore le solitaire; mais je me ferais violence pour traiter également bien celui qui me hait comme celui qui m'aime. » — « Avouez-donc, conclut Abraham, que les passions ne meurent point en nous, et que les Saints les répriment seulement et les lient par leur vertu. »

Un frère vint lui demander s'il y avait du mal à manger souvent, et il lui répondit : « Hélas, mon frère, que me demandez-vous là! Mangez-vous si souvent? Si cela est, vous croyez donc qu'en vous retirant dans le désert vous êtes venu à un grenier? »

Il racontait qu'il y avait dans le désert de Scété un vieillard qui s'occupait à écrire, et qu'un autre frère vint prier de lui transcrire un livre; ce qu'il fit : mais comme cet écrivain avait

l'esprit très-appliqué à Dieu, il laissa plusieurs versets du livre imparfaits, et le rendit ainsi à ce frère. Celui-ci s'en aperçut lorsqu'il voulut s'en servir et vint lui en faire ses plaintes ; mais l'autre lui répondit : « Allez, pratiquez bien ce qui est écrit, et quand vous l'aurez fait, revenez et je vous écrirai ce qui manque. »

L'abbé Abraham étant allé voir un autre Père nommé Arem, il survint un frère qui pria Arem de lui donner un avis pour l'aider à se sanctifier. Ce vieillard lui donna celui-ci : « Ne mangez, cette année, que du pain et du sel et jeûnez jusqu'au soir : vous reviendrez ensuite et je vous dirai autre chose. » L'année suivante ce frère retourna, et l'abbé Abraham s'y rencontra aussi. L'abbé Arem lui dit : « Cette année vous ne mangerez que de deux jours l'un. » Il se retira avec ce nouvel ordre, et alors l'abbé Abraham lui dit : « D'où vient, mon Père, que vous qui êtes si doux envers les autres frères, imposez à celui-ci un joug si pénible ? » — « C'est, répondit Arem, que les autres viennent prendre des avis par forme et ne les exécutent pas. Celui-ci, au contraire, a à cœur son avancement et ne désire que de connaître la volonté de Dieu pour la suivre, voilà pourquoi je lui dis sans ménagement ce que je crois que Dieu veut de lui. »

Il est fait mention dans l'*Histoire lausiaque* de Pallade, d'un Abraham [1], Égyptien, qui après avoir mené dans le désert une vie très-austère, se laissa si fort dominer par la vanité, que venant un jour dans l'église des solitaires, il osa soutenir aux prêtres, qu'il avait reçu la nuit d'auparavant le caractère sacerdotal par Jésus-Christ, et qu'ils devaient lui en laisser faire les fonctions. Les Pères de la solitude s'étant assemblés là-dessus,

[1] Il est étonnant que Gazæus ait douté si cet abbé Abraham, que Cassien fait parler dans sa vingt-quatrième conférence, ne serait pas le même que celui dont Pallade rapporte cette marque d'orgueil, ou plutôt de faiblesse d'esprit. Y aurait-il la moindre apparence que Cassien eût attribué sa conférence à un solitaire de cette espèce, lui qui n'a rapporté les autres qu'aux plus célèbres Pères des déserts qu'il avait vus?

le mirent hors du désert, le réduisirent à une vie commune et séculière, et l'ayant, par cette humiliation, guéri de son orgueil et de sa faiblesse, en lui faisant avouer que le démon s'était joué de lui, le rétablirent enfin par leurs prières dans la vertu qu'il pratiquait auparavant.

Il nous reste à parler de la conférence que Cassien attribue à l'abbé Abraham, que nous croyons être celui qu'on surnomma l'Enfant, comme nous l'avons déjà dit. Elle roula sur la mortification; et ce fut au sujet de la tentation que Cassien et Germain eurent de quitter les déserts stériles de l'Égypte et de passer dans leur pays, où il y avait d'agréables retraites, et où ils se promettaient plus de facilité de pratiquer les exercices de la vie solitaire, tant par la commodité des lieux que par les secours qu'ils recevraient de leurs parents.

L'abbé Abraham, à qui ils firent part de leurs pensées, leur fit voir que c'était là une véritable tentation, et les entretint de la mortification dont un solitaire doit faire profession toute sa vie. Il leur enseigna là-dessus des maximes très-importantes pour les personnes religieuses, et qui conviennent parfaitement à la sainteté de leur état. On peut les réduire à trois points: 1° au renoncement sincère du monde; 2° à l'amour de la retraite; 3° à la garde du cœur.

« Cette agitation de pensées, leur dit-il, et l'impuissance que vous témoignez d'y résister, marque, mes enfants, que vous n'avez pas encore véritablement renoncé aux désirs du monde ni mortifié vos anciennes passions, car comme ces désirs vagues et déréglés font assez voir quelle est la tiédeur et la négligence de votre cœur, il paraît aussi que lorsque vous avez entrepris ce voyage, et que vous vous êtes séparés de vos parents pour venir ici, vous souffrez plutôt cette absence par un effort humain, que vous n'y avez renoncé par un mouvement de l'esprit de Dieu. Il y a longtemps que ces pensées seraient ensevelies dans votre cœur, si vous étiez une fois entrés comme il faut dans un vrai

renoncement, et si vous aviez compris la véritable raison pourquoi nous devons rechercher la solitude. Aussi il me semble que vous êtes malades de cette langueur d'oisiveté dont il est dit dans les Proverbes : *Tout oisif est plein de désirs ;* et ailleurs : *Les désirs tuent le paresseux.* Prov. 14.

« C'est peu à un religieux que d'avoir une fois renoncé, au commencement de sa conversion, à toutes les choses présentes, s'il ne persévère dans cette première disposition, et s'il n'y renonce encore chaque jour. Nous devons dire jusqu'au dernier moment de notre vie avec le Prophète : *Vous savez, mon Dieu, que je n'ai point désiré le jour et la prospérité des hommes ;* ce qui fait dire à Jésus-Christ dans l'Évangile : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il porte sa croix tous les jours et qu'il me suive.* Jérém. Luc.

« C'est pourquoi il est d'une extrême importance à celui qui veut acquérir la pureté de cœur, de choisir des lieux qui ne puissent pas le tenter de sortir de sa cellule, de peur que le grand air ne dissipe tout le recueillement de ses pensées, ne détourne la droite intention de son âme, et ne lui fasse perdre de vue ce but qu'il se doit toujours proposer. On ne peut éviter ce malheur, quelque attentif et quelque vigilant qu'on soit, qu'en renfermant l'âme et le corps entre les murailles d'une cellule, afin que chaque religieux étant dans ce repos céleste, puisse, à l'imitation des Apôtres, se préparer de quoi pourvoir à ses besoins, discerner ses pensées pour garder les bonnes et rejeter les mauvaises, et veiller à la garde de son cœur.

« De cette manière on accomplira ce que dit le prophète Habacuc : *Je demeurerai ferme sur mes gardes ; je monterai sur la pierre et je ferai sentinelle, afin de voir ce qui parlera en moi, et ce que je répondrai à celui qui me reprend.* Il est vrai que cela est pénible, et l'expérience le fait sentir à quelques-uns ; mais ceux qui ne veulent pas résister à leurs inclinations corrompues, se trompent étrangement, si lorsque la paresse et le Habac. sec. LXX.

découragement leur font la guerre dans leurs cellules, ils croient apaiser leurs maux en sortant dans la campagne. Cette indulgence ne peut que leur être cruelle ; et ce qu'ils regardent comme un remède leur devient un mal encore plus grand. Ils ressemblent à ces malades qui croient, par un verre d'eau froide, éteindre toute l'ardeur de la fièvre qui les brûle, au lieu que ce rafraîchissement passager allume encore davantage ce feu intérieur, et que ce plaisir d'un moment est suivi d'une douleur bien plus grande. »

Un religieux doit réunir toutes ses pensées en Dieu. Il faut qu'il imite celui qui veut élever et fermer une voûte. « Comme celui-ci a toujours la clef et le centre présent dans l'esprit pour régler là-dessus son ouvrage et donner ses proportions et ses formes ; de même l'âme du religieux doit regarder uniquement l'amour de Dieu comme son centre, et doit, par ce compas divin, régler toutes ses pensées et les mouvements de son cœur. Sans cela il élèvera un bâtiment sans ordre et sans solidité, qui sera indigne de la demeure du Saint-Esprit ; et au lieu d'avoir la gloire d'y habiter avec un hôte si divin, il sera malheureusement accablé sous ses ruines. »

L'abbé Abraham prouva à Cassien et à Germain ce qu'il venait de leur dire par des exemples et par l'autorité de saint Antoine et de saint Macaire. Nous ne les rapportons pas ici, parce que nous l'avons fait en parlant de ces Saints. Mais il ajoute que la plupart de nos maux spirituels, viennent de ce que la partie raisonnable de notre âme est corrompue, et que cette corruption y produit les vices de présomption et de vaine gloire, qui nous portent quelquefois à croire que nous sommes déjà arrivés à la perfection, ou assez bien affermis pour instruire les autres ; ce qui nous sert de prétexte pour quitter le repos de nos cellules et nous répandre au dehors. Il ajoute que les démons examinent toujours quelle est la partie la plus faible de notre âme, afin de
m. 24. nous attaquer par là ; qu'ils sont à peu près comme Balaam, qui

apprit à surprendre le peuple de Dieu par son faible ; qu'ils sondent de quel côté nous sommes moins sur nos gardes ; et que, leur malignité nous y dressant des piéges, ils excitent dans notre âme les passions dont elle est plus susceptible.

L'abbé Germain le pria de lui dire comment on doit entendre ces paroles de Jésus-Christ : *Mon joug est doux et mon fardeau léger ;* et il lui répondit :

« L'expérience nous fera assez connaître la vérité de cet oracle, si nous entrons comme il faut et selon les règles du Sauveur, dans la voie de la perfection. Nous l'éprouverons, cette douceur, en mortifiant nos désirs, en retranchant nos volontés corrompues, en renonçant non-seulement aux biens du monde, mais aussi à nous-mêmes. Car, que peut-il y avoir de dur et de pénible pour celui qui reçoit de tout son cœur le joug de Jésus-Christ, qui est affermi dans une solide humilité, et qui, considérant toujours les souffrances de son Sauveur, se réjouit des affronts qu'il reçoit à son imitation, et qui, comme saint Paul, se plaît I Cor.
dans les infirmités, les injures, les nécessités, les persécutions ? Quelle privation pourra attrister celui qui, ne regardant pas comme à soi ce que les autres lui peuvent ravir, dit avec le même Apôtre : *Nous n'avons rien apporté en ce monde, et nous* I Tim.
n'en pourrons rien aussi emporter ? Quelle indigence peut abattre la force de celui qui imite les apôtres, et qui, selon ce qui est dit dans l'Évangile, ne porte point de sac quand il se met en chemin, n'a point d'argent dans une bourse, ni deux habits pour en changer selon le temps, mais qui trouve sa joie et sa gloire, comme l'Apôtre, à jeûner beaucoup, à endurer la faim et la soif, à souffrir le froid et la nudité ? Quel ordre assez pénible d'un supérieur pourra troubler la sérénité d'un cœur, qui, n'ayant point de volonté propre, obéit non-seulement en patience, mais va avec joie au-devant de tout ce qu'on lui pourrait commander ?

« Que si le joug de Jésus-Christ ne nous est pas doux, c'est que nous ne sommes pas soumis à la volonté de Dieu ; qu'au

lieu de nous détacher entièrement pour suivre Jésus-Christ, nous usons de réserve, et que ces réserves sont comme une chaîne dont le démon nous bat et nous accable sans cesse par des inquiétudes toutes séculières et toujours nouvelles : ainsi les satisfactions que nous prenons deviennent nos supplices, parce que ceux qui les recherchent n'entrent jamais dans une parfaite humilité de cœur et dans une entière mortification de leurs mauvais désirs, qui sont les deux vertus qui nous rendent le joug de Jésus-Christ agréable ; au lieu que ceux qui en sont dépourvus n'y trouvent que des pointes qui les piquent.

« Le joug du Seigneur ne nous paraît amer, que parce que nous nous formons cette amertume dans nous-mêmes. C'est véritablement nous, qui par la dureté de nos désirs, comme par autant de pierres et de cailloux, rendons âpres les sentiers du Seigneur, qui sont si droits et si agréables. Nous quittons cette voie royale, aplanie par les traces du Sauveur et de ses saints, et nous cherchons des routes égarées pleines de ronces et d'épines, où nous nous ensanglantons les pieds et déchirons la robe nuptiale que nous avions reçue de Jésus-Christ, lorsque nous étions consacrés à son service.

Enfin, si vous voulez comparer l'odeur si douce de la virginité et cette fleur si éclatante de la chasteté avec le bourbier des passions impures ; ce repos, exempt de soins dont jouit un solitaire, avec ces périls et ces inquiétudes dont les gens du monde sont déchirés ; la paix, dont notre pauvreté est accompagnée, avec ces chagrins qui suivent les richesses, et qui rongent jour et nuit ceux qui les possèdent, vous comprendrez sans peine que le joug de Jésus-Christ est très-agréable et que son fardeau est très-léger. »

Tome II.



Euloge.

EULOGE D'ALEXANDRIE, THÉODORE, LUCE, CYR

ET AUTRES SOLITAIRES D'ÉGYPTE [1].

Le moine Euloge dont nous allons parler est différent du prêtre de ce nom, qui alla voir l'abbé Joseph de Panéphyse, comme nous l'avons dit ailleurs. Il était plus ancien et vivait du temps de saint Antoine. Il avait exercé la profession d'avocat et cultivé les lettres humaines avec succès; mais touché de l'amour de Dieu et du désir de l'éternité bienheureuse, il se détermina à renoncer aux embarras du siècle pour vivre dans la retraite, uniquement occupé de son salut. Dans cette vue il distribua son bien aux pauvres, et ne se réserva qu'une petite somme d'argent pour vivre, parce qu'il ne savait pas travailler. Cependant il eut quelque peine d'esprit sur la règle qu'il devait suivre; car d'un côté, il ne voulait plus converser avec le monde, et de l'autre, il ne se croyait pas assez fort pour demeurer seul. Tandis qu'il était dans ces perplexités, la Providence fit que, passant par la place publique, il vit sur le pavé un pauvre lépreux, perclus de tous ses membres, et à qui il ne restait que la langue de libre. Dieu lui inspira de s'en charger, et entrant en lui-même, il adressa intérieurement ces paroles à Jésus-Christ : « Je veux, ô mon Seigneur, prendre pour l'amour de vous ce lépreux chez moi; je le nourrirai et l'assisterai jusqu'à la mort, afin d'obtenir par là votre miséricorde; daignez m'accorder, ô mon Sauveur Jésus-Christ, la patience nécessaire pour bien m'acquitter de cet office de charité. »

Après cette prière il s'approcha du lépreux et lui dit ses intentions. Ce pauvre malade ne pouvait trouver dans son extrême

[1] *Vitæ Patrum*, Till mont, Cotelier.

misère des offres plus consolantes. Il les accepta avec actions de grâces ; et aussitôt Euloge alla chercher un âne, fit monter dessus le lépreux, et le conduisit dans son petit logis.

On ne peut exprimer les soins qu'il en prit. Il le servit avec autant de tendresse et d'attention que s'il eût été son propre père. Il le lavait, l'huilait, le réchauffait, le portait de ses propres mains, et le traitait même mieux que sa condition ne méritait; ce que ce malade recevait de son côté avec des sentiments de grande reconnaissance. Cela dura pendant quinze ans ; mais au bout de ce temps, le démon, jaloux de la charité d'Euloge, s'empara de l'esprit du lépreux et l'indisposa si fort, qu'au lieu des actions de grâces qu'il lui rendait auparavant, il commença à vomir contre lui toutes sortes d'injures et d'imprécations. « Sors d'ici, scélérat, fugitif que tu es, lui disait-il ; tu as dérobé l'argent d'autrui ; tu as volé ton propre maître ; et m'ayant reçu dans ton logis sous prétexte de charité, tu veux te garantir par cet artifice de la punition que tu mérites. » Euloge tâchait de l'adoucir : il l'appelait avec humilité son maître ; il le conjurait de lui dire en quoi il avait pu lui déplaire, afin qu'il s'en corrigeât ; mais des paroles si douces et si humbles, bien loin de le toucher, l'irritaient davantage, et il lui répondit avec arrogance, qu'il ne regardait ses paroles que comme une artificieuse flatterie par laquelle il se moquait de lui ; qu'il lui faisait mener une vie trop sobre, et qu'il voulait manger de la chair. Euloge voulut encore le contenter là-dessus, et lui en apporta ; mais sa condescendance ne lui servit pas plus que la douceur de ses paroles ; le lépreux insista avec plus de colère, en disant qu'il ne voulait pas demeurer seul et qu'il voulait voir le monde. « Eh bien, lui répondit Euloge, j'amènerai ici des solitaires qui vous tiendront compagnie. » — « Non, répliqua le lépreux, je ne puis souffrir ton visage, et tu veux m'amener d'autres gens semblables à toi, qui sont des fainéants et qui ne s'arrêtent pas de manger. » Ensuite entrant dans une espèce de fureur, en sorte que s'il eût pu se

servir de ses bras, il se serait peut-être étranglé, il criait à haute voix : « Je ne veux plus, je ne veux plus demeurer ici ; je veux qu'on me ramène au marché. Quelle violence ! Ramène-moi où tu m'as pris. »

Euloge le voyant dans cet état, et ne sachant plus que faire, alla trouver les solitaires voisins, pour obtenir d'eux le conseil dont il avait besoin. Ils furent d'avis qu'il allât voir saint Antoine. « Ce grand homme, lui dirent-ils, est encore en vie. Mettez le malade daus un bateau et menez-le à son monastère ; et lorsqu'il y viendra de sa caverne, vous le consulterez sur ce que vous aurez à faire. Ayez soin d'exécuter fidèlement ce qu'il vous dira ; car Dieu vous parlera par sa bouche. »

Le charitable Euloge suivit cet avis. Il flatta, autant qu'il put, son lépreux, et le conduisit par bateau jusqu'au monastère de Pispir, où saint Antoine avait coutume de se rendre de temps en temps pour ceux qui venaient demander ses avis. Le Saint y arriva le lendemain au soir couvert de son manteau de peau ; et après avoir parlé à ceux qui était présents, il appela Euloge par trois fois, quoique personne ne lui eût dit son nom. Euloge ne répondit point, pensant qu'il s'adressait à quelqu'autre du même nom ; mais saint Antoine lui dit : « C'est vous, Euloge, que j'appelle ; vous qui venez d'Alexandrie. Pour quel sujet êtes-vous venu ici ? » — « Celui qui vous a révélé mon nom, lui dit Euloge, vous a sans doute aussi révélé la cause qui m'amène. » — « Il est vrai, dit saint Antoine ; mais je veux que vous le disiez en présence des frères, afin qu'ils l'apprennent aussi. »

Là-dessus Euloge lui raconta comment après avoir trouvé ce lépreux estropié au milieu du marché, il l'avait pris chez lui et l'avait servi avec tout le soin possible, et qu'après quinze ans qu'ils avaient vécu ensemble dans une grande union, ce pauvre était enfin tellement changé, sans qu'il pût savoir quel mal il lui avait fait, qu'il le tourmentait d'une manière extraordinaire, de sorte qu'il était sur le point de l'abandonner, et il venait

ne reprit le sien que quand il ne parut plus de frère qui eût besoin de lui.

Il ne voulait pas qu'on se décourageât dans la prière pour les distractions dont on est quelquefois tourmenté. Hélas! disait-il, si Dieu n'avait pitié de notre faiblesse, et s'il n'usait de miséricorde dans les égarements de notre esprit au temps de l'oraison et de la psalmodie, comment pourrions-nous jamais nous sauver?

Il se retira avec l'abbé Luce dans une solitude voisine d'Alexandrie; et ils furent longtemps tentés tous les deux de quitter leur retraite par l'artifice du démon, qui tâchait par tous ses efforts, de les en dégoûter. Mais le moyen dont ils se servirent pour triompher de cette tentation, fut de renvoyer leur sortie d'une saison à l'autre sans jamais l'exécuter. Quand l'hiver commençait ils disaient : « Nous quitterons après qu'il aura passé ; » et ainsi ils en attendaient la fin en patience. Mais quand elle était venue, ils disaient encore : « Nous passerons l'été ici, et puis nous changerons de demeure. » Ainsi se trompant volontairement toutes les années, ils combattirent pendant cinquante ans cette suggestion opiniâtre du démon, qui les laissa depuis tranquilles; de sorte qu'ils moururent en paix dans leur solitude.

Il y a eu un abbé Théodore d'Eleuthéropolis, à qui un solitaire appelé Abraham, Ibérien ou Espagnol, s'adressa pour lui demander s'il valait mieux s'acquérir une bonne réputation qu'une mauvaise. Et il lui répondit qu'il était mieux de se conserver dans une bonne réputation; parce que, disait-il, la mauvaise vient des mauvaises actions qui offensent Dieu et scandalisent le prochain, au lieu que la bonne réputation est fondée sur de bonnes œuvres; et s'il arrive qu'on nous estime, nous devons nous en humilier et reconnaître que nous ne méritons aucune louange. Abraham goûta cette réponse, et lui avoua qu'il avait raison.

L'abbé Luce joignait le travail des mains à la prière, et pouvait dire dans la vérité, qu'il accomplissait ce que dit l'Évangile,

qu'il faut prier sans cesse. Il confondit dans une rencontre, des moines de la secte des Euchites ; c'est-à-dire, de ceux qui condamnaient le travail des mains sous prétexte qu'il faut toujours prier. Comme ils vinrent plusieurs dans sa cellule, il leur demanda à quel travail des mains ils s'occupaient. « Nous ne travaillons point, lui répondirent-ils ; mais nous prions sans interruption, selon le précepte de l'Apôtre. » — « Mais, leur dit Luce, ne mangez-vous point et ne dormez-vous point ? » — « Pardonnez-moi, répondirent-ils, nous faisons l'un et l'autre. » — « Quand donc vous mangez et vous dormez, répliqua Luce, assurément vous ne priez pas ; et qui prie alors pour vous ? » Ils ne surentque lui répondre ; et il ajouta : « Pardonnez-moi, mes frères, si j'ose vous dire que vous n'accomplissez pas ce que dit l'Apôtre comme vous vous en glorifiez. Je vais vous faire voir qu'en travaillant comme vous vous voyez que je fais, je l'accomplis mieux que vous ; car tandis que je suis assis, et que je trempe dans l'eau les branches de palmier dont je fais des nattes, je me tiens en la présence de Dieu et je lui dis dans mon cœur : *Seigneur, ayez pitié de moi selon votre grande miséricorde. Effacez mes iniquités par l'excès de votre bonté;* or n'appelez-vous pas cela une prière ? » Ils convinrent que c'en était une. « Mais, ajouta Luce, lorsqu'en travaillant et en priant ainsi tout le jour, j'ai fait de l'ouvrage pour seize sous, plus ou moins, j'en réserve une partie pour mon entretien, et j'en donne une autre aux pauvres, qui prient pour moi dans le temps que je mange et que je dors ; ainsi je puis dire qu'en travaillant, en mangeant et en dormant, je ne cesse de prier ; ce que vous ne faites pas. »

Il y a plusieurs solitaires appelés Syr ou Cyr. Nous distinguons des autres celui dont nous allons parler, parce qu'il était surnommé l'Alexandrin. Nous ne savons de lui que quelques paroles de consolation et bien instructives en même temps, qu'il dit à un solitaire qui souffrait des tentations violentes. « Ne vous affligez pas, lui disait-il, ayez plutôt bonne espérance et con-

fiance en Dieu. Celui qui ne résiste pas à ses pensées tombe bientôt dans le péché, et ses pensées ne l'affligent point ; mais tant que vous avez de la peine de les avoir, elles ne vous feront point tomber. Mais, dites-moi, je vous prie, vous exposez-vous dans quelque occasion qui vous cause ces pensées ? » — « Non, répondit le solitaire ; mais c'est le souvenir de certaines choses que j'ai vues autrefois qui revient dans mon esprit, et qui y forme de mauvaises images. » — « Allez, lui dit l'abbé Cyr, ne craignez point ces images inanimées, mais craignez et fuyez les objets vivants ; et cependant appliquez-vous à la prière plus que vous n'avez jamais fait. »

L'abbé Longin demeurait à trois lieues d'Alexandrie et excella en humilité. Il alla consulter l'abbé Luce dont nous avons parlé, sur trois choses qui préoccupaient son esprit, et il en reçut d'excellents avis qui lui rendirent la paix du cœur. « Je suis, disait-il à Luce, agité par trois pensées différentes. La première est de m'en aller dans un pays où je ne sois pas connu. » A quoi Luce répondit : « A quelque endroit que vous alliez, vous n'y serez point étranger si vous n'avez soin de retenir votre langue ; restez en silence et vous serez véritablement étranger. » — « Je voudrais encore, lui dit Longin, pratiquer de longs jeûnes. » — « Quand vous abattriez votre corps par le jeûne et qu'il serait tout courbé, lui répliqua-t-il, cela, comme dit Isaïe, ne vous suffira pas pour être agréable à Dieu ; mais appliquez-vous beaucoup à faire jeûner votre âme des vaines pensées et des mauvaises affections. » — « Enfin, lui dit Longin, je ne voudrais voir personne. » Et il lui répondit encore : « Croyez que vous ne ferez pas grand'chose dans votre solitude, si auparavant vous n'avez appris à vous bien conduire avec les hommes et à les supporter. »

Longin fit dans la suite de grands progrès dans la mortification et dans l'humilité, et Dieu révéla en lui ces vertus par le don de miracles. Il disait que dans les maladies il ne fallait pas

beaucoup se flatter, mais qu'il fallait surtout savoir ou souffrir ou mourir.

Il disait aussi à l'abbé Acace, qu'une âme avait reçu le Saint-Esprit lorsqu'elle ne suivait plus ses mauvaises affections. Vidons-nous, disait-il, de ces affections, et nous aurons le bonheur de l'attirer en nous ; mais tant que nous les suivrons, je ne vois pas pourquoi nous pouvons avoir des sentiments de vaine estime de nous-mêmes, comme si tout était en paix au dedans de nous.

Une femme affligée d'un cancer ayant appris, par le bruit public, qu'il faisait des miracles, vint le chercher dans son désert pour obtenir la guérison de son mal par ses prières. Elle le rencontra en chemin et lui dit, sans savoir que ce fût lui : « Apprenez-moi, je vous prie, où demeure le serviteur de Dieu, Longin ? » — « Que voulez-vous à cet imposteur ? lui répondit-il. Il ne peut vous faire aucun bien. Qu'est-ce que vous avez ? » Elle lui montra le cancer qui la rongeait, sur lequel il fit le signe de la croix, et lui dit : *Dieu vous guérisse*, et elle fut guérie. A son retour, elle ne manqua pas de raconter ce qui lui était arrivé, et sur le portrait qu'elle fit du solitaire qui l'avait délivrée de son mal, on l'assura que c'était l'abbé Longin lui-même qui lui avait obtenu de Dieu cette faveur miraculeuse.

Un autre fois, on lui présenta un homme possédé du démon, afin qu'il l'en délivrât par ses prières ; mais il dit avec beaucoup d'humilité à ceux qui le lui avaient amené : « Je ne puis rien faire pour vous ; conduisez le possédé chez l'abbé Zénon. » Et Zénon se mit à prier pour lui ; mais le démon se mit à crier par la bouche du possédé : « Crois-tu, abbé Zénon, que c'est par la force de tes prières que je sors du corps de cet homme ? Non, ce sont celles que fait actuellement l'abbé Longin qui me forcent d'en sortir ; sans cela je n'aurais pas même daigné te dire une seule parole. »

Cet abbé Zénon, dont il est parlé ici, demeurait dans le voisinage de l'abbé Longin, et par conséquent il est différent d'un

autre solitaire du même nom, dont les Grecs font mention dans leurs *Ménées*, le 19 de juin. Celui-ci fut disciple de Sylvain, abbé du mont Sinaï et de Gérares.

L'abbé Lot demeurait au désert d'Arsinoé, proche d'un marais. Il restait quelquefois à Scété où il consultait saint Arsène et conversait avec l'abbé Agathon. Un vieillard fort âgé et malade vint le trouver pour le prier de le recevoir dans sa cellule ; il le garda avec beaucoup de charité, et lui rendit tous les services qu'il put. Il avait même cet égard pour lui, que quand quelques frères le venaient voir pour conférer des choses spirituelles, il voulait aussi qu'ils le vissent. Cependant il s'aperçut par les discours qu'il leur tenait, qu'il était infecté des erreurs d'Origène ; cela l'affligea extrêmement, tant pour le salut de son âme, que parce qu'il craignait qu'on n'eût sujet de croire qu'il était lui-même dans ces sentiments, dont, comme bon catholique, il voulait écarter tout soupçon. Il n'osait pourtant pas congédier ce vieillard ainsi malade, de peur de manquer aux règles de l'hospitalité et de la charité. Dans cette peine il alla trouver saint Arsène, et lui raconta ce qui lui arrivait.

Le Saint lui donna ce conseil : « Ne renvoyez pas ce vieillard; mais dites-lui : « Mon Père, mangez, buvez tant que vous en avez besoin, puisque la Providence vous l'envoie ; mais je vous prie en grâce de vous abstenir des discours que vous tenez. Il arrivera, ajouta saint Arsène, de deux choses l'une ; ou il acquiescera à votre prière, et ainsi il se corrigera ; ou s'il ne veut pas y acquiescer, soyez assuré qu'il demandera lui-même de se retirer. »

L'abbé Lot ne manqua pas à son retour de dire au vieillard ce que saint Arsène lui recommandait, et il arriva ce que ce Saint avait prévu. Le vieillard, entêté dans ses erreurs, ne voulut pas se corriger, et pria son hôte charitable de permettre qu'il s'en allât, parce que, disait-il, il ne pouvait plus soutenir les ennuis de la solitude. Ainsi Lot en fut délivré sans qu'il eût à se reprocher d'avoir manqué de charité à son égard.

Le même abbé Lot montra la douceur de sa charité dans une

autre rencontre, où il ne s'agissait pas de l'exercer sur le corps d'un vieillard accablé de maladie, mais sur un pécheur qui était prêt de tomber dans le désespoir. Il était dans sa cellule lorsqu'un frère vint l'y trouver sous prétexte de conférer avec lui; mais ce frère était si fort agité des remords de sa conscience, qu'au lieu de s'asseoir et d'entrer en discours, il ne faisait qu'entrer et sortir comme un homme qui était dans une agitation violente. L'abbé Lot tout étonné lui dit : « Qu'avez-vous donc, mon frère ? » — « Ah ! lui répondit-il, j'ai commis un péché horrible, et je ne puis me déterminer à le déclarer à aucun des anciens. » Lot, touché de sa situation, lui répliqua : « Soulagez, mon frère, votre conscience, et ne vous faites pas une peine de me le dire ; je me charge de faire avec vous la pénitence. » Cette parole dite avec sa douceur compatissante, donna de la confiance à ce pécheur, qui aussitôt lui déclara son crime avec toutes ses circonstances. Après cette confession, l'abbé Lot voyant son regret, lui dit : « Ayez confiance, j'espère que Dieu vous pardonnera votre péché ; renfermez-vous dans la caverne ; ne mangez que de trois jours l'un, et je ferai aussi de mon côté pénitence pour vous. Ils passèrent ainsi trois semaines en prière et en jeûne, et après ce temps-là Dieu révélà à l'abbé Lot qu'il avait agréé la pénitence de ce frère, lequel se rangea entièrement sous sa conduite et lui fut soumis comme à son père spirituel jusqu'à la mort. L'abbé Lot eut un disciple nommé Pierre, dont nous ne savons rien de plus que ce que nous en avons dit dans la Vie de saint Pémen. On rapporte d'un abbé Pierre cette belle sentence : Nous ne devons point nous élever quand Dieu se sert de nous pour quelque œuvre particulière ; mais il faut plutôt que nous lui rendions de très-humbles actions de grâces de ce qu'il daigne nous appeler à son service ; et nous devons avoir les mêmes sentiments, quelque vertu que nous pratiquions.

Il y avait au désert de Raïthe un solitaire appelé Pierre, compagnon de l'abbé Epimache ; mais ce n'est pas ici le lieu d'en parler.

ISIDORE L'HOSPITALIER, ET DOROTHÉE LE THÉBAIN [1],

L'Église fait mémoire d'un saint Isidore au 15 janvier. Quelques auteurs doutent si ce n'est pas le solitaire de ce nom dont parle Cassien, et qui fut prêtre et solitaire de Scété, plutôt qu'Isidore l'Hospitalier d'Alexandrie. Mais nous suivrons ici les Bollandistes, qui donnent en ce jour la Vie de ce dernier.

Il était Égyptien, et montra dès son enfance d'excellentes dispositions pour les sciences, jointes à une grande pureté de mœurs. Le désir de se dévouer à Dieu sans réserve le porta à embrasser de bonne heure la vie solitaire. Il se retira à la montagne de Nitrie, où il passa plusieurs années avec une grande ferveur, dans les pratiques laborieuses de la pénitence. Après qu'il s'y fut solidement établi dans les vertus de son état, Dieu l'en retira pour édifier l'Église d'Alexandrie, où saint Athanase, qui l'ordonna prêtre, l'agrégea à son clergé, et le chargea de l'office de *Xenodoque*, ou hospitalier, dont les fonctions étaient de recevoir les pèlerins et les pauvres, et de pourvoir à leurs besoins spirituels et temporels. Il ne relâcha rien dans son nouvel emploi de sa vie austère et pénitente. Pallade dit de lui qu'il ne porta point de linge jusqu'à la mort, hors la bandelette de lin que les prêtres avaient à la tête ; qu'il n'entra jamais dans le bain, ce qui était une grande mortification dans ce pays ; qu'il ne mangea jamais de chair, et qu'il ne se leva jamais de table sans avoir encore de l'appétit. Cependant, ajoute cet auteur, Dieu l'avait fait naître d'un si bon tempérament, que ceux qui ignoraient son genre de vie, l'auraient pris facilement pour un homme de bonne chère.

Quoiqu'il fût si dur envers lui-même, il était extrêmement

[1] Les Bollandistes, Pallade, Sozomène, Socrate.

doux, paisible et obligeant envers tout le monde, et sa bonté lui gagnait si bien les cœurs, que les païens même, bien qu'ils fussent ennemis de sa foi, respectaient en lui jusqu'à son ombre. Il était rempli de tant de grâces spirituelles, continue Pallade, et il s'était formé une telle habitude de s'occuper de Dieu par la lecture des saintes Lettres, dont il avait une grande intelligence, que dans les heures du repas, lorsqu'il mangeait avec les frères, il était quelquefois ravi en esprit sans pouvoir parler ni se mouvoir ; et lorsqu'étant revenu à lui on le priait de dire ce qui lui était arrivé dans ces sortes d'extases, il se contentait de répondre que son esprit s'étant fortement appliqué à quelque pensée, il s'y était laissé emporter.

Il ne se rendait que difficilement aux besoins du corps, et il pleurait souvent à table d'être assujetti à une nourriture terrestre, pensant aux délices ineffables que Dieu réserve aux saints dans le ciel. « J'ai honte, dit-il dans une occasion où on lui demanda pourquoi il pleurait ainsi, de vivre d'un aliment si peu conforme à la raison, étant une créature raisonnable destinée pour être rassasiée dans le paradis de cette ambroisie céleste que Dieu y fait goûter aux esprits bienheureux. »

Saint Athanase ayant été obligé de faire le voyage de Rome pour se défendre, et son Église, contre les ariens, il y fit connaître l'excellence de l'état monastique par l'écrit qu'il y porta de la Vie de saint Antoine, qui vivait encore. Cet état y était plus méprisé qu'estimé, parce qu'on le regardait comme une profession nouvelle ; mais la haute idée que ce Saint en inspira, passa même jusqu'aux dames romaines, et sainte Marcelle fut la première qui l'embrassa, sans toutefois sortir de Rome.

Il ne suffit pas au zèle de saint Athanase d'en faire connaître les avantages par ses récits et par la vie de saint Antoine ; il avait amené avec lui quelques moines, qui confirmèrent par leur conduite édifiante, tout ce qu'il en disait d'avantageux. On nomme principalement Ammonius et notre Isidore. Ammonius était si

mortifié dans ses sens, qu'il ne vit aucun des monuments magnifiques de cette grande ville, et en homme de prières, il ne visita que l'église de Saint-Pierre et de Saint-Paul.

Pour Isidore, quoique jeune encore, car il pouvait avoir alors vingt-trois ou vingt-cinq ans, il s'acquit l'estime de tout le sénat et des personnes les plus qualifiées de Rome, et n'en sortit qu'en y laissant une grande idée de son mérite dans les cœurs de ceux qui l'avaient connu.

A son retour, il demeura inviolablement attaché à saint Athanase, et soutint généreusement sa mémoire après sa mort, ainsi que la cause de sa foi, qui n'en était pas séparée. Il partagea avec les catholiques ce qu'ils eurent à souffrir de la part des ariens durant les troubles qu'ils causèrent dans Alexandrie, et il se rendait souvent au désert de Nitrie, où son cœur le conduisait, soit pour s'y délasser du tumulte de la ville, soit pour se conserver dans l'esprit de retraite et de mortification qu'il y avait acquis dès le commencement de sa profession religieuse.

Cela dura jusqu'à ce que Théophile monta sur le siége d'Alexandrie. Cet évêque lui donna d'abord toutes les marques de confiance et d'affection qu'il aurait pu souhaiter s'il n'avait recherché que l'estime des hommes. Il le députa à Rome, où il savait qu'il était bien connu, pour y traiter la grande affaire de la réconciliation de saint Flavien d'Antioche avec le pape saint Damase et les Occidentaux, et quatre ans après il lui en confia une autre qui l'intéressait personnellement, et qui était très-délicate, quoique bien moins utile.

Théophile sentit l'obligation qu'il lui avait dans l'une et l'autre affaire, et son affection envers lui augmenta si fort, que Nectaire, patriarche de Constantinople, étant mort, il travailla à son insu à le faire placer sur ce siége; ce qui pourtant ne réussit pas, parce qu'on y élut saint Jean Chrysostome. Mais cet accord, quoique si solide en apparence, ne dura qu'autant que Théophile y crut trouver son intérêt, et peu de temps après il passa de cette grande

affection à un si vif ressentiment contre lui, que sa haine éclata et eut les plus fâcheuses suites.

Isidore ne se proposait que Dieu dans sa conduite. Il avait le cœur droit et la conscience timorée : il ne la sacrifiait pas aux considérations humaines ; et quoique l'homme le plus officieux envers tout le monde, et encore plus envers son prélat, qu'il était obligé de respecter par devoir, il était incapable de ces bassesses qui n'entrent que dans les âmes intéressées ou pusillanimes, et qui se font aux dépens de ce qu'on doit à Dieu et à son honneur.

Théophile avait conçu une grande haine contre l'archiprêtre de son église, appelé Pierre, et voulant le mettre dehors, il prit pour prétexte qu'il avait admis à la communion une femme manichéenne sans qu'elle eût abjuré son hérésie. Pierre se défendit de cette accusation, en disant qu'il l'avait lui-même réconciliée à l'Église, et que c'était sur son exemple qu'il l'avait admise à la communion.

Théophile niait ce fait, et disait qu'il n'en avait aucune idée ; mais Pierre cita Isidore pour témoin de ce qu'il avançait, et Isidore absent pour lors, étant appelé à son retour par Pierre pour rendre témoignage à la vérité, le rendit tel qu'il le devait, et déchargea Pierre de cette calomnie, ce qui choqua infiniment le patriarche.

Un second grief fut que Pierre et lui refusèrent de déposer que la sœur de cet évêque avait été instituée héritière par un testament, ce qu'ils ne pouvaient attester sans trahir la vérité. Enfin, ce qui mit le comble à l'animosité de Théophile contre Isidore, fut qu'une veuve de qualité donna à celui-ci mille sous d'or, et lui fit jurer par la table sacrée qu'il en achèterait des habits pour les pauvres de la ville, sans en donner connaissance à Théophile, parce qu'elle savait qu'il avait la manie de bâtir, et que s'il pouvait avoir cette somme à sa disposition, il ne manquerait pas de l'employer à des bâtiments inutiles qu'il faisait à l'église, et que les pauvres en seraient privés.

Isidore employa fidèlement cet argent selon les intentions de

cette dame charitable; mais Théophile, qui avait des espions partout, ne fut pas longtemps sans en être instruit. Il le fit appeler, et lui demanda d'abord avec une douceur simulée ce qu'il en était. Isidore répondit selon sa droiture ordinaire, et avoua la chose. Théophile en fut irrité; mais il dissimula son ressentiment, et prit ses mesures pour s'en venger. Il ne pouvait le faire pour une action qui ne méritait que des louanges; sa ressource fut une noire calomnie.

Deux mois après il assembla ses prêtres, parmi lesquels Isidore se trouvait, et s'adressant à lui, en produisant un papier, il lui dit: « Il y a dix-huit ans que j'ai reçu ce mémoire contre vous, mais mes occupations me l'ont fait oublier; je l'ai trouvé par hasard en fouillant dans d'autres papiers, c'est à vous à répondre à la plainte qu'il contient. » Il ne s'agissait de rien moins que d'un crime horrible; mais Isidore, assuré de son innocence, ne se déconcerta point, et fit retomber, par sa justification, toute la honte de l'imposture sur Théophile: « S'il est vrai, lui dit-il, que vous avez reçu un mémoire et que vous l'avez oublié parmi vos papiers, pourquoi celui qui vous l'avait donné ne l'a-t-il pas redemandé? » — « Il s'était embarqué, répondit Théophile. » — « Mais, répliqua Isidore, il pouvait le faire après son retour, après un an, après deux, après trois; et enfin, s'il est présent, il n'y a qu'à le faire venir afin qu'il reconnaisse son mémoire et qu'il se rende lui-même mon accusateur. » Théophile ainsi pressé n'osa passer outre, et renvoya l'affaire à un autre jour; mais dans cet intervalle il gagna un jeune homme pour accuser Isidore, et lui donna pour cela quinze sous d'or. Celui-ci les porta à sa mère, qui, soit par principe de conscience, soit dans la crainte qu'Isidore ne la poursuivît en cas de calomnie devant le gouverneur, vint le trouver et lui déclara toute la manœuvre de Théophile. Le jeune homme d'autre part craignant les lois et le ressentiment du patriarche, se réfugia dans l'église, et Isidore se contenta de se retirer chez lui en silence et d'y vaquer

à la prière ; mais Théophile n'abandonna pas pour cela le dessein de se venger. Il fit d'autorité ce qu'il ne pouvait point par un jugement donné dans les formes. Il condamna sourdement Isidore et le chassa de l'Église, sous le prétexte vague d'un crime que la bienséance ne lui permettait pas d'expliquer.

Isidore si injustement condamné et contre toutes les règles, crut qu'il n'y avait plus de sûreté pour lui dans Alexandrie, et craignant même que Théophile n'attentât sur sa vie, il prit le parti de s'enfuir à la montagne de Nitrie, où, quoiqu'il eût alors plus de quatre-vingts ans, il se proposa de passer le peu de temps qui lui restait à vivre dans les exercices des solitaires, et d'y attendre en paix et en silence le grand jour où Dieu doit dévoiler les consciences de tous les hommes.

Les moines de cette montagne le reçurent avec de grandes marques d'affection, et se proposèrent de ménager sa réconciliation avec le patriarche ; mais ils ne tardèrent pas de ressentir eux-mêmes les terribles effets de sa vengeance. Il leur fit un crime d'avoir reçu Isidore parmi eux, et ne connaissant plus de modération, il leur fit une guerre sanglante.

Nous n'entrerons point dans le détail de cette tragédie, qu'on peut voir au long dans l'*Histoire ecclésiastique*, et qui formerait ici une digression inutile. Nous dirons seulement qu'Isidore chercha un asile contre la persécution de Théophile auprès de saint Jean Chrysostome, et qu'il mourut à Constantinople l'an 403, âgé de quatre-vingt cinq ans [1].

[1] Nous ne voyons point de preuve qu'Isidore l'Hospitalier ait donné dans les erreurs d'Origène, quoique nous ayons dit ailleurs que c'était lui qui en fut accusé, et non pas l'abbé Isidore, supérieur du monastère de Thébaide. Mais nous n'excusons pas de cette erreur quelques solitaires de Nitrie, que Théophile poursuivit comme origénistes. La faute de ce patriarche fut d'avoir cherché à satisfaire sa vengeance contre Isidore, plutôt qu'à punir l'erreur ; d'avoir enveloppé dans une même punition les innocents avec les coupables ; d'avoir voulu dans le fond satisfaire sa haine, et n'en ayant pu manifester les raisons, parce qu'elles n'étaient pas légitimes, d'avoir fait servir l'origénisme de quelques solitaires

Pallade dit que, quoiqu'il fût fort riche, il ne fit point de testament lorsqu'il mourut. Il ne laissa point d'argent, et ne donna rien à ses sœurs qui étaient vierges et demeuraient dans un monastère ; mais il se contenta de les recommander à Jésus-Christ par ces paroles : « Le Dieu qui vous a créées pourvoira à vos besoins, ainsi qu'il lui a plu de pourvoir aux miens. » Le monastère où étaient ses sœurs était composé de soixante et dix religieuses.

Pallade dit encore qu'il était jeune quand il eut le bonheur de connaître Isidore, âgé pour lors de soixante-dix ans, et qu'il s'adressa à lui pour s'instruire en la vie religieuse, et qu'Isidore reconnaissant que dans les effervescences de la jeunesse il n'avait pas tant besoin de discours que de travail pour assujettir le corps à l'esprit par la mortification, il le conduisit à un lieu nommé les Cellules des solitaires, distant de la ville de la portée de cinq jets de pierre et le confia à un anachorète appelé Dorothée, lui ordonnant de demeurer trois ans sous sa discipline ;

pour prétexte de sa haine, tant contre ceux qui étaient innocents que contre ceux qui étaient coupables. D'ailleurs, la conduite que saint Chrysostome garda envers les solitaires qui cherchèrent un refuge près de lui, et à la tête desquels était Isidore ; l'anathème qu'ils prononcèrent contre l'hérésie dont on les accusait ; la manière dont, après une petite soumission, Théophile se réconcilia avec eux à Chalcédoine dans le concile du Chêne, où il les rétablit dans la communion de l'Église, sans entrer en discussion de leur foi, ni parler des livres d'Origène ; tout cela est un fort préjugé en faveur de ces solitaires. Et enfin, si l'Isidore dont nous venons de parler, est celui dont l'Église fait mémoire au 15 janvier, on ne saurait douter de la pureté de sa foi et de son innocence. Il est vrai qu'en ceci nous avons saint Jérôme contre nous ; mais quoique nous respections infiniment le zèle de ce grand Saint à l'égard du dogme contre les erreurs d'Origène, il a pu aisément avoir été surpris au sujet de ceux que Théophile en accusait, et envelopper dans une même accusation des solitaires innocents avec de vrais origénistes : car ce saint docteur se laissa également surprendre par Théophile contre saint Jean Chrysostome, jusqu'à traduire en latin un ouvrage que cet évêque avait composé en grec contre la mémoire de ce Saint.

après quoi il reviendrait le trouver pour être instruit dans le reste de la conduite spirituelle.

Ce Dorothée était Thébain, il y avait soixante ans qu'il demeurait dans une caverne quand Isidore lui confia le soin de Pallade. Sa manière de vivre était très-rude et difficile à supporter. Durant le jour, et même durant la plus forte chaleur du midi, il ramassait des pierres dans le désert qui était au bord de la mer, dont il bâtissait des cellules pour ceux qui n'en pouvaient pas bâtir, et en faisait ainsi une toutes les années.

Pallade lui représenta un jour qu'il tuait son corps en le fatiguant dans une si grande vieillesse, par des travaux excessifs et des chaleurs insupportables ; mais il lui répondit : « Je veux le tuer, puisqu'il me tue. » Il vivait si sobrement que sa nourriture consistait en six onces de pain par jour avec une petite poignée d'herbes, et ne buvait qu'un peu d'eau.

Tout le temps que Pallade demeura auprès de lui, il ne le vit jamais étendre ses pieds, ni se mettre sur le lit pour dormir ; mais étant assis il passait la nuit à faire des cordes avec de l'écorce de palmier, pour gagner sa vie du travail de ses mains, et sommeillait seulement quelquefois en travaillant ou en mangeant, lorsqu'il se sentait accablé d'envie de dormir. Pallade avoue que ne concevant pas comment il pouvait soutenir un genre de vie si austère, il lui vint dans l'esprit que peut-être il ne vivait ainsi que lorsqu'il était présent. Il s'en informa de plusieurs solitaires qui avaient été ses disciples, et qui vivaient depuis à leur particulier dans une très-grande vertu, et ils lui répondirent qu'il avait toujours vécu ainsi depuis sa première jeunesse. Dans une autre rencontre, Pallade, voulant le forcer, en quelque façon, de se coucher pour un peu de temps sur une natte de jonc afin d'y reposer, il lui dit, comme lui en sachant mauvais gré : « Quand vous persuaderez aux anges de dormir, vous pourrez le persuader aussi à ceux qui veulent s'avancer dans la vertu. »

Enfin, dit le même auteur, un jour il m'envoya à l'heure de

none, tirer de l'eau à son puits. Comme je m'en approchai je vis dedans un aspic, dont je fus si effrayé que je courus aussitôt vers lui et lui dis : « Ah! mon Père, nous sommes perdus! j'ai vu un aspic dans le puits. » Il sourit en branlant la tête, et me répondit doucement, car il me traitait avec une extrême bonté : « Si le démon s'avisait de jeter des aspics et autres bêtes venimeuses dans tous les puits et toutes les fontaines, ne boiriez-vous donc jamais? » Il se leva ensuite, alla au puits, et s'armant du signe de la croix il dit : « Toute la malice du démon demeure sans force en la présence de la croix. » En même temps il puisa de l'eau et en but à jeun.

SAINT SÉRAPION LE SINDONITE [1].

La conduite de ce saint solitaire paraîtra d'abord si extraordinaire à ceux qui ignorent les différentes routes par lesquelles l'esprit de Dieu conduit ses élus, qu'ils seront tentés de le confondre avec ces moines vagabonds dont toute la règle est le caprice et l'inconstance de leur cœur. Mais il y a une folie dans le monde, qui est une haute sagesse aux yeux de Dieu. Il y a des conduites opposées à la prudence humaine, que Dieu justifie par les merveilles de sa grâce et par des prodiges. Il y a enfin des états de vertus qui demeurent pendant un temps cachées aux yeux des hommes, parce qu'ils sont des exceptions aux règles ordinaires, et dont Dieu manifeste enfin la vérité par la gloire de ses Saints, qui ne se sont rendus volontairement méprisables dans le jugement du monde, que pour rendre au Seigneur une gloire plus pure et plus dégagée de tout intérêt propre.

C'est ce qu'on doit considérer en lisant la Vie de saint Sérapion

[1] Pallade, les Bollandistes, *Vitæ Patrum*.

le Sindonite, de peur de le confondre avec ces religieux errants, qui, courant d'une province à l'autre sans jamais s'arrêter dans un monastère ni dans une cellule, ont été justement condamnés par les anciens Pères de la solitude. Si Sérapion en eut les apparences en allant d'un pays à l'autre, il n'en eut ni l'instabilité ni les autres défauts. L'Esprit de Dieu l'anima et l'accompagna partout, et partout aussi il parut que sa conduite, quoiqu'extraordinaire, fut une véritable sagesse évangélique.

Il était d'Égypte, et fit profession de la vie solitaire. Quoiqu'il n'eût point étudié, il ne laissa pas d'apprendre toute l'Écriture sainte par cœur. Le nom de Sindonite lui fut donné, parce que s'étant dépouillé de tout, il n'avait voulu posséder qu'une chemise de méchante toile, seulement pour se couvrir. Ce grand dénûment de toutes choses, joint à l'austérité de sa vie, le fit appeler Sérapion l'Impassible.

La continuelle méditation des saintes Écritures fit de si profondes impressions sur son cœur, que ne pouvant s'arrêter dans le repos de sa cellule, il en sortit, dit Pallade de qui nous tenons son histoire, non par aucun désir terrestre, mais parce qu'il se sentait pressé d'embrasser une vie apostolique. A quoi nous pouvons ajouter que Dieu voulant se servir de lui pour la conversion de plusieurs pécheurs, il le fit passer à différents endroits, selon les desseins de sa Providence.

Il se mit à voyager en divers pays, conservant partout où il allait l'esprit de pauvreté, de retraite et de mortification d'un véritable solitaire. Étant arrivé à une certaine ville que son histoire ne nomme point, il se vendit à des comédiens étrangers pour le prix de vingt écus, qu'il prit soin de cacheter et de garder soigneusement. Cette démarche si hors de propos, selon les apparences, tourna bientôt à la gloire de Dieu, en manifestant la pureté d'intention de son serviteur. Tandis qu'il servait ces comédiens il ne mangeait que du pain et ne buvait que de l'eau ; il continuait à méditer les saintes Écritures et se tenait dans un

grand recueillement. Ainsi, soit par la sainteté de sa vie, soit par ce qu'il leur disait de temps en temps, il eut la consolation de les rendre enfin chrétiens, et de leur faire abandonner le théâtre. Le mari fut le premier à qui Dieu toucha le cœur; la femme se convertit quelque temps après, et enfin toute la famille suivit le même exemple.

Leur conversion changea bientôt la disposition de leur cœur à son égard. A mesure qu'ils eurent reçu le saint baptême et embrassé une vie honnête et chrétienne, ils ouvrirent encore plus les yeux sur sa vertu, et au lieu qu'ils souffraient auparavant qu'il leur lavât les pieds, ils ne voulurent plus le retenir comme leur esclave, et lui donnèrent toutes les marques de respect et de reconnaissance que méritait sa piété, et la grâce qu'il leur avait obtenue du Seigneur de les faire chrétiens.

« Il est bien raisonnable, lui dirent-ils, mon frère, que nous vous affranchissions et vous mettions en liberté, puisque vous nous avez le premier affranchis d'une si cruelle servitude. » A quoi il répondit : « Puisqu'il a plu à Dieu d'agir en votre faveur, et qu'ayant correspondu à sa grâce, vos âmes sont entrées dans le chemin du salut, je vous dirai la vérité de tout ce qui s'est passé. Étant Égyptien de nation, libre de naissance et consacré au service de Dieu, la compassion que j'ai eue de l'erreur où vous étiez et de la ruine qui vous était inévitable, m'a fait résoudre à me vendre moi-même pour vous procurer le salut. Maintenant donc qu'il a plu à Dieu de vous l'accorder et de se servir pour cela de ma faiblesse, reprenez votre argent, et permettez-moi de m'en aller, afin que j'en aille secourir d'autres. »

Bien loin de vouloir reprendre leur argent, ce qui les convainquait toujours plus de la sainteté et du détachement de Sérapion, ils le conjurèrent de ne les point abandonner, lui protestant qu'ils ne le considéraient plus que comme leur père et leur maître; mais ne pouvant l'obtenir de lui, ils le prièrent du moins de donner l'argent aux pauvres, parce qu'il ne leur convenait pas d'en

faire usage pour eux-mêmes, ayant été la cause de leur salut. Mais Sérapion s'en défendit, et allégua pour raison, que cet argent ne lui appartenait point, qu'il était à eux, qu'ils pouvaient eux-mêmes le distribuer aux pauvres, et que, quant à lui, il ne voulait pas faire l'aumône du bien d'autrui. Ainsi ils furent obligés de le laisser partir ; mais ce fut en le conjurant au moins de les venir voir dans un an.

Après cet acte de charité il en pratiqua un autre à peu près semblable, qui est rapporté dans la Vie de saint Jean l'Aumônier. C'est qu'une pauvre veuve lui ayant demandé l'aumône en l'assurant que ses enfants souffraient de faim et de misère, touché de pitié et dans l'impuissance de la soulager, il lui donna le prix qu'il reçut de quelques comédiens grecs à qui il se vendit de nouveau ; et Dieu bénit si largement sa charité, qu'il eut le mérite de convertir ceux-ci en peu de jours, comme il avait converti les autres.

On eût dit qu'il ne passait d'un état à l'autre que pour faire des actes toujours plus héroïques et plus extraordinaires de charité. Ces nouveaux maîtres qu'il avait affranchis de la servitude du péché, lui donnèrent, en lui rendant la liberté, un manteau avec une tunique, et un livre des Évangiles. Mais il ne tarda pas de se réduire à son premier dépouillement ; car il donna le manteau à un pauvre qu'il trouva sur ses pas, et un peu après en ayant rencontré un autre tout transi de froid, il lui donna la tunique, et resta avec la méchante chemise dont nous avons parlé, qui ne le couvrait qu'à demi, et le livre des Évangiles.

Un homme qui le vit dans cet état lui demanda qui l'avait ainsi dépouillé : C'est celui-là, lui dit-il, en lui montrant le livre des Évangiles.

Il eut depuis un disciple, qu'il tâcha de former à la vie évangélique autant par son exemple que par ses instructions. Il lui donna une leçon parfaite de dépouillement à l'occasion de ce précieux livre des Évangiles ; car l'ayant aussi vendu à son insu

pour en donner le prix aux pauvres, comme ce disciple, qui voulut le lire, lui demanda ce qu'il en avait fait, il lui répondit: « Croyez-moi, mon fils, c'est lui qui m'a dit : Vendez ce que vous avez et distribuez-le aux pauvres, je l'ai aussi vendu pour les soulager, afin que nous puissions paraître au jour du jugement avec une plus grande confiance. »

Saint Jean l'Aumônier, qui vivait deux cent cinquante ans après saint Sérapion, et qui faisait souvent la lecture des *Actes des saints Pères*, surtout de ceux qui avaient excellé dans la vertu de charité, lisant un jour ces traits de la vie de celui-ci, en fut touché jusqu'à répandre des larmes. Il ne pouvait se lasser d'admirer l'industrie d'une charité qui l'avait porté non-seulement à se dépouiller de tout pour secourir les pauvres, mais encore à se vendre lui-même. Pénétré d'un exemple si touchant, il fit assembler les intendants et aumôniers de sa maison, et après leur avoir fait la lecture de ces mêmes faits, il leur dit qu'ils s'étaient bien trompés et lui aussi, s'ils avaient cru d'avoir fait quelque chose de bien considérable en donnant aux pauvres tout l'argent et les meubles qu'il avait chez lui ; qu'il savait bien qu'on pouvait vendre tout ce qu'on possédait pour les secourir, mais qu'il ne connaissait pas encore cette perfection de la charité qui avait porté ce grand Saint à se vendre lui-même pour eux.

Les traits de la charité que saint Jean l'Aumônier relevait ici, ne se trouvent pas dans le récit de Pallade, ce qui prouve qu'il y avait une autre histoire de saint Sérapion plus détaillée que celle que cet auteur nous a donnée.

Après plusieurs autres voyages que le Saint fit, tant en Égypte que dans d'autres provinces de l'empire, il passa en Grèce et vint à Athènes. Il y fut trois jours sans que personne lui donnât seulement un morceau de pain. Or il ne portait jamais d'argent, ni de besace, ni de peau de brebis, selon la coutume des solitaires, ni même de bâton. Au quatrième jour il se sentit pressé de la faim. Dans cette extrémité il alla à l'endroit de la ville le

plus élevé, où grand nombre de personnes de considération s'assemblaient ordinairement, et poussant des soupirs accompagnés de larmes, il se mit à crier : « Citoyens d'Athènes, secourez-moi, je vous prie. » Quelques philosophes qui se trouvèrent là, gens curieux des objets nouveaux, accoururent aussitôt, et lui demandèrent d'où il était et de quoi il avait besoin. Il leur répondit : « Je suis Égyptien de nation et solitaire de profession. Depuis que je suis absent de ma véritable patrie, j'ai été pressé par trois créanciers, dont deux m'ont laissé en repos après les avoir satisfaits, et qui n'ont plus rien eu à me demander ; mais je ne puis trouver moyen de me défaire du troisième.

« Où sont donc ces créanciers, lui dirent ces philosophes? faites-les venir afin que nous vous secourions. » — « C'est, leur répondit-il, l'avarice, l'amour des plaisirs et la faim. Les deux premiers m'ont quitté, parce que je ne possède rien dans le monde, et que j'ai renoncé à toutes sortes de délices; mais je ne puis me délivrer de la faim, et y ayant quatre jours que je n'ai mangé, mon estomac me presse de lui donner la nourriture ordinaire, sans laquelle je ne saurais vivre. »

Ces philosophes n'ajoutèrent pas beaucoup de foi à ce qu'il dit. Il lui donnèrent pourtant une pièce d'argent, qu'il mit aussitôt sur la table d'un boulanger, et prit seulement un pain, après quoi il sortit de la ville où il ne retourna plus ; cela leur fit comprendre que c'était un homme véritablement vertueux. Ainsi ils payèrent le pain au boulanger et reprirent leur argent.

Pour lui il se rendit d'Athènes au voisinage de Lacédémone, où ayant appris qu'un des principaux de la ville, homme d'ailleurs de bonnes mœurs, était malheureusement engagé, avec toute sa famille, dans les erreurs des manichéens, il se proposa de le convertir, et se vendit à lui comme il s'était vendu aux comédiens. Il le servit très-fidèlement pendant deux ans, au bout desquels il les retira tous de cette hérésie et les mena à l'église. Ils en furent si pénétrés de reconnaissance et d'estime pour sa vertu, qu'ils ne le

regardèrent plus comme un esclave, mais ils l'honorèrent comme leur père spirituel, et le chérirent comme leur frère en Jésus-Christ, louant et servant Dieu avec lui.

Ayant ainsi rempli sa mission auprès d'eux, il ne tarda pas de leur rendre le prix pour lequel il leur avait vendu sa liberté, et dont la Providence lui procura le moyen ; et les ayant exhortés avec beaucoup de zèle de persévérer dans la véritable foi et dans le service de Dieu, cet homme incomparable, qu'on pouvait avec raison, dit son historien, considérer comme un diamant spirituel, retourna à Alexandrie, où il se jeta ensuite dans un vaisseau qui faisait voile pour l'Italie, dans l'intention d'aller à Rome. Les mariniers croyant qu'il portait de quoi payer, le reçurent sans difficulté, chacun pensant que quelqu'un d'entre eux avait recu ses hardes ; et comme ils eurent fait environ cinq cents stades et que le soleil était prêt de se coucher, les passagers commencèrent à manger excepté lui ; on l'attribua d'abord à l'incommodité que cause quelquefois la navigation, et on le crut ainsi jusqu'au troisième et au quatrième jour ; mais au cinquième, voyant qu'il continuait à ne point manger, ils lui en demandèrent la cause, et il leur répondit qu'il n'avait rien. Les mariniers voulurent savoir les uns des autres qui avait reçu ses hardes et s'il avait payé son passage, et voyant qu'il était sans hardes et sans argent ils se mirent à le quereller beaucoup. A quoi il répondit que s'ils voulaient ils pouvaient le remettre où ils l'avaient pris.

Cette réponse ne les fâcha point, et ils parurent craindre de le fâcher lui-même. « Nous avons, lui dirent-ils, un vent favorable, et nous ne vous ramènerions pas où nous vous avons trouvé quand vous nous donneriez cent écus. » Ainsi ils le gardèrent dans le bâtiment et le nourrirent jusqu'à Rome.

Il s'informa à son arrivée des religieux les plus éminents en piété qu'il y avait dans la ville, et y fit connaissance entre les autres avec un appelé Domnion, personnage fort savant dans les choses spirituelles, et qui était en réputation d'une haute vertu



Morius.

et d'une vie très-austère; on disait même qu'il avait fait des miracles; et après sa mort, son lit servit à guérir plusieurs malades. Sérapion fut très-édifié de ses entretiens, et en reçut d'excellents avis pour sa perfection.

Enfin, après plusieurs autres actions admirables qui prouvaient son détachement parfait des choses du monde, saint Sérapion mourut âgé de soixante ans, au commencement du cinquième siècle.

MATOÉ, MOTIUS ET ISAAC, SON DISCIPLE [1].

Il y a des auteurs qui n'ont fait des solitaires Matoé et Motius, qu'un même personnage qu'ils ont appelé Muthuès et Motoès; mais ils sont fort différents; car Motius et son disciple Isaac furent évêques, et Matoé ne fut que prêtre. Nous les distinguerons donc ici en commençant par l'abbé Matoé.

On ne sait pas précisément en quel lieu il fut élevé dans la vie monastique. On sait seulement qu'il était uni d'amitié avec Jean, solitaire des Cellules; mais ils ne demeuraient pas ensemble.

L'abbé Jacob l'étant venu voir, lui dit qu'il voulait aller aux Cellules : « Si vous y allez, lui dit Matoé, je vous prie de saluer l'abbé Jean de ma part. » Il n'y manqua pas, et Jean lui répondit, en parlant de lui : « C'est bien là un vrai Israëlite dans lequel il n'y a point de déguisement. » L'année d'après Jacob revint le voir, et en lui rendant le salut de la part de l'abbé Jean, il lui rapporta ce qu'il avait dit d'avantageux pour lui. « Je ne mérite pas, répondit Matoé, un pareil éloge; mais sachez que quand vous entendrez qu'un ancien met quelqu'un au-dessus de lui par ses louanges, c'est une preuve de sa grande vertu, parce

[1] *Vit. PP.*, Cotelier, Bulteau.

qu'il est de la perfection de préférer toujours les autres à soi-même. »

Il paraît par quelques sentences que nous avons de lui, qu'il avait la réputation d'un père fort spirituel, et qu'il était souvent consulté par les autres frères. Cela n'empêcha pas qu'il ne se conservât jusqu'à la fin de ses jours dans de très-bas sentiments de lui-même ; ce qui lui fit dire un jour : « Lorsque j'étais jeune je pensais en moi-même, que peut-être je pourrais parvenir à faire quelque progrès dans la vertu, et cependant je vois, à présent que je suis vieux, que je n'ai fait aucun bien. »

On peut présumer qu'il était parvenu à une grande union avec Dieu, s'il en faut juger par une maxime très-édifiante qu'il enseignait. « Car, disait-il, plus un homme s'approche de Dieu, plus aussi il se reconnaît pécheur, à l'exemple d'Isaïe, qui, ayant eu le bonheur de le voir, se reconnaissait pour un misérable et un immonde. » Ce qui prouve son humilité, c'est qu'il ne voulait pas qu'on lui fît un mérite de la retraite si étroite qu'il gardait ordinairement.

Il disait ceci à un frère qui l'était venu consulter sur la difficulté qu'il avait à retenir sa langue. « Donnez-moi un moyen, mon Père, lui disait ce frère, pour régler ma langue ; car elle me cause bien de l'inquiétude. A peine me trouvé-je avec les autres, que je ne puis m'empêcher de censurer ceux-ci et de reprendre ceux-là. » Il lui répondit : « Vous n'avez point de meilleur moyen que de vous retirer dans un endroit où vous puissiez vivre seul. La solitude est le remède propre à votre faiblesse. Du reste, quand on demeure avec les autres frères, on ne doit pas être *quadrangulaire,* c'est-à-dire difficile à remuer ; mais on doit être *rond,* et facile à se rouler par conséquent vers tous les actes officieux de charité. Quant à moi, ajouta-t-il, ne pensez pas que la vie solitaire que je mène soit un effet de ma vertu ; au contraire, elle prouve une grande faiblesse, et parce que je ne suis pas assez fort comme bien d'autres pour me conserver parmi les hommes. »

Il recommanda à un frère qui lui demanda une parole d'édification, d'éviter toute contestation et de s'exciter à des sentiments de componction, en se représentant que sa fin était proche. Il donna aussi à un autre les avis suivants : « 1° Demandez souvent au Seigneur qu'il vous rende bien humble et vous donne des larmes pour pleurer vos péchés et repassez souvent dans votre mémoire ces péchés pour vous mieux exciter à la contrition ; 2° ne vous donnez point la liberté de juger les autres, et mettez-vous en esprit au-dessous de tous ; 3° ne vous familiarisez point avec les enfants ni avec les femmes, et ne vous liez jamais d'amitié avec les hérétiques ; 4° mettez un frein à votre langue, et ne lui donnez pas trop de liberté ; 5° soyez sobre dans le manger et encore plus à l'égard du vin ; 6° ne contestez avec personne ; mais si vous voyez que le sentiment qu'on soutient soit bon, dites comme lui ; s'il n'est pas bon, contentez-vous de lui répondre que c'est à chacun à voir comment il doit penser, et ne disputez pas davantage. C'est là une bonne pratique d'humilité. »

Il voulait qu'on usât de discrétion, surtout au commencement, où il arrive quelquefois qu'on se laisse si fort emporter à la ferveur, qu'on est ensuite obligé de s'arrêter. « J'aime mieux, disait-il, des exercices modérés et qui durent, que d'en entreprendre d'abord de trop laborieux, dont on se relâche dans la suite, faute de pouvoir les soutenir.

« Le démon, disait-il aussi, ne connaît pas positivement à quel vice l'âme qu'il veut séduire se laissera entraîner ; mais il jette dans elle la semence de plusieurs, tantôt par de mauvaises pensées, tantôt par d'autres de détraction, ou d'autres péchés. Quand il voit qu'elle a plus de penchant pour quelqu'un de ces vices, il tend alors ses piéges de ce côté-là. »

Un frère vint lui découvrir la peine qu'il avait de prévenir l'heure ordinaire des solitaires pour le repas, lorsque des frères étrangers le venaient voir ; sur quoi il lui dit : « Il est bon que

vous en ayez de la peine : faites-le pourtant par charité à cause du besoin qu'ils en ont ; mais si vous mangiez avant le temps lorsque vous n'avez pas d'étrangers, alors ce serait par votre volonté propre que vous manqueriez à la coutume des solitaires, et vous seriez en faute. »

Tels étaient les avis d'humilité, de mortification et de prudence que l'abbé Matoé donnait à ceux qui recouraient à lui pour s'instruire de leurs devoirs ; et il n'en donnait point qu'il ne pratiquât lui-même. Il passa quelque temps dans le désert de Raïthe en Arabie, d'où il vint à Magdol, près de Damiette, avec un autre religieux. L'évêque du pays, qui connaissait son grand mérite, saisit l'occasion favorable pour le retenir et l'ordonner prêtre. Après la cérémonie il s'arrêta avec lui, et dans le discours il lui dit : « Pardonnez-moi, mon Père, si j'ai fait violence à votre vertu en vous élevant au sacerdoce. Je voyais bien que c'était contre votre gré ; mais j'ai voulu en cela même avoir votre bénédiction. » Matoé lui répondit avec humilité, qu'il était vrai que son cœur était bien éloigné de désirer l'honneur du sacerdoce ; mais ce qui lui était un nouveau sujet de peine, c'est qu'il se trouvait par là séparé du religieux qui était avec lui. « Si vous croyez, lui dit l'évêque, qu'il soit digne du sacré caractère, je l'ordonnerai aussi prêtre. » — « Je ne sais pas, répliqua Matoé, s'il en est digne ; tout ce que je sais, c'est qu'il est meilleur que moi. » L'évêque, sur cette réponse, l'ordonna également ; mais ni l'un ni l'autre ne voulurent jamais approcher de l'autel pour offrir le sacrifice ; ce qu'ils firent par un grand sentiment d'humilité. En effet, Matoé considérant d'une part la grandeur redoutable du ministère qui est confié aux prêtres, et de l'autre sa bassesse par les sentiments de mépris qu'il avait de lui-même, il disait : « J'espère avec confiance que Dieu ne me reprochera pas au jour du jugement de n'avoir pas osé, après mon ordination, offrir le saint sacrifice, parce que le prêtre doit être saint, et que je me connais trop bien pour croire que je le sois. »

L'abbé Motius bâtit d'abord une petite cellule près d'une ville d'Égypte nommé Héraclée, et y demeura quelque temps ; mais étant importuné par les visites qu'on lui faisait, il se transporta ailleurs pour y vivre dans une plus grande retraite. Tandis qu'il se flattait d'y vaquer avec plus de tranquillité d'esprit aux exercices de son état, le démon suscita contre lui un faux frère du voisinage, à qui il inspira une si grande jalousie contre lui, qu'il ne cessa de la traverser et de lui faire de la peine.

Motius crut que le meilleur moyen de guérir ce frère de sa jalousie, était de céder la place et de se retirer ailleurs. Il s'en retourna au village où il avait pris naissance, et bâtit une cellule dans laquelle il s'enferma entièrement. Cependant les anciens du désert qu'il avait quittés en ayant appris le sujet, voulurent réconcilier avec lui celui qui en était la cause, et l'ayant pris avec eux ils s'en allèrent vers le village. Quand ils furent arrivés à une certaine distance, ils dirent à celui-ci de s'arrêter auprès d'un autre solitaire appelé Sorès qui demeurait là, et lui donnèrent en garde leur manteau de peau qu'ils portaient dans le voyage, en attendant qu'ils eussent prévenu Motius. Ils continuèrent ensuite leur chemin vers la cellule ; et ayant frappé à la porte, Motius leur demanda, en leur répondant de la fenêtre, ce qu'ils avaient fait de leurs manteaux. Nous les avons laissés, lui dirent-ils, chez l'abbé Sorès entre les mains du frère, et ils le lui nommèrent en même temps. A peine Motius l'eut entendu nommer, qu'il prit une hache, brisa la porte de sa réclusion, et sans s'arrêter avec ces anciens, il courut vers son ennemi, s'inclina le premier, s'humilia devant lui, et l'embrassa tendrement ; ensuite il l'introduisit avec les autres dans sa cellule, où après les avoir traités de son mieux pendant trois jours, il retourna en leur compagnie à la cellule qu'il avait quittée à cette occasion.

C'est ainsi que ce saint solitaire sut pratiquer les maximes d'humilité et de charité qu'il inspirait aux autres ; car il disait que la véritable humilité consiste à pardonner facilement les

Troisième Partie

SOLITAIRES D'ÉGYPTE.

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME VOLUME.

Arras, typ. Rousseau-Leroy, rue Saint-Maurice, 26.

ERRATUM

—

Page 17 et suivantes, dans le titre des pages, au lieu de : *Solitaires de Pherme. — Désert de Scété,* lisez : *Désert de Scété.*





